



HAL
open science

Enjeux et défis du style dickensien : Analyse de quatre traductions françaises d'Oliver Twist

Julie Tarif

► **To cite this version:**

Julie Tarif. Enjeux et défis du style dickensien : Analyse de quatre traductions françaises d'Oliver Twist. Linguistique. Université d'Angers, 2011. Français. NNT : . tel-00979108

HAL Id: tel-00979108

<https://theses.hal.science/tel-00979108>

Submitted on 15 Apr 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Enjeux et défis du style dickensien :
Analyse de quatre traductions françaises
d'*Oliver Twist***

**Thèse de doctorat
Spécialité : Traductologie
Ecole doctorale SCE**

**Présentée et soutenue publiquement le 17 novembre 2011
à l'Université d'Angers**

**par Julie TARIF
Devant le jury ci-dessous :**

Membres du jury :

Hélène CHUQUET, Professeur à l'Université de Poitiers, rapporteur

Georges LETISSIER, Professeur à l'Université de Nantes, examinateur

**Winibert SEGERS, Professeur à l'Université catholique de Louvain,
rapporteur**

**Directeur de thèse : Paul BOUCHER, Professeur émérite à l'Université
d'Angers**

Enjeux et défis du style dickensien :
Analyse de quatre traductions françaises
d'*Oliver Twist*

Thèse de doctorat
Spécialité : Traductologie
Ecole doctorale SCE

Présentée et soutenue publiquement le 17 novembre 2011
à l'Université d'Angers

par Julie TARIF

Devant le jury ci-dessous :

Membres du jury :

Hélène CHUQUET, Professeur à l'Université de Poitiers, rapporteur

Georges LETISSIER, Professeur à l'Université de Nantes, examinateur

Winibert SEGERS, Professeur à l'Université catholique de Louvins, rapporteur

Directeur de thèse : Paul BOUCHER, Professeur émérite à l'Université d'Angers

À Jacqueline

Enjeux et défis du style dickensien : Analyse de quatre traductions françaises d'*Oliver Twist*

Julie Tarif

Il s'agit d'analyser les enjeux du style dans les œuvres de jeunesse de Charles Dickens, et de dégager les défis linguistiques que pose ce style d'écriture au traducteur, afin d'apprécier dans quelle mesure ils ont été relevés dans les traductions françaises, et par le biais de quelles stratégies.

A cet effet, nous examinerons quatre traductions d'*Oliver Twist*, un roman typique de cette période de l'écriture de Dickens : les deux premières traductions, produites au XIX^e siècle, par Emile de La Bédollière et Alfred Gérardin, et les deux dernières, produites au XX^e siècle, par Sylvère Monod et Francis Ledoux. Parmi les enjeux et les défis caractéristiques de cette prose, cinq traits de style principaux seront retenus : le greffage du discours spécialisé dans le discours du narrateur, les constructions nominales, les associations lexicales non conventionnelles, la présence de marques d'oralisation dans le discours, et l'ambiguïté.

Face à ce texte hérissé de difficultés du fait de la très grande créativité de l'auteur, et de son extrême sensibilité à la langue, les traducteurs n'adoptent pas toujours la même stratégie globale; les défis posés par le texte ne sont pas tous relevés par les traducteurs, ou pas de la même manière.

Globalement, deux tendances sont notables, avec une plus grande « fidélité » des traducteurs du XX^e siècle au texte de départ, par rapport aux traducteurs du XIX^e siècle, même si les différences s'estompent pour certains traits de style. Nous nous interrogerons alors, d'une part, sur ce que cette « infidélité » implique pour le texte d'arrivée, et d'autre part, sur les limites de cette entreprise de « fidélité ».

Abstract

A Critical Analysis of Four Translations of *Oliver Twist*

Julie Tarif

The present thesis aims at analysing the writing style in the early works of Charles Dickens and discusses the linguistic challenges posed by the text to his translators. The main questions asked will be: To what extent have the translators succeeded in rendering his particular style of writing and What strategies do they use to achieve their goal.

To attempt to answer these questions we will examine four translations of *Oliver Twist*, a typical novel of this period of Dickens' writing: the first two by Emile de La Bédollière and Alfred Gérardin, produced during the 19th century, and the second two by Sylvère Monod and Francis Ledoux, done in the 20th century.

Five characteristics of Dickens' prose have been selected for analysis: the use of specialised language in the narrator's discourse, heavy nominal constructions, unconventional lexical associations, the presence of the oral style in the text and ambiguity.

The four translators adopt different techniques for dealing with the author's extraordinary linguistic creativity and the tremendous complexity of his text. Some choose not to translate certain particularly difficult passages or constructions. Those who attempt to do so do not all use the same approach.

Overall, we have noted two ways of dealing with the text: the 20th century translators appear to be more faithful to the source text, while those translating in Dickens' time take more liberties with it, although in some cases the distinction is not so clear.

The analysis of these differences in translation strategy will lead us to ask how this attitude towards the source text affects the success of the target text and to what extent the notion of "faithfulness" should be called into question.

Remerciements

Le doctorat est un long parcours jonché d'obstacles au bout duquel l'on ne saurait arriver sans être accompagné. C'est pourquoi je souhaiterais remercier très chaleureusement toutes les personnes qui, de près ou de loin, m'ont soutenue et guidée tout au long de ce chemin.

Tout d'abord, je remercie chaleureusement mon directeur, Paul Boucher, pour sa très grande disponibilité et son soutien durant ces trois années.

Merci à tous ceux qui m'ont permis d'enrichir ma réflexion par des échanges constructifs, Dominique Boulonnais, Aliyah Morgenstern, Grégory Furmaniak, Elsa Pic, Corinne Wecksteen, Florent Montcomble, Catherine Chauvin, Stéphanie Clarini, Michel Ballard, Christine Raguet, Laurent Lepaludier.

Je remercie également Margaret Pelling, Jan-Melissa Schramm, Richard Huygues pour leur contribution à mes recherches.

Un très grand merci à Isabelle Perrin, Anne-Marie Roussel et Storm Opsahl pour m'avoir prêté main forte lors de la période fastidieuse de la relecture.

Je remercie très sincèrement Évelyne Châtelain-Diharce pour ses talents en informatique et en organisation rédactionnelle.

Merci également aux rapporteurs et aux membres du jury qui m'ont fait l'honneur de venir, parfois de loin, et d'évaluer mes recherches, Hélène Chuquet, Georges Letissier et Winibert Segers.

Enfin, un très grand merci à mes parents, Annie et Jean-Claude, sans qui rien de tout cela n'aurait été possible, et à Alexandre, pour sa patience, ainsi que pour la force et le soutien qu'il a su m'apporter tout au long de ces années.

Sommaire

<i>Enjeux et défis du style dickensien : Analyse de quatre traductions françaises d'Oliver Twist</i>	3
Remerciements	5
<i>Sommaire</i>	6
<i>Introduction</i>	10
CHAPITRE I Le greffage parodique du discours spécialisé dans le discours du narrateur : entre conservation du greffage et dégreffage en traduction	30
Introduction.....	30
1.1 Le discours spécialisé : cadre général	33
1.1.1 Caractéristiques du discours spécialisé.....	33
1.1.2 Traduire le discours spécialisé	37
1.2 Greffage parodique d'occurrences spécialisées dans le discours du narrateur dans <i>Oliver Twist</i>	38
1.2.1 Fonctionnement général du greffage.....	39
1.2.2 Étude des échantillons du texte de départ relevés.....	45
1.3. Traduction du greffage parodique dans <i>Oliver Twist</i>	58
1.3.1 Considérations générales.....	58
1.3.2 Traduction de la parodie par transposition	59
1.3.3 Traduction de la parodie par imitation	77
1.4. Précisions sur le phénomène de dégreffage mis en œuvre par les traducteurs du XIX ^e siècle	87
1.4.1 Cas de greffage d'occurrences spécialisées à valeur référentielle	88
1.4.2 Cas de greffage d'occurrences spécialisées à valeur parodique dans le discours des personnages	94
1.4.3 Dégreffage du métalangage dans le discours du narrateur.....	97
Conclusion	99
CHAPITRE 2. Le « brouillage des repères sémantiques » : entre perte des points de repère et retour à ces points de repère en traduction	101
Introduction.....	101
2.1. Brouillage des repères sémantiques au niveau syntagmatique	107
2.1.1 Associations lexicales métaphoriques.....	107
2.1.2 Associations lexicales hypallagiques.....	122
2.1.3 Associations lexicales « quantifiantes » dépréciatives.....	131
2.2 Brouillage des repères sémantiques au niveau phrastique : le zeugme sémantique ...	143
2.2.1 Présentation des occurrences types relevées pour l'analyse des traductions.....	145

2.2.2 Présentation des traductions.....	148
2.3. Animisme et réification à la source des modifications effectuées par les traducteurs du XIX ^e siècle ?	153
2.4. Brouillage des repères sémantiques au niveau des enchaînements textuels : du « jeu » dans le principe de cohérence référentielle.....	157
2.4.1 Présentation de l'échantillon d'occurrences étudiées :	159
2.4.2 Stratégies de traduction destinées à resserrer le lien sémantique entre l'anaphorique et son antécédent	162
Conclusion	168
CHAPITRE 3 D'une certaine lourdeur du « style nominal » dickensien : « un poids, et plusieurs mesures » en traduction	170
Introduction.....	170
Quelques concepts opératoires.....	171
3.1. Traduction des anaphores nominales syntaxiquement lourdes : « un poids, deux mesures »	172
3.1.1. L'anaphore : généralités.....	173
3.1.2 L'anaphore nominale dickensienne, ou une reprise volontairement lourde.....	174
3.1.3 Des reprises différentes de l'anaphore nominale « lourde » en traduction.....	178
3.2 La traduction de syntagmes nominaux complexes précédés de déterminants nominaux d'approximation : « un poids, deux mesures ».....	197
3.2.1. Présentation générale des syntagmes nominaux « remarquables ».....	197
3.2.2 Étude des traductions : « un poids, deux mesures »	203
3.3 Des syntagmes nominaux plus ou moins denses en nominal comprenant des nominalisation : « un poids variable, trois mesures en traduction ».....	227
3.3.1 Il est linguistiquement possible de conserver la lourdeur stylistique initiale	231
3.3.2 Il est linguistiquement difficile de conserver la lourdeur stylistique initiale du syntagme nominal complexe	252
Conclusion	259
Chapitre 4 : Ponctuation et théâtralité dans <i>Oliver Twist</i> : coup de théâtre en traduction	260
Introduction.....	260
4.1. La ponctuation : considérations générales.....	261
4.1.1 Étude contrastive entre les deux systèmes de ponctuation anglais et français	261
4.2. La ponctuation dans <i>Oliver Twist</i> , instrument de théâtralité	277
4.2.1 Remaniements de la ponctuation dans <i>Oliver Twist</i>	279
4.2.2 Ponctuation et théâtralité dans le discours des personnages	280
4.2.3 Ponctuation et théâtralité dans le discours du narrateur.....	285
4.3. Traductions et déthéâtralisation	292
4.3.1 Les différentes éditions et la relative souplesse apparente de certains éditeurs.....	293

4.3.2 La « déthéâtralisation » du discours des personnages.....	294
4.3.3 La « déthéâtralisation » du discours du narrateur	313
Conclusion	341
<i>Chapitre 5 Traduire l'ambiguïté dickensienne</i>	<i>344</i>
Introduction.....	344
5.1 L'ambiguïté intentionnelle : le jeu sur la polysémie.....	344
5.1.1 Le jeu sur le principe de désambiguïstation	345
5.1.2 La polysémie innovante : le cas de « farm » et de ses dérivés	350
5.1.3 Le défigement lexical	356
5.1.4 La polysémie reposant sur un polysème archaïque.....	364
5.2 C'est « du Dickens » ?.....	367
5.2.1 Des occurrences parodiques de discours spécialisé ?	367
5.2.2 Des associations lexicales non conventionnelles ?	370
5.2.3. Sens propre ou sens figuré ?.....	372
5.2.4 La nature syntaxique peu habituelle d'un terme	375
Conclusion	378
<i>Conclusion</i>	<i>379</i>
<i>Bibliographie</i>	<i>385</i>

« [...] le rôle du traducteur de Dickens est toujours de combattre, indéfiniment ; en revanche remporter la victoire est rarement son privilège et sa victoire n'est jamais définitive. »

Sylvère Monod, « Traduire et retraduire Dickens », 168

Introduction

Cette thèse est née du témoignage d'une traductrice de Dickens. Lors d'une table ronde¹ dédiée à la traduction de la prose dickensienne, Isabelle Jan déclarait :

Ce qu'on traduit, ce n'est pas de l'anglais, c'est du Dickens [...] Mais à tout instant, il ne faut pas oublier qu'on travaille sur du Dickens, et pas autre chose. (78 cns²)

Derrière cette déclaration à l'emporte-pièce se cache la problématique essentielle des enjeux et des défis du style dickensien en traduction. Alors intriguée par cette affirmation, nous avons souhaité approfondir la question en nous tournant vers des travaux critiques sur le sujet, pour découvrir que, malgré l'ampleur des recherches dickensiennes en France, il existait un vide critique dans le domaine traductologique. Robert Louis Patten faisait, par ailleurs, le même constat très récemment : « [...] we have very little information about the translations themselves. How “free” were they? What kinds of approximate equivalencies were found for Dickens’s slang, word play, neologisms, local references, and tonalities? » (Patten et al. 21) En effet, encore aujourd'hui, la majeure partie des travaux dédiés à l'auteur est de nature thématique³ et orientée de façon unilatérale vers le texte original ; très peu évoquent la question de la traduction de la prose dickensienne⁴, et, à l'exception de rares cas, presque aucune n'aborde les traductions en elles-mêmes.

1 Table ronde organisée à l'occasion des Septièmes Assises de la traduction littéraire en Arles en 1990, qui avaient pour thème « Retraduire Dickens et Proust ».

2 Nous utiliserons désormais l'abréviation « cns » par souci de concision.

3 Le nombre d'ouvrages thématiques de l'anglistique intitulés *Dickens and...* est considérable ; une recherche par le biais du catalogue du SUDOC donne 207 résultats, avec des thèmes divers et variés, allant du mesmérisme au théâtre, en passant par le crime et le concept du foyer.

4 Il n'existe que quelques travaux critiques sur la question de la traduction des textes dickensiens en français ; tous sont des articles, ce qui laisse présager des limites qu'un tel format impose à l'analyse offerte. En outre, hormis dans de rares cas, il ne s'agit pas à proprement parler d'étude traductologique, mais de témoignages de traducteurs de Dickens. C'est le cas, notamment, des actes des Assises de la traduction littéraire dont est extrait le témoignage d'Isabelle Jan. L'intérêt de cette table ronde est toutefois la confrontation de plusieurs points de vue, car, généralement, les quelques articles disponibles ont comme auteur Sylvère Monod. Cet universitaire et traducteur de Dickens reconnu a publié plusieurs articles sur la question. Il fait part de son expérience dans « Traduire et retraduire Dickens », ainsi que dans un entretien avec Laurent Bury ; cependant, comme Anny Sadrin dans son article « “The tyranny of words”: Reading Dickens in Translation », Sylvère Monod aborde assez brièvement les difficultés posées par le texte originale au travers de quelques exemples

A la veille du bicentenaire de la naissance de Charles Dickens, cette étude traductologique se voudrait l'amorce d'une recherche de plus grande ampleur sur les enjeux et les défis de la traduction dickensienne. Notre contribution à cette entreprise se limitera, pour le moment, à l'étude de quatre traductions d'une œuvre représentative de la prose de jeunesse de l'écrivain. Le style de Dickens a évolué au cours de sa carrière, avec toutefois trois caractéristiques plus ou moins constantes : l'humour, le sentimentalisme et le sensationnalisme (Ford 36). Les romans de jeunesse de l'auteur, c'est-à-dire ceux précédant *David Copperfield*, considéré comme une œuvre pivot⁵, se caractérisent par une certaine unité de ton : « De 1836 à 1849, l'intention dominante de Dickens est le comique. » (Monod, *Dickens romancier* 75) Parmi ces œuvres, notre choix s'est plus particulièrement porté sur *Oliver Twist*.

Il y a plusieurs raisons à cela. Tout d'abord, ce roman est une œuvre charnière dans la première partie de sa carrière : d'un point de vue chronologique, sa rédaction est contemporaine de celle de la fin de *The Pickwick Papers* et celle du début de *Nicholas Nickleby*. En outre, du point de vue des thèmes et de la tonalité, elle est emblématique : « *Oliver Twist* is [...] a model for the later expansive novels as it combines a story of crime and punishment with social criticism, comedy and a romantic love-story. » (Hardy 3) En outre, c'est un des romans les plus populaires de l'auteur (Kettle 255). Il est d'autant plus célèbre en France que Roman Polanski a porté l'œuvre à l'écran en 2005 et que, depuis 2007, les Editions Delcourt proposent une adaptation en série de l'œuvre en bande dessinée, dont le tout dernier volume est sorti en février 2011.

L'idée de traduire « du Dickens » a servi de point de départ à nos recherches. Selon Geneviève Roux-Faucard (268), « Pour le lecteur courant, le nom de l'auteur désigne un style ; il lit "du" Flaubert, utilisant le même partitif qui lui sert à désigner une langue ». Traduire « du Dickens » impliquerait de « faire passer », de « transporter »⁶, dans le texte d'arrivée, le style de l'auteur, c'est-à-dire l'« Ensemble des moyens d'expression (vocabulaire, images, tours de phrase, rythme) qui traduisent de façon originale les pensées, les sentiments, toute la personnalité d'un auteur ». (TLFi)

seulement. Dans l'article « Les premiers traducteurs français de Dickens », il donne un rapide panorama des premières traductions des œuvres dickensiennes, sur lesquelles il donne rapidement son avis, mais sans illustration concrète pour appuyer ses dires. Finalement, la seule étude traductologique française digne de ce nom est menée dans l'article « Curiosities of *Le Magasin d'Antiquités* » de Elizabeth Brennan, une étude comparative de la version originale de *The Old Curiosity Shop* et de sa première traduction française. Cependant, avec une longueur de huit pages, l'auteur ne peut guère espérer faire le tour de la question de façon efficace.

5 « La carrière de romancier de Dickens se divise elle-même en trois grandes périodes : avant *David Copperfield* (1836-1849), *David Copperfield* (1849-1850), et après *David Copperfield* (1851-1870) » (Monod, *Dickens romancier* 170)

6 Étymologiquement, le terme « traduire » vient du latin « traducere », composé de « trans », qui signifie « à travers » et de « duco », qui signifie « mener, conduire ».

Dans l'idéal, le lecteur de la culture d'arrivée reconnaîtra dans la traduction, le style, « la voix de l'auteur »⁷.

Toutefois, cette reconnaissance n'est possible qu'à condition que le traducteur ait cerné au plus près les enjeux de la prose dickensienne, de sorte que ses choix⁸ de traduction révèlent la « voix de l'auteur » dans le texte d'arrivée. Et comme en témoigne la déclaration d'Isabelle Jan, cette entreprise est loin d'être aisée. En substance, il s'agit pour cette traductrice, forte de son expérience, de mettre l'accent sur les difficultés de traduction liées à l'originalité du style dickensien. Effectivement, si, du point de vue linguistique, tout locuteur est un créateur, « a language builder »⁹, Dickens, de par son extrême sensibilité au langage, l'est bien plus que quiconque ; en témoignent les travaux de Knud Sørensen sur le millier de néologismes à attribuer à l'écrivain. De façon générale, même sans parler strictement de nouveauté, son langage est étonnant et divertissant. Ceci s'explique par la prédilection de l'auteur pour les jeux de mots ; selon Todorov, « le “jeu” des mots s'oppose à l'utilisation des mots telle qu'elle est pratiquée dans toutes les circonstances de la vie quotidienne. » (qtd. in Henry 7) ; effectivement, comme le souligne Marina Yaguello, le jeu de mots, qui est une « [...] activité ludique et poétique qui a pour objet et pour moyen d'expression le langage, constitue une survivance du principe du plaisir, le maintien du gratuit contre l'utilitaire » (Yaguello 31).

Ce langage atypique lui a valu maintes critiques de la part de ses contemporains ; les propos réprobateurs d'Anthony Trollope (208) sont un exemple du genre : « Of Dickens's style, it is impossible to speak in praise. It is jerky, ungrammatical, and created by himself in defiance of rules. » Dans une société où le langage était très codifié¹⁰, la prose dickensienne ne répondait pas à l'horizon

7 « La voix est cet aspect du style qui, dans le texte lu, est identifié comme renvoyant à une personne réelle, à une présence. Reconnaître l'auteur présent en filigrane derrière ses diverses manifestations, tel est, consciemment ou non un des buts du lecteur. » (Roux-Faucard 268). Geneviève Roux-Faucard ajoute en note : « Alors que l'assimilation de la voix à l'auteur est permise au lecteur, le critique sait que cette “personne” n'est finalement qu'un être de papier. »

8 Le produit de la traduction résulte d'un « choix ». Cet aspect essentiel du processus de traduction a été mis en évidence par Jiří Levý (1171) dans son article « Translation as a decision-making process » : « From the teleological point of view, translation is a PROCESS OF COMMUNICATION [...] From the point of view of the working situation of the translator at any moment of his work (that is from the pragmatic point of view) translating is a DECISION PROCESS : a series of a certain number of consecutive situations – moves, as in a game – situations imposing on the translator the necessity of choosing among a certain (and very often exactly definable) number of alternatives. »

9 « Language builders [...] is the name proposed to designate all human beings, not just some language architects. » (Hagège 232)

10 « Au cours de la période victorienne, le langage fut l'objet de la mise en place de règles strictes qui donnèrent naissance à l'anglais canonique ou Standard English. [...] Les préoccupations sous-jacentes à cette codification du langage figuraient dans la révision que Benjamin H. Smart proposa

d'attente¹¹ du lectorat. Selon les conventions, par exemple, les jeux de mots devaient être réservés pour le discours des personnages secondaires. Or, comme l'explique Nathalie Vanfasse (*Charles Dickens : entre normes et déviance* 76), « Dickens ne se contentait pas d'introduire des incorrections dans le discours des personnages secondaires extérieurs à la norme, il multipliait les incorrections dans la narration principale qu'il émaillait d'écarts par rapport aux normes académiques ». Ceci n'était, par conséquent, pas du tout du goût des lecteurs victoriens. Le côté subversif d'une telle démarche nous incitera à nous concentrer d'avantage sur le discours du narrateur.

Les critiques plus récentes sont beaucoup plus clémentes, célébrant très souvent, bien au contraire, son originalité. Dans tous les cas, de l'aveu général, le langage de l'écrivain ne laisse personne indifférent ; et il n'est pas un lecteur qui résiste à l'humour dickensien :

[...] even uncompromising opponents admit it [his overflowing fun]. They may be ashamed of their laughter, but they laugh. A revulsion of feeling at the preposterousness or extravagance of the image follow the burst of laughter, but the laughter is irresistible, whether rational or not, and there is no arguing such a fact. (Lewes 457)

Le discours du narrateur, qui va donc occuper notre propos pour une très grande partie, contribue amplement à la tonalité humoristique des œuvres : « The language of Dickens' narrators makes a significant contribution to the humor in Dickens' novels [...] » (Brooke 1). Parmi les ressorts de cet humour, une idiosyncrasie dickensienne : l'indifférenciation entre l'humain et le non-humain, « a longstanding truism of Dickensian stylistics » (Stewart 141). Comme le souligne James Kincaid (11), l'animisme, lié au grotesque, « is at the core of much of Dickens's significant humour [...] ». Quant à l'objectification de l'humain, elle est clairement source d'humour puisque, comme l'a démontré Henri Bergson (30), « Nous rions toutes les fois qu'une personne nous donne l'impression d'une chose ». Cet humour, chez Dickens, est à

en 1836 du dictionnaire de prononciation de Walker. [...] Fautes de prononciation, de syntaxe ou de registre, archaïsmes, néologismes, impropriétés diverses, jargon, argot, dialectes ou langage familier, tout écart par rapport aux règles linguistiques définies par Benjamin Smart était rejeté. Richard W. Bailey a montré que si la chasse aux incorrections linguistiques n'avait rien de nouveau, elle prit en revanche une ampleur sans précédent au dix-neuvième siècle. [...] La tolérance des écarts linguistiques qui prévalait au dix-huitième siècle disparut. » (Vanfasse *Charles Dickens : entre normes et défiances* 30)

11 « [...] toute œuvre appartient à un genre, ce qui revient à affirmer purement et simplement, que toute œuvre suppose l'horizon d'une attente, c'est-à-dire d'un ensemble de règles préexistant pour orienter la compréhension du lecteur (du public) et lui permettre une réception appréciative » (qtd. in Genette et Todorov 42)

double tranchant : « The humour of Dickens has two sides, a satirical and a sympathetic. There were certain kinds of people he never tried to understand, stiff, cold, official sort of people, and these he turned into the victims of his satirical humour. » (Priestley 159) Cette dimension satirique apparaît dès *Oliver Twist* (Gattégno 41), « une machine de guerre dirigée contre la *New Poor Law*¹² de 1834 » (Monod, *Dickens romancier* 115).

La réification, qui consiste à dépouiller un personnage de son humanité, participe pleinement au comique, mais n'est pas une fin en soi. Ce procédé correspond surtout à une réaction contre une société victorienne qui n'a de cesse de déprécier l'être humain. C'est ce qu'Harald William Fawcner (15) s'attache à mettre en relief dans sa thèse *Animation and Reification in Dickens's Vision of the Life-Denying Society* : « [...] [Dickens's] constant use of animation and reification [...] plays a vital part in his critical analysis of the dehumanized society. » L'époque victorienne est une ère de progrès, mais celui-ci s'impose aux dépens de l'humain :

Dickens lived in a time and environment in which a full-scale demolition of traditional values was going on, correlatively with the uprooting and dehumanization of men, women and children by the millions—a process brought about by industrialization, colonial imperialism, and the exploitation of the human being as a “thing” or an engine or a part of an engine capable of being used for profit. This was the “century of progress” [...] Dickens' intuition alarmingly saw this process in motion, a process which abrogated the primary demands of human feeling [...] People were becoming things, and things [...] were more important than people. People were being de-animated, robbed of their souls, and things were usurping the prerogatives of animate creatures—governing the lives of their owners in the most literal sense.
(Van Ghent 157)

Par conséquent, les propos parfois réifiantes apparaissant dans le discours du narrateur relèvent de l'ironie. Dans une approche énonciative comme celle d'Oswald Ducrot (211),

Parler de façon ironique, cela revient pour un locuteur L à présenter l'énonciation comme exprimant la position d'un énonciateur E, position dont on sait par ailleurs que le locuteur L

12 « The controversial Poor Law Amendment Act, also known as the New Poor Law, became law in 1835. [...] The New Poor Law's key provision forced the nonworking and the working poor who needed public assistance into special institutions called workhouses, where they could be supported more cheaply than outside; it also reorganized public assistance into larger, more efficient administrative units and placed the financial responsibility for illegitimate children entirely on their mothers. » (Kaplan 365)

n'en prend pas la responsabilité, et, bien plus, qu'il la tient pour absurde [...] La position absurde est directement exprimée (et non pas rapportée) dans l'énonciation ironique et en même temps elle n'est pas mise à la charge de L puisque celui-ci est responsable des seules paroles, les autres points de vue manifestés dans les paroles étant attribués à un autre personnage E.

Dans cette perspective, pour interpréter le discours comme ironique, il est nécessaire d'assimiler à deux personnes différentes le locuteur de l'énonciation¹³, ou « responsable de l'énoncé » (205) et l'énonciateur¹⁴ qui s'exprime dans cette énonciation.¹⁵ (205). Selon ce schéma, dans *Oliver Twist*, l'ironie se joue donc à un double niveau. A un niveau « supérieur », Dickens serait ce locuteur L qui, par le biais du discours du narrateur qu'il place responsable du récit¹⁶, présenterait la position d'un énonciateur E, les autorités administrative et judiciaire, qu'il tient pour absurde. La voix de l'auteur et du narrateur se superposent dans cette entreprise ironique. A un niveau « inférieur », ce locuteur L serait donc le narrateur, qui par le biais de son discours, rapporte les faits de manière ironique, en d'autres termes, présente la position de cet énonciateur E, les autorités en question, qu'il tient pour absurde. Ainsi, très souvent, le discours du narrateur va-t-il se confondre avec celui des personnages, déstabilisant le lecteur dans ses attentes.

C'est à partir de ces données que se construit dans le roman une représentation bien précise de ce que Tzvetan Todorov nomme *L'image du narrateur* :

Le narrateur, c'est le sujet de cette énonciation que représente un livre. [...] C'est lui qui dispose certaines descriptions avant les autres, bien que celles-ci les précèdent dans le temps de l'histoire. C'est lui qui nous fait voir l'action dans les yeux de tel ou tel personnage, ou bien par ses propres yeux, sans qu'il lui soit pour autant nécessaire d'apparaître sur scène. C'est lui, enfin, qui choisit de nous rapporter telle péripétie à travers le dialogue de deux personnages ou bien par une description « objective ». Nous avons donc une quantité de

13 « Ce que je désignerai par ce terme, c'est l'événement constitué par l'apparition d'un énoncé. » (Ducrot 179)

14 « J'appelle "énonciateurs" ces êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation, sans que pour autant on leur attribue des mots précis ; s'ils parlent, c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude, mais non pas au sens matériel du terme, leurs paroles. » (ibid. 205)

15 Ducrot (205) articule les deux concepts de « locuteur » et « énonciateur » de la façon suivante : « [...] le locuteur, responsable de l'énoncé, donne existence, au moyen de celui-ci, à des énonciateurs dont il organise les points de vue et les attitudes. »

16 « L'auteur d'un récit (romancier ou nouvelliste) met en avant, selon Genette, un narrateur, responsable du récit [...] L'auteur imagine ou invente les événements racontés, le narrateur les rapporte [...] » (Ducrot 207)

renseignements sur lui, qui devraient nous permettre de le saisir, de le situer avec précision.
(« Les catégories du récit littéraire » 146)

Finalement, Sylvère Monod, à qui l'on demande de résumer les principales caractéristiques de la prose dickensienne en vient à mentionner, en plus du langage, l'humour, comme donnée essentielle de son style : « Dickens a tout de même quelques caractéristiques personnelles, quelques idiosyncrasies. Sa langue est d'une variété, d'une inventivité proliférantes, aussi bien lexicale que syntaxique. Son humour est aussi anglais, donc aussi peu français qu'il se peut, et possède un aspect verbal et oral qui ne simplifie pas les choses. » (« Traduire et retraduire Dickens » 160)

Les jeux de langage présents dans la prose de Dickens, ainsi que l'humour « anglais » de l'écrivain, ont soulevé la question de la traduisibilité de ses œuvres. Jules Gourdault aborde la question lors d'une conférence sur l'auteur en 1865 : « Charles Dickens est peut-être de tous les romanciers contemporains de la Grande-Bretagne, **le plus intraduisible**, le plus excentrique, le plus anglais, et cependant, malgré cette saveur toute britannique, il est, par certains côtés caractéristiques, très accessible à l'esprit français. » (Gourdault 333, cns) Sylvère Monod ne dit pas autre chose à l'approche du XXI^e siècle : « Is Dickens translatable at all ! A rough-and-ready answer would be that Dickens was a creative and forceful writer and that no one can hope to convey all of his style through a foreign translation. » (Monod, « Translating Dickens into French » 233) Ou plus exactement, il dit *presque* la même chose, si ce n'est une nuance, et non des moindres, apportée par le quantifieur « all » ; la différence est manifestement de taille entre faire passer *l'intégralité* du style dickensien dans le texte d'arrivée et *une partie* seulement de ce style.

Cette différence essentielle revient plus généralement à accepter la part d'intraduisible inhérente à l'acte de traduire, ce que les traductologues ont largement théorisé ces dernières années. La terminologie est variée, mais elle rend compte d'un même phénomène : l'inévitabilité d'un certain degré d'entropie lors du processus de traduction. Ainsi, Salah Mejri voit en la traduction la « gestion d'un déficit »¹⁷, Jean-Paul Vinay, un acte de « servitude » comprenant une certaine « marge de liberté »¹⁸, et Umberto Eco, une opération de « négociation »¹⁹. Selon ce dernier :

17 Dans son article « Traduire, c'est gérer un déficit », Salah Mejri (120) souhaite démontrer combien la notion de déficit est « centrale dans la conception générale de la traduction [...] ». Selon ce dernier, en traduction, « [...] tout se joue non pas au niveau de la traduction conçue par rapport à un absolu qui, on le sait, ne sera jamais atteint, mais à celui des tentatives toujours menées et jamais totalement satisfaites. Cette attitude imposée par la difficulté de la tâche nous semble des plus fructueuse parce qu'elle favorise la perfectibilité au niveau et du produit obtenu et de l'effort fourni. » (ibid. 124)

18 Jean-Paul Vinay explique que le traducteur « [...] est soumis à des servitudes linguistiques très

*Traduire signifie toujours « raboter » quelques-unes des conséquences que le terme original impliquait. En ce sens, en traduisant **on ne dit jamais la même chose**. L'interprétation, qui précède toute traduction, doit établir combien et lesquelles des conséquences illatives suggérées par le terme peuvent être rabotées. [...] Cela dit, la négociation n'est pas toujours une tractation qui distribue avec équité pertes et profits entre les parties en jeu. Je peux juger acceptable une négociation où j'ai concédé à la partie adverse plus que ce qu'elle m'a concédé et pourtant, vu mon propos initial et sachant que je partais nettement désavantagé, m'estimais satisfait quand même. (116-117, cns)*

Cette vision de la traduction comme un processus de négociation réconcilie la théorie et la pratique. Le style dickensien pose effectivement des questions théoriques de traduisibilité, mais dans les faits, les traductions produites prouvent que cette entreprise ne relève pas de l'impossible. D'ailleurs, parfois, tout n'est qu'une question de point de vue, comme le met en évidence le désaccord suivant entre deux professionnels de la traduction littéraire. Lors de son entretien avec Laurent Bury, Sylvère Monod rapporte la réponse de Claire Malroux à ce qui se posait pour lui comme un problème relevant de l'incommensurabilité entre l'anglais et le français :

Dans une discussion sur la traduction avec Claire Malroux, qui est traductrice non pas de Dickens, mais de Dickinson, je lui faisais remarquer qu'elle avait surmonté la rigidité relative de la langue française, comparée à l'anglais qui a beaucoup plus de souplesse, mais elle contestait, en disant qu'elle ne trouvait pas la langue française rigide. (80)

Finalement, traduire « du Dickens », comme traduire de façon générale, revient pour le traducteur à accepter de « renoncer à quelque chose » pour « obtenir quelque chose d'autre » (Eco 19).

C'est à partir de cette conception de la traduction qu'intervient la notion de créativité. C'est parce que le traducteur doit renoncer à une traduction équivalente²⁰ qu'il devra savoir faire preuve de créativité :

fortes, qui [l'] obligent [...] à passer sous les fourches caudines de la stylistique interne, faute de quoi il sera mal compris, ou ne sera pas compris du tout ». Cependant, il existe « une certaine brèche dans le mur des servitudes [...] une certaine marge de manœuvres » (453) possibles.

19 Umberto Eco place son analyse traductologique sous le signe de : « Voici le sens des chapitres qui suivent : tenter de comprendre comment, tout en sachant qu'on ne dit jamais la même chose, on peut dire *presque* la même chose. [...] Dire presque la même chose est un procédé qui se pose, nous le verrons, sous l'enseigne de la *négociation*. » (8)

20 Selon Michel Ballard, cette équivalence peut être directe, indirecte ou idiomatique. L'équivalence directe, encore appelée « traduction littérale », consiste à remplacer des unités lexicales et des

Creativity is often considered as one of the aspects of translation seen as problem-solving, thus in relation not only to the translation of genres commonly identified as involving « creative writing » [...] but also to the translation of any text that poses some kind of problem to the translator. A creative strategy may therefore be characterized as one that helps the translator to overcome the problem represented by a particular ST element for which no automatic target language solution is provided. (Palumbo 29)

Maintenant que nous avons envisagé de façon générale ce qu'est « traduire » et traduire « du Dickens », en nous concentrant sur le texte de départ et sur le processus de traductions en lui-même, nous voudrions, avant de présenter le corpus de traduction sélectionné, analyser un exemple type cristallisant la plupart des enjeux et des défis que nos recherches vont se proposer d'analyser.

La micro-analyse de l'expression « an item of mortality » va révéler combien la tâche du traducteur peut s'avérer laborieuse. Il s'agit ici pour l'auteur, par le biais de cette périphrase, de désigner Oliver : « In this workhouse was born; on a day and date which I need not trouble myself to repeat, inasmuch as it can be of no possible consequence to the reader, in this stage of the business at all events; **the item of mortality** whose name is prefixed to the head of this chapter. » (chap I, cns) Comme va le montrer cet exemple, pour mener à bien la traduction, ou étudier les versions produites, il est nécessaire d'utiliser divers outils de référence, comme des concordanciers ou des dictionnaires de l'histoire de la langue anglaise ; dans cette optique, nous avons eu recours au corpus *Google Books*²¹, au concordancier *Wordsmith*²², ainsi qu'à l'*Oxford English Dictionary* et au *Trésor de la Langue Française*. Ces instruments permettent aux traducteurs et aux traductologues de dégager ce qui est proprement

structures par d'autres qui sont tout à fait similaires ; ceci s'explique par le fait que certaines langues, apparentées, ou d'origine commune, ont parfois des structures analogues. (« Le commentaire de traduction anglaise » 14) L'équivalence indirecte consiste, pour exprimer la même idée, à utiliser une autre forme du fait des différences entre les langues, mais elle offre des différences « commentables, analysables, déductibles » (ibid. 14). L'équivalence idiomatique consiste à utiliser des structures correspondantes figées, comme les clichés, les idiotismes ou les proverbes (ibid. 14) ; ces « lexies complexes » (Tournier et Crystal 15) sont à considérer « en bloc » lors de la traduction.

21 Lancée en décembre 2004 avec cinq grandes bibliothèques partenaires, alors toutes anglo-saxonnes, la bibliothèque virtuelle de *Google* est, à ce jour et de très loin, la plus avancée au monde. Elle représente un index global d'environ 10 millions de livres numérisés : 1,5 million d'ouvrages tombés dans le domaine public et issus de 29 grandes bibliothèques mondiales, 1,8 million d'œuvres « soumises » volontairement par 25 000 éditeurs surtout professionnels ou universitaires et environ 7 millions de documents principalement issus de bibliothèques américaines.

22 *Wordsmith* est un concordancier ; il permet de faire des recherches sur un mot ou une expression en contexte. La base de données constituée par nos soins à partir de ce concordancier comprend une quarantaine de textes littéraires des XVIII^e et XIX^e siècles (antérieurs à la publication d'*Oliver Twist*).

dickensien dans un texte dont la langue anglaise ne nous est plus familière. Ces recherches extrêmement chronophages révèlent que l'analyse que nous proposons relève d'un idéal difficilement applicable dans la pratique, le traducteur étant soumis à des contraintes de temps de plus en plus importantes.

Le terme est révélateur du style de l'auteur à plusieurs égards. Du point de vue syntaxique, ce groupe nominal est un échantillon des nombreux syntagmes nominaux qui apparaissent dans le discours du narrateur. Du point de vue du lexique, il révèle l'attrait de Dickens pour les termes d'origine latine, ainsi que pour l'utilisation de termes spécialisés ; dans cet exemple, en l'occurrence, le terme « item », renvoie au vocabulaire commercial ; comme le rappelle Joseph Gold (33) : « Oliver is born into a world of commercial principles, economic necessity, a commodity, a thing [...] ».

Du point de vue sémantique, cette périphrase réifiante met en jeu une association lexicale inattendue à valeur métaphorique. Du point de vue littéraire, il s'agit d'une occurrence réifiante qui parodie ironiquement le discours de « l'opresseur » de façon à mieux le dénoncer. Mais ce n'est toutefois qu'en consultant les outils de référence cités que nous pouvons véritablement apprécier cette occurrence à sa juste valeur.

D'un point de vue synchronique, ce syntagme nominal a de quoi susciter l'étonnement. Le substantif « mortality » est ici employé dans un sens maintenant devenu rare ; il désigne l'ensemble des mortels : « b. Mortals collectively. Now rare or Obs ». (*OED*) C'était en quelque sorte alors un nom collectif du type « the police ». La construction dans laquelle il apparaît n'était pas une construction consensuelle à l'époque. En effet, l'*Oxford English Dictionary* donne deux entrées distinctes pour le vocable « item » : dans l'une d'elles, le terme apparaît en tant que adverbe, dans l'autre il apparaît en tant que nom. Cependant ce vocable n'y figure pas dans une configuration syntaxique similaire. En tant que substantif, seules deux acceptions sont proposées :

A. adv. Likewise, also. Used to introduce a new fact or statement, or, more frequently, each new article or particular in an enumeration, esp. in a formal list or document, as an inventory, household-book, will, etc.

B. n. 1. A statement, maxim, or admonition such as was commonly introduced by the word item; a saying with a particular bearing. Hence, generally, an intimation, a hint. Esp. in vbl. phrases, as to give (take, etc.) an item, also to give (take, etc.) item. Now U.S. Local.

a. An article or unit of any kind included in an enumeration, computation, or sum total; an entry or thing entered in an account or register, a clause of a document, a detail of expenditure or income, etc.

b. A detail of information or news, esp. one in a newspaper.

L'expression « item of » n'apparaît pas lexicalisée ; la date d'emploi de ce tour en tant que dénombreur n'apparaît pas. Ce dictionnaire ne cite qu'un exemple similaire à l'occurrence de départ en termes formel, mais N2 ne renvoie pas à un nom massif : « If my friend had not given me **an item of this** I should think her downright angry. » (cns). Nos recherches sur corpus par le biais du concordancier *Wordsmith* révèlent que l'utilisation du vocable « item » dans cette configuration syntaxique est plus que rare à l'époque victorienne. Seules deux occurrences en accord avec les définitions de l'*Oxford English Dictionary* apparaissent : « this item of the account » ou « every item of them [questions] ». L'*Oxford English Dictionary* atteste du premier emploi de l'adverbe (avec le même sens que l'adverbe français) en 1398 et du premier emploi du nom (toujours avec le même sens qu'en français) en 1578. L'emploi que fait Dickens de ce que nous connaissons aujourd'hui comme le dénombreur de fragmentation « an item of » est donc fort surprenant pour un lecteur victorien ; il l'est à fortiori beaucoup moins pour un lecteur contemporain, même si sémantiquement la construction reste marquée.

Pour mieux comprendre ce qui est en jeu, il nous faut adopter la terminologie de la Théorie des Opérations Énonciatives ; la distinction y est faite entre discontinu²³, continu²⁴ compact et continu dense²⁵. Selon cette théorie, le substantif « mortality » a un fonctionnement continu dense, c'est-à-dire qu'il est non comptable, mais quantifiable. Ainsi, pour en désigner une occurrence unique, toujours selon cette théorie, il sera nécessaire de passer par un dénombreur. Dickens semblerait ici suivre scrupuleusement cette règle grammaticale, puisqu'il utilise l'opérateur de fragmentation

23 La *Théorie des Opérations Énonciatives* donne la définition suivante du terme « discontinu » : « = discret. Propriété primitive associée à certaines notions. Une notion à laquelle est associée la propriété /discontinu/ définit une classe d'occurrences parce qu'il y a, par définition, des occurrences distinctes de cette notion. L'association à une notion de la propriété /discontinu/ a pour conséquence, lorsque cette notion est exprimée par un nom, le fonctionnement dénombrable de ce nom. » (Groussier 60)

24 Selon la *Théorie des Opérations Énonciatives*, le terme « continu » correspond à : « [une] Propriété primitive associée à certaines notions. L'association à une notion de la propriété /continu/ a pour conséquence, lorsque cette notion est exprimée par un nom, le fonctionnement indénombrable de ce nom. » (ibid. 48)

25 Selon la *Théorie des Opérations Énonciatives*, le continu compact « est susceptible de détermination quantitative, par ce qu'il est, par définition, divisible en quantités [...] » (ibid. 56). En revanche, « Quand la propriété /dense/ est associée à la notion à laquelle renvoie un nom anglais, celui-ci a un fonctionnement indénombrable (notamment incompatibilité avec a(n) [...] mais est compatible avec certains quantifieurs : *much, (a) little, a quantity of.* » (ibid. 56)

« an item of » (Albrespit 1). L'effet de style est volontaire car le nom dénombrable « mortal » existait bel et bien à cette époque ; la preuve en est, d'ailleurs, qu'il apparaît à plusieurs reprises dans la diégèse : « At such time, a mortal knows just enough of what his mind is doing [...] » (chap. V) ; « [...] in the life of the most blessed and favoured of mortals [...] » (chap. XXVII).

Notre hypothèse est qu'il s'agit là d'une innovation linguistique sur le mode de la grammaticalisation. Nous postulons, en nous appuyant sur plusieurs études linguistiques, que c'est par un phénomène de grammaticalisation enclenché ici par Dickens que le mot lexical « item » a changé de statut et est devenu une unité grammaticale. D'unité lexicale, « item » est devenu unité fonctionnelle²⁶. Le substantif « item » porte sémantiquement, « en son sein », ce qui va lui permettre (associé à « of »)²⁷ d'isoler une unité d'un tout, comme le montre l'acception de l'*Oxford English Dictionary* citée un peu plus haut : « 2. a. An article or unit of any kind included in an enumeration, computation (calcul), or sum total; an entry or thing entered in an account or register, a clause of a document, a detail of expenditure or income, etc. ». Les recherches que nous avons effectuées par le biais du concordancier *Wordsmith* tendent à confirmer que l'emploi qui est ici fait de « item » est assez novateur ; nous n'avons pas trouvé d'occurrence semblable avec un nom massif avant 1875. Il reste à corroborer cette hypothèse par une étude plus poussée. Cette occurrence comporte, par conséquent, une part d'ambiguïté par rapport à son fonctionnement.

Quoi qu'il en soit, d'un point de vue sémantique, l'opération mentale que l'emploi du dénombreur sous-tend, c'est-à-dire l'extraction d'une unité d'un tout, une opération purement quantitative, ne peut « éthiquement » être mise en œuvre lorsqu'il s'agit d'un individu. La grammaire se fait ainsi le miroir du point de vue déshumanisant que Dickens cherche à dénoncer : les hommes sont vus comme un tout, une masse « mortelle », dont on extrait une occurrence, un mortel. Ainsi, dans la grammaire anglaise, les dénombreurs de fragmentation seront utilisés avec des noms dénotant des objets concrets ou abstraits ou des animaux (nous pensons, par exemple à « a head of cattle »). La syntaxe se ferait ici le miroir d'une idéologie déshumanisante.

D'un point de vue traductionnel, cette occurrence met au défi le traducteur de produire une traduction aussi innovante, ou à tout le moins aussi suggestive. Aussi, la difficulté consiste à reproduire ce qui est en jeu dans l'original, sachant que l'équivalent

²⁶ « Un phénomène de grammaticalisation est un processus de changement dynamique et unidirectionnel par lequel des mots lexicaux ou des constructions syntaxiques changent de statut et acquièrent un statut de forme grammaticale. » (Marchello-Nizia 16)

²⁷ « L'idée primitive d'arrachement / de dégagement (ae=away from) paraît être réactivée sans doute sous l'influence dissociative de A : l'énonciateur travaille sur une totalité, un bloc dont il détache un bloc, un fragment. » (Lapaire et Rotgé 94)

français du nom massif anglais « mortality » a un fonctionnement discontinu ; effectivement, pour renvoyer à un élément unique de l'occurrence « les mortels », on a tout simplement recouru à l'article indéfini « un » ou, comme le font trois des traducteurs de notre corpus²⁸, à l'article défini « le » : « le petit mortel ». Pour autant, traduire « an item of mortality » de cette façon constitue une sous-traduction par rapport à l'original, dans la mesure où le processus de fragmentation est porteur de sens. La traduction la plus satisfaisante nécessite donc l'emploi d'un dénombreur explicite, tel celui utilisé par le quatrième traducteur de notre corpus²⁹ : « le fragment d'espèce humaine ». En remplaçant un mot grammatical par un mot lexical, le traducteur effectue une sorte de « dégrammaticalisation »³⁰ de l'occurrence de la langue source et produit une version tout aussi remarquable, dans le sens premier du terme, que celle du texte de départ.

Cette analyse d'un terme constitué de quatre mots seulement présage des difficultés qui attendent le traducteur à l'échelle d'un roman de plus de trois cents pages, cela avant même de se lancer dans l'étape de la reformulation. Nous ajouterons un commentaire sur un détail assez intrigant en lien avec cette occurrence, révélateur de l'incertitude qui peut parfois assaillir le traducteur. Le *Trésor de la Langue Française* atteste de l'emploi du terme « item » avant 1520 pour désigner un individu : « **II**. Subst. av. 1520 *items* « individus » (*Recueil Trepperel*, éd. E. Droz, XII, 208) ». La question qui vient aussitôt à l'esprit, et qui est vouée à rester sans réponse, est la suivante : Dickens, « As a Master of Words »³¹, avait-il connaissance de cela ! Ceci pointe vers un autre obstacle de taille pour le traducteur : l'absence d'interlocuteur pour lever les doutes qui l'habitent à la lecture d'un texte dont les potentialités sont nombreuses.

Concentrons-nous, à présent, sur le corpus sélectionné pour notre étude. Le choix des traductions a été fonction de la visibilité des œuvres dans la culture d'arrivée, l'optique étant d'analyser des textes que le lectorat français est susceptible de lire encore aujourd'hui. Par « visibilité », nous entendons une grande accessibilité des

28 « [...] dans cet asile philanthropique [...] naquit **le petit mortel** dont le nom est placé en tête de ce chapitre. » (La Bédollière 7) ; « Un jour [...] naquit dans ce dépôt de mendicité **le petit mortel** dont on a vu le nom en tête de ce chapitre. » (Gérardin vol. 1, 5) ; « [...] c'est dans cet hospice que naquit [...] **le petit mortel** dont le nom figure en tête de ce chapitre. » (Ledoux 23)

29 « [...] dans cet asile naquit [...] **le fragment d'espèce humaine** dont le nom est placé en tête du présent chapitre. » (Monod 62)

30 Paolo Ramat utilise le terme de « dégrammaticalisation » pour définir le passage d'une unité de grammaire au lexique. (qtd. in Marchello-Nizia 99)

31 Nous faisons référence à l'article du même titre « Dickens as A Master of Words » de Willoughby Matchett ; ce dernier explique le choix du titre de son article comme suit : « Dickens's vocabulary was certainly copious. Not only every word of current speech he had ever read or heard uttered, but every word, used in an uncommon, particular and peculiar way, seems to have reposed in his memory to be called up for service at the right moment. (89)

traductions, soit parce que ce sont les versions généralement disponibles aujourd'hui en librairie et en bibliothèque, soit parce que ce sont les versions les plus numérisées sur la toile. D'un point de vue chronologique, les traductions répondant à ce critère sont tout à fait pertinentes puisqu'elles correspondent aux deux premières et aux deux dernières traductions du roman : la traduction d'Emile de La Bédollière (EDB), de 1850³², celle d'Alfred Gérardin (AG), de 1858, celle de Sylvère Monod (SM), de 1957, et celle de Francis Ledoux (FL)³³, de 1958 ; or, nous savons que les premières traductions sont généralement marquées du sceau de la défaillance³⁴. Les traductions de Sylvère Monod et de Francis Ledoux ont été les plus rééditées dans la seconde partie du XX^e siècle ; ce sont celles que le lectorat français est le plus susceptible de trouver en bibliothèque et en librairie aujourd'hui. Le critère de visibilité nous a fait écarter de l'étude les traductions de Jeanne Dulong (1948), ainsi que celle de Madeleine Bouygues, (1953). Pour ce qui est des traductions du XIX^e siècle, leur visibilité est autre, mais bien réelle tout de même : la traduction d'Emile de La Bédollière est accessible sur la toile par le biais de la bibliothèque numérique *Gallica*³⁵ ; il en est de même pour celle d'Alfred Gérardin³⁶, qui, en outre, apparaît sur de nombreux sites proposant des livres numérisés en libre accès³⁷.

Il nous faut préciser deux éléments importants concernant les traductions. D'une part, les quatre traducteurs n'opèrent pas à partir de la même version de l'œuvre. *Oliver Twist* a cette particularité d'avoir été révisé de multiples fois par Dickens.

32 Cette traduction sera considérée comme la première traduction de l'œuvre, puisque, comme le précise Sylvère Monod dans « Les premiers traducteurs français de Dickens » (120), cette traduction est identique à la première traduction de l'œuvre, datant de 1841, et signée de Ludovic Bénard : « Il est déconcertant de constater que la traduction par La Bedollière est identique à celle que signait Bénard. Or si Bénard est un inconnu, tel n'est pas le cas d'Emile Gigault de La Bédollière (1812-1883), traducteur et auteur réputé (bien que son nom soit parfois, comme celui de Grollier, déformé à l'impression, en devenant Bédollière. ».

33 La traduction de Francis Ledoux correspond à celle reprise dans les Éditions de La Pléiade, ce qui est un gage certain de qualité.

34 Selon Antoine Berman (5), « [...] les premières traductions sont celles qui sont le plus frappées par la non-traduction. Tout se passe comme si les forces anti-traductives qui provoquent la "défaillance" étaient, ici, toutes puissantes. Si la défaillance, c'est-à-dire simultanément l'incapacité de traduire et la résistance au traduire, affecte tout acte de traduction, il y a néanmoins une temporalité de cet acte (temporalité aussi bien psychologique que culturelle et linguistique) qui fait que c'est en son début (dans la première traduction) que la défaillance est à son comble. »

35 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5447153q/f7.image.r=Oh>

36 <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k103274j.r=OLIVER+TWIST.langFR>

37 Parmi les nombreux sites, nous pouvons citer, en particulier, en guise d'exemples, le site *Wikisource*, qui propose une version, à l'adresse suivante : http://fr.wikisource.org/wiki/Oliver_Twist ; nous pouvons également citer le site *Litteratureaudio*, qui propose une version audio de l'œuvre à l'adresse suivante :

<http://www.litteratureaudio.com/livre-audio-gratuit-mp3/dickens-charles-oliver-twist.html>.

Il est intéressant de noter que, dans le classement des livres les plus écoutés, *Oliver Twist* apparaît en seizième position sur cinq cents.

Kathleen Tillotson (xxx) détaille les différentes éditions disponibles en fonction des révisions apportées par l'auteur :

There are thus five substantive editions of the novel, representing five stages of revision : Bentley's Miscellany, in which a comparison with the manuscript for the ten instalments where it survives, shows that Dickens did some rewriting on the proofs; the three-volume edition of November 1838, for which the Bentley's text, at least up to the August 1838 instalment preceding publication, was revised; the monthly part and one-volume edition of 1846, where the text was revised throughout, probably in two stages, before part-publication began, and again on the proofs of each part; the Cheap edition of 1850; and the Charles Dickens edition of 1867, where occasional and apparently cursory revisions were made.

En nous appuyant sur les changements effectués entre les différentes éditions, nous en avons déduit que les traducteurs du XX^e siècle travaillent à partir de la dernière version de l'œuvre, la *Charles Dickens Edition* de 1867³⁸, tandis que ceux du XIX^e siècle traduisent à partir de la version de novembre 1838³⁹. Néanmoins, ceci n'aura qu'un impact limité sur nos recherches, dans la mesure où les occurrences que nous analysons sont identiques dans les versions de départ utilisées par les traducteurs ; seuls les changements relatifs au système de ponctuation seront significatifs pour nos recherches. Dans le premier cas de figure, la version de 1867 nous servira de texte de référence ; dans le second cas de figure, nous mentionnerons les différentes versions de départ utilisées par les traducteurs. Il est également essentiel de souligner que la traduction d'Emile de La Bédollière n'apparaît pas explicitement comme une

38 Parmi les indices nous ayant permis d'aboutir à cette conclusion, nous pouvons citer, par exemple, la disparition, dans la version de 1867, de l'expression « like wild beasts » dans le chapitre L ; cette expression n'est reprise dans aucune des traductions du XX^e siècle. Un autre exemple probant est l'apparition de parenthèses dans la version de 1867 dans le passage suivant : « (If she stands such a eye as that,' said Mr. Bumble to himself, 'she can stand anything. It is a eye I never knew to fail with paupers. If it fails with her, my power is gone.) » (chap. XXXVII) ; ces parenthèses sont reprises dans les versions du XX^e siècle.

39 Plusieurs éléments indiquent que la version de départ à partir de laquelle les traducteurs du XIX^e siècle travaillent est postérieure à la première version du roman publiée en feuilleton dans le magazine *Bentley's Miscellany* ; parmi ces éléments, le nom de la ville où naît Oliver, « Mudfog » dans *Bentley's Miscellany*, et « a certain town » dans la version en trois volumes de 1838, et l'âge d'Oliver, qui a huit ans dans le chapitre II dans *Bentley's Miscellany*, et neuf ans dans la version en trois volumes de 1838. Il est évident, dans le cas d'Emile de La Bédollière, que la version source qu'il utilise est antérieure à 1846, puisque nous avons précisé que sa traduction était datée de 1842 ; pour ce qui est de la traduction d'Alfred Gérardin, certains indices montrent que la version de départ dont il dispose est antérieure à celle de 1846 : par exemple, le nom de Bill disparaît du témoignage de Rose au chapitre XLVI (« Him that I told the young lady of before ») dans la version originale de 1846, et il est présent dans la traduction d'Alfred Gérardin ; de même, l'insulte « Wither his flesh! », du chapitre XXXV disparaît dans la version de 1846, et n'est pas reprise dans la version d'Alfred Gérardin.

adaptation⁴⁰ de l'œuvre dans les versions numérisées de 1864 et de 1878⁴¹ figurant dans la bibliothèque numérique *Gallica*, tandis qu'elle est présentée comme « adaptée de l'anglais » dans l'édition Gründ que nous utilisons. Cette précision éclaire certains des choix d'Emile de La Bédollière et change totalement le pacte de lecture. Toutefois, nous tenons à préciser que le principe d'adaptation n'est pas forcément synonyme de trahison par rapport à la trame et à l'esprit du roman original ; c'est pourquoi, pour l'instant, nous choisissons, dans cette présentation théorique, de considérer les quatre traductions dans une même perspective.

Dans l'histoire de la traduction du domaine français, ces quatre traductions appartiennent à la période de la traduction moderne, « [...] commençant au 17^e et 18^e siècle, avec la réfutation d'abord théorique, puis un peu plus tard pratique, de la technique des “Infidèles” » (Roux-Faucard 217). D'un point de vue théorique, ces traductions disposent d'une même orientation :

[...] à la fin du XVIII^e siècle [...] se fait entendre l'appel d'une plus grande autonomie pour la traduction, et d'une conception traductive plus nettement orientée vers les originaux, plus soucieuse aussi d'en laisser transparaître “le cadre communicationnel”, c'est-à-dire ses modes d'énonciation, ses destinataires, ses fonctions (D'Hulst 395)

D'autant plus qu'« [...] aux alentours de 1830, la thèse des traductions fidèles à leurs originaux est avancée avec force au sein des milieux romantiques [...] » (ibid. 396).

En tout état de cause, les deux traductions du XIX^e siècle disposent d'une critique plutôt favorable, ou, à tout le moins, pas tout à fait négative, qui, par rapport à d'autres traductions de la même époque (nous pensons ici particulièrement à la traduction libre de *David Copperfield* par Amédée Pichot), rend leur étude tout à fait intéressante. Sylvère Monod montre clairement une préférence pour la traduction d'Alfred Gérardin, qu'il présente comme « [...] l'une des plus convenables d'une longue série et ne cont[enant] qu'un petit nombre d'omissions et d'inexactitudes » (« Les

⁴⁰ L'adaptation intralinguistique peut prendre différentes formes : « Les formes les plus courantes de l'adaptation peuvent être regroupées sous trois opérations principales : la suppression, l'adjonction et la substitution. L'adaptateur utilise selon les textes l'une des opérations suivantes : la suppression consiste en l'omission ou la non-traduction d'une partie de l'original, qu'il s'agisse de mots, de phrases ou de paragraphes entiers ; l'adjonction consiste en l'ajout d'informations inexistantes sur l'original par le biais d'une explication ou d'une expansion, que ce soit dans le corps du texte, en note en bas de page ou encore dans le glossaire ; la substitution consiste à remplacer un élément culturel de l'original par un autre élément jugé équivalent mais qui ne constitue pas nécessairement une traduction : par exemple, un dicton, un proverbe, un usage, dialectal, etc. » (Guidère 86)

⁴¹ L'édition qui nous sert de référence correspond à cette édition revue et corrigée.

premiers traducteurs français de Dickens » 121). Quant à la traduction d'Emile de La Bédollière, il trouve « qu'elle n'est pas inélégante mais manque de précision et de fermeté dans les principes » (ibid. 121). Floris Delattre (51) partage l'avis de Sylvère Monod sur la traduction d'Alfred Gérardin ; il souhaite réhabiliter les traductions Hachette aux yeux du lectorat : « A y regarder de plus près, ces versions françaises [Hachette] de Dickens sont beaucoup moins méchantes qu'elles ne paraissent à ces juges sourcilleux, ou si pressés, en tout cas de les prononcer exécrables. » Ces déclarations sont d'autant plus intéressantes qu'elles ne sont accompagnées d'aucune démonstration. Pour ce qui est des deux traductions du XX^e siècle de notre corpus, il nous reviendra de porter un regard critique à leur égard, puisque, pour l'instant, aucune étude critique ne l'a encore fait.

Cependant, dans l'inconscient collectif, les traductions anciennes sont plutôt considérées comme « moins bonnes » que les traductions plus récentes. L'idée qui prévaut est généralement que le traducteur est mieux formé au XX^e siècle qu'au XIX^e siècle et qu'il dispose de ce fait de compétences accrues. Or, les avantages de ces traducteurs sur les premiers n'étaient pas si considérables. En effet, dans les années soixante, la recherche dickensienne n'en était qu'à ses balbutiements⁴², tout comme la traductologie ; le concept d'« éthique de la traduction », par exemple, ne fut introduit par Antoine Berman qu'en 1984. En outre, l'éloignement temporel des traducteurs du XX^e siècle par rapport à l'œuvre originale est un obstacle majeur : « Travailler sur un texte écrit il y a plus d'un siècle est délicat à cause du passage du temps, de la dérive du sens des référents enfuis ou enfouis et des modes d'énonciation » (Septième Assises de la Traduction Littéraire 62). Les traducteurs du XIX^e siècle ont cet avantage de la contemporanéité entre texte original et traduction :

On a parfois l'impression que certains contemporains de l'auteur, à condition de posséder une certaine compétence, étaient mieux placés que nous pour fournir des équivalents du texte et en restituer l'atmosphère ; il est vrai que certains ont des tournures heureuses, voire des trouvailles qu'on leur envie [...] (« Traduire et retraduire Dickens » 165).

En revanche, il est clair que le traducteur du XXI^e siècle dispose d'atouts que n'avaient pas les traducteurs du XX^e siècle, et à fortiori ceux du XIX^e siècle. Si l'éloignement par rapport au texte de départ s'est accru, les moyens technologiques actuels facilitent un retour vers le langage de l'original.

⁴² Nous renvoyons le lecteur à l'article d'Anny Sadrin « La critique dickensienne : aperçu historique et perspectives nouvelles », qui présente les différentes phases de l'évolution de la critique dickensienne.

De façon générale, selon Sylvère Monod, il existe trois orientations possibles pour une traduction. Deux d'entre elles correspondent à ce qu'il nomme « literal faithfulness »⁴³ et « freer readability » (« Translating Dickens » 236). Nous reconnaissons l'opposition classique entre orientation « sourcière » et « cibliste » développée sous la forme de la métaphore des deux chemins par Friedrich Schleiermacher (49) :

Ou bien le traducteur laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre, ou bien il laisse le lecteur le plus tranquille possible et fait que l'écrivain aille à sa rencontre. Les deux chemins sont à tel point complètement différents, qu'un seul des deux peut être suivi avec la plus grande rigueur, car tout mélange produirait un résultat nécessairement fort insatisfaisant, et il serait à craindre que cette rencontre n'échoue totalement.

La troisième orientation correspond à ce qu'il nomme « identity of effect », ce qu'Eugène Nida nomme « equivalent effect » (qtd. in Palumbo 44) ; il s'agit de se concentrer sur l'effet créé par le texte de départ sur le lecteur source, afin d'être en mesure de recréer un effet identique dans le texte d'arrivée.

Toutes ces considérations soulèvent de multiples questions auxquelles nos recherches auront pour but de répondre : Quelles sont les orientations des diverses traductions par rapport aux trois chemins traductifs possibles ! Les traducteurs négocient-ils de la même manière avec le style dickensien ! En outre, les versions produites au XIX^e siècle sont-elles vraiment marquées du sceau de la défaillance, tel que l'annonce Antoine Berman, ou sont-elles plutôt honorables, comme le suggère Sylvère Monod ! Quant aux traductions du XX^e siècle, sont-elles « meilleures », et en quel sens ! Finalement, le lecteur de la culture d'arrivée se trouve-t-il face à ce qu'il identifiera comme « du Dickens » quelle que soit la traduction qu'il consulte !

Pour répondre à ces questions, nous analyserons les traductions produites au travers de cinq faits de style⁴⁴ dickensiens. Nous nous concentrerons sur des phénomènes lexicaux et sémantiques, mais également sur des faits syntaxiques. Notre approche sera similaire à celle d'Agnes Whitfield, qui donne une place de choix à la

43 Nous souhaiterions préciser à propos de la traduction littérale que le terme « littéral » est ambigu : « Literal is an ambiguous term. It could mean word-for-word, i.e. A translation which gives priority to lexical correspondances and results in ungrammatical sentences, or it could also mean a translation that is as close as possible to the original while still ensuring TL grammaticality (but not naturalness). » (Palumbo 49)

44 Le « trait de style » traditionnellement défini comme « une marque linguistique ayant une fonction d'individuation, non limitée à un texte, récurrente et non prévisible. » (Degott 212)

syntaxe en traduction, place qui lui est rarement accordée : « [...] syntax is underestimated, particularly in comparison with semantic issues. » (114) De ce fait « [...] syntactical structures can be and are esthetically relevant for the translator » (115).

Les phénomènes lexicaux et sémantiques qui vont retenir notre attention seront au nombre de trois, et ont été illustrés par l'analyse du segment « an item of mortality ». Il s'agit de l'utilisation du discours spécialisé, des associations sémantiques peu usuelles, et de l'ambiguïté. En outre, deux faits de syntaxe vont particulièrement nous intéresser : le style nominal de l'écrivain et son utilisation très particulière de la ponctuation. L'importante part du nominal dans les œuvres du début de carrière de Dickens a été mise en évidence par Tabata Tomoji (« Dickens's Narrative Style » 176). Ce dernier a effectué une étude statistique sur la variation chronologique du style dickensien. L'étude de corpus à laquelle il s'est livré a révélé le penchant de l'auteur pour un style plus « nominal » en début de carrière : « Three of the four first segments from the 1830s' texts typify[ing] the early Dickens's preference for nominal and prepositional phrases (as is reflected in the comparative weighing on articles and prepositions) [...] » (176). Il conclut, plus généralement, à une évolution du style dickensien qui, de formel et dense, s'est orienté vers un style qu'il identifie comme beaucoup plus « oral » : « The evidence from very common vocabulary of Dickens's narrative at least betokens a movement from a style that characterises *Sketches by Boz* and *The Pickwick Papers* to a style typically demonstrated in *David Copperfield*, from a more formal and elaborate style to a style of an increasing oral tendency. » (176)

Pour ce qui est de la ponctuation, l'auteur a remanié tout le système au fil de ses révisions et jusqu'à la version finale de l'œuvre de 1867, plaçant ainsi très clairement cet élément généralement périphérique au cœur de ses préoccupations. Kathleen Tillotson (xxxvii) fait remonter cette attention particulière portée à la ponctuation à la seconde révision de l'œuvre par l'auteur : « There are signs [...] that in the 1838 revision Dickens was becoming interested in punctuation, and many minute changes may be attributed to him. » Cet attrait pour la ponctuation dépassera largement le cadre du roman. Kathleen Tillotson cite plusieurs ouvrages composés à peu près à la même période pour lesquels l'auteur manifeste le même intérêt : *American Notes* (1842), *The Life and Adventures of Martin Chuzzlewit* (1843-1844), *The Chimes* (1844). Malcom Parkes généralise cela à l'intégralité de l'œuvre de l'auteur : « Charles Dickens when correcting proofs [...] paid meticulous attention to punctuation. » (5)

Notre progression entre les différents chapitres sera guidée par un mouvement de convergence entre les stratégies de traduction rencontrées pour un même fait de

style. Les décalages entre les traductions du corpus serviront de révélateur, soit par rapport au texte de départ et à sa possible ambiguïté, soit par rapport aux paramètres qui président aux choix de traduction pour l'occurrence en question. Dans chaque partie, l'analyse se fera selon deux étapes : dans un premier temps, nous analyserons les occurrences relevées dans le texte de départ, puis, dans un second temps seulement, nous étudierons les traductions de ces occurrences. Selon les cas, pour mener à bien notre analyse et notre démonstration, nous présenterons en regard les quatre traductions d'une même occurrence ou seulement deux ou trois des traductions.

Ainsi, dans les deux premiers chapitres portant sur le discours spécialisé et les associations sémantiques non conventionnelles, le schéma de traduction qui se dessinera sera plutôt celui de tendances diachroniques, avec une plus grande « fidélité » au texte de départ pour les traducteurs du XX^e siècle par rapport à ceux du XIX^e siècle. Toutefois, comme le montreront les chapitres suivants, consacrés aux structures nominales, à la ponctuation et à l'ambiguïté, ce schéma est trop réducteur pour rendre compte de façon satisfaisante des choix de traduction effectués.

Cette voie d'accès privilégiée au texte de départ qu'est l'analyse des traductions va nous permettre de porter un nouvel éclairage sur *Oliver Twist*, car, comme le souligne Anny Sadrin (« 'The tyranny of words' » 278), chaque traduction permet d'insuffler un nouveau souffle à l'œuvre originale :

Each new translation [...] is a new performance of the text, each one brings out (« liberates ») potential meaning and potential emotion. Translations, in other words, like stage or screen adaptations, fertilize, energize, and sometimes even rejuvenate the old standard version which in the source-language is, of course, immutable.

CHAPITRE I

Le greffage parodique du discours spécialisé dans le discours du narrateur : entre conservation du greffage et dégreffage en traduction

Introduction

Dans *Oliver Twist*, une œuvre dont l'auteur revendique le réalisme⁴⁵, la reconstruction du réel, prend, entre autres, la forme d'incursions d'occurrences du discours spécialisé dans le discours du narrateur. Le greffage⁴⁶ de ces éléments allogènes fonctionne sur le mode de la parodie, et oblige le lecteur, et, par conséquent, le traducteur, à estimer le « potentiel de réel » de ces incursions afin d'en apprécier pleinement la valeur. L'étude de ce micro-phénomène, marginal en termes quantitatifs, puisque nous dénombrons en tout une trentaine d'occurrences dans l'œuvre, présente néanmoins un intérêt majeur à plusieurs égards. Tout d'abord, d'un point de vue littéraire, il s'agit, selon nous, d'une pièce maîtresse dans l'élaboration du ton humoristique des œuvres de jeunesse de Dickens. En outre, d'un point de vue traductionnel, ce phénomène va diviser les traducteurs, et va permettre de dégager certaines grandes tendances de traduction qui jetteront les bases de la suite de notre étude.

L'apparition d'occurrences spécialisées dans le discours du narrateur est un phénomène auquel les critiques n'ont pas véritablement rendu hommage, ou tout du moins, c'est un aspect qui n'a pas été reconnu à sa juste valeur. Les différentes études ont effectivement éclairé l'emploi de langages spécialisés dans le discours des personnages. La portée de ce vocabulaire professionnel est alors confinée au caractère réaliste qu'il confère à la prose dickensienne.

Ainsi, Tadao Yamamoto (93) évoque l'attrait de l'auteur pour les différents discours spécialisés et plus particulièrement pour le vocabulaire légal, mais sans aller plus avant dans son étude : « [...] he [Charles Dickens] provides us throughout his works with a host of law-terms and legal expressions which he heard “on the spot”

45 Se reporter à la Préface de l'Édition d'*Oliver Twist* de 1841.

46 Cette notion de « greffage » s'inspire d'une thématique mise en œuvre dans le cadre du quadriennal de l'équipe de recherche TRACT pour l'année 2009-2010, intitulée : « Mémoire créatrice, mémoire exploratrice – Fiction et greffage du réel en traduction ». L'étude s'intéresse « aux textes marqués par une représentation mimétique du réel ou incluant des éléments non fictionnels étrangers au récit. » (11). Dans l'introduction au *Palimpsestes 24*, Isabelle Génin présente les enjeux de ce greffage. « Bien souvent le réel des textes n'est qu'un “effet de réel” tel que Roland Barthes le définit, une accumulation de détails qui rendent la fiction, non pas réelle, mais réaliste ou vraisemblable. Ce réel fait appel à la mémoire du lecteur qui doit le reconnaître comme tel. Le texte ne propose donc qu'un potentiel de réel, actualisé – ou non – au moment de la lecture. Vrai ou faux, le réel en fiction est une construction artistique et linguistique, une traduction. » (11-12).

and kept up in memory with remarkable accuracy ». Randolph Quirk précise, de son côté, que ce recours au vocabulaire spécialisé, typique de l'auteur, participe pleinement à la caractérisation de ses personnages : « A character's occupation and way of life colour his language as they affect other aspects of his behaviour also, and from his earliest writings we find Dickens assembling an armoury of jargon for imparting this colour. » (« Some observations on the language of Dickens » 21). Leslie Brook (27) évoque également le plaisir que Dickens prenait à glisser du vocabulaire technique dans les répliques de ses personnages, ainsi que la vocation réaliste d'une telle démarche : « Dickens took a delight in collecting the technical vocabulary of various occupations, and he uses it to give local colour. »

Nous nous proposons d'aborder l'utilisation du vocabulaire spécialisé dans la prose dickensienne sous un angle nouveau, c'est-à-dire non pas comme vecteur de réalisme, mais comme vecteur d'humour. Les occurrences qui vont nous intéresser ne seront pas tant celles qui apparaissent dans le discours des personnages que celles qui surgissent, de façon inopinée, dans le discours du narrateur. L'expression de « greffage » sied donc parfaitement au phénomène en jeu, puisqu'il s'agit ici, en effet, de « l'ajout, de l'insertion, d'un élément nouveau » (*TLFi*), l'occurrence spécialisée, dans le discours du narrateur. Nous utiliserons également le terme d'« incursion », qui illustre aussi le phénomène étudié, autrement dit le fait que ce vocabulaire « pénètre momentanément [...] un domaine » qui lui est « inhabituel » (*TLFi*). Nous reviendrons avec plus de précision sur les enjeux littéraires de ce greffage au cours du développement.

Les occurrences greffées dans le discours du narrateur sont issues de différents champs d'étude, dont les mathématiques, la physique, et les domaines juridique et médical. Ces occurrences parodiques revêtent principalement la forme de syntagmes nominaux complexes. Afin de couvrir de façon satisfaisante les enjeux du phénomène étudié, et faute de place, nous nous limiterons à l'analyse des deux derniers domaines cités, sachant que nos conclusions pourront s'appliquer à tous les autres types d'incursions spécialisées. Du point de vue de la traduction, les différents greffons spécialisés divisent apparemment les traducteurs, comme l'étude du tableau ci-dessous va le laisser entrevoir. Ceux retenus pour cette étude se veulent représentatifs des enjeux et des défis posés par ce greffage parodique aussi bien d'un point de vue littéraire que traductionnel. Elles seront présentées selon leur ordre d'apparition dans le discours du narrateur. Les chiffres indiquent le nombre d'aboutissements⁴⁷ différents

47 Nous empruntons les termes de « base » et d'« aboutissement » à Michel Ballard ; la définition qu'il en propose est liée à celle de l'unité de traduction : « Une unité de traduction est un élément constituant du processus global de traduction d'un texte, c'est-à-dire un acte d'interprétation d'une

produits pour une même base dans le corpus sélectionné. Si les choix de traduction convergent, c'est-à-dire si les aboutissements sont similaires dans le corpus, les chiffres 0 et 1 sont cochés. Or la tendance qui se dessine est nettement inverse, puisque la majorité des occurrences (12 sur 13) correspond à trois ou quatre aboutissements différents.

	Nombre d'aboutissements différents dans le TA				
	0	1	2	3	4
<i>Bases spécialisées du TD</i>					
<i>the free and proper action of his lungs</i> (chap. I)				+	
<i>the commission of the impious and profane offence</i> (chap. III)					+
<i>muscular action</i> (chap. VI)					+
<i>the preservation of human life</i> (chap. VI)					+
<i>a deficiency of breath and a sufficiency of cold water</i> (chap. VI)					+
<i>vocular exclamations</i> (chap. VII)				+	
<i>the rights of property</i> (chap. X)			+		
<i>their executing an illegal conveyance of [...]</i> (chap. XII)					+
<i>Mr. Brownlow's personal property</i> (chap. XII)					
<i>private property</i> (chap. XXIII)					+
<i>the two functions of eating and drinking</i> (chap. XXVII)				+	
<i>an expansion of eye</i> (chap. XXXI)					+
<i>muscular affections of the limbs</i> (chap. XXXI)			+		

En réalité, comme nous allons le démontrer, malgré les trois ou quatre versions différentes proposées par les traducteurs du corpus, deux stratégies générales peuvent être dégagées, qui recourent les deux siècles dont sont issues les traductions. Les traducteurs du XIX^e siècle tendent à dégreffer, c'est-à-dire à ne pas conserver, les occurrences spécialisées en question, tandis que ceux du XX^e siècle tendent à reproduire les greffons. Néanmoins, le constat des divergences de traduction est

forme contextualisée ayant pour objet sa reformulation à l'aide d'une autre langue en vue de la constitution d'un texte obéissant à des impératifs de lisibilité tout en entretenant une relation d'équivalence avec l'original. L'unité de traduction se présente sur le plan matériel de l'observable sous la forme d'un schéma d'équivalence entre une forme de départ appelée base et une forme d'arrivée appelée aboutissement, étant entendu que ces éléments ne peuvent se concevoir sans contextualisation, et qu'ils peuvent, l'un comme l'autre, connaître une représentation zéro. » (*Versus* 2, 76)

révéléateur des différences qui caractérisent également les choix des traducteurs du XX^e siècle.

Après avoir analysé de façon exhaustive les bases présentées dans le tableau ci-dessus, nous étudierons les opérations de traduction mises en œuvre par les traducteurs selon leur stratégie de traduction. Nous démontrerons que la reproduction du greffon spécialisé par les traducteurs du XX^e siècle ne porte pas forcément ses fruits, et qu'une stratégie en particulier, que nous nommerons le « dégreffage partiel », utilisée ponctuellement dans une des traductions du XIX^e siècle, pourrait constituer un bon remède face à certains défauts constatés dans ces traductions. Nous nous concentrerons ensuite sur les raisons qui ont pu présider au dégreffage des incursions par les traducteurs du XIX^e siècle: après une étude contrastive mettant en parallèle les stratégies de traduction utilisées par ces traducteurs, selon deux paramètres (le type de discours et la fonction du langage⁴⁸ qui prévaut dans les occurrences greffées), il apparaîtra que le dégreffage ne cible pas tant la parodie du discours spécialisé en elle-même que l'image que les traducteurs se font du narrateur.

1.1 Le discours spécialisé : cadre général

1.1.1 Caractéristiques du discours spécialisé

Le discours spécialisé est un objet d'étude qui a été largement théorisé ces dernières années et qui permet à notre réflexion de s'ancrer dans un terrain connu et balisé. Plusieurs définitions de ce type de discours ont été avancées, qui nous serviront de repère lorsqu'il s'agira d'étudier le fonctionnement des occurrences relevées dans *Oliver Twist*. Certaines d'entre elles s'axent sur les éléments sémantiques et syntaxiques qui en seraient caractéristiques. C'est le cas de la définition proposée par Georges Mounin (9), pour qui les connaissances spécialisées se manifestent linguistiquement par ce qu'il identifie comme « un vocabulaire spécifique » et « sans doute quelques traits syntaxiques spécifiques » ; cette dernière caractéristique ne fait aucun doute pour

48 «The functions of a language [...] are the various uses people make of it in different communicative situations. [...] Bühler identified three main macro-functions of language: the 'expressive', i.e. The function enabling the addresser of a message to express attitudes and emotions, the 'conative', i.e. the function oriented towards the addressee of a message, and the 'referential', i.e. the function oriented towards the extra-linguistic reality. The linguist Roman Jakobson later added three more functions to those identified by Bühler: the 'phatic', i.e. that used to establish contact [...] the 'poetic', i.e. that oriented towards the message or its manipulation for aesthetic puposes, and the 'metalinguistic', i.e. 'language about language' or the ways in which the linguistic code focuses on itself in order to clarify or explain a given message. [...] Any given text will, according to Jakobson, serve one predominant function. » (Palumbo 68)

Christian Vicente (43) : « Les langues spécialisées ont des manifestations qui vont au-delà du vocabulaire. »

Une des particularités de ce vocabulaire spécifique, qui vaut la peine d'être soulignée pour la suite de l'étude, est son origine gréco-latine ; elle est gage d'un niveau de langue élevé et confère au discours une certaine affectation d'érudition. Du point de vue phraséologique, certains termes spécialisés sont le résultat d'une habitude d'expression dans le domaine professionnel en question :

Il existe des « idiomatismes » qui favorisent la co-occurrence de termes et qui sont la marque d'un « style professionnel » : une expression juste ou plutôt ajustée à des habitudes d'expression. Terminologiquement, le mot juste renvoie à une considération de domaine, mais lexicalement, il est affaire de milieu, donc de connotation sociale. (Lerat, Les langues spécialisées 145)

Les recherches de Teresa Cabre apportent plus de précisions sur les traits syntaxiques spécifiques de ce type de discours ; nous nous limiterons aux spécificités susceptibles de s'appliquer aux occurrences étudiées dans notre corpus :

En ce qui concerne la sélection des catégories grammaticales on relève [...] la prédominance des substantifs [...]. Par rapport à la complexité structurelle, on distingue comme spécifiques des textes spécialisés les traits grammaticaux suivants : [...] nominalisation⁴⁹ des verbes, fréquence d'expansion de noms et de syntagmes nominaux [...] (47-48)

D'un point de vue diachronique, nous notons une progression de l'utilisation de la nominalisation dans le discours spécialisé : « There has been an increasing use of nominalized processes in scientific writing over the last 250 years. » (Banks 561). Pierre

49 Michel Ballard fait le point sur ce qui peut être entendu par le terme de « nominalisation » :

- **a – au niveau intralinguistique**, une nominalisation peut désigner :
 - la recatégorisation d'un mot en nom : *to arrive/arrival*
 - l'utilisation d'une proposition en fonction nominale, par enchâssement : *he said he would be late.*
 - la transformation plus ou moins poussée d'une proposition en forme nominale : *we were anxious because he was so late* peut être transformé en *his being so late caused us to be anxious/great anxiety.*
 - **b – au niveau interlinguistique**, une nominalisation peut désigner :
 - une variété de recatégorisation aboutissant à un nom, en particulier la nominalisation d'un verbe : *looking angry : l'air furieux*
 - la transformation d'une proposition dans un paradigme de fonction nominale (sujet ou complément du verbe) en forme nominale plus ou moins étendue. » (*Versus* 2, 19)
- Le terme sera employé tour à tour au deux niveaux cités ; nous préciserons à quel type de nominalisation nous avons à faire dans chaque cas de figure abordé.

Lerat, dans un article dédié à la prégnance des nominalisations dans le discours spécialisé, met l'accent sur les nominalisations en -ION en anglais, qui sont des homographes du français, tels « description », « organisation » ou « publication » (« Les nominalisations en -tion dans un texte techno-administratif », 86). Même si son étude porte sur des textes contemporains, il est intéressant de noter que dans notre corpus, sur la totalité des syntagmes spécialisés retenus, nous relevons justement une majorité d'homographes du français, présentés en italique dans les occurrences ci-après : « The [...] *action* of the lungs », « the *commission* of the [...] offence », « muscular *action* », « the *preservation* of human life », « the two *functions* of eating and drinking », « muscular *affection* of the limbs ».

Cette prépondérance du nominal n'est pas sans influencer sur le niveau de langue. Hélène Chuquet et Michel Paillard (19) traitent de cette relation :

La transposition⁵⁰ de type Nom : Verbe peut avoir une incidence sur le niveau de langue dans la mesure où, à l'intérieur même de l'anglais ou du français, une construction nominale apparaît comme plus soutenue que la construction verbale exprimant la même relation. A l'intérieur d'une même langue, le choix d'une tournure nominale ou verbale est souvent effectué en fonction du registre adopté.

Nigel Armstrong (10) abonde lui aussi dans ce sens : « For some reason, concepts expressed as sentences containing nouns give a formal impression compared to other modes of expression. »

D'autres angles d'approche du discours spécialisé ont plutôt une orientation pragmatique. En voici un très bon exemple avec la définition proposée par Herbert Picht et Jennifer Draskau (3) :

*Language for specific purposes is a formalized and codified variety of language, used for **scientific purposes in a legitimate context** – that is to say **with the function of communicating information of a specialist nature** at any level in the most economic, **precise and unambiguous terms** possible.*

50 Dans notre étude traductologique, nous préférons employer le terme de « recatégorisation » plutôt que celui de « transposition », deux expressions utilisées en traductologie pour désigner un même procédé de traduction ; celui-ci consiste à « établir une équivalence par un changement de catégorie grammaticale. » (Delisle et al., *Terminologie de la traduction* 65). Ce choix s'explique par l'ambiguïté que ce terme risque de générer. D'une part, comme il est indiqué dans *La Terminologie de la traduction* « le terme de *transposition* est applicable à trop de procédés de traduction » (Delisle et al. 65) ; d'autre part, ce terme sera utilisé dans notre propos pour définir un mode spécifique de fonctionnement de la parodie.

L'accent est mis, dans cette perspective, sur la vocation informationnelle de ce type de discours ; autrement dit, ce qui importera sera l'information dénotée, c'est-à-dire le signifié. Ce sera, par conséquent, selon la terminologie établie par Roman Jakobson, la fonction référentielle du langage qui sera prédominante. La précision, dont il est fait mention, s'actualisera par le biais de termes spécialisés⁵¹, dont les vecteurs privilégiés seront les concepts⁵² ou les notions⁵³. Nous n'adhérons cependant pas à l'idée peu nuancée de termes univoques, « unambiguous terms », car les mots spécialisés ne sont pas exempts d'un certain degré de polysémie,⁵⁴ comme certaines études d'occurrences spécialisées du corpus le feront apparaître. Dans cette définition fonctionnelle, l'accent est mis sur l'importance du contexte, « a legitimate context » (Picht et Draskau 3), pour justifier un discours de nature scientifique véhiculant des informations spécialisées.

Du point de vue de la terminologie, ce type de discours relève de ce que Robert Galisson et Daniel Coste (591) désignent comme un « style » particulier :

Style juridique, administratif, “gendarme”, télégraphique, etc. : type de discours lié à une fonction ou à une situation particulière, qui s’inscrit dans une conception du style opposée à

51 Nous utiliserons le mot « terme » dans son acception générale, à savoir « Mot ou ensemble de mots ayant, dans une langue donnée, une signification précise et exprimant une idée définie. » (TLFi) Cet emploi ne saura donc être confondu avec celui qui est fait en terminologie, où le mot « terme » dispose d'une définition très technique ; voir pour cela l'opposition qu'établit Pierre Lerat entre « Terme et vocabulaire de soutien » (*Les langues spécialisées* 52). Ainsi, lorsque nous recourons à l'expression de « terme spécialisé » pour les besoins de la démonstration, celle-ci n'aura pas un caractère pléonastique.

52 Georges Adamczewski propose quelques éléments de définition du concept, en s'inspirant de la définition fournie par le Dictionnaire de l'Académie Française (9e édition) : « Le concept est une construction de l'esprit. [...] les concepts sont des créations, [...] Par l'entremise d'un signe verbal, d'un mot, d'une expression, l'esprit circonscrit un ensemble de caractères communs, de propriétés communes. Bref, le concept signe une classe d'objets, un regroupement, une catégorie et leur assigne un certain nombre de caractéristiques stables, invariantes. [...] Un concept est une notion rigoureusement définie. La rigueur renvoie à la précision et à la stabilité d'une définition. Une définition pose des limites au-delà desquelles un concept n'est plus opératoire. Et une fois décidée, adoptée, il n'est plus question d'en changer. » (<http://www.biblioconcept.com/textes/concept.htm>, site consulté le 12/07/2010)

53 « Unité de pensée constituée d'un ensemble de caractères attribués à un objet concret ou abstrait, ou encore à une classe d'objets [...] » (Terminologie de la traduction 60)

54 Une occurrence spécialisée est un signe linguistique et, à ce titre, Myriam Bouveret (10) souligne qu'elle est également soumise au phénomène de polysémie. Les lexiques de la langue spécialisée et de la langue générale sont bien loin de constituer deux blocs monolithiques. Elle distingue plusieurs cas de polysémie dans le discours spécialisé dont ce qu'elle nomme les « chevauchements sémantiques entre langue générale et discours spécialisés ». Marie-Françoise Mortureux (20) partage cet avis : « Le caractère monosémique a souvent été attribué aux termes, pour les opposer au fonctionnement polysémique qui marque, au contraire, d'une façon générale le lexique des langues naturelles ; mais cette affirmation appelle un certain nombre de précisions, voire de restrictions. »

celle du style en général, puisqu'elle se caractérise par une démarche de l'individu tendant à identifier son propre discours à un modèle collectif de discours spécifique et typé.

Le style spécialisé s'oppose, selon cette définition, au style « en général », qu'il faut, par voie de conséquence, concevoir comme caractéristique du discours « non-spécialisé ». Selon Christian Vicente (45), celui-ci « [...] se manifeste dans l'ensemble des textes non-marqués par une spécialité déterminée ». Il connaît différentes appellations, que nous utiliserons au cours de notre développement. Ainsi, pour Henry Bonnard, le langage spécialisé s'oppose au langage « courant » (qtd. in Vicente 41), pour André Phal, il s'oppose au langage « quotidien » (ibid. 41), pour Guy Rondeau, au langage « commun » (ibid. 41), et pour Georges Mounin, au langage « général » ou « ordinaire » (ibid. 41).

Maintenant que nous avons défini l'objet de la présente étude, examinons les spécificités de cet objet par rapport à la traduction.

1.1.2 Traduire le discours spécialisé

La fidélité la plus absolue est attendue de la part du traducteur en contexte professionnel, car le terme spécialisé est censé dépeindre le réel avec une très grande précision. Comme la définition pragmatique vient de le mettre en lumière, la fonction référentielle prime dans ce message centré sur le référent. Une traduction imparfaite serait alors fort préjudiciable en contexte professionnel médical, ou légal. Ce point de vue est développé par Katharina Reiss (47) : « [...] pour les genres de textes relevant du type "textes informatifs" il importe avant tout pour ne pas dire exclusivement, de restituer l'information contenue dans l'énoncé de départ ». Ceci implique une fidélité à la lettre du texte : « il faut [...] pour restituer le contenu de manière adéquate, employer la phraséologie et la terminologie de spécialité » (Reiss 47). Cette exigence est formulée de nouveau par la traductologue en considérant cette fois-ci le point de vue du lecteur qui « [...] est en droit d'attendre l'invariance sur le plan du contenu » (Reiss 48).

Ce principe d'invariance sémantique va soulever la question, pour certains concepts de la langue de départ, de l'existence d'un correspondant en langue d'arrivée : « Dans le domaine des sciences humaines, les problèmes de terminologie sont constants. » (Cachin et Bruyère 513). La raison en est, toujours selon cet article, « [...] la difficulté à faire passer des concepts d'un pays à l'autre, faute de termes appropriés, ou en raison de connotations différentes » (512). Toutefois, pour ce qui est des sciences, la possibilité de trouver un équivalent exact a été facilitée dès le XVIII^e siècle par « [...] l'internationalisation de la recherche scientifique [qui] a entraîné la

multiplication des traductions en français » (511). Ceci est vrai, entre autres, pour la médecine :

A la suite de l'Anglais James, naquit la vogue des dictionnaires s'efforçant d'enfermer dans un corpus précis et homogène les connaissances de leur temps. Diderot traduisit ce dictionnaire, ce qui démontre le goût des intellectuels non médecins pour la médecine, et donna une très grande place dans l'Encyclopédie aux rubriques médicales. (Sournia 695)

De la même manière, en ce qui concerne les idées et les théories non scientifiques, l'existence de toute une infrastructure de l'information a favorisé l'apparition de termes équivalents en langue d'arrivée ; c'est le cas, notamment, des revues pour gentlemen lettrés :

On évoquera brièvement d'abord l'influence qu'ont eue au XIX^e siècle des revues comme la Revue Britannique, dont le directeur et animateur Amédée Pichot était aussi traducteur, [...] La Revue des Deux Mondes, ou Le Mercure de France, conçues dans le but de faire connaître les cultures étrangères. En Angleterre, à la même époque, les innombrables journaux et magazines ont joué, mais de manière beaucoup plus limitée, un rôle identique. (Cachin et Bruyère 508)

Dans cette mesure, le traducteur disposait souvent de termes équivalents en langue d'arrivée, très peu de temps après la parution de l'ouvrage original. Parfois ces termes sont devenus usuels et ont fait leur apparition dans les dictionnaires et les encyclopédies, mais pas toujours. Dans ce cas de figure, le traducteur a alors à sa disposition deux termes concurrents en langue d'arrivée : le terme calqué, non usuel, et le terme adapté.

Resserrons à présent notre analyse en passant à l'étude du discours spécialisé, tel qu'il apparaît dans *Oliver Twist*.

1.2 Greffage parodique d'occurrences spécialisées dans le discours du narrateur dans *Oliver Twist*

Les incursions d'occurrences spécialisées dans le discours du narrateur sont peu naturelles. En effet, cette variation du registre⁵⁵ n'est pas légitimée par le contexte, qui

55 Le concept de registre ne saurait être confondu avec la notion de « niveau de langue », même si les deux termes sont parfois utilisés comme synonymes. Nous emploierons la définition du registre telle qu'elle est proposée par Mona Baker (16), c'est-à-dire comme correspondant à une variation du

ne met pas en jeu des professionnels dans un domaine de spécialité particulier, mais un narrateur qui relate l'histoire et un lecteur qui la perçoit (Todorov, « Les catégories du récit littéraire » 126). Ce greffage est une construction littéraire qui vise à parodier les discours pompeux et affectés.

Comme nous allons le démontrer après avoir approfondi les liens entre l'auteur et les domaines spécialisés retenus, ces occurrences participent d'une logique générale dans le roman. Elles contribuent à la cohérence stylistique, et, de fait, à la cohésion textuelle⁵⁶ de l'œuvre. Ce greffage parodique, intimement lié au processus de déshumanisation, est un procédé ironique qui participe à l'élaboration du ton comique de l'œuvre.

1.2.1 Fonctionnement général du greffage

1.2.1.1 Liens de l'auteur avec les domaines dont sont issues les occurrences

Les occurrences sélectionnées sont issues des domaines juridique et médical. Il s'agit de deux champs d'étude avec lesquels Charles Dickens était plus ou moins familier. En ce qui concerne la sphère juridique, même si les critiques sont divisés quant à l'étendue réelle des connaissances de l'auteur, tous s'accordent à dire que le domaine lui était familier (Schramm 109). Pour preuve, son début de carrière relaté par Fred Kaplan (47) :

langage selon l'usage : « Register is a variety of language that a language user considers appropriate to a specific situation. Register variation arises from variations in the following: Field of discourse [...] Tenor of discourse [...] Mode of discourse. » Mona Baker s'appuie ici sur trois variables définies par M. A. K. Halliday comme suit : « 1. The field of discourse refers to what is happening, to the nature of the social action that is taking place [...] 2. The tenor of discourse refers to who is taking part, to the nature of the participants, their statuses and roles [...] 3. The mode of discourse refers to what part the language is playing, what it is that the participants are expecting the language to do for them in that situation [...] » (12). La variation du registre correspondra à ce que Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (14) nomment la « Spécialisation fonctionnelle », et qu'ils décrivent comme le « Caractère stylistique d'une langue dépendant, non du niveau de langue, mais du domaine particulier dans lequel le sujet parlant utilise la langue. Ex : langues juridique, administrative, commerciale, scientifique. »

56 Selon Halliday et Hasan (13), il y a cohésion dans un texte lorsqu'il s'établit un lien interprétatif étroit entre deux unités textuelles : « [...] the interpretation of some element in the discourse is dependent on that of another ». Un réseau de relations d'ordres lexical, ou grammatical, est tissé dans le texte et renforce son « tissu ». Cette cohésion peut être mise en œuvre de diverses façons. Halliday et Hasan dégagent cinq outils de cohésion textuelle : l'ellipse, la référence, la substitution, la conjonction et les collocations. Mona Baker (211) souligne le fait qu'un bien plus large éventail d'outils peut garantir ce principe de cohésion : « Cohesion is also achieved by a variety of devices other than those mentioned by Halliday and Hasan (Substitution, ellipsis, conjunction, lexical cohesion). These include for instance continuity of tense, consistency of style, and punctuation [...] ». Nous souhaitons souligner que ces occurrences spécialisées participent pleinement à cette cohésion stylistique, d'où l'importance de leur prise en compte.

Dickens began his career as a clerk in the office of Ellis and Blackmore where he served from approximately May 1827 until November 1828, before moving briefly to the firm of Charles Molloy in Lincoln's Inn. He was elevated to the staff of the Mirror of Parliament in 1831, which afforded access to some of the first Reform Bill debates; the following year, he began freelance work in the Court of Doctors' Commons and in August 1834, he became a reporter for The Morning Chronicle.

Harry Stone, dans sa thèse traitant des lectures de Charles Dickens, fait le lien entre cette expérience professionnelle et les diverses références au domaine légal qui apparaissent régulièrement dans l'œuvre de l'auteur :

[...] he [Charles Dickens] demonstrated his familiarity with better-known legal works by including references to them in many of his novels and articles. Unquestionably this familiarity was an outgrowth of his training in his teens – first as a clerk in law offices and later as a shorthand reporter. (504)

Dickens ne disposait, en revanche, d'aucune expérience professionnelle dans le domaine médical. Les articles détaillant ses lectures nous renseignent sur le fait que ses sources étaient principalement livresques. Philip Collins (147) indique que l'écrivain était en effet friand des textes médicaux : « [...] he did read more widely on sciences with a more obvious practical bearing, medicine and psychology. » Thomas Hill (204) corrobore cette idée : « One branch of science, that of medicine, was really studied by Dickens, as you all know, and his learning was not confined to mere medicines ; he understood in an almost uncanny way symptoms and all the foibles of the bedside manners of doctors. » Dame Una Pope-Hennessy explique, d'ailleurs, que la bibliothèque de Dickens comptait un ouvrage sur la physiologie humaine, le livre *Human Physiology* du docteur Elliotson. Le dictionnaire médical *Hooper's Medical Dictionary* faisait également partie de sa bibliothèque (Stone 495). Tous ces éléments sont autant d'indices indiquant que les expressions spécialisées, médicales ou légales, sont utilisées en connaissance de cause par l'auteur.

Il emploiera ces occurrences, entre autres, à des fins parodiques.

1.2.1.2 Fonctionnement parodique du greffage

Dans son sens large, la parodie est selon le *TLFi* une « Imitation grossière qui ne restitue que certaines apparences ». Les « apparences restituées » lors de cette parodie du discours spécialisé prennent la forme des signifiants et des constructions

syntaxiques utilisées dans ce type de discours. En effet, ces incursions ponctuelles d'occurrences spécialisées dans le discours du narrateur sont assimilables à une mise en scène destinée à donner l'impression au lecteur, l'espace d'un syntagme nominal, d'être en situation professionnelle. Le signifiant est, pour ainsi dire, le porte-drapeau de ce type de discours, et de ce qu'il représente pour l'auteur. Bien sûr, le signifié des termes spécialisés greffés ne sera pas en total désaccord avec la situation exposée, mais les termes spécialisés se verront détournés de leur fonction première, qui se veut hautement référentielle.

Nous ferons la distinction entre deux modes opératoires : l'imitation et la transposition, qui, selon Maxime Abolgassemi, sont deux pratiques possibles de la parodie⁵⁷. La transposition est le fait de « faire passer dans un autre domaine » (*Le Robert*). Ainsi, lorsqu'un syntagme existant dans un domaine spécialisé sera greffé dans le discours non spécialisé du narrateur, la parodie fonctionnera sur le mode de la transposition. Parmi les occurrences relevées, que nous analyserons plus en détail dans une autre partie, se trouvent certaines expressions médicales comme « muscular affections of the limbs », et « free and proper action of the lungs », ainsi que certaines occurrences philosophico-légales telles que « the rights of property », « personal property », « private property » ou « the preservation of human life ».

Lorsque, par contre, un syntagme nominal introduit dans le discours du narrateur ressemblera à un syntagme spécialisé, la parodie fonctionnera sur le mode de l'imitation. Seront alors greffés certains éléments typiques du discours spécialisé, aussi bien en termes de lexique qu'en termes de syntaxe. Nous ferons alors référence aux syntagmes en question sous le nom d'occurrences « pseudo-spécialisées ». La parodie s'appuiera alors plus particulièrement sur l'origine gréco-latine des termes utilisés dans ce type de discours, ainsi que sur la forme nominale qui y est privilégiée.

Ainsi, le syntagme nominal « the two functions of eating and drinking » constitue-t-il une réplique parodique du syntagme médical « the function of alimentation », tout comme le syntagme nominal « an expansion of eye » représente une imitation du terme spécialisé « an expansion of the pupil ». La ressemblance du segment parodique avec une occurrence spécialisée pourra être plus ou moins grossière, selon l'élément censé déclencher la parodie. Aussi, toujours selon le même schéma de répétition d'une unité existante avec variation, le syntagme « a sufficiency of cold water » entretient une ressemblance moins étroite que les exemples déjà cités avec le syntagme « a deficiency of breath » qu'elle parodie, et avec lequel elle est

57 Voir l'« Atelier de théorie littéraire : Visées parodiques », http://www.fabula.org/atelier.php?Vis%26eacute%3Bes_parodiques, site consulté le 12/01/2010.

coordonnée. Quant à l'adjectif « vocular », il est une réplique parodique d'adjectifs utilisés dans le domaine médical, tel que « muscular ». La parodie par imitation repose également sur l'utilisation de formes privilégiées du discours spécialisé comme les nominalisations et les syntagmes nominaux complexes ; c'est le cas des expressions « the commission of the impious and profane offence » ou de « their executing an illegal conveyance of [...] ». La parodie par imitation fonctionne, en partie, sur le mode de la transposition, puisque l'élément déclencheur peut être soit un suffixe médical (« -ular »), soit un terme spécialisé (« fonction », « expansion », « conveyance »), soit une collocation⁵⁸ spécialisée (« to commit an offence »). Avant d'étudier de façon plus exhaustive les exemples cités, traitons de l'effet littéraire de ce greffage.

1.2.1.3 Greffage parodique et ton comique

Ce que nous avons identifié comme un phénomène d'« incursion d'occurrences spécialisées dans un discours non spécialisé », correspond à une pratique comique, qui fonctionne selon une règle générale définie par Henry Bergson (54) : « On obtiendra un effet comique en transposant l'expression naturelle d'une idée dans un autre ton. » Ce dernier illustre plus précisément son propos, et l'on reconnaîtra, sous un point de vue un peu différent, le même phénomène que ce que nous avons identifié sous le terme de greffage parodique : « Certaines professions ont un vocabulaire technique : combien n'a-t-on pas obtenu d'effets risibles en transposant dans ce langage professionnel les idées de la vie commune ! » (Bergson 57) Ainsi, le même phénomène se produit dans le roman, les « idées de la vie commune » sont transposées dans ce langage lui-même transposé, greffé dans le discours du narrateur.

Les incursions de termes spécialisés ou pseudo-spécialisés reposent sur la possibilité, dans le discours, de jouer sur le mode de représentation d'un référent, et plus particulièrement sur ce que Michel Ballard nomme « le paradigme de désignation », dont il donne la définition suivante :

Le paradigme de désignation est l'ensemble des modes de représentation possibles d'un référent dans le discours. [...] Ces modes de représentation vont de l'ellipse à la périphrase en passant par les pronoms, les hyperonymes, les hyponymes, le nom propre et les figures de discours. [...] Le paradigme de désignation est distinct de la synonymie lexicale, qui est enregistrée dans les dictionnaire ; la relation qui unit les modes de représentation du paradigme de désignation est

58 Le terme « collocation » désignera selon la Terminologie de la traduction, un « Ensemble de deux ou plusieurs mots qui se combinent naturellement pour former une association syntagmatique et idiomatique dans un énoncé. » (Delisle et al. 19) Toujours selon cette définition, « il n'existera pas de rapport de synonymie entre les termes collocation et co-occurrence. [et] Le trait distinctif retenu est le caractère figé, prévisible, voire syntagmatique de la collocation. »

la synonymie référentielle ; même si l'on peut en codifier les réalisations, l'utilisation de celles-ci correspond, comme pour les synonymes linguistiques, à des choix énonciatifs et stylistiques mais elles en élargissent la palette [...] (Ballard, Versus 2, 89)

Selon les différentes possibilités de désignation offertes par ce paradigme, dans *Oliver Twist*, certaines situations, ou certains éléments de la situation, sont alors analysés avec un œil d'expert, dans un « style » médical ou légal. Citons, tout d'abord, à titre d'exemples fonctionnant sur le mode de la parodie par transposition, la désignation de la cuillère en argent de Mrs. Corney par le terme légal de « private property » (156), ou de la force mise en œuvre par Noah pour plisser le nez par le terme médical de « muscular action » (52). Mentionnons également, en guise d'illustration reposant, cette fois-ci, sur la parodie par imitation, la référence au regard destiné à intimider les plus humbles par le biais de l'expression pseudo-scientifique « an expansion of eye », ou la référence à la demande de grâu par Oliver par le biais de l'expression de style légal « the commission of the impious and profane offence ». Derrière cette parodie, qui est source de comédie, il faut aussi voir une dénonciation de la déshumanisation.

1.2.1.4 Greffage parodique et ironie

Le greffage de termes spécialisés dans le discours du narrateur participe d'un processus général de critique de la déshumanisation. Harry Stone (579) met en lumière dans sa thèse le fait que, pour Dickens, la science était effectivement synonyme de déshumanisation : « [...] he could not abide science which was composed merely of fact and blatant materialism, [...] he could not abide science which left out warmth and human values [...] he could not abide science which scoffed at art and humanistic endeavors [...] ». Par conséquent, aux yeux de l'écrivain, ce qui a trait à la science va à l'encontre de ce qui est humain. Et, le discours spécialisé serait, selon Susanne Richardt (79), le langage de la science, par excellence : « Language for Special Purposes is one of the many competing names that all denote the same object of research – the language of science : pragmatic, communicative and purpose-oriented. » Elisa Perego (2), dans son analyse du discours spécialisé tel qu'il est présenté par Morizio Gotti, souligne que ce type de discours se veut objectif : « In Specialized Discourse, words which are information carriers have only a denotative function and lack any kind of emotional and connotative meaning. » Les maîtres mots de ce discours sont, selon Morizio Gotti : « Exactitude, simplicity and clarity, objectivity, abstractness, generalisation, density of information, brevity, emotional neutrality, unambiguousness, impersonality [...] » (qtd. in Perego 2).

Ainsi, lorsque ces greffons spécialisés apparaissent dans le discours du narrateur, un processus de réification est en jeu. Les occurrences médicales jettent un éclairage brut sur le fonctionnement du corps humain. Elles tendent à le dénuer de son humanité, en ce qu'elles le montrent d'un point de vue totalement fonctionnel. Quant aux occurrences légales, le point de vue sur le réel reste tout aussi distant, objectif et sans véritable empathie avec l'objet du discours en question, qu'il soit humain ou non. De ce fait, dans ces passages narratifs où le greffage est à l'œuvre, le degré de détachement reconnu par Tomoji Tabata (« Narrative Style and the frequencies of very common words » 105) au texte narratif dickensien à la troisième personne se trouve poussé à l'extrême.

Ces occurrences spécialisées greffées, seraient, en quelque sorte, la manifestation symptomatique de la plus grande part que prend progressivement la science dans le monde victorien. Cette progression se reflète, d'ailleurs, dans la vulgarisation des termes spécialisés qui tendent à être absorbés dans le langage quotidien :

Such milieu words gradually find acceptance in the common vocabulary of the people, and though originally belonging to special professions and spheres of life, will come to lose much of the power of evocation and be employed by every ordinary person either in the literal or, more frequently, in the figurative meaning without suggesting the line of life he or she is engaged in.
(Yamamoto 21)

Le phénomène de greffage se veut le reflet d'une quête de rationalité qui s'est emparée de la société victorienne : « Cette quête de rationalité s'étendait aux comportements humains dont les discours professionnels de la sociologie, de la médecine et de la loi avaient la prétention de saisir toute la signification. » (Vanfasse *Charles Dickens : entre normes et déviance* 40). Ce phénomène d'incursion est à concevoir comme un « dispositif » iconique et rhétorique exposant, pour mieux les dénoncer, les changements de la société de l'époque.

Il s'agit d'un discours ironique⁵⁹ : les occurrences spécialisées qui apparaissent dans le discours du narrateur se font l'écho d'un discours déshumanisant qui émane de

59 Nous rappelons la définition de l'ironie proposée par Oswald Ducrot, dans une approche énonciative : « Parler de façon ironique, cela revient pour un locuteur L à présenter l'énonciation comme exprimant la position d'un énonciateur E, position dont on sait par ailleurs que le locuteur L n'en prend pas la responsabilité, et, bien plus, qu'il la tient pour absurde [...] La position absurde est directement exprimée (et non pas rapportée) dans l'énonciation ironique et en même temps elle n'est pas mise à la charge de L puisque celui-ci est responsable des seules paroles, les autres points de vue manifestés dans les paroles étant attribués à un autre personnage E. » (211)

plusieurs autorités. Parmi celles-ci, le Conseil de la paroisse, qui fait preuve d'« charité administrative, impersonnelle et inhumaine » (Monod, *Dickens romancier* 117). Ce Conseil, qui soutient le système de la *New Poor Law*, adopte une terminologie explicitement déshumanisante, avec, par exemple, le terme « farm », dont nous discuterons dans un chapitre ultérieur traitant de l'ambiguïté. Son discours se veut proche de celui d'une autre instance supérieure, la loi, elle-même discréditée par le biais de la figure symbolique du juge Fang. Aussi, le syntagme légal « the commission of the impious and profane offence » (chap. III), qui qualifie la célèbre demande de gruau d'Olivier, serait l'exemple par excellence de ce langage autoritaire et hyperbolique qui a valeur de loi. Il se fait l'écho ironique du discours réprobateur, ampoulé et rigide, tenu par les conseillers de la paroisse quelques pages plus tôt. Ainsi, locuteur et énonciateur sont-ils bien distincts dans cette énonciation. Le langage de la loi sera la cible de la satire dickensienne bien plus tard encore, puisque « Bleak House satirizes the inhumanity of the lawyers who refer to Esther as though she were an inanimate object » (Brook 73). Certains concepts philosophiques, également théorisés dans le domaine légal, tels les concepts de « property », sont également la cible de l'ironie dickensienne. Le discours philosophique associé à ces figures d'autorité que sont les conseillers de la paroisse, « very sage, deep, philosophical men » (25), se voit, en effet, par là même, aussitôt déprécié.

Après avoir fait état des enjeux littéraires de ces occurrences dans le roman, abordons maintenant les différentes occurrences sélectionnées selon les deux types de fonctionnement parodique dégagés : la transposition et l'imitation.

1.2.2 Étude des échantillons du texte de départ relevés

Avant d'aborder les traductions du corpus, il est essentiel de fournir une analyse exhaustive des échantillons relevés dans le texte. Cette étape est nécessaire pour cerner les enjeux littéraires de chaque occurrence et, par conséquent, les défis que les traducteurs ont eu à relever. Tous les éléments qui vont être dégagés correspondent à une sorte d'idéal de ce que le traducteur devrait prendre en compte lors de l'analyse de chaque occurrence durant la phase d'interprétation⁶⁰ du processus de traduction. Au cours de cette étude, nous serons amenée à donner plus de précisions sur les expressions médicales, pour la simple et bonne raison que ces occurrences typiques du XIX^e siècle sembleront assez opaques pour un lecteur du XXI^e siècle. Notre analyse se

60 « Opération du processus de traduction qui consiste à donner une signification pertinente aux mots et aux énoncés du texte de départ auxquels le traducteur associe des compléments cognitifs en vue de dégager le sens. » (Delisle et al. 46)

fera en deux temps : nous présenterons, tout d'abord, les occurrences qui relèvent de la parodie par transposition puis celles qui relèvent de la parodie par imitation.

1.2.2.1 Greffage parodique par transposition : présentation des occurrences

Le greffage parodique par transposition consiste, comme nous l'avons déjà souligné, en l'apparition de termes spécialisés dans le discours pourtant non spécialisé du narrateur. Nous organiserons la présentation des occurrences selon leur nature, philosophico-légale ou médicale, et, dans chaque cas, nous développerons, à la suite des exemples donnés, les enjeux des occurrences en question. Nous verrons que les termes spécialisés greffés ne sont pas incohérents par rapport à la situation qu'ils sont censés décrire. Ceci tend à rendre la parodie moins grossière que ce qu'elle pourrait être.

Sous le terme de domaine philosophico-légal, nous regrouperons quatre expressions spécialisées, dont trois qui concernent le concept légal de propriété, et une, la première de la liste, qui se rattache plus à un droit naturel :

- « the preservation of human life », mis à la place du simple substantif « safety » : « [...] the latter paused on the staircase till she was quite certain that it was [consistent with **the preservation of human life**] [*safè*], to come further down. » (chap. VI)

- « right of property », évoqué par rapport aux vols commis par Charley Bates, qui, par ce moyen illégal, accède à ce droit, mais selon un principe contraire au concept : « Charley Bates exhibited some very loose notions concerning **the rights of property**, by pilfering divers apples and onions from the stalls at the kennel sides. » (chap. X)

- « personal property », désigne le mouchoir de Mr. Brownlow, l'objet du délit dérobé par le Dodger et Master Bates : « [...] the Dodger, and [...] Master Bates, joined in the hue-and-cry which was raised at Oliver's heels, in consequence of their executing an illegal conveyance of Mr. Brownlow's **personal property** [...] » (chap. XII)

- « private property », fait référence à la cuillère en argent de Mrs. Corney, très certainement par opposition à d'autres objets de l'hospice dont elle dispose et qui relèvent de la propriété collective : « Mrs. Corney shook her head [...] and thrusting a silver spoon (**private property**) into the inmost recesses of a two-ounce tin tea-caddy, proceeded to make the tea. » (chap. XXIII)

Quelques précisions sur ces concepts :

En ce qui concerne l'expression « the preservation of human life », une recherche d'occurrences par le biais du corpus *Google Livres* s'avère très éclairante. Les résultats affichés révèlent des sources très variées, telles que les sciences humaines, la littérature, l'histoire, ce qui peut laisser à penser que cette expression correspond à un concept philosophique circulant dans différents domaines. La première occurrence du terme apparaît dans un titre d'ouvrage datant du tout début du XVIII^e siècle, qui est une traduction du latin : *Nature cures diseases: Wherein the energy of nature is demonstrated; her operations explained, and her various steps are rendered intelligible; in order to the excussion of noxious humours, and the preservation of human life.* (Sprengell).

Trois des expressions choisies sont liées au concept de propriété. La récurrence de ce terme dans le roman⁶¹ est révélatrice de sa prégnance⁶² dans la société victorienne et de son importance dans l'Angleterre de la première moitié du XIX^e siècle, héritière d'une époque où la notion de propriété était fondamentale. Ce principe était un des piliers de l'ordre dans la société : « As has been documented in a host of historical and criminological studies, relation of property throughout the eighteenth and the nineteenth centuries was tantamount to the retention of order. » (Steven 7) L'importance de la propriété transparaît dans le traitement réservé à ceux qui attentaient à ce droit. Nathalie Vanfasse (*Charles Dickens : entre normes et déviance*.43) fait référence à une société qui sanctionnait plus sévèrement les crimes commis contre la propriété que ceux perpétrés contre les individus.

Le premier terme à faire son apparition dans le discours du narrateur est l'expression « right of property ». Selon le droit romain, duquel s'inspire la common law, « La propriété est le droit de disposer en totale liberté d'un bien corporel, à moins que ce ne soit limité par la loi » (De Chabot para 1). Dans l'approche anglo-saxonne, « seul le monarque est titulaire du droit de propriété » (De Chabot para 5). Puisque Mr. Brownlow est dépeint comme jouissant de ce droit, l'emploi qui est fait du terme spécialisé dans la situation décrite est approximatif.

Apparaissent ensuite les notions légales de « private property » et de « personal property ». Le second concept est dans un rapport d'inclusion avec le premier : « Private property is divided into two kinds; personal and real : things moveable are comprehended under the first division, things immoveable, under the second. »

61 Le terme apparaît tour à tour dans le discours du narrateur et dans le discours des personnages aux chapitres V, IX, X, XI, XII, XVIII, XXIII, XLVIII, LI, LIII.

62 Communication personnelle avec le Docteur Jan-Melissa Schramm (auteur de *Testimony and advocacy in Victorian law, literature, and theology*) : « 'property' was a very general term, in widespread use in both legal and general conversation in the period [Victorian times]. »

(Wilson 51) Sir William Blackstone (145) donne de plus amples détails sur ces concepts légaux :

*AND here again we must follow our former division of property into personal and real: **personal** which consists in goods, money, and all other moveable chattels, and things thereunto incident; a property, which may attend a man's person wherever he goes, and from thence receives its denomination : and **real** property, which consists of such things as are permanent, fixed, and immoveable as lands, tenements, and hereditaments of all kinds, which are not annexed to the person, nor can be moved from the place in which they subsist.*

Dans le domaine médical, nous retiendrons trois termes transposés, qui présentent les événements sous l'angle du diagnostic :

- « muscular affections of the limbs », décrit les spasmes dans les différents membres dont est victime Mr. Grimwig : « The latter gentleman [...] seated himself, after undergoing several **muscular affections of the limbs**, and forced the head of his stick into his mouth, with some embarrassment. » (chap. XXXI)

- « muscular action », désigne la force mobilisée par Noah pour retrousser le nez : « Noah [...] curled up as much of his small red nose as **muscular action** could collect together, for the occasion. » (chap. VI)

- « free and proper action of his lungs », fait référence au bon fonctionnement des poumons d'Oliver à sa naissance, après sa première crise de pleurs : « [...] Oliver breathed, sneezed, and proceeded to advertise to the inmates of the workhouse the fact of a new burden having been imposed upon the parish, by setting up as loud a cry as could reasonably have been expected from a male infant who had not been possessed of a voice, for a much longer space of time than three minutes and a quarter. As Oliver gave this first proof of **the free and proper action of his lungs**, the patchwork coverlet [...] rustled. » (chap. I)

Quelques précisions sur ces expressions :

Au XX^e siècle, pour un anglophone, qu'il soit ou non spécialiste du domaine médical, les termes médicaux présentés ci-dessus ne sont pas clairement identifiables comme appartenant à ce domaine⁶³. La raison en est l'évolution diachronique du

⁶³ Communication personnelle avec Michael Lotz, médecin, spécialiste de pathologie anatomique et biologiste des hôpitaux ; chef du service de pathologie anatomique et Directeur des laboratoires

langage médical. Au XIX^e siècle, ce discours spécialisé empruntait au discours littéraire ; le degré de technicité y était donc très faible :

19th century medical practioners participated in the contemporary culture and their language was not specialised in the way it might be now. To put it crudely, medical men were members of the Victorian society first and medical men second. Of course they liked to assume a learned language, as well as the status of a liberal profession but at this period it tended as much towards the literary as the scientific.(Dr Margaret Pelling, spécialiste de l'Histoire de la médecine, communication personnelle)

Ainsi, seule la consultation d'ouvrages spécialisés permet d'éclairer l'origine médicale de ces syntagmes. L'entrée « affection » figure dans le dictionnaire médical de Robert Hooper :

This term indicates any existing disorder of the whole body, or part of it [...] Thus by adding a descriptive epithet to the term affection, most distempers may be expressed. We say febrile affection, cutaneous affection... using the word synonymously with disease.

Ce terme apparaît dans ce même dictionnaire dans une autre configuration syntaxique : « affection of the eye / the chest / muscles... ». En conclusion, le syntagme « muscular affections of the limbs » correspond bien à une expression médicale ; elle dénote plus précisément dans l'occurrence en question, hors contexte, une maladie, et donc des symptômes, qui affectent les muscles du sujet atteint. Le syntagme nominal « muscular action » (chap. VI) est, de la même manière, à interpréter comme une occurrence avérée du discours médical victorien. Le terme « action » figure bien comme entrée dans plusieurs dictionnaires spécialisés de l'époque, notamment dans *A New Medical Dictionary* de Robert Hooper (16) : « Any faculty, power or function of the body, which by physiologists are usually divided into vital, animal or natural. The vital functions or actions are those which are absolutely necessary to life, and without which animals can't exist; as the actions of the heart, lungs and arteries. » En outre, l'expression « muscular action » est récurrente dans l'ouvrage. Dans cette définition apparaît, d'ailleurs, le terme « action of the lungs » présent dans notre corpus.

L'expression « free and proper action of the lungs » mérite quelques précisions par rapport aux autres termes auxquels elle est associée « free and proper ». La question

cliniques aux CHU ; professeur de Pathologie à la Faculté de Médecine de l'Université. Traducteur professionnel dans le domaine médical.

qui s'est posée a été de savoir si, dans son intégralité, ce syntagme nominal complexe, dont on a identifié « action of the lungs » comme étant un greffon spécialisé, procède plutôt de la parodie par transposition que par imitation. En d'autres termes, l'occurrence « free and proper action of the lungs » est-elle une expression issue du domaine médical au XIX^e siècle, ou bien le fruit de l'inspiration dickensienne, auquel cas l'expression en question serait l'amalgame des syntagmes « free and proper action », issu d'un domaine autre que le domaine médical, et de « action of the lungs » ?

Cette expression a de quoi rendre perplexe le lecteur du XIX^e siècle à de multiples égards. De prime abord, il n'est pas évident pour les non-initiés de reconnaître en ce syntagme nominal complexe un terme médical. Les pistes sont brouillées d'emblée pour le lecteur du XXI^e siècle qui, s'il consulte le corpus *Google Books*, s'aperçoit que l'expression « the free and proper action of » est récurrente dans bon nombres d'ouvrages traitant de différents domaines : des textes de type scientifique, dont beaucoup sont issus de la physique, et quelques textes médicaux ou juridiques. Ce terme pourrait être emprunté à l'un de ces trois domaines au vu de l'attrait de Dickens pour ces différents champs d'études. Harry Stone (576) précise, en effet, que la bibliothèque de ce lecteur constant contenait plusieurs ouvrages scientifiques et pseudo-scientifiques : « His library contained an odd assortment of scientific and pseudo-scientific works. » Ses lectures étaient une source d'inspiration : « Dickens was a constant and perceptive reader; a reader who [...] retained what he had read in vital and artistically usable form; a reader who read actively and critically, and creatively. » (616) L'évolution chronologique de l'utilisation de l'expression « free and proper action (of) [...] » selon différents domaines spécialisés, présentée dans le tableau ci-dessous, va nous permettre de réduire le nombre de pistes d'interprétation.

Type de texte/ Période	Document officiel [domaine légal]	Médical	Mathématiques/ géométrie /physique	Autres
XIXe	* [...] to restore the constitution and laws to that <i>free and proper action</i> which the public interest and prosperity demanded. ⁶⁴	*[...] of the organs of excretion ⁶⁵ (1885) *[...] of the organs of voice ⁶⁶ (1866) * [...] of the bowels ⁶⁷ (1848)	AUCUNE occurrence	*[...] a careful design, elegant and full of character as well as free and proper action ⁶⁸ (1827) *[...] of language ⁶⁹ (1875)

64 (Congress 130)

Type de texte/ Période	Document officiel [domaine légal]	Médical	Mathématiques/ géométrie /physique	Autres
	(1834)			*utilisation métaphorique [...] of the whole body 70 (1845)
XXe		* [...] of the lungs 71 (1936) * [...] the <i>free and proper action</i> of the larynx [...] 72 (1939)	Environ 30 occurrences	AUCUNE occurrence
XXIe	AUCUNE occurrence	AUCUNE occurrence	Environ 50 occurrences	AUCUNE Occurrence

Au vu des résultats du tableau, le terme « free and proper action of » semble avoir été utilisé dans le domaine médical au XIX^e siècle. Ce n'est qu'au fil du temps qu'il est entré dans le discours spécialisé des mathématiques. Nous pouvons également constater que, dans le domaine médical, cette expression peut être suivie de compléments divers. Si nous prenons en compte tous ces éléments, ainsi que le fait que les syntagmes « the action of the lungs », « the free action of the lungs », et « the proper action of the lungs », sont récurrents dans le domaine médical au XIX^e siècle, l'hypothèse la plus probable est celle d'un processus de parodie par transposition.

Il est vrai, néanmoins, que le doute subsiste à cause des dates d'apparition de l'occurrence « free and proper action », toutes postérieures à la date de publication d'*Oliver Twist*. Cette expression étant recensée dans des textes non médicaux, et l'association « free and proper » étant fréquente dans des textes de diverses natures, dont des textes de sciences humaines, le syntagme « the free and proper action of the lungs » pourrait être l'amalgame de ce syntagme non médical et du syntagme médical « action of the lungs », auquel cas il s'agirait d'une parodie fonctionnant sur le mode de l'imitation. Mais quel que soit l'interprétation, dans les deux cas, c'est la forme, c'est-à-dire la lourdeur du syntagme ainsi que son côté jargonnant, qui devra retenir l'attention

65 (Beale 58)

66 (Smith 9)

67 (Swayne, 71)

68 (Cumberland 97)

69 (Fowler et Wells 299)

70 (Bricknell 15)

71 (Mulder 39)

72 (Douglas et al. 124)

du traducteur. Pour d'autres syntagmes, le doute n'est pas permis : ils sont très clairement le résultat d'une imitation d'occurrences spécialisées existantes.

1.2.2.2 Greffage parodique par imitation : présentation des occurrences

Dans les exemples précédemment exposés, le syntagme spécialisé était issu du discours spécialisé victorien, et la créativité de l'auteur se manifestait par la transposition de ce syntagme dans le discours du narrateur. Dans les exemples suivants, les syntagmes eux-mêmes sont le résultat de la créativité de l'auteur, qui parodie certaines des caractéristiques formelles du discours spécialisé. Le jeu linguistique prendra alors comme cible, d'une part, le contraste étymologique entre les termes spécialisés et les termes du lexique général, d'autre part, la forme nominale privilégiée du discours spécialisé.

Les quatre expressions nominales « the two functions of eating and drinking », « an expansion of eye », « a deficiency of breath » et « a sufficiency of cold water » résultent de ce phénomène de parodie par imitation. Il y a reproduction d'un syntagme nominal spécialisé existant, mais dans le même temps, variation par rapport à ce modèle. On reconnaît effectivement dans ces occurrences un noyau nominal qui sert d'amorce à certains syntagmes spécialisés, mais qui n'est pas suivi du complément attendu. C'est donc au niveau de ce complément du nom que le phénomène de variation prendra tout son sens. Ce sera plus particulièrement le contraste étymologique entre le complément donné, d'origine anglo-saxonne, et le complément attendu, d'origine latine, qui sera à l'origine de la parodie. Ces expressions pseudo-spécialisées sont le résultat d'une mise en scène artificielle d'hybridation au niveau d'une structure complexe, qui n'est pas sans rappeler un processus similaire qui s'est produit, au niveau de certains mots, lors du développement du lexique anglais ; Michel Paillard (*Lexicologie contrastive* 110) y fait référence lorsqu'il rappelle que ce lexique dispose d'une affiliation principalement double, latine et germanique :

La double filiation ne s'arrête pas à la mixité du lexique mais va jusqu'à l'hybridation, c'est-à-dire l'incorporation de matériaux des deux origines dans les composés et les dérivés : gentleman soude un élément latin à gauche et un élément germanique à droite, armchair fait la même chose dans l'ordre inverse [...]

Le syntagme nominal « the two functions of eating and drinking » constitue un premier exemple d'hybridation. Il est utilisé pour faire référence au fait de se restaurer : « [...] Noah Claypole not being at any time disposed to take upon himself a greater

amount of physical exertion than is necessary to a convenient performance of **the two functions of eating and drinking** [...] » (chap. XXVII). Cette expression est prise entre la répétition d'une expression médicale existante, « the function of alimentation », et sa modification. Le *London Medical Dictionary* fournit une définition assez détaillée du noyau de ce syntagme nominal. Le terme « fonction » y est donné comme synonyme d'« action ». Plusieurs exemples y sont proposés en contexte, tels « the natural functions » et « the animal functions ». On trouve également comme termes récurrents les syntagmes nominaux « the function of alimentation », « the function of nutrition », « the function of deglutition » ou « the function of digestion », pour n'en citer que quelques-uns. Dans ces expressions attestées, les substantifs proposés sont bien issus du latin. En outre, l'expansion du noyau nominal prend la forme d'un substantif. À l'inverse, dans l'occurrence du texte, les compléments du nom, « eating » et drinking », sont des nominalisations gérondives de racine saxonne. Ces termes n'appartiennent pas au vocabulaire spécialisé de la physiologie, et leur emploi n'est pas conventionnel dans le domaine médical. Le substantif « fonction » joue alors, pour ainsi dire, le rôle d'amorce pour le lecteur, qui s'attend naturellement à un complément du nom issu du latin, attente contrariée volontairement par l'auteur.

Le syntagme nominal « expansion of eye » fonctionne également selon ce même principe de répétition avec variation au niveau du complément d'origine latine attendu. Cette expression fait irruption dans le discours du narrateur pour décrire l'attitude adoptée afin de calmer les pauvres : « Whether an exceedingly small **expansion of eye** be sufficient to quell paupers, who, being lightly fed, are in no very high condition; or whether the late Mrs. Corney was particularly proof against eagle glances; are matters of opinion. » (chap. XXXI) Le substantif « expansion », issu du latin, est utilisé dans le domaine de la physiologie. C'est, en général, le substantif « pupil », issu du français, qui lui sert de complément du nom. Les occurrences de l'expression « expansion of the pupil » sont effectivement légion dans le corpus *Google Books*. Dans *Oliver Twist*, Dickens remplace ce complément attendu par le substantif « eye », terme aux origines saxonnes, et le style médical du syntagme de tomber à plat.

En ce qui concerne les syntagmes nominaux « a deficiency of breath » et « a sufficiency of cold water », la parodie fonctionne sur le même schéma d'hybridation, mais est, en réalité, double, voire triple, si l'on prend en compte le fait que le second syntagme est lui-même marqué du sceau de l'hybridité. Tout d'abord, le terme « a deficiency of breath » fonctionne sur le même mode parodique de répétition avec variation du complément, que les deux occurrences précédentes. Associé à « breath », le substantif « deficiency » reçoit typiquement une interprétation spécialisée ; en effet,

nous n'avons trouvé aucune occurrence du syntagme nominal synonyme, « a lack of », dans les ouvrages médicaux du corpus *Google Books*. Il n'y a rien d'étonnant à cela puisque le substantif « lack » est d'origine germanique, tandis que le substantif « deficiency » est d'origine latine. Selon cette même logique, il semblerait que cela soit plutôt le nom d'origine latine « respiration », plutôt que « breath », d'origine anglo-saxonne, qui complète d'ordinaire le nom « deficiency », dans le domaine médical. Mais la réplique parodique d'un syntagme médical existant ne s'arrête pas là, dans ce passage.

D'une part, le syntagme coordonné « a sufficiency of cold water » est lui-même marqué du sceau de l'hybridité étymologique (relève entièrement du vocabulaire du langage commun), puisque le terme « deficiency » est d'origine latine, tandis que le terme « cold water » est d'origine anglo-saxonne ; d'autre part, il constitue une réplique parodique du syntagme avec lequel il est coordonné, dont nous avons dit qu'il était lui-même de nature parodique ; d'où un degré de ressemblance qui s'amenuise, et une parodie qui devient plus grossière. C'est uniquement le lien syntaxique de coordination qui unit « a deficiency of cold water » et le syntagme pseudo-spécialisé « a sufficiency of breath » qui rend cette ressemblance visible. Des similarités sont effectivement notables tant sur la plan structurel que phonétique. Il y a reproduction du schéma syntaxique N1 OF N2, et les deux substantifs, « deficiency » et « sufficiency », en plus d'être des antonymes, sont également des paronymes.

La parodie par imitation fonctionne un peu différemment pour l'adjectif « vocular », même si l'origine gréco-latine des termes spécialisés est encore en jeu. La répétition s'appuie sur deux éléments, le signifiant « vocular » lui-même, ainsi que le suffixe aux consonances savantes « -ULAR ». Le phénomène de variation parodique touche le signifié du terme « vocular » par le biais de la néologie sémantique.

L'adjectif « vocular » est utilisé par le narrateur lors de sa reformulation des paroles d'un « gentleman » qui assiste à la scène et fait référence aux hurlements émis par Noah Claypole : « He [...] inquired what that young cur was howling for, and why Mr. Bumble did not favour him with something which would render the series of **vocular exclamations so designated**, an involuntary process. » (chap. VII, cns). Le syntagme nominal « vocular exclamations » équivaut à une « réanalyse » pseudo-érudite du terme commun aux racines anglo-saxonnes, « to howl », qui se trouve en début de phrase. En outre, cette expression présente la particularité d'être pléonastique car, au final, il est spécifié que les hurlements « sont émis par la voix ». Knud Sørensen fait référence à l'adjectif « vocular » dans sa section « Latinisms »⁷³, en précisant que

73 « Dickens also creates his own Latinisms, which he launches with mock pomposity in formulations

Dickens se montre prolifique en matière de latinismes ; toutefois, il ne va pas plus avant dans son étude. Il s'agit en fait ici plus spécifiquement d'un cas de néologie sémantique, qui peut se définir par « l'apparition d'une signification nouvelle dans le cadre d'un même segment phonologique [...]. Toute création sémantique de caractère lexical se traduit par une nouvelle union entre un signifiant et un signifié » (Guilbert 64).

L'*Oxford English Dictionary* atteste bien de l'existence du terme « vocular » dès 1813, mais avec une acception non spécialisée, puisqu'il y est synonyme de « vocalic » : « Vocular [f. L. *vocula* *vocule* + *-ar.*] 1. Vowel, vocalic. 1813 J. C. Hobhouse *Journey* (ed. 2) 1056 The vocular sound in bread. » Ainsi, selon le processus de néologie sémantique, Dickens enrichit-il les traits sémantiques du lexème « vocular » par catachrèse (c'est-à-dire l'utilisation « erronée » du terme). Aussi l'adjectif « vocular » apparaît-il pour la première fois dans *Oliver Twist* avec le sens de « vocal ». L'*Oxford English Dictionary* témoigne de cela en citant ce passage comme seule et unique source d'illustration de l'emploi de l'adjectif comme synonyme de « vocal » : « 2. Vocal. 1838 Dickens *O. Twist* vii, Something which would render the series of vocular exclamations so designated [sc. howling], an involuntary process. » Le syntagme nominal « vocular exclamations » est donc clairement pléonastique.

Reste donc à savoir pourquoi l'auteur se livre à une démarche onomasiologique, pour ainsi dire, « erronée », car c'est bien de cela dont il s'agit : il va du signifié vers un signifiant inapproprié par rapport au signifié de départ, sachant que la langue lui offrait pourtant le terme adéquat (« vocal »). Selon toute logique, un élément devait faire défaut à cette forme existante. En mettant ces deux adjectifs en regard dans une démarche contrastive, nous constatons que seul leur suffixe diffère. Ceci nous amène à nous interroger sur ce que dispose le suffixe « -ular » dont le suffixe « -al » serait dépourvu. Il semblerait que la réponse à cette question soit la très grande productivité de cet affixe dans le discours médical.

Un faisceau d'indices converge vers cette piste. Le dictionnaire contemporain *Merriam-Webster's a Dictionary of Prefixes, Suffixes, And Combining Forms* nous éclaire sur la signification de ce suffixe, en proposant plusieurs exemples ayant trait au domaine médical : « -ULAR adj suffix : of, relating to or resembling (crevicular) – chiefly in words where the base word is derived from a Latin word having a diminutive in *-ulus*, *-ula*, or (tubular), (valvular) ». En outre, une encyclopédie médicale du XIX^e siècle répertorie le suffixe « -ula » dans les suffixes utilisés en médecine : « [...] *ula*, well known as Latin diminutive termination [...] imports of “the matter, make or nature of” [...] ». (Curtis 37). L'origine étymologique fournie par l'OED atteste bien, par ailleurs, d'une

like “aquatic recreations” (SB 97), “vocular exclamations” (OT 45) » (Sorensen 46).

racine latine en «-ula » pour le terme en question : «Vocular [f. L. vocula vocule + -ar.]». En outre, le suffixe «-ular » apparaît dans un dictionnaire médical en ligne avec la même signification que le suffixe «ula »⁷⁴ : «-ular, 1 combining form meaning "pertaining to" something specified: *appendicular, molecular, pedicular*. 2 combining form meaning "resembling" something specified: *circular, globular, tubular*. ». Enfin, lorsque nous feuilletons un dictionnaire médical contemporain à l'œuvre, les exemples d'adjectifs du même type sont légion :

AURICULAR, oricular, Auricularis, from oricula "the ear". That which belongs to the ear, especially to the external ear. [...] STERNO-CLAVICULAR, sterno-clavicularis. That which relates to the sternum and clavicle. [...] SCAPULAR, Scapuloaris, from scapula, the "shoulder-blade". That which relates or belongs to the scapula. (Dunlison)

Nous repérons, avec tous ces exemples, un phénomène de dérivation lexicale qui permet de passer du nom de l'organe, en latin, à l'adjectif dénotant ce qui se rapporte à cet organe. L'adjectif « auricular » avait, d'ailleurs, déjà remporté la faveur de l'auteur dans son œuvre précédente, et presque contemporaine d'ailleurs : « a grin which agitated his countenance form one auricular organ to the other » (*Pickwick* chap. V). Est-il aussi nécessaire de rappeler que Dickens emploie l'adjectif « muscular » à plusieurs reprises dans le roman ? Pourtant, étonnamment, le terme « vocular » ne figure dans aucun dictionnaire médical de l'époque, et il apparaîtrait ainsi que le nom latin « vocula » n'ait pas eu sa contrepartie adjectivale « vocular » à l'époque de Dickens. Aussi, selon toute logique, Dickens a pallié ce manque par le biais de la néologie sémantique, en rétablissant le sens dont aurait dû déjà jouir l'adjectif « vocular ». Selon nos constatations, cet adjectif est l'aboutissement de la dérivation du substantif « vocula » (la voix en latin) en l'adjectif « vocular », qui dénote ce qui a les qualités de la voix, ce qui se rapporte à la voix. C'est donc par imitation que « vocular » en est venu à prendre cette signification.

Enfin, lors de la parodie par imitation, la prédilection du discours spécialisé pour la nominalisation et les groupes nominaux complexes est également exploitée. La célèbre demande de grâces d'Oliver est présentée sous ce principe formel avec un vocabulaire légal typique : « For a week after **the commission of the impious and profane offence** of asking for more, Oliver remained a close prisoner in the dark and solitary room to which he had been consigned by the wisdom and mercy of the board. » (chap. III) Ces termes sont à analyser comme une sorte d'écho ironique du

⁷⁴ Voir le site <http://medical-dictionary.thefreedictionary.com/-ular>, consulté le 20/07/2011.

discours ampoulé et rigide des autorités de la paroisse. Plusieurs formulations alternatives auraient été envisageables, mais elles n'auraient pas fait la part belle au style légal parodié. Ainsi, par exemple, l'utilisation d'une forme verbale avec un vocabulaire spécialisé ou courant, aurait témoigné d'un niveau de langue moins élevé, la seconde possibilité étant la plus neutre stylistiquement : « For a week after **he had committed**⁷⁵ **the impious and profane offence of asking / asked** for more [...] » (cns).

Le même principe de nominalisation allant de pair avec un niveau de langue élevé est à l'œuvre pour décrire le vol auquel se livrent le Dodger et Master Bates : « [...] the Dodger, and his accomplished friend Master Bates, joined in the hue-and-cry which was raised at Oliver's heels, in consequence of **their executing an illegal conveyance of Mr. Brownlow's personal property** » (chap. XII). De même que dans l'exemple précédent, la proposition nominalisée, en gras dans l'exemple cité, témoigne d'un niveau de langue plus élevé que plusieurs autres possibilités. Parmi celles-ci, une proposition à forme finie comportant un vocabulaire commun ou spécialisé, avec, selon le cas de figure, un niveau de langue allant decrescendo : « [...] after they had **executed an illegal conveyance of / stolen** Mr. Brownlow's personal property ». Dans l'exemple retenu, l'occurrence spécialisée est très dense en nominal, puisqu'elle compte deux nominalisations : une nominalisation en -ING, « their executing », et une nominalisation verbo-nominale « the conveyance » ; ceci a comme effet d'alourdir encore plus le passage et de renforcer la parodie. Nous ajouterons que, du point de vue de la terminologie, ce qui relève du greffage par transposition, le terme « conveyance », est riche en suggestions. En réalité, dans cette occurrence, les deux acceptions, spécialisée et non spécialisée, du terme « conveyance » sont convoquées. En effet, non seulement ce terme désigne, dans le langage général, le fait de dérober un objet, « Furtive or light-fingered carrying off; stealing. [...] » (*TLFi*), comme dans la situation extralinguistique, mais il fait aussi référence à un acte légal, « Law. The transference of property (esp. real property) from one person to another by any lawful act (in modern use only by deed or writing between living persons). » (*OED*) ; cette acception est peut-être moins légitime au vu de la situation, mais elle est tout de même sous-jacente.

Nous disposons à présent du recul nécessaire sur les greffons parodiques pour aborder les stratégies de traduction mises en œuvre par les traducteurs du corpus.

75 Cette possibilité apparaît d'ailleurs dans un autre passage du roman : « The offence had been committed within the district [...] » (chap. XI)

1.3. Traduction du greffage parodique dans *Oliver Twist*

1.3.1 Considérations générales

Nous avons conclu qu'une traduction fidèle à la lettre du texte était nécessaire en discours spécialisé, ou dans le type de texte que Katharina Reiss (48) nomme « texte à dominante informative », pour lequel « le lecteur est en droit d'attendre l'invariance sur le plan du contenu ». Or, pour un même signifiant, le problème est évidemment différent hors cadre professionnel, dans un texte littéraire, ou « texte expressif »,⁷⁶ où ces occurrences ont une valeur parodique. La question qui se pose pour le traducteur est justement la pertinence de la fidélité dans ce contexte. Les enjeux du discours spécialisé sont bien évidemment tout autres qu'en situation professionnelle dans un texte où la forme linguistique joue un rôle essentiel « du point de vue esthétique, artistique et créatif »⁷⁷ (Reiss 45). Comme nous l'avons souligné, dans la parodie, c'est effectivement la forme, c'est-à-dire les signifiants et non leur signifié, qui est essentielle.

Ainsi, ces occurrences spécialisées acquièrent une valeur esthétique de jeu de mots. Dans le roman, le jeu repose parfois sur la non congruence entre le segment et son contexte, et parfois sur la modification d'une occurrence usuelle en langage spécialisé. Ces incursions sont à concevoir comme une « activité ludique [...] qui a pour objet et comme moyen d'expression le langage [...] » (Yaguello 31). En ce sens, elles constituent « une survivance du principe de plaisir, le maintien du gratuit contre l'utilitaire » (ibid. 31) ; « l'utilitaire » serait justement l'utilisation des mêmes occurrences en contexte spécialisé. Selon Roman Jakobson (356), la fonction principale de l'art verbal, donc des jeux de mots, est la fonction poétique : « Poetic function is not the sole function of verbal art but only its dominant, determining function, whereas in all other verbal activities it acts as a subsidiary, accessory constituent. » La fidélité à ces occurrences aurait donc une vocation différente que dans un texte informatif, puisqu'elle serait dans ce cas d'ordre poétique, plutôt que d'ordre référentiel. De ce point de vue, ce qui sera en jeu dans la reproduction de ces syntagmes spécialisés sera

76 Les textes à dominante expressive, auxquels appartient *Oliver Twist*, sont définis comme suit par Katharina Reiss (51) : « [...] les textes qui expriment plus qu'ils ne disent, les textes dans lesquels les figures de mots et les figures de style sont subordonnées à la finalité d'obtenir un effet esthétique. Bref, tous les textes auxquels on peut appliquer les termes d'ouvrage littéraire ou poétique. »

77 « Il est possible, selon la prédominance de l'une ou de l'autre des fonctions de la langue de distinguer trois grands types de textes. Lorsque la fonction dominante est la représentation, nous parlerons de textes informatifs, lorsque c'est l'expression, les textes seront dits expressifs, lorsque c'est la fonction d'appel, nous utiliserons le terme de texte incitatif. Les textes informatifs servent avant tout à transmettre un contenu, à véhiculer des informations. Les textes expressifs ne sont bien sûr pas dépourvus de contenu mais leur composante essentielle est **la forme linguistique qui est utilisée pour faire passer des informations.** » (Reiss 42)

donc l'effet esthétique de ce greffage, qui est double : la production d'un discours déshumanisant (et tout ce que cela implique idéologiquement) et la production d'un ton comique. Jacqueline Henry (54) résume finalement le problème auquel est confronté le traducteur dans notre corpus : « Un jeu de mots peut ne pas être rendu dans la version cible d'un texte performatif sans que cela n'entame l'invariance du contenu informationnel. Dans un texte expressif, par contre, le jeu de mots remplit une fonction esthétique : il faut donc lui trouver un équivalent en langue d'arrivée. » Par conséquent, la reproduction des incursions spécialisées ne semble pas être de l'ordre de l'option en traduction. Pourtant, les traducteurs optent pour deux stratégies différentes de traduction : les uns conservent le greffage, les autres procèdent à un dégreffage.

De ce fait, nous arguerons que c'est vraisemblablement la fonction poétique de ce greffage qui est valorisée par les traducteurs du XX^e siècle, qui, à l'inverse des traducteurs du XIX^e siècle, tentent de reproduire ce qui est en jeu dans l'original. Sachant que Sylvère Monod se laisse guider par le principe d'équivalence d'effet, nous en déduirons que Francis Ledoux, qui adopte une stratégie similaire de reproduction du greffage, embrasse le même dessein. Toutefois, à notre sens, si cette entreprise est louable d'un point de vue éthique, ce qui n'est pas le cas du dégreffage auquel procèdent les traducteurs du XIX^e siècle, elle est tout de même loin d'être couronnée de succès, pour des raisons qui sont à la fois à imputer à la langue française et aux traducteurs eux-mêmes : le greffon est souvent « avorté » dans le texte d'arrivée. Ce que nous nommerons le dégreffage partiel, qui s'inspire de certaines traductions proposées par un des traducteurs du XIX^e siècle, permettrait à la greffe de « prendre » dans le texte traduit. Nous étudierons les différents procédés mis en œuvre par les traducteurs pour chaque type de parodie, avant d'en tirer les conclusions qui s'imposent. Nous débuterons par l'étude de la parodie par transposition, dans la mesure où la parodie par imitation repose en partie sur ce phénomène.

1.3.2 Traduction de la parodie par transposition

Nous débuterons notre analyse par l'étude des opérations de traduction auxquelles les traducteurs du XIX^e siècle recourent, puis poursuivrons par celles mises en œuvre par les traducteurs du XX^e siècle. Cet ordre permettra d'affiner progressivement l'analyse des occurrences greffées, du fait de la différence majeure d'orientation des choix de traduction : dégreffage pour les premiers, et conservation du greffage pour les seconds. Le fil conducteur de chacune de ces deux parties sera différent. Dans la mesure où une stratégie de dégreffage prévaut pour les traducteurs du XIX^e siècle, ce seront donc les différents outils de traduction permettant ce

dégreffage qui guideront notre progression. Dans le cas des traducteurs du XX^e siècle, dans la mesure où, en dépit de leur ambition commune de respect du greffage, deux tendances divergentes de traduction seront constatées pour tous les types de segments transposés, notre démonstration s'appuiera sur ce paramètre, ainsi que sur les correspondances existant entre les deux langues pour une même unité spécialisée.

1.3.2.1 Dégreffage des occurrences spécialisées par les traducteurs du XIX^e siècle

Ce processus de dégreffage, qui vise à juguler l'incursion des occurrences spécialisées, passe par deux opérations principales : la suppression⁷⁸ de l'occurrence parodique en question ou la substitution d'un terme ou d'une expression du langage général à cette occurrence. Cette dernière « manœuvre », qui prend pour cible le registre (« variation du langage selon l'usage ») spécialisé des occurrences, modifie le point de vue du narrateur, qui devient alors non-spécialisé. Ce changement de point de vue peut s'accompagner d'un processus de recatégorisation, qui constitue alors un frein supplémentaire au style spécialisé attendu par rapport au texte de départ. Le dégreffage peut donc être d'ordre lexical et/ou syntaxique. Nous ferons référence à un troisième mode de dégreffage, que nous qualifierons de « partiel », qui, même s'il est totalement minoritaire par rapport aux deux stratégies évoquées ci-dessus, constituera une piste non négligeable pour résoudre certains problèmes posés par les traductions proposées par les traducteurs du XX^e siècle.

La non-conservation des occurrences spécialisées par les traducteurs du XIX^e siècle peut prendre plusieurs formes, dont la suppression du terme spécialisé. Celle-ci peut avoir un caractère ponctuel et limité, c'est-à-dire ne concerner que le syntagme spécialisé en question. La récurrence de cette opération ne laisse pas le moindre doute

78 Nous avons préféré utiliser les termes « suppression » et « effacement » plutôt que celui d'« omission », qui véhicule des connotations négatives : « Faute de traduction qui consiste à ne pas rendre dans le texte d'arrivée un élément de sens du texte de départ sans raison valable. » (Delisle et al. 60). Nous emploierons le terme d'effacement tel qu'il est défini par Maria Tenchea (120) dans son article « Explicitation et implicitation dans l'opération traduisante » : « Suppression pure et simple en TA, sans réorganisation syntaxique d'un ou de plusieurs éléments correspondant à des éléments présents en TD (procédé inverse de l'ajout) ». Cette définition présente l'avantage d'être objective, car elle ne rend compte que du processus de traduction mis en œuvre. Quant au terme de « suppression », il sera utilisé comme synonyme. La raison de ce choix est double : d'une part, à notre sens, pour garantir une progression claire et cohérente dans notre analyse, il est souhaitable, avant de juger les choix de traduction, d'utiliser des termes neutres pour décrire les stratégies mises en œuvre ; d'autre part, nous souhaitons ouvrir l'analyse : la terminologie non retenue présente un point de vue partiel qui ne rend pas compte des intentions de l'auteur de la traduction ou des contraintes conditionnant son choix. Ainsi, par exemple, l'idée de suppression « sans raison valable » fait sens si la traduction est envisagée selon le point de vue éthique embrassé par le traductologue, mais ne rend pas compte de la possible intention d'allègement stylistique qui motiverait le traducteur.

possible sur son caractère délibéré. Leur stratégie est, à quelques exceptions près, véritablement systématique. Ci-dessous un exemple probant où le segment en gras ne trouve aucune correspondance dans la traduction proposée.

Dickens	Gérardin
The latter gentleman [...] seated himself, after undergoing several muscular affections of the limbs , and forced the head of his stick into his mouth, with some embarrassment. (chap. XXXI)	Ce dernier [...] s'assit tout d'une pièce, et, pour se donner une contenance, se fourra dans la bouche la pomme de sa canne. (vol. 2, 18-19)

Les suppressions peuvent également se trouver à une échelle plus étendue, c'est le cas en ce qui concerne plusieurs choix de traduction d'Émile de La Bédollière. La logique d'adaptation qui sous-tend son entreprise de traduction l'incite à effectuer des coupures dans le texte original, si bien que nombre d'occurrences spécialisées se voient supprimées dans le même temps. Ces coupures peuvent être à l'échelle de la phrase ou du paragraphe et concernent des passages plutôt descriptifs ; passages dans lesquels ces occurrences trouvent, de fait, toute leur place. Dans ce cas, les incursions ne semblent pas être directement la cible de cette stratégie d'effacement. Néanmoins, que cette suppression ait un caractère volontaire ou non, le résultat reste le même dans le texte d'arrivée : nous observons une nette diminution de la fréquence des incursions parodiques. Ci-dessous deux exemples aux deux niveaux cités.

- à l'échelle de la phrase

Dickens	La Bédollière
The latter gentleman [...] seated himself, after undergoing several muscular affections of the limbs , and forced the head of his stick into his mouth, with some embarrassment. (chap. XXXI)	Suppression de la phrase qui contient l'occurrence. (185)

- à l'échelle du paragraphe

Dickens	La Bédollière
Mrs. Corney shook her head [...] and thrusting a silver spoon (private property) into the inmost recesses of a two-ounce tin tea-caddy, proceeded to make the tea. (chap. XXIII)	Suppression du paragraphe (136)

La non-conservation des occurrences spécialisées par les traducteurs du XIX^e siècle peut également prendre la forme du remplacement du vocabulaire professionnel par des termes issus du langage général. Il s'agit du procédé le plus prisé par ces traducteurs. Ce processus de substitution repose sur deux principes : la synonymie lexicale et le paradigme de désignation. Dans ce dernier cas, l'aboutissement pourra correspondre à un mot en langue générale, ou à une périphrase explicative. Notre présentation des occurrences suivra cet ordre de présentation.

Les deux exemples suivants illustreront le principe de synonymie ; ces occurrences seront plus amplement traitées dans la partie concernant la parodie par imitation. Nous nous attacherons alors seulement ici à considérer le lexique utilisé, et non la forme (la nominalisation).

Nous constatons que l'aboutissement en langage ordinaire « se rendre coupable d'un crime [...] » entretient un rapport synonymique avec la base spécialisée « the commission of [...] an offence », qui correspond à la nominalisation de « to commit an offence ».

Dickens	La Bédollière
For a week after the commission of the impious and profane offence of asking for more, Oliver remained a close prisoner in the [...] room [...] (chap. III)	Depuis huit jours qu'Olivier s'était rendu coupable du crime affreux de redemander du gruau, il habitait un réduit [...] (17)

De la même façon, l'expression en langage courant « s'approprier de manière illégale » entretient un rapport de synonymie avec l'expression spécialisée du texte de départ « to execute an illegal conveyance of ».

Dickens	Gérardin
[...] the Dodger, and [...] Master Bates, joined in the hue-and-cry which was raised at Oliver's heels, in consequence of their executing an illegal conveyance of Mr. Brownlow's personal property [...] (chap. XII)	[...] le Matois et [...] Maître Bates, après s'être approprié de manière illégale le mouchoir de M. Brownlow, s'étaient joints à la foule qui poursuivait Olivier [...] (157)

Passons maintenant au principe de substitution reposant sur le paradigme de désignation. Dans les trois premiers exemples, il s'agira de substituer un terme du langage général au terme de départ spécialisé, selon les possibilités offertes par le paradigme de désignation. Dans les trois exemples qui les suivront, toujours selon ce

paradigme, il sera question du remplacement du syntagme nominal complexe initial par une proposition de nature périphrastique destinée à éclaircir la référence initiale.

Selon un mouvement inverse à celui qui préside à l'utilisation de termes professionnels dans le discours du narrateur, le terme légal « personal property », qui avait été choisi pour désigner le *mouchoir* du protagoniste, est dénommé selon ce terme du langage courant dans la traduction.

Dickens	Gérardin
[...] the Dodger, and [...] Master Bates, joined in the hue-and-cry which was raised at Oliver's heels, in consequence of their executing an illegal conveyance of Mr. Brownlow's personal property [...] (chap. XII)	[...] le Matois et [...] Maître Bates, après s'être approprié de manière illégale le mouchoir de M. Brownlow, s'étaient joints à la foule qui poursuivait Olivier [...] (157)

Toujours selon le même principe, le terme médical « muscular action » destiné, dans le texte de départ, à faire référence à *la force* que nécessite le fait de plisser le nez, est repris par ce signifiant du vocabulaire général dans le texte d'arrivée ; ce terme entretient un lien de contiguïté avec l'occurrence spécialisée du texte de départ, puisque la force musculaire catalyse l'action musculaire.

Dickens	Gérardin
Noah [...] curled up as much of his small red nose as muscular action could collect together, for the occasion. »(chap. VI)	Noé [...] fronça de toute sa force son petit nez rouge. (81)

La traduction de « free and proper action of the lungs » constitue un cas un peu particulier de dégreffage ; en effet, seule une partie du syntagme est dégreffée, le terme anatomique « lungs » étant traduit par son équivalent français « poumons ». Le principe de dégreffage touche les syntagmes nominaux spécialisés « the free action of the lungs » et « the proper action of the lungs », qui sont remplacés par un terme du langage général. La première expression devient « la liberté des poumons », selon une équivalence lexicale instaurée par les traducteurs entre « free action » et « liberté », comme si nous avions à faire à la transformation d'une structure analytique en structure synthétique. La seconde expression est, elle, transformée en « force des poumons », selon un processus du même type, mais selon une interprétation plus critiquable, puisque « proper action » se voit remplacer par « force ».

As Oliver gave this first proof of the free and proper action of his lungs , the patchwork coverlet [...] rustled; (chap. I)	
La Bédollière	Gérardin
En même temps qu'Olivier donnait cette première preuve de la force et la liberté de ses poumons , la courtepointe [...] fit un léger bruissement ; (7)	Au moment où Olivier donnait cette première preuve de la force et la liberté de ses poumons , la petite couverture rapiécée [...] s'agita doucement ; (7)

Dans d'autres occurrences, le terme d'origine est remplacé par une périphrase explicative en langage commun. De toute évidence, dans ce cas, la conséquence en est un abaissement du niveau de langue. C'est ce qui se passe, tout d'abord, pour « rights of property » qui devient « le respect que l'on doit avoir pour le bien d'autrui ».

Dickens	La Bédollière
Charley Bates exhibited some very loose notions concerning the rights of property , by pilfering divers apples and onions from the stalls at the kennel sides. (chap. X)	Charlot de son côté, montrait des principes bien relâchés quant au respect que l'on doit avoir pour le bien d'autrui en escamotant aux échoppes des fruitières [...] (57)

C'est également le cas pour « private property », auquel se substitue la proposition périphrastique « qui lui appartenait en propre ».

Dickens	Gérardin
Mrs. Corney shook her head [...] and thrusting a silver spoon (private property) into the inmost recesses of a two-ounce tin tea-caddy, proceeded to make the tea. (chap. XXIII)	M ^{me} Corney hochait la tête [...] puis introduisant une cuiller d'argent (qui lui appartenait en propre) dans une petite boîte à thé, elle continua ses préparatifs. (309)

Il se produit le même phénomène pour la notion de « preservation of human life », qui devient, selon le principe de modulation « par négation du contraire » (Chuquet et Paillard, 34), et en fonction du traducteur soit « ses jours n'étaient point en danger », soit « elle n'exposait pas sa vie ».

[...] the latter paused on the staircase till she was quite certain that it was consistent with the preservation of human life [...] (chap. VI)	
La Bédollière	Gérardin
[...] sa maîtresse s'arrêta sur l'escalier jusqu'à ce qu'elle se fut assurée que ses jours n'étaient point en danger . (37)	[...] la seconde s'arrêta sur l'escalier, afin de s'assurer qu'elle n'exposait pas sa vie en allant plus loin. (82)

Le dégreffage terminologique pourra également être « partiel ». Il existe, effectivement, entre les deux stratégies opposées de conservation du greffage (choix des traducteurs du XX^e siècle que nous aborderons dans la partie suivante) et de dégreffage (par le biais de la suppression, ou de l'utilisation d'un terme non spécialisé), une sorte de voie moyenne. Elle correspond au remplacement du terme spécialisé par un autre terme, proche sémantiquement, qui lui aussi dispose d'une acception en langage professionnel, mais celle-ci, de par la vulgarisation du terme, est facilement accessible au lecteur commun. Nous sommes ici à la frontière entre langage général et langage spécialisé.

Les termes utilisés pour traduire les deux expressions « an illegal conveyance » et « personal property » correspondent à ce type de dégreffage. Les substantifs « attentat » et « propriété », qui ne sont pas les équivalents exacts des termes de départ, et qui procèdent, de ce fait, d'un processus de dégreffage, ne sont toutefois pas sans rapport sémantique avec ces termes et disposent d'une acception en langage juridique, ce qui rend ce dégreffage « partiel ». La relation qu'ils entretiennent avec les termes de départ est de l'ordre de l'hyponymie ; « personal property » correspond à un type précis de « propriété » ; quant à « an illegal conveyance of », c'est, pourrait-on dire, une forme particulière d'« attentat » à la propriété, même si cette formulation est quelque peu maladroite.

Dickens	La Bédollière
[...] the Dodger, and [...] Master Bates, joined in the hue-and-cry which was raised at Oliver's heels, in consequence of their executing an illegal conveyance of Mr. Brownlow's personal property [...] (chap. XII)	[...] le matois et [...] Master Bates se joignirent à ceux qui poursuivaient Olivier, en conséquence de leur attentat à la propriété de M. Brownlow [...] (71)

Le même phénomène se produit avec l'utilisation du substantif « muscles », pour traduire « muscular action » ; ce terme n'est, en effet, pas l'équivalent exact du terme original, d'où l'idée d'un dégreffage. Toutefois, le dégreffage n'est pas « total » car le terme retenu est relatif à l'anatomie, et il entretient un rapport métonymique avec le terme original ; les muscles sont, en effet, à l'origine de l'action musculaire.

Dickens	La Bédollière
Noah [...] curled up as much of his small red nose as muscular action could collect together, for the occasion. (chap. VI)	Noah [...] fronça son petit nez rouge autant que ses muscles le permirent en cette occasion (36)

Cette stratégie, utilisée ponctuellement par Emile de La Bédollière, correspond à une sorte de compromis entre le dégreffage totale du texte spécialisé, auquel se livre Alfred Gérardin de façon systématique, et la reproduction du greffage, pratiquée par les traducteurs du XX^e siècle, et que nous allons nous attacher à analyser dans la section suivante.

1.3.2.2 Conservation du greffage d'occurrences spécialisées par les traducteurs du XX^e siècle

Les traducteurs XX^e siècle s'attachent tous les deux à reproduire la parodie par transposition en faisant usage d'expressions spécialisées attestées aussi bien au XIX^e siècle qu'au XX^e siècle. Toutefois, cette parodie sera moins grossière dans la version proposée par Francis Ledoux, et, en ce sens, sera plus en adéquation avec ce qui se produit dans le texte de départ. La raison en est deux orientations différentes témoignant de priorités divergentes. A l'inverse de Sylvère Monod, Francis Ledoux tend vers l'exhaustivité référentielle par rapport au terme source, parfois aux dépens de l'intelligibilité du terme choisi. Sylvère Monod, lui, laissant une plus grande place à la parodie, fait plutôt prévaloir la forme, et ce qu'elle connote en tant que signifiant, plutôt que ce qu'elle dénote, et témoigne d'un souci plus prononcé pour préserver l'intelligibilité de l'occurrence traduite. En d'autres termes, ce dernier aura tendance à grossir les traits de la parodie par transposition. C'est en raison de ces deux orientations différentes que les aboutissements proposés par les deux traducteurs sont très souvent différents.

Ainsi, parmi les occurrences retenues, la production de deux versions identiques est relativement rare, même dans le cas « idéal » de correspondance entre les deux langues et entre les deux cultures. De ce fait, si les traductions proposées par Sylvère Monod et Francis Ledoux sont identiques pour les trois occurrences « muscular affections of the limbs », « rights of property », et « conveyance », il n'en est pas de même, par exemple, pour les expressions « muscular action » et « preservation of human life ». Par conséquent, a fortiori, dans des cas moins « idéaux », les traductions différeront également. Il en sera ainsi lorsqu'une expression équivalente fera défaut en langue d'arrivée, comme pour l'occurrence « personal property », ou bien lorsqu'un correspondant existera, mais pour d'autres raisons, s'avèrera problématique, comme c'est le cas pour les termes « private property » et « free and proper action of the lungs ». Ainsi, nous allons voir que, dans tous ces cas de figure différents, hormis pour quelques occurrences, les deux traducteurs opèrent différemment.

Avant d'en venir à ces occurrences, étudions, tout d'abord, trois exemples « idéaux » où les aboutissements sont identiques. Le premier cas de figure « idéal » pour lequel les deux traducteurs proposent une traduction identique concerne une expression médicale, « muscular affection », qui dispose, en langue d'arrivée, d'un équivalent notionnel, « affection musculaire ». Ce syntagme nominal est, en effet, une expression récurrente dans le domaine médical en France au XIX^e siècle⁷⁹. Une affection correspond à « une modification qui affecte le corps en altérant la santé, maladie (considérée dans ses symptômes douloureux) » (*TLFi*). En ce sens, les spasmes affectant différents membres font partie de ce que l'on nomme « affections musculaires ».

The latter gentleman [...] seated himself, after undergoing several muscular affections of the limbs , and forced the head of his stick into his mouth, with some embarrassment. (chap. XXXI)	
Monod	Ledoux
Ce dernier [...] s'assit, après avoir enduré de tous ses membres diverses affections musculaires , et s'enfonça dans la bouche le pommeau de sa canne, non sans embarras. (414)	Ce dernier [...] s'assit d'un air gêné, après avoir subi plusieurs affections musculaires dans les membres et fourré le pommeau de sa canne dans sa bouche. (283)

Le second exemple illustrant cet idéal traductionnel pour lequel les traducteurs proposent une version identique concerne la notion légale « right of property », commune au droit anglo-saxon et au droit latin (appliqué en France) et disposant, de ce fait, d'un équivalent, le concept de « droit de propriété »⁸⁰. L'emploi de cette notion par les traducteurs du XX^e siècle est moins approximatif que dans le texte de départ, puisque dans le domaine du droit latin, le concept s'applique à tous les individus, tandis que dans le droit anglo-saxon, comme nous l'avions précisé, il est limité au seul souverain. Cependant, ce détail n'empêche en rien la parodie.

79 Nous trouvons en effet ce terme à plusieurs reprises dans les ouvrages médicaux français de l'époque : « Nous ne comprenons pas trop les raisons qui induisent M. Mayo à soutenir que dans ces cas l'affection musculaire n'est certainement pas inflammatoire. » (Société de médecins 298) ; « Le malade âgé de 4 ans, avait été antérieurement atteint deux fois de colique saturnine, lorsque l'affection musculaire se manifesta. » (Andral 706) ; « Disparition de la diplopie dans le regard monocle, si le phénomène dépend d'une affection musculaire. » (Société de médecins 368).

80 Voir pour plus de détails l'article de Nathalie de Chabot « La notion de droit de propriété dans le droit anglo-saxon et le droit romain », consulté le 15/12/2011 : <http://www.geo21.ch/cadastrallibrary/miserez/siteweb/NOTPROPR.htm>.

Charley Bates exhibited some very loose notions concerning the rights of property , by pilfering divers apples and onions from the stalls at the kennel sides. (chap. X)	
Monod	Ledoux
[...] Charley Bates révélait ses idées très confuses sur le droit de propriété en dérochant quelques pommes [...] (165)	[...] Charley Bates faisait montre de notions extrêmement relâchées sur le droit de propriété en chapardant quelques pommes [...] (99)

Le troisième exemple illustrant ce cas de figure où les aboutissements sont identiques concerne une occurrence qui présente la particularité de fonctionner à la fois sur le mode de la parodie par transposition et par imitation.

Ce sera le premier mode qui nous intéressera ici, avec le greffage du terme spécialisé « conveyance ». Les deux traducteurs assignent au substantif son acception juridique et, de ce fait, n'utilisent pas l'hyperonyme « transport », mais le terme juridique de « transfert », qui apparaît comme spécialisé : « *Droit* ; Acte par lequel une personne acquiert un droit d'une autre qui le lui transmet (transfert de propriété par exemple). » (*Larousse*)

Cette expression a aussi l'avantage, comme le terme de départ, d'être dotée d'une acception en langage général : « Action de transférer, de déplacer quelque chose ou quelqu'un : Transfert de marchandises. Fonctionnaire qui demande son transfert. » (*Larousse*)

[...] the Dodger, and [...] Master Bates, joined in the hue-and-cry which was raised at Oliver's heels, in consequence of their executing an illegal conveyance of Mr. Brownlow's personal property [...] (chap. XII)	
Monod	Ledoux
[...] quand le Finaud et le jeune M. Bates s'associèrent aux clameurs de poursuite qui se déclenchaient aux troussees d'Olivier, en conséquence de l'opération illégale de transfert des biens personnels de M. Brownlow [...] (193)	[...] le Renard et [...] le jeune Bates se joignirent aux troussees d'Olivier en conséquence du transfert illégalement accompli de la propriété personnelle de M. Brownlow [...] (120)

Cependant, même dans ce cas de figure « idéal » où le terme du texte de départ connaît un équivalent dans la langue d'arrivée, les versions proposées vont très souvent différer selon les orientations de traduction dégagées. La traduction de « muscular action » en est un exemple patent. Les expressions « énergie musculaire » et « action musculaire », toutes deux attestées en physiologie, sont utilisées par les deux

traducteurs. Toutefois, la version proposée par Francis Ledoux se veut plus exacte sémantiquement que celle de Sylvère Monod, car, dans la logique du texte, il s'agit ici spécifiquement de la capacité des muscles à agir, donc de l'« action musculaire ». Sylvère Monod préfère néanmoins substituer « énergie » à « action ».

Cette substitution, qui est le résultat d'une modulation métonymique, l'« action musculaire », le mouvement, résultant de l'« énergie musculaire », peut s'expliquer par la recherche d'un signifiant dont les connotations le rattachent plus explicitement à un domaine spécialisé. A l'inverse d'« action », qui est un terme très polysémique, le terme d'« énergie » dispose d'un champ d'utilisation plus restreint et d'une acception précise en physiologie. Ainsi, pour le lecteur « énergie musculaire » « sonne » plus spécialisé que le terme plus exact d'« action musculaire ».

Noah [...] curled up as much of his small red nose as muscular action could collect together, for the occasion. (chap. VI)	
Monod	Ledoux
Noé [...] fronça toute la partie de son petit nez rouge que son énergie musculaire put rassembler à cet effet. (128)	Noé [...] retroussa tout ce que l'action musculaire pouvait rassembler à cet effet de son petit bout de nez rouge. (72)

Ce phénomène d'inexactitude dans la version proposée par Sylvère Monod se reproduit pour une autre occurrence, « preservation of life », qui dispose elle aussi d'un concept correspondant en langue d'arrivée. L'inexactitude touche, cette fois-ci, non pas le signifié du terme en question, mais le signifiant.

Si nous vérifions dans le corpus *Google Books*, nous observons que, dans la première moitié du XIX^e siècle, les occurrences de « conservation de la vie humaine » sont légion, à l'inverse de « préservation de la vie humaine », qui n'apparaît qu'une seule fois, et dans un ouvrage traduit de l'anglais⁸¹. Ainsi, Francis Ledoux opte pour le concept équivalent lexicalisé en français, « conservation de la vie humaine ». Sa stratégie est différente de celle de Sylvère Monod, puisque ce dernier recourt au calque et fait donc primer la forme, « l'impression de concept », sur le fond, « l'existence véritable de ce concept » en langue d'arrivée.

81 « Quelles recherches peuvent être aussi utiles que celles dont l'objet est la préservation de la vie humaine? » (Cooley et al. 39)

[...] the latter paused on the staircase till she was quite certain that it was consistent with the preservation of human life [...] (chap. VI)	
Monod	Ledoux
[...] la seconde s'arrêtait dans l'escalier tant qu'elle ne fut pas tout à fait sûre qu'il n'était pas incompatible avec la préservation de la vie humaine de descendre plus bas. (129)	[...] la seconde s'arrêtait dans l'escalier pour attendre d'être certaine qu'il fût compatible avec la conservation de la vie humaine d'aller plus avant. (73)

Dans le second cas de figure annoncé, plus problématique pour les traducteurs, la langue d'arrivée ne possède pas d'équivalent conceptuel correspondant au terme spécialisé. C'est le cas de la notion juridique anglo-saxonne de « personal property ». Celle-ci constitue une pierre d'achoppement en traduction : c'est un type de propriété hérité du droit romain qu'on retrouve aujourd'hui dans le système de droit anglo-saxon, mais qui ne correspond véritablement à aucune classification en droit français, même si le concept juridique français de « bien meuble » recouvre une partie de son signifié. Les deux traducteurs font face au problème de deux façons différentes, suivant les deux orientations déjà indiquées. Francis Ledoux reste au plus près du signifié du concept légal anglo-saxon en traduisant littéralement la base ; en cela, il privilégie l'exactitude sémantique, par rapport à Sylvère Monod, qui substitue au concept anglo-saxon un concept juridique avéré en droit français, mais dont le signifié ne recouvre pas celui de la notion de « personal property », qu'il est censé traduire ici. En effet, le concept de « bien personnel » appartient au droit des régimes matrimoniaux, et désigne un bien qui appartient à un seul des deux époux. Il est vrai que les deux expressions présentent l'avantage d'être relativement compréhensibles, mais leur nature juridique n'est malheureusement pas détectable de prime abord pour le lecteur commun ; nous reviendrons sur ce problème.

[...] the Dodger, and [...] Master Bates, joined in the hue-and-cry which was raised at Oliver's heels, in consequence of their executing an illegal conveyance of Mr. Brownlow's personal property [...] (chap. XII)	
Monod	Ledoux
[...] quand le Finaud et le jeune M. Bates s'associèrent aux clameurs de poursuite qui se déclenchaient aux trousseaux d'Olivier, en conséquence de l'opération illégale de transfert des biens personnels de M. Brownlow [...] (193)	[...] le Renard et [...] le jeune Bates se joignirent aux trousseaux d'Olivier en conséquence du transfert illégalement accompli de la propriété personnelle de M. Brownlow [...] (120)

Venons-en au troisième cas de figure pour lequel une expression équivalente existe en langue d'arrivée, mais s'avère problématique pour le traducteur ; Sylvère Monod et Francis Ledoux usent encore de deux stratégies différentes, toujours dans le droit fil de leurs orientations respectives. Les traductions de la notion de « private property », ainsi que de l'expression « action of the lungs », en sont un parfait exemple.

Pour ce qui est du concept de « private property », aucun des deux traducteurs du XX^e siècle n'utilise l'équivalent spécialisé attendu « propriété privée », ni même ce qui pourrait le remplacer, « propriété » ou « bien ». En effet, du fait de l'isolement de l'expression par le biais de parenthèses, le terme de « propriété privé » risquerait de produire une confusion pour le lecteur du XX^e siècle, à cause de l'utilisation fréquente de cette notion pour qualifier un lieu privé dans une situation assez stéréotypée ; nous faisons référence ici au panneau « propriété privée ». Quant à « propriété » et à « bien », un de ces termes, seul, entre parenthèses, produirait un effet étrange qui rendrait la traduction peu acceptable ; en outre, ces signifiants, d'un style moins légal, affaibliraient la parodie.

Les traducteurs optent, de nouveau, pour deux solutions de traduction différentes l'une de l'autre, mais conformes aux choix qu'ils avaient fait respectivement pour l'occurrence précédente. Francis Ledoux se veut une nouvelle fois plus proche du signifié du terme du texte de départ ; en effet, avec le concept de « propriété personnelle », il ancre sa traduction dans la terminologie légale anglaise ; cette notion entretient un lien hyponymique avec le concept de « private property » du texte de départ, « personal property » renvoyant à un cas particulier de droit de propriété dans le droit anglo-saxon. Sémantiquement, le terme calqué recouvre donc une partie du signifié du terme anglais. Sylvère Monod, pour sa part, utilise la notion juridique française de « bien personnel ». Cette version est donc plus inexacte sémantiquement par rapport à l'original que celle proposée par Francis Ledoux, car elle ne recouvre pas le même signifié que l'unité du texte de départ qu'elle traduit, mais elle « parle » en droit français.

Mrs. Corney shook her head [...] and thrusting a silver spoon (private property) into the inmost recesses of a two-ounce tin tea-caddy, proceeded to make the tea. (chap. XXIII)	
Monod	Ledoux
M ^{me} Corney hochâ la tête [...] puis elle plongea une cuiller d'argent (son bien personnel) dans les profondeurs secrètes d'une boîte à thé de deux onces en étain, et se mit en devoir de faire son thé. (323)	M ^{me} Corney hochâ la tête [...] et, plongeant une cuiller d'argent (sa propriété personnelle) dans les profondeurs d'une boîte à thé de deux onces en métal, elle se mit en devoir de préparer le breuvage. (217)

De la même façon, en ce qui concerne l'expression « (free and and proper) action of the lungs », aucun des traducteurs ne reprend le correspondant « action » attendu en langue d'arrivée. Ce terme (d'ailleurs utilisé par Francis Ledoux dans la traduction de « muscular action ») fait référence à la dilatation et à la contraction des poumons. Un souci de clarté a pu guider ce choix, puisque les deux traducteurs optent pour un terme synonyme au terme du texte de départ ; Francis Ledoux opte pour « activité », et Sylvère Monod pour « fonctionnement », deux expressions qui font sens ici (même s'il semblerait que le terme « action des poumons » soit plus récurrent dans le corpus médical). C'est dans le choix du synonyme que transparaissent les tendances que nous avons dégagées. En effet, si la stratégie embrassée par les deux traducteurs est la même, le synonyme choisi par Francis Ledoux s'avère plus proche sémantiquement de la base « action » que celui choisi par Sylvère Monod. Le *Trésor de la langue française* propose effectivement un classement des synonymes du mot « action », très éclairant à cet égard : « activité » arrive en dix-septième position, tandis que « fonctionnement » arrive en cinquante-troisième position, cela sur quatre-vingt-onze synonymes proposés.

La tendance semblera s'inverser dans le choix des adjectifs en langue d'arrivée, mais, en réalité, la plus grande fidélité de Sylvère Monod au signifié des termes de départ se réalisera aux dépens d'une plus grande exactitude face aux enjeux relatifs à ces adjectifs coordonnés, contrainte avec laquelle Francis Ledoux semble avoir composé. De ce point de vue, sa traduction sera finalement plus exacte que celle proposée par Sylvère Monod. De façon générale, il est vrai qu'à l'inverse de « free and proper action of », les deux expressions utilisées par les traducteurs, « activité propre et libre » et « fonctionnement correct et spontané », présentent comme point commun de ne correspondre à aucune expression avérée dans le domaine médical (corpus *Google Books*). D'ailleurs, ces syntagmes n'apparaissent pas comme des associations récurrentes tout court. La différence majeure qui nous fait dire que Sylvère Monod favorise le signifié concerne la traduction de l'adjectif « proper ».

Le choix du terme « correct » par ce dernier semble plus approprié que celui de l'adjectif « propre » fait par Francis Ledoux. On trouve, il est vrai, dans le discours médical, cet équivalent exact, mais en co-occurrence avec le substantif « action » et dans des contextes où le terme est synonyme de « spécifique à », ce qui ne peut être le cas ici à cause du contexte linguistique : il est associé au verbe dynamique « give the first proof of ». En ce sens, le terme « correct » est plus adéquat. En outre, l'adjectif « spontané », semble plus heureux que l'adjectif « libre ». Sylvère Monod, en utilisant

les adjectifs « correct » et « spontané » montre sa volonté de rendre le signifié plus accessible au lecteur.

Toutefois, même si le terme « propre » utilisé par Francis Ledoux est contestable dans la situation décrite, le choix de « propre et libre » permet de reproduire certains des enjeux de l'original. En effet, à l'inverse de « correct et spontané », l'association lexicale coordonnée « propre et libre » est récurrente dans des textes variés, issus du droit ou des sciences humaines, et nous avons noté que l'association « free and proper » présentait également cette caractéristique. Cette expression présente aussi l'avantage d'entrer en co-occurrence avec le terme « activité ». Sachant que le greffage est parodique, le traducteur a donc sacrifié une partie de la vraisemblance physiologique du terme choisi, au profit d'une fidélité aux connotations de cette expression, remarquable par sa polyvalence.

As Oliver gave this first proof of the free and proper action of his lungs , the patchwork coverlet [...] rustled; (chap. I)	
Monod	Ledoux
Quand Olivier donna ce premier témoignage du fonctionnement correct et spontané de ses poumons , le couvre-pieds [...] s'agita ; (64)	Tandis qu'Olivier donnait ce premier témoignage de l'activité propre et libre de ses poumons , le couvre-pieds [...] frémit légèrement ; (24)

La question qui se pose après avoir analysé les deux démarches différentes des traducteurs du XX^e siècle pour reproduire les incursions du discours spécialisé est de savoir si cette entreprise porte ses fruits. Nous allons nous attacher à démontrer que rien n'est moins sûr.

1.3.2.2 Conclusion sur la stratégie de reproduction de la parodie par transposition

Jusqu'à maintenant, nous n'avons que très peu fait intervenir le point de vue du lecteur du XX^e siècle par rapport à la traduction proposée. Il était, pour ainsi dire, implicite par rapport à la démonstration. Cependant, c'est en rendant ce point de vue explicite que nous serons en mesure d'analyser plus finement les choix de traduction qui viennent d'être présentés. Selon le principe d'équivalence d'effet qui préside aux choix de traduction des traducteurs du XX^e siècle, lors de la lecture de la traduction, le lecteur du texte d'arrivée, le lecteur français du XX^e siècle, est censé être placé dans la même position que le lecteur victorien face au texte original. De ce fait, la condition

essentielle pour que le greffage parodique fasse son effet est que les occurrences spécialisées utilisées en traduction soient repérables comme telles par les lecteurs du XX^e siècle, comme c'était le cas pour les lecteurs victoriens. Mais, justement, le problème qui se pose est que cela n'est pas forcément le cas pour toutes les occurrences spécialisées proposées. Pour le lecteur français du XX^e siècle, certaines d'entre elles sont opaques, et l'effet obtenu est une sorte de perplexité face au segment plutôt qu'un sourire esquissé. C'est là que certaines traductions relevant d'un dégreffage partiel pourraient s'avérer plus efficaces que celles proposées par les traducteurs du XX^e siècle.

Cet « hermétisme » peut s'expliquer de deux manières : par l'évolution diachronique du langage dans un domaine de spécialité donné et par certaines différences culturelles. Le langage médical illustre très bien ce phénomène d'évolution diachronique ; le langage philosophico-légal, les différences d'ordre culturel.

Comme nous l'avons déjà évoqué, au XIX^e siècle, en Angleterre, le discours médical confinait au discours littéraire. Une tendance similaire se dégage en France à la même époque, ce qui transparait dans cet article de la *Gazette médicale de Paris* :

*Nous ne manquons pas de brillantes réputations en fait de style et de beau langage, mais nous dirons, à notre grand regret, que, à notre avis, les grands médecins vivans, qui passent pour les plus habiles sur ce point, sont, au contraire, les vrais corrupteurs du goût dans la littérature médicale. Façonnés par un contact journalier avec les théories et les productions récentes de la critique, ils ont introduit dans nos livres ces formes cavalières, cette originalité d'emprunt, ce style artificiel et prétentieux qui fait la fortune de tant de romans, de drames et d'articles de journaux. De sorte même que, quoique plusieurs d'entre eux possèdent une science réelle et positive, la préoccupation de la forme les a dominés, au point, qu'on les range parmi les hommes de lettres plutôt que parmi les savans. [...] Cette prétention de plaire aux gens du monde, et **de parler médecine et physiologie dans le langage romantique**, est une manie ridicule dont bien des hommes d'esprit n'ont pu se garantir. Nous ne devons pas oublier dans ces généralités sur la littérature médicale, une circonstance importante, et qui a beaucoup influé sur son immense développement actuel, nous voulons parler de l'introduction définitive et de l'usage à peu près exclusif de la langue française dans la médecine. Le latin est tout à fait abandonné. ([sic], 3)*

Si les discours médicaux français et anglais présentaient des affinités du XIX^e siècle, il n'en était pas de même au XX^e siècle. Par conséquent, il aura probablement été difficile, pour un lecteur du XX^e siècle (la même difficulté sera, par ailleurs, rencontrée

par un lecteur du XXI^e siècle), d'identifier certains greffons comme étant directement issus du langage médical. Il y a de fortes chances, par conséquent, pour que l'origine de termes comme « action musculaire » ou « affection musculaire » aient été beaucoup plus difficilement décelables pour un lecteur du XX^e siècle. Certes, dans ces deux cas, l'adjectif « musculaire » constitue une piste en faveur de l'interprétation médicale, mais ces deux expressions pourraient être le résultat d'un jeu de langage de la part du narrateur. L'effet généré est alors un effet de perplexité, plutôt qu'un effet comique.

Grâce au principe de dégreffage partiel, qui consiste, finalement, à trouver des termes correspondant à un domaine spécialisé, mais dont la caractéristique est d'avoir été vulgarisés, les occurrences greffées gagneront en intelligibilité, autant du point de vue de la dénotation que de la connotation, et la vocation parodique du greffage sera alors préservée. Cette stratégie a été illustrée par certains choix de traduction d'Émile de La Bédollière ; nous avons précisé que le choix du terme « muscle », pour traduire « muscular action », ou de « propriété » pour traduire « personal property », obéissait à cette règle. D'ailleurs, l'utilisation, par Sylvère Monod, d'« énergie musculaire » plutôt que d'« action musculaire », pour traduire « muscular action », relève de cette même stratégie.

Nous souhaiterions poser une restriction supplémentaire par rapport à ce principe de dégreffage partiel pour en assurer l'efficacité dans un système parodique qui repose sur les apparences ; certes, le terme sélectionné doit à la fois disposer d'une acception en langage commun et en langage spécialisé, mais le terme en question doit facilement être assimilable à un terme spécialisé. Ainsi, par exemple, « affections musculaires », obéit au principe de dégreffage partiel, mais théoriquement seulement ; en effet, le terme français « affection » dispose bien d'une acception non spécialisée et d'une acception spécialisée toujours utilisée dans le domaine médical, mais ce terme est, à notre sens, moins facilement identifiable comme un terme spécialisé, par le lecteur commun, que ne l'est, par exemple, le terme synonyme « contraction ». L'expression « contractions musculaires involontaires » serait peut-être alors un meilleur compromis en vue du principe d'équivalence d'effet.

En ce qui concerne maintenant les occurrences philosophico-légales proposées par les traducteurs du XX^e siècle, peu d'entre elles seront directement assimilables à des segments spécialisés par un lecteur français du XX^e siècle, cela du fait des différences existant entre les concepts utilisés dans les deux cultures ; par voie de conséquence, ces occurrences seront difficilement analysables par ces mêmes lecteurs comme relevant de la transposition d'occurrences professionnelles. Ainsi, les concepts résultant d'un calque d'une notion anglaise, comme c'est le cas pour « préservation de la vie

humaine », ou pour « propriété personnelle », sembleront étrangers et peu naturels pour un lecteur français.

D'autres expressions, même si elles ne sont pas le résultat d'un calque, présentent potentiellement le même problème de reconnaissance pour un lecteur du XX^e siècle ; c'est le cas de « bien personnel ». Dans ce cas, le concept juridique en question sera moins accessible au lecteur du texte d'arrivée que ne l'était le concept du texte de départ, cela du fait du rapport différent de ces deux lecteurs à la notion de propriété, une notion qui, comme nous l'avons souligné, était un sujet brûlant à l'époque victorienne. Ainsi, si certains termes juridiques assez généraux sont instantanément identifiables comme ressortissant d'un domaine spécialisé, tel n'est pas le cas d'autres termes plus spécifiques comme le terme « bien personnel ». Certes, le mot « bien » dispose à la fois d'une acception en langage naturel et en langage spécialisé ; mais la nature spécialisée de cette acception, liée au droit matrimonial, est loin d'être évidente à détecter, de prime abord, pour le lecteur du XX^e siècle. À l'inverse, les concepts de « droit de propriété », ou de « propriété privée » (choix de traduction possible de « private property » qui avait été écarté par les traducteurs du XX^e siècle au profit de « bien personnel » et de « propriété personnelle ») constituent des équivalents efficaces, immédiatement identifiables comme des termes juridiques.

Le dégreffage partiel s'avère une alternative intéressante à certains des termes proposés par les traducteurs du XX^e siècle. En ce sens, nous avons salué le choix de « propriété » par Émile de La Bédollière pour traduire « personal property ». Dans cette perspective, la traduction de la notion de « preservation of human life » gagnerait sans doute en clarté si, au lieu d'une traduction calquée sur le terme anglais (« la préservation de la vie humaine), ou bien même, d'ailleurs, au lieu également de l'équivalent conceptuel français « conservation de la vie humaine », la notion d'« instinct de survie » était utilisée ; celle-ci procéderait d'un dégreffage partiel ; le terme est nettement plus parlant et « sonne plus concept » que les termes proposés par les traducteurs du XX^e siècle.⁸² Selon le même principe, la structure analytique « la contraction et la dilatation des poumons »⁸³ serait une traduction possible de « (free and proper) action of the lungs » ; certes, cet aboutissement serait plus concis qu'une traduction utilisant « fonctionnement », « activité », ou bien même « action » (qui ferait

82 En contexte, nous obtiendrions, en nous inspirant, en partie, de la traduction proposée par Francis Ledoux : « [...] la seconde s'arrêtait dans l'escalier pour attendre d'être certaine qu'il fût compatible avec **l'instinct de survie** d'aller plus avant ».

83 En contexte, nous obtiendrions, en nous inspirant, en partie, de la traduction proposée par Sylvère Monod : « Quand Olivier donna ce premier témoignage de **la libre et parfaite contraction et dilatation de ses poumons**, le couvre-pieds [...] s'agita ; » ; les adjectifs coordonnés « libre et parfaite » sont dotés de la même polyvalence que « free and proper ».

intervenir deux adjectifs coordonnés incidents à ce substantif), ce qui ne va pas dans le sens d'un discours jargonnant, mais le signifiant, ou plutôt ici les signifiants, seraient facilement assimilables à des termes spécialisés.

Analysons, à présent, la traduction des occurrences pseudo-spécialisées.

1.3.3 Traduction de la parodie par imitation

Dans le cas de la parodie par imitation, il nous semble, cette fois-ci, plus opportun de présenter les procédés de traduction mis en œuvre par les traducteurs dans un ordre inverse de l'ordre chronologique de production ; ceci nous permettra de mieux évaluer la portée du dégreffage. La logique interne à la partie consacrée au dégreffage sera la même que dans le cas de la parodie par transposition : elle s'organisera autour des différentes opérations mises en œuvre à cet effet. En revanche, en ce qui concerne la stratégie de conservation du greffage, le point de vue sera différent, nous mettrons l'accent sur les défaillances notables de certaines des traductions proposées en soulignant les différents paramètres qui président à ces faiblesses.

1.3.3.1 Conservation du greffage d'occurrences pseudo-spécialisées par les traducteurs du XX^e siècle

Les traducteurs du XX^e siècle tentent de reproduire le greffage pseudo-spécialisé, mais le résultat est mitigé. Il faut voir principalement deux raisons à cela : les défaillances de la langue d'arrivée par rapport à la langue de départ, et les déficiences relatives à la créativité du traducteur. La tâche du traducteur est assurément moins aisée que dans le cas de la parodie par transposition, car les difficultés rencontrées sont accrues : les paramètres à prendre en compte, en somme, les contraintes, sont plus nombreux. Non seulement est-il nécessaire de solliciter l'élément spécialisé déclencheur de la parodie, mais, en plus, il faut appliquer les modifications mises en œuvre dans l'original pour obtenir une occurrence pseudo-spécialisée.

Comme dans le cas de la parodie par transposition, le point commun entre les traductions proposées par les traducteurs du XX^e siècle est, dans la majorité des cas, le respect de la catégorie grammaticale de l'occurrence du texte de départ. Dans la mesure où les enjeux ne sont pas essentiellement terminologiques et où cette parodie est plus grossière, la distinction effectuée dans le cas de la parodie par transposition entre les deux orientations différentes des choix de traduction des traducteurs du XX^e siècle (plus grande fidélité au signifié du terme de départ pour Francis Ledoux, par rapport à Sylvère Monod), ne vaudra pas ici. Ce seront principalement les défaillances constatées,

qui n'éclipseront néanmoins pas les « bons » choix de traduction, qui guideront notre présentation.

Dans le cas de la parodie reposant sur la répétition, avec variation en lien avec l'étymologie, nous verrons que les deux types de défaillances évoquées, liées à la langue ou à la créativité du traducteur, agissent toutes les deux comme des forces anti-traductives, même si les obstacles linguistiques n'auront pas nécessairement raison de la créativité du traducteur ; nous verrons, par ailleurs, qu'une autre contrainte pèsera plus encore que les difficultés linguistiques. Dans le cas de la parodie reposant sur l'exploitation de la nominalisation, ainsi que sur la complexité des syntagmes nominaux, les défaillances procédant des choix de traduction, toucheront les deux traducteurs de façon égale.

Le cas le plus évident de défaillance de la langue d'arrivée, qui aura un impact sur la traduction des termes pseudo-spécialisés, est l'origine plutôt « unique » du vocabulaire français, principalement issu du latin, par rapport au vocabulaire anglais, qui connaît une double filiation, latine et anglo-saxonne ; ceci explique le phénomène bien connu des doublets, mettant en concurrence dans la langue anglaise des mots d'origine germanique avec d'autres mots, eux, d'origine latine (Paillard, *Lexicologie contrastive* 109). Il est vrai qu'il existe également, en français, un phénomène de doublets, « qui met en concurrence des formes “populaires” et des formes “savantes” » (ibid. 106), mais ces derniers ne sont pas nécessairement synonymes, et les deux formes ont une origine latine. Ainsi, la reproduction de la parodie par imitation reposant sur l'origine étymologique d'un terme est-elle, à l'origine, vouée à l'échec ; cette parodie par imitation, dont nous avons précisé qu'elle impliquait un phénomène d'hybridation, concernait les occurrences pseudo-spécialisées « the two functions of eating and drinking », « an expansion of eye », « a deficiency of breath » et « a sufficiency of cold water ».

Malgré cet obstacle linguistique de taille, certains choix de traduction mettent en évidence qu'il est possible de conserver cette parodie, mais selon d'autres paramètres que l'hybridation étymologique ; la traduction des occurrences « the two functions of eating and drinking », et « a deficiency of breath », en sera une excellente illustration. Nous pouvons seulement regretter que l'inspiration manque aux traducteurs pour d'autres greffons pseudo-spécialisés du même type, comme « an expansion of eye » ou « a deficiency of cold water », ainsi que pour le cas de néologie sémantique illustré par l'adjectif « vocular ».

Débutons par deux exemples où les traducteurs proposent un aboutissement qui permet de maintenir l'hybridation par un moyen différent de celui du texte de départ. C'est le cas pour l'occurrence « the two functions of eating and drinking ». L'effet hybride, vecteur d'étrangeté, est reproduit dans la langue cible par les deux traducteurs contemporains, autant du point de vue de la forme, que du sens. Le jeu sur le contraste étymologique des substantifs anglais est impossible à reproduire en français du fait de l'origine latine des verbes « boire » et « manger », issus respectivement du latin « bibere », et « manducare », et du substantif « fonction », issu du latin « functio ». Le contraste va donc être marqué différemment par Sylvère Monod et Francis Ledoux : les termes constituant le greffon appartiennent, en partie, au langage spécialisé et, en partie, au langage commun. Le substantif français « fonctions » appellerait comme co-occurents les adjectifs spécialisés « nutritives » ou « digestives », mais, comme dans l'original, les traducteurs leur préfèrent un complément du langage commun inattendu ; celui-ci prend la forme de noms déverbaux, « le boire », et « le manger », dénués de connotations médicales.

[...] Noah Claypole not being at any time disposed to take upon himself a greater amount of physical exertion than is necessary to a convenient performance of the two functions of eating and drinking [...] (chap. XXVII)	
Monod	Ledoux
[...] Noé Claypole n'était jamais enclin à s'infliger des efforts physiques plus rigoureux que ceux qui sont nécessaires pour s'acquitter confortablement des fonctions du boire et du manger [...] (380)	[...] Noé Claypole n'était jamais disposé à fournir plus d'efforts physiques qu'il n'est nécessaire pour exercer convenablement les fonctions du manger et du boire [...] (257)

Les aboutissements proposés pour traduire la base « a deficiency of breath » permettent également de maintenir une certaine hybridité entre les éléments composant les syntagmes, en dépit de leur origine latine commune. Dans le texte de départ, un diagnostic plus habituel et plus pompeux aurait fait intervenir le substantif d'origine latine « respiration » dans « a deficiency of respiration », plutôt que le terme d'origine anglo-saxonne « breath ». Dans le texte d'arrivée, le terme polysyllabique « respiration » aurait garanti le même résultat, avec, par exemple « une insuffisance de respiration » ou « une respiration déficiente », pour reprendre les adjectifs des aboutissements. De ce fait, l'utilisation du terme monosyllabique « souffle », plutôt que du terme polysyllabique « respiration », a comme effet, dans le texte d'arrivée, de créer un contraste reposant sur le niveau de langue des termes, avec un niveau de langue élevé pour « respiration », et, à l'inverse, un niveau de langue courant pour « souffle ».

[...] said Mrs. Sowerberry: speaking as well as she could, through a deficiency of breath and a sufficiency of cold water [...] (chap. VI)	
Monod	Ledoux
[...] dit Mme Sowerberry, faisant de son mieux pour parler, malgré une insuffisance de souffle et une surabondance d'eau froide (que Noé lui avait déversée sur la tête et sur les épaules). (130)	[...] dit Mme Sowerberry, en s'exprimant tant bien que mal, prise comme elle l'était entre un souffle déficient et la bonne dose d'eau froide que Noé avait versée sur sa tête et ses épaules. (73)

Dans un autre cas similaire, seul Francis Ledoux fait preuve d'une créativité à la hauteur de l'occurrence du texte de départ. Les deux traducteurs conservent des syntagmes nominaux en lien avec le domaine médical ; toutefois, Francis Ledoux propose, comme dans le texte de départ, une occurrence pseudo-spécialisée, tandis que Sylvère Monod opte pour une occurrence spécialisée. En effet, le groupe nominal « ouverture de l'œil » est une occurrence récurrente dans les textes de nature médicale, même si, de prime abord, le lecteur pourrait en douter. Le même problème d'opacité que pour certains greffons parodiques transposés dans le texte d'arrivée se pose donc ici. Le syntagme ne sera pas directement assimilable par le lecteur comme procédant du discours spécialisé. Francis Ledoux, de son côté, fait le choix de l'expression « dilatation du regard », qui ne correspond à aucune association médicale avérée. Cette solution constitue une réplique efficace de l'expression hybride originale, en dépit de l'absence de contraste étymologique entre les termes employés. En effet, on s'attendrait à trouver le substantif « pupille », et nom « regard », comme co-occurent du nom « dilatation ». En utilisant ce terme dissyllabique non spécialisé, Francis Ledoux ne répond pas aux attentes du lecteur, et ce faisant, reproduit le jeu de l'original à l'identique.

Whether an exceedingly small expansion of eye be sufficient to quell paupers [...] or whether the late Mrs. Corney was particularly proof against eagle glances; are matters of opinion. (chap. XXXI)	
Monod	Ledoux
Est-ce qu' une très faible ouverture de l'œil suffit à anéantir les indigents [...] ou l'ex-Mme Corney était-elle exceptionnellement armée contre ce regard d'aigle? C'est une affaire d'opinion. (489)	Qu'il suffise d' une très minime dilatation du regard pour dompter les indigents [...] ou que l'ex-Mme Corney fut particulièrement à l'épreuve des regards d'aigles, c'est là une affaire d'opinion. (338)

Revenons sur une autre occurrence de parodie par imitation, par rapport à laquelle, cette fois-ci, les deux traductions proposées paraissent défailtantes. L'occurrence pseudo-spécialisée en question, « a sufficiency of cold water », résulte non seulement d'une hybridation étymologique (dans ce cas, par contre, nous avons précisé que l'occurrence ne repose pas sur un syntagme spécialisé existant), mais également d'un phénomène de répétition avec variation. La parodie est donc double dans ce cas.

Or, si « une surabondance d'eau froide », à la différence de « la bonne dose d'eau froide », permet de conserver le premier jeu parodique, aucun des deux syntagmes ne garantit la conservation du second jeu parodique. En effet, si le terme polysyllabique « surabondance », associé aux deux termes monosyllabiques « eau » et « froide », permet de créer un contraste reposant sur le niveau de langue des deux unités en jeu (un premier terme d'un niveau de langue élevé, contre un second terme de niveau de langue courant), tel n'est pas le cas, en revanche, pour l'association du déterminant complexe « bonne dose » au syntagme « eau froide », dont le niveau de langue, courant, reste constant.

Les deux traducteurs négligent le second jeu parodique, qui s'appuie sur la relation antithétique et paronymique qu'entretiennent les termes « sufficiency » et « deficiency », ainsi que sur la répétition de la structure N1 OF N2. En effet, même si dans la traduction de Sylvère Monod les deux syntagmes nominaux se font écho en termes de structure ([N1 DE N2] ET [N1 D' N2]), ce qui n'est, par ailleurs, pas le cas dans la traduction de Francis Ledoux, aucune des versions proposées ne reproduit vraiment la parodie par imitation qui assure la ressemblance entre les deux syntagmes. Pourtant, le groupe nominal pseudo-spécialisé « une suffisance d'eau froide », coordonné avec « une insuffisance de souffle », aurait permis de respecter l'antithèse, ainsi que le jeu sur la paronymie entre « deficiency » et « sufficiency ». Le terme « suffisance », dans le texte d'arrivée, n'aurait pas semblé plus étrange que « sufficiency » dans le texte de départ, pas plus d'ailleurs que « surabondance d'eau froide ».

[...] said Mrs. Sowerberry: speaking as well as she could, through a deficiency of breath and a sufficiency of cold water , which Noah had poured over her head and shoulders. (chap. VI)	
Monod	Ledoux
[...] dit Mme Sowerberry, faisant de son mieux pour parler, malgré une insuffisance de souffle et une surabondance d'eau froide que Noé lui avait déversée sur la tête et sur les épaules. (130)	[...] dit Mme Sowerberry, en s'exprimant tant bien que mal, prise comme elle l'était entre un souffle déficient et la bonne dose d'eau froide que Noé avait versée sur sa tête et ses épaules. (73)

De la même façon, dans le cas du terme « vocular », aucun des traducteurs n'offre une traduction à la hauteur de la créativité du texte de départ. Francis Ledoux, une fois n'est pas coutume, dégreffe, en le supprimant, le terme pseudo-spécialisé en question ; Sylvère Monod, lui, calque l'adjectif, ce qui garantit l'effet d'étrangeté du pléonasma, mais ne fait pas la part belle au processus de néologie sémantique en jeu ; en effet, l'adjectif « vocal », dénote, en français, ce qui a trait à la voix.

Pourtant, ce type de néologisme est un phénomène linguistique qui transcende les différences entre les langues. Ainsi, sur le même modèle, un néologisme de forme⁸⁴ aurait pu être créé. Les adjectifs du domaine médical anglais disposant du suffixe « -ular » ont comme équivalent français un adjectif disposant du suffixe « -ulaire » : pour « auricular », nous trouverons donc comme correspondant le terme « auriculaire » ; pour « ocular », « oculaire » ; pour « clavicular », « claviculaire », pour « scapular », « scapulaire », etc. De ce fait, pour « vocal », le terme « voculaire », qui n'existe pas en français du fait d'un trou lexical⁸⁵, s'imposerait comme une évidence. Certes, ce néologisme serait plus innovant que l'original, puisque le signifiant n'existerait pas en langue française, mais il semble le seul moyen d'accomplir un acte créatif à la hauteur de la base proposée. Mais ce serait sans compter sur certaines contraintes éditoriales pesant sur le traducteur, et qui sont un frein à son inventivité : « Ce procédé (l'invention) sonne généralement faux – notons qu'on accepte plus facilement les nouveautés de la part d'un auteur que de la part d'un traducteur. » (Vinay 452). Une autre solution moins innovante, mais plus « encombrante » du fait de la note du traducteur qu'elle nécessiterait, consisterait à exploiter l'adjectif « vocalique » existant en français, et à reproduire en cela le phénomène de néologie sémantique.

Il s'agirait alors d'assigner une nouvelle signification à l'adjectif français, celle de « vocal », mais sauf note du traducteur, cette opération sera difficilement envisageable. Dans ce cas de figure, le défi est de taille, mais la langue permettrait de le relever. Une force plus contraignante encore que la langue empêche le traducteur de proposer une version totalement satisfaisante.

84 « Suivant si le néologisme constitue un mot nouveau ou un sens nouveau d'un mot déjà existant, on distingue néologisme de forme et néologisme de sens. Une grande partie des néologismes de forme sont des mots construits selon les procédés de formation de mots traités dans les manuels de morphologie lexicale. » (Schwischay para. 2) , consulté le 10/06/2010 : <http://www.home.uni-osnabrueck.de/bschwisc/archives/neologie.htm>.

85 « Certains termes de LD n'ont pas d'équivalent lexical direct en LA, d'où l'expression métaphorique de "trou lexical" pour désigner ce manque. [...] L'appellation de trou lexical renvoie par ailleurs à la notion de maillage, incluse dans celle de champ lexical. » (Ballard *Versus* 2, 58).

He [...] inquired what that young cur was howling for, and why Mr. Bumble did not favour him with something which would render the series of vocular exclamations so designated, an involuntary process ? (chap. VII)	
Monod	Ledoux
il [...] demanda pourquoi ce jeune vaurien hurlait, et pourquoi M. Bumble ne le gratifiait pas d'un traitement qui rendrait involontaire la série d'exclamations vocales à laquelle il faisait allusion. (134)	il [...] se retourna pour demander pourquoi ce vilain garnement poussait pareils hurlements et pourquoi M. Bumble ne le gratifiait pas de quelque chose qui rendrait involontaire la suite d'exclamations qu'il venait de qualifier ainsi. (76)

La parodie par imitation prend également pour cible la prédilection du discours spécialisé pour la nominalisation et les syntagmes nominaux complexes, deux phénomènes assurant un niveau de langue élevé. Les deux exemples sélectionnés révéleront comment la défaillance ayant trait à la créativité du traducteur pourra mettre à mal ce style spécialisé.

Dans le premier cas de figure, « the commission of the impious and profane offence », seul Francis Ledoux respecte le style légal de l'occurrence : d'une part, il reproduit la nominalisation ; d'autre part, il recourt à une terminologie formelle empruntée aux codes langagiers du discours juridique.

En revanche, Sylvère Monod, à l'instar des traducteurs du XIX^e siècle, néglige la portée de la forme nominalisée, puisqu'il opère une recatégorisation du groupe nominal en groupe verbal, forme moins ancrée dans le rituel linguistique (Lerat 144) du domaine légal.

For a week after the commission of the impious and profane offence of asking for more, Oliver remained a close prisoner in the [...] room [...] (chap. III)	
Monod	Ledoux
Pendant une semaine après qu'il eut commis le délit impie et sacrilège d'en redemander, Olivier connut une réclusion rigoureuse dans la salle [...] (83)	Après la perpétration du crime scandaleux et inique qui consistait à en redemander, Olivier demeura étroitement enfermé dans la pièce [...] (38)

Dans le cas du syntagme nominal du même type, « their executing an illegal conveyance of Mr. Brownlow's personal property », seul Sylvère Monod conserve les deux nominalisations présentes dans le syntagme de départ, et la lourdeur stylistique qui en découle. Il est effectivement le seul des deux traducteurs à traduire le gérondif « executing ». A l'inverse, même si Francis Ledoux reste fidèle à « l'esprit nominal » de l'occurrence source, il ne reproduit pas l'expansion du nom dans sa totalité. Ainsi,

« l'opération illégale de transfert des biens personnels de M. Brownlow » correspond à un style jargonnant, qui se veut beaucoup plus professionnel que « transfert illégalement accompli de la propriété personnelle de M. Brownlow ».

[...] the Dodger, and [...] Master Bates, joined in the hue-and-cry which was raised at Oliver's heels, in consequence of their executing an illegal conveyance of Mr. Brownlow's personal property [...] (chap. XII)	
Monod	Ledoux
[...] quand le Finaud et le jeune M. Bates s'associèrent aux clameurs de poursuite qui se déclenchaient aux troussees d'Olivier, en conséquence de l'opération illégale de transfert des biens personnels de M. Brownlow [...] (193)	[...] le Renard et [...] le jeune Bates se joignirent aux troussees d'Olivier en conséquence du transfert illégalement accompli de la propriété personnelle de M. Brownlow [...] (120)

Finalement, de même que pour la parodie par transposition, les traductions du XX^e siècle de la parodie par imitation ne sont pas totalement satisfaisantes. Comme nous allons le démontrer, ceci est encore plus vrai pour les traductions du XIX^e siècle.

1.3.3.2 Dégreffage des occurrences pseudo-spécialisées par les traducteurs du XIX^e siècle

Les traducteurs du XIX^e siècle ne cherchent pas à rendre les différents artifices de ce type de parodie. Ces éléments sont dégreffés. Les opérations mises en œuvre à cet effet sont les mêmes que celles évoquées en ce qui concerne les occurrences spécialisées. Ainsi, le dégreffage procède de la suppression des termes pseudo-spécialisés, soit en partie, soit dans leur intégralité, ou du remplacement de ces expressions pseudo-spécialisées par des termes du langage général ; le dégreffage est alors d'ordre terminologique. Mais, comme dans le cas de la parodie par transposition, le dégreffage peut aussi être d'ordre syntaxique : la recatégorisation apparaît alors comme un autre moyen efficace pour saper le style spécialisé.

Débutons notre étude des opérations mises en œuvre par l'effacement. Dans l'exemple qui va suivre, seul l'élément de l'occurrence pseudo-spécialisée déclenchant la parodie est supprimé. Il s'agit ici du terme d'origine latine « fonction » ; ainsi, par rapport au syntagme pseudo-spécialisé du texte de départ, « the two functions of eating and drinking », ⁸⁶ seul les termes « eating » et « drinking » sont rendus dans le texte d'arrivée. Le dégreffage touche également la nature nominale de l'expression, qui est

⁸⁶ Nous noterons que, dans le cas de cette occurrence, Alfred Gérardin, certes, ne respecte pas le greffage pseudo-spécialisé, mais, une fois n'est pas coutume, utilise un vocable physiologique avéré : « [...] le sieur Noé Claypole n'était jamais enclin à se donner plus de mouvement qu'il n'en fallait pour bien remplir **ses fonctions digestives** » (Gérardin 373).

recatégorisée en proposition infinitive, rendant ainsi totalement inopérant le style médical de l'original.

Dickens	La Bedollière
[...] Noah Claypole not being at any time disposed to take upon himself a greater amount of physical exertion than is necessary to a convenient performance of the two functions of eating and drinking [...] (chap. XXVII)	[...] Noé Claypole qui n'était jamais disposé à se donner plus d'exercice qu'il n'en faut pour boire et pour manger [...] (166)

Ce phénomène de suppression du terme à l'origine de la parodie est aussi employé par Alfred Gérardin pour traduire « vocular exclamations ». Dans la traduction qu'il propose de cette unité, seul le terme « exclamations » est pris en compte, car il utilise uniquement le substantif « plaintes » comme aboutissement.

Dickens	Gérardin
He [...] inquired what that young cur was howling for, and why Mr. Bumble did not favour him with something which would render the series of vocular exclamations so designated, an involuntary process ? (chap. VII)	il [...] demanda pourquoi hurlait ce jeune mâtin, et pourquoi M. Bumble ne lui administrait pas quelques coups pour lui faire mieux articuler ses plaintes . (88)

Dans le cas d'Emile de La Bédollière, comme pour le greffage par transposition, le dégreffage peut s'étendre à toute une phrase.

Dickens	La Bedollière
Whether an exceedingly small expansion of eye be sufficient to quell paupers [...] or whether the late Mrs. Corney was particularly proof against eagle glances; are matters of opinion. (chap. XXXI)	Suppression de la phrase entière (118)

Le dégreffage du discours pseudo-spécialisé passe également par l'utilisation de termes du langage général à la place des termes spécialisés à l'origine de la parodie, selon les possibilités offertes par la synonymie et le paradigme de désignation.

Ce phénomène se produit lors de la traduction de l'expression « a deficiency of breath » ; aucun des deux traducteurs ne reprend le terme « deficiency », à l'origine de la parodie, par son équivalent « déficience », ou par un mot dérivé de la même famille.

La démarche des deux traducteurs est néanmoins différente. Émile de La Bédollière remplace le mot spécialisé par un terme synonyme du vocabulaire général, « manque » ; quant à Alfred Gérardin, il procède à une contraction⁸⁷, en substituant la structure incorporante relevant du langage commun « étouffement » à la structure analytique complexe de départ contenant le terme spécialisé.

Ce faisant, les deux traducteurs rendent inefficace la parodie qui opère au niveau du premier syntagme pseudo-spécialisé, et, à plus forte raison, celle qui s'appuie sur la reprise grossière de ce syntagme par le biais de l'expression « a sufficiency of cold water ».

De ce fait, même si, dans le cas de la version proposée par Émile de La Bédollière, les structures des deux syntagmes nominaux coordonnés « **un manque de respiration** et *une quantité d'eau froide* » se font écho, ce qui constituait un critère formel dans le jeu parodique du texte de départ devient un élément structurel sans valeur particulière dans le texte d'arrivée. Et le jeu parodique de disparaître.

[...] said Mrs. Sowerberry: speaking as well as she could, through a deficiency of breath and <i>a sufficiency of cold water</i> [...] (chap. VI)	
La Bedollière	Gérardin
[...] dit madame Sowerberry, parlant du mieux qu'elle pût, c'est-à-dire autant que lui permettaient un manque de respiration et <i>une quantité d'eau froide</i> que Noé lui avait jeté sur la tête et les épaules [...] (37)	[...] dit Mme Sowerberry en parlant de son mieux, malgré son étouffement , et <i>la forte dose d'eau froide</i> que Noé lui versait sur la tête et les épaules [...] (83)

L'opération de remplacement du terme déclencheur de la parodie par un élément non spécialisé peut se doubler d'une recatégorisation. C'est ce qui se produit pour l'expression « vocular exclamations », qui est remplacée par le verbe « pleurer ».

Dickens	La Bédollière
He [...] inquired what that young cur was howling for, and why Mr. Bumble did not favour him with something which would render the series of vocular exclamations so designated, an involuntary process? (chap VII)	[...] s'informant du motif qui faisait ainsi hurler ce jeune dogue ; et pourquoi M. Bumble ne lui administrait pas quelques bons coups de canne pour le faire pleurer pour quelque chose (39)

87 Par « contraction », il faut entendre, la « diminution en TA d'un segment (correspondant en TD à un segment plus long), réalisée par suppression de certains termes et modification corrélatrice de l'organisation syntaxique. » (Tenchea 120).

Dans le cas suivant, seul Émile de La Bédollière utilise cette double opération, puisque Alfred Gérardin utilise, lui, une terminologie spécialisée.

For a week after the commission of the impious and profane offence of asking for more, Oliver remained a close prisoner in the [...] room [...] (chap. III)	
La Bédollière	Gérardin
Depuis huit jours qu'Olivier s'était rendu coupable du crime affreux de redemander du gruau, il habitait un réduit [...] (17)	Après avoir commis le crime impardonnable de redemander du gruau, Olivier resta pendant huit jours étroitement enfermé dans le cachot [...] (29)

Examinons, à présent, les raisons qui président à ce dégreffage systématique des greffons spécialisés et pseudo-spécialisés par les traducteurs du XIX^e siècle.

1.4. Précisions sur le phénomène de dégreffage mis en œuvre par les traducteurs du XIX^e siècle

Nous allons nous attacher à démontrer que la stratégie de dégreffage ne vise pas tant le processus parodique en lui-même, par crainte de son échec possible dans le texte d'arrivée, que la source énonciative qui en est à l'origine. A l'évidence, selon les traducteurs du XIX^e siècle, le greffage parodique ne « cadre » pas avec la voix narrative, telle qu'ils la conçoivent. Avant d'en arriver à cette conclusion, nous nous assurerons que le discours spécialisé n'est pas en lui-même la cible du dégreffage : à cet effet, nous examinerons la traduction des termes spécialisés lorsqu'ils disposent d'une valeur non pas poétique, comme c'est le cas dans le discours du narrateur, mais d'une valeur référentielle. Puis, nous vérifierons que ce n'est pas le fonctionnement parodique de ces greffons spécialisés qui est visé par ce dégreffage, en examinant les stratégies de traduction adoptées à l'égard d'occurrences parodiques greffées cette fois-ci dans le discours des personnages. Nous constaterons que, dans tous ces cas, les traducteurs reproduiront le greffage. Ceci nous amènera à conclure que la voix narrative, à l'inverse de celle des personnages, est tenue à une sorte de neutralité par les traducteurs du XIX^e siècle. Ce dégreffage fait partie d'un ensemble de stratégies visant à amoindrir la créativité de la voix du narrateur, créativité qui, dans le cas des occurrences spécialisées, se manifeste par le jeu sur le registre. Une dernière étude de la traduction des occurrences métalinguistiques greffées dans le discours des personnages confirmera cette thèse.

1.4.1 Cas de greffage d'occurrences spécialisées à valeur référentielle

Lorsque les termes spécialisés ont une valeur descriptive, et donc une fonction principalement référentielle, les traducteurs du XIX^e siècle les reprennent dans le texte d'arrivée, même si ces termes apparaissent dans le discours du narrateur. Cette conclusion s'imposera d'elle-même après l'étude de quelques greffons à valeur référentielle dans deux « terrains » différents : dans le premier cas, la greffe « prendra » dans le discours du narrateur, qu'il s'agisse d'un discours direct ou indirect ; dans le second cas, elle « prendra » dans le discours des personnages.

1.4.1.1 Traduction des termes spécialisés à valeur référentielle dans le discours du narrateur

1.4.1.1.1 Greffage à valeur référentielle dans le discours direct du narrateur

Pour vérifier que le discours spécialisé en lui-même n'est pas la raison du dégreffage, nous contrasterons les traductions de quatre greffons pour lesquels la fonction du langage diffère : dans les deux premiers passages, les termes médicaux n'auront pas une valeur référentielle, et seront dégreffés par les traducteurs du XIX^e siècle ; par contre, dans les deux derniers cas, les termes auront une valeur référentielle, et les traducteurs du XIX^e siècle reproduiront la greffe.

Dans le passage comique suivant, le terme « palsy » apparaît dans une subordonnée comparative. Il ne dispose alors pas d'une valeur référentielle, et Alfred Gérardin choisit de ne pas reproduire le terme spécialisé.

'Ha! ha!' cried Fagin, extending his right hand, and turning to Mr. Bolter in a fit of chuckling which shook him as though he had the palsy ; (chap. LXIII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Proposition supprimée	– Ha ! ha ! s'écria le juif, étendant la main et se tournant du côté de M. Bolter avec un éclat de rire qui ébranla tout son être ; (vol. 2, 225)	– Ha ! Ha ! s'écria Fagin, en tendant la main droite, et en se tournant vers M. Bolter avec des gloussements de joie qui le secouaient comme s'il était atteint de paralysie agitante ; (586)	– Ha ! Ha ! s'écria Fagin, qui, secoué par un accès de rire comme par un tremblement paralytique , étendit la main droite en se tournant vers M. Bolter. (411)

Dans le même ordre d'idées, dans la scène comique suivante, il est établi, encore de façon parodique, une sorte de diagnostic médical concernant Noah Claypole. Les traducteurs du XIX^e siècle dégreffent alors le terme médical.

A more than ordinary redness in the region of the young gentleman's nose [...] denoted that he was in a slight degree intoxicated [...] (chap. XXVII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Une rougeur un peu plus qu'ordinaire dans la région de son nez [...] annonçaient assez clairement qu'il était un tant soit peu loriole. (166)	Son nez plus rouge qu'à l'ordinaire [...] annonçaient qu'il était un peu lancé [...] (374)	Une rougeur exceptionnelle de la zone nasale [...] donnaient à penser que le jeune homme était quelque peu émêché ; [...] (381)	Une rougeur un peu plus forte qu'à l'ordinaire dans la région nasale de ce jeune homme [...] dénotaient qu'il était quelque peu gris ; [...] (258)

Par contre, dans les deux occurrences qui vont suivre, les greffons sont dotés d'une valeur référentielle, et le greffage est alors reproduit par les quatre traducteurs. Dans le passage ci-dessous, le terme « trance » a une valeur référentielle : il est utilisé pour décrire l'état physique de Sikes après l'ingestion du médicament que Nancy a subrepticement glissé dans son verre. Même si Émile de La Bédollière n'utilise pas le terme de « catalepsie », comme les autres traducteurs, la référence à un « sommeil léthargique », dans la phrase précédente, fait office de compensation ; il s'agit effectivement d'une sur-translation par rapport au texte de départ.

[...] he was suddenly stricken, as it were, while in the very attitude of rising, into a deep and heavy sleep. The grasp of his hand relaxed; the upraised arm fell languidly by his side; and he lay like one in a profound trance . (chap. XXXIX)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] il dort bientôt d'un sommeil léthargique . Sa main lâcha celle de Nancy et retomba nonchalamment sur le lit. (239)	[...] il tomba tout à coup dans un lourd et profond sommeil. Sa main lâcha celle de Nancy, son bras retomba languissamment ; il avait l'air d'un homme tombé dans une profonde catalepsie . (vol. 2, 161)	[...] il se soulevait, dans un sommeil lourd et profond. L'étreinte de sa main se relâcha ; son bras levé retomba inanimé à son côté ; et il resta étendu, comme un homme plongé dans un état cataleptique . (533)	[...] il fut soudain terrassé par un lourd et profond sommeil. L'étreinte de son bras se relâcha, son bras levé retomba languissamment à son côté, et il resta étendu comme en profonde catalepsie . (372)

D'ailleurs, dans le cas de greffons à valeur référentielle, Alfred Gérardin, plutôt d'ordinaire réticent à l'utilisation d'occurrences spécialisées, n'hésite pas à utiliser un terme d'un degré de spécialisation⁸⁸ plus important que les autres traducteurs. Le

88 Le degré de spécialisation d'un terme spécialisé est fonction de son opacité. Ce critère est utilisé par

substantif « fluxion » est plus « opaque » que les expressions « mal de dents » ou « rage de dents ». Il est d'ailleurs monosémique : « Fluxion **A. MÉD.**, *vix.* Afflux de sang ou d'autres liquides sur certains tissus qui se tuméfient (Littré). *Fluxion dentaire.* Gonflement inflammatoire des gencives ou des joues provoqué par une infection dentaire. » (TLFi).

[...] a professional gentleman with a bluish nose, and his face tied up for the benefit of a toothache , presided at a jingling piano in a remote corner. (chap. XXVI)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] un artiste au nez bleuâtre, et ayant la figure entortillée d'un mouchoir à cause d' un mal de dents , était devant un mauvais piano placé dans le coin le plus retiré de la chambre. (153)	[...] dans un coin, devant un méchant piano, était assis une espèce d'artiste, au nez violet, et dont la figure était soigneusement empaquetée à cause d' une fluxion . (vol. 1, 346)	[...] un artiste, avec un nez bleuâtre et un bandage autour de la figure en l'honneur d' une rage de dents , siégeait devant un piano aigret dans un coin éloigné.(357)	[...] un artiste au nez bleuâtre et à la figure bandée pour cause de mal aux dents tenait dans un coin éloigné un piano tintinnabulant. (241)

Les traducteurs du XIX^e siècle optent également pour une stratégie de reproduction du greffage lorsque le narrateur rapporte les dires d'une autorité utilisant ce registre de façon légitime.

1.4.1.1.2 Greffage à valeur référentielle dans le discours indirect du narrateur

Les greffons spécialisés peuvent également disposer d'une valeur descriptive, lorsqu'ils apparaissent dans le discours indirect du narrateur. Dans les deux passages qui vont suivre, celui-ci rapporte les propos tenus par des locuteurs utilisant « légitimement » le discours spécialisé ; la valeur de ces occurrences est plus informative que parodique, même si bien sûr, l'idée de parodie n'est jamais bien loin lorsqu'il s'agit des autorités de la paroisse.

Le « Discours [est] sous le contrôle du narrateur »⁸⁹ (Halba 16), mais la voix des protagonistes se fait entendre par le truchement de cette voix, et notamment par le biais des termes spécialisés employés. Dans les deux extraits proposés, le verbe introducteur du discours indirect sera souligné par souci de clarté.

Amélie Depierre dans sa communication : « Du degré de spécialisation des termes et des textes », dans le cadre du Colloque *De la mesure dans les termes, hommage à Philippe Thoiron*, http://webtv.univ-lyon2.fr/article.php?id_article=177, consulté le 06/01/2010.

89 « Un discours indirect ne peut vraiment être une transposition fidèle de la voix du personnage : le narrateur est toujours suspect de l'avoir déformée, voire édulcorée. » (Halba 17)

Dans la scène où Nancy est à la recherche du jeune Oliver, elle s'adresse à un agent de police, dont les propos sont rapportés par le narrateur. Plusieurs termes spécialisés du domaine juridique transparaissent dans ce discours.

Nous ne commenterons pas l'exactitude des termes utilisés dans les traductions. Seul nous importe de constater que, dans les traductions du XIX^e siècle, comme dans celles du XX^e siècle, le greffage spécialisé est reproduit (en gras dans les extraits).

[...] Nancy made straight up to the officer [...] In reply to this incoherent questioning, the old man <u>informed</u> the deeply affected sister that Oliver had been taken ill in the office, and discharged in consequence of a witness having proved the robbery to have been committed by another boy, not in custody ; and that the prosecutor had carried him away, in an insensible condition, to his own residence [...] (chap. XIII, cns)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] Nancy alla droit à l'agent de police [...] En réponse à ces questions incohérentes, l'agent de police raconta à cette sœur affligée comme quoi Olivier s'était évanoui dans le bureau du magistrat, et comment, sur la déposition d'un témoin qui avait prouvé que le vol avait été commis par un autre enfant, qui s'était sauvé, il avait été acquitté et emmené par le plaignant à la demeure de ce dernier [...] (78)	[...] Nancy alla droit à l'agent de police [...] Pour répondre à ces questions incohérentes, l'agent informa la pauvre sœur éplorée qu'Olivier était tombé évanoui dans le bureau de police, qu' il avait été renvoyé de la plainte parce qu'un témoin avait prouvé que le vol avait été commis par un autre, et qu'il avait été emmené sans connaissance, par le plaignant , à la maison de ce dernier. (vol. 1, 173)	[...] Nancy alla tout droit au sergent [...] En réponse à cette question incohérente, le vieil homme fit savoir à la sœur éplorée qu'Olivier était tombé malade au commissariat et avait été relaxé après qu' une déposition eût établi que le vol avait été commis par un autre garçon, lequel n'avait pas été arrêté; et que le plaignant l'avait transporté jusqu'à sa résidence personnelle. (207)	[...] Nancy se rendit directement auprès du fonctionnaire [...] En réponse à cette suite incohérente de questions, le vieux informa cette sœur si profondément affectée qu'Olivier s'était trouvé mal dans le bureau et qu' il avait bénéficié d'un non-lieu , un témoin ayant prouvé que le vol avait été commis par un autre garçon, qui n'était pas sous les verrous; le plaignant l'avait emmené, sans connaissance, à son propre domicile [...] (131)

La même stratégie de fidélité au greffage a cours dans le discours des personnages, lorsque les éléments greffés sont dotés d'une valeur référentielle.

1.4.1.2 Traduction des termes spécialisés à valeur référentielle dans le discours direct de personnages

Cette stratégie traductive confirme que, prototypiquement, « une langue spécialisée est parlée par des locuteurs identifiables à leur rôle social par des éléments reliés à leur compétence » (Condamines et Rebeyrolle 176). Dans cette perspective, les

traducteurs conservent le registre spécialisé, car les termes employés sont directement pris en charge par des professionnels.

Le procès d'Oliver, au chapitre XI, en est un très bon exemple, avec les multiples expressions spécialisées utilisées par le magistrat ou les hommes de loi présents. Par exemple, l'agent renseigne tout d'abord le juge Fang, à sa demande, sur la qualité de M. Brownlow : « He appears against the boy. » Les traducteurs utilisent alors tous un vocabulaire spécialisé : les verbes « comparaître », « déposer » et le substantif « plaignant » appartiennent au domaine légal.

He appears against the boy.			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Il comparaît contre ce garçon. (62)	Il comparaît comme plaignant contre ce garçon. (vol. 1, 137)	Il vient déposer contre le gamin. (175)	C'est le plaignant contre le garçon. (107)

Le juge interroge ensuite l'homme de loi sur l'activité de M. Brownlow au moment des faits. Ce dernier est nommé en termes juridiques « the prosecutor », repris par un équivalent du même registre par les traducteurs.

The prosecutor was reading, was he?' inquired Fang, after another pause.			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage avec le témoignage du libraire supprimé (65)	La partie civile était en train de lire, n'est-ce pas ? demanda Fang après un autre silence. (vol. 1, 143)	Le plaignant lisait, n'est-ce-pas ? demanda Croc après un nouveau silence. (181)	Le plaignant lisait, n'est-ce-pas ? demanda Fang après un nouveau silence. (111)

Toujours dans le même passage, Émile de La Bédollière, comme par « excès de zèle » va même jusqu'à étoffer sa traduction par une expression idiomatique de nature juridique, « dans l'exercice de ses fonctions », sans que cela ne soit vraiment justifié (d'où l'utilisation d'un registre non spécialisé par les autres traducteurs).

You're an insolent, impertinent fellow. How dare you bully a magistrate!			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Vous êtes un impertinent, un drôle, d'oser ainsi braver un magistrat dans l'exercice de ses fonctions? (62)	Vous êtes un insolent, un impertinent, d'oser braver un magistrat. (vol. 1, 137)	Vous êtes un insolent et un impertinent. Comment avez-vous l'audace d'essayer d'intimider un magistrat? (176)	Vous n'êtes qu'un impertinent, un insolent! Comment osez-vous malmenier un magistrat? (107)

Un dernier exemple issu d'un autre passage illustre le même phénomène. Cet extrait correspond à l'annonce passée par M. Brownlow dans le but de retrouver Oliver. Celle-ci est intégrée au texte et dispose du titre suivant : « FIVE GUINEAS REWARD ». Il est ensuite fait référence à la récompense en question dans le corps de l'annonce : « **The above reward** will be paid to any person who will give such information as will lead to the discovery of the said Oliver Twist [...] » (chap. XVII). Le tour « the above reward », correspond à une formulation assez formelle courante dans les documents administratifs ; nous y reviendrons dans le chapitre suivant. Tous les traducteurs utilisent l'équivalent « ci-dessus ».

En outre, l'adjectif « said », qui va de pair avec ce type de discours, est également rendu par un terme d'un registre spécialisé. La majorité des traducteurs choisissent un participe composé dont la base est le verbe « dit », formule du domaine juridique : « Dit II. *Adj., DR. (procédure)*. [Avec agglutination de l'article] *Ledit, ladite, lesdits, lesdites, audit, auxdites* + nom propre ou nom commun désignant une pers. ou une chose ; » (TLFi). Un des traducteurs opte pour le participe « susnommé », du même registre : « Dans la *lang. jur. ou admin.* Qui a été mentionné avant, plus haut dans le texte. *Synon. susdit, susmentionné.* »

The above reward will be paid to any person who will give such information as will lead to the discovery of the said Oliver Twist [...] (chap. XVII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
La récompense ci-dessus sera accordée à quiconque donnera des renseignements qui puissent amener à la découverte audit Olivier Twist [...] (102)	[...] La récompense ci-dessus sera accordée à quiconque fournira des renseignements qui puissent faire retrouver ledit Olivier Twist [...] (vol. 1, 233)	[...] la récompense ci-dessus sera versée à toute personne qui donnera des renseignements conduisant à retrouver le susnommé Olivier Twist [...] (258)	[...] la récompense ci-dessus indiquée sera versée à toute personne qui fournira des renseignements pouvant mener à la découverte audit Olivier Twist [...] (169)

Tous ces exemples montrent que la fonction référentielle des unités spécialisées greffées est un critère déterminant dans leur reproduction par les traducteurs du XIX^e siècle, peu importe le contexte discursif dans lequel ces occurrences apparaissent. Cependant, les exemples suivants vont mettre en évidence que, bien au-delà de la fonction principale du langage des occurrences greffées, c'est l'origine énonciative de ces occurrences qui va jouer un rôle déterminant dans la stratégie de traduction adoptée par les traducteurs du XIX^e siècle. En effet, les greffons à valeur parodique

apparaissant dans le discours des personnages sont conservés dans le texte d'arrivée par ces traducteurs.

1.4.2 Cas de greffage d'occurrences spécialisées à valeur parodique dans le discours des personnages

Les traducteurs du XIX^e siècle tendent à reproduire les occurrences parodiques greffées dans le discours des personnages. Les différents extraits qui vont suivre en sont la parfaite illustration. De nouveau, deux modes de fonctionnement de ce greffage sont notables : la parodie par transposition, et la parodie par imitation.

1.4.2.1 Parodie par transposition

Deux extraits, issus de deux domaines spécialisés différents, mettront en lumière la stratégie de fidélité adoptée par les traducteurs du XIX^e siècle. Dans le passage ci-dessous, le terme médical « hoptalmy », dénotant une brûlure de la cornée, est utilisé en contexte parodique : un des voleurs emploie ce vocabulaire érudit lors d'une boutade. Les traducteurs du XIX^e siècle conservent le greffage parodique dans leur traduction.

'Why, the sight of you, Mr. Fagin, would cure the hoptalmy !' (chap. XXVI)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Vous devenez si rare que votre présence suffirait pour guérir de l'ophtalmie! (151)	En vérité, monsieur Fagin, rien que de vous voir il y a de quoi guérir d'une ophtalmie [...] (344)	Le plaisir de vous voir suffirait à nous guérir des ophtalmiques! (355)	La vue de votre personne suffirait à guérir de la lophthalmie (239)

Il en est de même pour l'extrait suivant. Le Dodger, lorsqu'il comparaît devant le juge Fang, s'exprime en des termes empruntés aux codes langagiers de l'administration et du droit. Les traducteurs reproduisent ce greffage parodique, notamment en traduisant la formule « I shall thank... » par une formulation issue du langage administratif, « Je vous serais obligé de... », « Formule traditionnelle qui précède une demande, une instruction, un ordre et combine les deux acceptions de “inciter à” et “rendre service” (d'apr. *Admin.* 1972) » (TLFi).

<p>I shall thank the madg'strates to dispose of this here little affair, and not to keep me while they read the paper, for I've got an appointment with a genelman in the City, and as I am a man of my word and wery punctual in business matters, he'll go away if I ain't there to my time, and then pr'aps ther won't be an action for damage against them as kep me away. (chap. XLIII)</p>			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
<p>J' vous s'rai obligé, poursuivit-il s'adressant aux magistrats, de terminer cette petite affaire au plus vite, et de ne pas m' tenir en suspens, au lieu d'vous amuser à lire le journal, car j'ai rendez-vous avec un monsieur, dans la Cité, et comme il sait que je suis très exact, pour ce qui est des <i>affaires</i>, et que je n'ai jamais manqué à ma parole, il s'en ira, d'abord, je vous préviens, si je n'arrive pas à l'heure dite. Avec ça qu' je ne r'clamerai point des dommages et intérêts contre ceux qui m'auront fait perdre mon temps ; (267)</p>	<p>Je vous serais bien obligé, messieurs les juges, de dépêcher cette petite affaire et de ne pas me tenir comme ça le bec dans l'eau, à lire votre journal. J'ai un rendez-vous avec un monsieur dans la Cité, et comme je suis très exact quand il s'agit d'affaires, il s'en ira, c'est sûr, si je ne suis pas arrivé à l'heure ; et puis je ne vous demanderai pas des dommages et intérêts pour le tort que vous m'aurez fait ; (vol. 2, 232)</p>	<p>Je serai reconnaissant à messieurs les magistrats de régler cette petite affaire, et de ne pas me faire attendre le temps qu'ils lisent leurs journaux, parce que j'ai un rendez-vous avec un bonhomme à la Cité, et comme je suis un homme de parole, et très ponctuel dans les questions commerciales, il va s'en aller si j'arrive pas à l'heure dite, et alors on verra si y aura pas un procès en dommages-intérêts contre ceux qui m'auront empêché d'y aller. (593)</p>	<p>J'serais bien obligé aux magistrats de régler c'te p'tite affaire et d'pas m'tenir là pendant qu'y lisent leur journal pas que j'ai un rendez-vous avec un monsieur d'la Cité ; comme j'suis un homme de parole et très exact en affaires, y s'en ira si j'suis pas à l'heure, et alors y aura-t-y pas une plainte en dommages-intérêts contre les ceusses qui m'auront empêché d'y être? (416)</p>

D'autres passages ont plutôt trait à la parodie par imitation. Dans ce cas également, les traducteurs du XIX^e siècle, comme les traducteurs du XX^e siècle, reprennent la parodie dans leur traduction.

1.4.2.2 Parodie par imitation

Toujours lors du procès du Dodger, ce dernier dote la Chambre des Communes d'un vice-président, mais « le titre de vice-président de la Chambre des Communes n'existe que dans l'esprit du Renard. » (Ledoux 529). Selon nous, outre l'ignorance possible du protagoniste, cette expression est un moyen de mettre en scène, de façon parodique, le côté pompeux des titres dans le monde professionnel. Le titre

de « vice-président de la Chambre des Communes » ne fait référence à personne en particulier, mais dispose d'un côté ronflant caractéristique du langage professionnel que le protagoniste a bien assimilé. Les traducteurs traduisent l'occurrence parodique de façon littérale.

[...] my attorney is a-breakfasting this morning with the Vice President of the House of Commons ; [...] (chap. XLIII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] D'ailleurs mon défenseur est maintenant à déjeuner avec le vice-président de la chambre des communes [...] (268)	[...] mon avocat est en train de déjeuner avec le vice-président de la Chambre des communes ; (vol. 2, 235)	[...] d'ailleurs mon homme de loi, il déjeune ce matin avec le vice-président de la Chambre des communes ; [...] (595)	[...] mon avoué déjeune ce matin avec le vice-président de la Chambre des Communes . (417)

Dans un autre passage, le greffage parodique concerne une expression juridique latine. Un vendeur utilise de façon erronée l'expression « non est inventus ». Sylvère Monod recourt à la note du traducteur pour expliquer ce qui est en jeu : « Le texte porte *non ist wentus*, ce qui représente une forme corrompue et à demi anglicisée de l'expression juridique : *non est inventus* (il n'a pas été trouvé) désignant une déclaration par laquelle le shérif fait connaître qu'il n'a pas pu transmettre une assignation à son destinataire. » A l'évidence, cette déformation de l'expression par le personnage témoigne de son manque d'éducation. Cependant, comme dans l'exemple précédent, c'est moins cette ignorance que le côté jargonnant de l'expression, encore plus visible ici, qui est mis en scène. Le personnage parle en termes juridiques et imite grossièrement une expression latine qu'il ne maîtrise pas. Les traducteurs conservent cet effet dans leur traduction en reproduisant le terme technique accompagné d'une déformation.

Non istwentus, as the lawyers say,' replied the little man [...] (chap. XXVI)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Non est ventus, comme disent les hommes de loi [...] (152)	Non est ventus, il n'est pas venu, comme disent les gens de loi [...] (345)	Non est venus, comme disent les gens de loi [...] (355)	Non istwentus, comme disent les hommes de loi [...] (240)

Tout cela nous amène à dire que les traducteurs du XIX^e siècle acceptent sans problème que le discours des personnages soit créatif, au contraire de celui du narrateur. Une dernière étude de cas, dédiée au métalangage, va montrer la détermination dont ces traducteurs font preuve dans cette entreprise.

1.4.3 Dégreffage du métalangage dans le discours du narrateur⁹⁰

Certains passages sont clairement dotés d'une fonction métalinguistique ; « le langage y est alors employé pour parler du langage. » (Rey-Debove 1) Ces occurrences sont elles aussi à l'origine d'une tonalité comique. En effet, le métalangage, qui revêt un caractère plutôt formel, est utilisé par le narrateur pour reprendre les dires de certains personnages (en l'occurrence, dans les exemples qui vont suivre, Bumble, Noah Claypole ou Master Bates) dont le langage est loin d'être de bon aloi, du fait d'incorrections phonétiques ou grammaticales, ou d'un niveau de langue familier.

De nouveau, comme pour les occurrences spécialisées médicales et juridiques, deux tendances distinctes de traduction émergent selon les siècles de composition : les traducteurs du XIX^e siècle tendent à transformer, voire à éliminer, les occurrences métalinguistiques, tandis que les traducteurs du XX^e siècle tendent à les conserver. Ceci s'explique par le fait que les occurrences métalinguistiques ressortissent d'un discours quelque peu « scientifique » ou, du moins, qui se caractérise par une certaine technicité ; il s'agit également d'un discours professionnel. Il en résulte un jeu créatif sur le registre. La conséquence est une « censure » de ces termes dans les traductions du XIX^e siècle. Deux exemples vont être exposés, qui illustreront plusieurs procédés de traduction utilisés généralement par ces traducteurs pour éviter de reproduire le métalangage. Les traductions du XX^e siècle seront données et commentées à titre informatif.

Parfois, une opération de modulation permet aux traducteurs du XIX^e siècle de proposer une traduction sans variation du registre. C'est ce qu'illustre l'exemple suivant. Le narrateur utilise l'expression périphrastique « the very expressive monosyllable » pour reprendre le verbe « whip », dont la prononciation est déformée en « whop » par Noah Claypole. La difficulté de traduction est accrue par le lien qui unit le terme métalinguistique à l'avant-texte.

En français, le terme « whip » devient, selon les traductions « t'en fichier », « te secouer », « te rosser », « te passer une raclée », ce qui oblige à changer de point de vue

⁹⁰ Jakobson (62-94) reprend la distinction établie par les logiciens entre le « langage-objet » et le « métalangage » : « A distinction has been made in modern logic between two levels of language : object-language speaking of objects and metalanguage speaking of language. ». Le métalangage est utilisé chaque fois qu'un discours est centré sur le code.

pour faire référence au terme en question. Cependant, comme le montrent les traductions du XX^e siècle, ce changement de point de vue ne nécessite par forcément d'éliminer toute référence métalinguistique. Sylvère Monod conserve un terme métalinguistique assez sibyllin, avec le substantif « vocable », tandis que Francis Ledoux opte pour un terme métalinguistique plus commun, avec le substantif « mot ». En revanche, les traducteurs du XIX^e siècle éliminent cette référence métalinguistique ; ils optent pour un terme décrivant les actes de langage accomplis lorsque le protagoniste répond à Oliver, « «j'men vais t'en fichier» (EDB) ou « «je vais te secouer» (AG) : Émile de La Bédollière, retient l'idée de « menace », Alfred Gérardin lui l'idée de « promesse ».

<p>"Then I'll whop yer when I get in [...]" Oliver had been too often subjected to the process to which the very expressive monosyllable just recorded bears reference [...] (42)</p>			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
<p>«j'men vais t'en fichier en entrant [...]" Olivier avait été trop souvent assujetti aux effets d'une semblable menace [...] (32)</p>	<p>«je vais te secouer [...]" Olivier avait trop souvent éprouvé les effets de semblables promesses [...] (60)</p>	<p>«je vais te rosser quand je serai rentré [...]" Olivier avait trop souvent subi le traitement auquel fait allusion le vocable expressif que nous venons de citer [...] (109)</p>	<p>«j'vais te passer une raclée [...]" Olivier s'était vu trop souvent soumis au procédé auquel faisait allusion le mot fort expressif rapporté ci-dessus [...] (58)</p>

Dans d'autres cas, les traducteurs feront usage d'un terme dont la valeur métalinguistique est peu saillante ou recourront à l'effacement, deux méthodes employées dans l'occurrence qui va suivre.

Le procédé rhétorique mentionné, l'« apostrophe », est supprimé par Alfred Gérardin, et remplacé par un terme courant, le mot « discours », par Émile de La Bédollière.

Les traducteurs du XX^e siècle conservent, quant à eux, le commentaire métalinguistique. Sylvère Monod, par souci d'exactitude, remplace le terme en question par « exclamation », puisque, à proprement parler « oh, my eye! » n'est pas une apostrophe.

[...] 'oh, my eye! The vivid imagination of Master Bates presented the scene before him in too strong colours. As he arrived at this apostrophe , he again rolled upon the door-step [...] (88)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] “- Ah ! Dieu, s'il est possible !” L'imagination active de maître Bates lui représentait la scène sous des couleurs trop fortes ; quand il en fut à ce point de son discours , il se roula sur le seuil de la porte [...] (72)	“[...] c'est trop fort.” La vive imagination de maître Bates lui représenta de nouveau cette scène sous un jour si comique qu'il ne put continuer, et retomba à terre [...]. (158)	“ [...] ah, nom d'un chien !” En arrivant à cette exclamation , il roula derechef sur la marche [...] (195)	“ [...] ah, mince alors !” Quand il arriva à cette apostrophe , il se roula de nouveau sur la marche. (121)

Conclusion

Il est évident que la stratégie de dégreffage mise en œuvre par les traducteurs du XIX^e siècle n'est pas défendable, même si l'on prend en compte leurs éventuelles craintes quant à l'effet créé sur le lecteur de la langue d'arrivée. Comme nous l'avons démontré, il est possible de garantir l'équivalence d'effet avec un phénomène de greffage « partiel » dans le texte d'arrivée. A cet égard, la stratégie de reproduction du greffage mise en œuvre par les traducteurs du XX^e siècle est louable. Malheureusement, elle est loin d'atteindre l'effet escompté, que ce soit dans le cas de la parodie par transposition, ou de la parodie par imitation. Finalement, entre le dégreffage des occurrences, et les greffons reproduits mais avortés, les quatre traductions ne rendent pas vraiment hommage à ce fait de style dickensien.

Ce chapitre traitant des occurrences spécialisées met en jeu deux phénomènes majeurs de l'écriture de Charles Dickens, qui vont nous permettre d'ouvrir notre étude, et d'approfondir les stratégies de traduction présentées. Nous allons, dans les deux chapitres suivants, nous pencher plus avant sur les deux faits de style dickensiens esquissés dans le chapitre premier. L'un sera d'ordre syntaxique, car il s'agira de la prédilection de l'auteur pour les formes nominales ; l'autre sera de nature sémantique, puisqu'il concernera les associations lexicales créatives qui fourmillent dans le discours du narrateur. Cette dernière analyse sera, de nouveau, l'occasion de souligner l'amoindrissement de la créativité de la voix narrative en ce qui concerne les traductions du XIX^e siècle. Quant au chapitre abordant la traduction des constructions nominales,

il permettra de souligner d'autres limites dans les traductions du XX^e siècle, et de sortir, en partie, du schéma plutôt binaire qui jusqu'à présent faisait s'opposer traductions du XIX^e siècle et traductions du XX^e siècle. Mais avant cela, revenons justement à cette dichotomie, caricaturale, pourrait-on dire, mais bien réelle pour certains faits de style, en analysant les choix de traduction relatifs aux associations lexicales non conventionnelles, dont regorge le discours du narrateur.

CHAPITRE 2.

Le « brouillage des repères sémantiques » : entre perte des points de repère et retour à ces points de repère en traduction

Introduction

La prose dickensienne se caractérise par certaines formulations correctes syntaxiquement, mais peu naturelles d'un point de vue sémantique. Celles-ci résultent des libertés prises par Dickens avec certaines règles sémantiques assurant la production d'énoncés non marqués, c'est-à-dire acceptables. C'est en cela que ces règles peuvent être envisagées comme des points de repère⁹¹ pour le locuteur. Les points de repère en jeu sont, pour bon nombre de ces formulations, les règles (ou contraintes) sélectionnelles, et, pour certaines d'entre elles, le principe de cohérence référentielle. Le non-respect de ces règles, autrement dit le « brouillage des repères sémantiques », conduit à la mise en rapport de termes peu compatibles sémantiquement, ce qui suscite un certain sentiment d'étrangeté à la lecture de ces formulations.⁹² Les occurrences analysées seront principalement issues, comme dans le chapitre premier, du discours du narrateur, dans le but de continuer notre démonstration reposant sur la prise en compte de l'originalité du discours du narrateur et de l'influence de celle-ci sur les traductions.

L'un des deux points de repère sémantiques en jeu correspond aux règles sélectionnelles. Elles ont été théorisées par Chomsky et ses collaborateurs pour garantir la génération d'énoncés acceptables sémantiquement. Elles président à la « distribution sémantique d'un terme » (Carter 181), conformément à la propriété fondamentale même de la langue d'être un système qui repose sur deux principes opposés de liberté et de contrainte :

91 Le terme « repère » sera utilisé dans son sens large : « Tout élément abstrait ou indice permettant de reconnaître, de situer quelque chose dans une chronologie, un ordre, une continuité, un ensemble de faits, de phénomènes. » (*TLFi*) Nous partons du principe que les règles sémantiques fonctionnent comme autant d'éléments abstraits destinés à guider le locuteur lorsqu'il s'exprime.

92 Le non-respect des règles de restriction de sélection mène à des phrases qui seront qualifiées d'« anormales » (Vandeloise 180) ; d'où le titre de l'article de Tzvetan Todorov traitant de ce phénomène : « Les anomalies sémantiques », article auquel nous ferons référence tout au long de notre propos.

A l'origine du mécanisme de restriction combinatoire se trouve une propriété essentielle de la langue en tant que système : la propriété combinatoire. La langue constitue en effet un système combinatoire. Comme tout système de ce type, elle comporte d'un côté des éléments et, de l'autre, les règles qui régissent les relations qu'entretiennent ces éléments à l'intérieur du système. La particularité des systèmes combinatoires est de permettre, à partir d'un nombre limité d'éléments, la génération d'un nombre illimité d'objets finis. (Pecman 4)

Les contraintes déterminant la combinatoire lexicale sont effectivement multiples⁹³ se divisant généralement en règles syntaxiques et en règles sémantiques, parmi lesquelles l'on distingue les contraintes collocationnelles et sélectionnelles. Notre analyse se concentrera sur les libertés prises dans le texte de départ avec les restrictions sélectionnelles. Ces contraintes reposent sur l'identification du contenu sémantique d'un mot par le biais de traits sémantiques, qui vont permettre de « restreindre ses virtualités sélectionnelles » (Starets 80), en d'autres termes, ses possibilités combinatoires. Les principaux traits sémantiques généralement utilisés sont les suivants :

[+commun/-commun] marque l'opposition entre les noms communs et les noms propres [...]
[+animé/-animé] marque l'opposition entre les êtres animés et les êtres non animés (objets, idées) [...]
[+humain/-humain] marque l'opposition entre les êtres humains, et les animaux, les objets, les idées [...]
[+concret/-concret] marque l'opposition entre le réel concret perceptible par les sens ou imaginé comme tel, et le réel abstrait, les notions, relations, qualités, états appartenant aux êtres et aux choses. [...] (Brecks 144)

A ces principaux traits sémantiques, nous ajouterons, pour la cohérence de notre analyse, le sème [+animal/-animal], afin de compléter le couple humain/inanimé ; le système existant est effectivement défaillant pour rendre compte de la structure de verbes sélectionnant typiquement un animal, tels « mettre bas » ou « dresser » (Le Pesant et Mathieu-Colas 10). Par ailleurs, par souci d'exhaustivité lors de

93 «Le problème de la bonne formation des énoncés a ainsi été l'objet d'une attention toute particulière de la part des logiciens et des grammairiens dès le XII^e siècle. [...] Ebbesen classe les règles de bonne formation en I) règles syntaxiques (exemple : l'accord) qui relèvent du domaine de la grammaire ; II) règles sémantiques (dont le statut semble poser problème (grammaire ou logique ?) ; III) règles logiques.» (Le Priault 60)

l'étude des arguments sélectionnés par certains des prédicats étudiés, nous adopterons également, à l'instar de Denis Le Pesant et Michel Mathieu-Colas (10), le trait [locatif].

Ainsi, par exemple, au niveau du groupe prédicatif, la tête du syntagme, le prédicat, va sélectionner des arguments en fonction de ses affinités combinatoires propres ; ces restrictions, d'ordre sémantique, sont indiquées dans la description de la sous-catégorisation du mot, selon la règle d'écriture suivante :

manger : V , + [N (animé) ——— N (concret)]

La première formule signifie que le sujet de manger doit être animé et l'objet direct concret.

(Vandeloise 182)

Nous adopterons, pour notre part, la règle d'écriture proposée par Denis Le Pensant et Michel Mathieu-Colas (10), qui rend compte de la caractérisation des arguments d'un prédicat de la façon suivante :

N_0 :humain MANGER N_1 :concret.

Lorsque, dans certains cas, les traits sémantiques cesseront d'être pertinents pour notre propos, nous aurons recours au système des « classes d'objets », terme qui, comme le spécifient Denis Le Pesant et Michel Mathieu-Colas (12), n'est pas à lier à « l'interprétation usuelle que reçoit cette expression en logique », mais qui correspond à un « typage des arguments » possibles d'un prédicat. En voici une présentation détaillée par Gaston Gross (79), à l'origine de cette théorie :

Certains prédicats ont un large spectre d'arguments, au point de pouvoir être décrits avec une précision suffisante à l'aide des traits syntaxiques (humain, animal, végétal, concret, locatif, temps, abstrait). Le verbe rire peut avoir comme sujet n'importe quel humain [...] Mais il existe un très grand nombre de prédicats pour lesquels l'indication du trait syntaxique est insuffisante. Les différents emplois de prendre [...] ont tous comme compléments des substantifs concrets. Il faut pour cela spécifier à l'intérieur du trait "concret" les différentes classes d'objets qui sélectionnent le sens avec une précision suffisante pour le traitement automatique. Si on dresse la liste de tous les éléments de chaque classe : aliments, boissons, médicaments, moyens de transport, [...] on est en mesure de reconnaître et de générer automatiquement toutes les phrases possibles construites autour des différents emplois de prendre.

La théorie des classes d'objets, dont la finalité première pour le lexicographe est le traitement automatique, sera exploitée à d'autres fins dans notre analyse : ces

« classes lexicales » (Le Pesant et Mathieu-Colas 12), formées d'ensembles de mots sémantiquement apparentés, permettent, à l'instar des traits sémantiques, de préciser l'origine du brouillage des repères pour un prédicat donné.

D'un point de vue syntaxique, « Il existe des restrictions sémantiques combinatoires pour tous les rapports syntactiques [...] (déterminant + déterminé, sujet + verbe, verbe + objet, nom + complément du nom) [...] » (Todorov, « Les anomalies sémantiques » 105). Ceci signifie que, comme dans le cas du syntagme prédicatif évoqué plus tôt pour illustrer la règle, les contraintes sélectionnelles s'appliquent, de la même façon, au noyau du syntagme nominal, dont la tête ne sera compatible qu'avec certains pré-modificateurs ou post-modificateurs, selon leurs traits sémantiques respectifs. Le principe de sélection opère au niveau du syntagme⁹⁴ nominal et du syntagme prédicatif⁹⁵, mais pas seulement. En effet, comme le précise Tzvetan Todorov (107), celui-ci fonctionne également, dans certains cas, à l'échelle de la phrase⁹⁶, lorsque, par exemple, cette dernière résulte de la mise en rapport de deux propositions par le biais de la coordination : « [...] la règle de transformation qui lie deux suites lexicales par des conjonctions comme *et*, *mais*, etc., [...] exige que les deux suites aient la catégorie grammaticale “abstrait” ou “concret” en commun. » (Tzvetan Todorov « Les anomalies sémantiques » 107). Tous ces cas de figure, hormis l'association *nom + complément du nom*, seront abordés dans les exemples qui alimenteront notre réflexion.

Venons-en, maintenant, au second point de repère linguistique évoqué, le principe de cohérence référentielle. Tout d'abord, par « cohérence », il faut entendre : « [la] Qualité d'un texte ou d'un énoncé dont tous les éléments sont interdépendants et forment un ensemble lié » (Delisle 18). Celle-ci repose sur plusieurs paramètres : « La cohérence est fonction de divers éléments : enchaînement des énoncés, choix du vocabulaire, réseaux lexicaux, clarté des rapports logiques et absence d'hiatus dans l'exposition et la progression des idées. » (ibid. 18) Nous nous concentrerons plus particulièrement sur la cohérence dite « référentielle », qui correspond à l'un des deux

94 Le syntagme est à concevoir comme « un groupe de mots qui, ensemble, constituent une unité syntaxique remplissant une fonction dans la phrase. Il consiste en un élément principal, sa tête, et, éventuellement, d'autres éléments qui s'ajoutent à la tête. » (Starets 19)

95 « Élément syntaxique formé par l'expression d'un prédicat et de ses arguments, c'est-à-dire par un verbe, son C0, son C1 ou son attribut ou complément prépositionnel de localisation (verbes copulatifs). » (Groussier 154)

96 Nous reprendrons les éléments de définition de la phrase proposés par Martin Riegel (54) : « une phrase est une séquence de mots qui a la double caractéristique de constituer à la fois le niveau supérieur de regroupement syntagmatique et l'unité minimale de communication propositionnelle. [...] Sémantiquement, le contenu d'une phrase se représente comme une prédication articulant un ou plusieurs arguments autour d'un pivot prédicatif. [...] Mais *phrase* désigne plus communément une proposition au sens grammatical du terme lorsqu'elle constitue un segment grammaticalement autonome (donc) susceptible de se combiner textuellement avec d'autres segments du même type. »

principaux types de cohérence dégagés par Ted Sanders et Pander Maat (592) ; elle a comme particularité de reposer principalement sur l'utilisation d'anaphoriques nominaux :

Generally speaking, there are two respects in which texts can cohere:

1. **Referential coherence:** *smaller linguistic units (often nominal groups) may relate to the same mental referent (see Discourse anaphora).*
2. *Relational coherence: Text segments (most often conceived of as clauses) are connected by coherence relations like Cause-Consequence between them (see Clause relations) (cns)*

A la lumière de ces deux définitions, nous pouvons conclure que les anaphores⁹⁷ nominales, dans la mesure où elles participent à la cohérence d'un texte, ont un vocabulaire qui permet de garantir la « clarté des rapports logiques » ainsi que « l'absence d'hiatus dans l'exposition des idées » ; par conséquent, nous désignerons comme « étroit » ou « serré » le lien sémantique qui unit typiquement l'anaphorique et son antécédent.

Le brouillage des deux points de repère sémantiques que nous venons d'évoquer se manifeste par les libertés prises avec les deux principes sémantiques en question. Dans le cas de la cohérence référentielle, le rapport entre l'anaphorique et son antécédent devient parfois « lâche » dans le discours du narrateur, attendu que certaines anaphores nominales fonctionnant sur le mode de l'ironie « faussent » ce lien typique et instaurent, de ce fait, du jeu dans la relation. Au niveau syntagmatique et phrastique, certaines associations lexicales ne respectent pas les règles sélectionnelles ; c'est le cas des combinaisons lexicales métaphoriques, hypallagiques⁹⁸, quantifiantes, et relevant de l'attelage⁹⁹.

97 Pour la clarté de l'exposé, il nous faut rappeler la conception traditionnelle de l'anaphore. Michel Ballard en propose la définition suivante : « La reprise, sous une autre forme, d'un référent antérieurement exprimé dans le discours. La relation anaphorique peut se décrire comme un lien sémantique entre deux éléments du discours : la source (ou antécédent) et l'anaphorique ; on dit que la source et l'anaphorique sont en situation de coréférence. » (*Versus* 2, 138)

98 L'adjectif « hypallagique » est à lier à la figure de l'hypallage, « une figure grammaticale qui consiste à mettre un terme en relation avec un support qui n'est pas le sien, selon la réalité, la norme (présente en arrière-plan sous forme de collocation) ou la logique » (Ballard *Versus* 2, 263). Nous utiliserons cet adjectif en nous inspirant du couple « métaphore »/ « métaphorique », ce dernier adjectif est utilisé pour qualifier ce qui relève de la métaphore, ce « Qui est fondé sur le recours à la métaphore ou en résulte. » (*TLFi*) L'adjectif « hypallagique » renverra alors à ce « Qui est fondé sur le recours à l'hypallage ou en résulte. » Nous aurons également recours au terme « transféré », traditionnellement utilisé en anglais pour désigner les hypallages avec les expressions « transferred collocation » ou « transferred epithet » (Hori 69).

99 Nous proposerons, pour l'instant, la définition que donnent Henry Bénac et Brigitte Réauté du zeugme sémantique, aussi appelé attelage (253) : « Figure qui consiste à rattacher à un même mot deux éléments dont l'un discordé avec l'autre, soit grammaticalement [...] soit sémantiquement, l'un

Du point de vue littéraire, cette perte des repères, inscrite au cœur du langage dickensien, et affectant les trois niveaux linguistiques mentionnés, semble se faire le miroir d'une société en plein changement, affectée par un bouleversement de certaines valeurs fondamentales, qui sont autant de points de repère pour les individus dans cette société ; la manifestation la plus visible en étant la déshumanisation de l'individu. Comme nous allons nous attacher à le démontrer, le phénomène de brouillage sémantique reste lié aux principaux leitmotivs qui traversent l'œuvre : la réification, l'animisme et la violence ; plus généralement, c'est l'un des ressorts de l'ironie et de l'humour dickensiens.

Du point de vue de la traduction, généralement, le défi n'est pas tant de traduire ces occurrences que de résister à une tendance des traducteurs à homogénéiser ce qui est de l'ordre de l'hétérogène. Et dans la mesure où ce brouillage des repères sémantiques conduit à la mise en rapport de termes peu compatibles du fait de leurs spécificités sémantiques respectives, les occurrences en question seront marquées du sceau de l'hétérogénéité. L'homogénéisation est une défaillance de traduction relevée par Antoine Berman (60) : « Elle consiste à unifier sur tous les plans le tissu de l'original, alors que celui-ci est originairement hétérogène ». Il s'agira en conséquence pour le traducteur à ne pas céder à ce mouvement naturel de « *peignage* inhérent à la traduction » (qtd. in Berman 60). Le défi sera d'autant plus grand pour les traducteurs du XIX^e siècle qui, comme nous l'avons souligné dans le premier chapitre, vont avoir tendance à polir le discours du narrateur.

Comme c'était le cas pour les traductions des occurrences spécialisées, les tendances de traduction observables recourent globalement les siècles de composition des œuvres du corpus. Les traducteurs du XX^e siècle vont généralement, sauf négligences ponctuelles, s'attacher à reproduire le phénomène de brouillage des repères en jeu dans le texte de départ. Cette entreprise est plutôt couronnée de succès, sauf dans certains cas, du fait de « défaillances » de la langue d'arrivée par rapport à la langue de départ ; l'intérêt de ces occurrences est alors de mettre en lumière la créativité dont savent faire preuve les traducteurs du XX^e siècle en de pareilles circonstances. Ce chapitre sera également l'occasion de confirmer la tendance esquissée dans le précédent chapitre en ce qui concerne Emile de La Bédollière, à savoir sa conservation occasionnelle de formes marquées. Néanmoins, de façon générale, les traducteurs du XIX^e siècle ne sont fidèles au brouillage des repères sémantiques que lorsque l'hétérogénéité entre les éléments associés est moindre. Dans le cas contraire, ils

des deux étant seul en liaison habituelle avec le mot. » Nous compléterons cette définition lors de l'étude des associations lexicales relevant du zeugme sémantique.

essaient d'homogénéiser le « tissu textuel », pour reprendre la métaphore d'Antoine Berman. Ce faisant, comme lors du dégreffage des occurrences spécialisées, ils mettent à mal l'originalité du discours du narrateur. L'effet de sens commun aux phénomènes de greffage spécialisé et de brouillage des repères sémantiques étant plus généralement l'animisme et la réification, une piste possible expliquant cette stratégie pourrait être le rejet de ces deux phénomènes par les traducteurs du XIX^e siècle ; cependant, comme notre analyse va le confirmer, ce sera plus généralement l'ironie en jeu dans les différents type d'occurrences créatives relevées qui sera la source des changements mis en œuvre par les traducteurs du XIX^e siècle.

Les trois niveaux linguistiques affectés par ce brouillage des repères sémantiques, le syntagme, la phrase et le texte, ainsi que les deux principes sémantiques mis en jeu dans ce phénomène, guideront la progression de l'étude des traductions dans le présent chapitre.

2.1. Brouillage des repères sémantiques au niveau syntagmatique

Nous envisagerons les associations lexicales créatives au niveau du groupe nominal et du groupe prédicatif. Nous distinguerons différents types de combinaisons lexicales créatives à ces deux échelles. Nous analyserons, au niveau du syntagme nominal, les associations lexicales hypallagiques, qui résultent d'une combinaison marquée entre un substantif et son modifieur adjectival, et les associations lexicales « quantifiantes », qui sont le résultat d'une mise en rapport peu idiomatique entre un substantif et son déterminant ; nous étudierons, en outre, au niveau du groupe prédicatif, les associations lexicales métaphoriques, qui procèdent d'une association nomino-verbale ou verbo-nominale peu usuelle.

2.1.1 Associations lexicales métaphoriques

Le phénomène métaphorique peut être envisagé sous l'angle de la combinatoire sémantique. Effectivement, d'un point de vue syntactico-sémantique, selon Patrick Bacry (288), la métaphore consiste en une « substitution ou accolement, dans le cours d'une phrase, d'un mot à un autre mot situé sur le même axe paradigmatique – ces deux mots recouvrant des réalités qui présentent une certaine similitude ou qui sont données comme telles ». Sur le plan syntagmatique, cette substitution a comme effet de contrarier les attentes combinatoires des termes en jeu. Sur le plan sémantique, lorsque le rapprochement effectué entre les deux « réalités » en question, par le biais de cette association lexicale, dispose d'un caractère inouï, créatif, et n'est dès lors évident que

pour l'auteur de la métaphore, celle-ci est qualifiée de « vive » : « La métaphore vive est une création d'auteur, on a alors affaire à une figure de style, qui confère de la force et de l'originalité à l'expression. » (Ballard, *Versus* 2, 132). Par conséquent, lorsque la métaphore ne dispose pas, ou ne dispose plus, de ces qualités, elle est alors qualifiée de « figée », de « morte » ou d'« éteinte ». Nous envisagerons le processus métaphorique selon une échelle de métaphorisation, dont la métaphore morte et la métaphore vive ne constitueront que deux pôles extrêmes ; ainsi, une métaphore pourra être plus ou moins vive, en d'autres termes, plus ou moins créative. De la même façon, les métaphores mortes, disposant d'un degré de suggestivité plus ou moins important, qui est fonction de ce que Anne-Marie Perrin-Naffakh (149) nomme « le pouvoir de représentation » d'un terme, pourront être considérées comme « plus ou moins éteintes ». Si nous tenons absolument à souligner cette distinction entre métaphore vive et métaphore morte, ainsi que l'idée d'un gradient de métaphorisation, c'est parce que ces paramètres s'avéreront déterminants dans la stratégie adoptée par les traducteurs du XIX^e siècle.

Les associations métaphoriques qui vont particulièrement retenir notre attention pour l'étude des traductions seront les formulations créatives mettant sur un même pied d'égalité l'humain et le « non humain », en d'autres termes, les associations lexicales de nature réifiante ou animiste. Ce dernier phénomène sera, à notre sens, un type particulier de personnification. Les définitions de la personnification et de l'animisme que nous avons rencontrées ne nous semblent pas pleinement satisfaisantes, du fait d'une délimitation assez approximative des deux principes, lorsque celle-ci existe¹⁰⁰ ; c'est pourquoi nous proposerons deux définitions en nous inspirant de la description de la personnification proposée par Henri Bénac et Brigitte Réauté (178) : « Procédé par lequel on attribue à une chose abstraite ou inanimée les propriétés, les traits d'un être animé (homme ou animal) ». Telle que nous la définissons, la personnification correspondra alors à un procédé par lequel on attribue à *un inanimé* ou à *un animal* les propriétés, les traits, d'un *humain*. Dans le cas de l'animisme, il s'agira alors d'attribuer à *un inanimé* les propriétés, les traits, d'un *animé* (humain ou animal). Nous rejoindrons ici la définition donnée par Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (5), à ceci près que nous verrons en ce phénomène un principe caractéristique non seulement de la langue elle-même, mais également de la parole, au sens saussurien du terme, c'est-

100 Dans la *Terminologie de la traduction*, par exemple, aucune différence n'est faite entre les deux phénomènes d'animisme et de personnification. Les deux termes sont traités comme des synonymes : l'entrée *personnification* nous renvoie à celle d'*animisme*, décrit comme une « Figure rhétorique qui consiste à attribuer à des choses inanimées ou à des entités abstraites des comportements, des sentiments ou des caractéristiques des êtres humains » (13).

à-dire comme utilisation de la langue; l'animisme sera ainsi une « Démarche de la langue [et de la parole] qui tend à donner aux choses le comportement des personnes. »

La mise en évidence de la corrélation entre le degré d'originalité des associations lexicales métaphoriques et la fidélité des traducteurs du XIX^e siècle aux métaphores en question passera, dans un premier temps, par l'analyse des traductions d'associations lexicales métaphoriques¹⁰¹ dont le degré de créativité n'est plus du tout, ou pratiquement plus, perceptible. Nous distinguerons trois cas de figure. Ainsi, par exemple, une très grande partie de l'originalité de l'expression a disparu dans les combinaisons de termes partageant le trait sémantique [+animé], autrement dit lors de la personnification des animaux; Tzvetan Todorov exprime cette idée en termes d'« anomalies plus ou moins fortes »: « [...] Une anomalie due à la contradiction “matériel/non-matériel” n'a pas la même valeur que l'anomalie fondée sur “animal supérieur/animal inférieur” [...] » (« Anomalies sémantiques » 10) De la même façon, l'originalité de la métaphore s'est affaiblie dans les associations lexicales qui ressortissent du cliché littéraire, dont Anne-Marie Perrin-Naffakh donne la définition suivante :

Le cliché, dans les limites que nous lui assignons, est loin de s'étendre à l'ensemble des faits ou procédés d'expression réitératifs. Pour qu'il s'agisse effectivement d'un cliché de style, il importe que l'énoncé répétitif présente une généralisation d'emploi réelle, dans la durée (n'étant pas dépendant d'une vague momentanée), dans la collectivité linguistique (n'étant pas bornée à l'usage d'un individu ou d'un groupe) et dans le système de l'expression littéraire (n'étant confiné ni dans la langue familière ni dans des formes d'énoncés spécialisés par leur appartenance générique. (48)

Enfin, toute l'originalité de l'expression s'est éteinte pour les associations lexicales reposant au cimetière des métaphores mortes¹⁰² : comme l'ont démontré George Lakoff et Mark Johnson dans *Les métaphores dans la vie quotidienne*, la métaphore structure nos modes de représentation, ainsi que la langue, si bien que de nombreuses associations lexicales métaphoriques ne sont plus perçues comme telles. Parmi celles-ci, les associations métaphoriques personnifiantes, auxquelles ils consacrent un chapitre dans leur ouvrage, et dont ils définissent le mode de fonctionnement comme suit : « Une grande variété d'expériences concernant des entités non humaines peuvent être

101 Dans cette section, le terme général d'« association métaphorique » fera référence aux métaphores à vocation personnifiante ou réifiante.

102 Nous reprenons ici l'image selon laquelle « toute langue est un cimetière de métaphores mortes, dont seuls quelques érudits et amoureux de la langue possèdent la clé. » (Molino et al. 6)

comprises en termes de motivations, de particularité et d'activités humaines [...] nous appréhendons comme humain quelque chose de non humain [...] » (Lakoff et Johnson 42-43). Les métaphores réifiantes apparaissent également dans cet ouvrage, mais de manière indirecte, lorsqu'il est question des « métaphores ontologiques », définies comme « des manières de percevoir [...] des émotions, des idées, etc., comme des entités et des substances » (ibid. 36) ; les émotions et les idées émanant d'un être humain, ce dernier se voit réifié, dans un rapport métonymique, lorsque celles-ci sont assimilées à des objets. Pour reprendre la formulation utilisée par George Lakoff et Mark Johnson pour dépeindre la personnification, mais en l'adaptant à la réification, nous pouvons dire également qu'« une grande variété d'expériences concernant des entités humaines peuvent être comprises en termes de motivations, de particularité et d'activités non humaines ».

Nous démontrerons que lorsque l'association lexicale métaphorique n'est plus appréhendée comme une figure de style, parce que son caractère créatif est amoindri ou nul, elle est généralement reproduite par tous les traducteurs, y compris par ceux du XIX^e siècle. En revanche, lorsque cette combinaison lexicale présente un caractère créatif notable, et est donc perçue comme une figure de style, les traducteurs du XIX^e siècle se montrent réticents à l'intégrer à leur traduction.

Il nous est nécessaire de nuancer notre propos en ce qui concerne la traduction d'Émile de La Bédollière puisque, dans son cas, la stratégie d'amoindrissement du degré d'originalité des associations animistes semble moins nette qu'avec Alfred Gérardin ; ceci est dû aux nombreuses suppressions de passages descriptifs dans lesquels ces associations métaphoriques apparaissent. Néanmoins, si l'intentionnalité de ces effacements reste plus incertaine dans son cas, l'effet reste le même, à savoir la diminution significative du nombre de métaphores créatives. Dans le cas des associations métaphoriques réifiantes, les choses sont différentes ; en effet, dans la mesure où la plupart des passages repérés ne sont pas supprimés, certainement pour laisser une place de choix aux détails qui concernent les personnages (les passages où intervient l'animisme concernant les inanimés), il est possible d'identifier une tendance similaire de « résistance » à ce type de métaphores, similaire à celle mise en œuvre par Alfred Gérardin ; cependant, nous noterons que, ponctuellement, Émile de La Bédollière reproduit certaines de ces associations lexicales réifiantes. Avant d'entamer l'analyse des stratégies de traduction, concentrons-nous sur les occurrences types qui serviront de point de départ à cette analyse.

2.1.1.1 Présentation de l'échantillon d'occurrences types étudiées

Nous proposerons, dans cette sous-partie, un classement des différents exemples constituant l'échantillon d'occurrences relevé, selon la nature de l'association métaphorique, cela afin de bien mettre en évidence les libertés prises avec les règles de sélection, et à la source de l'effet personnifiant ou réifiant. Dans ce but, chaque occurrence sera suivie d'une caractérisation exhaustive, en termes de traits sémantiques, des arguments des prédicats¹⁰³ en jeu pour lesquels les règles de sélection ne sont pas respectées ; les arguments respectant ces règles, et ne présentant, par conséquent, aucun intérêt pour l'étude, seront mis entre parenthèses. Les exemples ne seront pas exposés à ce stade en fonction de leur degré de créativité, mais selon leur ordre d'apparition dans le roman.

Concrètement, pour les associations métaphoriques personnifiantes, les occurrences relevées correspondront à des associations nomino-verbales ; le sujet grammatical présentera le trait sémantique [-animé] ou [+animal], quand le prédicat avec lequel il sera associé nécessitera typiquement un argument sujet disposant du trait [+humain].

- (1) « **The donkey was in a state of profound abstraction: wondering**, probably, whether he was destined to be regaled with a cabbage-stalk or two when he had disposed of the two sacks of soot with which the little cart was laden; » (chap. III)

N₀:*animal* BE IN A STATE OF (N₁:*inanimé abstrait*)

N₀:*animal* WONDER

- (2) « But **Oliver's thoughts**, like those of most other people, although they **were extremely ready and active to point out his difficulties, were wholly at a loss to suggest any feasible mode of surmounting them;** » (chap. VIII)

N₀:*inanimé abstrait* BE READY

N₀:*inanimé abstrait* BE ACTIVE

N₀:*inanimé abstrait* POINT OUT (N₁:*inanimé abstrait*)

103 Nous adopterons la définition suivante du prédicat, donnée dans le cadre de la Théorie des opérations énonciatives : « Terme exprimant l'opération de la mise en relation d'autres termes. Dans un schéma de lexis, le prédicat est constitué par l'une des relations d'un schéma notionnel de procès. Le prédicat d'une lexie prédiquée est exprimé par un verbe. S'il est le seul prédicat de l'énoncé ou s'il est le prédicat d'une proposition principale, ce verbe sera à une forme conjuguée, sinon, il pourra être à une forme nominale. » (Groussier 154)

N₀:*inanimé abstrait* BE AT A LOSS

N₀:*inanimé abstrait* SUGGEST (N₁:*inanimé abstrait*)

- (3) « [...] the **wind moaned** dismally **over the empty fields** » (chap. VIII)

N₀:*inanimé concret* MOAN (N₁:*locatif*)

- (4) « **The earth had donned her mantle of brightest green;** » (chap. XXXIII)

N₀:*végétal* DON (N₁:*inanimé concret*)

- (5) « **The old smoke-stained storehouses** on either side, rose heavy and dull from the dense mass of roofs and gables, and **frowned sternly upon water** too black to reflect even their lumbering shapes. » (chap. XLVI)

N₀:*inanimé concret* FROWN (N₁:*locatif*)

Dans le cas des associations réifiantes, les occurrences retenues pour l'étude seront des associations nomino-verbales ou verbo-nominales ; les prédicats en jeu qui sélectionneront typiquement un sujet, ou un complément disposant du trait [inanimé], seront associés à des termes disposant du trait [+humain].

- (1) « **Mrs. Sowerberry** [...] **presented the form of a short, then, squeezed-up woman**, with a vixenish countenance. » (chap. IV)

N₀:*humain* PRESENT THE FORM OF N₁:*humain*

- (2) « Mr. Gamfield smiled, too, as he perused the document; for five pounds was just the sum he had been wishing for; **as to the boy with which it was encumbered**, Mr. Gamfield, knowing what the dietary of the workhouse was, well knew **he would be a nice small pattern**, just the very thing for register stoves. » (chap. III)

(N₀:*inanimé concret*) BE ENCUMBERED WITH N₁:*humain*

N₀:*humain* BE A PATTERN

2.1.1.2 Étude des traductions

L'analyse des traductions se fera en deux étapes. Dans un premier temps, nous présenterons les associations métaphoriques typiquement conservées par les traducteurs du XIX^e siècle ; dans un second temps, nous exposerons celles qui ne trouveront pas grâce à leurs yeux. La stratégie mise en œuvre sera fonction du degré de créativité de la métaphore. Les traductions du XX^e siècle seront présentées en regard et serviront de point de comparaison.

2.1.1.2.1 Associations métaphoriques typiquement conservées par les traducteurs du XIX^e siècle

Les associations lexicales métaphoriques types reproduites dans les traductions du XIX^e siècle n'auront pas un caractère marqué dans le texte de départ. Nous étudierons les traductions de trois cas de figures représentatifs pour lesquels ce degré d'originalité de la combinaison lexicale du texte de départ sera nul ou moindre. Débutons notre démonstration par ce dernier cas de figure.

Les métaphores de l'ordre du cliché présentent un faible degré d'originalité. Parmi les clichés anthropomorphiques récurrents dans la littérature se trouve celui de la terre vue comme parée, ou revêtue, d'un manteau de verdure. Cette image trouve sa place dans les traductions du XIX^e siècle, qui reprennent littéralement la personnification.

The earth had donned her mantle of brightest green; (chap. XXXIII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
La terre avait revêtu son manteau de verdure [...] (196)	La terre avait revêtu son manteau de verdure [...] (vol. 2, 52)	La terre avait revêtu son manteau du vert le plus vif [...] (442)	La terre, revêtue de son manteau d'un vert éclatant, répandait ses parfums les plus embaumés. (304)

Les associations lexicales métaphoriques attribuant des comportements humains aux animaux disposent de ce même caractère non marqué. Même si les processus psychologiques sont une spécificité des êtres doués de raison, il n'est pas rare de projeter cette particularité humaine sur les animaux, dont le caractère animé en fait des êtres proches de l'homme. Ceci explique la conservation de ce type d'associations métaphoriques dans les traductions du XIX^e siècle. L'exemple ci-dessous en est un cas typique. Les prédicats « be in a state of abstraction » et « wonder », sélectionnant typiquement un argument sujet ayant le trait sémantique [+humain], disposent d'un sujet présentant le trait sémantique [+animal] ; la « contradiction » est moindre, dans la

mesure où ce sème implique le trait [+animé]. Tous les traducteurs, hormis Émile de La Bédollière, qui omet ce passage, reprennent l'association personnifiante. La non reproduction de l'occurrence en question par ce dernier ne cible toutefois pas la personnification. La preuve en est qu'Émile de La Bédollière conserve ce type d'associations lexicales dans d'autres passages, comme en témoigne l'exemple suivant : « [...] il retourna dans son coin en remuant la queue pour montrer qu'il **était aussi content** qu'il pouvait l'être. » (111).

The donkey was in a state of profound abstraction: wondering , probably, whether he was destined to be regaled with a cabbage-stalk or two when he had disposed of the two sacks of soot with which the little cart was laden; (chap. III)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage supprimé (19)	Le baudet était en ce moment tout à fait distrait : il se demandait probablement s'il n'aurait pas à son déjeuner un ou deux trognons de choux pour se régaler, quand il serait débarrassé des deux sacs de suie qu'il traînait sur une petite charrette ; (vol. 1, 31)	L'âne était dans un état de profonde méditation ; il se demandait probablement s'il était destiné à se voir régaler d'un ou deux trognons de chou quand il se serait débarrassé des deux sacs de suie dont était chargée sa petite carriole ; (85)	L'animal était dans un état de profonde abstraction ; sans doute se demandait-il si, une fois débarrassé des deux sacs de suie dont était chargée la petite charrette, il se verrait régaler de quelques trognons de choux ; (40)

Cette tendance qui consiste à dépeindre la nature et les phénomènes naturels sous des traits humains s'est « fossilisée » dans la langue sous forme de métaphores mortes, rendant invisible le degré de créativité de cette analogie. Ceci explique que ces métaphores subsistent dans les traductions du XIX^e siècle. C'est aussi le cas pour l'occurrence qui va suivre. Le verbe « moan », qui dénote typiquement un comportement humain, a vu ses possibilités combinatoires s'élargir et accepte, de ce fait, comme sujet le substantif « wind », disposant du trait [-animé] : « Moan 1. To complain of / lament [...] 4. To make a sound indicative of mental or physical suffering [...] b. in extended use, especially of wind / water, to make a long, low plaintive sound. » (*OED*). Il en va de même en français, pour un certain nombre de verbes, dont les trois utilisés par les traducteurs, « siffler », « gémir » ou « mugir » : « Siffler [Le suj. désigne une pers.] 1. Émettre un ou des sons aigus en chassant l'air entre les lèvres serrées. [...] [Le suj. désigne un vent violent] Souffler en produisant des

sons aigus. Synon. *hurler, gémir.* » (TLFi). L'association lexicale « le vent mugit » est quant à elle répertoriée à l'entrée « vent ».

Nous pouvons, toutefois, percevoir une différence significative entre les différents verbes choisis par les traducteurs. Dans le paradigme des métaphores mortes offertes par la langue, Alfred Gérardin sélectionne une expression beaucoup moins suggestive que les autres traducteurs, en termes d'image. L'image du vent qui « siffle » dispose d'un « pouvoir de représentation amoindri » par rapport à celle du vent qui « mugit », telle une bête sauvage, ou qui « gémit » sous le poids d'une douleur certaine.

[...] the wind moaned dismally over the empty fields. (chap. VIII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage supprimé (45)	[...] le vent sifflait tristement sur la campagne déserte. (vol. 1, 100)	[...] le vent mugissait lugubrement sur les champs déserts [...] (143)	[...] le vent gémissait de façon lugubre au-dessus des champs déserts [...] (83)

Le dernier choix de traduction d'Alfred Gérardin est révélateur d'une démarche générale des traducteurs du XIX^e siècle, un peu moins marquée certes chez Émile de La Bédollière du fait de sa reproduction occasionnelle de certaines métaphores réifiantes, mais bien notable tout de même, consistant à étouffer le souffle créatif qui anime parfois le discours du narrateur. Ceci est bien plus flagrant encore pour les associations métaphoriques disposant d'un caractère marqué, ce que nous allons mettre en évidence dans la sous-section suivante.

2.1.1.2.2 Associations lexicales métaphoriques typiquement rejetées par les traducteurs du XIX^e siècle

Les traducteurs du XIX^e siècle « expurgent » le discours du narrateur des combinaisons métaphoriques créatives. Pour cela, soit ils démétaphorisent le texte de départ, soit ils remplacent l'association en question par une métaphore lexicalisée. Dans un cas comme dans l'autre, toute trace d'originalité et d'étrangeté est évacuée dans le texte d'arrivée, car les métaphores mortes n'ont effectivement « de métaphorique » que leur appellation. Nous présenterons plusieurs exemples illustrant ces deux stratégies. Cette analyse sera également l'occasion d'illustrer la fidélité ponctuelle d'Émile de La Bédollière et de souligner quelques négligences de la part des traducteurs du XX^e siècle.

A Remplacement de l'association lexicale métaphorique vive par une combinaison lexicale métaphorique morte

Les deux occurrences du texte de départ seront présentées selon le degré de créativité de l'association métaphorique vive utilisée dans le texte de départ. Dans un cas, l'association lexicale s'inspire d'une métaphore morte lexicalisée, dans le second cas, il s'agit d'une combinaison tout à fait imprévisible, et complètement caractéristique de l'auteur. Dans les deux situations, la métaphore vive du texte de départ se voit remplacée par une métaphore éteinte. Pour cela, le verbe et / ou son argument sujet se voi(en)t remplacé(s) par un autre terme assurant la formation d'une association verbo-nominale non marquée.

Débutons par l'occurrence dotée d'un degré de créativité notable, mais légèrement moindre par rapport à l'autre exemple. Dans ce cas, la personnification peut être analysée comme le prolongement d'une métaphore morte existant en langue, qui assimile les idées à des personnes ; cette métaphore est citée par George Lakoff (56) : « LES IDÉES SONT DES PERSONNES : [...] regarde comme ses idées se sont multipliées. [...] Ses idées vivront toujours. [...] Voici une idée qui doit être ressuscitée [...] ». Dans le passage du texte de départ qui nous intéresse, les pensées du protagoniste sont envisagées comme autant de guides potentiels. Les prédicats « point out », « be at a loss » et « suggest », typiquement associés à des sujets de type [+humain], disposent ici d'un sujet présentant le trait [-animé], « thoughts ».

A l'inverse des traducteurs du XX^e siècle, qui reproduisent les différentes associations lexicales de façon littérale, Alfred Gérardin modifie le texte de façon substantielle, de sorte que la version d'arrivée présente un caractère non marqué. Pour cela, d'une part, il substitue le substantif « esprit » au nom « thoughts », qui entretient avec ce dernier un rapport métonymique, les pensées étant issues de l'esprit ; d'autre part, il fait usage d'un prédicat unique, « découvrir », au lieu des trois présents initialement dans le texte de départ, « point out », « be at a loss » et « suggest ». Finalement, ces deux opérations l'amènent à utiliser une métaphore morte lexicalisée « l'esprit découvre... » (*TLFi*).

But Oliver's thoughts, like those of most other people, although they were extremely ready and active to point out his difficulties, were wholly at a loss to suggest any feasible mode of surmounting them; (chap. VIII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Appartient à un passage supprimé (45)	Olivier avait comme bien des gens, l'esprit prompt et ingénieux à découvrir les	Pourtant, les pensées d'Olivier, comme celles de la plupart d'entre nous, tout en	Cependant, tout comme celles de la plupart des gens, les pensées d'Olivier,

But Oliver's thoughts, like those of most other people, although they were extremely ready and active to point out his difficulties, were wholly at a loss to suggest any feasible mode of surmounting them; (chap. VIII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
	difficultés, mais lent et paresseux à découvrir le moyen de les surmonter ; (vol. 1, 99)	étant extrêmement actives et efficaces quand il s'agissait de lui signaler des difficultés, se montraient tout à fait incapables de lui indiquer un moyen possible de les surmonter; (143)	encore qu'extrêmement promptes et actives à signaler les difficultés, étaient absolument incapables de suggérer aucun moyen pratique de les surmonter. (83)

L'association animiste suivante présente un caractère fortement marqué du fait de son imprévisibilité. Dans l'exemple en question, le verbe « frown », qui admet prototypiquement un sujet du type [+humain], dispose d'un sujet du type [-animé]; cette association lexicale permet de dépeindre les vieux entrepôts de façon imagée : « The old smoke-stained storehouses on either side, rose heavy and dull from the dense mass of roofs and gables, and frowned sternly upon water too black to reflect even their lumbering shapes. » (chap. XLVI)

Dans ce cas, les traductions du XX^e siècle présentent une légère défaillance, partagée par la version d'Alfred Gérardin. Nous remarquons effectivement que tous modalisent leur traduction par le biais du verbe « sembler ». Ceci n'est pas sans rapport avec le caractère très marqué de l'association lexicale métaphorique en question. En effet, selon Todorov :

La langue possède un moyen de supprimer le caractère anomal d'une expression. La modalisation ordinaire est l'expression d'un rapport particulier que le locuteur entretient avec son propre message [...] On a la possibilité de ne pas prendre l'entière responsabilité de la combinaison sémantique que l'on articule au même moment. Cette possibilité se réalise par des mots tels que comme, une sorte de, dirait-on, etc. (« Anomalies sémantiques », 109)

Hormis ce mouvement commun des traducteurs vers un texte moins original, les choix de traduction sont orientés dans deux directions différentes. Les traducteurs du XX^e siècle conservent l'image animiste originale, quand Alfred Gérardin substitue une métaphore morte à la métaphore vive du texte de départ ; pour ce faire, il remplace le verbe « frown » par le verbe « se pencher », qui dénote à l'origine un comportement

humain, mais qui est compatible avec un argument sujet de type [-animé] : « se pencher : [Le suj. désigne une chose] Être mis, se mettre dans une position oblique, inclinée, vers le bas. » (*TLFi*).

The old smoke-stained storehouses on either side, rose heavy and dull from the dense mass of roofs and gables, and frowned sternly upon water too black to reflect even their lumbering shapes. (chap. XLVI)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Paragraphe supprimé (276)	De chaque côté, de vieux magasins entamés s'élevaient d'une masse confuse de toits et de pignons, et semblaient se pencher sur l'eau trop sombre pour que leur forme indécise pût s'y refléter. (vol. 2; 258)	Les vieux magasins enfumés se dressaient de part et d'autre et dominaient d'une masse lourde et triste la foule dense des toits et des pignons ; ils semblaient abaisser un regard sévère sur une eau trop noire pour refléter, ne fût-ce que leurs pesantes silhouettes. (613)	De part et d'autre, les vieux entrepôts enfumés s'élevaient, ternes et pesants, de l'amas dense des toits et des pignons, et semblaient contempler sévèrement l'eau trop noire pour refléter même leurs formes massives. (430)

Nous ajouterons, à la lumière de cet exemple lié à la description de bâtiments, que c'est cette logique de distinction entre métaphore vive et métaphore morte qui explique que l'adjectif « chétif » soit utilisé par Alfred Gérardin en association avec des mots appartenant à la classe d'objets <bâtiments>. Ce terme, qui originellement qualifiait une apparence humaine, a vu ses possibilités combinatoires s'élargir, si bien qu'il peut être associé à un substantif présentant le trait [-animé], sans que cette combinaison ne présente un caractère marqué. Par conséquent, dans la traduction d'Alfred Gérardin, les associations lexicales de ce type ne sont pas rares ; en voici quelques-unes, en guise d'illustration : « De petites ruelles et des passages couverts, qui çà et là aboutissaient à la rue principale, laissaient voir quelques *chétives maisons*, devant lesquelles des hommes et des femmes ivres se vautraient dans la boue ; » (vol. 1, 108) ; « Enfin, il s'arrêta devant une taverne de plus *chétive apparence* » (vol. 2, 204).

Dans d'autres cas, l'expression métaphorique vive se voit remplacée par une expression non métaphorique.

B Démétaphorisation

Dans ce cas, soit le verbe qui voit ses attentes sélectionnelles non respectées par un ou plusieurs de ses arguments est lui-même remplacé par un autre verbe, soit il est

conservé, et l'argument non compatible avec ce verbe est, lui, remplacé par un autre terme ; dans les deux cas, dans la version d'arrivée, les attentes combinatoires du verbe sont satisfaites. Nous exposerons trois exemples afin d'illustrer ces différents cas de figure.

Dans l'exemple suivant, le prédicat « be a small pattern » voit ses attentes sélectionnelles non respectées car le sujet devrait disposer du trait sémantique [-animé]. Les traducteurs du XIX^e siècle remplacent le terme par le substantif « taille », qui présente le trait [+humain] en commun avec sujet, effaçant alors l'effet réifiant présent dans la construction du texte de départ. Les traducteurs du XX^e siècle traduisent fidèlement le terme « pattern » par son équivalent « format », conservant ainsi l'association marquée du texte de départ.¹⁰⁴

Mr. Gamfield smiled, too, as he perused the document; for five pounds was just the sum he had been wishing for; as to the boy with which it was encumbered, Mr. Gamfield, knowing what the dietary of the workhouse was, well knew he would be a nice small pattern , just the very thing for register stoves. (chap. III)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
M. Gamfield sourit aussi à part lui en parcourant l'affiche, car cinq livres sterling faisaient justement la somme dont il avait besoin ; et quant à l'enfant dont il fallait se charger, le	M. Gamfield sourit aussi, en parcourant l'affiche, car c'était justement cinq livres sterling qu'il lui fallait ; et, quant à l'enfant dont il devait se charger, il pensa, d'après le régime du	M. Gamfield sourit aussi en lisant le document ; car cinq livres étaient exactement la somme qu'il avait souhaitée ; quant au gamin dont elle était assortie, M. Gamfield, sachant ce	M. Gamfield sourit également en prenant connaissance du document : cinq livres faisaient en effet la somme exacte qu'il désirait ; quant au garçon dont elle était grevée, le ramoneur,

104 Nous noterons, par ailleurs, la présence, dans ce passage, d'une association métaphorique réifiante créative : « the sum was encumbered with the boy », que les traducteurs du XIX^e siècle vont s'attacher à remplacer par une métaphore morte. Le verbe « be encumbered with », lorsqu'il dispose d'un sujet du type [-animé], comme c'est le cas dans ce passage, nécessite, comme complément, un substantif disposant du trait sémantique [-animé]. Ainsi, dans ce passage, le complément « the boy » contrarie les attentes sélectionnelles du prédicat. L'acception du terme retenue par les traducteurs du XIX^e siècle, « se charger de », correspond à une des acceptions possibles du verbe du texte de départ, mais lorsque celui-ci dispose d'un argument sujet présentant le trait [+humain], ce qui n'est pas le cas ici. Les traducteurs du XX^e siècle, quant à eux, emploient deux expressions qui permettent de reproduire le brouillage des repères sémantiques. Dans la traduction de Sylvère Monod, « la somme est assortie d'un gamin » ; or, si l'on caractérise les arguments du verbe « assortir de », en termes de traits sémantiques, typiquement : (N₀:humain) ASSORTIR (N₁:inanimé) DE N₂:inanimé ; par conséquent, le complément indirect attendu devrait comporter le trait sémantique [-animé] et non, comme c'est le cas dans le texte, le trait [+humain]. De la même façon, dans la traduction de Francis Ledoux, « la somme est grevée d'un gamin » ; or, si nous caractérisons les arguments du verbe « grever de » en termes de traits sémantiques : (N₀:humain) GREVE (N₁:inanimé) DE N₂:inanimé ; de la même façon, le complément devrait disposer du trait sémantique [-animé] et non, comme c'est le cas dans le texte, du trait [+humain]. Dans les deux versions proposées, comme dans le texte de départ, du point de vue syntaxique, l'humain est mis sur le même plan que l'inanimé, ce qui a comme effet de le réifier.

Mr. Gamfield smiled, too, as he perused the document; for five pounds was just the sum he had been wishing for; as to the boy with which it was encumbered, Mr. Gamfield, knowing what the dietary of the workhouse was, well knew he would be a nice small pattern , just the very thing for register stoves. (chap. III)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
ramoneur pensa qu'avec le régime de vie auquel il avait été soumis, il devait être de taille à passer dans les cheminées étroites. (19)	dépôt, qu' il devait être de taille à grimper dans un tuyau de poêle ; (vol. 1, 32)	qu'était l'ordinaire de l'asile, savait fort bien qu' il serait d'un bon petit format , juste ce qu'il fallait pour les poêles à registre. (86)	qui connaissait le régime de l'hospice, savait bien qu' il serait d'un gentil petit format , tel précisément que l'exigeaient les poêles à registre. (41)

L'autre solution retenue par les traducteurs du XIX^e siècle pour démétaphoriser l'occurrence du texte de départ consiste à changer le verbe présent à l'origine dans l'association métaphorique créative. C'est le cas dans les deux occurrences qui vont suivre.

Dans l'exemple ci-dessous, le prédicat choisi dans le texte d'arrivée va lever les contraintes de sélection, c'est-à-dire qu'il ne va imposer aucune restriction sur le sémantisme de ses arguments (Le Pesant et Mathieu-Colas 9). Dans le texte de départ, le prédicat « to present the form of » est utilisé pour dépeindre la femme du croquemort, ce qui a comme effet d'assimiler cette dernière à un objet.

En effet, ce prédicat nominal sélectionne typiquement comme sujet un substantif ayant le trait [-animé], et comme complément un substantif appartenant à la classe d'objets <forme géométrique>. Il appartient au paradigme des procès attributifs, parmi lesquels le verbe copule « be » aurait permis une description non marquée : « Mrs. Sowerberry [...] **was** a short, then, squeezed-up woman, with a vixenish countenance. »

Deux stratégies distinctes sont observables : Alfred Gérardin normalise l'association lexicale en utilisant le verbe attributif « être », dont la particularité est d'être compatible avec toutes sortes d'arguments.

Les autres traducteurs conservent la combinaison lexicale réifiante. Francis Ledoux et Émile de La Bédollière recourent à une traduction littérale avec le prédicat « présenter la forme de », qui dispose des mêmes caractéristiques combinatoires que le prédicat anglais. Sylvère Monod opte pour une autre association lexicale, « se présenter sous l'aspect de », qui présente elle aussi les mêmes particularités combinatoires que le prédicat du texte de départ.

Mrs. Sowerberry [...] presented the form of a short, then, squeezed-up woman, with a vixenish countenance. (chap. IV)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Madame Sowerberry [...] présenta la forme d'une petite femme maigrelette à la mine grondeuse et rechignée. (30)	Mme Sowerberry [...] était une femme petite, maigre, pincée, une vraie mégère. (55)	Mme Sowerberry se présenta sous l'aspect d' une petite femme mince, desséchée et de physionomie acariâtre. (104)	Mme Sowerberry se présenta sous la forme d' une petite femme maigre et ratatinée au visage de mégère. (54)

Le principe d'homogénéisation est le même dans l'occurrence suivante, mais le type de verbe sélectionné est différent, car il ne lève pas les contraintes de sélection. Cette fois-ci, le prédicat en question répond aux attentes combinatoires du sujet « fenêtres », et plus précisément à ses attentes collocationnelles : le verbe « donner » entre effectivement en co-occurrence avec ce substantif dans la situation évoquée : en français, une fenêtre « donne » sur la rue. Une nouvelle fois, les traductions du XX^e siècle constituent un excellent point de comparaison car elles permettent de voir que l'association créative peut être reproduite en français.

« [...] there was the workhouse, the dreary prison of his youthful days, with its dismal windows frowning on the street. »			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Paragraphe supprimé (302)	[...] il retrouvait le dépôt de mendicité, cette affreuse prison de son enfance, avec ses étroites fenêtres donnant sur la rue ; (vol. 2, 345)	[...] il y avait l'asile, lugubre prison de son jeune âge, avec ses sinistre fenêtres, coulant vers la rue des regards rébarbatifs... (688)	[...] Voilà l'hospice, cette morne prison de son enfance, avec ses sombres fenêtres qui regardaient la rue d'un air renfrogné ; (485)

Nous évoquerons, dans un second temps, la traduction d'un autre type d'associations lexicales présentant des similitudes de fonctionnement avec les associations de nature métaphorique, les hypallages : « Par certains côtés l'hypallage se rapproche de la métaphore, elle vise à surprendre et véhicule du sens de façon détournée, court-circuitée. » (Ballard, *Versus* 2, 263). C'est pourquoi, sans surprise, les stratégies de traduction dégagées vont se confirmer dans le cas de cette figure.

2.1.2 Associations lexicales hypallagiques

Rappelons, tout d'abord, la définition de l'hypallage proposée par Michel Ballard : « L'hypallage est une figure grammaticale qui consiste à mettre un terme en relation avec un support qui n'est pas le sien, selon la réalité, la norme (présente en arrière-plan sous forme de collocation) ou la logique. » (*Versus* 2, 263) Selon ce principe, de temps à autre, dans le discours du narrateur, un adjectif va se retrouver transféré, c'est-à-dire déplacé, d'un substantif, présent ou non dans la phrase et auquel il devrait être incident, vers un autre substantif, avec lequel il est peu compatible sémantiquement. Comme la métaphore, ou plus généralement :

Comme d'autres figures, l'hypallage existe dans le langage courant et peut donc passer inaperçue : a happy day (a day during which one is happy), sleepless nights (nights during which one cannot sleep). L'interprétation de la figure ordinaire se fait instantanément, le récepteur ne percevant aucune distorsion dans le flot du discours. [...] Quand cette figure est inédite (figure vive)¹⁰⁵, elle force un arrêt sur image et pose un problème d'interprétation où glose et sens littéral se font concurrence. (Desurmond para. 1)

Sans surprise, les stratégies adoptées par les traducteurs sont globalement les mêmes que pour les associations lexicales métaphoriques. Les traducteurs du XX^e siècle reproduisent généralement ces associations créatives par le biais de la traduction littérale ; dans le cas contraire, ils assurent la présence d'hypallages dans le texte traduit par compensation. Les traducteurs du XIX^e siècle, pour leur part, ne reproduisent que les hypallages mortes, et font en sorte, dans le cas des figures vives, de revenir à des associations lexicales non marquées obéissant aux règles de la combinatoire lexicale.

Présentons les occurrences types d'hypallages retenues pour la suite de l'étude ; pour des raisons d'organisation (l'analyse des traductions suivant les stratégies d'homogénéisation des occurrences) et parce que les traducteurs du XX^e siècle sont globalement fidèles au phénomène en jeu, avec un effet identique à celui du texte de départ, leurs traductions seront données en parallèle de la présentation des associations hypallagiques relevées pour l'analyse. Nous nous concentrerons après cela sur les traductions du XIX^e siècle.

Dans les associations hypallagiques en question, les adjectifs décrivant le comportement du protagoniste deviennent incidents à un substantif pouvant dénoter divers éléments dont :

105 Selon le même principe que pour la métaphore, nous parlerons, par conséquent d'« hypallage morte » et « d'hypallage vive ».

- un acte réflexe : « [...] a most **malicious cough** from Mr. Grimwig determined him that he should [go out] »¹⁰⁶ (chap. XIV, cns)

- un mouvement : « Mr. Dawkins gave his hat a **ferocious cock** [...] »¹⁰⁷ (chap. XVIII, cns)

- une caractéristique physique : « The other was a red-headed, bony man, in top-boots; with a rather ill-favoured countenance, and a turned-up **sinister-looking nose**. »¹⁰⁸ (chap. XXXI, cns)

- un élément de l'environnement : « Mr. Bumble sat in the workhouse parlour, with his eyes moodily fixed on **the cheerless grate** [...] »¹⁰⁹ (chap. XXVII, cns)

- un sentiment : « This allusion to Nancy's doubtful character, raised a vast quantity of **chaste wrath** in the bosoms of four housemaids [...] »¹¹⁰ (chap. XXXIX, cns)

Dans la mesure où, implicitement, ces adjectifs se rapportent à l'humain, leur transfert vers un substantif disposant du trait [-animé], donne l'impression d'« animation de l'inanimé »¹¹¹.

106 « [...] quand **un toussotement très malveillant** de M. Grimwig lui fit résoudre qu'il irait [...] » (Monod 222); « [...] quand **un très malicieux toussotement** de M. Grimwig le décida à accepter [...] » (Ledoux 142)

107 « M. Dawkins rejeta son chapeau en arrière **d'un air féroce** [...] » (Monod 269); « M. Dawkins imprima sur son chapeau **une inclinaison féroce**. » (Ledoux 176). Nous notons que, pour cette occurrence, Sylvère Monod ne reproduit pas l'hypallage du texte de départ.

108 « L'autre était un homme décharné, roux, aux bottes en revers; il avait **un nez** retroussé **de sinistre apparence**. » (Monod 414); « L'autre, qui portait des bottes à revers, était un rouquin osseux et ne payait guère de mine avec **son nez** retroussé **à l'aspect menaçant**. » (Ledoux 283)

109 « M. Bumble était assis dans le salon de l'asile, les yeux fixés d'un air sombre sur **la grille sans joie de l'âtre** [...] » (Monod 486); « M. Bumble était assis dans le petit salon de l'hospice, les yeux maussagement fixés sur **la triste grille** [...] » (Ledoux 337)

110 « Cette allusion [...] souleva une grande vague de **chaste courroux** dans le cœur de quatre femmes de chambre. » (Monod 536); « Cette allusion [...] souleva une vague de **chaste courroux** dans le sein de quatre femmes de chambre [...] » (Ledoux 374)

111 Nous faisons ici référence au titre du chapitre 6 de la *Syntaxe comparée du français et de l'anglais : problèmes de traduction*, dans lequel Jacqueline Guillemin-Flescher s'intéresse à la traduction de « L'animation des inanimés ». Les associations animistes présentées dans ce chapitre sont plus ou moins « vives », mais ce degré de créativité n'est pas une donnée prise en compte dans l'analyse des traductions. Elle précise qu'il « est fréquent, en français, que deux syntagmes renvoient à des catégories du réel différentes » (201); elle cite en guise d'illustration plusieurs passages où un C0 inanimé est mis en relation avec ce qu'elle nomme un verbe « animé », en expliquant qu'elle étend la notion d'animation à « l'activité désignée par le verbe, de façon à pouvoir inclure des verbes renvoyant à une activité généralement attribuée à un animé humain » (201).

Les principales opérations mises en place par les traducteurs du XIX^e siècle pour faire disparaître cette association lexicale non conventionnelle sont principalement de trois sortes : la suppression de l'adjectif hypallagique, la substitution d'un des deux termes de la relation, adjectif ou nom, par un autre terme présentant des traits sémantiques compatibles avec le mot restant, ou la recatégorisation du substantif et/ou de l'adjectif de la relation hypallagique. Les traductions proposées par les traducteurs du XIX^e siècle seront présentées selon le type d'opération mis en place pour homogénéiser le texte d'arrivée. Celles-ci seront suivies de quelques occurrences non marquées, dans lesquelles apparaissent les adjectifs rencontrés dans les hypallages vives étudiées ; ces exemples nous permettront de bien mettre en relief l'influence de l'originalité de l'association adjectivo-nominale sur les choix de traduction des traducteurs du XIX^e siècle. Avant d'aborder les traductions de l'échantillon d'occurrences relevé, nous proposerons deux exemples de compensation extraits des traductions du XX^e siècle.

2.1.2.1 Exemples de compensation mise en place par les traducteurs du XX^e siècle

Parmi les occurrences retenues pour l'analyse, nous avons remarqué un exemple pour lequel Sylvère Monod fait en sorte d'éliminer l'hypallage dans le texte de départ. Ce phénomène peut se produire pour les deux traducteurs¹¹², mais sera plutôt de

¹¹² Pour l'hypallage suivante, Francis Ledoux, comme les traducteurs du XIX^e siècle, ne reproduit pas la figure de style. Voici l'occurrence en question : « The doctor, after tasting the cool stuff, and expressing a qualified approval of it, hurried away : his boots creaking in a very important and wealthy manner as he went downstairs. » (chap. XII). Les adjectifs « wealthy » et « important » ne se rapportent pas, selon toute vraisemblance, à la façon dont les bottes craquent, mais caractérisent l'homme qui les porte, dont la fonction en fait un homme fortuné et respectable. Seul Sylvère Monod conserve cette association créative ; pour cela, il effectue un léger aménagement ; il hyponymise le substantif « manner » en « bruit » : « Le médecin [...] s'empressa de partir ; **ses souliers craquèrent avec un bruit fort opulent et respectable** quand il descendit l'escalier. » (Monod 186)

Les trois autres traducteurs se replient sur des associations sémantiques obéissant aux règles de la combinatoire lexicale. Francis Ledoux recatégorise le verbe « creaking », ainsi que les adjectifs « important » et « wealthy », en substantifs, ce qui donne respectivement « crissement », « dignité » et « opulence » ; il étoffe également la préposition « in » avec l'adjectif « évocateur », ce qui lui permet de réaménager le lien logique entre ces trois termes : « Le docteur [...] s'en fut en hâte, et ses bottines firent entendre dans l'escalier **leur crissement évocateur d'opulence et de dignité.** » (Ledoux 115)

Alfred Gérardin et Emile de La Bédollière introduisent un substantif compatible avec l'adjectif « important ». C'est le substantif « air » qui va jouer ce rôle. Ce substantif s'associant, en revanche, difficilement avec l'adjectif « wealthy », ils aménagent leur traduction en conséquence : Emile de La Bédollière adapte librement l'adjectif en question, qui devient le terme « dignité » ; quant à Alfred Gérardin, il supprime l'adjectif. Ces opérations donnent les traductions suivantes, qui présentent toutes les deux un caractère non marqué : « Le docteur [...] s'éloigna **en faisant craquer ses bottes sur le parquet d'un air d'importance et de dignité.** » (La Bédollière 67) ; « Le docteur [...] sortit comme un homme pressé, et descendit l'escalier **en faisant craquer ses bottes sur les**

l'ordre de l'exception que de la règle. Nous proposerons deux exemples de compensation représentatifs de ce qu'il est possible de trouver dans les traductions du XX^e siècle.

Dans le passage suivant, la distribution des adjectifs autour du noyau du syntagme nominal « manner » va de soi d'un point de vue sémantique. Sylvère Monod, à l'inverse des autres traducteurs, fait en sorte d'introduire une hypallage en substituant le nom « pas » au substantif « manner », de sorte que les adjectifs « courroucé » et « impétueux » ne qualifient plus qu'indirectement l'attitude de Bumble.

With these words, Mr. Bumble opened the door, and walked in with a very fierce and angry manner [...] (chap. XXXVII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Disant cela, M. Bumble ouvrit la porte et s'avança d'un air courroucé [...] (220)	À ces mots, M. Bumble ouvrit la porte et entra d'un air menaçant et courroucé [...] (vol.2, 112)	M. Bumble ouvrit la porte et entra d'un pas très courroucé et impétueux [...] (493)	Sur ces mots, il ouvrit la porte et entra, en arborant l'air le plus irrité et le plus féroce possible [...] (341)

Dans l'extrait ci-dessous, Francis Ledoux fait de même. Il recatégorise l'adverbe « abstractedly » en adjectif, avec le terme « distrait », mais à la différence de Sylvère Monod ou d'Alfred Gérardin, qui, eux aussi, procèdent de cette manière, il n'utilise pas le support nominal attendu « air » ; dans sa version, l'adjectif devient alors incident au terme « doigts ».

After running abstractedly over the keys for a few minutes, she fell into a low and very solemn air; (chap. XXXIII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Après avoir promené machinalement ses doigts sur le clavier pendant quelques temps, elle joua un air langoureux [...] (196)	Après avoir promené d'un air distrait ses doigts sur le clavier pendant quelques instants, elle entama un air lent et solennel [...] (vol. 1, 53)	Après avoir laissé courir ses doigts sur le clavier d'un air distrait pendant quelques minutes, elle commença à jouer un air grave et solennel [...] (443)	Après avoir laissé courir pendant quelques minutes ses doigts distraits sur le clavier, elle entama un air lent et solennel [...] (305)

S'il peut donc arriver ponctuellement aux traducteurs du XX^e siècle de ne pas reproduire certaines hypallages, cette non-reproduction de la figure n'aura pas un

caractère systématique, comme cela sera le cas pour les traducteurs du XIX^e siècle, ce que nous allons nous employer à mettre en lumière dans la partie suivante.

2.1.2.2 Non reproduction des associations hypallagiques créatives par les traducteurs du XIX^e siècle

Nous présenterons les trois opérations mises en œuvre par les traducteurs du XIX^e siècle, destinées à produire une association lexicale homogène respectant le principe de la combinatoire lexicale : la suppression d'un terme, la substitution d'un terme par un autre, et la recatégorisation.

2.1.2.2.1 Suppression de l'adjectif hypallagique

Dans l'exemple ci-dessous, l'adjectif « cheerless », qualifiant l'état d'esprit du bedeau, mais incident au substantif « grate », est effacé dans la traduction d'Émile de La Bédollière, et l'hypallage disparaît dans le texte d'arrivée.

Dickens	La Bédollière
Mr. Bumble sat in the workhouse parlour, with his eyes moodily fixed on the cheerless grate [...] (chap. XXVII)	M. Bumble était assis dans le parloir du dépôt de mendicité, les yeux tristement fixés vers le foyer où, à cause de la belle saison, il n'y avait pas de feu. (217)

Pour la même occurrence, Alfred Gérardin va procéder différemment, en opérant une substitution d'un terme par un autre. Cette stratégie s'avère très prisée par les traducteurs du XIX^e siècle pour revenir, dans le texte d'arrivée, à un tissu textuel homogène.

2.1.2.2.2 Substitution d'un des termes de l'hypallage par un autre terme

L'adjectif transféré, ou le substantif associé à cet adjectif, peuvent faire l'objet d'un remplacement par un autre terme. Dans l'exemple suivant, l'adjectif hypallagique « cheerless » est remplacé par l'adjectif, « vide », compatible sémantiquement avec le substantif « foyer », et dont les connotations sont en lien avec l'adjectif « cheerless ».

Dickens	Gérardin
Mr. Bumble sat in the workhouse parlour, with his eyes moodily fixed on the cheerless grate [...] (chap. XXVII)	M. Bumble était assis dans le cabinet du dépôt de mendicité, les yeux fixés sur le foyer vide [...] (vol. 2, 105)

Dans les exemples ci-dessous, c'est le support nominal de l'adjectif transféré qui est remplacé par un substantif qui répond aux attentes combinatoires de l'adjectif en question. Par conséquent, le substantif « cough » devient « un coup d'oeil ».

Dickens	La Bédollière
[...] a most malicious cough from Mr. Grimwig determined him that he should [go out] » (chap. XIV)	[...] un coup d'œil malin de son vieil ami le détermina à laisser partir l'enfant [...]

Sur le même modèle, dans l'exemple suivant, le nom « cock » se transforme, dans les deux traductions du XIX^e siècle, en un terme avec lequel il forme une association non marquée, le substantif « air ».

Mr. Dawkins gave his hat a ferocious cock [...] (chap XVIII)	
La Bédollière	Gérardin
M. Dawkins mit son chapeau sur l'oreille d'un air tapageur [...] (107)	M. Dawkins mit son chapeau sur la tête d'un air tapageur [...] (vol. 1, 245)

Lorsque les traducteurs ne recourent ni à la suppression d'un des éléments de l'hypallage, ni au remplacement d'un des mots de cette association hypallagique par un autre terme, ils optent pour le procédé de recatégorisation.

2.1.2.2.3 Recatégorisation d'un seul terme ou des deux termes de la relation hypallagique

Le procédé de recatégorisation peut toucher un seul des éléments de l'association lexicale transférée ou les deux, suivant les cas de figure. La finalité de cette opération est toujours la même : éliminer les combinaisons lexicales marquées. Les exemples suivants illustreront ces différentes possibilités.

Dans le passage ci-dessous, seul le substantif auquel l'adjectif transféré est incident est recatégorisé, ce qui entraîne l'ajout d'un nouveau nom support. De ce fait, dans le texte d'arrivée, le substantif « cough » est remplacé par le verbe « tousser » ; le nouveau substantif, « air », qui se substitue à ce terme, présente des traits sémantiques compatibles avec l'adjectif « malicieux » :

Dickens	Gérardin
[...] a most malicious cough from Mr. Grimwig determined him that he should [go out] (chap. XIV)	[...] mais M. Grimwig toussa d'un air si malicieux , que M. Brownlow résolut de charger l'enfant de la commission [...] (vol. 1, 190)

Le principe est le même dans l'exemple suivant, si ce n'est le fait que le nouveau nom support est directement issu de l'adjectif hypallagique. La raison en est que le terme en question, « sinister-looking », est une unité composée de deux éléments

lexicaux, dont un servira de base pour la recatégorisation. Le substantif « nose », qui lui servait de point d'incidence dans le texte de départ, est conservé dans le texte d'arrivée, car il reste le support de l'autre adjectif présent dans la description, « turned-up ». Ainsi, l'adjectif « sinister » est traduit littéralement, et le terme « looking » est recatégorisé en substantif, qui sert de support à cet adjectif.

Dickens	Gérardin
The other was a red-headed, bony man, in top-boots; with a rather ill-favoured countenance, and a turned-up sinister-looking nose . (chap. XXXI)	L'autre était roux, trapu, d'un extérieur peu agréable, avec un nez retroussé et un regard sinistre . (vol. 2, 18)

Dans l'exemple ci-dessous, les deux éléments de l'association hypallagique sont recatégorisés selon le principe du chassé-croisé : le nom support « wrath », du texte de départ, devient l'adjectif « révoltée », et l'adjectif « chaste » est traduit par le substantif « pudeur »; cette double opération donne une association acceptable sémantiquement; effectivement, à la différence de l'expression « chaste courroux », le terme « pudeur révoltée » apparaît comme une association beaucoup plus récurrente dans le corpus *Google Books*, avec une petite trentaine d'occurrences pour le premier, contre près de quatre-cents occurrences pour le second.

Dickens	Gérardin
This allusion to Nancy's doubtful character, raised a vast quantity of chaste wrath in the bosoms of four housemaids [...]	Cette allusion [...] fit pousser à quatre servantes, témoins de la scène, des exclamations de pudeur révoltée . (vol. 2, 165)

Il ne fait par conséquent aucun doute que les traducteurs du XIX^e siècle cherchent à éliminer ces associations lexicales marquées lors du processus de traduction. Pour corroborer cette idée, nous exposerons dans la section suivante des occurrences contenant les mêmes adjectifs que ceux rencontrés dans les associations hypallagiques précédemment étudiées, mais qui présentent la particularité d'être conservés dans le texte d'arrivée.

2.1.2.3. Associations adjectivo-nominales typiquement reproduites par les traducteurs du XIX^e siècle

Nous proposerons, pour terminer, quelques exemples de traductions de syntagmes nominaux utilisant les adjectifs qui apparaissaient dans les hypallages vives que nous venons d'analyser, mais qui présentent un caractère non marqué. Les

premiers exemples correspondront à des combinaisons lexicales qui ne relèvent pas de l'hypallage ; il s'agit d'associations conventionnelles d'un adjectif et d'un substantif présentant le trait [+humain] ; les derniers exemples correspondront à des hypallages « mortes ». Ces occurrences mettront en lumière que lorsque les adjectifs mentionnés ci-dessus sont incidents à un terme avec lequel ils sont compatibles sémantiquement, ils sont conservés par les traducteurs du XIX^e siècle. Nous donnerons également les traductions du XX^e siècle à titre indicatif.

2.1.2.3.1 Associations lexicales non hypallagiques

Dans les deux exemples qui vont suivre, les adjectifs utilisés, dénotant typiquement une caractéristique humaine, sont incidents à un support nominal présentant le trait [+humain]. Ces exemples seront surtout pertinents pour les traductions proposées par Alfred Gérardin, car Emile de La Bédollière adapte le texte dans les deux cas ; ceci ne remet toutefois pas en cause notre raisonnement.

Débutons par l'adjectif « chaste ». Dans l'exemple ci-dessous, le substantif auquel il est associé, « housemaids », présente le trait [+humain] ; par conséquent, Alfred Gérardin utilise la même stratégie de traduction littérale que les traducteurs du XX^e siècle.

Nancy remained, pale and almost breathless, listening with quivering lip to the very audible expressions of scorn, of which the chaste housemaids were very prolific; (266)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Les servantes l'insultaient. (241)	Elle écouta, les lèvres tremblantes et d'un air de profond mépris, les propos outrageants des chastes servantes qui ne se gênaient pas dans leurs discours [...] (166)	Nancy resta sur place, pâle, presque haletante ; sa lèvre tremblait quand elle entendit les expressions de mépris émises à profusion, d'une voix assez forte, par les chastes femmes de chambre [...] (537)	Nancy resta, pâle et presque sans souffle, à écouter, la lèvre tremblante, les commentaires aussi méprisants que distincts dont les chastes femmes de chambre se montraient forts prodiges [...] (375)

Il en est de même pour l'adjectif « malicious », dans l'exemple ci-dessous, incident au terme « charity-boy ». Nous noterons toutefois que la traduction d'Émile de La Bédollière correspond à une adaptation.

[...] like a malicious and ill-conditioned charity-boy as he was.			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] il n'y eut pas de méchancetés qu'il n'exerça sur ce pauvre enfant , suivant en cela son mauvais naturel d'enfant de charité qu'il était. (35)	[...] comme un méchant enfant de charité qu'il était. (vol 1, 80)	[...] en méchant et hargneux pupille de l'assistance qu'il était. (127)	[...] en méchant enfant assisté plein de malice qu'il était. (71)

Un autre type d'associations nomino-verbales présente ce même caractère non marqué et sera donc également reproduit dans les traductions : les hypallages mortes.

2.1.2.3.2 *Associations hypallagiques lexicalisées*

Les hypallages lexicalisées ne présentent plus un caractère créatif, ce qui explique leur conservation par les traducteurs du XIX^e siècle. Par exemple, lorsque l'adjectif « malicious » est combiné au substantif « grin », même s'il désigne un trait de caractère du protagoniste, l'association n'apparaît plus marquée. Par métonymie, ce terme peut entrer en co-occurrence avec des substantifs appartenant à la classe d'objets <expressions du visage>. Aussi les traducteurs du XIX^e siècle traduisent-ils l'adjectif par son équivalent dans le texte d'arrivée.

[...] returned Sikes with a malicious grin . (chap XIII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] reprit Sikes avec un malin sourire . (75)	[...] répondit Sikes avec un malicieux sourire . (vol 1, 166)	[...] répondit Sikes avec un sourire méchant . (201)	[...] repartit Sikes avec un malicieux rictus . (127)

Il en est de même pour le terme « cheerless », qui, lorsqu'il se rapporte à un substantif appartenant à la classe d'objets <moment de la journée>, ici « morning », n'est plus interprété comme une hypallage, alors que cette association est bien le résultat d'un transfert d'adjectif, puisque « a cheerless morning » correspond à « a morning during which one is cheerless ».

It was a cheerless morning when they got into the street; (chap. XXI)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
C'était par une sombre et froide matinée qu'ils sortirent ; (126)	Ce fut par une triste matinée qu'ils se mirent en route ; (vol. 1, 286)	C'est un matin sans joie qu'ils trouvèrent dans la rue ; (302)	Quand ils débouchèrent dans la rue, le matin était maussade ; (201)

Comme nous venons de le démontrer, peu d'associations lexicales de nature hypallagique subsistent dans les traductions du XIX^e siècle. A ces combinaisons lexicales créatives victimes du « *peignage* inhérent à la traduction » (qtd. in Berman 60), nous ajouterons certaines associations lexicales quantifiantes dépréciatives.

2.1.3 Associations lexicales « quantifiantes » dépréciatives

Certaines constructions présentent la particularité de mettre en rapport un dénombreur et un nom dont l'association sémantique semble peu naturelle ; ces associations sont symptomatiques d'un point de vue détaché, somme toute assez dépréciateur de l'humain, ou de ce qui a trait à l'humain. En cela, ce phénomène est lié au processus de réification que nous avons déjà mentionné. Ce point de vue sera manifeste dans des occurrences utilisant la structure « as much of SN as », incluant un terme qui entretient un rapport méronymique¹¹³ avec l'être humain, ainsi que dans d'autres occurrences associant le quantifieur « a quantity of » à un substantif disposant de la même qualité méronymique.

Les tendances de traduction repérées se confirment : les traducteurs du XIX^e siècle s'attachent généralement à produire une version homogène à partir d'une base hétérogène ; de nouveau, dans cette entreprise, Alfred Gérardin fait preuve d'une plus grande constance qu'Émile de La Bédollière. A l'inverse, les traducteurs du XX^e siècle ont tendance à reproduire le tissu hétérogène du texte de départ, même si les difficultés linguistiques d'une telle entreprise mettent parfois à mal cette ambition. Les différents exemples présentés vont mettre en évidence la volonté de ces traducteurs de relever le défi que représente la formulation créative du texte de départ. Après avoir présenté les occurrences retenues pour l'analyse, nous exposerons les traductions des quatre traducteurs.

113 Cette notion est empruntée à D. Alan Cruse. Ce dernier « distingue parmi les noms partitifs un ensemble de noms de parties "prototypiques", qu'il appelle les méronymes. Par exemple ; guidon, poignée etc. Ces noms se distinguent des noms comme morceau, rondelle, etc. parce qu'ils correspondent à des parties (i) prédélimitées, (ii) détachables et (iii) fonctionnelles, c'est-à-dire que la partie joue un rôle spécifique dans l'organisation fonctionnelle du tout. Une fonction particulière lui est assignée (cf. le guidon par rapport au vélo, la poignée par rapport à la porte ou à la valise, etc.), et cette fonction contribue à la distinction de la partie en tant que telle. » Communication personnelle avec M. Richard Huygues.

2.1.3.1 Exemples et fonctionnement des occurrences

2.1.3.1.1 « *as much of SN as* » et les phénomènes de broyage et de massification

L'association du quantifieur « much » avec certains substantifs au fonctionnement typiquement discontinu¹¹⁴, tels « nose » ou « person »¹¹⁵, a comme effet de réifier l'individu dans des rapports méronymiques. Cette association semble recatégoriser¹¹⁶ les noms en jeu qui ont un fonctionnement discontinu, et qui disposent donc du trait sémantique [+comptable] ; ils semblent acquérir un fonctionnement de type continu¹¹⁷, typique des noms disposant du trait [-comptable]. Ceci a pour effet d'assimiler ce qui ressortit du corps humain à une entité non comptable, à une sorte de substance, ou à une matière. Un exemple du genre concerne la description de la réaction physique d'un des personnages comiques : « Noah [...] curled up as much of his small red nose as muscular action could collect together ». Le nom « nose », qui a habituellement un fonctionnement discontinu, se voit ici recatégorisé pour fonctionner comme un nom continu ; il se produit, pour ainsi dire, une « massification » du référent. Précisons que cette réanalyse des noms est une caractéristique notable du style dickensien : « One of the striking points is a certain tendency to reclassify nouns [...] » (Sorensen 239)

L'opération en jeu est proche du concept de « broyage », concept élaboré par Francis Jeffrey Pelletier. Ce concept incongru s'adapte très bien, nous semble-t-il, à l'univers dickensien :

114 Nous rappelons la définition de ce fonctionnement selon la *Théorie des Opérations Énonciatives* « = discret. Propriété primitive associée à certaines notions. Une notion à laquelle est associée la propriété /discontinu/ définit une classe d'occurrences parce qu'il y a, par définition, des occurrences distinctes de cette notion. L'association à une notion de la propriété /discontinu/ a pour conséquence, lorsque cette notion est exprimée par un nom, le fonctionnement dénombrable de ce nom. » (Groussier 60)

115 Le substantif « nose » apparaît dans l'extrait suivant : « [...] he stopped to address a salesman of small stature, who had squeezed **as much of his person** into a child chair **as the chair would hold** and was smoking a pipe at his warehouse door. » (chap. XXVI) Nous nous limiterons à l'étude détaillée de l'occurrence dans laquelle le substantif « nose » est employé, du fait de l'utilisation de stratégies de traduction globalement similaires par les quatre traducteurs dans le cas de l'occurrence « person ». Les choix de traduction de « **as much of his person** [...] **as** » seront néanmoins exposés au cours de notre développement.

116 Le phénomène de « recatégorisation » est envisagé ici à un niveau intralinguistique, mais dénote essentiellement le même processus que celui de la recatégorisation interlinguistique, dans la mesure où Michel Ballard emprunte ce terme à la linguistique pour en faire usage en traductologie. (Ballard, *Versus* 2, 15). En linguistique, la recatégorisation correspond à « tout changement de catégorie affectant un morphème lexical. [...] La recatégorisation peut soit affecter la catégorie grammaticale (un nom devenant un adjectif [...] un adjectif devenant un nom [...]); soit les catégories sémantiques fondamentales (animé, humain, concret, comptable...). » (Dubois et al. 397)

117 Nous rappelons la définition de ce fonctionnement selon la *Théorie des Opérations Énonciatives* : « Propriété primitive associée à certaines notions. L'association à une notion de la propriété /continu/ a pour conséquence, lorsque cette notion est exprimée par un nom, le fonctionnement indécomposable de ce nom. » (Groussier 48)

Consider a machine, the « universal grinder ». This machine is rather like a meat grinder in that one introduces something into one end, the grinder chops and grinds it up into a homogeneous mass and spews it onto the floor from the other end. The difference between the universal grinder and a meat grinder is that the universal grinder's machinery allows it to chop up any object, no matter how large, no matter how small, no matter how soft, no matter how hard. Now if we put into one end of a meat grinder a steak and ask what is on the floor at the other end, the answer is « There is steak all over the floor » (wherein steak has a mass sense) [...] The reader has guessed by now the purpose of the universal grinder : take an object corresponding to any (apparent) count noun he wishes (e.g. a man), put the object into one end of the grinder and ask what is on the floor (answer: "there is man all over the floor") (Pelletier 456)

C'est exactement l'opération qui semble avoir lieu ici : un nez « passé » dans la machine se transforme en quelque sorte en « du nez », et Noah de froncer « la plus grande quantité possible de nez ». L'image qui émerge est finalement celle d'une portion indéfinie, mais la plus importante possible, de cette substance que devient le nez à retrousser. Par ailleurs, l'utilisation dans la base du verbe « collect together » avec le substantif « nose » donne du crédit à cette interprétation. Ce verbe dénote l'idée d'un regroupement, d'un rassemblement ; en d'autres termes, ici il s'agit de rassembler non pas des entités distinctes, puisque de nez il n'y en a qu'un, mais plutôt ce qui ressort du domaine notionnel « nez », « du nez ». Il est très clair qu'il y a un phénomène de quantification et de « massification » du nom comptable « nose ».

Les autres occurrences du même type relevées dans le roman, ainsi que dans notre corpus *Wordsmith*, étayent cette thèse. L'opérateur « as much of [...] as » est bien utilisé pour quantifier des substantifs dont le sémantisme rend possible cette opération de partition. Parmi les co-occurents rencontrés, nous relevons des substantifs qui correspondent à un événement, tels « conversation » ou « bloodshed », ainsi que des substantifs qui dénotent un sentiment comme « dishonour ». Ces noms sont compatibles avec le quantifieur « much » à l'inverse de « nose » ou « body ». De la même façon, dans le roman, nous rencontrons un substantif faisant référence à une matière, qui est facilement quantifiable par l'opérateur « much » : « Oliver, having had by this time as much of the outer coat of dirt which encrusted his face and hands, removed, as could be scrubbed off in one washing, was led into the room by his benevolent protectress. » (chap. II)

Citons un autre exemple de « broyage » qui, certes ne repose pas sur l'utilisation du quantifieur mentionné, mais qui nous permettra de faire le lien avec l'autre type d'association quantifiante réifiante. Ce processus semble avoir cours dans la description suivante présentant Toby Crackit : « Mr. Crackit [...] had no very great quantity of **hair, either upon his head or face** [...] » (chap. XXII). Si le substantif « hair » reste au singulier, ce n'est pas parce qu'il s'agit du substantif au fonctionnement discontinu dénotant la chevelure, mais parce qu'il se rapporte à ce qui relève du système pileux. Ici, le substantif en question fait référence à la fois aux cheveux et aux poils de barbe. S'il ne s'était agi que des poils, ce substantif aurait présenté l'uffixe flexionnel du pluriel. En réalité, le parti pris de l'auteur est de revenir à l'essence même de ce que sont les cheveux et la barbe, c'est-à-dire « du poil ». Cela explique finalement la post-détermination du substantif « hair » par « either upon his head or face ». Partant l'analyse de Francis Jeffry Pelletier vaut dans ce cas précis. L'objet dénombrable en question est « a hair », « un poil », et ce qui ressort de la « broyeuse », c'est « hair », « du poil ». Les choses sont toutefois un peu différentes pour le méronyme « hair » comparé aux méronymes « nose » et « body ». Tout d'abord, parce que le terme correspond au résultat du processus de broyage, ensuite parce que le terme massif « hair » est lexicalisé. Ce faisant, l'auteur adopte une approche assez marquée d'un point de vue esthétique ; il présente la chevelure et la barbe sous un angle qui rappelle qu'ils sont les vestiges de l'animalité et de la bestialité originelle de l'Homme. Le personnage est littéralement dépeint comme ne possédant pas « du poil en grande quantité ». Ce point de vue déshumanisant est aussi le fait de l'association du quantifieur « a quantity of » avec le substantif « hair », ce que nous allons nous efforcer de démontrer dans la section suivante.

2.1.3.1.2 *L'expression « a quantity of hair » et l'impression d'un point de vue détaché*

Le substantif « hair », désignant la chevelure, et ayant un fonctionnement continu dense¹¹⁸, est, il est vrai, parfaitement compatible avec l'opérateur de quantification « a quantity of ». Toutefois, stylistiquement, cette association semble peu authentique, à l'inverse de « not much », « little » ou « not a lot of ». Cette impression est confirmée par les locuteurs anglophones auxquels nous avons soumis les différentes occurrences rencontrées dans le discours du narrateur. Une recherche à partir du corpus *Google Books* (sans critère de restriction) corrobore cette hypothèse ; les

118 « = continu quantifiable. Le continu quantifiable est susceptible de détermination quantitative, par ce qu'il est, par définition, divisible en quantités. [...] Quand la propriété /dense/ est associée à la notion à laquelle renvoie un nom anglais, celui-ci a un fonctionnement indénombrable (notamment incompatibilité avec a(n) [...] mais compatibilité avec certains quantifieurs : much, (a) little, a quantity of. » (Groussier 56)

résultats obtenus sont reportés dans le tableau ci-dessous. Il apparaît clairement que, par rapport à d'autres formulations synonymiques possibles, cette association lexicale n'était pas une combinaison lexicale récurrente à l'époque victorienne, et ne l'est toujours pas aujourd'hui.

Groupe verbal retenu pour la recherche, avec variation du quantifieur	Nombre d'occurrences
« had no great <i>quantity of hair</i> »	0
« had <i>little hair</i> »	Environ 600
« didn't have <i>much hair</i> »	Environ 500
« didn't have <i>a lot of hair</i> »	Environ 50

De façon générale, dans les occurrences recensées dans l'*Oxford English Dictionary*, le substantif déterminé par « a quantity of » appartient à la classe d'objets <matériaux> ou <objets>. Cette impression se voit confirmée d'un point de vue diachronique par le corpus intégré à notre concordancier. *Wordsmith* donne 145 entrées pour « quantity of » mais seulement trois pour « quantity of hair ». Quant à celles recensées pour « hair », 383 en tout, elles ont toutes comme point commun de qualifier la qualité de la chevelure en termes de texture, de couleur, ou de coiffure. Ces descriptions disposent toutes très clairement d'une orientation qualitative et non quantitative. En outre, dans les trois cas rencontrés où le quantifieur « quantity of » est associé au substantif « hair », les cheveux en question ne font plus partie de la chevelure du protagoniste. La quantification n'est alors pas marquée dans ce contexte, car les cheveux, « détachés » du corps humain, deviennent, pour ainsi dire, des objets. Dans une occurrence, il est effectivement question d'une perruque en très piteux état qu'une jeune fille s'étonne de voir sa grand-mère récupérer : « He went, and presently returning, produced a great quantity of hair, in such nasty condition, that I was amazed she would take it » (Burney 150). Dans les deux autres passages, il s'agit de quantifier des cheveux coupés ou arrachés. Dans l'extrait suivant, une partie de la chevelure a été coupée à l'insu du protagoniste : « The painter had been often [...] reviled [...] by the watermen of London, where he had once lost his bag and a considerable quantity of hair, which had been cut off by some rascal in his passage through Ludgate during the Lord Mayor's procession » (Smollett 148). Dans l'autre passage, les cheveux d'une femme ont été arrachés lors d'une bagarre : « The poor woman had indeed fared much the worst, having, besides the unmerciful cuffs received, lost a quantity of hair which Mrs. Slipslop held in her left hand. » (Fielding 167) Tous ces éléments nous font dire que, d'une part, la combinaison de ce quantifieur avec le substantif « hair » n'est pas

naturelle, et que, d'autre part, cette association témoigne d'un point de vue assez détaché et dépréciatif.

Cette association lexicale peu usuelle se produit lors de la présentation de personnages repoussants, ce qui peut expliquer ce point de vue distant. Dans le premier passage cité, il s'agissait de dépeindre Toby Crackit ; dans les autres exemples qui vont être donnés, les personnages concernés sont tout aussi répugnants. Aussi, par exemple, dans l'extrait ci-dessous, il s'agit de dépeindre le juge Fang, un protagoniste aux pratiques abjectes : « Mr. Fang was a lean, long-backed, stiff-necked, middle-sized man, **with no great quantity of hair**, and what he had, growing on the back and sides of his head. » (chap. XI) Le sentiment d'étrangeté que suscite cette description aurait pu être évité par une formulation plus idiomatique comme « he was **a little thin on top**, and the little hair he had... ». De nouveau, un relevé d'occurrences dans *Google Books* s'avère assez révélateur, même s'il n'y a pas de discrimination sémantique par rapport au substantif « hair », puisque l'association lexicale en question n'apparaît pas du tout par rapport aux autres formulations synonymiques proposées lors de la recherche.

Groupe prépositionnel retenu pour la recherche, avec variation du quantifieur	Nombre d'occurrences
« with no great quantity of hair »	0
« with little hair »	Environ 2000
« without much hair »	Environ 450
« without a lot of hair »	Environ 20

L'expression « a quantity of hair » est également utilisée lors d'une description de Fagin : « In a frying-pan [...] some sausages were cooking; and standing over them [...] was a very old shrivelled Jew, whose villainous-looking and repulsive face was obscured by **a quantity of matted red hair**. » (chap. VIII) Des collocations plus usuelles, à partir de déterminants métaphoriques, telles « a tuft of hair » ou « a hank of hair », auraient permis de placer l'accent sur la qualité de la chevelure, et non, comme c'est le cas dans le texte de départ, sur la quantité de cheveux. Cette formulation est à l'origine d'un phénomène de dépersonnalisation et de détachement du regard du narrateur. Qu'en est-il dans les traductions ?

2.1.3.2 Étude des traductions

Le schéma des stratégies de traduction est plutôt binaire, avec une volonté notable pour les traducteurs du XX^e siècle de produire une version aussi marquée que

l'original, contre un désir tout aussi manifeste des traducteurs du XIX^e siècle de proposer une traduction « lissée ». Nous présenterons les traductions en regard les unes des autres afin d'apprécier ces deux stratégies différentes et de mettre en lumière la volonté des traducteurs de produire une version marquée malgré les difficultés rencontrées. Ces occurrences seront, en conséquence, une très bonne illustration de la créativité des traducteurs du XX^e siècle, même si parfois, nous émettrons quelques doutes sur la portée de cette créativité.

2.1.3.2.1 *Phénomène de broyage et de massification*

Comme les deux exemples suivants vont le révéler, seuls les traducteurs du XX^e siècle relèvent le défi posé par l'association déterminant/substantif. L'opération sera, toutefois, plus ou moins couronnée de succès, selon les cas. Ainsi, pour le premier extrait proposé, ce sera plutôt la traduction de Francis Ledoux qui permettra au lecteur du texte d'arriver de faire l'expérience de ce phénomène de broyage et de massification, quand pour la seconde occurrence, ce sera plutôt la version proposée par Sylvère Monod.

Dans le premier exemple, le quantifieur « as much of [...] as » est associé à un substantif dénotant une partie du corps. Alfred Gérardin et Émile de La Bédollière effacent l'association lexicale peu naturelle du texte de départ en utilisant le déterminant possessif « son ». Dans le même temps, ils font disparaître la combinaison lexicale verbo-nominale associant « nose » et « collect ». On perd alors complètement l'idée de broyage et de massification, et le nom « nez » retrouve son fonctionnement prototypique discontinu, avec « son petit nez rouge ».

Pour ce qui est des traductions du XX^e siècle, en dépit des efforts des deux traducteurs pour reproduire ce qui est en jeu dans le texte de départ, le résultat n'est vraiment concluant que pour la traduction proposée pour Francis Ledoux. En dépit des apparences, le recours par Sylvère Monod au déterminant « une partie de » ne permet pas de reproduire l'effet de sens présent dans l'original. En effet, comme le démontre Richard Huygues dans son article « Entre localisation et partition, le cas d'*endroit* », il arrive que la partition effectuée par « une partie de » confine à la quantification. Cependant, il semblerait que dans le cas de l'aboutissement proposé, « toute la partie de son petit nez rouge », l'effet de quantification et de massification de l'original ne soit pas retranscrit. Richard Huygues évoque plusieurs raisons à cela¹¹⁹ :

D'une part, "une partie du nez" aurait tendance à recevoir une interprétation référentielle et non quantificatrice (i.e. comme "une partie de la table" vs "une partie du beurre" - il me

119 Ce qui va suivre est le résultat d'une communication personnelle avec M. Richard Huygues.

paraît plus facile par exemple de reprendre la première expression par un pronom personnel: une partie de la table s'est cassée... elle... vs une partie du beurre a fondu... ?elle...). D'autre part, le déterminant "tout le" précédant "partie" exclut quasiment l'effet quantificateur, et donc l'interprétation massive du nom "nez" (cf. ?toute la partie de la farine que tu as renversée). On peut ajouter que la présence de l'adjectif "petit" devant "nez" va dans le sens de l'interprétation standard, i.e. comptable, du nom. Ainsi, il se produit seulement un effet de partition aléatoire (contingente, non fonctionnelle, non prédélimitée) mais le nom "nez" n'est pas ici contraint à un emploi massif comme en anglais.

Finalement, seul Francis Ledoux réussit à préserver l'idée initiale de quantification et de massification. Il recourt pour cela à l'expression « ce que... de N ». David Gaatone voit en « ce que... » « un quantifieur négligé en français »¹²⁰ :

[...] le français possède avec ce que/ce qui, un quantifieur complexe non-exclamatif, jusqu'ici absent des listes traditionnelles des quantifieurs. Cette expression désigne une quantité indéfinie et fonctionne comme déterminant d'un nom auquel elle s'attache, ainsi que de nombreux autres quantifieurs en français, par l'intermédiaire de la préposition de. Elle se distingue de ces derniers en ce qu'elle est toujours nécessairement séparée de la séquence de N par le verbe. (Gaatone 427)

« ce que... de N » n'admet « que des noms au pluriel ou un nom de masse au singulier » (ibid. 423), d'où l'interprétation nécessairement massive du substantif « nose » tel qu'il apparaît dans l'occurrence en question. Dans ce cas, « tout » désignera, en conséquence, une totalité massive. (Andersson 161).

And here, Noah [...] curled up as much of his small red nose as muscular action could collect together. (chap. VI)¹²¹

120 Il s'agit du titre de l'article de David Gaatone sur l'expression « ce que... de N ».

121 Voici les traductions du second exemple de broyage utilisant le quantifieur « as much of... as » cité dans l'introduction : « [...] he stopped to address a salesman of small stature, who had squeezed **as much of his person** into a child chair **as the chair would hold** and was smoking a pipe at his warehouse door. » (chap. XXVI) : « [...] un fripier, de petite taille, assis dans une petite chaise d'enfant et fumant sa pipe [...] » (La Bédollière 151) ; « [...] un brocanteur de petite stature, assis, **autant du moins qu'il pouvait y entrer**, dans un fauteuil d'enfant [...] » (Gérardin 344) ; « [...] un commerçant de petite taille qui avait inséré dans un fauteuil d'enfant **toute la partie de sa personne** qui pouvait y tenir [...] » (Monod 354) ; « [...] un marchand de petite taille qui avait comprimé dans un fauteuil d'enfant **tout ce que ce siège voulait bien contenir de sa personne** [...] » (Ledoux 239) Les choix de traduction confirment l'analyse menée pour l'expression « as much of his nose ». Comme pour cette occurrence, seul Francis Ledoux maintient l'association lexicale quantifiante réifiante dans le texte d'arrivée; pour cela, il utilise, de nouveau, l'adjectif indéfini « tout » associé au quantifieur complexe « ce que ... de » pour délimiter une portion

And here, Noah [...] curled up as much of his small red nose as muscular action could collect together. (chap. VI) ¹²¹			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Disant cela, Noé [...] fronça son petit nez rouge autant que ses muscles le lui permirent en cette occasion. (36)	Et ici Noé [...] fronça de toute sa force son petit nez rouge . (vol. 1, 81)	Là-dessus, Noé hocha la tête [...] et de froncer toute la partie de son petit nez rouge que son énergie musculaire put rassembler à cet effet. (128)	Ici, Noé [...] retroussa tout ce que l'action musculaire pouvait rassembler à cet effet de son petit bout de nez rouge . (72)

C'est plutôt Sylvère Monod, en revanche, qui arrive à reproduire le phénomène de broyage résultant de l'utilisation du substantif « hair » avec le complément circonstanciel « upon his head or face ». Il arrive à restituer la valeur notionnelle du substantif « hair » grâce à l'utilisation de l'adjectif « velu ». D'une part, ce terme permet de souligner l'animalité du personnage, comme dans l'original, et de reproduire l'effet burlesque ; d'autre part, la construction « ni quant aux cheveux, ni quant à la barbe » est fortement marquée, car totalement inauthentique. Les autres traducteurs ne relèvent pas le défi de l'original. Emile de La Bédollière et Alfred Gérardin hyponymisent le substantif « hair » par le biais du nom « cheveux » ; quant à Francis Ledoux, il opère une double hyponymisation de « hair », traduit à la fois par « cheveux » et « favoris ». Toutefois, à l'inverse des traducteurs du XIX^e siècle, Francis Ledoux veille à conserver un aboutissement marqué sémantiquement par le biais de la coordination des deux syntagmes nominaux « cheveux sur la tête » et « favoris sur les joues ». L'étrangeté provient du caractère pléonastique de ces deux expressions, qui suggère que les sèmes « tête » et « joue » ne font pas partie du noyau sémantique de « cheveux » et de « favoris », respectivement, le principe d'économie de la langue voulant normalement que la redondance soit évitée. Ce pléonasme implique, en conséquence, que les cheveux ou les favoris puissent se trouver autre part sur le corps humain. Cette image comique, qui porte atteinte à l'intégrité du corps, est donc efficace en ce sens qu'elle est en

indéfinie d'un ensemble massif. Pour ce qui est de Sylvère Monod, il relève le défi posé par l'association non conventionnelle, avec « toute la partie de sa personne », mais cette traduction ne retranscrit pas l'effet de quantification et de massification présent dans l'original. Les traducteurs du XIX^e siècle, quant à eux, ne relèvent pas le défi de l'original ; ils effacent l'effet quantifiant et massifiant, en changeant de point de vue : Alfred Gérardin transforme la restriction quantitative qui pesait sur le corps du personnage en une restriction qualitative caractérisant le mouvement du personnage, « autant qu'il pouvait y entrer ». Quant à Emile de La Bédollière, il élimine totalement le point de vue quantitatif en remplaçant le prédicat « squeezed as much of his person as ... » par « être assis ».

accord avec l'effet de sens de l'association quantifieur/substantif du texte de départ, qui fait ressortir l'animalité du protagoniste.

Mr. Crackit [...] had no very great quantity of hair, either upon his head or face [...] (chap. XXII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Le sieur Crackit [...] n'avait pas une grande quantité de cheveux [...] (131)	M. Crackit [...] avait peu de cheveux [...] (vol. 1, 297)	M. Crackit [...] n'était guère velu, ni quant aux cheveux, ni quant à la barbe [...] (313)	M. Crackit [...] n'avait pas beaucoup de cheveux sur la tête ni de favoris sur les joues [...] (209)

Ce dernier exemple va nous servir de transition pour aborder un second phénomène réifiant mis en place par l'utilisation d'un quantifieur : l'association du substantif « hair » et du déterminant « a quantity of ».

2.1.3.2.2 Études des traductions de « a quantity of hair »

Intéressons-nous, à présent, à la traduction de « a quantity of hair ». De la même façon que pour le phénomène de broyage, ce sont généralement les traducteurs du XX^e siècle qui s'attachent à prendre en compte ce qui est en jeu dans le texte de départ. Les traducteurs du XIX^e siècle tendent à normaliser la combinaison quantifieur/substantif ; ponctuellement, toutefois, comme dans le premier exemple, Emile de La Bédollière reste fidèle au texte de départ. Les trois occurrences relevées nous permettront, de nouveau, de mettre en relief la créativité dont ils peuvent faire preuve, tout en nous interrogeant néanmoins sur la pertinence de certaines compensations par rapport à la base en jeu.

Dans l'exemple que nous venons d'étudier pour ce qui est du broyage, « no very great quantity of hair », seuls Émile de La Bédollière et Francis Ledoux recourent à une association lexicale peu authentique. Le premier fait ressortir le point de vue quantitatif dominant en traduisant littéralement le quantifieur, qui, associé au substantif « cheveux », donne un syntagme nominal peu idiomatique : « une quantité de cheveux ». Cependant, globalement, pour cette occurrence, il ne reproduit qu'en partie le processus de déshumanisation en jeu, puisque, comme nous l'avons précisé, il fait disparaître le phénomène de broyage. Francis Ledoux utilise, quant à lui, le quantifieur « beaucoup de », non compatible avec le substantif « favoris ». Par conséquent, même si le processus de broyage n'est pas respecté par ce traducteur, l'incompatibilité entre quantifieur et substantif est, elle, reproduite, ainsi que l'effet quantifiant et dépréciateur du texte de départ. De son côté, Sylvère Monod, après avoir recatégorisé le substantif « hair » en adjectif, avec le terme « velu », pour conserver le phénomène de broyage,

procède à une seconde opération de recatégorisation en traduisant le déterminant « no very great quantity of » en adverbe ; or si l’adverbe en question, « guère », se combine assez mal avec l’adjectif « velu », sans doute parce que ce dernier implique le sème « recouvert de », alors que, « guère » sous-entend l’inverse, cette association lexicale marquée, à l’inverse de « a quantity of hair », n’implique pas un point de vue à valeur quantitative et réifiant. Alfred Gérardin, lui, finalise sa stratégie de normalisation du passage, débutée avec la non reproduction du phénomène de broyage, en normalisant l’association quantifieur/substantif. Pour cela, il emploie une modulation par négation du contraire qui lui permet de combiner le quantifieur « peu de » et le substantif « cheveux ».

Mr. Crackit [...] had no very great quantity of hair, either upon his head or face [...] (chap. XXII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Le sieur Crackit [...] n’avait pas une grande quantité de cheveux [...] (131)	M. Crackit [...] avait peu de cheveux [...] (297)	M. Crackit [...] n’était guère velu, ni quant aux cheveux, ni quant à la barbe [...] (313)	M. Crackit [...] n’avait pas beaucoup de cheveux sur la tête ni de favoris sur les joues [...] (209)

Dans l’exemple suivant, une fois de plus, les traducteurs contemporains semblent se démarquer par leur tendance à privilégier une traduction équivalente en termes d’effets. Cependant, même si ces deux traducteurs proposent une traduction marquée, seule la traduction de Francis Ledoux dispose de connotations similaires à l’occurrence du texte de départ. Pour cela, il déplace le phénomène : l’association non conventionnelle se produit entre le verbe « posséder » et son complément « cheveux » ; or, un individu ne « possède » pas des cheveux, mais « a » des cheveux. Cette association lexicale instaure un rapport mercenaire entre le corps et ses attributs, et, en ce sens, déshumanisant entre l’homme et son corps. Sylvère Monod, pour sa part, conserve une association lexicale peu naturelle quantifieur/substantif, avec « guère de cheveux », dont le corpus *Google Books* ne recense aucune occurrence ; cependant, celle-ci ne dispose pas de connotations réifiantes, et sera, en ce sens, moins réussie que la traduction de Francis Ledoux, qui garantit l’équivalence d’effet. Alfred Gérardin opte, quant à lui, pour la même stratégie de normalisation de l’association lexicale du texte de départ que dans l’exemple précédent : il opère une modulation par négation du contraire, ce qui lui permet de déterminer le substantif « cheveux » avec le quantifieur « peu de » (135).

Mr. Fang was a lean, long-backed, stiff-necked, middle-sized man, with no great quantity of hair , and what he had, growing on the back and sides of his head. (chap. XI)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage supprimé (61)	[...] le peu de cheveux qui lui restaient lui couvraient le derrière et les côtés de la tête ...	[...] il n'avait guère de cheveux et ceux qu'il avait poussaient [...] (174)	[...] le peu de cheveux qu'il possédait poussaient [...] (106)

Dans le dernier cas que nous allons présenter, l'inverse se produit. Une traduction littérale de l'occurrence en question telle que « son visage disparaissait sous **une quantité de cheveux roux emmêlés** » (cns) est difficilement envisageable, ce qui oblige les traducteurs à trouver un moyen détourné pour rendre l'effet de sens de l'association quantifieur/quantifié. En d'autres termes, le point de vue quantitatif doit être véhiculé autrement. Sylvère Monod parvient à une traduction disposant de connotations proches de celles de l'original. Comme Francis Ledoux, il recourt à une modulation métonymique, qui met l'accent sur la qualité de la chevelure, mais, à la différence de ce dernier, il opte pour une tournure moins codée en langue, avec « une masse de », contre « des touffes de » pour le premier. La métaphore lexicalisée « des touffes de cheveux » rend moins saillant le point de vue quantitatif que l'association moins codée « une masse de cheveux », et par conséquent, ne permet pas, comme le fait cette expression, d'induire un point de vue détaché et plutôt dépréciateur. Quant à Alfred Gérardin, sans surprise, il substitue un point de vue qualitatif au point de vue quantitatif du texte de départ en recatégorisant le déterminant à valeur quantitative en adjectif.

In a frying-pan [...] some sausages were cooking; and standing over them [...] was a very old shrivelled Jew, whose villainous-looking and repulsive face was obscured by a quantity of matted red hair . (chap. VIII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage supprimé.	Des saucisses cuisaient dans une poêle [...] et auprès se tenait un vieux juif, une fourchette à la main. Son visage était couvert de rides, et ses traits ignobles et repoussants étaient en partie cachés par une épaisse chevelure rousse . (vol. 1, 109)	Dans une poêle [...] des saucisses cuisaient [...] debout à côté de ce plat [...] se tenait un vieux juif tout ratatiné dont la figure repoussante et l'air de scélératesse se cachaient derrière une masse de cheveux roux emmêlés . (153)	Une poêle [...] se trouvait sur le feu, et il y cuisait quelques saucisses ; penché dessus [...] se trouvait un très vieux juif tout ratatiné, dont la vilaine et repoussante figure disparaissait à demi sous des touffes de cheveux roux . (90)

Nous espérons avoir réussi à rendre évident, dans cette première partie, le fait que dans le cas du brouillage des repères sémantiques qui opère à l'échelle du syntagme, le degré de créativité de l'occurrence du texte de départ en jeu est la variable qui détermine la stratégie de traduction des traducteurs du XIX^e siècle. Nous allons, à présent, démontrer que le même phénomène peut être observé eu égard au brouillage sémantique qui se produit au niveau phrastique avec le zeugme sémantique.

2.2 Brouillage des repères sémantiques au niveau phrastique : le zeugme sémantique

Avant d'entamer l'étude de quelques occurrences types de zeugmes sémantiques, rappelons la définition de cette figure de style, qui peut être de nature syntaxique ou sémantique :

Le zeugme est une figure qui consiste à lier à un élément commun non répété des termes ou des compléments qui ne se situent pas dans le même registre ; on parle de zeugme syntaxique lorsqu'on coordonne des groupes syntaxiques différents [...] de zeugme sémantique ou attelage lorsqu'on coordonne des termes de sens disparate. (Le Bellec et Saez 135)

En dépit de l'utilisation critiquable du terme « registre », et d'un certain manque de précision pour ce qui est du zeugme syntaxique, cette définition est assez large, et a le mérite de poser plutôt clairement les enjeux de cette figure, ce qui n'est pas le cas de beaucoup de définitions qui restent assez confuses¹²² ; c'est pourquoi elle servira de point de départ à notre analyse.

Nous traiterons plus particulièrement du zeugme sémantique, que nous allons considérer, à l'instar de Tzvetan Todorov (« Les anomalies sémantiques » 107), comme une figure phrastique résultant de la « fusion » de deux propositions ; celles-ci sont acceptables sémantiquement lorsqu'elles fonctionnent de façon autonome, mais donnent un caractère marqué à la phrase lorsqu'elles sont fusionnées. Comme nous l'avons signalé dans l'introduction, le zeugme sémantique naît du non respect de « [...] la règle de transformation qui lie deux suites lexicales par des conjonctions comme *et*, *mais*, etc., qui exige que les deux suites aient la catégorie grammaticale “abstrait” ou “concret” en commun » (Todorov, « Les anomalies sémantiques » 107). Voilà donc une

122 Nous renvoyons, par exemple, à la définition qu'en donnent Henry Bénac et Brigitte Réauté (253) : « Figure qui consiste à rattacher à un même mot deux éléments dont l'un discordé avec l'autre, soit grammaticalement [...] soit sémantiquement, l'un des deux étant seul en liaison habituelle avec le mot. »

autre définition du phénomène de zeugme sémantique, en termes sémantico-syntaxiques, plus étroite que celle proposée par Christel Le Bellec et Frédérique Saez, qui repose uniquement sur le trait [+/- concret] des éléments coordonnés. Ces deux définitions nous seront toutes les deux utiles pour établir le classement des occurrences de zeugmes sémantiques relevées dans le discours du narrateur.

Nous distinguerons effectivement deux types d'attelage en fonction du degré d'« hétérogénéité sémantique des deux séquences coordonnées » (Clément 3). Dans les attelages traditionnels¹²³, le contraste entre les éléments coordonnés repose sur le trait sémantique [concret] / [abstrait] (Todorov 107). Nous ajouterons à ce type de zeugme sémantique, ceux dont les éléments coordonnés partagent le même trait [+abstrait], ou [+concret], et dont l'hétérogénéité sémantique résulte de l'association de classes d'objets peu compatibles ; ces combinaisons sémantiques moins atypiques, moins perceptibles, des « cas-limites » en quelque sorte, répondent à la définition large proposée par Christel Le Bellec et Frédérique Saez de termes coordonnés « de sens disparate ». Nous qualifierons ces deux types de zeugme de « peu marqués », dans la mesure où ils obéissent à la logique d'économie de la langue :

La grammaire traditionnelle propose de considérer ces phénomènes sur la base de l'ellipse verbale. Le principe d'économie visant à effacer un élément repris dans la phrase, est, pour ainsi dire, pris au pied de la lettre dans ces exemples, car le verbe effacé de la proposition réduite (ou reconstruit à partir du terme coordonné) n'est pas précisément l'antécédent lui-même, mais une autre acception de ce terme polysémique. (Clément 4)

D'autres attelages, beaucoup plus notables, ne répondent pas à ce principe, mais à une logique de jeu de mots. A la différence des zeugmes peu marqués, ils associent des compléments qui n'entretiennent pas le même « degré de cohésion » avec le verbe factorisant. En d'autres termes, l'une des séquences correspondra à une association libre et transparente, et recevra une lecture compositionnelle, quand l'autre séquence sera une association figée et nécessitera une lecture non-compositionnelle. Lionel Clément (3) résume ce qui est en jeu dans ces cas d'attelages particuliers :

Cas particuliers où l'une et l'autre des formes présentes dans les termes coordonnés offrent deux acceptions différentes d'un même terme [...] parce que le verbe a un emploi stéréotypé dans l'un des membres de la coordination [...].

123 « traditionnels », en ce sens que la critique fait abondamment référence aux zeugmes sémantiques reposant sur la mise en rapport de termes disposant de traits incompatibles, [+ concret] et [+abstrait].

Ces deux types d'attelages, marqués et peu marqués, apparaissent dans le discours du narrateur. Ils mettront très souvent sur le même plan syntaxique l'humain et le matériel, et seront, en ce sens, le reflet ironique de l'interchangeabilité de ces deux « entités » dans la société victorienne. Parfois, néanmoins, ils n'auront qu'une vocation comique. Selon le schéma de traduction déjà dégagé pour les autres associations sémantiques peu usuelles, les traducteurs du XX^e siècle font généralement en sorte de reproduire l'hétérogénéité entre les conjoints, quel que soit le degré de créativité du zeugme sémantique, alors que les traducteurs du XIX^e siècle adaptent leur stratégie en fonction. Aussi, lorsque l'hétérogénéité sémantique est moindre entre les éléments coordonnés, c'est la logique d'économie de la langue qui semble prévaloir, et l'attelage est conservé dans les traductions. En revanche, lorsque l'hétérogénéité sémantique est très marquée entre les conjoints, et n'est plus conditionnée par un principe linguistique d'économie, mais par un désir de jouer avec la langue, le zeugme sémantique n'est pas repris dans les traductions. Avant d'en venir aux différentes versions du corpus, exposons les différentes occurrences relevées dans le texte.

2.2.1 Présentation des occurrences types relevées pour l'analyse des traductions

Notre présentation des différents exemples se fera selon un degré croissant d'hétérogénéité entre les conjoints de l'attelage. L'effet d'étrangeté qui résultera de la figure s'intensifiera selon.

2.2.1.1 Zeugmes sémantiques peu créatifs

Dans le cas de zeugmes sémantiques peu créatifs et par conséquent peu marqués, l'association entre le verbe et les conjoints reçoit une lecture compositionnelle. Comme nous l'avons précisé, il est possible de distinguer deux types de zeugmes sémantiques peu marqués : ceux que nous appellerons les « cas-limites », pour lesquels l'hétérogénéité entre les éléments coordonnés est peu remarquable, même si elle est signifiante, et ceux, plus classiques, pour lesquels cette hétérogénéité est plus visible, parce qu'elle repose sur la mise en rapport de termes présentant les traits sémantiques différents [+concret] et [+abstrait].

2.2.1.1.1 *Cas-limites de zeugme sémantique*

Les zeugmes sémantiques considérés comme des cas limites résultent de l'association, par le biais de la coordination, de substantifs présentant des traits sémantiques identiques [+concret], ou [+abstrait], mais appartenant à des classes d'objets peu compatibles. Les deux occurrences ci-dessous en sont un exemple patent.

- « At this, the two women-servants **lifted up their hands and eyes** [...] » (chap. XXXIV)

Les deux substantifs « hands » et « eyes » présentent le même trait [+concret]. Le léger effet d'étrangeté suscité à la lecture de cette phrase provient de ce que la coordination met sur le même plan deux termes qui font partie de deux classes d'objets différentes : « hands » appartient à la classe <organes préhensiles>, tandis que « eyes » appartient à la classe <organes des sens>. L'association de ces deux termes par le biais de l'attelage donne l'impression comique que le mouvement qui consiste à lever les yeux au ciel ressemble à celui qui consiste à lever les mains. Par voie de conséquence, les yeux semblent se transformer en deux organes préhensiles qui font un mouvement aussi ample que celui des bras levés au ciel.

- « **Putting** the latter [a large nightcap] **on her head**, and the former [a small Prayer Book] **on the table** [...] » (chap. XII)

Les deux substantifs « head » et « table » apparaissant dans les deux compléments circonstanciels « on her head » et « on the table » disposent également du même trait sémantique [+concret]. Toutefois, le premier terme appartient à la classe d'objets <partie du corps humain> et le second à la classe d'objets <mobilier>. Le fait de conjointre ces deux arguments du verbe « put » dans une structure parallèle aboutit à un effet assez étrange. La tête du personnage semble acquérir le sème [support d'objet] présent dans le signifiant « table ». Le personnage place un bonnet de nuit sur sa tête comme il place un livre sur une table.

2.2.1.1.2 *Zeugmes sémantiques « traditionnels »*

Les zeugmes sémantiques traditionnels sont le résultat de l'association, par le biais de la coordination, de deux substantifs présentant les traits sémantiques différents [+concret] et [+abstrait]. Dans les deux exemples suivants, l'opération de coordination place sur un même plan ce qui est de l'ordre de l'affect et du matériel. Le premier extrait correspond au discours direct du narrateur et le second extrait au discours indirect des autorités de la paroisse (comme l'indique le verbe introducteur « inquired »). Le point de vue est le même : l'affect et le matériel sont placés sur le même plan dans les deux cas.

- « [...] the members of the board **having resumed their seat and their solemnity** [...] » (chap. III)

Les deux séquences coordonnées, « seat » et « solemnity », présentent respectivement le trait [+concret] et [+abstrait].

- « [...] to **impart to Oliver the consolation and nourishment** of which he stood in need » (chap. II)

Les deux conjoints, « consolation » et « nourishment », disposent respectivement des traits [+abstrait] et [+concret].

2.2.1.2 Zeugmes plus créatifs

Nous présenterons deux types de zeugmes créatifs : un zeugme sémantique et un zeugme syntaxique, afin d'élargir notre perspective. Dans les deux cas, le jeu de langage ne se situe plus, comme dans les cas précédents, sur les plans concret/abstrait.

Dans l'exemple ci-dessous, un cas de zeugme sémantique, les deux conjoints ne présentent pas le même degré de cohésion avec le verbe factorisant :

- « [...] he was alternately **cudgelling his brain and his donkey** [...] » (chap. III)

Le verbe « cudgel » n'entretient pas la même relation avec les deux compléments directs « his brain » et « his donkey » qui viennent instancier la place du second argument du verbe, d'où l'effet de style. Les deux expressions polylexicales « to cudgel one's brain » et « to cudgel an animal » ne connaissent pas le même degré de figement lexical. D'une part, « to cudgel an animal » est une association libre et transparente, qui obéit au principe de la compositionnalité (le sens du tout pouvant être déduit/calculé à partir du sens des parties), et qui trouve sa racine dans l'origine étymologique de « cudgel », « a club with rounded head », d'où la signification du verbe, « To beat or thrash with a cudgel » (*OED*). D'autre part, « to cudgel one's brain » est une association figée¹²⁴ (qui

124 Selon Gaston Gross, le figement linguistique est décelable lorsqu'une expression présente une certaine opacité syntaxique et /ou sémantique. Différents critères sont proposés pour apprécier cette opacité : une expression opaque syntaxiquement refusera la passivation, la relativisation, la pronominalisation, le détachement, ou l'extraction ; une expression opaque sémantiquement ne se prêtera pas à une lecture non compositionnelle. Pour plus de précisions sur le phénomène de figement, voir l'ouvrage *Les expressions figées en français : noms composés et autres locutions* de Gaston Gross.

se caractérise par une opacité syntaxique et sémantique) et lexicalisée, résultant d'un processus de métaphorisation. En plaçant côte à côte ces deux réalisations du verbe, Dickens remotive¹²⁵ en quelque sorte, le sème « actif » du sens premier du verbe. La métaphore se « vivifie » par le biais de cette réactivation discursive, ce qui engendre un effet comique.

Dans l'occurrence suivante, un cas de zeugme syntaxique, les deux éléments mis en rapport n'entretiennent pas le même rapport syntaxique avec le verbe mis en facteur commun.

- « He [...] said, **half in abstraction, and half to Master Bates** [...] » (chap. XVIII)

Les éléments coordonnés « half in abstraction », et « half to Master Bates », deux syntagmes adverbiaux, obéissent à la règle qui veut que les conjoints appartiennent à la même catégorie syntaxique ; toutefois, du point de vue de la construction, le verbe « be », qui supposément factorise les deux éléments telle que la construction apparaît, ne peut être redistribué devant le second conjoint : *« He [...] said, *as he was* half in abstraction, and *as he was* half to Master Bates ». Par conséquent, le syntagme adverbial « half to Master Bates » n'est pas attribut du verbe « be », d'où l'étrangeté suscitée par la coordination des deux syntagmes.

Présentons à présent les traductions proposées par les traducteurs du corpus pour ces occurrences.

2.2.2 Présentation des traductions

L'ordre d'exposition des traductions, dans cette sous-partie, sera également fonction du degré d'originalité du zeugme sémantique, dans la mesure où ce classement nous permettra de bien mettre en relief le lien entre l'originalité de la figure et la stratégie traductive adoptée par les traducteurs. Nous verrons que les attelages peu marqués sont reproduits par tous les traducteurs, à l'inverse des attelages créatifs qui ne figurent pas dans les traductions du XIX^e siècle.

125 « Les mots ont une forte tendance à la démotivation. Pour des raisons diverses, des mots transparents deviennent opaques [...] Sous certaines conditions, les mots opaques peuvent redevenir transparents. » (Holeš 98)

2.2.2.1 Zeugmes sémantiques typiquement reproduits par tous les traducteurs

Dans les cas d'attelages peu marqués, tous les traducteurs reproduisent littéralement les conjoints des expressions coordonnées. Nous présenterons les traductions des occurrences des deux types d'attelages peu marqués mentionnés.

2.2.2.1.1 Cas-limites

Dans les deux exemples qui vont suivre, les traductions respectent la factorisation de complément présentant tous les deux le trait concret, mais appartenant à des classes d'objets différentes. Nous noterons une inversion des coordonnées dans les traductions proposées par Alfred Gérardin ; toutefois, cette différence formelle ne change rien au phénomène en jeu. Dans l'occurrence ci-dessous, la coordination des arguments « sur sa tête » et « sur la table » crée dans le texte d'arrivée un parallélisme identique à celui du texte de départ.

Putting the latter [a large nightcap] on her head , and the former [a small Prayer Book] on the table [...] (chap. XII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage supprimé (67)	Elle plaça l'un sur la table [un petit livre de prières], l'autre [un large bonnet de nuit] sur sa tête [...] (vol. 1, 150)	Posant ce premier objet sur sa tête [un petit livre de prière] et l'autre [un immense bonnet de nuit] sur la table [...] (186)	La vielle mit celui-ci [un vaste bonnet] sur sa tête et celui-là [un petit livre de prières] sur la table [...] (115)

Le même constat s'impose pour l'extrait suivant. Alfred Gérardin ne respecte pas l'ordre original d'apparition des séquences coordonnées, à l'inverse de Sylvère Monod et de Francis Ledoux. L'autre différence notable est un point de lexique : il traduit littéralement « hands », tandis que les traducteurs du XX^e siècle, par modulation métonymique, utilisent le terme « bras ». Néanmoins, dans les deux cas, l'hétérogénéité sémantique des coordonnées est préservée. Comme dans le texte de départ, Alfred Gérardin met en rapport un terme appartenant à la classe d'objets <organes préhensibles> et un autre terme faisant partie de la classe <organes des sens> ; Sylvère Monod et Francis Ledoux, pour leur part, utilisent un mot ressortissant de la classe d'objets <membres supérieurs> en association avec ce dernier terme. L'effet, dans les deux cas, est le même : les yeux semblent, en quelque sorte, se détacher du corps humain, dans un mouvement similaire à celui des bras ou des mains.

At this, the two women-servants lifted up their hands and eyes [...] (chap. XXXIV)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Dernière phrase du paragraphe en question supprimée (207)	Les deux servantes levèrent les yeux et les mains au ciel [...] (vol. 2, 78)	Sur quoi les deux servantes levèrent les bras et les yeux au ciel [...] (320)	En entendant cela, les servantes levèrent les bras et les yeux au ciel . [...] (464)

La suppression du zeugme sémantique de la part d'Émile de La Bédollière n'est pas une remise en cause du principe en jeu dans le texte de départ puisque, comme les trois autres traducteurs, il reproduit cette figure dans un autre passage assez similaire.

'Well!' said Mr. Bumble, raising his hands and eyes with most impressive solemnity. (chap. III)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
C'est bien ! dit M. Bumble, levant les yeux et les mains de l'air le plus mystique. (24)	Bien ! dit M. Bumble levant les yeux et les mains de l'air le plus majestueux. (vol. 1, 42)	Eh ben ! dit M. Bumble, en levant les bras et les yeux au ciel , d'un air aussi imposant et solennel que possible. (94)	Ça alors ! S'écria M. Bumble en levant les bras et les yeux avec une solennité des plus émouvantes. (47)

Bien au contraire, il va compenser ailleurs dans le texte la non-reproduction de certaines hypallages en adaptant librement l'original. Dans l'extrait suivant, il fait usage d'un zeugme « traditionnel » en coordonnant deux compléments qui se situent sur les deux plans différents que sont le concret et l'abstrait : « Puis M. Bumble fut chargé de conduire Olivier chez son nouveau patron ; ce qu'il fit non sans **administrer au pauvre enfant quelques coups de canne et pas mal de conseils**. » (La Bédollière 29). Ceci nous amène à l'étude des traductions du second type d'attelage peu marqué, lors de laquelle nous allons voir que la stratégie de fidélité se confirme pour les traducteurs du XIX^e siècle.

2.2.2.1.2 *Zeugmes sémantiques traditionnels*

Tous les traducteurs sont respectueux des zeugmes sémantiques traditionnels du texte de départ. Les deux exemples ci-dessous en seront une très bonne illustration. Dans l'exemple suivant, la première coordonnée utilisée dans le texte d'arrivée, le nom « siège », présente le trait [+concret], et la seconde coordonnée, un syntagme nominal qui varie en fonction des traducteurs, avec « dignité » pour Émile de La Bédollière,

« attitude majestueuse » pour Alfred Gérardin, « air solennel » pour Sylvère Monod, et « solennité » pour Francis Ledoux, présente, dans tous les cas, le trait [+abstrait].

[...] the members of the board having resumed their seat and their solemnity [...] (chap. III)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Les membres du conseil ayant repris tout à la fois leurs sièges et leur dignité [...] (20)	Les membres du conseil ayant repris leurs sièges et leur attitude majestueuse [...] (vol. 1, 34)	Quand les membres de la commission eurent repris leurs sièges et leur air solennel [...] (87)	Les membres du Conseil ayant repris leur siège et leur solennité [...] (42)

De façon similaire, dans l'exemple suivant, le zeugme sémantique est reproduit par les quatre traducteurs ; la seule différence remarquable dans les traductions proposées est d'ordre lexical, mais elle ne remet nullement en cause la reproduction du zeugme dans ces aboutissements. Les verbes factorisants sélectionnés par les traducteurs ne diffèrent que par leur niveau de langue : « donner » est d'un niveau de langue moins élevé que « prodiguer » ou « procurer », qui sont d'un registre aussi élevé que « impart ». Les deux compléments introduits appartiennent à deux plans distincts, l'un abstrait (avec le choix, selon les traducteurs de « soulagement », « consolation », « soutien », ou « réconfort »), l'autre concret (avec selon les cas, le recours aux noms « nourriture » ou « alimentation »).

[...] to impart to Oliver the consolation and nourishment of which he stood in need. (chap. II)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] de prodiguer à l'enfant le soulagement et la nourriture dont il avait besoin. (11)	[...] de procurer à Olivier Twist la consolation et la nourriture dont il avait besoin. (vol. 1, 10)	[...] de procurer à Olivier Twist le soutien et l'alimentation dont il avait besoin. (67)	[...] de donner à Olivier Twist le réconfort et la nourriture dont le défaut se faisait sentir. (27)

Si les zeugmes sémantiques peu manifestes subsistent dans les traductions du XIX^e siècle, il n'en est pas de même pour ceux qui présentent un caractère créatif.

2.2.2.2 Zeugmes sémantiques créatifs

Lorsque les traducteurs du XIX^e siècle rencontrent un attelage marqué, ils s'emploient à normaliser l'occurrence. A l'inverse, les traducteurs du XX^e siècle relèvent le défi de cette figure de style, ce que vont mettre en évidence les occurrences présentées.

Dans l'exemple ci-dessous, une différence lexicale majeure entre l'anglais et le français empêche les traducteurs du XX^e siècle de produire une traduction pleinement satisfaisante. Le verbe « flageller » semble une piste intéressante pour traduire « cudgell » ; ce terme a évolué selon le même schéma : par métonymie, nous sommes passés du substantif désignant l'instrument de torture (« flagellum ») au verbe désignant l'acte de torture en lui-même ; puis, par un glissement métaphorique, le verbe a perdu sa valeur référentielle. Cependant, si « flageller un animal » est équivalent à « to cudgell the animal », « se flageller » n'est pas synonyme de « to cudgell one's brain », et ne ferait pas sens dans ce contexte. Par conséquent, les traducteurs sont obligés de recourir à un verbe différent afin de reproduire le zeugme sémantique. Par équivalence idiomatique, Francis Ledoux et Sylvère Monod font respectivement le choix pertinent de la locution verbale « mettre à la torture » et du verbe « torturer ». Ces verbes peuvent tous les deux se prêter à une lecture aussi bien littérale que figurée, et associés à « cervelle », ils sont synonymes de l'équivalent français de « to cudgell one's brain », « se creuser la cervelle » ; dés lors, dans les deux versions proposées, comme dans le texte de départ, le premier conjoint se prête à une lecture compositionnelle, et le second conjoint à une lecture non compositionnelle.

Alfred Gérardin et Émile de La Bédollière, pour leur part, interprètent (volontairement ou non) les deux conjoints « cudgell one's brain » et « cudgell the donkey » de façon littérale et, ce faisant, effacent le zeugme sémantique du texte de départ dans leur traduction.

[...] he was alternately cudgelling his brain and his donkey [...] (chap. III)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] il frappait alternativement son front et son baudet [...] (19)	[...] il se frappait le front , puis frappait son baudet alternativement [...] (31)	[...] aussi torturait-il alternativement sa propre cervelle et le dos de son âne [...] (85)	[...] il mettait alternativement à la torture sa cervelle et le flanc de son âne [...] (40)

Dans l'exemple de zeugme syntaxique suivant, Sylvère Monod est le seul à vraiment relever le défi posé par la construction du texte de départ, même si, comme nous allons le voir, sa traduction est moins marquée que celle de l'original. A la différence des autres traducteurs, qui utilisent, dans une structure parallèle, deux

conjointes proches sémantiquement car ils font référence tous les deux aux destinataires des dire, Sylvère Monod n'emploie qu'une seule séquence de cette nature : « à l'adresse du jeune Bates » ; l'autre groupe prépositionnel utilisé, « sans y penser », est à lier sémantiquement au référent du sujet et non au destinataire, d'où l'étrangeté de l'aboutissement. Néanmoins, à la différence du texte de départ, la version proposée par Sylvère Monod, qui « coordonne des éléments de sens disparate », est un zeugme sémantique et non un zeugme syntaxique.

He [...] said, half in abstraction, and half to Master Bates (chap. XVIII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Il dit moitié à part lui ¹²⁶ et moitié à Charlot [...] (107)	Il dit avec un soupir, moitié à part et moitié à Maître Bates [...] (vol 1, 245)	Il dit, moitié sans y penser, moitié à l'adresse du jeune Bates [...] (268)	Il dit à moitié pour lui-même et à moitié pour le jeune Bates [...] (176)

Il ressort donc de ces analyses que, au niveau phrastique comme au niveau syntagmatique, les traductions du XX^e siècle tendent globalement à reproduire le brouillage sémantique en jeu dans le texte de départ, tandis que les traducteurs du XIX^e siècle ont tendance à remettre en place les points de repère sémantiques non respectés dans le texte de départ. Comme nous avons voulu le démontrer, il semble évident que leurs choix de traduction sont conditionnés à ces deux niveaux par l'originalité des formulations en jeu. L'effet de sens commun entre les différentes occurrences envisagées jusqu'ici étant généralement leur valeur réifiante ou animiste, nous émettrons l'hypothèse que, plus encore que l'originalité des formulations, ce seront ces deux phénomènes que les traducteurs du XIX^e siècle chercheront à effacer du discours du narrateur.

2.3. Animisme et réification à la source des modifications effectuées par les traducteurs du XIX^e siècle ?

Il semblerait que cela soit plus largement les phénomènes de réification et d'animisme qui soient ciblés par l'entreprise de normalisation des associations lexicales créatives mises en œuvre par les traducteurs du XIX^e siècle, plutôt que les formulations peu usuelles ou créatives utilisées en elles-mêmes. Ceci expliquerait, par ailleurs, le dégreffage des greffons spécialisés par les traducteurs du XIX^e siècle, dont nous avons démontré qu'ils avaient une vocation déshumanisante. Cette hypothèse trouve son

126 « À part moi, soi, lui (elle), loc. adv., vieilli. En moi-(soi)-même, en mon (son) for intérieur. » (TLFi)

explication dans le traitement des comparaisons à vocation animiste ou réifiante par les traducteurs du XIX^e siècle. Celles-ci ne sont pas soumises aux mêmes règles de la combinatoire lexicale, en ce sens qu'elles permettent de générer toutes sortes d'associations lexicales créatives assez librement. Pourtant, les traducteurs continuent à « normaliser » le texte, même dans ce cas. Deux stratégies sont notables à cet égard : soit la comparaison est totalement supprimée lors du processus de traduction, soit, si elle est conservée, un changement de point de vue permet de gommer l'effet de sens réifiant ou animiste. Les exemples ci-dessous vont illustrer ces différents cas de figure.

La stratégie d'effacement est utilisée dans l'extrait suivant établissant une analogie entre les lunettes du protagoniste et une partie de son visage. L'effet de sens est double, entre animisme et réification : les lunettes semblent prendre vie, et, dans le même temps, le visage humain se voit attribuer des caractéristiques non humaines. Les traductions du XX^e siècle, à l'inverse de celles du XIX^e siècle, reprennent la comparaison telle quelle et, de ce fait, reproduisent le brouillage des repères entre l'humain et le matériel.

The old lady made no reply to this; but wiping her eyes first, and her spectacles, which lay on the counterpane, afterwards, as if they were part and parcel of those features , brought some cool stuff for Oliver to drink [...] (chap. XII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
La vieille dame ne répondit rien ; mais, essuyant ses yeux d'abord, puis ses lunettes, qui étaient sur la courte-pointe, elle donna à l'enfant une boisson rafraîchissante [...] (66)	La vieille dame ne répondit rien, mais elle essuya ses yeux, puis ses lunettes, qui étaient posées sur le couvre-pied, donna à Olivier une boisson rafraîchissante [...] (vol. 1, 148)	A ces mots la vieille dame ne fit pas de réponse ; mais elle essuya d'abord ses yeux, puis ses lunettes qu'elle avait posées sur l'édredon, comme si elles faisaient partie intégrante des organes en question et apporta à Olivier une boisson fraîche [...] (185)	La bonne dame ne répondit rien ; mais après avoir essuyé d'abord ses yeux, et ensuite – comme si elles faisaient partie intégrante de cet organe – ses lunettes abandonnées sur l'édredon, elle apporta quelque chose de frais pour qu'Olivier pût boire [...] (114)

Dans le passage ci-dessous, seul le comparé est supprimé, mais l'effet est le même que dans le passage précédent : l'effet de sens animiste disparaît. Dans cet extrait, les plis du vêtement du protagoniste sont assimilés à un animé humain. Sylvère Monod et Francis Ledoux reprennent cette image ; en revanche, Alfred Gérardin modifie le point de vue en supprimant le comparé, les plis du vêtement, lors du processus de traduction. Le point de comparaison devient alors, dans la version qu'il

propose, le mouvement effectué par le protagoniste, similaire à celui de quelqu'un qui tente d'écraser son ennemi entre ses doigts.

He [...] went on his way: busying his bony hands in the folds of his tattered garment , which he wrenched tightly in his grasp, as though they were a hated enemy crushed with every motion of his fingers. (XLIV)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage supprimé (273)	Il [...] continua son chemin, agitant ses mains osseuses dans les poches de sa vieille redingote, où il semblait à chaque mouvement de ses doigts crispés, qu'il écrasait un ennemi détesté. (vol. 2, 248)	[...] il alla son chemin, tandis que ses mains décharnées s'affairaient dans les plis de ses vêtements en haillons : il les serrait d'une étreinte puissante, comme de haïssables ennemis qu'eût pulvérisés chaque mouvement de ses doigts. (606)	[...] il poursuivit son chemin, exerçant ses mains osseuses sur les plis de ses vêtements loqueteux qu'il tordait dans son étreinte, comme si , à chaque mouvement de ses doigts, il eût écrasé un ennemi abhorré. (425)

Selon la même logique que celle dégagée pour les associations lexicales peu créatives, l'animisme ou la réification sont reproduits dans les traductions du XIX^e siècle lorsque les comparaisons sont peu originales. C'est le cas, par exemple, pour la traduction de la comparaison « even sound appears to slumber » (chap. XLVII), où l'inanimé « sound » instancie la place de sujet qui devrait présenter le trait [+animé]. Or, le verbe « slumber », comme le verbe « sommeiller » admet également comme sujet un [-animé] : « slumber a. Of things, faculties, etc. : To be dormant, inoperative, or quiescent. » (*OED*) ; « **2.** [Le suj. désigne une chose abstr. ou concr.] » (*TLFi*) Par conséquent, cette comparaison trouve sa place dans la traduction d'Alfred Gérardin.

[...] even sound appears to slumber [...] (chap. XLVII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Description supprimée (282)	[...] le bruit même paraît sommeiller [...] (vol 2, 274)	[...] le bruit lui-même paraît s'être assoupi [...] (627)	[...] les sons mêmes paraissent assoupi [...] (440)

Il serait néanmoins faux de dire que les processus d'animisme et de réification disparaissent totalement des œuvres du XIX^e siècle, puisque, comme nous l'avons vu, par exemple, avec les métaphores non marquées de l'ordre du cliché, ou les zeugmes sémantiques peu créatifs, une reproduction fidèle de la base permet de conserver l'effet

de sens présent dans l'original. Ceci explique notre choix d'utiliser le terme d'« amoindrissement » ou « d'affaiblissement » de l'effet réifiant ou animiste. Nous pourrions, au vu du phénomène en jeu, recourir à la même distinction qu'établit Bergson (48) par rapport au comique, à savoir celui « que le langage exprime » et celui « que le langage crée » ; *in fine*, il y aurait, dans *Oliver Twist*, l'animisme ou la réification « que le langage exprime » et qui n'est pas véritablement manifeste, et l'animisme et la réification « que l'auteur crée » et qui est lui alors tout à fait notable. Dans le premier cas, l'effet animiste ou déshumanisant filtre dans la traduction, dans le second cas l'effet est filtré par les traducteurs du XIX^e siècle.

Nous souhaiterions également souligner un second cas pour lequel les formulations animistes et réifiantes passent dans les traductions du XIX^e siècle : lorsque le narrateur rapporte indirectement des propos tenus par des protagonistes. Dès que le narrateur se fait le porte-parole, par le biais du style indirect, d'un discours déshumanisant, les traducteurs du XIX^e siècle ont tendance à être fidèles au texte de départ. C'est le cas dans le passage suivant, dans lequel le syntagme réifiant « an article direct from the manufactory of the very Devil himself » est rapporté par le narrateur, mais correspond aux propos tenus par les membres du Conseil :

And so far from being denied the advantages of religious consolation, he was kicked into the same apartment every evening at prayer-time, and there permitted to listen to, and console his mind with, a general supplication of the boys, containing a special clause, therein inserted by authority of the board, in which they entreated to be made good, virtuous, contented, and obedient, and to be guarded from the sins and vices of Oliver Twist: whom the supplication distinctly set forth to be under the exclusive patronage and protection of the powers of wickedness, and an article direct from the manufactory of the very Devil himself. (chap. III, cns)

Le processus de réification étant à attribuer à une autre source que le narrateur, les traducteurs du XIX^e siècle reproduisent fidèlement le texte de départ, à l'instar des traducteurs du XX^e siècle.

[...] Oliver Twist: whom the supplication distinctly set forth to be [...] an article direct from the manufactory of the very Devil himself. (chap. III)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] Olivier Twist, que la formule signalait comme étant [...] lui-	[...] Olivier Twist, qu'on présentait ainsi comme [...] un	[...] dans cette supplication il était clairement présenté	[...] cette supplication laissait nettement entendre que l'enfant

[...] Oliver Twist: whom the supplication distinctly set forth to be [...] an article direct from the manufactory of the very Devil himself. (chap. III)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
même sorti de la fabrique de Satan. (19)	échantillon direct des produits de la manufacture du diable. (vol. 1, 31)	comme [...] un objet venu en droite ligne des ateliers du diable en personne. (85)	[...] provenait en droite ligne de la manufacture du Diable en personne. (40)

Ainsi, le narrateur est tenu à une certaine neutralité dans ces propos ; les traducteurs du XIX^e siècle n'admettent pas que le discours de ce dernier soit le lieu de formulations créatives réifiantes ou animistes, sauf si elles ne sont pas à attribuer au narrateur. Le prochain niveau d'analyse du brouillage des repères sémantiques va nous permettre de préciser cette conclusion provisoire, selon laquelle l'animisme et la réification conditionnent les choix de traduction des traducteurs du XIX^e siècle. Avant cela, nous souhaiterions démontrer que les deux tendances diachroniques de traduction dégagées se vérifient également à un niveau supérieur à celui du syntagme et de la phrase, à savoir, au niveau du texte.

2.4. Brouillage des repères sémantiques au niveau des enchaînements textuels : du « jeu » dans le principe de cohérence référentielle

Le brouillage des repères sémantiques est également apparent au niveau des enchaînements phrastiques. Notre analyse se concentrera sur les anaphores nominales entretenant un lien sémantique « biaisé » avec leur antécédent, comme manifestation d'une cohérence référentielle dans laquelle il y a du « jeu » ; au sens « technique » de l'expression, car le lien entre l'anaphorique et son antécédent est « lâche » d'un point de vue sémantique, mais aussi, bien sûr, au sens premier du terme « jeu », puisque la mise en place de ce décalage sémantique présente un certain côté ludique.

Pour la clarté de l'exposé, il nous faut rappeler la conception traditionnelle de l'anaphore. Michel Ballard en propose la définition suivante :

La reprise, sous une autre forme, d'un référent antérieurement exprimé dans le discours. La relation anaphorique peut se décrire comme un lien sémantique entre deux éléments du discours : la source (ou antécédent) et l'anaphorique ; on dit que la source et l'anaphorique sont en situation de coréférence. (Versus 2, 138)

Ce phénomène est plus généralement à lier au processus de « transfert », dégagé par Sémane Gadoury comme caractéristique de la prose dickensienne. Ce terme général recouvre deux opérations différentes, mais impliquant toutes les deux une idée de « déplacement » de point de vue : « l'amplification valorisante » correspond à la tendance notable de Dickens à exagérer l'importance de quelque chose en le valorisant (Gadoury 76), et par conséquent à accorder de la valeur à ce qui n'en a guère ; « l'éloge ironique », lui ; fait référence à son habitude de traiter ce qui est connoté négativement (les valeurs négatives comme l'inesthétique, la souffrance ou le vice moral) de façon positive (ibid. 80), ce qui correspond à une inversion totale du système des valeurs généralement partagées par tout un chacun. La raison en est que « Chez Dickens, l'ironie exalte, elle ne diminue pas » (ibid. 77). Nous ajouterons, pour notre part, une troisième opération fonctionnant sur le principe de transfert identifié par Sémane Gadoury : la « minimisation de la violence ». Le point de départ est, comme pour l'éloge ironique, un événement doté de connotations négatives, mais à la différence de ce processus, le regard porté sur cet événement est délibérément objectif et détaché. L'approche est donc différente de l'éloge ironique et de l'amplification valorisante, qui impliquent un regard positif sur l'événement.

D'un point de vue syntaxique, nous distinguerons principalement deux types d'anaphoriques nominaux fonctionnant sur le mode du transfert : des syntagmes nominaux simples, dont le noyau nominal entre directement « en conflit » avec son antécédent d'un point de vue sémantique, et des syntagmes nominaux complexes, pour lesquels c'est plus généralement l'adjectif modifiant le noyau nominal qui « contrarie » la cohérence référentielle. Dans le cas de l'éloge ironique et de l'amplification valorisante, les adjectifs utilisés dans le texte de départ sont subjectifs¹²⁷ et ont un caractère évaluatif axiologique¹²⁸ ; ce type d'adjectif est lié à un jugement de valeur positif ou négatif. Dans ces deux cas de figures, l'ironie repose sur l'utilisation de termes évaluatifs à polarité positive ; nous pouvons citer, en guise d'exemples, les adjectifs « magnificent », « handsome », « extraordinary », et le nom « feat ». Dans le cas de la minimisation de la violence, les noms ou adjectifs utilisés sont « objectifs », avec, par exemple, des termes comme « occurrence » ou « arrangements », alors qu'il aurait plutôt été attendu un point de vue subjectif sur les événements.

127 Nous utiliserons, dans cette partie, la classification des noms et des adjectifs proposée par Catherine Kerbrat-Orrechioni, qui se révélera pertinente pour notre propos. Cette dernière fait la distinction entre les termes objectifs et les termes subjectifs (94-95) utilisés par un énonciateur. Dans le premier cas, la perception ne dépend pas de l'opinion de ce dernier ; dans le second cas, la perception correspond à celle de l'énonciateur, qui porte un point de vue évaluatif sur la situation.

128 Les adjectifs évaluatifs axiologiques correspondent à un jugement de valeur positif ou négatif. (Kerbrat-Orrechioni 91)

Les traducteurs du XIX^e siècle font en sorte de remédier à ce qui, vraisemblablement pour eux, relève de l'incohérence, en s'assurant que, dans le texte d'arrivée, les anaphoriques utilisés le soient dans le respect de la cohérence référentielle. Pour cela, ils font en sorte de « resserrer » le lien sémantique entre l'anaphorique et son antécédent. Les traducteurs du XX^e siècle, de leur côté, cernant les enjeux littéraires de ces reprises « biaisées », s'attachent à préserver ce phénomène dans leurs traductions. Comme nous allons le constater en présentant les traductions en regard les unes des autres, la fidélité au processus sémantique en jeu porte plutôt ses fruits. Les exemples sélectionnés couvriront les différents types de transferts évoqués. Nous présenterons ces différentes occurrences en fonction des stratégies employées par les traducteurs du XIX^e siècle pour redonner du sens au texte, selon une logique qui manque malheureusement de cohérence par rapport aux enjeux de l'œuvre et aux ambitions de l'écrivain. Avant d'exposer les stratégies de traduction utilisées, présentons les occurrences types relevées dans le discours du narrateur.

2.4.1 Présentation de l'échantillon d'occurrences étudiées¹²⁹ :

Comme nous l'avons précisé, les occurrences types relevées fonctionnent toutes sur le mode du « transfert ». Les exemples retenus pour l'analyse seront présentés selon le point de vue en jeu lors de ce processus ; nous exposerons, tout d'abord, quelques anaphores nominales comprenant des termes subjectifs, en d'autres termes, des exemples d'éloge ironique et d'amplification valorisante, puis nous présenterons quelques anaphoriques nominaux comportant des termes objectifs, c'est-à-dire des exemples de minimisation de la violence.

Dans le cas de l'éloge ironique, un événement doté de connotations négatives est repris par un anaphorique subjectif à polarité positive. En accord avec ce phénomène, la prédiction macabre d'un des membres du Conseil devient, dans une sorte d'humour noir, un acte des plus remarquables :

[...] if he had entertained a becoming feeling of respect for the prediction of the gentleman in the white waistcoat, he would have established that sage individual's prophetic character, once and for ever, by tying one end of his pocket-handkerchief to a hook in the wall, and attaching

129 Dans la mesure où les traducteurs du XX^e siècle présentent des versions très respectueuses du phénomène en jeu, nous profiterons de la présentation des occurrences du texte de départ pour exposer, dans le même temps, les traductions proposées par ces traducteurs. Les termes choisis entre les traducteurs peuvent varier, mais les principes d'éloge ironique, de minimisation de la violence ou d'amplification valorisante seront généralement respectés.

*himself to the other. To the performance of **this feat**, however, there was one obstacle [...]*¹³⁰ (chap. III)

Selon ce même principe d'éloge ironique, une insulte lancée par un des personnages est vue sous un jour tout à fait positif :

*'Never mind,' retorted Mr. Bolter; 'and don't yer take liberties with yer superiors, little boy, or yer'll find yerself in the wrong shop.' Master Bates laughed so vehemently at **this magnificent threat**, that it was some time before Fagin could interpose [...]*¹³¹ (chap. XLIII)

L'autre type de transfert impliquant un point de vue subjectif à polarité positive dans le texte de départ est l'amplification valorisante ; la différence se situe au niveau de l'antécédent, qui ne dénote pas un élément négatif, mais de peu d'importance. Selon ce principe, le tic de langage de Grimwig, « I'll eat my head if [...] », en soi, plus ridicule qu'autre chose, est vu sous un jour très favorable :

'I've been lamed with orange-peel once, and I know orange-peel will be my death, or I'll be content to eat my own head, sir!'

*This was **the handsome offer** with which Mr. Grimwig backed and confirmed nearly every assertion he made;*¹³² (chap. XIV)

Dans le même esprit, les ruades d'un cheval sont envisagées comme une sorte de prouesse :

*[...] [the horse] made a very unpleasant use of it [his head] : tossing it into the air with great disdain, and running into the parlour windows over the way; after performing **these feats**, and supporting himself for a short time on his hind-legs, he started off at great speed [...]*¹³³ (chap. XXI)

130 « A l'accomplissement de **cet exploit** s'opposait pourtant un obstacle. » (Monod 83) ; « Il y avait cependant un obstacle à l'exécution de **cet exploit**. » (Ledoux 39)

131 « Le jeune Bates fut si vivement amusé par **ces menaces imposantes** que [...] » (Monod 589) ; « Cette **superbe menace** lança le jeune Bates dans un violent accès de rire et [...] » (Ledoux 413)

132 « Telle était **l'offre généreuse** au moyen de laquelle M. Grimwig étayait et renforçait presque toutes ses affirmations. » (216 Monod) ; « Telle était **l'offre élégante** dont M. Grimwig soulignait et confirmait à peu près toutes les assertions qu'il émettait ; » (Ledoux 138)

133 « [...] **après avoir accompli ces exploits**, et s'être un bref instant tenu sur ses pattes de derrière, il s'en fut à vive allure [...] » (Monod 309) ; « [...] **après avoir accompli ces exploits** et s'être tenu un instant sur les pattes de derrière, il s'élança à vive allure [...] » (Ledoux 206)

Quant à la danse à laquelle s'adonne le bedeau en l'absence de Mrs Corney, elle est valorisée plus que de raison ¹³⁴ :

*Mr. Bumble's conduct on being left to himself, was rather inexplicable. He opened the closet [...] and, having satisfied his curiosity on these points, put on his cocked hat corner-wise, and danced with much gravity four distinct times round the table. [...] Having gone through **this very extraordinary performance**, he took off the cocked hat again [...]*¹³⁵ (chap. XXIII)

Dans les deux types de transfert précédents, le point de vue mis en place dans le texte d'arrivée était subjectif ; dans le cas de la minimisation de la violence, ce point de vue sera objectif.

En utilisant l'anaphorique « arrangement » pour qualifier les coups portés par Gamfield à son âne pour le faire avancer, l'acharnement du ramoneur apparaît comme un point de détail de la scène, ce qui atténue la violence du geste :

*Mr. Gamfield [...] bestowed a blow on his head, which would inevitably have beaten in any skull but a donkey's. Then, catching hold of the bridle, he gave his jaw a sharp wrench [...] He then gave him another blow on the head [...]. Having completed **these arrangements**, he walked up to the gate, to read the bill.*¹³⁶ (chap. III)

Dans le même ordre d'idées, l'utilisation du substantif « occurrence » pour faire référence au fait qu'Oliver va finir par défoncer la porte de la pièce dans laquelle il est enfermé, minimise la violence de l'événement. Le recours à ce substantif plutôt qu'au pronom « it » a comme effet de rendre plus saillant encore ce processus de minimisation de la violence :

'What's to be done!' exclaimed Mrs. Sowerberry. 'Your master's not at home; there's not a man in the house, and he'll kick that door down in ten minutes.' Oliver's vigorous plunges

134 Nous optons pour une interprétation méliorative du terme « extraordinary », plutôt que pour une interprétation plus « neutre », s'inspirant de l'origine étymologique de l'adjectif, du fait de l'association de ce dernier au substantif « performance », doté lui-même de connotations mélioratives.

135 « Après s'être livré à **cette démonstration fort extraordinaire**, il ôta de nouveau son bicorne [...] » (Monod 333) ; « Après **cette très extraordinaire démonstration**, il retira son bicorne [...] » (Ledoux 224)

136 « Lorsqu'il eut fini de prendre **ces dispositions**, il s'avança jusqu'à la porte pour lire l'avis. » (Monod 85) ; « **Ces dispositions prises**, il s'approcha de la grille pour lire l'avis. » (Ledoux 40)

*against the bit of timber in question, rendered **this occurrence** highly probable.*¹³⁷ (chap. VI)

Après avoir présenté les différentes occurrences, analysons les stratégies mises en œuvre par les traducteurs du XIX^e siècle pour homogénéiser le tissu textuel.

2.4.2 Stratégies de traduction destinées à resserrer le lien sémantique entre l'anaphorique et son antécédent

Les traducteurs du XIX^e siècle recourent principalement à la modulation afin de « resserrer » le lien sémantique entre l'anaphorique et son antécédent ; ce procédé peut ponctuellement s'accompagner d'une recatégorisation de l'anaphorique nominal. Avant d'étudier cette opération de traduction, exposons la solution de facilité parfois retenue par ces mêmes traducteurs pour éviter le phénomène de transfert : la suppression du terme à l'origine du « jeu ».

2.4.2.1 Recherche de cohérence référentielle par effacement de l'adjectif à la source de l'« incohérence »

L'adjectif évaluatif à valeur positive à la source de l'« incohérence référentielle » est parfois la cible d'une opération d'effacement. Le substantif restant permet alors de construire un texte cohérent. Ainsi, le tic de langage de Grimwig, qualifié d'offre « élégante », avec l'adjectif « handsome », dans le texte de départ, devient-il simplement une « offre », dans le texte d'arrivée.

Dickens	La Bédollière
This was the handsome offer with which Mr. Grimwig backed and confirmed nearly every assertion he made; (chap. XIV)	C'était l' offre avec laquelle M. Grimwig appuyait presque toutes les assertions qu'il faisait. (82)

Selon le même principe, ce qui apparaît comme une « superbe » menace dans le texte de départ, avec l'anaphorique « this magnificent threat », n'est plus qu'une simple menace dans le texte d'arrivée.

137 « [...] il va démolir cette porte à coups de pieds dans les dix minutes. Les vigoureuses ruades lancées par Olivier contre les planches en question rendaient **cet événement** fort probable. » (Monod 131) ; « [...] avant dix minutes, il aura démolie cette porte à coups de pied. Les vigoureux assauts d'Olivier contre le morceau de bois en question rendaient **la chose** hautement probable. » (Ledoux 74)

Dickens	La Bédollière
Master Bates laughed so vehemently at this magnificent threat , that [...] (chap. XLIII)	Maître Bates partit d'un tel éclat de rire à cette menace que [...] » (265)

Lorsque tous les éléments constituant l'anaphore nominale sont conservés dans le texte d'arrivée, le traducteur opère une modulation afin de garantir un enchaînement textuel cohérent. Celle-ci peut éventuellement être accompagnée d'une opération de recatégorisation. Étudions plus avant ces choix de traduction.

2.4.2.2 Recherche de cohérence référentielle par la mise en œuvre d'une modulation

La modulation mise en œuvre par les traducteurs est destinée à resserrer le lien lâche qu'entretiennent l'anaphorique et son antécédent dans le texte de départ, cela afin de réinjecter de la cohérence dans le texte d'arrivée. Le point de vue, dans le texte d'arrivée, peut être subjectif ou objectif. Nous verrons que le texte gagne en cohérence, mais que, dans certains cas, l'ambition conditionnant les changements effectués n'est pas forcément satisfaite.

2.4.2.2.1. Utilisation d'un adjectif évaluatif de polarité inverse

Pour certaines modulations, le point de vue reste subjectif dans le texte d'arrivée. C'est le cas lors de la substitution, dans le texte d'arrivée, d'un adjectif évaluatif à polarité négative, à un adjectif évaluatif à polarité positive dans le texte de départ. Le choix de l'adjectif en question est fonction du sémantisme et des connotations de l'antécédent. La logique adoptée prend alors appui sur les valeurs partagées par la communauté. Par conséquent, dans le cas de l'éloge ironique, nous passons entre la base et l'aboutissement d'un point de vue extrême à un autre, ce que vont illustrer les deux exemples ci-dessous. Ainsi, la menace proférée par le protagoniste ne présente plus rien d'attrayant dans le texte d'arrivée, dans lequel elle est présentée sous un jour négatif, avec l'adjectif « terrible ».

Dickens	Gérardin
Master Bates laughed so vehemently at this magnificent threat , that [...] » (chap. XLIII)	- Ne prenez pas de ces libertés-là avec vos supérieurs, moutard, ou il pourrait vous en cuire ! » Maître Bates partit d'un tel éclat de rire à cette terrible menace , que [...] (vol. 2, 228)

Dans le même ordre d'idée, l'adjectif « extraordinary », qui valorise la danse du bedeau, est remplacé par un terme péjoratif reflétant le caractère saugrenu d'un tel comportement, avec respectivement pour Émile de La Bédollière l'adjectif « ridicule » et pour Alfred Gérardin l'adjectif « bizarre ».

Having gone through this very extraordinary performance , he took off the cocked hat again [...] (chap. XXIII)	
La Bédollière	Gérardin
Après s'être livré à un exercice aussi ridicule , il remit son tricorne sur la chaise [...] (141)	Après s'être livré à ce bizarre exercice , il ôta son tricorne [...] (320)

L'anaphorique utilisé lors du changement de point de vue mis en œuvre dans le texte d'arrivée ne disposera pas forcément de cette valeur évaluative, il peut aussi correspondre à un point de vue plutôt objectif. Il s'agira également, dans ce cas-là, de présenter les événements « sans fausse note ».

2.4.2.2.2 Utilisation d'un point de vue objectif

Le point de vue objectif utilisé dans le texte d'arrivée peut ou non correspondre à celui du texte de départ. Deux situations sont possibles dans la version de départ : l'anaphore nominale peut appartenir au domaine du positif et donc être le résultat d'un point de vue subjectif (dans le cas de l'éloge ironique ou de la valorisation de l'insignifiant) ou être le résultat d'une appréciation de la situation plutôt objective (minimisation de la violence). Le regard objectif instauré lors du processus de traduction impliquera un changement quant à la nature du point de vue (objectif/subjectif) dans le premier cas de figure. Toutefois, même dans le cas où le point de vue est objectif pour la base comme pour l'aboutissement, les faits sont envisagés différemment dans la version traduite ; en ce sens, il se produit également une modification du point de vue, mais celle-ci est de nature différente. Nous ferons la distinction entre les modulations conservant un anaphorique nominal et celles désanaphorisant la version de départ par le recours à des expressions temporelles.

A Recours à un anaphorique

Le point de vue objectif peut être véhiculé par un anaphorique, comme dans le texte de départ. Dans l'exemple suivant, l'anaphore nominale « this feat », qui repose sur un phénomène d'éloge ironique, est remplacée par l'anaphorique de nature adverbiale « là », synonyme du syntagme nominal « une telle situation » (*TLF2*), en lui-même neutre du point de vue de ses connotations. Il prend sa valeur en fonction de

son antécédent : dans la mesure où la description précédant son apparition est d'une rare violence, puisqu'il s'agit de dépeindre sous couvert d'humour noir la pendaison du jeune Oliver, l'anaphorique est doté de connotations négatives.

Dickens	La Bédollière
To the performance of this feat , however, there was one obstacle [...] » (chap. III)	Pour en venir là, cependant, il y avait un obstacle. (17)

Dans l'occurrence ci-dessous, l'anaphorique nominal « la crainte » est objectif en ce sens qu'il ne caractérise plus l'événement décrit par l'antécédent, comme c'est le cas dans le texte de départ. Ce changement d'orientation du point de vue permet d'effacer le phénomène de minimisation de la violence présent dans le texte source en déplaçant l'objet du discours. Effectivement, l'anaphorique nominal est « la crainte » fait référence à l'acte illocutoire¹³⁸ accompli lors de l'élocution de l'antécédent « il enfoncera la porte avant qu'il soit dix minutes ».

Dickens	La Bédollière
[...] he'll kick that door down in ten minutes. Oliver's vigorous plunges against the bit of timber in question, rendered this occurrence highly probable. (chap. VI)	[...] il enfoncera la porte avant qu'il soit dix minutes. Les violentes secousses qu'Olivier donnait à la porte en question rendaient la crainte assez fondée. (38)

L'autre manière d'effacer l'incohérence référentielle, toujours dans le cadre de l'utilisation d'un point de vue objectif, consiste à neutraliser le processus anaphorique.

B Désanaphorisation

Le changement de point de vue mis en place par la désanaphorisation fait disparaître le lien « lâche » qui unissait l'anaphorique et son antécédent. Dans les cas relevés, il s'agira pour le traducteur de situer les événements dans une chronologie. Dans les deux exemples qui vont suivre, l'anaphore nominale du texte de départ apparaît dans une subordonnée participiale à valeur temporelle ; celle-ci est remplacée, dans le texte d'arrivée, par un syntagme de même valeur, mais dans lequel l'anaphorique « gênant » disparaît.

138 Il s'agit de « l'acte effectué en disant quelque chose, par opposition à l'acte de dire quelque chose. » (Austin 113) Dans l'exemple qui nous intéresse, l'acte effectué est l'expression d'une crainte.

Dans l'extrait suivant, le groupe nominal « these feats », à l'origine du processus d'éloge ironique, fait partie d'une subordonnée participiale à valeur temporelle « after performing these feats ». Les deux traductions proposées, le syntagme prépositionnel « à la fin cependant », et l'adverbe « puis », procèdent d'un changement de point de vue qui fait prévaloir une logique chronologique d'exposition des événements sur la logique évaluative existant dans le texte de départ.

[...] after performing these feats , and supporting himself for a short time on his hind-legs, he started off at great speed [...] (chap. XXI)	
La Bédollière	Gérardin
[...] celui-ci commença à faire un mauvais usage de la liberté qu'on lui donnait, en courant à travers la rue et en dansant sur ses pieds de derrière. A la fin cependant , il partit au galop [...] (129)	Le cheval [...] se mit à faire un mauvais usage de sa liberté, à s'élaner de l'autre côté de la route et à se cabrer ; puis il partit au galop, et disparut comme un trait. (vol. 1, 294)

Le même processus est à l'œuvre dans l'extrait suivant. Le substantif à l'origine de la minimisation ironique de la violence apparaît dans une subordonnée participiale à valeur temporelle dans le texte de départ, « Having completed **these arrangements** », et disparaît lors du processus de traduction, puisque la subordonnée en question est recatégorisée en adverbe à valeur temporelle.

Dickens	Gérardin
Having completed these arrangements , he walked up to the gate, to read the bill. (chap. III)	[...] ensuite , il monta sur le perron pour lire l'affiche. (32)

Cet exemple est l'occasion, avant de discuter des limites de la modulation par le biais du point de vue objectif, de présenter quelques occurrences pour lesquelles l'anaphorique est reproduit. Dans les deux extraits qui vont être exposés, l'anaphore nominale entretient un lien sémantique serré avec son antécédent. Du point de vue du vocabulaire, les occurrences sélectionnées sont en lien avec les anaphoriques déjà étudiés. Par exemple, l'anaphorique « these arrangements » est utilisé de façon « cohérente » dans le passage suivant. Le terme fait référence à la préparation à laquelle se livre Bolter avant de se rendre au tribunal :

By Fagin's directions, he immediately substituted for his own attire, a waggoner's frock, velveten breeches, and leather leggings: all of which articles the Jew had at hand. He was likewise furnished with a felt hat well garnished with turnpike tickets; and a carter's whip.

[...] **These arrangements** completed, he was informed of the necessary signs and tokens by which to recognize the Artful Dodger [...] (chap. XLIII)

Dans ce cas, les traducteurs du XIX^e siècle restent fidèles au texte de départ en traduisant l'anaphorique littéralement.

'These arrangements' completed, he was informed of the necessary signs and tokens by which to recognize the Artful Dodger [...] (chap. XLIII)	
La Bédollière	Gérardin
Lorsque tous ces arrangements furent pris, on lui fit le portrait du Matois [...] (265)	Ces arrangements terminés, on lui donna tous les renseignements qui pouvaient lui faire reconnaître le Matois [...] (vol. 2, 229)

Le même constat s'impose pour l'anaphorique « these handsome compliments » dans le passage ci-dessous. Ce dernier entretient un lien sémantique étroit avec son antécédent puisque les compliments adressés à Dawkins sont véritablement élogieux. Les traducteurs du XIX^e siècle reproduisent donc l'anaphore nominale de façon fidèle.

'Morning!' said Charley Bates; 'you must put your boots on over-night, and have a telescope at each eye, and a opera-glass between your shoulders, if you want to come over him.' Mr. Dawkins received these handsome compliments with much philosophy [...] (chap. XXV)	
La Bédollière	Gérardin
– Ah ! ah ! mon cher, repartit le juif, il faut se lever bien matin pour gagner le Matois. – Se lever matin ! s'écria Charlot Bates ; y n'suffit pas de se lever matin. Y vous faut mettre vos bottes la vieille, avoir un double télescope... et une lorgnette entre vos deux épaules si vous voulez faire celui-là. Dawkins reçut cet éloge flatteur avec beaucoup de modestie. (147)	– Ah ! ah ! mon cher, repartit le juif, il faut se lever bien matin pour gagner le Matois. – Matin ! dit Charlot Bates ; il faut chausser ses bottes la vieille, se mettre un télescope sur chaque œil et une lorgnette par derrière, si l'on veut le gagner. » M. Dawkins reçut ces beaux compliments avec beaucoup de modestie [...] (vol.1, 334)

Nous noterons que, dans certains cas, le changement de point de vue mis en place par les traducteurs du XIX^e siècle ne garantit pas tout à fait la cohérence référentielle attendue.

2.4.2.2.2 *Limites de la modulation mettant en œuvre un point de vue objectif*

Les extraits suivants auront pour vocation de mettre en lumière les limites du changement de point de vue reposant sur l'utilisation d'un anaphorique objectif. Par exemple, s'il est vrai que, grâce à un changement de point de vue, la description de la pendaison perd de sa grandeur dans le texte d'arrivée avec le terme hyperonymique

« acte », si donc l'éloge ironique disparaît dans la version traduite, pour autant, la cohérence référentielle n'est pas tout à fait rétablie. La raison en est que nous passons, dans ce cas, d'un phénomène d'éloge ironique, dans le texte de départ, à un processus de minimisation de la violence dans le texte d'arrivée.

Dickens	Gérardin
To the performance of this feat , however, there was one obstacle [...] (chap. III)	Il n'y avait qu'un obstacle à l'exécution de cet acte . (29)

Dans un cas de minimisation de la violence, Alfred Gérardin conserve, comme dans le texte de départ, un point de vue neutre, mais ancre son raisonnement dans une logique objective de cause à effet. C'est pourquoi, dans le texte d'arrivée, le substantif « occurrence » est remplacé par le terme « résultat ». Néanmoins, nous pouvons nous demander si ce changement de point de vue élimine totalement le phénomène de minimisation de la violence.

Dickens	Gérardin
[...] he'll kick that door down in ten minutes.' Oliver's vigorous plunges against the bit of timber in question, rendered this occurrence highly probable. (chap. VI)	[...] Olivier va enfoncer la porte à coups de pied avant dix minutes. Les violentes secousses que celui-ci imprimait à la porte du cellier rendaient en effet ce résultat probable. (84)

Par conséquent, dans certains cas, malgré les efforts des traducteurs du XIX^e siècle pour effacer le brouillage des repères sémantiques affectant le texte original, il subsiste, dans le texte d'arrivée, des traces de ce phénomène, comme les deux derniers exemples tendent à le montrer. Il y a en conséquence un « affaiblissement » de l'incohérence, mais pas une disparition totale de celle-ci. Cette idée vaut, d'ailleurs, comme nous l'avons suggéré, pour les processus de réification et d'animisme. Néanmoins, de façon générale, le discours du narrateur, tel qu'il est reproduit par les traducteurs du XIX^e siècle, présente un caractère plus cohérent et plus « sage » que dans l'original, de sorte qu'il ne se confonde pas avec le langage des personnages, comme c'est le cas dans le texte de départ.

Conclusion

Comme nous l'avons souligné au cours de notre analyse, ce discours est « épuré » des formulations animistes et réifiantes, deux phénomènes qui sont à la source des différentes associations lexicales que nous avons abordées dans ce chapitre,

et qui sous-tendent également les incursions de greffons spécialisés. L'animisme et la réification ont été identifiés comme catalysant la stratégie de non-fidélité des traducteurs du XIX^e siècle. Cependant, dans la mesure où les libertés prises avec la cohérence référentielle n'impliquent pas d'effet de sens de cet ordre, et où elles sont aussi la cible d'une stratégie de résistance de la part des traducteurs du XIX^e siècle, ce constat doit être nuancé. C'est donc plus largement l'ironie visible dans le discours du narrateur, à la source du greffage spécialisé et du brouillage des repères sémantiques, qui est plus largement la raison des changements entrepris par les traducteurs du XIX^e siècle.

Venons-en, à présent, à l'étude d'un autre fait de style dickensien, qui n'est pas sans rapport avec l'ironie : les constructions nominales stylistiquement lourdes. Comme nous l'avions annoncé, cette analyse va faire émerger un schéma différent de l'opposition diachronique « fidélité/infidélité » rencontrée pour les faits de style analysés dans les deux premiers chapitres.

CHAPITRE 3

D'une certaine lourdeur du « style nominal » dickensien :

« un poids, et plusieurs mesures » en traduction

Introduction

Dans ce chapitre, nous souhaitons analyser le style nominal¹³⁹ dickensien, en ce que la lourdeur stylistique dont il est vecteur est à l'origine de divergences dans les choix de traduction. Ce style nominal va de pair avec un niveau de langue élevé, qui n'est pas sans lien avec la vocation parodique de certains passages d'*Oliver Twist* visant à discréditer les discours pompeux ; mais il traduit aussi parfois tout simplement la tendance de Dickens à recourir, dans ses œuvres de jeunesse, à un style formel (Tomoji, « Dickens's Narrative Style » 176). Dans cette optique, nous analyserons les stratégies de traduction mises en œuvre dans le cadre de trois types de syntagmes nominaux complexes participant à cet alourdissement stylistique de la prose dickensienne. La première partie du chapitre sera consacrée à certaines anaphores nominales syntaxiquement lourdes ; la seconde, aux syntagmes complexes comprenant des déterminants dénotant la précision ; la troisième, à des syntagmes nominaux comportant des nominalisations, et présentant une concentration nominale variable.

Le poids stylistique que représentent ces syntagmes nominaux ne sera pas apprécié de la même façon par tous les traducteurs, d'où l'idée d'un poids dans le texte de départ et de plusieurs mesures en traduction. Il y a, de façon approximative, « deux mesures » : une appréciation de cette lourdeur stylistique d'ordre éthique et une autre d'ordre plutôt esthétique. Ces deux appréciations conduiront à deux « extrêmes », avec une stratégie de traduction reproduisant un maximum de la lourdeur stylistique, pour les traducteurs du XX^e siècle, contre une stratégie éliminant cette lourdeur, pour les traducteurs du XX^e siècle. Les divergences de traduction révèlent le problème posé pour le traducteur : accepter les aspérités, les lourdeurs, du syntagme original, ou bien fluidifier le langage. Cependant, comme la dernière partie de ce chapitre va le mettre en lumière, il y a plutôt face à ce poids stylistique, « trois mesures » ; entre ces deux

¹³⁹ Nous traduisons littéralement une formulation utilisée par Tabata Tomoji (1) dans un article dédié à l'étude statistique du langage dans les romans dickensiens intitulé « Narrative style and the Frequencies of Very Common Words ».

stratégies extrêmes de traduction évoquées, une demi-mesure est parfois embrassée par l'un des traducteurs du XIX^e siècle.

Nous allons démontrer dans ce chapitre qu'aucun des traducteurs ne prend vraiment toute la mesure du problème posé par ces constructions nominales, même si, bien sûr, les traducteurs les plus « fidèles » arrivent parfois à reproduire avec justesse et discernement ce qui est en jeu dans l'original. La traduction d'Alfred Gérardin confine à la sous-traduction ; quant aux traducteurs du XX^e siècle, ils produisent parfois des traductions maladroites, et tombent de temps à autre dans l'écueil de la sur-traduction ; pour ce qui est d'Emile de La Bédollière, s'il arrive à faire la part des choses en conservant le style nominal, il manque de constance dans ses choix de traduction.

Quelques concepts opératoires

Les précisions qui vont être données valent pour les deux langues de cette étude. Les syntagmes nominaux qui vont retenir notre attention seront des syntagmes complexes. D'un point de vue syntaxique, « Un syntagme nominal dit complexe est un groupe de mots qui présente les caractéristiques suivantes : présence d'un nom obligatoirement accompagné par un modificateur en antéposition ou en postposition (adjectif, participe, substantif à fonction adjectivale) et accessoirement combiné à un groupe prépositionnel ou à une proposition relative » (Montera 79). Ainsi, à partir d'un modifieur incident au noyau du syntagme nominal, le groupe est considéré comme complexe. La lourdeur du syntagme nominal complexe s'évalue par rapport aux autres expansions éventuelles, « accessoirement » combinées au nom, pour reprendre le terme utilisé par Paola Montera. Peter Erdman ajoute à ce critère d'expansion, la coordination : « Counting a nominal group as heavy means either that two or more nominal groups [...] are coordinated [...] or that the head noun of a nominal group is postmodified by a phrase or clause. » (qtd. in Wasow 85) La lourdeur d'un syntagme nominal peut également s'apprécier selon un point de vue quantitatif : « [...] la lourdeur peut être calculée soit en termes de nombre de mots, soit en termes de complexité syntaxique (le nombre des enchâssements) » (Abeillé et Godard 12).

La lourdeur stylistique procède donc de la syntaxe du nom dans l'occurrence étudiée, mais pas seulement. A une autre échelle, d'autres éléments sont susceptibles d'accroître cette lourdeur : c'est le cas des termes composés, ou des mots polysyllabiques.

Ces différents critères de lourdeur stylistique, d'ordre qualitatif et quantitatif, seront exploités lors de l'analyse des différents syntagmes nominaux relevés pour les besoins de l'étude, ainsi que pour les traductions qui en seront données dans le corpus.

3.1. Traduction des anaphores nominales syntaxiquement lourdes : « un poids, deux mesures »

Certaines anaphores nominales entraînent un alourdissement stylistique de la prose dickensienne. Cette lourdeur volontaire sera globalement appréciée de deux façons différentes par les traducteurs, comme le tableau ci-dessous va clairement le laisser apparaître. Les occurrences y seront présentées selon leur ordre d'apparition dans le roman. Nous ferons la distinction entre les aboutissements conservant un anaphorique lourd dans le texte d'arrivée, et ceux pour lesquels il se produit un raccourcissement notable de l'anaphorique.

Bases	Aboutissements conservant un anaphorique lourd	Aboutissements pour lesquels se produit un raccourcissement de l'anaphorique lourd	Autre
the last-mentioned old gentleman ¹⁴⁰		(EDB) l'autre (AG) son voisin (SM, FL) ce dernier	
[...] of the first-named gentleman	(SM) [...] du dernier nommé de ces messieurs (FL) [...] du premier nommé de ces messieurs	(EDB, AG) sa [...]	
the last-named boy	(SM) le premier nommé	(AG, FL) le second	(EDB) SN supprimé
the good society aforesaid	(SM) la bonne compagnie en question (FL) ladite bonne société	(AG) cette bonne société	(EDB) Passage supprimé
the lady in question	(EDB) la demoiselle en question (SM, FL) la dame en question	(AG) Nancy	
The [...] monosyllable just recorded	(SM) le vocable expressif que nous venons de citer (FL) le mot fort expressif rapporté ci-dessus	(EDB) une semblable menace (AG) de semblables promesses	
the old gentleman already referred to	(FL) le vieux monsieur auquel on avait fait allusion (SM) le vieux monsieur susnommé	(EDB, AG) du vieux monsieur	
the display of violence above described	(SM) la passagère manifestation de violence décrite ci-dessus (FL) l'explosion passagère ci-dessus décrite	(AG) un instant d'énergie	(EDB) Passage supprimé
the crowd before	(SM) la foule en question	(EDB, AG, FL) la	

140 Pour des raisons de clarté, les références des occurrences du texte de départ seront présentées quelques pages plus loin lors du classement des occurrences selon leurs caractéristiques syntaxiques. Les références du texte d'arrivée seront quant à elle données au fil des analyses.

Bases	Aboutissements conservant un anaphorique lourd	Aboutissements pour lesquels se produit un raccourcissement de l'anaphorique lourd	Autre
referred to		<i>foule</i>	
the person adressed	(SM) <i>le personnage auquel il s'adressait</i>	(EDB) <i>celui-ci</i> (AG) <i>Crackit</i> (FL) <i>L'interpellé</i>	

Quelques commentaires s'imposent face à ce tableau :

Les traducteurs du XX^e siècle ont tendance à conserver les anaphores lourdes, avec une tendance très marquée pour Sylvère Monod, qui conserve 90% de ces anaphores, contre 60% pour Francis Ledoux. La tendance inverse se dessine pour les traducteurs du XIX^e siècle, avec une prédilection notable pour le raccourcissement de ces syntagmes pour Alfred Gérardin, qui opère cette modification sur l'intégralité des occurrences sans exception, et un mouvement similaire pour Emile de La Bédollière, avec tout de même une tendance très légèrement moins marquée, avec 85% des syntagmes traduits réduits. Ce constat soulève plusieurs questions auxquelles l'étude suivante va tenter de répondre : tout d'abord, quelles sont les opérations de traduction mises en œuvre dans les deux cas de figure, sachant que plusieurs aboutissements sont parfois proposés pour une même stratégie ? De plus, pour quelles raisons les traducteurs du XX^e siècle recourent-ils ponctuellement à l'allégement du syntagme, alors que la tendance affichée est contraire à cette opération ? Avant d'analyser plus avant les traductions du corpus, examinons plus en détail l'objet du problème.

3.1.1. L'anaphore : généralités

Pour la clarté de l'exposé, il nous faut rappeler la conception traditionnelle de l'anaphore exposée dans le chapitre précédent :

La reprise, sous une autre forme, d'un référent antérieurement exprimé dans le discours. La relation anaphorique peut se décrire comme un lien sémantique entre deux éléments du discours : la source (ou antécédent) et l'anaphorique ; on dit que la source et l'anaphorique sont en situation de coréférence. (Ballard, Versus 2, 138)

Il existe plusieurs moyens de faire référence à une entité déjà mentionnée dans le discours. Mona Baker, en s'inspirant des travaux de Michael Halliday et Ruqaiya Hasan (« Cohesion in English »), dégage un gradient allant de la répétition exacte du terme en question, à l'utilisation stratégique d'un pronom : « There is a continuum of cohesive elements that may be used to refer back to an entity already mentioned in the

discourse. This continuum stretches from full repetition at one end of the scale to pronominal reference at the other.» Entre ces deux pôles, l'anaphorique de nature nominale peut, entre autres, prendre la forme d'un (quasi-) synonyme, ou d'un hyperonyme (Baker 189).

En ce qui concerne plus précisément l'anaphore nominale, les différents rapports sémantiques possibles entre l'anaphorique et son antécédent définissent trois types d'anaphores :

*Une anaphore fidèle se définit comme une reprise lexico-syntaxique de l'antécédent avec simple changement de déterminant : "Un chien... Ce chien..." L'anaphore est infidèle quand l'anaphorique est lexicalement différent de l'anaphorisé : "Un chien... L'animal..." L'anaphore est dite conceptuelle ou encore résomptive quand l'expression anaphorique condense ou résume le contenu de l'antécédent, celui-ci étant alors constitué d'un syntagme étendu ou d'une phrase : "Les footballeurs français ont battu les brésiliens. Cette victoire les a faits champions du monde". (Paillard, *Préfixation, prépositions, postpositions* 94)*

Le locuteur dispose, par conséquent, de toute une gamme de possibilités pour préserver la cohésion de son discours, avec une concision syntaxique de l'anaphorique plus ou moins importante selon les cas, et maximale lors de la reprise pronominale. Dans *Oliver Twist*, ces procédés anaphoriques sont, sans contredit, mis en œuvre dans le discours du narrateur. Les anaphores qui vont retenir notre attention seront celles dont la concision sera minimale ; elles seront donc notables par leur lourdeur syntaxique, une lourdeur d'autant plus intéressante qu'elle n'est pas contrainte linguistiquement et qu'elle nuit à la fluidité du discours.

3.1.2 L'anaphore nominale dickensienne, ou une reprise volontairement lourde

Cette lourdeur syntaxique peut procéder de la pré-modification (exemples 1 à 3 ci-dessous) ou de la post-modification du noyau nominal de l'anaphore (4 à 11). Les pré-modificateurs seront généralement des adjectifs composés (1 à 3), ce qui ajoutera un poids non négligeable au syntagme. Les post-modificateurs seront eux de nature variée : adjectifs (4 et 5), groupes prépositionnels (6), propositions participiales (7 à 11). Parfois, le noyau nominal de l'anaphorique sera lui-même touché par cette lourdeur syntaxique puisqu'il résultera d'une circonlocution (7 et 9) ; toutefois, notre analyse se concentrera plus spécifiquement, dans cette partie, sur les modificateurs « non

nécessaires » du noyau nominal de l'anaphorique, plutôt que sur le noyau nominal lui-même.

Reprenons brièvement les occurrences présentées dans le tableau précédent pour établir un classement en fonction de la nature des modificateurs du noyau nominal de l'anaphorique. Celui-ci suivra, en outre, l'ordre chronologique d'apparition des anaphores nominales dans le roman ; les pré-modificateurs et les post-modificateurs seront en gras. Les différents contextes d'apparition de ces anaphores seront précisés lors de l'étude des traductions.

- Les anaphoriques pré-modifiés par un adjectif :

(1) « the **last-mentioned** old gentleman » (chap. III)

(2) « the countenance of the **first-named** gentleman » (chap. XXV)

(3) « the **last-named** boy » (chap. LIII)

- Les anaphoriques post-modifiés par un adjectif :

(4) « the good society **aforesaid** » (chap. XXXIX)

- Les anaphoriques post-modifiés par un groupe prépositionnel :

(5) « the lady **in question** » (chap. XIII)

- Les anaphoriques post-modifiés par une proposition participiale :

(6) « the very expressive monosyllable **just recorded** » (chap. V)

(7) « the old gentleman **already referred to** » (chap. VIII)

(8) « the display of violence **above described** » (chap. XXVI)

(9) « the crowd **before referred to** » (chap. XLIII)

(10) « the person **adressed** » (chap. L)

Quelques remarques sur ces exemples types s'imposent avant de considérer les stratégies de traduction repérées. Comme dans le cas des greffons spécialisés, ces anaphores révèlent une prédilection de l'instance narrative pour un langage assez pompeux. D'ailleurs, certaines d'entre elles voient leur lourdeur stylistique accrue, car elles correspondent à des tournures ayant une résonance administrative ou juridique (principalement 4, et 6 à 9) ; celles-ci témoignent d'un niveau de langue plus élevé encore. Ce qui fait tout l'intérêt de ces anaphores, c'est que cette lourdeur syntaxique qui les caractérise n'est pas contrainte, ou nécessaire, d'un point de vue linguistique. Ce

choix est donc révélateur d'un fait de style, allant de pair avec l'absence de fluidité dégagée dans certains passages.

Ainsi, dans les anaphores nominales de ce type, un autre référent moins lourd syntaxiquement serait possible en lieu et place du syntagme sélectionné par l'auteur, ce que nous allons nous attacher à démontrer par le biais de quelques occurrences. Pour plus de lisibilité, l'anaphorique sera mis en caractères gras, tandis que la source sémantique, ou antécédent, sera en italique (il en sera de même dans les extraits de traduction proposés).

Les anaphoriques relevés pourraient gagner en concision par différents moyens, dont nous allons offrir un panorama. L'utilisation d'une anaphore lexicale fidèle stricte telle qu'elle est définie par Michel Paillard (94), c'est-à-dire avec reprise de l'antécédent et simple changement de déterminant, serait une de ces possibilités. Selon ce principe, dans l'exemple (4), le syntagme nominal « that good society » pourrait se substituer au syntagme nominal anaphorique employé :

« [...] there are a great number of spirited young bloods upon town, who pay a much higher price than Mr. Chitling for being seen *in good society*: and a great number of fine gentlemen (composing **the good society aforesaid**) who established their reputation upon very much the same footing as flash Toby Crackit. » (chap. VIII)

Ce type d'anaphoriques pourrait être également envisagé pour les occurrences (6) et (7).

L'anaphore infidèle, telle qu'elle vient d'être définie, permettrait elle aussi, dans un certain nombre de cas, de garantir une reprise plus concise. Cette fois-ci, le nom de la forme de rappel est différent de celui de la forme introductrice. Ce serait le cas notamment pour l'anaphorique « the last-named boy », ainsi que pour le syntagme « the last-mentioned old gentleman » ; ce syntagme nominal lourd pourrait être remplacé par l'anaphorique « the latter » dans le passage suivant :

Behind a desk, sat two old gentlemen with powdered heads: one of whom was reading the newspaper; while the other was perusing, with the aid of a pair of tortoise-shell spectacles, a small piece of parchment which lay before him. [...] The old gentleman with the spectacles gradually dozed off, over the little bit of parchment [...]

'This is the boy, your worship,' said Mr. Bumble.

The old gentleman who was reading the newspaper raised his head for a moment, and pulled *the other old gentleman* by the sleeve; whereupon, **the last-mentioned old gentleman** woke up. (chap. III)

Ce choix délibéré « d'alourdir » le référent anaphorique est encore plus notable lors d'une déréférentialisation (non motivée par l'intrigue). Une reprise plus légère pourrait être assurée par la conservation de l'identité du référent. Une telle reprise aurait été envisageable pour l'anaphorique « the person adressed », dont l'antécédent est identifié une ligne plus tôt dans le texte ; il en est de même dans le dialogue ci-dessous où l'anaphore lexicale aurait dû logiquement passer par la répétition du prénom du personnage mentionné dès le début de la scène :

'And as I don't want 'em to, neither,' replied *Nancy* in the same composed manner, 'it's rather more no than yes with me, Bill.'

'She'll go, Fagin,' said Sikes.

'No, she won't, Fagin,' said *Nancy*.

'Yes, she will, Fagin,' said Sikes.

And Mr. Sikes was right. By dint of alternate threats, promises, and bribes, **the lady in question** was ultimately prevailed upon to undertake the commission. (chap. XIII)

Dans d'autres cas, différents du dernier phénomène évoqué, l'anaphorique dans son intégralité pourrait être également modifié pour garantir une post-modification moins lourde. Ainsi, par exemple, il serait possible de remplacer l'anaphorique « the temporary display of violence above described » par « the temporary display of violence she had indulged in » dans le passage suivant :

'Pooh!' said the Jew, scornfully. 'You're drunk.'

'Am I?' cried the girl bitterly. 'It's no fault of yours, if I am not! You'd never have me anything else, if you had your will, except now;--the humour doesn't suit you, doesn't it?'

'No!' rejoined the Jew, furiously. 'It does not.'

'Change it, then!' responded the girl, with a laugh.

[...]

'What is all this?' cried the girl involuntarily.

[...] and when, after indulging in **the temporary display of violence above described**, she subsided, first into dulness, and afterwards into a compound of feelings [...] (chap. XXVI)

Enfin, parfois, une autre organisation du texte, en amont, permettrait une reprise nominale plus légère syntaxiquement, comme dans la scène ci-dessous.

At a table behind him sat the Artful Dodger, Master Charles Bates, and Mr. Chitling: all intent upon a game of whist; *the Artful* taking dummy against Master Bates and Mr. Chitling. The countenance of **the first-named gentleman**, peculiarly intelligent at all times, acquired great additional interest [...] (chap. XXV)

Dans ce passage, il aurait été tout à fait concevable de remplacer « Master Bates and Mr. Chitling » par « the other two gentlemen » ; cette modification aurait permis une reprise plus concise par le biais d'un déterminant possessif et évité toute confusion pour la source de l'anaphorique : « At a table behind him sat the Artful Dodger, Master Charles Bates, and Mr. Chitling: all intent upon a game of whist; *the Artful* taking dummy against the other two gentlemen. **His** countenance, peculiarly intelligent at all times, acquired great additional interest [...] ».

Il ne s'agit évidemment en aucun cas de remettre en cause la pertinence des anaphores, aucunement contestable, puisqu'il s'agit d'un phénomène linguistique destiné à garantir la cohésion textuelle. C'est plutôt la pertinence d'une reprise aussi saillante qui peut faire l'objet d'investigations, car elle divise, à l'évidence, les traducteurs.

3.1.3 Des reprises différentes de l'anaphore nominale « lourde » en traduction

Les stratégies mises en œuvre sont de deux ordres : une reprise de ces anaphores syntaxiquement lourdes par les traducteurs du XX^e siècle, contre une tendance à un « allègement » certain de celles-ci par les traducteurs du XIX^e siècle. La non-reproduction à l'identique des anaphoriques dotés de connotations spécialisées ne nous étonne qu'à moitié, au vu de l'étude menée dans le chapitre 1. Mais cette stratégie n'est pas seulement appliquée à ces anaphores nominales d'un genre un peu spécial : elle touche également d'autres anaphoriques dépourvus de cette qualité, mais qui ont comme point commun d'être aussi lourds syntaxiquement. Ainsi, au-delà de ce « rejet »,

c'est la lourdeur stylistique engendrée par ces syntagmes qui est remise en cause par les traducteurs du XIX^e siècle. Celle-ci est bien loin de l'idéal rêvé d'harmonie et de naturel du beau style. L'allègement mis en place va dans cette voie. Il serait faux de dire que les traducteurs du XX^e siècle sont insensibles à ce paramètre esthétique, loin de là. Seulement, comme nous le verrons, ils n'en viendront à le privilégier sur la lettre du texte que dans des conditions plus extrêmes. De cette façon, ils préservent l'« esthétique » dickensienne, et dans le cas des anaphoriques d'un registre spécialisé, tissent dans l'ensemble du texte un réseau de correspondances qui garantit la cohésion stylistique au sein de l'œuvre.

Dans un premier temps, nous présenterons les différentes stratégies d'allègement mises en œuvre par les traducteurs du XIX^e siècle. Dans un second temps, nous nous pencherons sur la conservation de la lettre du texte par les traducteurs du XX^e siècle, en précisant les limites de cette entreprise.

3.1.3.1 Les traductions du XIX^e siècle : priorité à l'allègement des anaphoriques

Les opérations d'allègement mises en place par les traducteurs du XIX^e siècle s'inscrivent dans le cadre plus global de l'« implicitation ». Maria Tenchea (110) subsume toutes les méthodes qui visent à « alléger » le texte cible sous cette catégorie, qu'elle définit ainsi :

L'implicitation, procédé inverse de l'explicitation, supprime en Texte d'Arrivée (TA) certains éléments présents en Texte de Départ (TD) (au niveau du signifiant ou du signifié), laissant dans la sphère de l'implicite (co-textuel) des informations qui portent sur le sens des termes ou sur les relations qu'ils entretiennent entre eux. Dans le passage du TD au TA, l'aboutissement est un segment plus court que la base ou un terme dont le nombre de sèmes se trouve diminué par rapport au terme correspondant du TD. Ces types d'opérations aboutissent à une expression plus concise, simplifiée, à un énoncé allégé, supprimant certaines redondances ou certaines lourdeurs qui pourraient être gênantes en TA.

Dans cette définition, l'accent est placé sur les enjeux stylistiques qui accompagnent le phénomène d'implicitation. Cette opération apparaît plutôt ici comme une entreprise positive, puisqu'elle libère le texte d'arrivée de certaines « redondances [...] ou lourdeurs qui pourraient être gênantes ». C'est ce même souci stylistique qui semble guider, en définitive, la stratégie de traduction adoptée par les traducteurs du XIX^e siècle. Cependant, pour ce qui est des occurrences relevées, ce souci esthétique est tout à fait discutable, car il porte préjudice au style dickensien.

Certes, le texte gagne en concision et en fluidité, mais il perd, dans le même temps, un peu de son identité.

Nous nous proposons d'analyser plus précisément les différentes opérations de traduction repérées, en partie, à la lumière de la terminologie mise en place par Maria Tenchea. La suppression de certaines lourdeurs du texte de départ dues à l'anaphore lexicale passe ainsi par des opérations d'« effacement », de « substitution », et de « contraction ». A ces procédés de traduction, nous ajouterons également la modulation et la recatégorisation. Parfois seul le modifieur sera la cible de l'opération ; dans d'autres cas, plus rares cependant, l'anaphorique dans son intégralité sera touché. Avant d'aborder ces différentes stratégies, débutons notre analyse par l'opération la plus radicale qui soit, la désanaphorisation.

3.1.3.1.1 Allègement par désanaphorisation

La méthode d'allègement syntaxique la plus radicale est la suppression pure et simple de l'anaphorique dans le texte d'arrivée. Dans l'exemple suivant, Alfred Gérardin désanaphorise totalement l'original. La référence à l'avant-texte mise en place par la participiale « above described » est effacée, si bien que l'anaphorique du texte de départ se transforme en une première mention : le groupe nominal « instant d'énergie » effectivement introduit par le biais de l'article indéfini « un ».

Dickens	Gérardin
'Pooh!' said the Jew, scornfully. 'You're drunk. 'Am I?' cried the girl bitterly. 'It's no fault of yours, if I am not! You'd never have me anything else, if you had your will, except now;--the humour doesn't suit you, doesn't it?'	– Fi ! dit le juif avec dédain ; tu es ivre, ma fille.
'No!' rejoined the Jew, furiously. 'It does not. 'Change it, then!' responded the girl, with a laugh.	– Moi ! dit-elle avec amertume ; ce n'est pas votre faute si je ne le suis pas ; vous ne demanderiez pas mieux que de me voir toujours en cet état, excepté peut-être en ce moment. Il paraît que l'humeur où vous me trouvez n'est pas de votre goût, n'est-ce pas ?
[...]	– Non ! répliqua le juif avec colère ; elle n'est pas de mon goût du tout.
'What is all this?' cried the girl involuntarily.	– Eh bien ! que voulez-vous y faire ? répondit la jeune fille en riant.
[...]	[...]
'The boy must take his chance with the rest,' interrupted Nancy, hastily; 'and I say again, I hope he is dead, and out of harm's way, and out of yours,--that is, if Bill comes to no harm. And if Toby got clear off, Bill's pretty sure to be safe; for Bill's worth two of Toby any time.'	– Qu'est-ce que tout cela veut dire ? s'écria involontairement la jeune fille.
[...] and when, after indulging in the temporary display of violence above described , she subsided [...] (chap. XXVI)	[...] – L'enfant doit courir les mêmes chances que les autres, interrompit Nancy ; d'ailleurs, je le répète, j'espère qu'il est mort et à l'abri de tous les maux... Pourvu toutefois qu'il n'arrive rien à Guillaume ! Mais puisque Tobie s'en est tiré, il est assez probable qu'il a échappé aussi

Dickens	Gérardin
	! car il en vaut bien deux comme Tobie. [...] et quand, après un instant d'énergie , elle fut retombée dans sa torpeur [...] (355)

3.1.3.1.2 Allègement de l'anaphorique par effacement du modifieur

Le phénomène d'« effacement », est assez prisé des traducteurs du XIX^e siècle pour alléger les anaphores nominales complexes du texte de départ. Cette opération consiste en la « Suppression pure et simple en TA, sans réorganisation syntaxique, d'un ou de plusieurs éléments correspondant à des éléments présents en TD » (Tenchea 120).

Dans les deux occurrences qui vont nous intéresser, la complémentation du noyau nominal de l'anaphore, qui prend la forme d'une subordonnée participiale, est effacée par les deux traducteurs du XIX^e siècle. Dans le premier cas, la subordonnée adverbiale « referred to », post-modifiant le substantif « crowd », disparaît dans le texte cible. Le déterminant défini « la », doté d'une valeur anaphorique, permet à lui seul de reprendre le syntagme nominal « la foule », posé dans l'avant-texte. Nous remarquons qu'il y a, en français, commutation de l'article indéfini « a », en article défini « la », en ce qui concerne l'antécédent de l'anaphorique. Le texte d'arrivée joue sur l'implicite, puisque le déterminant défini « la » sous-entend « dont il vient d'être question ».

This wish was immediately gratified, for a policeman stepped forward who had seen the prisoner attempt the pocket of an unknown gentleman in a crowd, and indeed take a handkerchief therefrom, which, being a very old one, he deliberately put back again, after trying it on his own countenance. For this reason, he took the Dodger into custody as soon as he could get near him, and the said Dodger, being searched, had upon his person a silver snuff-box, with the owner's name engraved upon the lid. This gentleman had been discovered on reference to the Court Guide, and being then and there present, swore that the snuff-box was his, and that he had missed it on the previous day, the moment he had disengaged himself from **the crowd before referred to**. (chap. XLIII)

La Bédollière	Gérardin
Il fut bientôt satisfait sur ce point ; car un policeman s'étant avancé déclara qu'il avait vu dans <i>la foule</i> le prisonnier introduire sa main dans la poche d'un inconnu et en retirer un mouchoir qu'il examina attentivement et que, ne l'ayant pas trouvé assez bon pour lui, il le remit de la même manière après s'être mouché dedans ; qu'en conséquence, il l'avait arrêté pour ce fait et qu'ayant été fouillé au violon, on avait trouvé sur lui une tabatière d'argent, sur le couvercle de laquelle était gravé le nom du monsieur à qui elle	Sa curiosité fut bientôt satisfaite : en ce moment s'avança un policeman qui avait vu le prisonnier mettre sa main dans la poche d'un individu au milieu de <i>la foule</i> et en retirer un mouchoir ; l'ayant trouvé trop vieux, il l'avait remis dans la poche du légitime possesseur, après s'en être servi pour son usage. En conséquence de ce fait, il avait arrêté le Matois aussitôt qu'il s'était trouvé près de lui. En le fouillant, on le trouva nanti d'une tabatière en argent portant sur le couvercle le nom de son propriétaire. Celui-ci jura à

This wish was immediately gratified, for a policeman stepped forward who had seen the prisoner attempt the pocket of an unknown gentleman in a crowd, and indeed take a handkerchief therefrom, which, being a very old one, he deliberately put back again, after trying it on his own countenance. For this reason, he took the Dodger into custody as soon as he could get near him, and the said Dodger, being searched, had upon his person a silver snuff-box, with the owner's name engraved upon the lid. This gentleman had been discovered on reference to the Court Guide, and being then and there present, swore that the snuff-box was his, and that he had missed it on the previous day, the moment he had disengaged himself from **the crowd before referred to**. (chap. XLIII)

La Bédollière	Gérardin
appartenait. Ce Monsieur jura que la tabatière était réellement à lui et qu'il l'avait perdue la veille au moment où il se dégageait de la foule . (267)	l'audience que la tabatière lui appartenait et qu'il l'avait perdue la veille, dans la foule . (vol. 2, 233)

Dans un autre passage, c'est la subordonnée adverbiale « already referred to », postmodifiant le substantif « gentleman », qui se voit à son tour escamotée en langue d'arrivée. L'article défini se suffit une nouvelle fois à lui-même comme anaphorique.

'I know a *spectable old gentleman* as lives there, wot'll give you lodgings for nothink, and never ask for the change--that is, if any genelman he knows interduces you.
The young gentleman smiled [...]
This unexpected offer of shelter was too tempting to be resisted; especially as it was immediately followed up, by the assurance that **the old gentleman already referred to**, would doubtless provide Oliver with a comfortable place [...] (chap. XLIII)

La Bédollière	Gérardin
[...] j'connais là <i>un vieillard respectable</i> qui te donnera un logement pour rien, et y n'aura pas la peine de t'rendre la monnaie de ta pièce : c'est-à-dire si tu es présenté par quelqu'un de ses amis, bien entendu. Et avec ça qu'y n'me connaît pas du tout ! Non, scusez ! pus qu'ça d'connaissance ! Disant cela, le jeune monsieur sourit [...] Cette offre inattendue d'un logement était trop séduisante pour être refusée, surtout lorsqu'elle fut immédiatement suivie de l'assurance qu'une fois connu du vieux monsieur , ce dernier ne serait pas longtemps sans procurer à Olivier quelque place bien avantageuse. (48)	[...] je dois être à Londres ce soir, et j'y connais un <i>respectable vieillard</i> qui te logera pour rien, à condition que tu lui sois présenté par une de ses connaissances ; avec ça que je n'en suis pas de ses connaissances ! » ajouta-t-il en souriant [...] Cette offre inespérée d'un gîte était trop séduisante pour être refusée, surtout lorsqu'elle fut suivie de l'assurance que le vieux monsieur procurerait sans aucun doute une bonne place à Olivier dans un bref délai. (106)

3.1.3.1.3 Allégement de l'anaphorique par substitution

Outre ce phénomène d'effacement, deux opérations opposées de substitution vont permettre un allégement syntaxique de l'anaphore nominale : la substitution implicite et la substitution explicite.

A) Substitution explicite

Maria Tenchea (119) classe ce procédé dans la stratégie inverse d'explicitation, mais cela n'implique pas pour autant, comme nous allons le constater, que ce processus induise un allongement syntaxique de l'unité concernée. La substitution explicite correspond à « l'explicitation du référent d'un terme anaphorique à l'intérieur d'une phrase ou d'une séquence textuelle ». Cette opération, mise en œuvre dans les deux extraits suivants, garantit un anaphorique « allégé » dans le texte d'arrivée.

Le nom propre a la particularité d'être autonome référentiellement, à l'inverse de l'anaphorique. Dans l'ordre des choses, lorsqu'un référent est identifié dans le texte, sauf pour des raisons qui tiendraient à l'intrigue, rien vraiment ne peut expliquer qu'il soit remplacé par un anaphorique. C'est pourtant ce qui se passe dans l'extrait ci-dessous, qui rend compte d'un échange entre Sikes et Nancy. Étonnamment, dans le texte de départ, le nom propre Nancy, répété à plusieurs reprises par le narrateur, se voit remplacé sans raison apparente en fin de dialogue par le syntagme nominal anaphorique « the lady in question ». Alfred Gérardin rétablit la logique attendue en substituant le prénom du personnage à l'anaphorique lors du processus de traduction.

Dickens	Gérardin
'Nancy, my dear,' said the Jew in a soothing manner, 'what do you say?'	Et vous, <i>Nancy</i> ? dit-il d'un air engageant ; qu'en dites-vous, ma chère ?
'That it won't do; so it's no use a-trying it on, Fagin,' replied <i>Nancy</i> .	– Que ça ne prend pas avec moi, répondit-elle ; ainsi, Fagin, inutile d'insister.
'What do you mean by that?' said Mr. Sikes, looking up in a surly manner.	– Qu'est-ce que ça veut dire ? fit M. Sikes en la regardant d'un air sombre.
'What I say, Bill,' replied <i>the lady</i> collectedly.	– C'est comme je le dis, Guillaume, répondit tranquillement <i>la dame</i> .
'Why, you're just the very person for it,' reasoned Mr. Sikes: 'nobody about here knows anything of you.'	– Bah ! tu es justement la personne qui convient, reprit Sikes ; personne ne te connaît dans le quartier.
'And as I don't want 'em to, neither,' replied <i>Nancy</i> in the same composed manner, 'it's rather more no than yes with me, Bill.'	– Et comme je ne me soucie pas qu'on m'y connaisse, répondit <i>Nancy</i> avec le même calme, je refuse net, Guillaume.
'She'll go, Fagin,' said Sikes.	– Elle ira, Fagin, dit Sikes.
'No, she won't, Fagin,' said <i>Nancy</i> .	– Non, Fagin, elle n'ira pas, s'écria <i>Nancy</i> .
'Yes, she will, Fagin,' said Sikes.	– Si fait, Fagin, elle ira », répéta Sikes.
And Mr. Sikes was right. By dint of alternate threats, promises, and bribes, the lady in question was ultimately prevailed upon to	M. Sikes avait raison. À force de menaces, de promesses, de cajoleries, on obtint enfin de

Dickens	Gérardin
undertake the commission. (chap. XIII)	Nancy qu'elle se chargerait de la commission. (168)

Le même phénomène se produit dans un autre passage. Cette fois-ci, les personnages en jeu sont Sikes et Toby Crackit. L'identité des personnages est clairement définie dans la phrase qui précède l'extrait en question : « 'You that keep this house,' said Sikes, turning his face to Crackit, 'do you mean to sell me, or to let me lie here till this hunt is over?' » (chap. XIII) Pourtant, l'auteur préfère une reprise nominale déférentialisée et plus lourde syntaxiquement pour faire référence au personnage, qui va retrouver son identité dans la version d'Alfred Gérardin.

Dickens	Gérardin
'You may stop here, if you think it safe,' returned the person addressed , after some hesitation. (chap. XIII)	– Vous pouvez rester ici si vous vous y trouvez en sûreté, répondit Crackit après quelque hésitation. (vol. 2, 332)

B) Substitution implicite

Selon la terminologie de Maria Tenchea (121), cette opération consiste à « remplacer en TA, un terme qui correspond en TD à un terme dont le contenu sémique est plus riche, par un équivalent qui laisse de côté certains sèmes. » L'équivalent sélectionné peut être de différentes natures, mais le résultat reste le même, une plus grande concision syntaxique de l'anaphorique par rapport au texte de départ, ce que les exemples ci-après vont illustrer.

Dans le cas du dernier extrait cité, Emile de La Bédollière recourt lui à la pronominalisation pour éviter l'anaphorique du texte de départ : le pronom démonstratif « celui-ci » suffit amplement pour faire référence au protagoniste désigné une ligne plus haut dans le texte comme étant Toby Crackit.

Dickens	La Bédollière
'You may stop here, if you think it safe,' returned the person addressed , after some hesitation. (chap. L)	'Tu peux y rester si tu t'y crois en sûreté, répondit celui-ci . (299)

L'implicitation peut également passer par l'utilisation d'un déterminant démonstratif. Dans l'exemple ci-dessous, l'adjectif référentiel « aforesaid », modifiant le noyau nominal de l'anaphore dans le texte de départ, est remplacé par un substitut anaphorique démonstratif, « cette ». Le reste de l'anaphorique est repris dans le texte

d'arrivée. Cette opération garantit tout autant l'allègement de la reprise, même si celle-ci est moins concise que dans les exemples précédents.

Dickens	Gérardin
[...] there are a great number of spirited young bloods upon town, who pay a much higher price than Mr. Chitling for being seen <i>in good society</i> : and a great number of fine gentlemen (composing the good society aforesaid) who established their reputation upon very much the same footing as flash Toby Crackit. (chap. XXXIX)	Combien de jeunes messieurs de bon ton payent plus cher que M. Chitling pour se faire voir <i>en bonne société</i> , et combien d'élégants, qui forment cette bonne société , établissent leur réputation tout à fait sur le même pied que le fringant Tobie Crackit! (vol. 2, 154)

Le terme sélectionné pour opérer la substitution implicite peut également être un déterminant possessif. Selon ce principe, le syntagme complexe « the countenance of the first-named gentleman », doté d'un complément du nom de nature anaphorique, est traduit par « sa physionomie ». Emile de La Bédollière fait en sorte d'éviter toute confusion possible : dans le même temps, il déférentialise les noms propres présents dans la phrase contenant l'antécédent, par le biais du syntagme nominal « les deux autres ». Alfred Gérardin lui, s'appuyant sur le principe de continuité du topique, conserve le texte tel qu'il est dans la version de départ.

At a table behind him sat the Artful Dodger, Master Charles Bates, and Mr. Chitling: all intent upon a game of whist; <i>the Artful</i> taking dummy against Master Bates and Mr. Chitling. The countenance of the first-named gentleman , peculiarly intelligent at all times, acquired great additional interest [...] (chap. XXV)	
La Bédollière	Gérardin
A une table derrière lui, le Fin Matois, Charles Bates et M. Chitling faisaient une partie de wist : <i>le Matois</i> seul contre les deux autres. Sa physionomie , expressive en tout temps, devint encore plus intéressante [...] (146)	Derrière lui, le rusé Matois, maître Charles Bates et M. Chitling étaient assis devant une table et très attentifs à une partie de whist ; <i>le Matois</i> faisait le mort contre M. Bates et M. Chitling. Sa physionomie , toujours intelligente, était encore plus intéressante à contempler que d'habitude [...] (331)

3.1.3.1.4 Allègement de l'anaphorique par contraction

Il s'agit de « la diminution en TA d'un segment (correspondant en TD à un segment plus long), réalisée par suppression de certains termes et modification corrélatrice de l'organisation syntaxique » (Tenchea 120). Deux exemples illustrant ce processus seront exposés ; le premier sera un cas type de contraction, le second correspondra plutôt à une opération de contraction « inversée ».

L'anaphorique « the last-named boy » est allégé par le biais de ce procédé. Le substantif « boy », support nominal de l'adjectif « last-named », ainsi que le participe passé « named » sont effacés lors du processus de traduction ; ceci conduit, dans le texte d'arrivée, à l'utilisation de l'adjectif anaphorique¹⁴¹ « second », traduction de « last », et synonyme de « dernier (sur un total de deux unités) », qui peut fonctionner sans support nominal, celui-ci restant de l'ordre de l'implicite. Plusieurs substantifs constituent ce paradigme de noms possibles, à l'exception de l'appellation « boy », qui correspond au point de vue de Mrs. Maylie sur cet homme à tout faire. Ainsi avec « le second », le modifieur potentiel « de ces (deux) hommes / messieurs » reste sous-entendu. Cette modification est donc problématique, puisqu'elle implique un changement de point de vue dans le texte d'arrivée, au niveau de la voix narrative.

Dickens	Gérardin
As to Mr. Giles and <i>Brittles</i> , they still remain in their old posts, although the former is bald, and the last-named boy quite grey. (chap. LIII)	Quant à M. Giles et à <i>Brittles</i> , ils sont toujours à leur poste, bien que le premier soit chauve et que le second ait blanchi. (86)

L'exemple qui va suivre illustre la même opération de contraction, mais le processus est inversé. En effet, la modification de l'organisation syntaxique du texte de départ entraîne la suppression corrélatrice de certains termes. Étudions d'abord le texte de départ avant de nous concentrer sur les modifications syntaxiques pratiquées dans le texte d'arrivée.

Du point de vue syntaxique, dans le texte de départ, avec « The old gentleman [...] pulled the other old gentleman by the sleeve; whereupon, the last-mentioned old gentleman woke up. », nous avons à faire à deux propositions indépendantes. Elles entretiennent un lien sémantique de cause à effet, explicité par le biais de la conjonction « whereupon ». Il s'agit donc d'un cas d'hypotaxe¹⁴². Les traductions du XIX^e siècle conservent ce rapport sémantique, mais modifient la syntaxe de façon significative.

¹⁴¹ Les adjectifs « autre », « premier », et « second » sont dotés d'un fort « rendement anaphorique » : « Il s'agit d'adjectifs présupposants qui sont d'un emploi particulièrement fréquent dans les opérations de désignation et d'anaphore. Leur fonctionnement est à mettre en relation avec le fait qu'il existe, stockés dans la mémoire discursive, des objets structurés par un ordre (séries) ou par un contraste binaire (couples). » (Berrendonner et Reichler-Béguelin 476)

¹⁴² Jean-Charles Khalifa (48) définit l'hypotaxe dans les phrases complexes comme suit : « le lien de dépendance entre deux énoncés est explicite [...] mais il y a toujours autonomie syntaxique relative des deux propositions. » Dans la mesure où cette description correspond exactement à l'exemple qui nous intéresse, nous prenons la liberté d'utiliser cette terminologie pour étudier un cas en langue française.

Dans les traductions, il y a remplacement de la relation hypotaxique originale par une relation de subordination¹⁴³ ainsi qu'une modification de l'ordre du lien logique entre les deux propositions. Dans un premier temps, cet ordre logique de cause à effet est renversé : le résultat est d'abord exposé dans la principale (« parvint à éveiller » / « éveilla »), puis la cause apparaît dans la subordonnée gérondive (« en le tirant par la manche »). Le texte gagne donc en concision du fait de cet enchâssement des deux propositions, qui permet d'omettre l'anaphorique « the last-mentioned old gentleman ». Dans un second temps, les relations anaphoriques sont donc réanalysées. Un seul anaphorique nominal, au lieu des deux présents à l'origine dans le texte de départ, apparaît dans les textes d'arrivée ; celui-ci est accompagné d'un anaphorique de nature pronominale, « le ». En ce qui concerne l'anaphore nominale encore présente dans les versions traduites, chacun des traducteurs opte pour un type d'anaphore différent : Alfred Gérardin préfère une anaphore infidèle, avec « son voisin » ; quant à Emile de La Bédollière, il fait appel à l'adjectif anaphorique « autre ».

Behind a desk, sat *two old gentlemen* with powdered heads: one of whom was reading the newspaper; while the other was perusing, with the aid of a pair of tortoise-shell spectacles, a small piece of parchment which lay before him. [...]
The old gentleman with the spectacles gradually dozed off, over the little bit of parchment [...]
 "This is the boy, your worship," said Mr. Bumble.
 The old gentleman who was reading the newspaper raised his head for a moment, and pulled *the other old gentleman* by the sleeve; whereupon, **the last-mentioned old gentleman** woke up. (chap. III)

La Bédollière	Gérardin
Derrière une balustrade, assis à un bureau, étaient deux vieux messieurs à la tête poudrée, dont un lisait le journal et l'autre, à l'aide d'une paire de lunettes d'écaïlle, parcourait une petite feuille de parchemin placée devant lui. [...] <i>Le vieux monsieur aux lunettes</i> s'assoupit par degrés sur la feuille de parchemin [...] - Voici l'enfant, monsieur le magistrat, dit Bumble. Le vieux monsieur qui lisait le journal se détourna un peu et parvint à éveiller l'autre en le tirant par la manche. (23)	Derrière un bureau élevé, siégeaient deux vieux messieurs à tête poudrée, dont l'un lisait un journal, tandis que l'autre, à l'aide d'une paire de lunettes d'écaïlle, parcourait un petit parchemin étalé devant lui. [...] <i>Le vieux monsieur à lunettes</i> s'assoupit peu à peu sur le petit morceau de parchemin [...] Voici l'enfant, Votre Honneur, dit M. Bumble. Le vieux monsieur qui lisait le journal leva un instant la tête, et éveilla son voisin en le tirant par la manche. (39)

¹⁴³ Jean-Charles Khalifa (49) fait la différence entre l'hypotaxe et la subordination : « Nous réserverons donc l'appellation de subordination à des exemples où le lien de dépendance sémantique est toujours présent, mais où cette fois il y a enchâssement, et donc intégration syntaxique [...] »

3.1.3.1.5 Allègement de l'anaphorique par modulation et recatégorisation

La réduction de l'anaphorique est ici le résultat d'une double modulation, suivie d'une opération de recatégorisation. Détaillons le processus menant aux aboutissements du texte d'arrivée « une semblable menace » et « de semblables promesses »¹⁴⁴.

La première modulation, déjà évoquée dans le chapitre 1, vise le noyau nominal de l'anaphorique, « the very expressive monosyllable », qui perd son caractère périphrastique pour devenir le substantif « menace » pour Emile de La Bédollière, et « promesses » pour Alfred Gérardin. Il se produit ensuite une seconde modulation, touchant, elle, le modifieur adverbial de l'anaphorique du texte de départ ; celle-ci s'accompagne d'une recatégorisation : le post-modifieur à valeur adverbiale « just recorded », qui situe l'anaphorique par rapport à l'espace textuel, est transposé en un adjectif épithète de nature anaphorique, « semblable », qui défait cet ancrage métalinguistique.

<p>"Then I'll whop yer when I get in," said the voice; 'you just see if I don't, that's all, <i>my work's us bra!</i>' Oliver had been too often subjected to the process to which the very expressive monosyllable just recorded bears reference [...] (chap. V)</p>	
La Bédollière	Gérardin
Olivier avait été trop souvent assujetti aux effets d'une semblable menace pour douter, en aucune manière, que le maître de la voix, quel qu'il fût, ne tint fidèlement sa parole. (32)	Olivier avait trop souvent éprouvé les effets de semblables promesses pour douter que celui qui parlait, quel qu'il fût, manquât à sa parole. (60)

Les traducteurs du XX^e siècle auront recours à certains de ces procédés d'allègement, mais de façon plus exceptionnelle, la règle étant plutôt un respect de la forme originale.

¹⁴⁴ Quelques précisions s'imposent sur la présence d'un déterminant indéfini pour les anaphoriques du texte d'arrivée, sachant que la reprise fonctionne typiquement avec du défini. L'étude de l'anaphorique « dét. indéfini + "pareil" + substantif » va nous permettre de faire la lumière sur ce phénomène. En effet, les deux adjectifs anaphoriques fonctionnent de la même manière. L'adjectif « pareil » est substituable à « semblable », sans changement notable de sens ; le déterminant indéfini est conservé : « Olivier avait été trop souvent assujetti aux effets d'une *pareille* menace pour douter, en aucune manière, que le maître de la voix, quel qu'il fût, ne tint fidèlement sa parole. » Le paradoxe est résolu par Danièle Van de Velde (98) : « A première vue, ces contraintes sur le déterminant peuvent paraître paradoxales, puisque l'anaphore est surtout le domaine des déterminants définis. Le recours à l'indéfini s'explique toutefois par la nouveauté de la classe générique construite à l'aide de *pareil*, cas dans lequel d'autres types de SN génériques demandent également l'article indéfini *un*. »

3.1.3.2 Traductions du XX^e siècle : priorité au style dickensien, dans la limite du raisonnable...

Les traducteurs restent généralement fidèles à l'esprit de l'œuvre, et veillent à reproduire la lourdeur stylistique de la version originale. Dans cette optique, l'anaphore nominale du texte d'arrivée est généralement aussi lourde syntaxiquement que celle du texte de départ, voire parfois bien plus encore, lorsque le modifieur est étoffé ; preuve que cette lourdeur stylistique n'est pas en soi un problème pour ces traducteurs. Parmi les modifieurs utilisés, certains sont plus notables que d'autres, car ils sont caractéristiques du langage administratif et juridique. Ainsi, pour une même base, tout en respectant le paramètre de lourdeur syntaxique, les deux traducteurs n'optent pas forcément pour le même anaphorique. Ce paramètre sera pris en compte lors de notre présentation des traductions types.

Les traducteurs du XX^e siècle vont tout de même, dans certains cas, réévaluer leurs priorités. Comme ceux du XIX^e siècle, mais dans une bien moindre mesure en raison des limites différentes qu'ils vont se fixer, ils recourent à des opérations d'allègement. Cependant, ce choix de traduction est le résultat d'une analyse linguistique à un autre niveau, dans la mesure où ils évaluent l'acceptabilité de l'anaphore lourde non pas à l'échelle de l'occurrence en elle-même, mais à l'échelle du texte. Avant de nous intéresser à ces cas-limites, nous analyserons les anaphoriques syntaxiquement lourds du texte d'arrivée selon le registre du modifieur.

3.1.3.2.1 Reprises nominales lourdes syntaxiquement dans le texte d'arrivée

L'invariant dans les anaphoriques du texte d'arrivée sera leur lourdeur syntaxique. La variable se situera dans le choix du registre.

A L'utilisation de modifieurs caractéristiques des textes spécialisés ou techniques

Parmi les choix de traduction privilégiés des traducteurs du XX^e siècle se trouvent les « déictiques de l'écrit ». Cette expression est utilisée par Pierre Lerat pour qualifier des marqueurs qui ne font pas référence à la situation extralinguistique, mais au contexte linguistique (Les langues spécialisées 80). Ils sont caractéristiques des textes spécialisés et d'un langage formel : « Dans les textes spécialisés, l'énonciation utilise les déictiques de l'écrit (comme ci-dessus, ci-contre, etc.) qui font partie de la langue savante » (Lerat op. cit. 80). Ces déictiques sont utilisés lors de la post-modification du noyau nominal de l'anaphorique ; ils modifient plus spécifiquement le participe passé de ce dernier. Ils seront parfois le résultat d'une traduction littérale, parfois d'une modulation. Les différents exemples donnés vont éclairer ces deux cas de figure.

Dans les deux extraits suivants, le marqueur déictique est utilisé dans le cadre d'une traduction littérale, tout comme le reste de l'anaphorique. Ainsi, par exemple, l'adverbe « ci-dessus », est utilisé par les deux traducteurs pour traduire le terme « above », de même nature, modifiant le noyau du syntagme adverbial de l'anaphorique dans le texte de départ. Selon le traducteur, l'adverbe post-modifie ou pré-modifie le participe « décrite » ; cette dernière solution alourdit d'avantage l'anaphorique.

[...] and when, after indulging in the temporary display of violence above described , she [...] (chap. XXVI)	
Monod	Ledoux
[...] bientôt après s'être laissée allée à la passagère manifestation de violence décrite ci-dessus , elle [...] (364)	[...] et quand, après s'être livrée à l'explosion passagère ci-dessus décrite , elle [...] (246)

Le déterminant « ladite », utilisé dans le langage administratif ou juridique apparaît aussi dans le cadre d'une traduction littérale : il permet de traduire l'adjectif « aforesaid ». L'article défini fonctionne comme un déictique de l'écrit, qui adjoint au participe passé « dit » permet de désigner ce dont on vient de parler, dans l'exemple suivant, « good society ».

Dickens	Ledoux
[...] there are a great number of spirited young bloods upon town, who pay a much higher price than Mr. Chitling for being seen in good society: and a great number of fine gentlemen (composing the good society aforesaid) who established their reputation upon very much the same footing as flash Toby Crackit. (chap. XXXIX)	[...] il ne manque pas, en ville d'ardents jeunes dandies qui paient beaucoup plus cher que M. Chitling le plaisir d'être vu en bonne société, et bon nombre de beaux messieurs (dont se compose ladite bonne société) établissent leur réputation à peu près sur le même pied que le brillant Toby Crackit. (367)

Dans d'autres cas de figure, le déictique de l'écrit ne sera pas utilisé dans le cadre d'une traduction littérale. Dans l'extrait suivant, l'adverbe « ci-dessus » est obtenu par un processus de modulation : nous passons d'un point de vue temporel avec l'adverbe « just », utilisé dans le texte de départ, à un point de vue spatial, avec ce déictique utilisé dans le texte d'arrivée.

Dickens	Ledoux
Oliver had been too often subjected to the process to which the very expressive monosyllable just recorded bears reference [...] (chap. V)	Olivier s'était trop souvent soumis au procédé auquel fait allusion le mot fort expressif rapporté ci-dessus pour [...] (58)

C'est également le cas dans l'extrait suivant. Le déictique de l'écrit « sus », adverbe dénotant ce « qui est au-dessus de l'entité que désigne la base » (TLFi), résulte d'une modulation du même type ; il traduit l'adverbe à valeur temporelle « already ». Affixé au participe passé du verbe de parole « nommer », il permet de post-modifier le noyau nominal de l'anaphorique.

Dickens	Monod
[...] it was immediately followed up, by the assurance that the old gentleman already referred to , would doubtless provide Oliver with a comfortable place [...] (chap. XLIII)	[...] elle fut aussitôt suivie de l'assurance que le vieux monsieur susnommé procurerait sans nul doute à Olivier un emploi agréable [...] (149)

L'emploi de ces déictiques de l'écrit n'est pas systématique ; d'autres anaphoriques, plus ou moins lourds syntaxiquement et d'un registre courant, leur sont parfois préférés par les traducteurs.

B L'utilisation de modificateurs d'un registre non spécialisé

Parmi les anaphoriques de ce type utilisés par les traducteurs du XX^e siècle, nous ferons une distinction entre ceux dont la lourdeur syntaxique est sensiblement identique à celle du texte de départ, et ceux dont la lourdeur est bien plus marquée encore.

a) Des anaphoriques de lourdeur syntaxique sensiblement identique à la base dans le texte d'arrivée

Le modifieur en question peut être obtenu par traduction littérale ou modulation, preuve que ce qui compte pour le traducteur, c'est de respecter le phénomène de reprise syntaxiquement lourde, la « forme », en se laissant ainsi une marge de manœuvre quant au « fond ».

Ainsi, le groupe prépositionnel « en question » est utilisé à plusieurs reprises en tant que post-modifieur du noyau nominal de l'anaphorique dans le texte d'arrivée, parfois dans le cadre d'une traduction littérale de la base, comme c'est le cas ci-dessous pour l'anaphore nominale « the lady in question ».

By dint of alternate threats, promises, and bribes, the lady in question was ultimately prevailed upon to undertake the commission. (chap. XIII)	
Monod	Ledoux
A force de menaces, de promesses et récompenses alternées, la dame en question finit par se laisser convaincre d'accepter cette mission. (203)	A force de menaces, de promesses et de présents alternés, la dame en question se laissa finalement persuader d'accepter la mission. (128)

Parfois, cette expression ne correspond pas à une traduction littérale du modifieur du texte de départ, mais à une modulation (à laquelle s'ajoute, d'ailleurs, une recatégorisation). Ceci est très net lorsqu'elle traduit un modifieur faisant référence à la chronologie des événements énoncés dans le texte. C'est le cas par exemple pour le modifieur adjectival « aforesaid ».

Dickens	Monod
[...] there are a great number of spirited young bloods upon town, who pay a much higher price than Mr. Chitling for being seen <i>in good society</i> : and a great number of fine gentlemen (composing the good society aforesaid) who established their reputation upon very much the same footing as flash Toby Crackit. (chap. XXXIX)	[...] il y a à Londres bon nombre de jeunes élégants non dépourvus de prétention qui paient un prix beaucoup plus élevé que M. Chitling pour se faire voir en bonne compagnie et bon nombre de beaux messieurs (constituant la bonne compagnie en question) dont la réputation s'est faite à peu près dans les mêmes conditions que celle de Toby Crackit le beau gosse. (527)

Ce changement de point de vue préside également à l'utilisation de cette expression pour traduire la participiale « before referred to ».

Dickens	Monod
This gentleman [...] swore that the snuff-box was his, and that he had missed it on the previous day, the moment he had disengaged himself from the crowd before referred to . (chap. XLIII)	[...] affirma sous la foi du serment que cette tabatière lui appartenait bien, qu'il s'était aperçu de sa disparition la veille, à l'instant même où il s'était dégagé de la foule en question . (594)

b) Des anaphoriques à la lourdeur syntaxique accrue dans le texte d'arrivée

Cet alourdissement syntaxique de l'anaphorique est surtout notable lors de l'étoffement¹⁴⁵ de certains modifieurs ; celui-ci passe par la recatégorisation de

¹⁴⁵ « Procédé de traduction qui consiste à utiliser dans le texte d'arrivée un plus grand nombre de mots

propositions participiales à la voix passive en propositions relatives à la voix active. Les anaphores nominales comptent alors bien plus de termes dans la version d'arrivée que dans la version de départ.

C'est parfois la solution retenue par un des traducteurs quand l'autre opte plutôt pour l'utilisation d'un modifieur contenant un déictique de l'écrit. Ce procédé est préféré par Sylvère Monod pour traduire le post-modifieur « just recorded », qui devient, après étoffement et recatégorisation « que nous venons de citer ».

Dickens	Monod
Oliver had been too often subjected to the process to which the very expressive monosyllable just recorded bears reference [...] (chap. V)	Olivier avait trop souvent subi le traitement auquel fait allusion le vocable expressif que nous venons de citer pour [...] (109)

Cette solution est, par contre, préférée par Francis Ledoux pour traduire l'anaphorique « the old gentleman already referred to ». Le post-modifieur adverbial « already referred to », composé de trois termes, est recatégorisé en une proposition relative à la forme finie composée de cinq mots.

Dickens	Ledoux
This unexpected offer of shelter was too tempting to be resisted; especially as it was immediately followed up, by the assurance that the old gentleman already referred to , would doubtless provide Oliver with a comfortable place [...] (chap. XLIII)	Cette offre inattendue d'un toit était trop tentante pour qu'Olivier y résistât, d'autant plus qu'elle fut immédiatement suivie de l'assurance que le vieux monsieur auquel on avait fait allusion lui fournirait très bientôt une situation confortable. (87)

L'allongement de l'anaphorique est bien plus notable encore dans l'exemple suivant, où la participiale du texte de départ est réduite au noyau seul et où le modifieur compte quatre mots dans l'anaphorique traduit.

Dickens	Monod
'You may stop here, if you think it safe,' returned the person addressed , after some hesitation. (chap. XIII)	Tu peux rester ici, si tu crois qu'y a pas de danger répondit le personnage auquel il s'adressait , non sans hésiter. (677)

que n'en compte le texte de départ pour réexprimer une idée ou renforcer le sens d'un mot du texte de départ dont la correspondance en langue d'arrivée n'a pas la même autonomie. (Delisle et al. 37)

Les traducteurs du XX^e siècle ne se montrent donc pas récalcitrants à reproduire les anaphores stylistiquement lourdes. Cependant, ponctuellement, certains paramètres vont leur faire revoir leurs priorités.

3.1.3.2.2 *Cas-limites où les traducteurs du XX^e siècle revoient leurs priorités*

Les limites à la reproduction des anaphores lourdes semblent être atteintes dans deux cas de figure. Dans le premier cas, deux anaphores nominales syntaxiquement lourdes risquent d'être trop proches l'une de l'autre dans le texte d'arrivée. Dans le second cas, l'anaphore lourde du texte d'arrivée compromet un système anaphorique binaire. Ce seront donc, comme pour les traducteurs du XIX^e siècle, des considérations esthétiques, et non linguistiques, qui présideront à la stratégie d'allègement mise en place exceptionnellement par les traducteurs du XX^e siècle. Analysons ces deux cas limites.

A Un équilibre rompu dans le texte de départ entre des anaphoriques fonctionnant en couple

Certains anaphoriques fonctionnent par paire ; c'est le cas, notamment en anglais de « the former » et « the latter ». La langue française dispose d'un couple identique d'anaphoriques nominaux fonctionnant de la même manière : « le premier » et « le second », ou « le dernier ». Le texte de départ ne respecte pas cet équilibre linguistique lorsque « last-named » fait pendant à « former » dans l'exemple ci-dessous. Les traducteurs veillent alors à ne pas reproduire ce déséquilibre dans leur traduction. Francis Ledoux remplace l'anaphorique problématique par le doublon attendu « le second » ; quant à Sylvère Monod, pour éviter ce déséquilibre, à l'inverse, il n'utilise aucun de ces deux anaphoriques ; il déplace l'anaphorique lourd dans la première proposition coordonnée, en procédant à un ajustement sémantique (« last-named » devient « premier nommé »), et utilise ensuite une anaphore infidèle, « le jeune gamin », qui lui permet de reprendre le point de vue du texte de départ.

As to <i>Mr. Giles</i> and <i>Brittles</i> , they still remain in their old posts, although the former is bald, and the last-named boy quite grey. (chap. LIII)	
Monod	Ledoux
Quant à <i>M. Giles</i> et à <i>Brittles</i> , ils gardent toujours leurs postes traditionnel, bien que le premier nommé soit chauve, et le jeune gamin soit grisonnant. (722)	Quant à <i>M. Giles</i> et à <i>Brittles</i> , ils demeurent toujours à leur ancien poste, encore que le premier soit complètement chauve, et que le second , le “garçon”, ait les cheveux tout gris. (510)

B Deux anaphoriques lourds susceptibles d'être proches l'un de l'autre dans le texte d'arrivée

Deux situations différentes peuvent mener à la présence éventuelle de deux anaphoriques lourds dans le texte d'arrivée : ceux-là peuvent apparaître tous les deux dans le texte de départ, ou bien ce ne sera qu'indirectement, à cause de modifications opérées par le traducteur, qu'elles seront en jeu lors du processus de traduction. Les deux exemples suivants vont illustrer ces deux possibilités. Dans les deux cas, une seule anaphore nominale lourde sera conservée dans le texte d'arrivée.

Dans l'extrait ci-dessous, le texte de départ comporte deux anaphores nominales lourdes très proches l'une de l'autre, avec « the other old gentleman » et « the last-mentioned old gentleman », utilisés pour désigner le même référent, dans deux phrases juxtaposées. Le dernier anaphorique cité fait l'objet d'une opération de contraction : le noyau nominal de l'anaphorique, « old gentleman », qui servait de support à l'adjectif « last-mentioned » est effacé lors du processus de traduction, ainsi que le participe passé « mentioned » ; à partir de là, un adjectif à rendement anaphorique, « dernier », est utilisé pour traduire le signifiant restant, « last » ; dans le même temps, un ajustement est effectué au niveau du déterminant, qui devient un déterminant démonstratif. Et « the last-mentioned old gentleman » de devenir « ce dernier ».

The old gentleman who was reading the newspaper raised his head for a moment, and pulled the other old gentleman by the sleeve; whereupon, the last-mentioned old gentleman woke up. (chap. III)	
Monod	Ledoux
Le vieil homme qui lisait le journal leva la tête un instant, et tira <i>l'autre vieillard</i> par la manche ; sur quoi ce dernier s'éveilla. (91)	Le vieux monsieur qui lisait le journal leva un instant la tête et tira <i>l'autre</i> par la manche ; sur quoi, ce dernier s'éveilla. (45)

Dans le cas suivant, le texte de départ ne compte qu'une seule anaphore nominale lourde : l'anaphorique « the crowd before referred to ». Ce sont les modifications mises en place par le traducteur lui-même lors du processus de traduction qui pourraient entraîner l'utilisation de deux anaphoriques lourds dans la même phrase dans le texte d'arrivée. En effet, Francis Ledoux réorganise la syntaxe de la fin du texte et, ce faisant, introduit un anaphorique lourd (pour traduire « this gentleman ») juste avant l'anaphore nominale « the crowd before referred to », présente dans le texte de départ.

Voici l'opération menée, expliquée de façon plus exhaustive : A l'origine, les propositions coordonnées « had been discovered on reference to the Court Guide » et

« being then and there present » ont comme sujet commun l'anaphorique nominal « This gentleman ». Dans le texte d'arrivée, la première proposition est intégrée à la phrase précédente, nécessitant ainsi l'ajout d'un anaphorique ; l'anaphorique pronominal « celui-ci » est alors introduit. Quant à la seconde proposition, elle est recatégorisée en proposition indépendante. Le sujet syntaxique « this gentleman » devient alors, dans le texte d'arrivée, l'anaphorique syntaxiquement lourd « le monsieur en question ». De ce fait, si « the crowd before referred to », clôturant la phrase, était conservé par le traducteur, deux anaphoriques lourds seraient utilisés en l'espace de trois lignes. Par conséquent, le traducteur allège cette dernière anaphore nominale en supprimant le modifieur « before referred to » dans la version d'arrivée, le déterminant défini « la » garantissant un repérage suffisant pour le référent « foule ». Nous ajouterons, dans le même ordre d'idées, que c'est un anaphorique pronominal, « celui-ci », donc d'une concision maximale, qui est utilisé avant l'anaphore nominale lourde « le monsieur en question ».

Dickens	Ledoux
[...] a policeman stepped forward who had seen the prisoner attempt the pocket of an unknown gentleman in <i>a crowd</i> , and indeed take a handkerchief therefrom, which, being a very old one, he deliberately put back again, after trying it on his own countenance. For this reason, he took the Dodger into custody as soon as he could get near him, and the said Dodger, being searched, had upon his person a silver snuff-box, with the owner's name engraved upon the lid. <u>This gentleman</u> had been discovered on reference to the Court Guide, and being then and there present, swore that the snuff-box was his, and that he had missed it on the previous day, the moment he had disengaged himself from the crowd before referred to . (chap. XLIII, cns)	[...] un agent de police s'avança, qui avait vu au milieu de <i>la foule</i> le prisonnier mettre la main dans la poche d'un monsieur et en tirer bel et bien un mouchoir; mais, s'apercevant qu'il était vieux, il l'avait délibérément remis en place après l'avoir porté à son propre nez. Ce pourquoi l'agent avait arrêté le Renard, dès qu'il avait pu s'approcher de lui; or, ledit Renard, quand on l'avait fouillé, se trouvait en possession d'une tabatière d'argent, portant gravé sur le couvercle le nom du propriétaire, et l'on avait pu découvrir <u>celui-ci</u> en se reportant au Guide de la Cour. Or <u>le monsieur en question</u> , qui se trouvait présent, jura que la tabatière lui appartenait bien et qu'il s'était aperçu de sa disparition la veille aussitôt après s'être dégagé de la foule . (416, cns)

Cette dichotomie diachronique dans les tendances traductives se retrouve pour un autre type de syntagmes nominaux complexes : ceux dont le déterminant dénote la précision ou l'approximation. L'intérêt de cette partie par rapport à la partie précédente va être double : d'une part, par rapport aux syntagmes eux-mêmes, l'enjeu sera un peu différent, car l'étude sera, en quelque sorte, « conditionnée » par le déterminant

complexe du syntagme, d'autre part, en ce qui concerne les traductions elles-mêmes, quelques négligences vont apparaître de la part des traducteurs du XX^e siècle.

3.2 La traduction de syntagmes nominaux complexes précédés de déterminants nominaux d'approximation : « un poids, deux mesures »

Les syntagmes nominaux dont il va être question sont remarquables à trois égards : concrètement, par leur relative visibilité au sein du texte, contrepartie de leur lourdeur syntaxique ; plus subtilement, par leurs connotations, lorsqu'ils sont associés à certains compléments ; et, indirectement, par les choix de traduction divergents dont ils sont la source. Il s'agit de syntagmes complexes déterminés par « a kind of » (et autres déterminants du même type), et de ceux déterminés par « a variety of », disposant, selon nous, d'enjeux similaires, en dépit de certaines différences notables. Cette étude devient plus pertinente encore lorsque l'on sait que l'usage de « a kind of » dans *Oliver Twist* correspond à une tendance stylistique encore en germe chez l'auteur, qui atteindra sa maturité dans *David Copperfield*, où « L'approximation exprimée par “a kind of” [...] devient chez lui [Dickens] un véritable tic stylistique » (Monod, *Dickens romancier* 320).

3.2.1. Présentation générale des syntagmes nominaux « remarquables »

3.2.1.1 Particularités et fonctionnement des déterminants complexes du type « a kind of » et « a variety of »

Les déterminants complexes du type « a kind of »¹⁴⁶ présentent des similitudes, syntaxique et sémantique, avec le déterminant « a variety of », dont l'auteur fait également usage. Tout d'abord, sur le plan structurel, ces déterminants complexes sont identiques : ils disposent d'un noyau de nature nominale déterminé par l'article indéfini « a » et post-modifié par la préposition « of ». Leur relative lourdeur syntaxique procède du nombre de termes qui les compose, trois, contre un seul pour un déterminant simple.

Sur le plan sémantique, les déterminants du type « a kind of » permettent au locuteur de feindre une certaine précision, ou de mettre en place ce que Wiltrud Mihatsch (226) nomme « The construction of vagueness ». Ces déterminants composés se caractérisent par leur ambivalence ; en dépit de l'imprécision qu'ils dénotent, ils permettent de présenter la situation avec une certaine précision :

¹⁴⁶ Nous pensons particulièrement à « a sort of », et « a species of », aussi utilisés dans *Oliver Twist*.

« Speakers first use such expressions to cover up imprecise categorisation by pretending neat taxonomic classifications. » (Mihatsh 241) Ceci s'explique par l'origine des marqueurs d'approximation du type « a kind of » : ils sont issus de noms taxinomiques utilisés en contexte scientifique (ibid. 228). L'origine étymologique de ces déterminants est essentielle pour saisir notre propos. Outre la forme, c'est également cette donnée qui nous incite à rapprocher les déterminants du type « a kind of » du déterminant « a variety of ». Nous prendrons la liberté¹⁴⁷ d'appliquer le raisonnement de Wiltrud Mihatsch au déterminant « a variety of », dont la fonction s'apparente, selon nous, en partie, à celui des déterminants du type « a kind of ». Le déterminant composé « a variety of », même s'il implique généralement un parcours sur la classe, dénote l'idée d'approximation et de précision feinte, et dispose effectivement de cette particularité d'être lié, à l'origine, à l'idée d'espèce ou de genre ; en effet, une variété est étymologiquement « une subdivision de l'espèce » (TLFi) ; le terme est, par ailleurs, encore employé avec cette fonction classificatrice en zoologie ou en botanique (Larousse).

Ces notions de classification et de précision sont particulièrement significatives dans un roman où, comme nous l'avons déjà souligné, le narrateur se veut à plusieurs reprises le plus objectif possible, notamment lorsque, par exemple, il endosse le rôle parodique d'expert légal ou médical. Cependant, à notre sens, même si les connotations taxinomiques sont latentes lors de l'emploi des déterminants approximatifs, elles le sont plus ou moins selon les cas. De ce fait, tous ces déterminants ne présentent pas le même intérêt ; c'est seulement lorsque ces déterminants d'approximation apparaissent avec un complément dénotant un comportement humain ou une caractéristique humaine qu'ils sont les plus significatifs. Dès lors, les connotations taxinomiques des noyaux nominaux s'en trouvent très fortement réactivées ; le narrateur apparaît, de ce fait, comme une sorte de taxinomiste établissant une classification non pas des organismes vivants, comme le fait typiquement un taxinomiste, mais des comportements humains ou des attitudes humaines.

3.2.1.2 Les syntagmes nominaux dans le texte de départ

Les occurrences qui vont plus particulièrement attirer notre attention dans une perspective traductionnelle se caractérisent par leur lourdeur syntaxique ; cette lourdeur découle de la combinaison d'un déterminant polysyllabique et d'un syntagme nominal lui-même complexe, du fait de la pré-modification et/ou de la post-modification de son noyau nominal ; à cela s'ajoute, pour certaines d'entre elles, la présence de termes

¹⁴⁷ Celui-ci traite plus spécifiquement des déterminants « a kind of » « a sort of » et « a species of »

polysyllabiques comptant trois syllabes ou plus¹⁴⁸. Comme nous venons de le souligner, ces syntagmes nominaux ont pour spécificité, selon leur contexte d'apparition, de « réactiver » les connotations taxinomiques des déterminants. La lourdeur stylistique de ces syntagmes procède donc de sources multiples. Ces groupes nominaux trahissent d'autant plus un souci de précision de la part du narrateur qu'ils sont syntaxiquement lourds.

Ces deux paramètres, syntaxique (SN complexe) et sémantique (complément en lien avec l'humain), vont déterminer le classement des occurrences sélectionnées en deux échantillons.

Ci-dessous, l'échantillon d'occurrences que nous nommerons « échantillon 1 » : les déterminants d'approximation sont suivis d'un complément syntaxiquement lourd dénotant un comportement ou une caractéristique humaine. Le classement est établi en fonction du type de déterminant et de l'ordre d'apparition des syntagmes dans le roman.

Echantillon 1

- SN déterminés par les déterminants nominaux « a kind of » ou « a species of »

(1) - a species of arithmetical desperation : « Mr. Gamfield's most sanguine estimate of his finances could not raise them within full five pounds of the desired amount; and, in a species of arithmetical desperation he was alternately cudgeling his brains and his donkey » (chap. III)

(2) - « a kind of grim and ferocious approval » : « [...] said Sikes, regarding the animal with a kind of grim and ferocious approval. » (chap. XVI)

(3) - « a kind of amorous dignity » : « [...] said Mr. Bumble, slowly flourishing the teaspoon with a kind of amorous dignity which made him doubly impressive; » (chap. XXIII)

(4) - « a kind of fixed wink in his right eye » : « A more than ordinary redness in the region of the young gentleman's nose, and a kind of fixed wink in his right eye, denoted that he was in a slight degree intoxicated; » (chap. XXVII)

¹⁴⁸ Nous pensons, par exemple, à « amorous », « ferocious » et « arithmetical ».

(5) - « a kind of sober alarm » : « [...] observed Noah, backing towards the door, and shaking his head with a kind of sober alarm. » (chap. XLIII)

3. SN déterminés par le déterminant nominal « a variety of »

(6) - « an extensive variety of eel-like positions » : « Noah writhed and twisted his body into an extensive variety of eel-like positions; [...] » (chap. VII)

(7) - « a very great variety of odd contortions » : « [...] his countenance underwent a very great variety of odd contortions. » (chap. XII)

Les occurrences pour lesquelles les déterminants d'approximation ne sont pas suivis d'un complément syntaxiquement lourd et/ou ne dénotent pas un comportement ou une caractéristique humaine formeront l'échantillon 2. Cet échantillon aura un rôle de « faire-valoir » par rapport à l'échantillon 1. Les enjeux ne seront donc pas les mêmes du point de vue sémantique : hormis pour le cas (11), classé dans l'échantillon 2 pour des raisons formelles (il s'agit d'un syntagme nominal simple), les connotations taxinomiques du noyau du déterminant ne sont pas réactivées dans ces occurrences. Il y a plusieurs raisons à cela : soit les syntagmes nominaux ne dénotent pas de l'humain (8, 10, 12, 14), soit, si tel est le cas (9 et 13), le sémantisme des syntagmes nominaux bloque l'interprétation taxinomique de l'occurrence.

Echantillon 2

- SN déterminés par des déterminants nominaux du type « a kind of »

(8) - « a sort of wooden pen » : « [...] ; and on one side the door was **a sort of wooden pen** in which poor little Oliver was already deposited [...] » (chap. XI)

(9) - « that particular species of humanity » : « Mr. Fagin was sufficiently well acquainted with the manners and customs of **that particular species of humanity** to which Nancy belonged. » (chap. XVI)

(10) - « a kind of trot » : « Mr. Sikes accompanied this speech with a jerk at his little companion's wrist; Oliver, quickening his pace into **a kind of trot** between a fast walk

and a run, kept up with the rapid strides of the house-breaker as well as he could.» (chap. XXI)

- SN déterminés par le déterminant nominal « a variety of »

(11) - « a variety of shapes » : « [...] **the variety of shapes** into which his countenance was twisted, defy description. » (chap. XIV)

(12) - « a variety of hints » : « [...] he and his friend Mr. Dawkins launched into a glowing description of the numerous pleasures incidental to the life they led, interspersed with **a variety of hints** to Oliver that the best thing he could do, would be to secure Fagin's favour without more delay, by the means which they themselves had employed to gain it. » (chap. XVIII)

(13) - « a variety of earnest glances » : « The countenance of the first-named gentleman, peculiarly intelligent at all times, acquired great additional interest from his close observance of the game, and his attentive perusal of Mr. Chitling's hand; upon which, from time to time, as occasion served, he bestowed **a variety of earnest glances**: wisely regulating his own play by the result of his observations upon his neighbour's cards. » (chap. XXV)

(14) - « a variety of invectives » : « At this intelligence, the worthy Mrs. Corney muttered **a variety of invectives** against old women who couldn't even die without purposely annoying their betters; » (chap. XXIII)

Étudiions plus en détail les occurrences de ces deux échantillons selon le déterminant complexe employé. Du fait de l'idée d'approximation, les syntagmes nominaux disposant d'un déterminant du type « a kind of » (1 à 5 et 8 à 10) renvoient à la frontière du domaine notionnel¹⁴⁹ des références construites. Dès lors, ce qui est censé éclairer la référence finit par la rendre obscure ; d'où l'idée de précision feinte. En outre, pour certains de ces syntagmes nominaux (1 à 5), la référence est d'autant plus

¹⁴⁹ « Pour pouvoir être déterminée, la notion va subir différentes opérations, dont la première est la construction d'un domaine notionnel : définir un domaine notionnel revient à envisager une classe d'occurrences de la notion (donc de la rendre quantifiable) et, d'un point de vue qualitatif, construire un espace topologique qui permettra de distinguer ce qui appartient au domaine (l'intérieur, p), ce qui a les propriétés de la notion par excellence (le centre attracteur), ce qui n'a pas vraiment les propriétés requises (la frontière), ce qui est autre (l'extérieur, p') » (Bouscaren et Chuquet 146)

sibylline que les notions en jeu, « arithmetical desperation », « amorous dignity », « fixed wink », « sober alarm » ou « grim and ferocious approval », résultent d'associations fortuites elles-mêmes assez opaques ; une opacité qui ajoutera à la lourdeur stylistique du syntagme. De par cette opacité évidente, le leurre que constitue cette impression de précision est d'autant plus flagrant dans ces occurrences-là. Une autre particularité de ces syntagmes « opaques » est leur référent : il permet de réactiver la valeur première du noyau nominal des déterminants. En effet, dans ces occurrences, le narrateur paraît soucieux de décrire le monde et plus particulièrement la « matière humaine », avec un œil de taxinomiste ; il se montre sensible aux moindres détails dans le but d'établir ce qui s'apparente à une classification des attitudes humaines (2 et 4) ou des sentiments humains (1, 3 et 5).

Les enjeux sont assez similaires avec le déterminant « a variety of », même s'il est vrai, toutefois, qu'à la différence des déterminants du type « a kind of », dont l'orientation est purement qualitative, ce déterminant implique un parcours sur la classe, et dénote un point de vue à la fois qualitatif (variation) et quantitatif (une quantité d'éléments). Selon les emplois, ces deux valeurs coexisteront, ou l'une des deux valeurs sera dominante. Néanmoins, de la même manière que pour « a kind of », de façon générale, « a variety of » implique une précision, somme toute, assez fictive puisque le locuteur cherche à appréhender une variété de référents de façon globale ; en outre, dans certains passages, il est également tout aussi révélateur du regard du taxinomiste désireux d'épingler avec précision la moindre variation dans les comportements humains (6 et 7) ; comportements d'autant plus remarquables pour l'œil du classificateur qu'ils sont atypiques et à la limite de l'animalité (6). Cette fascination pour l'étrange est l'écho de celle éprouvée par l'auteur pour les comportements déviants¹⁵⁰. Globalement, toutefois, les passages dénotant l'idée potentielle d'une classification seront plus rares que dans les occurrences du type « a kind of ». Hormis dans un cas, (11), où un gros plan attire l'attention sur les mimiques d'un visage humain, les autres syntagmes prédéterminés n'interviendront pas dans ce type de contexte.

¹⁵⁰ « Dickens se distinguait d'autres écrivains de son temps par sa fascination pour les phénomènes s'écartant de la norme et de la normalité. » (Vanfasse, *Charles Dickens : entre normes et déviance* 12)

3.2.2 Étude des traductions : « un poids, deux mesures »

3.2.2.1 Présentation générale

Du point de vue de la traduction, la difficulté pour le traducteur du corpus n'aura pas été de trouver une traduction équivalente, dans la mesure où, dans tous les cas, les équivalents ne manquent pas. Ainsi, pour ce qui est de « a kind of » et de ses équivalents « a series of » et « a sort of », Wiltrud Mihatsch (225) précise : « Many languages have equivalent expressions, such as French “genre de”, “espèce de”, “sorte de” ». Le paradigme de traduction en ce qui concerne « a variety of » est lui nettement plus riche, recoupant d'ailleurs celui de « a kind of ». Les possibilités de traduction varient selon le contexte : lorsque l'accent est plutôt mis sur la notion de « type », sans parcours sur la classe, plusieurs déterminants complexes sont possibles, comme « genre de », « sorte de » ou « variété de » ; quand il y a parcours sur la classe, la traduction par « variété de » est alors la plus adéquate ; lorsque c'est plutôt un point de vue quantitatif qui prévaut, les déterminants du type « un certain nombre de » ou « un grand nombre de », accentuant l'idée d'une plus ou moins grande quantité, sont préférables ; quand, en revanche, l'idée de divergence domine, des termes comme « divers(es) » ou « différents » sont plus appropriés. Parmi tous ces signifiants possibles, seuls « genre de », « espèce de » et « sorte de » disposent de connotations taxinomiques. La difficulté en traduction est, par conséquent, tout autre : elle consiste à détecter en quoi ce type de déterminant lourd, et stylistiquement peu heureux, est signifiant, soit de façon générale dans le roman, soit plus spécifiquement dans la situation où il apparaît ; c'est à partir de cette évaluation qu'une reproduction fidèle de ce signifiant dans le texte d'arrivée sera pertinente.

Les deux tableaux suivants vont nous permettre d'établir un panorama des stratégies de traduction utilisées, en fonction des deux échantillons relevés.

Panorama des traductions des déterminants complexes de l'échantillon 1

<i>Bases dotées d'un déterminant « dénotant un type »</i>	Déterminant équivalent « dénotant un type »	Déterminant non traduit	Recatégorisation	Autre
<i>a species of (arithmetical desperation)</i>	EDB, SM, FL	AG		
<i>a kind of (grim and ferocious approval)</i>	SM, FL	EDB, AG		
<i>a kind of (amorous dignity)</i>	SM, FL	EDB, AG		

Bases dotées d'un déterminant « dénotant un type »	Déterminant équivalent « dénotant un type »	Déterminant non traduit	Recatégorisation	Autre
<i>a kind of (fixed wink in his right eye)</i>	EDB, SM, FL		AG	
<i>a kind of (sober alarm)</i>	SM	AG, FL		EDB ¹⁵¹
<i>an extensive variety of (eel-like positions)</i>	SM, FL		EDB, AG	
<i>a very great variety of (odd contortions)</i>	SM	EDB, AG		FL ¹⁵²

Panorama des traductions des déterminants complexes de l'échantillon 2

Bases	Déterminant équivalent		Déterminant non traduit	Recatégorisation	Autre
	« dénotant un type »	Autre			
<i>a sort of (wooden pen)</i>	SM, FL				EDB, AG ¹⁵³
<i>that (particular) species of (humanity)</i>			EDB, AG, SM, FL		
<i>a kind of (trot)</i>	FL		EDB	AG, SM	
<i>a variety of (shapes)</i>				AG, SM, FL	EDB ¹⁵⁴
<i>a variety of (hints)</i>		SM, FL	EDB	AG	
<i>a variety of (earnest glances)</i>		FL		SM	EDB ¹⁵⁵ AG ¹⁵⁶
<i>a variety of (invectives)</i>		EDB, AG, SM, FL			

Conclusion par rapport à ces deux panoramas :

Tout d'abord, cette signification que nous évoquons concernant les déterminants complexes semble avoir été plutôt appréhendée avec justesse par les traducteurs du XX^e siècle, qui parviennent relativement bien à ajuster leur stratégie de traduction selon cette optique. En effet, d'une part, pour l'échantillon 1, la tendance affichée est la fidélité, avec 100% des déterminants « dénotant un type » reproduits dans le texte d'arrivée par Sylvère Monod, et 70% pour Francis Ledoux, cet écart suggérant que ce traducteur peut occasionnellement manquer de clairvoyance. D'autre part, pour

¹⁵¹ La proposition à laquelle appartient le SN n'est pas traduite par EDB.

¹⁵² Utilisation du déterminant « une gamme de »

¹⁵³ Utilisation du déterminant indéfini « une »

¹⁵⁴ Phrase supprimée.

¹⁵⁵ Sous-traduction avec le déterminant simple défini « les ».

¹⁵⁶ Sous-traduction avec le déterminant simple indéfini « un ».

l'échantillon 2, la tendance est plutôt à la non reproduction des déterminants complexes, avec 15% des déterminants seulement repris par Sylvère Monod, et 30% par Francis Ledoux.

Au regard des résultats de l'échantillon 1 (Alfred Gérardin ne reproduit aucun des déterminants « dénotant un type », et Emile de La Bédollière n'en reproduit que timidement 30%), les traducteurs du XIX^e siècle n'ont pas perçu le potentiel de ces déterminants complexes. Ils vont le plus souvent les « sacrifier », ainsi que les syntagmes lourds auxquels ils sont associés, à l'autel de la clarté et du beau style.

Ainsi, plus précisément, pour les déterminants de type « a kind of », les traducteurs du XX^e siècle tendent à utiliser un équivalent du même type dans le texte d'arrivée. Outre la règle éthique qui consiste à traduire « le même par le même »¹⁵⁷, le fait que Sylvère Monod ait pointé du doigt dans sa thèse de doctorat cet usage idiosyncratique de l'expression par Dickens, cela quelques années avant les deux traductions, peut expliquer cette fidélité, du moins en ce qui le concerne¹⁵⁸. Cette stratégie, « épargnant » le tic de langage dickensien, ainsi que la lourdeur syntaxique du syntagme auquel il lui arrive d'être associé, leur permet de produire une traduction aussi « remarquable » que la version de départ et de préserver le sous-texte qui y est associé. Toutefois, dans d'autres cas, cette fidélité à la lettre du texte n'est pas forcément pertinente ; alors, les deux traducteurs ne font pas toujours preuve de la même clairvoyance. En général, donc, ils ne dérogent à cette stratégie de fidélité au déterminant complexe qu'en de très rares occasions, et avec plus ou moins de pertinence, selon les cas. Pour ce qui est du déterminant « a variety of », ils montrent généralement leur volonté de produire une traduction « remarquable » lorsque le besoin s'en fait sentir (les occasions sont cependant beaucoup plus rares que pour les occurrences déterminées par « a kind of »), et adaptent leurs traductions dans les autres cas (ils n'utilisent, en effet, aucun déterminant « dénotant un type » pour les occurrences de l'échantillon 2).

¹⁵⁷ A l'occasion des Septièmes Assises de la Traduction Littéraire en Arles, dédiées au phénomène de retraduction, Sylvère Monod (59) réénonce quelques règles éthiques « assez généralement acceptées aujourd'hui » : « Tout le texte et rien que le texte, traduire le même par le même, traduire le différent par le différent, savoir être humble et douter suffisamment de soi pour faire d'innombrables vérifications. »

¹⁵⁸ La thèse de doctorat *Dickens, romancier* de Sylvère Monod fut publiée en 1953 par les Editions Hachette. Les traductions produites au XX^e siècle par les deux traducteurs du corpus sont toutes les deux postérieures à cette date de publication : 1957, pour celle de Sylvère Monod, 1958, pour celle de Francis Ledoux. Sylvère Monod ayant lui-même mis en valeur l'importance de « a kind of » dans la prose dickensienne, il ne fait aucun doute qu'il a été sensible à leur présence dans le texte de départ ; quant à Francis Ledoux, le contenu de cet ouvrage de référence devait lui être familier ; nous pouvons dès lors supposer qu'il a également traduit ces déterminants en connaissance de cause.

A l'inverse, comme les panoramas des traductions de l'échantillon 1 et 2 le révèlent, les deux traducteurs du XIX^e siècle ne voient guère d'intérêt à reproduire les déterminants du type « a kind of » : ils ne les conservent, pour ainsi dire, jamais, ou alors sous une forme qui ne fait pas la part belle à l'original ; le sous-texte s'en voit par conséquent fragilisé. Toujours selon ces deux panoramas, en ce qui concerne le déterminant « a variety of », les traducteurs ne se montrent pas aussi réticents à utiliser un correspondant dans le texte d'arrivée, certainement parce que le paradigme de traduction plus élargi offre des signifiants plus élégants. Pour autant, les correspondants choisis ne disposent pas de connotations taxinomiques ; d'ailleurs, ils ne sont de toute façon pas sollicités dans les syntagmes susceptibles de les « activer ». Globalement, les syntagmes « remarquables » introduits par ces déterminants complexes perdront cette qualité dans le texte d'arrivée.

L'analyse des stratégies de traduction proposée suivra les deux chemins opposés empruntés par les quatre traducteurs du corpus. Pour chacune des directions choisies, le parcours des stratégies de traduction relevées s'orientera en fonction des deux types de déterminants complexes évoqués.

3.2.2.2. Traductions du XX^e siècle et conservation des syntagmes « remarquables »

3.2.2.2.1 Les traductions de « a kind of », ou un « tic de langage en puissance » préservé dans le texte d'arrivée

Parmi les trois possibilités de traduction du déterminant complexe anglais « a kind of », « une espèce de », « un genre de » et « une sorte de », la dernière est privilégiée par les traducteurs du XX^e siècle. La raison de ce choix de traduction est très certainement le niveau de langue plus familier des deux autres signifiants. Les traductions qu'ils proposent sont généralement fidèles à la lettre du texte et, partant, donnent naissance, dans le texte d'arrivée, à des syntagmes d'une lourdeur syntaxique et stylistique comparable à celle du texte de départ. Du point de vue sémantique, les connotations taxinomiques sont préservées pour les syntagmes concernés.

Les traductions non équivalentes au déterminant complexe de départ attireront notre attention de par leur rareté (sur l'intégralité des échantillons relevés, seules trois traductions proposées s'écartent de la ligne adoptée). Leur intérêt sera double : certaines d'entre elles seront le signe que, malgré la ligne de conduite adoptée, le traducteur sait adapter sa traduction lorsque le contexte le demande ; d'autres révéleront plutôt le manque de clairvoyance du traducteur.

A Des aboutissements identiques, ou quasi-identiques, obtenus par équivalence directe ou indirecte

Ainsi, la plupart du temps, les traductions proposées sont-elles équivalentes à l'original et totalement, ou à peu de choses près, identiques entre elles ; la variation, si variation il y a, se situe au niveau paradigmatique. Plusieurs exemples issus des deux échantillons vont l'illustrer.

Deux exemples où bases et aboutissements sont totalement identiques, issus de l'échantillon 1.

[...] said Mr. Bumble, slowly flourishing the teaspoon with a kind of amorous dignity which made him doubly impressive; (chap. XXIII)	
Monod	Ledoux
[...] dit M. Bumble, en brandissant lentement la cuiller à thé avec une sorte de dignité amoureuse qui le rendait doublement imposant ; (329)	[...] dit le bedeau, en faisant décrire à sa cuiller de lentes arabesques avec une sorte de dignité amoureuse qui le rendait encore plus solennel que d'ordinaire ; (221)

Mr. Gamfield's most sanguine estimate of his finances could not raise them within full five pounds of the desired amount; and, in a species of arithmetical desperation he was alternately cudgelling his brains and his donkey. (chap. III)	
Monod	Ledoux
Quel que fût l'optimisme de M. Gamfield dans l'évaluation de ses ressources, il n'arrivait pas à réduire à moins de cinq livres entières l'écart entre elles et la somme requise ; et dans une sorte de désespoir arithmétique il [...] (85)	Les évaluations les plus optimistes de l'état de ses finances n'arrivaient pas – il y manquait toujours bien cinq livres – les élever jusqu'à la somme voulue ; dans une sorte de désespoir arithmétique il [...] (40)

Les extraits qui vont suivre présentent, eux, une petite divergence de traduction dans les deux versions proposées ; celle-ci se situe au niveau des adjectifs choisis (ces adjectifs divergents seront mis en italiques). Toutefois, cette différence ne touche pas le déterminant complexe, et n'entame pas la lourdeur stylistique globale du syntagme nominal.

Deux exemples issus de l'échantillon 1, avec variation sur un adjectif :

A more than ordinary redness in the region of the young gentleman's nose, and a kind of fixed wink in his right eye , denoted that he was in a slight degree intoxicated; (chap. XXVII)	
Monod	Ledoux
Une rougeur exceptionnelle de la zone nasale, et une sorte de clin d'œil permanent du côté droit , donnaient à penser que le jeune homme était quelque peu éméché. (380)	Une rougeur un peu plus forte qu'à l'ordinaire dans la région nasale de ce jeune homme et une sorte de clignement constant de son œil droit dénotaient qu'il était quelque peu gris ; (258)

Un exemple de ce type avec variation, cette fois-ci sur deux adjectifs :

[...] said Sikes, regarding the animal with a kind of grim and ferocious approval . (chap. XVI)	
Monod	Ledoux
[...] dit Sikes, en regardant l'animal avec une sorte d'approbation austère et farouche . (236)	[...] dit Sikes, en regardant l'animal avec une sorte d'approbation sinistre et féroce . (152)

Un exemple issu de l'échantillon 2, avec variation sur le noyau nominal du syntagme.

[...] and on one side the door was a sort of wooden pen in which poor little Oliver was already deposited [...] (chap. XI)	
Monod	Ledoux
[...] et d'un côté de la porte il y avait une sorte de compartiment de bois où l'on avait déjà déposé le pauvre petit Olivier [...] (175)	[...] et d'un côté de la porte se trouvait une sorte d'enclos de bois , dans lequel était déjà consigné le pauvre Olivier [...] (106)

B Quelques rares cas où les déterminants du texte d'arrivée diffèrent d'avec les déterminants complexes du texte de départ

Parfois, le recours à une traduction non équivalente non respectueuse du déterminant complexe est le signe d'une traduction efficace et « éclairée », mais pas toujours. Cette traduction non équivalente peut être ainsi qualifiée dans deux cas de figure seulement : soit lorsqu'elle est impérative, sous peine d'une traduction fautive, soit lorsqu'elle est souhaitable, pour éviter alors une formulation peu heureuse.

Autrement, le non-respect du déterminant est peu judicieux. Dans le tout premier cas de figure, c'est-à-dire pour un non-respect « impératif », les deux traducteurs font généralement preuve de discernement en adaptant leur traduction en conséquence ; mais ceci n'est pas forcément vrai dans le second cas de figure, lorsque la non reproduction du déterminant serait souhaitable. Trois extraits de traduction illustreront ces trois situations.

Dans le premier cas de figure, les traducteurs ajustent leur choix de traduction au contexte, de façon à éviter une traduction fautive. Les deux aboutissements correspondent à une même stratégie de traduction de non équivalence. L'extrait en question provient de l'échantillon 2 : « [...] the manners and customs of **that particular species of humanity** to which Nancy belonged [...] » (chap. XVI)

Une traduction littérale par le biais du déterminant complexe « une espèce de » aurait été tout à fait malvenue : « cette espèce humaine à laquelle appartient Nancy », en plus de connoter l'idée darwinienne anachronique d'espèce, elle aurait constitué un non-sens, voire un contresens, par rapport à ce qui est signifié par cette expression dans le texte de départ ; en effet, il n'est ni question de renvoyer à l'idée d'espèce, ni question non plus de dénigrer le personnage en question ; il s'agit tout simplement pour l'auteur d'utiliser une tournure périphrastique pour faire référence à celle qui pratique un métier indécent aux yeux des victoriens¹⁵⁹. Quant aux autres termes équivalents à la base, « une sorte de », et « un genre de », leur emploi était évidemment inconcevable ici : *« ce genre d'humain », *« cette sorte d'humain ». Les substantifs « groupe » et « catégorie » utilisés par les traducteurs sont des synonymes du terme « espèce », mais n'induisent pas les connotations péjoratives associées à ce terme. Les solutions de traduction ainsi proposées, « groupe humain » pour Sylvère Monod, et « catégorie humaine » pour Francis Ledoux, permettent de conserver la périphrase du texte de départ de façon nuancée, sans compromettre le degré de décence exigé par l'original.

¹⁵⁹ « Il [Dickens] ne peut pas dire en langage clair que Nancy est une prostituée. [...] le mot ne fera son apparition que dans la préface rédigée trois ans plus tard en 1841. » (Monod, *Dickens, romancier*, 121)

Mr. Fagin was sufficiently well acquainted with the manners and customs of that particular species of humanity to which Nancy belonged, to feel tolerably certain that it would be rather unsafe to prolong any conversation with her, at present. (chap. XVI)	
Monod	Ledoux
M. Fagin connaissait suffisamment les manières et les habitudes du groupe humain assez particulier auquel appartenait Nancy pour être à peu près sûr qu'il serait dangereux de prolonger pour le moment la conversation avec elle. (244)	M. Fagin était assez au courant des us et coutumes de la catégorie humaine à laquelle appartenait Nancy pour être passablement certain du danger de prolonger pour le moment toute conversation avec elle. (158)

Dans les deux autres cas de figure ci-dessous, un des traducteurs manque de discernement dans ses choix de traduction, pour deux raisons différentes. Le résultat est problématique dans les deux cas. Les deux aboutissements proposés résultent donc de deux stratégies opposées, avec une traduction équivalente au texte de départ, et une autre non-équivalente.

Dans le premier exemple, une contrainte linguistique découlant d'un choix de traduction non nécessaire oblige le traducteur à supprimer le déterminant complexe, dont les connotations étaient pourtant signifiantes. L'occurrence en question, « a kind of sober alarm », provient de l'échantillon 1.

Sylvère Monod, dans le droit fil de sa stratégie, traduit le syntagme de façon littérale, à l'inverse de Francis Ledoux. Sa traduction est, en quelque sorte, le témoin de ce qu'il était possible de faire. Cette différence de traduction peut s'expliquer par les difficultés d'interprétation que pose l'association de l'adjectif « sober » au substantif « alarm ». Sylvère Monod résout habilement le problème avec l'expression « crainte réfléchie »¹⁶⁰. L'interprétation que fait Francis Ledoux de l'adjectif est différente, et confine au contresens : il traduit « sober » par « réelle » ; ceci l'amène à opérer un changement significatif au niveau du déterminant. En effet, le syntagme nominal obtenu, « inquiétude réelle », est incompatible avec le déterminant complexe « une sorte de » : *« une sorte d'inquiétude réelle »/*« une sorte de réelle inquiétude » ; ceci s'explique très logiquement par le fait que l'adjectif « réelle » indique que nous sommes

¹⁶⁰ La notion de « crainte réfléchie » correspond à une expression utilisée pour parler d'une peur qui s'oppose à la peur panique, ou paralysante : « Les Grecs utilisaient deux mots pour désigner leur appréhension : *deos*, qui signifiait une crainte réfléchie et contrôlée, et *phobos*, qui décrivait une peur intense et irraisonnée, accompagnée d'une fuite. » (André 15). Cette dichotomie se retrouve dans d'autres textes, dont un essai de la première moitié du XIX^e siècle intitulé *Essai sur l'homme*, d'Edouard Alletz (256). Pierre Corneille (561) fait lui aussi référence à ce type de peur dans son discours sur la tragédie. La crainte réfléchie implique donc que le sujet ne perde pas ses moyens et reste pondéré, ce qui correspond tout à fait à l'idée dénotée par l'expression « sober alarm » dans *Oliver Twist*.

au cœur du domaine notionnel, conception en soi incompatible avec l'idée d'approximation dénotée par « une sorte de ».

[...] observed Noah, backing towards the door, and shaking his head with a kind of sober alarm . (XLIII)	
Monod	Ledoux
[...] déclara Noé, en reculant vers la porte, et en hochant la tête avec une sorte de crainte réfléchie . (589)	[...] fit observer Noé, en reculant vers la porte et en secouant la tête avec une réelle inquiétude . (412)

La version proposée par Sylvère Monod montre que cette opération de remplacement du déterminant par un déterminant simple était certes nécessaire par rapport au choix effectué par Francis Ledoux, mais non impérative toutefois par rapport au paradigme traductionnel qui s'offrait au traducteur. Dans ce cas-là, la traduction perd son côté « remarquable », c'est-à-dire à la fois sa lourdeur syntaxique, et les diverses connotations associées à « a kind of », précieuses dans ce genre d'occurrences. Dans le cas qui va suivre, les choses sont un peu différentes, puisque le manque de discernement repéré provient cette-fois-ci de la conservation, par un des traducteurs, du déterminant complexe dans le texte d'arrivée. Néanmoins, la conséquence reste la même : une traduction problématique.

Ce sera d'un point de vue stylistique que la reproduction du déterminant complexe posera problème. La stratégie de traduction par équivalence directe ou indirecte atteindra ses limites dans des cas de ce type. L'occurrence en question, « a kind of trot », appartient à l'échantillon 2.

Il est vrai que dans des cas similaires, à savoir lorsqu'il n'y a aucune idée d'un regard « taxinomique » sur l'être humain, une traduction équivalente du déterminant complexe peut fonctionner (cf. « a sort of wooden pen »). Pourtant, dans l'exemple en question, la traduction littérale, « une sorte de trot, intermédiaire entre la marche rapide et la course », semble peu heureuse stylistiquement. Sachant que le contexte n'exige pas un déterminant équivalent, le choix de traduction de Sylvère Monod semble plus judicieux. Ayant décelé que les sèmes « approximation » et « précision » contenus dans « a kind of » sont également présents dans « between a fast walk and a trot », celui-ci supprime le déterminant complexe dans sa traduction.

Mr. Sikes accompanied this speech with a jerk at his little companion's wrist; Oliver, quickening his pace into a kind of trot between a fast walk and a run, kept up with the rapid strides of the house-breaker as well as he could. (chap. XXI)	
Monod	Ledoux
Olivier, pressant le pas et se mettant à trotter, à une allure intermédiaire entre la marche rapide et la course fit de son mieux pour ne pas se laisser distancer par les rapides enjambées du cambrioleur. (305)	Olivier pressa le pas pour prendre une sorte de trot , intermédiaire entre la marche rapide et la course, et parvint ainsi à suivre tant bien que mal la vive allure du cambrioleur qui avançait à grandes enjambées. (203)

3.2.2.2.2 Traductions des syntagmes nominaux déterminés par « a variety of »

Dans les rares cas où le déterminant « a variety of » connote l'idée d'un regard taxinomique, il est généralement traduit par un équivalent disposant des mêmes connotations ; nous noterons cependant quelques négligences pour certaines des occurrences susceptibles de « réactiver » l'idée de classification.

Lorsque le déterminant composé « a variety of » accentue simplement l'idée de quantité ou de variété, il est traduit avec un déterminant, complexe ou non, mettant en valeur l'une de ces deux notions. Parmi les possibilités de traductions relevées ayant trait à la notion de quantité, le déterminant complexe « une série de » est particulièrement intéressant, car il renvoie à la notion de « type » de façon tout à fait subtile. Nous présenterons, tout d'abord, les passages exigeant un déterminant « remarquable ».

A Occurrences déterminées par « a variety of » disposant de connotations taxinomiques

Deux extraits seront particulièrement révélateurs de cet emploi du déterminant « a variety of ». Dans le premier, les deux traducteurs reproduiront les enjeux du texte de départ par le biais d'une traduction littérale du déterminant, ce qu'un des traducteurs manquera de faire dans le second extrait. Un troisième extrait soulignera la négligence des deux traducteurs dans un cas de figure plus ambigu.

Dans le passage suivant, le narrateur attire l'attention sur l'animalité des mouvements du personnage : « Noah writhed and twisted his body into **an extensive variety of eel-like positions** ; [...] » (chap. VII). Les traductions littérales par le biais de « variété de » permettent de conserver les connotations du texte original, en plus de la lourdeur syntaxique et stylistique du syntagme.

Monod	Ledoux
Noé se contorsionna et infligea à son corps une grande variété de postures faites pour les anguilles [...] (133)	Noé se crispa et se tordit tout le corps ; il le fit passer par toute la variété de positions d'une anguille [...] (75)

Dans le second cas de figure, l'accent est encore mis sur l'étrangeté du comportement décrit : « [...] his countenance underwent **a very great variety of odd contortions.** » (chap. XII). La traduction littérale du déterminant par Sylvère Monod fait de nouveau la part belle au syntagme du texte d'un point de vue syntaxique et sémantique. En revanche, le déterminant complexe sélectionné par Francis Ledoux, « une gamme de », ne permet pas de restituer les connotations en jeu avec « a variety of » ; le substantif « gamme » ne dispose pas d'acception liée à l'idée de classement de nature scientifique.

Monod	Ledoux
Son visage passa par une très grande variété de contorsions bizarres. (190)	Son visage passa par toute une gamme de contorsions bizarres. (118)

Les traductions d'une occurrence de l'échantillon 2 méritent quelques commentaires à la lumière des deux extraits précédents. L'œil scrutateur du narrateur y saisit de nouveau une attitude extraordinaire : « [...] **the variety of shapes** into which his countenance was twisted, defy description. » (chap. XIV). Pour traduire le noyau nominal du déterminant, les traducteurs optent tous les deux pour le substantif « diversité ». Cependant, selon nous, ce substantif, à l'inverse de « variété », compromet la double lecture possible du syntagme dans le texte d'arrivée.

Monod	Ledoux
[...] quant à la diversité des formes que prenait sa physionomie contorsionnée, elle échappe à la description (216)	[...] quant à la diversité des formes selon laquelle se tordaient ses traits, elle défiait toute description (137)

B Occurrences déterminées par « a variety of » ne disposant pas de connotations taxinomiques

En contexte plus traditionnel, les traducteurs feront usage des autres équivalents du déterminant « a variety of » suivant deux directions possibles, c'est-à-dire en accentuant dans leur choix de traduction soit la notion de type soit celle de quantité.

Ces deux orientations sont illustrées par les aboutissements proposés pour traduire le syntagme nominal « a variety of hints ». Les traducteurs sélectionnent deux

signifiants distincts : Sylvère Monod opte pour un déterminant accentuant la nature variée des allusions faites, tandis que Francis Ledoux choisit lui un déterminant mettant l'accent sur le nombre non négligeable de ces allusions.

[...] he and his friend Mr. Dawkins launched into a glowing description of the numerous pleasures incidental to the life they led, interspersed with a variety of hints to Oliver that [...] (chap. XVIII)	
Monod	Ledoux
[...] son ami M. Dawkins et lui se lancèrent dans une description enflammée des innombrables plaisirs propres à la vie qu'ils menaient, description agrémentée de diverses allusions à l'idée que [...] (272)	[...] lui et son ami M. Dawkins, se lancèrent dans une brillante description des plaisirs de la vie qu'ils menaient, description entremêlée de force insinuations tendant à persuader Olivier que [...] (179)

Dans l'exemple suivant, l'orientation des choix de traduction est cette fois-ci la même ; certes, le déterminant est différent dans les solutions proposées, mais dans les deux cas, le signifié quantité est privilégié ; et pour cause, il s'agit d'accentuer l'idée de répétition des regards lancés par le personnage.

Le déterminant « une série de », utilisé par Francis Ledoux, présente un avantage certain par rapport au terme « a variety of » : il dénote, dans le domaine botanique, une catégorie particulière de plantes et correspond donc à une classification scientifique. Cette acception est toutefois moins saillante que pour les déterminants « espèce de », « sorte de » ou « genre de ». Dans des contextes sans connotations particulièrement taxinomiques, ce déterminant a l'avantage de traduire efficacement la valeur quantitative du déterminant « a variety of » tout en préservant le sous-texte construit par ce réseau de déterminants complexes.

[...] upon which [Mr. Chitling's hand], from time to time, as occasion served, he bestowed a variety of earnest glances [...] (chap. XXV)	
Monod	Ledoux
[...] auquel [jeu de M. Chitling] de temps à autre, et selon les possibilités du moment, il ne manquait pas de jeter de fréquents regards intéressés [...] (343)	[...] auquel [jeu de M. Chitling] il jetait de temps à autre, quand l'occasion s'en présentait une série de coups d'œil consciencieux [...] (231)

Ce même déterminant complexe est utilisé par les deux traducteurs pour traduire une autre occurrence du même type. Dans le texte de départ+, l'accent est de nouveau placé sur la valeur quantitative du signifiant. Le narrateur y évoque le chapelet d'insultes que débite un des protagonistes.

« At this intelligence, the worthy Mrs. Corney muttered a variety of invectives against old women who couldn't even die without purposely annoying their betters; » (chap. XXIII)	
Monod	Ledoux
A cette nouvelle, l'estimable Mme Corney grommela une série d'imprécations contre les vieilles qui ne sont même pas capables de mourir sans faire exprès d'ennuyer les gens biens. (332)	En recevant cet avis, la digne Mme Corney grommela une série d'invectives à l'encontre de la vieille qui ne pouvait même pas mourir sans faire exprès d'ennuyer ses supérieurs. (224)

En dépit des défaillances constatées, les traducteurs du XIX^e siècle reproduisent globalement ce qui est en jeu dans le texte de départ. À l'inverse, une autre tendance se dessine pour les traducteurs du XIX^e siècle, qui ne semblent mesurer totalement la valeur de certaines occurrences comportant des marqueurs d'approximation.

3.2.2.3. Traductions du XIX^e siècle ou la perte des syntagmes « remarquables »

3.2.2.3.1 Traductions de « a kind of », ou un déterminant négligé, voire « évincé », dans le texte d'arrivée

Rares sont les cas où le signifiant, ou bien même le signifié du déterminant complexe, sont reproduits dans le texte d'arrivée. Dans certains cas, des modifications visant à alléger la lourdeur des syntagmes nominaux « remarquables » bloquent l'utilisation de ce déterminant nominal. Dans d'autres cas, par contre, rien n'explique cette « disparition », si ce n'est une volonté d'esthétiser la traduction. L'imprécision semble ne pas avoir de place dans leurs traductions. Nous exposerons, dans un premier temps, les quelques échantillons « fidèles » au texte de départ, avant de présenter, dans un second temps, des versions « esthétisées ».

Seul un traducteur, à deux reprises uniquement, ce qui témoigne de la rareté du phénomène, utilise un déterminant complexe équivalent dans le texte d'arrivée. Il se trouve que, même si le manque de systématisme est un frein à une traduction véritablement accomplie, les occurrences appartiennent toutes les deux à l'échantillon 1 ; il s'agit des syntagmes nominaux « a species of arithmetical desperation » et « a kind of fixed wink in his right eye ».

Dans un cas, le syntagme nominal est particulièrement lourd non pas tant par rapport au nombre de mots qui le compose, que par rapport au nombre de syllabes de certains termes ; cette lourdeur reste intacte dans la version traduite, une traduction presque littérale, si ce n'est l'utilisation d'un adjectif hyperonymique par rapport au texte de départ.

Dickens	La Bédollière
[...] in a species of <i>arithmetical</i> desperation [...] (chap. III)	[...] dans une sorte de désespoir mathématique , il [...] (19)

Dans l'autre cas, le syntagme est plus lourd en termes de nombre de mots, et la contrepartie de cette fidélité « lourde de poids » semble être un allègement à un autre niveau du syntagme avec la suppression d'un des adjectifs, « fixed », dans le texte d'arrivée.

Dickens	La Bédollière
A more than ordinary redness in the region of the young gentleman's nose, and a kind of fixed wink in his right eye , denoted that he was in a slight degree intoxicated; (chap. XXVII)	Une rougeur un peu plus qu'ordinaire dans la région de son nez, et une sorte de clignotement dans son œil droit annonçaient assez clairement qu'il était un tant soit peu loriole. (166)

Rares sont les occurrences où des « traces » du signe linguistique subsistent dans le texte d'arrivée. Nous ne relevons, en effet, qu'un seul cas parmi les traductions proposées. Le sème « approximation » est conservé par le biais d'une transposition du déterminant nominal en un adjectif qualificatif de sens assez proche. L'adjectif « certain » exprime aussi l'idée d'indétermination, mais de façon peut-être plus heureuse que le déterminant « une sorte de ». Si le texte gagne en légèreté, il perd en signifiante, avec un terme qui ne dispose pas de connotations identiques au substantif « sorte ». Un autre allègement, moins irréprochable que celui-là d'un point de vue éthique, est l'effacement de l'adjectif « fixed ».

Dickens	Gérardin
A more than ordinary redness in the region of the young gentleman's nose, and a kind of fixed wink in his right eye , denoted that he was in a slight degree intoxicated; (chap. XXVII)	Son nez plus rouge qu'à l'ordinaire et un certain clignotement de l'œil droit annonçaient qu'il était un peu lancé. (374)

Mais, plus généralement, aucune « trace » du signe linguistique ne subsiste. Plusieurs cas de figure sont notables : dans le premier cas, certains choix stylistiques du traducteur rendent impossible linguistiquement la reproduction du déterminant complexe ; dans le second cas, une traduction équivalente du déterminant aurait été possible, mais semble relever de l'option pour le traducteur. Par conséquent, les

syntagmes « remarquables » du texte de départ perdent leur côté saillant et leur signifiante dans le texte d'arrivée.

Certains syntagmes complexes « remarquables » déterminés par « a kind of » subissent parfois des modifications qui rendent difficile l'utilisation d'un déterminant du même type dans le texte d'arrivée ; effectivement, des syntagmes tels que, *« une sorte d'air à la fois digne et tendre », *« une sorte d'air inquiet », *« une sorte d'œil féroce et satisfait » ou *« une sorte de désespoir de ne pouvoir parfaire cette somme » sont difficilement concevables en français. Dans ces conditions, le déterminant complexe du texte de départ se voit remplacé par un déterminant simple dans le texte d'arrivée. L'opération de reformulation mise en œuvre, non-nécessaire par ailleurs, est visiblement destinée à éclaircir la référence du syntagme en question. Les occurrences visées par cette stratégie seront ainsi les syntagmes sémantiquement opaques de l'échantillon 1 : « a kind of amorous dignity », « a kind of sober alarm », « a kind of grim and ferocious approval » et « a species of arithmetical desperation ».

Concrètement, hormis pour le dernier exemple cité, l'opération consistera à introduire, dans l'aboutissement, un nom support, tel « air » ou « œil », facilitant la redistribution des sèmes de la version de départ, de sorte que les associations adjectivo-nominales opaques du texte de départ disparaissent dans le texte d'arrivée. La référence des syntagmes nominaux obtenus gagnera en clarté et ces derniers en légèreté, cela pour deux raisons principales : d'une part, le déterminant sera un déterminant simple, d'autre part, les termes utilisés compteront généralement moins de syllabes que ceux de la version de départ ; une troisième raison, peu éthique, pourra également contribuer à cet allègement : parfois un adjectif de la base, trop « encombrant », faut-il croire, aux yeux du traducteur, sera effacé. La plupart du temps, le syntagme traduit comptera moins de termes, mais même dans le cas inverse, un allègement syntaxique se fera sentir. Ce sera, entre autres, le cas pour le syntagme « a species of arithmetical desperation », dont l'allègement reposera, par contre, sur un phénomène de recatégorisation. Analysons maintenant plus en détail ce processus d'allègement au travers des quatre occurrences types relevées.

Dans les deux premières occurrences ci-dessous, les trois paramètres d'allègement (remplacement du déterminant, diminution de la densité syllabique des termes, suppression d'un adjectif) seront mis en œuvre, et l'aboutissement comptera moins de termes.

Pour le syntagme « a kind of grim and ferocious approval », après remplacement du déterminant d'approximation « a kind of » par le déterminant indéfini « un », introduction du nom à valeur métonymique « œil », servant de support

aux adjectifs « féroce » et « satisfait » (obtenu par transposition du substantif « approval »), et effacement de l'adjectif « grim », l'aboutissement compte cinq termes, contre sept pour la base. Parmi ces cinq termes, un seul compte trois syllabes, contre deux pour la version d'origine.

Dickens	Gérardin
[...] said Sikes, regarding the animal with a kind of grim and ferocious approval. (chap. XVI)	[...] dit Sikes en regardant son chien d' un œil féroce et satisfait. (207)

Pour le syntagme « a kind of sober alarm », après les trois opérations d'allègement évoquées, l'aboutissement comprend trois termes, contre cinq pour la base. Le substantif « air » est introduit pour servir de support à l'adjectif « inquiet », issu de la transposition du substantif « alarm » ; l'unique adjectif de l'unité de départ, « sober », est supprimé lors du processus de traduction. Dans ce cas, pour ce qui est du nombre de syllabes des termes en jeu dans les deux versions, aucune évolution n'est notable, puisque la base ne compte pas de termes particulièrement lourds. L'allègement est toutefois patent en termes de nombres de mots composant le syntagme d'arrivée.

Dickens	Gérardin
[...] observed Noah, backing towards the door, and shaking his head with a kind of sober alarm. (chap. XLIII)	[...] répliqua Noé en reculant vers la porte et remuant la tête d' un air inquiet. (228)

Même lorsque, après reformulation du syntagme de départ, l'aboutissement comporte plus de termes que la base, celui-ci est plus léger pour d'autres raisons. C'est ce que les deux exemples suivants vont montrer : le premier extrait correspond à une reformulation par le biais d'un nom support, comme les deux derniers exemples cités ; en ce qui concerne le dernier passage exposé, celle-ci passe par un processus de recatégorisation.

Ainsi, dans le texte d'arrivée, le syntagme « a kind of amorous dignity », après introduction d'un nom support avec modifications corrélatives, et mise en place d'une double opération d'allègement syntaxique, compte effectivement huit mots, contre cinq pour le syntagme du texte de départ. Dans ce cas, il faut croire que le traducteur « ne ressent pas le besoin » d'une troisième opération d'allègement avec la suppression d'un des adjectifs du texte de départ.

Pour être plus précis, le substantif « air » est introduit afin de servir de support aux deux adjectifs « digne » et « tendre » de l'aboutissement, dont le dernier est issu de la transposition du substantif « dignity ». La densité du syntagme, en termes de nombre de mots, s'explique par l'introduction du syntagme prépositionnel « à la fois » pour introduire les deux adjectifs coordonnés. Pourtant, malgré cet accroissement quantitatif du nombre de termes en traduction, l'aboutissement est bien plus « digeste » que la version de départ. La raison en est l'utilisation d'un déterminant simple, ainsi que l'emploi de termes dotés d'un nombre de syllabes moindre. La plupart des termes du syntagme d'arrivée sont effectivement monosyllabiques, comparés aux deux termes trisyllabiques du syntagme de départ. Ainsi le traducteur a-t-il préféré l'adjectif « tendre », pour traduire « amorous », à son équivalent trisyllabique « amoureux ».

Dickens	Gérardin
[...] said Mr. Bumble, slowly flourishing the teaspoon with a kind of amorous dignity which made him doubly impressive; (chap. XXIII)	[...] reprit M. Bumble en balançant sa cuiller, d'un air à la fois digne et tendre qui donnait plus de poids à ses paroles ; (316)

Le dernier exemple présenté partage la caractéristique de compter un nombre de termes supérieur dans la version d'arrivée, par rapport à la version de départ (huit contre cinq), mais d'être paradoxalement plus léger stylistiquement dans cette version. Cet allègement prend une forme différente de ce que nous avons pu observer dans les trois syntagmes précédents. En effet, dans ce cas, la référence est rendue plus claire par le biais d'une périphrase de nature verbale, « pouvoir parfaire cette somme » ; le traducteur se livre ici à une traduction-explicitation de ce qui est entendu par l'adjectif « arithmetical ». La transposition de l'adjectif en prédicat verbal rend le syntagme nominal du texte d'arrivée moins pompeux. Le remplacement du déterminant complexe en déterminant simple est concomitant à cette opération.

Dickens	Gérardin
[...] in a species of arithmetical desperation [...] (chap. III)	[...] dans son désespoir de ne pouvoir parfaire cette somme il [...] (31)

Si l'effacement du déterminant peut apparaître comme une contrainte linguistique non dépendante du traducteur, dans d'autres cas, cette stratégie résulte clairement d'un choix esthétique, puisqu'elle est de mise dans des syntagmes pour lesquels la reprise du déterminant complexe était possible linguistiquement. Deux cas de figure se présentent : soit le syntagme nominal, déterminant exclu, est aussi lourd,

ou quasiment aussi lourd que dans le texte de départ, et la non reprise du déterminant complexe peut alors s'expliquer par un souci d'allègement du syntagme ; soit le syntagme en question est relativement léger et, dans ce cas, le non-respect du déterminant ne peut avoir d'autre origine que le rejet du déterminant lui-même.

Le premier cas de figure est illustré par la traduction des syntagmes « (a kind of) amorous dignity » et « (a kind of) grim and ferocious approval », par Emile de La Bédollière. A l'inverse d'Alfred Gérardin, pour ces deux occurrences, ce traducteur n'allège pas complètement le syntagme nominal prédéterminé par « a kind of ».

Dans le premier cas, l'aboutissement correspond à une traduction littérale de la base, excepté pour ce qui est du déterminant complexe, « allégé » en termes de nombre de mots. Pourtant, comme en attestent les traductions du XX^e siècle, avec « une sorte de dignité amoureuse », ce déterminant aurait pu être utilisé. Il semblerait donc que la contrepartie à cette fidélité soit la réduction du nombre de termes du déterminant.

Dickens	La Bédollière
[...] said Mr. Bumble, slowly flourishing the teaspoon with a kind of amorous dignity which made him doubly impressive; (chap. XXIII)	[...] continua M. Bumble agitant sa cuiller avec une amoureuse dignité qui donnait encore plus de force à ses paroles ; (139)

Pour ce qui est du syntagme « a kind of grim and ferocious approval », la traduction du noyau nominal « approval » et de son pré-modifieur adjectival « ferocious », compte à elle seule presque autant de mots que le syntagme nominal dans son intégralité, avec six termes pour la traduction, contre sept pour le syntagme de départ. La raison en est l'opération de clarification de la référence du signifiant « grim and ferocious approval », ou plutôt devrait-on dire de « ferocious approval », l'adjectif « grim » disparaissant dans la traduction. L'apparition du substantif français « regard », issu de la traduction du verbe anglais « regard » de l'avant-texte, par une construction à verbe support « jeter un regard », conduit à une redistribution des termes autour de ce nouveau noyau nominal dans le texte d'arrivée : l'adjectif « féroce » devient incident à ce substantif ; le noyau nominal « approbation » du syntagme de départ devient, dans le texte d'arrivée, complément du nom de ce substantif. Pour ce faire, un étoffement devient nécessaire, car « un regard féroce d'approbation » est peu acceptable en français. L'ajout du groupe prépositionnel « en signe de » est destiné à résoudre ce problème.

Ainsi, en dépit de deux allègements notables, c'est-à-dire la réduction du déterminant, et la suppression d'un adjectif, l'aboutissement compte, comme la base, sept termes. Rien, sinon une « exigence » stylistique ressentie par le traducteur, n'empêchait la reproduction de l'adjectif « grim » et du déterminant d'approximation « une sorte de », comme le montre le syntagme suivant : « une sorte de regard sombre et féroce en signe d'approbation ». Il semblerait donc que pour le traducteur, avec le syntagme nominal tel qu'il est dans le texte d'arrivée, une sorte de saturation soit atteinte en termes de nombre de mots et que, dans ces conditions, certains termes doivent être « sacrifiés » sous peine de rendre la traduction trop lourde et inesthétique. L'exactitude est donc sacrifiée au nom du style.

Dickens	La Bédollière
[...] said Sikes, regarding the animal with a kind of grim and ferocious approval. (chap. XVI)	[...] reprit Sikes jetant à l'animal un regard féroce en signe d'approbation. (91)

Le second cas de figure suggérant ce « rejet » des déterminants du type « a kind of » est leur remplacement par un déterminant simple, même dans le cas de syntagmes relativement légers syntaxiquement. Cette fois-ci, ni une exigence linguistique, ni la lourdeur du reste du syntagme, ne peuvent conduire à cette disparition. La traduction des occurrences « a sort of trot », et « a sort of wooden pen » en sont la parfaite illustration.

Pour ce qui est du premier syntagme, les deux traducteurs font des choix de traduction différents, mais qui vont dans la même direction : le déterminant complexe n'est pas reproduit. Emile de La Bédollière supprime le syntagme ; Alfred Gérardin, lui, conserve l'idée de précision dénotée par « a kind of » en verbalisant le noyau du syntagme nominal « trot » et en modifiant le groupe verbal obtenu par la locution adverbiale rectificative « ou plutôt », synonyme de « Ou plus exactement, pour mieux dire, en réalité » (TLFi).

Mr. Sikes accompanied this speech with a jerk at his little companion's wrist; Oliver, quickening his pace into a kind of trot between a fast walk and a run, kept up with the rapid strides of the house-breaker as well as he could. (chap. XXI)	
La Bédollière	Gérardin
Disant cela, il secouait le bras de l'enfant, qui doublant le pas, régla sa marche autant qu'il put sur les longues enjambées du brigand. (127)	Disant cela, M. Sikes secoua brusquement le bras d'Olivier, et celui-ci hâtant le pas, ou plutôt se mettant à trotter , régla sa marche de son mieux sur les grandes enjambées du brigand. (289)

Quant au syntagme « a sort of wooden pen », qui avait été traduit exactement par les traducteurs du XX^e siècle par « une sorte de compartiment de bois » (Monod) ou « une sorte d'enclos de bois » (Ledoux), il voit également son déterminant complexe disparaître lors du processus de traduction. Ce déterminant oriente pourtant visiblement les choix des deux traducteurs, qui prennent l'idée d'approximation au pied de la lettre, pourrait-on dire, puisque dans une évaluation plus qu'approximative « a sort of wooden pen » devient « une sellette ». De ce fait, le déterminant d'approximation « a sort of » apparaît-il pour ces traducteurs plus comme un instrument de traduction qu'un véritable terme à part entière à reproduire. Par conséquent, dans un exercice de rétrotraduction, aucun élément du texte français ne permettrait de deviner que le déterminant « a kind of » était utilisé à l'origine.

[...] ; and on one side the door was a sort of wooden pen in which poor little Oliver was already deposited [...] (chap. XI)	
La Bédollière	Gérardin
[...] et d'un côté de la porte, sur une sellette placée à cet effet, se tenait le pauvre petit Olivier [...] (61)	[...] et près de la porte, sur une petite sellette de bois , se trouvait déjà le pauvre Olivier [...] (135)

3.2.2.3.2 Traduction des syntagmes déterminés par « a variety of » : un plus grand respect du déterminant, mais un bilan mitigé

A la différence de ce qui a été constaté pour la traduction de « a kind of », le signifiant « a variety of » est généralement traduit. Deux méthodes sont notables : l'utilisation d'un correspondant dans la langue d'arrivée, à l'exclusion de ceux dénotant l'idée de type, ou la recatégorisation du déterminant complexe. Ce dernier procédé de traduction est notamment utilisé pour traduire les syntagmes que nous avons nommés « remarquables ». Il va généralement de pair avec d'autres opérations destinées à alléger ces occurrences. En un sens, la recatégorisation du déterminant dans ces passages est peut-être plus dommageable encore que sa non-reproduction ou sa sous-traduction dans certains autres passages, en ce qu'elle porte préjudice aux connotations du texte.

Ce déterminant complexe est généralement traduit, disions-nous, attendu que la situation inverse est plutôt de l'ordre de l'exception. Ceci apparaît nettement dans les traductions du corpus sélectionné, avec seulement trois aboutissements négligeant le déterminant. Cette négligence n'est problématique que d'un point de vue éthique, par rapport à l'exactitude attendue dans le texte traduit.

Par exemple, pour le syntagme « a variety of earnest glances », à considérer avec l'expression « from time to time » qui le précède, l'idée de fréquence des regards lancés est conservée en traduction, mais pas le signifié « grande quantité » dénoté par le déterminant « a variety of » : Emile de La Bédollière restitue partiellement ce signifié par le biais du déterminant défini « les » ; quant à Alfred Gérardin, il met à mal ce signifié, avec un déterminant dénotant l'unicité, « un ». Aussi, la fréquence des coups d'œil lancés est-elle toujours présente dans les deux traductions proposées, mais pas l'insistance sur la répétition de ces coups d'œil, avec l'idée de série. La conséquence au niveau de la situation est une légère atténuation de l'implication du personnage dans le jeu.

The countenance of the first-named gentleman [...] acquired great additional interest from [...] his attentive perusal of Mr. Chitling's hand; upon which, from time to time, as occasion served, he bestowed a variety of earnest glances : wisely regulating his own play by the result of his observations upon his neighbour's cards. (chap. XXV)	
La Bédollière	Gérardin
Sa physionomie [...] devint encore plus intéressante par [...] les coups d'œil qu'il lançait de temps en temps, selon que l'occasion s'en présentait sur les cartes de M. Chitling, réglant sagement son jeu d'après les remarques qu'il avait faites sur celui de ce dernier. (146)	Sa physionomie [...] était encore plus intéressante à contempler que d'habitude, à cause [...] du soin qu'il mettait à saisir l'occasion de jeter de temps à autre un rapide coup d'œil sur les cartes de M. Chitling, en ayant la sagesse de régler son jeu d'après les observations qu'il avait pu faire sur celui de son voisin. (vol. 1, 331)

Pour ce qui est du syntagme « a variety of hints », signifiant et signifié disparaissent dans la traduction d'Emile de La Bédollière, mais l'impact est tout de même minime sur le plan du sens dans la version d'arrivée, puisque seule l'idée d'insistance disparaît. Après plusieurs opérations de traduction¹⁶¹, le noyau nominal du syntagme, « hints », est recatégorisé en verbe complexe avec « donner à entendre », et le déterminant complexe disparaît.

¹⁶¹ Plusieurs opérations, en amont, conditionnent cette recatégorisation du nom « hints » : le verbe de la proposition principale « launch into a description » fait l'objet d'une recatégorisation localisée (et d'une modulation grammaticale par rapport à la façon d'envisager le procès décrit : « launch (into a description) » indique que le procès en est à son début, tandis que « s'étendre (sur un sujet) » indique que le procès a débuté et se poursuit), et est traduit par le verbe simple « s'étendre » (synonyme de « décrire »), dans le texte d'arrivée. La suite de la phrase comporte un changement de point de vue, puisque l'on s'intéresse non pas, comme dans le texte de départ, avec la participiale à valeur passive « interspersed with a variety of hints », à la description faite, mais aux référents du sujet « he and his friend Mr. Dawkins ». C'est conséquemment à ce changement de point de vue que le substantif « hints » est transposé en verbe à la voix active.

Dickens	La Bédollière
[...] he and his friend Mr. Dawkins, launched into a glowing description of the numerous pleasures incidental to the life they led, interspersed with a variety of hints to Oliver that [...] (chap. XVIII)	[...] Dawkins et lui s'étendirent au long sur les plaisirs nombreux qui accompagnent ordinairement la vie qu'ils menaient, donnant entendre à Olivier que [...] (109)

Venons-en maintenant aux traductions plus exactes de « a variety of », avec les deux cas de figure déjà évoqués : l'utilisation d'un déterminant équivalent dans le texte d'arrivée, à l'exclusion de ceux dénotant l'idée de classification, ou la recatégorisation du signifiant. Nous présenterons un exemple type de conservation du déterminant pour un syntagme « léger », puis nous exposerons divers exemples de recatégorisation du signifiant, avec un intérêt particulier pour les syntagmes « remarquables » qui sont la cible de ce processus.

Les extraits de traduction proposés pour ce premier exemple sont fidèles à la nature du signifiant de départ. Le sème « grande quantité » préside au choix du déterminant dans la version d'arrivée.

At this intelligence, the worthy Mrs. Corney muttered a variety of invectives against old women who couldn't even die without purposely annoying their betters; (chap. XXIII)	
La Bédollière	Gérardin
A cette nouvelle, la digne matrone murmura une foule d'invectives contre ces vieilles pauvresses qui ne pouvaient même pas mourir sans déranger. (141)	La digne Mme Corney marmotta mille invectives contre les vieilles femmes qui ne pourraient seulement pas mourir sans importuner leurs supérieurs. (vol. 1, 319)

L'exactitude de la traduction peut également passer par la recatégorisation du déterminant complexe ; plusieurs exemples de ce type vont être donnés. Pourtant, même si cette exactitude peut être saluée, puisqu'elle n'avait pas cours pour ce qui est de la traduction de « a kind of », elle ne permettra pas de conserver les syntagmes « remarquables ».

Dans l'exemple ci-après « non remarquables », le déterminant complexe se voit recatégorisé en groupe prépositionnel, corrélativement à la recatégorisation du noyau nominal du syntagme en verbe¹⁶² : le substantif « hints » est traduit par le verbe français « insinuer » ; dans le même temps, le déterminant complexe « a variety of » devient le groupe prépositionnel à valeur adverbiale « à plusieurs reprises ». Ce syntagme, impliquant l'idée de répétition, reprend indirectement le signifié « quantité ». Rien ne se

¹⁶² Cette recatégorisation est conditionnée par le même processus que celui mis en place par Emile de La Bédollière pour cette même occurrence et décrit dans la note de bas de page précédente.

perd donc véritablement ici en traduction, si ce n'est à une autre échelle, la densité nominale ; nous y reviendrons.

Dickens	Gérardin
[...] he and his friend Mr. Dawkins launched into a glowing description of the numerous pleasures incidental to the life they led, interspersed with a variety of hints to Oliver that [...] (chap. XVIII)	[...] son ami M. Dawkins et lui entamèrent un long dialogue sur les mille agréments de la vie qu'ils menaient ; ils insinuèrent, à plusieurs reprises , à Olivier, que [...] (vol. 1, 249)

Dans les derniers exemples de recatégorisation qui vont être exposés, le syntagme doté de connotations taxinomique dans le texte de départ est voué à disparaître dans le texte d'arrivée. La raison en est que les différentes variables qui rendaient ce syntagme « remarquable » dans le texte de départ, à savoir sa lourdeur syntaxique, et les connotations du noyau nominal du déterminant complexe, disparaissent dans le texte d'arrivée. C'est ce qu'illustrent parfaitement les traductions des occurrences « a great variety of contortions » et « an extensive variety of eel-like positions ».

Pour la première, Alfred Gérardin procède à une recatégorisation localisée¹⁶³ : la structure verbale « to undergo contortions » devient, dans le texte d'arrivée, le verbe simple « se contracter ». Parallèlement à ce processus, le déterminant complexe « a great variety of » se voit recatégorisé en un verbe simple accompagné d'un modifieur adverbial, avec « changea plusieurs fois ». A la différence de l'exemple précédent, toutefois, les sèmes « variété » et « quantité » sont tous les deux pris en compte. Il y a redistribution de ces sèmes sur deux unités de nature différente : le groupe nominal « plusieurs fois » dénotant l'idée de quantité, et le verbe simple « changer » dénotant la notion de variété. L'adjectif « odd » et l'adverbe « very » disparaissent dans cette reformulation, plus fluide à la lecture que la version de départ.

Emile de La Bédollière, lui, ne cède pas ici à la tentation de la suppression de termes, d'où une traduction plus étoffée, malgré la reformulation, que la version proposée par Alfred Gérardin. Le déterminant complexe se voit également recatégorisé. Les sèmes de ce déterminant, « variation » et « quantité », sont repris dans l'expression complexe nominale « toutes (les contorsions) plus (grotesques) les unes

¹⁶³ Ce terme est utilisé par Hélène Chuquet et Michel Paillard dans *Approche Linguistique des problèmes de traduction* pour faire référence aux cas où « la transposition porte sur l'un des termes d'un syntagme qui globalement ne change pas de nature » (13). Dans la mesure où nous avons opté pour le terme plus spécifique de « recatégorisation », nous parlerons, quant à nous, de « recatégorisation localisée ».

que les autres », post-modifiant le substantif « contorsions » dans la version d'arrivée. Même si le nombre de mots de sa traduction, dix en tout, est supérieur à celui de la version originale, qui n'en compte que sept, l'effet de lourdeur disparaît du fait de l'utilisation d'un déterminant simple, « une », et d'une expression idiomatique tout à fait fluide à la lecture.

[...] his countenance underwent a very great variety of odd contortions . (chap. XII)	
La Bédollière	Gérardin
[...] sa figure fit des contorsions toutes plus grotesques les unes que les autres (69)	[...] son visage se contracta et changea plusieurs fois d'expression (154)

Pour ce qui est de « an extensive variety of eel-like positions », le même phénomène se produit. Alfred Gérardin, après avoir condensé les deux verbes de départ « writhe » et « twist » en un verbe unique, « se tordre » (en raison de leur significés très proches), recatégorise le déterminant complexe « a variety of » en un groupe prépositionnel, « en tous sens », dénotant la diversité des mouvements, et indirectement leur grand nombre (même si l'adjectif « extensive » pré-modifiant « variety » est indéniablement sous-traduit). A l'inverse d'Alfred Gérardin, Emile de La Bédollière explicite librement le texte de départ. Dans son adaptation assez libre avec l'original, il prend en compte les sèmes « variété » et « quantité » du déterminant, ce qui explique les différents mouvements évoqués : « se tourner le ventre à deux mains », « faire des contorsions et des grimaces ».

Noah writhed and twisted his body into an extensive variety of eel-like positions ; [...] (chap. III)	
La Bédollière	Gérardin
Noé se tortillait dans tous les sens, se tournant le ventre à deux mains, et faisait des contorsions et des grimaces horribles [...] (39)	Noé se tordait en tous sens comme une anguille [...] (87)

Le syntagme « a variety of shapes », certes « remarquable » dans une moindre mesure par sa relative légèreté syntaxique (échantillon 2), mérite d'être abordé du fait de ses connotations potentiellement taxinomiques, et de la traduction proposée par Alfred Gérardin. Ce syntagme perd de son potentiel à cause de la recatégorisation du déterminant complexe en syntagme adverbial. Certes, le syntagme en question, « si mobile », est exact par rapport au signifié de « a variety of », car il dénote à la fois l'idée

d'un nombre important de mimiques, ainsi que l'idée de grimaces variées, mais il élimine totalement les connotations possibles du signifiant de départ.

Dickens	Gérardin
[...] the variety of shapes into which his countenance was twisted, defy description. (chap. XIV)	[...] quant à son maintien, il était si mobile , qu'il est impossible de la décrire (183)

Malgré la tendance commune des deux traducteurs du XIX^e siècle à alléger le style nominal dickensien, Emile de La Bédollière se montre moins enclin qu'Alfred Gérardin à opérer systématiquement ce type d'opération ; à l'inverse de ce dernier, il reproduit ponctuellement certains syntagmes nominaux lourds (cf « a species of arithmetical desperation »), même si cela s'avère sans commune mesure avec les traducteurs du XX^e siècle. Toutefois, ceci est révélateur de la stratégie qu'il adopte face à ces constructions nominales : une sorte de voie moyenne entre les deux extrêmes évoqués.

La troisième étude proposée, balayant un échantillon plus large de syntagmes nominaux complexes, va nous permettre d'affiner notre perception en nuancant le schéma binaire établi. Entre les deux extrêmes présentés, se situe une demi-mesure, illustrée par la traduction d'Emile de La Bédollière. Ainsi, par rapport à ce poids stylistique que représente le nominal, il s'esquisse dans les traductions du corpus, trois mesures, plutôt que deux. En ce qui concerne les traducteurs du XX^e siècle, cette partie permettra de mettre d'avantage en lumière les limites de leur fidélité au style nominal, limites qu'ils se fixent parfois judicieusement d'eux-mêmes, mais pas nécessairement.

3.3 Des syntagmes nominaux plus ou moins denses en nominal comprenant des nominalisation : « un poids variable, trois mesures en traduction »

La densité nominale au sein de la prose dickensienne peut se concevoir à deux échelles, indissociables l'une de l'autre : à l'échelle du texte, riche en constructions nominales (dont certaines viennent d'être présentées dans les parties 1 et 2), et à l'échelle des syntagmes nominaux, eux-mêmes plus ou moins denses en nominal ; cette densité s'explique par l'expansion du noyau par des modificateurs comptant des éléments nominaux, groupe prépositionnel ou génitif saxon, et/ou par le recours à la coordination. La lourdeur stylistique des syntagmes complexes sélectionnés pour cette

étude, dont le point commun est de compter au moins une nominalisation, va donc varier selon certaines caractéristiques formelles.

En plus du lexique choisi (mots d'origine latine), plusieurs éléments participent à accroître la densité nominale (aux deux échelles évoquées), et donc la lourdeur stylistique. Tout d'abord, comme nous l'avons déjà souligné, les nominalisations de verbes et d'adjectifs sont plus lourdes stylistiquement qu'une contrepartie verbale ; quant aux nominalisations gérondives, de par leur nature « hybride », elles limitent la part du verbal introduit. Les constructions verbo-nominales, souvent préférées par l'auteur au verbe simple correspondant (« made a feint », occurrence (12) ci-dessous), augmentent également la densité nominale et alourdissent l'expression, tout comme l'utilisation de locutions prépositionnelles (« for purposes of », occurrence (2) ci-dessous) plutôt que des prépositions simples. La « pièce maîtresse » de cette concentration est justement l'utilisation de nombreuses prépositions (en gras dans le tableau), véritables épines dorsales des structures denses en nominal ; il s'agit d'un fait de langue typique de l'anglais (Ballard, *Versus 2*, 157) dont Dickens sait tirer grand parti. Enfin, la coordination (conjonctions soulignées dans le tableau ci-dessous) joue également un rôle dans cette concentration, aux deux échelles évoquées.

Ces différents paramètres nous permettent d'établir le classement proposé dans le tableau ci-dessous, reposant sur une appréciation quantitative de la lourdeur des syntagmes relevés. Les occurrences seront exposées suivant un ordre croissant de lourdeur nominale (nombre de mots composants le syntagme), et de densité nominale (nombre de termes de nature nominale). Ce classement permettra d'apprécier les différents degrés de concentration nominale rencontrés dans le texte par le traducteur. Ces formes syntaxiques « pompeuses » apparaissent régulièrement dans des passages comiques en rapport avec des personnages imbus de leur personne, et sont, par conséquent, significatives en traduction.

Nombre de mots ¹⁶⁴	Syntagmes nominaux complexes du texte de départ ¹⁶⁵
2	(1) his premature suffocation ¹⁶⁶ (2) (for purposes of) parochial flagellation ¹⁶⁷
3	(3) the possession of money ¹⁶⁸
4	(4) a state of profound abstraction ¹⁶⁹ (5) repeated applications of the cane ¹⁷⁰ (6) the embellishment of the breakfast table ¹⁷¹
7	(7) <i>the immediate reduction of Miss Nancy to reason</i> ¹⁷² (8) Mr. Gamfield's most sanguine estimate of his finances ¹⁷³
8	(9) a curious physical instance of the efficacy of a sudden surprise ¹⁷⁴ (10) equanimity of demeanour and full command of nerve ¹⁷⁵

¹⁶⁴ Nous opèreront le comptage selon une perspective lexicographique, pour laquelle un mot correspond à « ce qu'il y a entre deux blancs typographiques » (Tournier 11) ; néanmoins, dans la mesure où notre classement est établi selon la lourdeur syntaxique des occurrences, nous compterons comme un mot chaque morphème lexical apparaissant dans des termes composés ; aussi, par exemple, l'adjectif « deeply-set » correspondra à deux mots. Pour ce qui est des déterminants, nous ne prendrons en compte que les termes correspondant à des morphèmes lexicaux, plus susceptibles d'accroître la lourdeur du syntagme ; ainsi le génitif « Chitling's », qui joue le rôle de déterminant, sera compté comme un mot, à l'inverse des déterminants « a », « the », ou « his ».

¹⁶⁵ Légende : Sont mises en caractères gras les prépositions permettant les enchâssements de syntagmes nominaux complexes ; sont soulignées les conjonctions de coordination permettant les enchaînements de syntagmes nominaux complexes ; sont mis en caractères italiques les syntagmes nominaux dont la densité nominale ne peut être conservée en traduction pour des raisons linguistiques.

¹⁶⁶ « [...] which laugh, meeting the coffee he was drinking, and carrying it down some wrong channel, very nearly terminated in **his premature suffocation.** » (chap. IX)

¹⁶⁷ « [...] replied the beadle: adjusting the wax-end which was twisted round the bottom of his cane, for purposes of **parochial flagellation.** » (chap. VII)

¹⁶⁸ « It was fortunate that **the possession of money** occasioned him so much employment next day *in the way of eating and drinking.* » (chap. XXXIX)

¹⁶⁹ « The donkey was in **a state of profound abstraction** [...] » (chap. III)

¹⁷⁰ « Mr. Bumble [...] prevented his catching cold, and caused a tingling sensation to pervade his frame, by **repeated applications of the cane.** » (chap. IV)

¹⁷¹ « In the morning, Oliver would be a-foot by six o'clock, roaming the fields, plundering the hedges [...] for nosegays of wild flowers [...] which it took great care and consideration to arrange, to the best advantage, for **the embellishment of the breakfast-table.** » (chap. XXXIII)

¹⁷² « Mr. Sikes, thus mutely appealed to; and possibly feeling his personal pride and influence interested in **the immediate reduction of Miss Nancy to reason;** gave utterance to about a couple of score of curses and threats [...] » (chap. XVI)

¹⁷³ « **Mr. Gamfield's most sanguine estimate of his finances** could not raise them within full five pounds of the desired amount; and, in a species of arithmetical desperation he was alternately cudgelling his brains and his donkey » (chap. III)

¹⁷⁴ « It is worthy of remark, as **a curious physical instance of the efficacy of a sudden surprise in counteracting the effects of extreme fear,** that her voice had quite recovered all its official asperity. » (chap. XXIV)

¹⁷⁵ « Oliver accompanied his master in most of his adult expeditions too, in order that he might acquire that **equanimity of demeanour and full command of nerve** which was essential to a finished undertaker. » (chap. VI)

Nombre de mots ¹⁶⁴	Syntagmes nominaux complexes du texte de départ ¹⁶⁵
	(11) <i>the next interval of breathlessness on the part of his friend</i> ¹⁷⁶ (12) <i>(made) a melancholy feint of grasping his lantern with fierce determination</i> ¹⁷⁷
9	(13) a slight inferiority in point of genius <u>and</u> professional acquirements ¹⁷⁸ (14) a show of being very particular with a view to proceedings (to be had thereafter) ¹⁷⁹ (15) the lucrative disposal of some secret in the possession of his better half ¹⁸⁰
12	(16) a momentary visitation of loss of self-possession <u>and</u> forgetfulness of his personal dignity ¹⁸¹
14	(17) a peculiar contraction of the Jew's red eye-brows <u>and</u> a half closing of his deeply-set eyes ¹⁸²
15	(18) great additional interest from his close observance of the game, <u>and</u> his attentive perusal of Mr. Chitling's hand ¹⁸³

Quelques remarques sur ces occurrences :

Tout d'abord, pour la suite de notre analyse, nous ferons la distinction entre les syntagmes nominaux complexes « peu denses en nominal », dont le noyau nominal est soit pré-modifié (1, 2), soit post-modifié (3, 4, 6), ou éventuellement les deux à la fois, mais sans enchâssement supplémentaire par le biais d'un complément du nom, et sans coordination (5, 8), et les occurrences plus lourdes stylistiquement car plus denses en nominal ; plus denses parce que la complémentation repose sur l'utilisation de multiples prépositions (7, 9, 11, 12, 14-16), avec parfois en plus des phénomènes de

¹⁷⁶ « [...] inquired the Dodger; taking advantage of **the next interval of breathlessness on the part of his friend** to propound the question. » (chap. XII)

¹⁷⁷ « As Mr. Bumble spoke, he made **a melancholy feint of grasping his lantern with fierce determination**; and plainly showed, by the alarmed expression of every feature, that he did want a little rousing [...] » (chap. XXXVIII)

¹⁷⁸ « [...] there was a degree of deference in his deportment towards that young gentleman which seemed to indicate that he felt himself conscious of **a slight inferiority in point of genius and professional acquirements**. » (chap. XVIII)

¹⁷⁹ « At this point, the Dodger, with **a show of being very particular with a view to proceedings** to be had thereafter, desired the jailer to communicate 'the names of them two files as was on the bench.' » (chap. XXXVIII)

¹⁸⁰ « But Mr. Bumble was cunning enough; and he at once saw that an opportunity was opened, for **the lucrative disposal of some secret in the possession of his better half**. » (chap. XXXVII)

¹⁸¹ « [...] even a beadle, acted upon a sudden and powerful impulse, may be afflicted with **a momentary visitation of loss of self-possession, and forgetfulness of his personal dignity**. » (chap. VII)

¹⁸² « Now, whether **a peculiar contraction of the Jew's red eye-brows, and a half closing of his deeply-set eyes**, warned Miss Nancy that she was disposed to be too communicative, is not a matter of much importance. » (chap. XV)

¹⁸³ « The countenance of the first-named gentleman, peculiarly intelligent at all times, acquired **great additional interest from his close observance of the game, and his attentive perusal of Mr. Chitling's hand**; » (chap. XXV)

coordination internes au syntagme (13, 18), ou parce que des syntagmes nominaux complexes sont coordonnés (10, 17).

Nous dégagerons deux cas de figures, en fonction desquels les stratégies de traduction seront étudiées. Dans un cas, il est possible de conserver la lourdeur du style nominal de l'original, dans l'autre cas, cela est impossible pour des raisons linguistiques (les syntagmes de ce type sont en italiques dans le tableau ci-dessus). Plusieurs tendances peuvent être dégagées selon une sorte de gradient ; aux deux extrêmes se situeraient les stratégies de non conservation de la lourdeur stylistique (le plus souvent, Alfred Gérardin), et de conservation d'une lourdeur aussi importante, voire plus importante encore (le plus souvent Sylvère Monod et Francis Ledoux) ; le gradient intermédiaire correspondrait à la conservation d'une lourdeur moindre par rapport au texte de départ (le plus souvent, Emile de La Bédollière). Nous verrons que les choix de traduction extrêmes ne sont pas porteurs, ni pour le traducteur « infidèle », qui très souvent sous-traduit, ni pour le traducteur scrupuleusement « fidèle », qui, lui, sur-traduit parfois.

Dans le second cas, certaines contraintes linguistiques bloquent la reproduction de la lourdeur stylistique de l'original. Ce cas de figure est très fréquent pour les occurrences à forte densité nominale (le nombre de termes en jeu augmentant les difficultés potentielles de traduction), ce qui ne signifie pas pour autant, bien sûr, qu'il ne concerne pas les occurrences moins denses. Dès lors, les traducteurs doivent se résoudre à transposer certaines formes nominales en formes verbales, et par là même à amoindrir la lourdeur stylistique du syntagme, ce qui, en soi, ne sera pas forcément une si mauvaise chose ; nous verrons pourquoi. Malgré cet obstacle linguistique, les traducteurs du XX^e siècle vont trouver différents moyens assez efficaces pour remédier à cet allègement ; toutefois, nous émettrons quelques réserves (rejoignant l'idée de sur-traduction) sur certains de leurs choix. Nous exposerons ce cas de figure après avoir analysé, dans un premier temps, les occurrences pour lesquelles ce genre de difficultés linguistiques sont absentes.

3.3.1 Il est linguistiquement possible de conserver la lourdeur stylistique initiale

Les occurrences reportées dans le tableau ci-dessous, et issues de l'échantillon déjà relevé, illustrent ce cas de figure.

Nombre de mots	Syntagmes nominaux complexes du texte de départ
2	(1) his premature suffocation (2) (for purposes of) parochial flagellation
3	(3) the possession of money
4	(4) a state of profound abstraction (5) repeated applications of the cane (6) the embellishment of the breakfast table
7	(7) Mr. Gamfield's most sanguine estimate of his finances
8	(8) equanimity of demeanour <u>and</u> full command of nerve (9) a curious physical instance of the efficacy of a sudden surprise
9	(10) a slight inferiority in point of genius <u>and</u> professional acquirements
12	(11) a momentary visitation of loss of self-possession, <u>and</u> forgetfulness of his personal dignity
14	(12) a peculiar contraction of the Jew's red eye-brows <u>and</u> a half closing of his deeply-set eyes
15	(13) great additional interest from his close observance of the game, <u>and</u> his attentive perusal of Mr. Chitling's hand

C'est à partir de ces occurrences que les trois « types » de traduction dégagés seront analysés. Nous nous intéresserons, tout d'abord, aux deux stratégies plus « extrêmes », avant d'aborder la voie moyenne que représente la traduction d'Emile de La Bédollière.

3.3.1.1 De la traduction d'Alfred Gérardin : un véritable combat mené contre la lourdeur du style nominal dickensien

Alfred Gérardin va faire son possible pour produire un texte français fluide et élégant. A cet effet, il va mener une véritable bataille pour « neutraliser » les formes qui sont sources de lourdeur stylistique : nominalisations, locutions prépositionnelles et structures denses en nominal sont dans sa ligne de mire. Il dispose pour cela d'une batterie d'armes, qu'il n'hésite pas à employer conjointement. Parmi celles-ci, la recatégorisation, qui s'avère très efficace pour éliminer les lourdeurs du texte de départ et le ton pompeux qu'elles génèrent. Et lorsque parfois il conserve le style nominal, il ne manque pas non plus d'affaiblir autrement la lourdeur stylistique. Avant d'étudier son arme de prédilection, le procédé de recatégorisation, penchons-nous sur l'instrument le plus radical qui soit pour mener à bien cette opération : l'effacement des syntagmes nominaux.

3.3.1.1.1 *Suppression de syntagmes nominaux*

Aux nombres des armes élevées contre le nominal, nous trouvons la suppression, ce qui vaut, par exemple, au syntagme « parochial flagellation » de ne pas apparaître dans le texte d'arrivée.

Dickens	Gérardin
[...] replied the beadle : adjusting the wax-end which was twisted round the bottom of his cane, for purposes of parochial flagellation . (chap. VII)	[...] répondit le bedeau en ajustant un fouet au bout de sa canne. (vol. 1, 89)

Cette opération d'effacement vient souvent en renfort d'un autre subterfuge : la recatégorisation.

3.3.1.1.2 *Recatégorisation et autres opérations d'allègement stylistique*

La recatégorisation consiste à dénominaliser la base, ce qui permet d'alléger stylistiquement le texte traduit. Elle est très souvent accompagnée d'autres opérations qui réduisent sensiblement, voire font totalement disparaître, la part du nominal dans le texte d'arrivée. Parmi celles-ci, le remplacement d'une locution prépositionnelle par une préposition simple. Cette double opération est notable pour le syntagme dense en nominal « inferiority in point of genius and professional acquirements ». Le nom déverbal « inferiority », issu de la nominalisation de l'adjectif « inferior », noyau du syntagme nominal dans le texte de départ, redevient un adjectif dans le texte d'arrivée. En sus, la locution « in point of » qui complète le nom, contenant un substantif, se voit réduite à une préposition simple, « en ». Ainsi, le syntagme nominal complexe du texte d'arrivée compte deux substantifs en moins que celui du texte de départ.

Dickens	Gérardin
[...] there was a degree of deference in his deportment towards that young gentleman which seemed to indicate that he felt himself conscious of a slight inferiority in point of genius and professional acquirements . (chap. XVIII)	[...] mais il avait, à l'égard de son jeune confrère, un ton de déférence qui semblait indiquer qu'il se reconnaissait un peu inférieur à lui en génie et en habileté dans l'exercice de sa profession . (vol. 1, 251)

Dans d'autres cas, la recatégorisation de la nominalisation en forme verbale se combine avec la suppression de termes pour arriver à l'effet d'allègement stylistique désiré. Les adjectifs sont très souvent la cible de ce processus d'effacement, mais celui-ci peut toucher d'autres types de mots ; il peut également être d'une plus ou moins

grande envergure. Les extraits proposés, classés en fonction d'un ordre d'allègement croissant de la base, illustreront ces différents cas de figure.

Selon ce principe, le syntagme nominal « his premature suffocation » devient, après suppression de l'adjectif « premature » et recatégorisation du nom déverbal « suffocation » en un verbe lexical simple, l'infinitif « suffoquer ». Ce terme est certes d'un niveau de langue élevé, mais n'est pas aussi recherché, et lourd stylistiquement que la nominalisation « suffocation ».

Dickens	Gérardin
[...] which laugh, meeting the coffee he was drinking, and carrying it down some wrong channel, very nearly terminated in his premature suffocation . (chap. IX)	[...] il poussa un nouvel éclat de rire ; mais comme il était en train d'avalier son café, il faillit suffoquer . (118)

Dans l'exemple suivant, la suppression de l'adjectif est moins visible dans le texte d'arrivée, du fait de l'ampleur de la base à traduire, mais elle joue un rôle dans l'allègement syntaxique de l'occurrence, au même titre que la recatégorisation des deux noyaux nominaux coordonnés « contraction » et « closing » en formes verbales. Ainsi, dans le texte d'arrivée, le groupe nominal « a peculiar contraction » se transforme-t-il en un verbe simple, « contracter ».

Dickens	Gérardin
Now, whether a peculiar contraction of the Jew's red eye-brows, and a half closing of his deeply-set eyes , warned Miss Nancy that she was disposed to be too communicative, is not a matter of much importance. (chap. XV)	Peut-être le juif, en contractant ses sourcils roux et en fermant à demi ses yeux profondément encaissés dans leur orbite , donna-t-il à entendre à miss Nancy qu'elle était trop en veine de confidences ; ce détail importe peu. (vol. 1, 200)

Le noyau nominal du syntagme peut disparaître suite à l'opération de recatégorisation. Dans le cas suivant, après deux recatégorisations en chaîne, par le biais desquelles le nom déverbal « abstraction » devient l'adjectif « distrait », et l'adjectif « profound » est recatégorisé en locution adverbiale, avec « tout à fait », le substantif « state » est effacé dans le texte d'arrivée. La base compte deux substantifs et un adjectif, parmi lesquels un terme trisyllabique ; l'aboutissement ne compte plus aucun substantif et ne comprend qu'un terme dissyllabique et une locution composée de monosyllabiques.

Dickens	Gérardin
The donkey was in a state of profound abstraction [...] (chap. III)	Le baudet était en ce moment tout à fait distrait [...] (vol. 1, 31)

Cette opération de condensation du syntagme par recatégorisation et effacement d'un substantif est on ne peut plus manifeste pour l'occurrence ci-dessous, très dense en nominal dans le texte de départ avec cinq noms et deux adjectifs, et majorité de termes polysyllabiques. Après simplification de la structure syntaxique par le biais de l'effacement du noyau nominal « visitation », et recatégorisation de deux noms déverbaux de chaque syntagme coordonné en infinitifs (les substantifs « loss » et « forgetfulness » deviennent respectivement « perdre » et « oublier »), l'aboutissement ne compte plus que deux substantifs, « tête », et « dignité », et un seul syntagme complexe réduit à son minimum, avec un substantif et un adjectif postposé.

Dickens	Gérardin
[...] even a beadle, acted upon a sudden and powerful impulse, may be afflicted with a momentary visitation of loss of self-possession, and forgetfulness of his personal dignity. (chap. VII)	[...] sous l'empire d'une émotion soudaine et puissante, peut momentanément perdre la tête et oublier sa dignité personnelle. (vol. 1, 86)

Parfois, simultanément à la recatégorisation, plusieurs termes peuvent se voir éliminés au cours du processus de traduction. Dans l'exemple suivant, ce n'est rien de moins qu'une structure superlative, formée de l'adverbe « most » et de l'adjectif « sanguine » (pré-modifiant le noyau nominal du syntagme), ainsi que le groupe prépositionnel « of his finances » (post-modifiant le noyau nominal), qui disparaissent ainsi dans le texte d'arrivée. Il est vrai que la recatégorisation du substantif « estimate » prend la forme de deux verbes à l'infinitif coordonnés, « supputer et calculer » et que l'expression « avoir beau » permet de récupérer une part du signifié du superlatif, cependant, cette structure verbale est toujours moins lourde stylistiquement que la structure superlative du texte de départ avec pré-modification et post-modification du noyau nominal du syntagme.

Dickens	Gérardin
Mr. Gamfield's most sanguine estimate of his finances could not raise them within full five pounds of the desired amount; (chap. III)	Il avait beau supputer et calculer, il ne pouvait arriver au chiffre de cinq livres sterling dont il avait besoin. (vol. 1, 31)

3.3.1.1.3 Conservation d'une forme nominale

En dernier ressort, lorsqu'Alfred Gérardin conserve le style nominal, il s'efforce d'alléger la structure syntaxique de la base. C'est ce qu'illustre la traduction de la seconde coordonnée de l'occurrence dense en nominal « equanimity of demeanour and full command of nerve » (cns). La structure du syntagme nominal de départ [adj N1 OF N2] est allégée, dans le texte d'arrivée, en une structure à épithète postposé [N1 adj]. Pour ce faire, les signifiés du noyau nominal « command » et de son complément du nom « of nerve » sont condensés en un substantif unique, « insensibilité », ce qui réduit automatiquement la lourdeur du syntagme nominal par élimination de la post-modification du nom, et le syntagme « full command of nerve » de devenir « l'insensibilité complète ».

Dickens	Gérardin
Oliver accompanied his master in most of his adult expeditions too, in order that he might acquire that equanimity of demeanour and full command of nerve which was essential to a finished undertaker. (chap. VI)	Olivier accompagnait aussi son maître à presque tous les convois d'adultes, afin d'acquérir l'impassibilité de maintien et l'insensibilité complète qui sont si nécessaires à un croque-mort accompli. (77)

Ainsi, dans tous les cas, s'il peut parfois arriver à Alfred Gérardin de conserver certains syntagmes nominaux complexes sans trop les alléger, il ne va jamais chercher à étoffer la construction si cela implique une augmentation de la concentration nominale. Par conséquent, pour traduire le syntagme prépositionnel « as a curious physical instance of the efficacy of a sudden surprise », à la différence des traducteurs du XX^e siècle, il ne va pas utiliser la locution prépositionnelle « à titre de », mais la structure présentative « c'est », par recatégorisation de la préposition « as ». Et pour cause, ces traducteurs mènent un combat opposé à celui d'Alfred Gérardin.

It is worthy of remark, as a curious physical instance of the efficacy of a sudden surprise in counteracting the effects of extreme fear, that her voice had quite recovered all its official asperity. (chap. XXIV)		
Gérardin	Monod	Ledoux
Il est à remarquer, et c'est un exemple curieux de l'efficacité d'une surprise soudaine pour atténuer les effets d'une grande frayeur, que sa voix avait repris tout d'un coup sa rudesse habituelle. (319)	Il n'est pas sans intérêt de noter, à titre d'exemple curieux de l'efficacité d'une surprise brutale pour lutter contre les effets d'une crainte extrême, que sa voix avait retrouvé toute son âpreté officielle. (331)	C'est un fait digne de remarque, à titre de curieux exemple de l'efficacité d'une surprise soudaine pour contrebalancer les effets d'une frayeur extrême, que sa voix avait trouvé toute son âpreté officielle. (223)

Avec les traductions que Sylvère Monod et de Francis Ledoux proposent, nous passons d'un extrême à un autre en termes de stratégies de traduction.

3.3.1.2 Cas des traductions du XX^e siècle : la conservation plus ou moins heureuse d'une lourdeur stylistique nominale maximale en traduction

Sans véritable surprise, les traducteurs du XX^e siècle s'attachent à conserver un degré de lourdeur stylistique maximal dans le texte d'arrivée. Pour ce qui est des syntagmes peu denses en nominal, des deux traducteurs, Francis Ledoux semble le plus ferme dans cette entreprise, dont le succès sera plus que discutable. Malgré cette volonté d'« aller vers » le style dickensien, les deux traducteurs ne vont cependant parfois pas hésiter, dans le cas de certaines occurrences très denses en nominal, à alléger les syntagmes dans le texte d'arrivée. Nous débuterons notre analyse par l'étude des syntagmes peu denses en nominal et de leurs traductions, en mettant en lumière les problèmes (dont certains sont évitables) qui empêchent parfois les traducteurs de produire une version tout à fait satisfaisante ; les défaillances notées dans ces syntagmes vaudront bien sûr également pour les syntagmes plus denses en nominal. Nous nous concentrerons ensuite sur la traduction de ce type de syntagmes nominaux, afin de démontrer que les choix de traduction des traducteurs du XX^e siècle sont parfois problématiques du fait d'une fidélité outrée au texte de départ, aux dépens des spécificités des deux langues en jeu.

3.3.1.2.1 Syntagmes peu denses en nominal

La stratégie de traduction littérale embrassée, à maintes reprises, par les traducteurs du XX^e siècle est efficace, mais jusqu'à un certain point seulement ; Sylvère Monod semblera plus sensible aux limites de ce type de traduction que Francis Ledoux. Après avoir exposé un cas type de traduction littérale « réussie », nous mettrons en lumière les problèmes qui peuvent survenir dans le texte d'arrivée comme conséquence directe de cette stratégie de fidélité.

Le premier syntagme exposé laissera percevoir l'efficacité d'une traduction littérale, déjà esquissée à la fin du chapitre sur les syntagmes spécialisés. Dans l'exemple en question, dans le texte d'arrivée, le nom déverbal « suffocation », noyau du syntagme, garantit un niveau de langue plus recherché qu'une forme verbale. Quant à l'adjectif « prématurée », légèrement plus lourd en termes de nombre de syllabes que son correspondant anglais « premature », il relève également d'un niveau de langue élevé. De ce fait, le syntagme nominal français « suffocation prématurée » n'a vraiment rien à envier à l'original anglais « premature suffocation ».

[...] which laugh, meeting the coffee he was drinking, and carrying it down some wrong channel, very nearly terminated in his premature suffocation . (chap. IX)	
Monod	Ledoux
[...] il eut un nouvel accès de rire ; et ce rire, arrivant à la rencontre du café qu'il buvait, et lui faisant emprunter un mauvais canal, faillit bien par se terminer par une suffocation prématurée . (160)	[...] il éclata de rire à nouveau, lequel rire, rencontrant le café qu'il buvait et l'entraînant dans quelque mauvaise voie, manqua s'achever en suffocation prématurée . (95)

Si certaines traductions littérales s'avèrent une réussite, d'autres vont parfois se révéler maladroites et, de ce fait, plus lourdes encore stylistiquement que l'original. Ceci est plus notable dans le cas de Francis Ledoux, qui semble parfois presque s'obstiner à « imposer » dans le texte d'arrivée une forme que celui-ci n'« accepte » pas volontiers. Dés lors, très souvent, les choix de traduction de Sylvère Monod s'avèrent un très bon indicateur de la façon dont il était possible de concilier les exigences de la forme du texte de départ et celles de la langue d'arrivée. Néanmoins, dans la perspective d'une traduction fidèle au style nominal dickensien, certaines de ces maladresses seront inévitables. Nous débiterons notre analyse par ce dernier cas de figure.

Dans l'occurrence suivante, la lourdeur du syntagme prépositionnel (que nous avons artificiellement classé parmi les syntagmes nominaux complexes) procède de plusieurs paramètres, dont l'utilisation d'une locution prépositionnelle : « for purposes of ». La reprise de cette forme complexe dans le texte d'arrivée, avec « à des fins de » chez Sylvère Monod, et « pour des fins de » chez Francis Ledoux, va garantir une lourdeur nominale identique dans le texte d'arrivée. Seulement, c'est sans compter sur le fait que, en français, le substantif de la locution en question débute par la même consonne que le nom déverbal « flagellation ». Il se produit, par conséquent, dans la langue d'arrivée, une allitération en « f », absente du texte de départ, qui alourdit davantage encore stylistiquement le syntagme traduit¹⁸⁴. S'ajoute à cela, dans le cas de la

¹⁸⁴ Le même problème se produit pour le syntagme dense en nominal avec la traduction littérale de « inferiority in point of » en « infériorité en fait de ». Voici le passage en question : « [...] there was a degree of deference in his deportment towards that young gentleman which seemed to indicate that he felt himself conscious of **a slight inferiority in point of genius and professional acquirements**. » (chap. XVIII). Ses traductions : « [...] mais il y avait dans son comportement envers ce jeune homme une nuance de déférence qui paraissait indiquer qu'il avait conscience d'**une légère infériorité en fait de génie et de capacités professionnelles**. » (Monod 273) ; « [...] mais il montrait dans son comportement envers ce jeune monsieur une pointe de déférence qui semblait indiquer qu'il avait conscience d'**une légère infériorité en fait de génie et de talents professionnels**. » (Ledoux 180) Nous pouvons noter que la langue empêche le traducteur de reproduire la nominalisation sous peine d'anachronisme, puisque le SN « acquis professionnels » n'est pas attestée au XIX^e siècle. C'est pour cette raison que les traducteurs du XX^e siècle optent pour le SN « capacités professionnelles ».

traduction de Francis Ledoux, une maladresse supplémentaire, que Sylvère Monod évite, par ailleurs. Dans son désir d'épouser au plus près le texte de départ, Ledoux opte pour une traduction littérale de la locution, la faisant ainsi débiter par la préposition « pour » ; or, à la différence de la locution « à des fins de », la locution « pour des fins de » est loin d'être une expression idiomatique en français. Dans ce cas, la littéralité n'était pas le meilleur choix, car la version d'arrivée n'en tire aucun bénéfice.

[...] replied the beadle : adjusting the wax-end which was twisted round the bottom of his cane, for purposes of parochial flagellation. (chap. VII)	
Monod	Ledoux
[...] répondit l'appariteur, en ajustant le fil poissé dont on entourait l'extrémité de sa canne, à des fins de flagellation municipale. (135)	[...] répondit le bedeau en arrangeant le fil poissé enroulé autour de l'extrémité de sa canne pour des fins de flagellation paroissiale. (76)

C'est à ce principe d'ajustement que nous allons consacrer la fin de cette partie. Souvent, donc, le choix de la littéralité sera opportun, mais moyennant quelques ajustements pour éviter une traduction maladroite. Les différents cas de figure qui vont être exposés seront de cet ordre. La situation précédente est assez symptomatique des choix que feront les traducteurs : c'est très souvent Sylvère Monod qui procède à ces « arrangements », qui auront le mérite de conserver une langue de bon aloi, tout en permettant au style nominal dickensien de s'« exprimer » dans la traduction. Francis Ledoux, lui, reste, pour ainsi dire, « imperturbable », voulant à tout prix présenter une traduction la plus proche possible de l'énoncé original. Dans certains cas, l'ajustement effectué par Sylvère Monod sera minime, car il sera d'ordre lexical et permettra de reproduire la lourdeur stylistique nominal du texte de départ ; dans d'autres cas, il sera plus important, parce qu'il s'agira d'introduire une part de verbal dans le syntagme. Toutefois, en mettant en parallèle les deux versions proposées par les traducteurs, nous verrons que généralement ces changements s'imposaient d'eux-mêmes, la version nominale produite par Francis Ledoux présentant très souvent un côté surfait par rapport à l'original.

A Des « ajustements » minimales possibles pour créer un équilibre entre style nominal dickensien et langue d'arrivée

Parfois, un simple ajustement lexical permettra de rendre la version d'arrivée plus idiomatique tout en préservant le style de l'original. C'est le cas dans les deux exemples qui vont suivre. Le deuxième extrait soulignera également avec quelle

détermination Francis Ledoux cherche à reproduire les nominalisations du texte de départ.

Pour ce qui est de l'occurrence ci-dessous, les traducteurs sélectionnent deux nominalisations qui préservent le côté pompeux du texte de départ, mais Sylvère Monod opte pour une traduction non littérale : le substantif « méditation », correspondant à la nominalisation du verbe « méditer », est préféré par ce dernier au substantif « abstraction », issu lui de la nominalisation de l'adjectif « abstrait », utilisé par Francis Ledoux. Cependant, si l'idée d'être dans « un état de profonde méditation » est tout à fait concevable, celle d'être dans « un état de profonde abstraction » l'est beaucoup moins, dans la mesure où le terme « abstraction » ne peut caractériser une disposition de l'esprit. Seul le terme au pluriel aurait pu faire sens dans ce contexte : « abstraction [au plur.] vieilli, Absences d'esprit : avoir des abstractions (Besch 1845) » (TLFi). La traduction de Francis Ledoux est donc inexacte.

The donkey was in a state of profound abstraction [...] (chap. III)	
Monod	Ledoux
L'âne était dans un état de profonde méditation ; (85)	L'animal était dans un état de profonde abstraction ; (40)

Parfois, la nominalisation « pompeuse » est difficilement conservable. En raison de cela, dans l'exemple ci-dessous, les deux traducteurs procèdent à un ajustement, mais pour atteindre deux objectifs différents. Sylvère Monod se contente d'un léger ajustement lexical pour rendre le style nominal dans un français convenable, quitte à perdre la forme nominalisée, quand Francis Ledoux étoffe sa traduction afin de produire une version qui soit la plus proche possible de cette forme. Le problème qui se pose est que l'équivalent français du syntagme nominal « applications (of the cane) », « coups (de cane) », est un terme monosyllabique d'un niveau de langue non marqué. Voyant cela, Sylvère Monod ajuste sa traduction en opérant une modulation métonymique par le biais du substantif « contact » (le contact étant l'aboutissement du coup porté) qui permet, par rapport à la traduction équivalente, de rehausser le niveau de langue dans le texte d'arrivée, tout en permettant une pointe d'ironie du fait de l'euphémisme, qui cadre bien avec le contexte. Francis Ledoux, lui, fait en sorte de parer à ce problème (posé par la langue elle-même) quitte à proposer une traduction plus lourde encore que l'original. Il s'efforce de reproduire une nominalisation aussi pompeuse que celle utilisée dans le texte de départ. Pour ce faire, il « en rajoute », puisque le nom déverbal « administration » nécessite l'étoffement du syntagme par le biais du substantif « coups » ; ainsi, dans le texte d'arrivée, le substantif « applications »

devient « l'administration de coups », et l'aboutissement s'alourdit de façon assez maladroite par rapport à la base.

Mr. Bumble, [...] prevented his catching cold, and caused a tingling sensation to pervade his frame, by repeated applications of the cane . (chap. IV)	
Monod	Ledoux
M. Bumble [...] l'empêchait de prendre froid, et lui assurait une sensation de picotement dans tout le corps, par des contacts répétés avec sa canne . (84)	M. Bumble le préservait d'attraper un rhume et provoquait dans tout son corps une sensation réconfortante de picotement par l'administration répétée de coups de canne . (39)

B Des ajustements plus « conséquents » pour créer un équilibre entre texte de départ et langue d'arrivée

Pour certaines occurrences, Sylvère Monod n'hésite pas à opérer des changements plus importants sur le plan formel, en utilisant une structure verbale afin d'éviter certaines maladresses de formulation ; celles-ci seront illustrées par la traduction de Francis Ledoux, qui, lui, s'évertue coûte que coûte à maintenir une nominalisation dans le texte d'arrivée. La construction verbale peut coexister avec une structure nominale lourde, mais peut également, dans certains cas, éclipser le nominal. Ces différents cas seront abordés dans les occurrences présentées ci-dessous.

Dans l'exemple suivant, la verbalisation n'« affecte » qu'une partie du syntagme et permet tout de même à Sylvère Monod de respecter la nominalisation du texte de départ, avec « l'évaluation de ses ressources », tout en préservant un niveau de langue soutenu également grâce à l'utilisation de l'imparfait du subjonctif. Ce choix de traduction lui permet d'éviter un syntagme nominal plus lourd que celui de l'original en position de sujet syntaxique, en d'autres termes, d'éviter une traduction du type de celle de Francis Ledoux. Une traduction littérale de la base oblige effectivement à un étoffement, dont le poids est certainement pour quelque chose dans la suppression du nom propre « Mr. Gamfield » par Francis Ledoux. Dans la mesure où « les évaluations les plus optimistes de ses finances/ressources » est peu idiomatique, l'ajout des termes « l'état de » s'impose, alourdissant d'avantage encore l'aboutissement par rapport à la base.

Mr. Gamfield's most sanguine estimate of his finances could not raise them within full five pounds of the desired amount; (chap. III)	
Monod	Ledoux
Quel que fût l'optimisme de M. Gamfield dans l'évaluation de ses ressources, il n'arrivait pas à réduire à moins de cinq livres entières l'écart entre elles et la somme requise ; (85)	Les évaluations les plus optimistes de l'état de ses finances n'arrivaient pas – il y manquait toujours bien cinq livres – à les élever jusqu'à la somme voulue. (40)

Sylvère Monod applique la même « recette » pour cet autre syntagme, pour lequel Francis Ledoux propose, lui, une traduction littérale dans un français assez douteux. Les ajustements mis en place consistent, d'une part, à recourir à un syntagme attributif dans lequel entre la nominalisation « possession », d'autre part, à utiliser l'imparfait du subjonctif.

It was fortunate that the possession of money occasioned him so much employment next day in the way of eating and drinking. (chap. XXXIX)	
Monod	Ledoux
Il fut heureux pour elle qu'il se trouvât en possession d'une somme d'argent ; car cela lui fournit de l'occupation pour la journée du lendemain, qu'il passa à manger et à boire [...] (351)	Fort heureusement pour elle, la possession de cet argent fournit le lendemain tant d'occupation au bandit en fait de manger et de boire [...] (371)

Dans d'autres cas, la nominalisation cède totalement la place à une construction verbale dans le texte d'arrivée. Dans l'exemple ci-dessous, Sylvère Monod préfère recatégoriser le nom déverbal « embellishment » en forme verbale. Ce choix préserve la langue d'arrivée d'une formulation littérale peu heureuse, telle « pour l'ornement de la table ». Francis Ledoux, lui, conçoit les choses autrement, et s'évertue à traduire littéralement le syntagme en procédant tout de même à un étoffement afin de rendre sa traduction acceptable ; cependant le résultat est loin d'être convaincant.

In the morning, Oliver would be a-foot by six o'clock, roaming the fields, plundering the hedges [...] for nosegays of wild flowers [...] which it took great care and consideration to arrange, to the best advantage, for the embellishment of the breakfast-table . (chap. XXXII)	
Monod	Ledoux
Le matin, Olivier était debout à six heures, parcourant les champs et pillant les haies [...] pour rassembler des bouquets de fleurs	Le matin, l'enfant était sur pied dès six heures ; il courait les champs et dépouillait les haies [...] pour revenir chargé de fleurs

In the morning, Oliver would be a-foot by six o'clock, roaming the fields, plundering the hedges [...] for nosegays of wild flowers [...] which it took great care and consideration to arrange, to the best advantage, for the embellishment of the breakfast-table . (chap. XXXII)	
Monod	Ledoux
sauvages [...] ; et il lui fallait beaucoup de soin et de réflexion pour les disposer de la façon la plus avantageuse afin d' en décorer la table du déjeuner . (441)	sauvages [...] ; il déployait ensuite tous ses soins et toute sa réflexion à les arranger pour le plus grand ornement de la table du petit déjeuner . (303)

Les syntagmes denses en nominal exigeront des concessions linguistiques de ce type pour bien fonctionner dans la langue d'arrivée, ainsi que d'autres ajustements plus spécifiques.

3.3.1.2.2 *Syntagmes denses en nominal*

Les traducteurs vont parfois se fixer des limites dans la reproduction de la densité nominale, selon ce qu'il est « souhaitable » de faire en français. En effet, comme nous l'avons souligné, la concentration nominale que garantissent les prépositions est typique de la langue anglaise, et non de l'auteur, même s'il sait en tirer parti. Cette spécificité linguistique doit être prise en compte par le traducteur : « [...] souvent les SP constituants de SN tendent à donner des configurations trop compactes pour être calquées en français, l'aération de la construction à l'aide d'un verbe (étouffement ou recatégorisation) est vivement souhaitable [...] » (Ballard, Versus 2, 151-52, cns). Dans la prose dickensienne, le défi pour le traducteur est donc d'arriver à faire la part belle au style nominal de l'auteur, tout en veillant à ne pas surcharger le texte d'arrivée de constructions plus typiquement anglaises, ce qui équivaldrait à sur-traduire le texte de départ. Cependant, nous sommes ici dans le domaine du « souhaitable », et non du nécessaire, ce qui va expliquer l'inconsistance des choix de traduction. Avant de nous attacher à mettre ce phénomène en lumière, présentons deux occurrences denses en nominal dont la lourdeur stylistique est conservée par les deux traducteurs dans le texte d'arrivée.

A Des occurrences denses en nominal dont la lourdeur stylistique subsiste dans le texte d'arrivée

Les deux occurrences ci-dessous ont comme point commun de correspondre à la coordination de deux syntagmes nominaux complexes. Elles seront présentées selon un ordre croissant de lourdeur syntaxique. Les deux traducteurs préservent cette lourdeur stylistique dans le texte d'arrivée. L'effet est assez réussi dans le premier cas, peut-être moins dans le second.

La première occurrence, « equanimity of demeanour and full command of nerve », suit le schéma syntaxique suivant : ([N1 OF N2] AND [N1 OF N2]). La construction est dense en nominal, du fait de la coordination, mais chaque syntagme coordonné présente une construction non saturée en nominal, donc non problématique en français. Nous notons une traduction à l'identique de la structure coordonnée et de la complémentation de chaque noyau nominal par un syntagme prépositionnel : ([N1 du/de N2] ET [N1 des N2]). La densité nominale reste intacte dans les aboutissements comptant quatre substantifs et un adjectif. La seule différence notable, en termes de vocabulaire, est l'utilisation d'un terme d'un registre différent selon les traducteurs. Le substantif utilisé par Sylvère Monod (« équanimité ») est d'un niveau de langue plus élevé que celui utilisé par Francis Ledoux (« égalité »). Toutefois, dans les deux cas, l'effet pompeux de l'original est reproduit.

Oliver accompanied his master in most of his adult expeditions too, in order that he might acquire that equanimity of demeanour and full command of nerve which was essential to a finished undertaker. (chap. VI)	
Monod	Ledoux
Olivier accompagna en outre son maître dans la plupart de ses expéditions adultes, afin d'acquérir cette équanimité du comportement et cette absolue maîtrise des nerfs qui sont indispensables à la perfection dans les pompes funèbres. (124)	Il accompagnait en outre son maître dans la plupart des expéditions auprès des morts adultes, afin d'acquérir cette égalité de comportement et cette pleine maîtrise des nerfs indispensables à un entrepreneur des pompes funèbres accompli. (69)

Dans l'exemple suivant, la première coordonnée est déjà plus lourde en nominal. Cette occurrence suit le schéma syntaxique ([N1 OF N2 's N3] AND [N1 OF N2]). En plus de cinq substantifs, dont un nom verbal (« closing »), elle compte quatre adjectifs, dont deux adjectifs composés, et une majorité de termes polysyllabiques. La lourdeur de cette occurrence est accrue du fait de sa fonction syntaxique de sujet ; la place de sujet grammatical est plutôt instanciée par un syntagme syntaxiquement léger. Comme dans l'exemple précédent, les traducteurs veillent à conserver une structure similaire (dans la limite des possibilités de la langue en ce qui concerne le génitif) et une concentration nominale maximale. Les syntagmes coordonnés du texte d'arrivée comptent cinq noms et trois adjectifs, avec un adverbe en plus pour Sylvère Monod. Les termes choisis, « contraction inusitée » pour Sylvère Monod, et « contraction particulière », ainsi que « demi-fermeture », pour Francis Ledoux garantissent une lourdeur lexicale importante dans le texte d'arrivée.

Now, whether a peculiar contraction of the Jew's red eye-brows, and a half closing of his deeply-set eyes , warned Miss Nancy that she was disposed to be too communicative, is not a matter of much importance. (chap. XV)	
Monod	Ledoux
La question de savoir si une contraction inusitée des sourcils roux du Juif et une demi-fermeture de ses yeux très enfoncés avertirent Mlle Nancy qu'elle inclinait à être trop communicative n'est pas de première importance. (230)	Qu'une contraction particulière des sourcils roux du Juif, accompagnée de la demi-fermeture de ses yeux enfoncés , ait averti M ^{lle} Nancy qu'elle était sur le point d'être trop communicative, n'importe guère. (148)

Mais, de par les différences de fonctionnement entre les deux langues, dans ce dernier cas de figure, nous pouvons nous demander si la lourdeur stylistique n'est pas plus marquée dans les traductions que dans le texte de départ. D'une part, quand l'anglais utilise deux formes différentes pour l'expansion du nom dans « a contraction of the Jew's red eye-brows », le français n'a à sa disposition que deux signifiants proches et redondants (avec « des sourcils roux du Juif ») donc plus lourds stylistiquement ; d'autre part, le nom verbal « fermeture » est nécessairement plus lourd que le nom verbal « closing », sachant que les nominalisations en -ING sont beaucoup plus fréquentes en anglais que les nominalisations en -TURE en français. Certaines différences fondamentales entre les deux langues vont donc appeler des ajustements, pour éviter de produire des syntagmes nominaux denses encore plus lourds que ceux du texte de départ. Cependant, les deux traducteurs ne feront pas toujours bien la part des choses.

B Conciliations occasionnelles entre style nominal et spécificités de la langue d'arrivée

Les traducteurs ne sauront pas toujours adapter¹⁸⁵ leur traduction aux exigences de la langue d'arrivée, comme les exemples suivants seront destinés à le montrer. Pour chacun d'eux, un des traducteurs seulement prend le recul nécessaire avec le texte de

¹⁸⁵ Un exemple judicieux d'adaptation mis en place par les deux traducteurs est leur « aération » du syntagme nominal complexe « strong confirmatory evidence of the justice of the Jew's supposition » par une forme verbale. Nous avons dû limiter le nombre d'occurrences complexes analysées de façon exhaustive ; voilà pourquoi ce syntagme n'apparaît pas dans les échantillons présentés au cours du développement. Voici l'extrait dont est issu l'occurrence en question : « Her disordered appearance, and a wholesale perfume of Geneva which pervaded the apartment, afforded **strong confirmatory evidence of the justice of the Jew's supposition**; » (chap. XXVI). Les traductions proposées : « Sa tenue désordonnée et les forts relents de genièvre qui envahissaient toute la pièce, **confirmaient par leur témoignage sans équivoque que l'hypothèse du juif était juste.** » (Monod 364) ; « Son aspect désordonné et l'odeur de genièvre qui régnait dans la pièce **témoignaient que le Juif avait dû deviner juste** ; » (Ledoux 246)

départ et « aère » la construction nominale. Mais, avant cela, présentons tout de même dans le détail une occurrence pour laquelle les deux traducteurs font tous les deux judicieusement cette démarche.

L'occurrence en question « great additional interest from his close observance of the game, and his attentive perusal of Mr. Chitling's hand », est constituée d'un véritable « chapelet » de syntagmes nominaux qui s'articulent autour de trois prépositions et d'une conjonction de coordination. Cette occurrence est structurée sur le schéma syntaxique suivant : (N1 FROM [(N1 OF N2) AND (N1 OF N2's N3)]). La saturation nominale est portée à son paroxysme avec, sur un total de quinze mots, sept noms et quatre adjectifs. Nous notons une tentative, de la part de Francis Ledoux, d'aérer la construction en recatégorisant le noyau nominal du syntagme en une forme adjectivale, mais, à vrai dire, il se trompe de cible. Sylvère Monod, lui, vise juste.

Nous allons mener l'étude de ces traductions en deux étapes, en analysant, tout d'abord, la traduction de « great additional interest », puis celle de l'expansion du noyau nominal « interest », c'est-à-dire les syntagmes nominaux coordonnés « his close observance of the game » et « his attentive perusal of Mr. Chitling's hand ». En ce qui concerne le premier syntagme « great additional interest », Sylvère Monod conserve une expression nominale en changeant le point de vue du texte de départ avec « un surcroît de séduction » ; Francis Ledoux, lui, allège la construction en recourant à une structure verbale : « était alors particulièrement intéressante ». Les stratégies s'inversent ensuite pour la traduction des syntagmes complexes coordonnés : de façon pertinente, Sylvère Monod opère une déconcentration nominale en étoffant les prépositions « of », présentes dans chaque coordonnée, par le biais de deux subordonnées, « [...] l'attention qu'il apportait à [...] », et « [...] l'examen [...] qu'il faisait subir à [...] », et parvient malgré cela à préserver un nombre important de substantifs, huit au total. Francis Ledoux s'évertue à maintenir, quant à lui, une concentration nominale calquée sur la structure anglaise du texte de départ. Et comme si le nombre de prépositions n'était pas suffisant, il étoffe la préposition « from » en locution prépositionnelle, « du fait de », ajoutant ainsi deux autres prépositions aux quatre déjà utilisées.¹⁸⁶

¹⁸⁶ La densité nominale de cette occurrence aurait pu être conservée avec une traduction combinant les choix de Sylvère Monod et de Francis Ledoux, ce qui aurait donné : « [...] se paraît d'un surcroît de séduction, du fait de son observation assidue de la partie et de sa lecture attentive du jeu de M. Chitling »

The countenance of the first-named gentleman, peculiarly intelligent at all times, acquired great additional interest from his close observance of the game, and his attentive perusal of Mr. Chitling's hand; (166)	
Monod	Ledoux
Le visage du dernier nommé de ces messieurs, remarquablement intellectuel en toutes circonstances, se paraît d'un surcroît de séduction, grâce à la vigilante attention qu'il apportait à la partie, et à l'examen minutieux qu'il faisait subir au jeu de M. Chitling. (chap. LI)	L'expression du premier nommé de ces messieurs, en tous temps fort éveillée, était alors particulièrement intéressante <u>du fait de</u> son observation assidue <u>de la partie et de sa</u> lecture attentive <u>du jeu de</u> M. Chitling. (231, cns)

Pour autant, parfois, ce sera Sylvère Monod qui manquera de discernement, comme c'est le cas ici lorsqu'il traduit le syntagme nominal « a momentary visitation of loss of self-possession » de façon littérale avec « des atteintes d'une perte de sang-froid » ; ce syntagme d'une lourdeur excessive par rapport au texte de départ à cause de la reproduction de la structure prépositionnelle, ne fait en plus pas vraiment sens en français. De son côté, Francis Ledoux évite ces deux maladresses en recatégorisant le substantif « visitation » en verbe, avec le participe passé « affecté ».

[...] even a beadle, acted upon a sudden and powerful impulse, may be afflicted with a momentary visitation of loss of self-possession, and forgetfulness of his personal dignity. (54)	
Monod	Ledoux
[...] un appariteur lui-même [...] mû par un élan impérieux et soudain, peut être passagèrement victime des atteintes d'une perte de sang-froid, et d'un oubli de sa dignité personnelle. (132)	[...] même un bedeau, s'il est mû par une impulsion soudaine et puissante, peut être momentanément affecté de perte de sang-froid et d'oubli de sa dignité personnelle. (75)

Le choix de traduction de Francis Ledoux qui vient d'être exposé, et qui tient pour une fois du compromis, est typique de la traduction d'Emile de Bédollière, dont la spécificité est effectivement très souvent de ménager le style nominal dickensien tout en préservant la langue d'arrivée.

3.3.1.3 Conservation d'une lourdeur stylistique moindre : le cas de la traduction d'Emile de La Bédollière

Les différents choix de traduction d'Emile de la Bédollière relèvent d'une stratégie intermédiaire entre les deux stratégies « extrêmes » déjà évoquées. Ce

traducteur conserve une lourdeur stylistique moindre par rapport aux traductions du XX^e siècle, mais bien plus importante que celle de la traduction d'Alfred Gérardin. Certes, comme ce dernier, il va parfois recatégoriser les nominalisations en formes verbales ; mais il recourra à cette stratégie de façon moins systématique. Il ne va pas être le dernier non plus à alléger certains syntagmes nominaux par le biais de suppressions. Cependant, il va plus généralement essayer de respecter le style nominal dickensien, en traduisant littéralement certaines locutions prépositionnelles et en respectant de façon éclairée les configurations syntaxique de l'original.

3.3.1.3.1 *Syntagmes nominaux peu denses en nominal*

Emile de la Bédollière ne va pas chercher, comme le fait Alfred Gérardin, à systématiquement recourir à une formulation verbale dans les passages comportant une nominalisation. S'il le fait ponctuellement, il veille tout de même à conserver une certaine part de la lourdeur stylistique du texte de départ. C'est ainsi que pour l'exemple suivant, même s'il opte pour une recatégorisation de l'adjectif nominalisé dans le texte de départ, il traduit la locution prépositionnelle « in point of » par une locution tout aussi lourde, « sous le rapport de ».

Dickens	La Bédollière
[...] there was a degree of deference in his deportment towards that young gentleman which seemed to indicate that he felt himself conscious of a slight inferiority in point of genius and professional acquirements. (chap. XVIII)	[...] cependant il y avait dans sa manière d'agir envers ce dernier une certaine déférence qui indiquait assez clairement qu'il se reconnaissait comme inférieur à lui sous le rapport du génie aussi bien que des ruses de leur profession. (110)

Dans le même ordre d'idées, pour le syntagme « premature suffocation », il verbalise la nominalisation du texte de départ, mais il met le verbe ainsi obtenu au subjonctif imparfait, forme certes verbale, mais qui est loin d'être des plus légères stylistiquement.

Dickens	La Bédollière
[...] which laugh, meeting the coffee he was drinking, and carrying it down some wrong channel, very nearly terminated in his premature suffocation. (chap. IX)	[...] il partit d'un nouvel éclat de rire; qui lui ayant fait avaler son café de travers, il s'en fallut de bien peu qu'il ne suffoquât. (53)

Très souvent, face aux nominalisations du texte de départ, il va tout de même veiller à conserver une forme nominale ; celle-ci pourra correspondre à une nominalisation, mais à la différence des traductions du XX^e siècle, généralement elle ne sera pas équivalente à celle du texte de départ. Par exemple, pour traduire le terme pompeux « flagellation », il opte pour un nom déverbal d'un niveau de langue un peu moins recherché que « flagellation », avec « corrections ». Et, s'il traduit fidèlement l'adjectif « parochial », en revanche, il ne reproduit pas la locution prépositionnelle « for purposes of », qu'il traduit par une préposition simple, « pour ».

Dickens	La Bédollière
[...] replied the beadle : adjusting the wax-end which was twisted round the bottom of his cane, for purposes of parochial flagellation. (chap. VII)	[...] répliqua l'autre ajustant un fouet qui s'adaptait au bout de sa canne et dont il se servait pour infliger des corrections paroissiales. (40)

Même dans le cas d'une adaptation très libre du texte de départ, il va veiller à conserver, dans une certaine mesure, le style nominal du texte de départ. C'est le cas dans le passage suivant où, malgré la reformulation, la nature nominale de la base reste intacte avec l'utilisation de la nominalisation « connaissances ».

Dickens	La Bédollière
Mr. Gamfield's most sanguine estimate of his finances could not raise them within full five pounds of the desired amount; (chap. III)	Malgré les connaissances étendues de M. Gamfield en arithmétique, il ne pouvait parvenir à réaliser cinq livre sterling (montant de sa dette). (18)

Le même constat de demi-mesure est de mise pour les syntagmes denses en nominal.

3.3.1.3.2. *Syntagmes nominaux denses*

A l'instar des traducteurs du XX^e siècle et à l'inverse d'Alfred Gérardin, Emile de la Bédollière préserve le style nominal dickensien, mais dans une moindre mesure seulement, puisque, comme ce dernier, il procède à des effacements qui affaiblissent cette densité. Les trois exemples proposés donneront une bonne idée de cette stratégie. Ils seront exposés selon un ordre d'allègement stylistique croissant.

Lorsqu'il traduit le syntagme dense « equanimity of demeanour and full command of nerve », il ne traduit pas l'adjectif « full », mais il conserve une construction syntaxique du même type que celle du texte de départ, avec deux substantifs post-déterminés par des compléments du nom, selon le schéma : ([N1 DE N2] ET [N1 SUR N2]). Par conséquent, en termes de syntaxe, même si l'aboutissement

se voit allégé d'un adjectif, il reste tout de même lourd, d'autant plus que les substantifs utilisés comptent pour la plupart d'entre eux au moins trois syllabes.

Dickens	La Bédollière
Oliver accompanied his master in most of his adult expeditions too, in order that he might acquire that equanimity of demeanour and full command of nerve which was essential to a finished undertaker. (chap. VI)	Olivier accompagnait aussi son maître dans la plupart de ses expéditions funèbres pour de grands corps, afin d'acquérir cette fermeté de caractère et cet ascendant sur sa sensibilité qui distingue le croquemort des autres classes de la société. (35)

Dans l'aboutissement suivant, « a momentary visitation of loss of self-possession, and forgetfulness of his personal dignity », c'est le noyau nominal d'un des deux syntagmes coordonnés qui est supprimé lors du processus de traduction. Malgré cela, la version proposée par Emile de la Bédollière conserve une densité nominale intéressante pour diverses raisons. Plus précisément, c'est la seconde coordonnée qui se voit allégée par la non-traduction du noyau nominal « forgetfulness » ; nous passons, dans le texte d'arrivée, avec « dignité personnelle », d'une structure comportant, dans le texte de départ (avec « forgetfulness of his personal dignity ») une post-modification du noyau nominal par un groupe prépositionnel, sur le schéma [N1 OF adj N2], à une structure sans complément du nom, où seul le modifieur adjectival est conservé, selon le schéma [N1 adj]. En dépit de cela, la densité de la première coordonnée est, elle, maintenue par une traduction assez fidèle (malgré la traduction de « self-possession » par « soi-même »), conservant une construction comparable à celle du texte de départ avec [N1 DE N2 DE N3]. D'autres éléments compensent l'allègement qui touche la seconde coordonnée : d'une part, la recatégorisation de la conjonction de coordination « and » en locution adverbiale « en même temps que » ; d'autre part, l'utilisation d'une nominalisation d'un niveau de langue recherché, « visitation » (une traduction littérale typique, par ailleurs, des traducteurs du XX^e siècle) ; or ce terme est inadéquat dans ce contexte, car il dénote la « venue d'une inspiration, d'une idée, ou d'un rêve [...] » (TLFi).

Dickens	La Bédollière
...] even a beadle, acted upon a sudden and powerful impulse, may be afflicted with a momentary visitation of loss of self-possession, and forgetfulness of his personal dignity . (chap. VII)	[...] un bedeau même peut être atteint d'une visitation momentanée de l'oubli de soi-même en même temps que de sa dignité personnelle . (39)

Même avec un allègement plus important encore de l'occurrence du texte de départ, comme cela va être le cas dans le passage suivant, la traduction proposée par Emile de La Bédollière reste assez souvent « convaincante » eu égard au style de l'original. L'occurrence en question, « a peculiar contraction of the Jew's red eye-brows, and a half closing of his deeply-set eyes », suit le schéma syntaxique ([N1 OF N2 's N3] AND [N1 OF N2]). Emile de La Bédollière omet de traduire l'adjectif « peculiar », présent dans le premier syntagme coordonné, ainsi que le substantif « a half-closing » et l'adjectif « deeply-set », présents dans le second syntagme coordonné. Ce dernier allègement structurel s'explique par la reformulation de ce groupe nominal : ainsi, le mouvement de la paupière du protagoniste, qui se ferme à demi dans le texte de départ, se transforme-t-il en un coup d'œil, dans le texte cible. Malgré ces modifications, il reste assez respectueux de la syntaxe originale, avec une structure (inversée) syntaxiquement lourde du type ([N1 DE N2 DE N3] ET [N1 DE N2]) ; en dépit de la perte de deux adjectifs sur les quatre présents dans le texte de départ, et de la reformulation effectuée, l'aboutissement compte encore quatre substantifs, et des termes polysyllabiques, tels « froncement » ou « significatif », qui alourdissent le syntagme nominal de façon significative.

Dickens	La Bédollière
Now, whether a peculiar contraction of the Jew's red eye-brows, and a half closing of his deeply-set eyes , warned Miss Nancy that she was disposed to be too communicative, is not a matter of much importance. (chap. XV)	Soit qu' un coup d'œil significatif et un froncement des sourcils rouges du juif avertirent Nancy qu'elle allait être trop communicative, c'est ce qu'il nous importe peu de savoir ; (87)

Dans les différents exemples exposés précédemment, le non-respect de la lourdeur syntaxique des syntagmes du texte de départ était le résultat d'un choix personnel du traducteur ; d'où les stratégies divergentes constatées. Dans les occurrences qui vont suivre, les différences de fonctionnement entre les langues contraignent tous les traducteurs à recourir à des opérations d'allègement.

3.3.2 Il est linguistiquement difficile de conserver la lourdeur stylistique initiale du syntagme nominal complexe

3.3.2.1 Analyse des contraintes linguistiques présidant à l'allègement des syntagmes

Les syntagmes reportés dans le tableau ci-dessous permettront de saisir certaines différences de fonctionnement entre les deux langues, agissant comme un obstacle à la reproduction du style dickensien. Dans la mesure où seuls les traducteurs du XX^e siècle mettent en place une stratégie visant à compenser la perte stylistique engendrée, nous concentrerons notre analyse sur leurs traductions et présenteront celles des traducteurs du siècle XIX^e siècle en note de bas de page, en même temps que les occurrences du texte de départ.

Nombre de mots	Syntagmes nominaux complexes du texte de départ
7	<i>The immediate reduction of Miss Nancy to reason</i> ¹⁸⁷
8	<i>the next interval of breathlessness on the part of his friend</i> ¹⁸⁸ <i>(he made) a melancholy feint of grasping his lantern with fierce determination</i> ¹⁸⁹
9	<i>a show of being very particular with a view to proceedings (to be had thereafter)</i> ¹⁹⁰ <i>(an opportunity was opened for) the lucrative disposal of some secret in the possession of his better half</i> ¹⁹¹

¹⁸⁷ « Mr. Sikes, thus mutely appealed to; and possibly feeling his personal pride and influence interested in **the immediate reduction of Miss Nancy to reason**; gave utterance to about a couple of score of curses and threats [...] » : « Sikes, ainsi interpellé, et pensant peut-être aussi qu'il y allait de son amour-propre à prouver l'ascendant qu'il avait sur Nancy **en ramenant celle-ci à la raison**, proféra cinq ou six jurons et autant de menaces [...] » (La Bédollière 96) ; « M. Sikes entendit ce muet appel, et, sentant peut-être son orgueil personnel et son influence intéressés à ce que Nancy **fut immédiatement réduite à la raison**, prononça au moins deux ou trois douzaines de malédictions et des menaces [...] » (Gérardin vol. 1, 218).

¹⁸⁸ « [...] inquired the Dodger; taking advantage of **the next interval of breathlessness on the part of his friend** to propound the question. » : « [...] demanda le matois, profitant pour cela **du moment où son ami, n'en pouvant plus, gardait le silence**. » (La Bédollière 72) ; « [...] demanda le Matois, profitant d'**un moment où Bates reprenait haleine**. » (Gérardin vol. 1, 158)

¹⁸⁹ « As Mr. Bumble spoke, he made **a melancholy feint of grasping his lantern with fierce determination**; » : Phrase supprimée (La Bédollière 228) ; « M. Bumble, en parlant ainsi, fit **le geste de brandir sa lanterne d'un air déterminé**. » (Gérardin vol. 2, 133)

¹⁹⁰ « At this point, the Dodger, with **a show of being very particular with a view to proceedings** to be had thereafter, desired the jailer to communicate 'the names of them two files as was on the bench.' » : « Ayant dit ces paroles **avec une volubilité extraordinaire**, il pria le geôlier de lui faire connaître le nom de ces deux vieux rococos (désignant les magistrats qui étaient au comptoir. » (La Bédollière 267) ; « En ce moment, le Matois demanda le nom des deux vieux grigous assis sur le banc, là-bas. » (Gérardin vol. 2, 233).

¹⁹¹ « But Mr. Bumble was cunning enough; and he at once saw that an opportunity was opened, for **the lucrative disposal of some secret in the possession of his better half**. » : « M. Bumble, qui était assez rusé, vit tout d'abord qu'il s'agissait d'**un secret dont la meilleure moitié de lui-même, c'est-à-dire son épouse, était dépositaire** [...] » (La Bédollière 224) ; « M. Bumble était assez

Il est des cas où, pour des raisons linguistiques, la densité nominale ne peut être reproduite totalement en français ; ainsi une recatégorisation de la forme nominale en forme verbale est nécessaire. Une même occurrence peut présenter plusieurs de ces contraintes, qui sont de deux natures différentes, d'ordre lexical ou syntaxique. Les occurrences ci-dessus vont être présentées à la lumière de ces deux types d'exigences liées à la langue d'arrivée.

3.3.2.1.1 *Contraintes lexicales*

Il peut ne pas exister d'équivalent nominal en langue cible du fait d'un « trou dérivationnel »¹⁹² (1) ; cet équivalent peut exister, mais ne pas entrer en collocation avec les termes auxquels il devra être associé dans la langue d'arrivée (2).

3.3.2.1.2 *Contraintes syntaxiques*

Le type de complémentation du verbe qui introduit l'occurrence nominale peut être de nature différente entre les deux langues (3) ; la forme nominale en question peut être spécifique à la langue de départ (4) ; la construction verbo-nominale dans laquelle le substantif entre en jeu peut n'avoir qu'un verbe simple comme correspondant, en français (5).

(1) « the immediate **reduction** of Miss Nancy to reason » : le nom déverbal « reduction » connaît comme équivalent français le terme « réduction ». Néanmoins, si les prédicats correspondants « to reduce to reason », et « réduire à la raison », fonctionnent parfaitement dans les deux langues, il n'en est pas de même pour les deux substantifs ; le substantif français « réduction » connaît une dérivation sémantique plus limitée que son équivalent anglais « reduction », ce qui explique que le syntagme nominal « la réduction à la raison » ne soit pas acceptable.

(2) « the next interval of **breathlessness** on the part of his friend » : l'équivalent de « breathlessness », « essoufflement », ne peut fonctionner comme dans le texte de départ en tant que complément de nom du substantif « interval » : *« intervalle/ moment/ pause d'essoufflement ». De ce fait, le traducteur est forcé d'étoffer la construction. Derrière cette structure compacte du texte de départ, il faut lire, en réalité, « an interval of silence, caused by breathlessness » ; il s'agit, d'ailleurs, de

malin et vit tout de suite que l'occasion s'offrait **de tirer un parti lucratif d'un secret que possédait sa chère moitié [...]** » (Gérardin vol. 1, 121).

¹⁹² Il s'agit, selon la terminologie de Michel Ballard, d'un équivalent littéral, mais qui ne dispose pas du même sens dans la langue de départ et dans la langue d'arrivée. (Ballard, *Versus* 2, 50)

l'étoffement proposé par un des traducteurs avec « l'intervalle de silence provoqué par l'essoufflement » (Ledoux 122).

(3) « **an opportunity was opened for the lucrative disposal** of... » : *« une occasion s'offrait/était offerte pour la... » ne fonctionne pas en français ; la collocation « an occasion was opened for... » est suivie d'une complémentation de nature nominale, tandis que la collocation française équivalente « une occasion s'offrait/était offerte » est, elle, plutôt suivie d'une complémentation infinitive : « une occasion s'offrait de faire... » ; ceci entraîne nécessairement une recatégorisation du complément nominal anglais, « the lucrative disposal », en syntagme verbal, en français.

(4) « with a show **of being** very particular [...] » : le substantif « show » connaît plusieurs équivalents, dont « manifestation », « démonstration », et « expression » ; seulement, pour ces substantifs, la complémentation du nom passe, en français, essentiellement par des substantifs (ex : « une démonstration d'amitié ») ; aucune forme de nature mixte, comme la nominalisation gérondive en anglais, avec « being », ne permet de conserver une structure similaire. Le traducteur n'a alors d'autre choix que de recatégoriser le substantif « show » en forme verbale, en recourant, par exemple, à un participe présent, avec « affectant/feignant de », ou « faisant montre de ».

(5) « **(he made) a melancholy feint** of grasping his lantern » : la construction à verbe support « to make a feint » n'a pas d'équivalent de même nature dans le texte cible ; la seule solution pour le traducteur est d'utiliser le verbe simple correspondant « feindre ».

Chaque syntagme nominal présente donc un nombre de contraintes variable, obligeant, selon le cas, à introduire une plus ou moins grande part de verbal dans le texte d'arrivée. Ces contraintes linguistiques ne constitueront pas un problème pour les traducteurs du XIX^e siècle, qui, à l'inverse de ceux du XX^e siècle, n'essaieront pas de « sauver ce qui peut encore l'être » du style dickensien, ou alors de compenser autrement l'allègement stylistique qui se produit. En un sens, cette verbalisation obligée de certaines formes nominales est bénéfique, puisqu'elle oblige les traducteurs du XX^e siècle à opérer une déconcentration nominale des syntagmes saturés à laquelle, sinon, ils n'auraient pas forcément spontanément recouru. Face à ces contraintes linguistiques, Sylvère Monod et Francis Ledoux ne vont pas s'avouer vaincus : ils vont recourir à différentes stratégies dans le but de reproduire la lourdeur stylistique qui était en jeu dans l'original, mais ce faisant, ils vont parfois tomber dans le piège de la sur-

traduction. Avant d'en venir à ce cas de figure, exposons les différentes stratégies mises en œuvre par ces traducteurs pour « pallier au mal ». Les plus récurrentes sont la maîtrise du « volume de verbal » introduit, la conservation d'une densité nominale ailleurs dans le syntagme, et, en dernier ressort, le recours à des formes linguistiques stylistiquement lourdes appartenant au domaine verbal. Comme nous allons le voir dans les exemples exposés, ces opérations se combinent souvent les unes aux autres lors du processus de traduction.

3.3.2.2 Stratégies de compensation face à l'allégement stylistique des syntagmes denses en nominal

Parmi les moyens retenus par les traducteurs pour préserver une lourdeur stylistique significative malgré la verbalisation, nous notons la conservation (ou la création) d'une densité nominale ailleurs dans le syntagme, ainsi que l'utilisation de propositions à forme non finie ; ils privilégieront, par exemple, les participiales aux propositions relatives correspondantes, du fait de leur plus grande concision, ce qui permet au verbal d'être moins apparent dans la traduction.

Selon ces deux principes, lors de sa traduction de « the next interval of breathlessness on the part of his friend », Francis Ledoux aboutit à un syntagme cible comprenant un nombre de substantifs identique au syntagme de départ, c'est-à-dire quatre au total. Le seul changement significatif l'est par rapport à la contrainte linguistique préalablement constatée, qui oblige le traducteur à étoffer « breathlessness » par le biais du syntagme nominal « silence provoqué par l'essoufflement ».

Dickens	Ledoux
[...] inquired the Dodger; taking advantage of the next interval of breathlessness¹⁹³ on the part of his friend to propound the question. (chap. XII)	[...] demanda le Renard, en prenant avantage pour poser sa question du premier intervalle de silence provoqué par l'essoufflement de son ami. (122)

L'utilisation d'une participiale, « détenu par », et la conservation d'une part de nominal par l'emploi d'une structure verbo-nominale, « de tirer un parti lucratif », pour traduire « for the lucrative disposal », permettent également à Francis Ledoux de produire un aboutissement dans l'esprit de la base.

¹⁹³ Les signifiants devant être verbalisés dans le texte d'arrivée seront soulignés dans les études de cas.

Dickens	Ledoux
But Mr. Bumble was cunning enough; and he at once saw that an opportunity was <u>opened, for the lucrative disposal of some secret in the possession of his better half.</u> (chap. XXXVII)	Mais M. Bumble fut assez malin pour voir immédiatement qu'une occasion s'offrait de tirer un parti lucratif d'un secret détenu par sa chère moitié. (347)

Sylvère Monod fait également le choix de maintenir cette prépondérance du nominal, selon les deux stratégies évoquées, dans sa traduction du syntagme « a show of being very particular with a view to proceedings » ; nous noterons qu'il parvient non seulement à conserver certaines constructions nominales déjà présentes dans la base, mais aussi à en ajouter par le biais du procédé de recatégorisation. Ainsi, malgré la verbalisation des deux signifiants « show » et « being », il réussit à maintenir une certaine concentration nominale dans le texte d'arrivée. Tout d'abord, il limite la part du verbal, d'une part, en utilisant la participiale « affectant (de) », plutôt que la relative correspondante « qui affectait de » ; d'autre part, en recatégorisant la proposition infinitive passive « to be had thereafter » qui complète « proceedings », en adjectif, avec « ultérieur ». En outre, il conserve la construction nominale, « with a view to proceedings », en traduisant littéralement le syntagme prépositionnel. Enfin, il fait s'accroître la densité nominale en recatégorisant en plus le prédicat adjectival « to be very particular » en une structure verbo-nominale « prendre des précautions ».

Dickens	Monod
At this point, the Dodger, with <u>a show of being very particular with a view to proceedings</u> to be had thereafter, desired the jailer to communicate 'the names of them two files as was on the bench.' (chap. XXXVIII)	Arrivé là, le Finaud, affectant de prendre de grandes précautions en vue des poursuites ultérieures , pria le gardien de lui communiquer « les noms des deux bonshommes du tribunal ». (593)

Une autre option possible pour conserver la lourdeur stylistique de la base est l'emploi de certains adverbes en -MENT. C'est la solution retenue par Sylvère Monod, en plus de l'utilisation d'une forme non finie, pour traduire le syntagme « the lucrative disposal of some secret in the possession of his better half ». Dans sa traduction, la part de verbal étant supérieure à la part de nominal, l'adverbe « avantagement », constitué de six syllabes, permet de maintenir un certain ton pompeux.

Dickens	Monod
But Mr. Bumble was cunning enough; and he at once saw that an opportunity was <u>opened</u> , for the lucrative disposal of some secret in the possession of his better half. (chap. XXXVII)	Mais M. Bumble ne manquait pas d'astuce ; et il vit tout de suite qu'une occasion était offerte de négocier avantageusement un secret détenu par sa tendre moitié. (500)

Lorsque la part du verbal ne peut être réduite, l'ultime moyen pour conserver une certaine lourdeur stylistique est l'utilisation de l'imparfait du subjonctif. La mise en regard des deux traductions, dont une seulement fait usage de cet outil, est assez éclairante à cet égard.

Mr. Sikes, thus mutely appealed to; and possibly feeling his personal pride and influence interested in the immediate reduction of Miss Nancy to reason; gave utterance to about a couple of score of curses and threats [...] (chap. XVI)	
Monod	Ledoux
M. Sikes, recevant cette supplication muette, comprenant peut-être aussi que pour sauvegarder son orgueil personnel et son influence il avait intérêt à réduire immédiatement Melle Nancy à la raison, émit quelques trente ou quarante jurons ou menaces [...] (245)	M. Sikes, à qui on faisait ainsi nettement appel et qui jugeait peut-être que sa fierté et son influence personnelles avaient intérêt à ce que M ^{lle} Nancy fût immédiatement rappelée à la raison, émit trois douzaines d'imprécations et de menaces [...] (159)

Malgré les contraintes linguistiques obligeant à verbaliser certaines formes nominales, les traducteurs, tentant, comme nous venons de le voir, de remédier à cette perte dans le texte d'arrivée, vont parfois proposer des traductions plus lourdes encore stylistiquement que l'original. C'est le cas notamment pour l'occurrence ci-dessous. Le point commun entre les deux aboutissements est la traduction littérale du syntagme prépositionnel « with fierce determination ». Pour le reste, les choix de traduction diffèrent, mais la critique qui peut être faite est la même : la lourdeur stylistique du texte d'arrivée est trop marquée par rapport au texte de départ. Pour ce qui est de Francis Ledoux, afin de compenser l'utilisation de formes verbales, il utilise un adverbe en -MENT, « mélancoliquement », ce qui est une compensation intéressante. Cependant, cet adverbe est suivi du participe présent « semblant » ; le tout, « mélancoliquement semblant » constitue une sur-translation du point de vue stylistique. En ce qui concerne Sylvère Monod, il arrive à maintenir une construction verbale pour traduire la construction à verbe support « to make a feint of » avec « faire

un effort dérisoire », qui fonctionne plutôt bien ; mais la suite de sa traduction, avec l'infinitive « pour feindre d'êtreindre », a le même effet néfaste.

As Mr. Bumble spoke, he <u>made a melancholy feint of grasping his lantern with fierce determination</u> ; and plainly showed, by the alarmed expression of every feature, that he did want a little rousing, and not a little, prior to making any very warlike demonstration: unless, indeed, against paupers, or other person or persons trained down for the purpose. (chap. XXXVIII)	
Monod	Ledoux
Tout en parlant, M. Bumble fit un effort dérisoire pour feindre d'êtreindre sa lanterne avec une farouche résolution ; et il fit voir par l'expression inquiète de tous les traits de son visage, qu'il avait besoin en effet d'être un peu poussé, et même poussé assez fort avant de se livrer à la moindre manifestation belliqueuse, à moins qu'elle ne dût se dérouler, à vrai dire, contre les indigents, ou contre tout autre personne (ou groupe de personnes) spécialement formée à cet usage. (509)	Tandis qu'il parlait, M. Bumble fit mélancoliquement semblant d'empoigner sa lanterne avec une résolution farouche , tout en laissant clairement voir, à l'expression craintive de chacun de ses traits, qu'il avait en effet besoin qu'on le mit en colère, et même assez fort, avant de se livrer à la moindre démonstration un tant soit peu belliqueuse, à moins que ce ne fut évidemment contre des indigents ou tout autre personne formée ou plutôt déformée à cet effet. (354)

La même critique peut être formulée à l'égard de la traduction de l'infinitive « to be had thereafter », qui complète le substantif « proceedings », par la relative « qu'il intenterait ultérieurement ». En effet, malgré la verbalisation des premiers éléments de la base, l'aboutissement préserve une certaine lourdeur stylistique du fait de la traduction littérale de la locution « with a view to proceedings » et de l'utilisation de l'adjectif trisyllabique « pointilleux ». La modification du verbe « intenter » par l'adverbe « ultérieurement », dont l'association est loin d'être harmonieuse d'un point de vue euphonique, était, par conséquent, loin d'être nécessaire.

Dickens	Ledoux
At this point, the Dodger, with <u>a show of being very particular with a view to proceedings</u> to be had thereafter, desired the jailer to communicate 'the names of them two files as was on the bench.' (chap. XXXVIII)	La-dessus, le Renard, feignant d'être fort pointilleux en vue du procès qu'il intenterait ultérieurement, pria le gardien de lui communiquer « le nom de ces deux grinches qu'étaient la-bas au banc des magistrats. (416)

Conclusion

Lorsqu'il est possible de reproduire le style nominal dickensien, les traductions du XX^e siècle, tout comme celle d'Emile de La Bédollière, présentent quelques faiblesses : dans le cas des premières, Sylvère Monod et Francis Ledoux ne parviennent pas toujours à trouver le juste équilibre entre le style de l'auteur et les spécificités de la langue d'arrivée ; Emile de la Bédollière, lui, pressent ces difficultés, mais les résout parfois par des moyens contestables d'un point de vue éthique ; en effet, il n'hésite pas à effacer des termes ou à reformuler certaines phrases. Dans la perspective d'une adaptation, toutefois, ses choix fonctionnent plutôt bien au regard du trait de style concerné. Quant à Alfred Gérardin, s'il conserve généralement un niveau de langue élevé, il impose un autre style à l'œuvre. En affaiblissant la densité nominale à l'échelle du roman, mais aussi à l'échelle des syntagmes nominaux eux-mêmes, il produit un texte plus concret¹⁹⁴ que le texte original. Or, ce côté abstrait de l'expression est justement un élément typique des discours pompeux que l'auteur cherche à discréditer ; c'est, en outre, un des ressorts de l'humour. C'est, par conséquent, la vocation ironique et comique du texte qui est mise à mal par cette stratégie de non-respect du style nominal.

Ce chapitre nous a permis de mettre en évidence certains points de convergence dans les choix traductifs de trois des traducteurs du corpus, dans un mouvement vers le texte de départ. Le chapitre suivant, traitant de la ponctuation dickensienne, rendra compte d'un même mouvement de convergence, mais cette fois-ci, celui caractérisera les quatre traductions, et le mouvement sera un mouvement contraire de non-fidélité.

¹⁹⁴ Antoine Berman traite de cette force anti-traductive qui amène le traducteur à « déformer » le texte en utilisant une forme différente de celle du texte de départ. Yves Bonnefoy a par exemple constaté une tendance des traducteurs de Shakespeare à remplacer les formes verbales du texte original par des formes nominales ; la conséquence est, à l'inverse, la création d'une version de l'œuvre plus abstraite que ce qu'elle n'est en réalité. (qtd. in Berman 54)

Chapitre 4 : **Ponctuation et théâtralité dans *Oliver Twist* :** **coup de théâtre en traduction**

Introduction

La théâtralité est un motif récurrent de l'écriture dickensienne que les critiques se sont attachés à mettre en relief¹⁹⁵. Cette théâtralité, que Deborah Vlock nomme « the theatrical spirit of the text », serait, en quelque sorte, en « dormance » dans la prose dickensienne, et n'attendrait que le souffle vital d'une lecture à haute voix pour se libérer : « Surely, his own public readings were prompted at least in part by a desire [...] to harness the powerful theatrical impulses in his texts [...] » (Vlock 61). Cette dimension théâtrale a, pour ainsi dire, « appelé » les adaptations, qui ont suivi de près, voire qui ont précédé, la publication en feuilletons des textes dickensiens : « All the early novels were dramatized immediately, often in pirated form, and sometimes before serialization of the book was even complete. » (Petrie 185) Cette caractéristique essentielle de la prose dickensienne s'ancrait, plus généralement, dans une tradition victorienne de lecture orale des textes : « The writing style of Dickens' large body of work was influenced by the Victorian practice of reading aloud, an activity of the period that the writer himself indulged in both privately and publicly. Dickens was aware of the way his works were “orally consumed”. » (Lai-Ming 186)

Les signes de ponctuation¹⁹⁶ constituent un des principaux ressorts de la théâtralité dans *Oliver Twist*, d'où la nécessité de leur prise en compte en traduction et en traductologie. La ponctuation s'avère, pour Dickens, un instrument efficace pour figurer le potentiel oral du texte écrit, à la fois dans le discours du narrateur et dans celui des personnages. Ces éléments graphiques que sont la ponctuation de phrase et de mots¹⁹⁷, ainsi que les différents caractères typographiques, fonctionnent, en quelque

¹⁹⁵ Nous pensons ici particulièrement à deux ouvrages précis; le premier, d'Annie Sadrin : *Dickens ou le roman-théâtre* ; le second, de Deborah Vlock : *Dickens, Novel Reading, and the Victorian Popular Theatre*.

¹⁹⁶ Nous adopterons une définition « large » de la ponctuation, similaire à celle proposée par Nina Catach (21). Ainsi, en plus de la « dizaine d'éléments graphiques surajoutés au texte : virgule, point-virgule, points (final, d'exclamation, d'interrogation, de suspension) [...] deux-points, guillemets, tirets, parenthèses, crochets) », nous ajouterons également « la ponctuation de mots (blanc de mot, apostrophe, trait d'union, signe de division) [...], l'usage des majuscules et en partie des capitales, et certaines alternances classiques des caractères typographiques. »

¹⁹⁷ Nous reprenons ici le classement établi par Nina Catach (19), entre la ponctuation de « phrases », et la ponctuation de « mots ». Toutefois, nous adapterons ce classement au système anglais, et nous apporterons une distinction supplémentaire en nous inspirant de l'article de Paul Bruthiaux *The Rise and Fall of the Semicolon*, entre les signes dits « majeurs » et les signes dits « mineurs ». Ainsi, la

sorte, comme des artifices, qui, dans les coulisses du texte, suppléent l'information alphabétique pour permettre de mettre en scène cette autre lecture possible du texte, en accord avec la tradition orale. Ces signes constitueront autant d'indices précieux sur la mise en scène et la « mise en bouche » de l'œuvre lors d'une « lecture-représentation ».

Nous démontrerons que cette théâtralité de la prose dickensienne reposant sur la ponctuation va se déliter dans les traductions du corpus, où un mouvement inverse de « déthéâtralisation » va se substituer à celui mis en place par l'auteur. Plusieurs forces anti-traductives mèneront à ce résultat ; certaines seront des contraintes culturelles et linguistiques, auxquelles les traducteurs pourront difficilement échapper, d'autres seront plus personnelles, et donc d'autant plus « maîtrisables ».

Avant d'entreprendre l'étude de la ponctuation dans *Oliver Twist* et de sa traduction, il sera nécessaire de mieux cerner son fonctionnement général dans les deux langues étudiées, selon les siècles en jeu. En effet, il est loin d'être aisé de démêler l'écheveau de ce qui constituait la « norme » en ponctuation à l'époque victorienne, car les règles, l'usage et la vocation même du système de ponctuation ont évolué au cours des siècles. Cette étape, si fastidieuse soit-elle, s'avèrera néanmoins primordiale pour évaluer avec justesse les choix de ponctuation de l'auteur dans *Oliver Twist* par rapport aux conventions¹⁹⁸. Il sera également important de mener une étude contrastive des deux systèmes de ponctuation, anglais et français, afin de déterminer les points de divergence susceptibles d'avoir orienté les choix des traducteurs.

4.1. La ponctuation : considérations générales

4.1.1 Étude contrastive entre les deux systèmes de ponctuation anglais et français

Deux points de vue s'opposent concernant ces deux systèmes. Certains critiques, dans une vision quelque peu idéaliste, ont mis l'accent sur le caractère universel de la ponctuation : « Basée sur la logique, elle [la ponctuation] est universelle, c'est-à-dire pour les idiomes de tous les temps et de tous les pays, s'appliquant sans aucune différence au grec, au latin, à l'italien, à l'espagnol, à l'anglais, à l'allemand

ponctuation de phrase comprendra ce que nous appellerons les signes « majeurs » (la virgule et le point) et les signes « mineurs » (le point-virgule, le deux-points et le tiret) ainsi que les parenthèses, d'un fonctionnement un peu différent ; la ponctuation de mots, quant à elle, comprendra le blanc de mot, l'apostrophe et le trait d'union.

¹⁹⁸ C'est, selon nous, une erreur commise par le critique Miyata Masanori (3). En fondant son analyse de la ponctuation dickensienne sur l'anglais standard contemporain, il prend le risque d'aboutir à des conclusions erronées.

comme au français. » (qtd. in Lorenceau « La ponctuation au XIX^e siècle » 52). D'autres critiques, dans une vision, à l'inverse, plutôt pessimiste, ont souligné l'incommensurabilité des deux systèmes : « Le véritable caractère de la ponctuation se dégage du fait qu'elle varie d'une langue à l'autre ; on voit là combien elle est liée au génie propre de chaque langue. » (Doppagne 38) L'analyse de Nina Catach, de par son caractère nuancé, permet de réconcilier ces deux approches : « On peut dire en fait, comme pour les langues, que les lignes générales de la ponctuation sont universelles [...] même si les usages précis, passés et présents sont multiples » (*La ponctuation : Histoire et système* 36). Et effectivement, nous allons voir que les fonctions principales des ponctèmes, ainsi que leur changement de vocation en diachronie, vont se recouper dans les deux langues, tout comme les contraintes éditoriales auxquelles la ponctuation sera soumise. Si les points de convergence sont nombreux dans les grandes lignes, nous noterons quelques divergences dans les usages de certains ponctèmes. Ce qui va être dit dans cette section concernera plus généralement la ponctuation de phrase, et ne vaudra donc que pour une partie des signes de ponctuation impliqués dans la théâtralisation de l'œuvre ; la raison en est que la ponctuation de mots, comme l'usage de caractères typographiques, restent un aspect marginal de la ponctuation. Dans le premier cas, l'usage du ponctème est fixé par la langue ; dans le second cas, le système est considéré par les théoriciens comme périphérique car relevant du domaine de l'édition, ce qui n'est pas la cible des traités sur la ponctuation.

Nous présenterons, dans un premier temps, les principales valeurs ou fonctions des signes de ponctuation, puis, dans un second temps, l'évolution de la vocation de la ponctuation en diachronie, et nous terminerons par les règles et les contraintes régissant l'utilisation des systèmes de ponctuation.

4.1.1.1 Principales fonctions des signes de ponctuation

D'un point de vue qualitatif, dans les deux langues étudiées, la ponctuation se voit généralement assigner deux valeurs, ou fonctions, fondamentales : une valeur « syntaxique » et une valeur « prosodique », ou « rhétorique ». À ces deux valeurs, Nina Catach en ajoute une troisième, « sémantique », souvent négligée, ou plutôt éclipsée sous le chapeau général de valeur « syntaxique » (« La ponctuation » 17) ; nous y reviendrons.

Les deux valeurs les plus mises en exergue par les critiques ne sont pas exclusives, et vont, bien au contraire, souvent de pair : « To attempt a rigid dichotomy of rhetorical and grammatical uses of the comma would be crassly stupid : and this condemnation applies to punctuation in general. » (Partridge 14) Chacune de ces deux fonctions correspond à un éclairage différent, mais complémentaire d'un même

énoncé, ce que Paul Bruthiaux (9) résume ainsi : « [...] punctuation is simultaneously given a prosodic function, that is, the marking of the intonational contours that might accompany a reading aloud of the text, and a syntactic function, or the clarification of relationships between independent and dependent clauses. » Ce double rôle de marqueur syntaxique et pausal « endossé » par le signe de ponctuation se retrouve dans un commentaire sur l'art de la ponctuation anglaise du XVIII^e siècle :

The art of punctuation is [...] of the utmost importance in reading; as a clear, easy, natural modulation of the voice depends, in a great measure, on the pauses, or the art of dividing compounded sentences in proper places. (Robertson, Préface)

Nina Catach, de son côté, reprend les deux fonctions majeures « syntaxique » et « rhétorique » des signes de ponctuation, et dégage une valeur supplémentaire, relative au lien sémantique qui unit le ponctème aux unités orthographiques, ce qui donne, au final, trois types de fonctions pour un même ponctème :

4. *organisation syntaxique : union et séparation des parties du discours, à tous les niveaux (jonction et disjonction, inclusion et exclusion, dépendance et indépendance, distinction et hiérarchisation des plans du discours) ;*

5. *correspondance avec l'oral : indication des pauses, du rythme, de la ligne mélodique, de l'intonation, de ce que l'on appelle en bref le « suprasegmental », tous phénomènes qui, notons-le, ne sont pas marqués à l'écrit par ailleurs, et qui peuvent être appelés à juste titre « la troisième articulation du langage » [...];*

6. *supplément sémantique : ce supplément peut être redondant ou non par rapport à l'information alphabétique, compléter ou suppléer les unités de première articulation, morphématiques, lexicales ou syntaxiques. (« La ponctuation » 17)*

Généralement, donc, lors de l'utilisation d'un signe de ponctuation, il existera un équilibre entre ses trois fonctions. Or, la théâtralisation du texte, telle qu'elle est mise en scène par Dickens, va bouleverser cet équilibre : la valeur rhétorique de la ponctuation sera clairement privilégiée au détriment des deux autres. Ce choix se traduira concrètement par l'utilisation des ponctèmes dans des configurations syntaxiques ou sémantico-logiques non prévues par l'usage (l'emploi du deux-points avant un pronom relatif ou avant une conjonction dénotant une valeur logique semblable à la sienne en sont des exemples probants). En opérant de la sorte, l'auteur va, pour ainsi dire, renouer avec une tradition archaïque : en Angleterre, jusqu'au XVIII^e siècle, la vocation première de la ponctuation était d'être rhétorique.

4.1.1.2 Evolution diachronique de la fonction des ponctèmes dans les deux langues

Les critiques s'accordent à dire que la part de l'une et de l'autre des deux valeurs fondamentales de la ponctuation a globalement évolué en diachronie dans les deux langues. Deux grandes tendances sont repérables : d'une part, d'un point de vue qualitatif, la fonction syntaxique des signes de ponctuation a progressivement pris le pas sur leur fonction rhétorique, d'autre part, d'un point de vue quantitatif, la densité de la ponctuation s'est amoindrie. Ces deux mouvements sont solidaires l'un de l'autre, le premier processus conditionnant très logiquement le second¹⁹⁹.

Eric Partidge (6) résume cette évolution et retient la fin du XVII^e siècle comme date charnière : « There have been two systems of punctuation: the rhetorical or dramatic or elocutionary, seen at its height in Elizabethan and Jacobean plays, but after the 17th century very rarely used; and the grammatical or constructional or logical, which has always predominated in prose and has predominated in verse since ca. 1660. » Annette Lorenceau dégage à peu près la même évolution en ce qui concerne la ponctuation française, si ce n'est le moment pivot du changement, qu'elle identifie comme le XIX^e siècle : « On a donc abandonné au XIX^e siècle une conception orale de la ponctuation pour adopter une conception purement grammaticale et syntaxique ; ce qui compte avant tout c'est l'analyse grammaticale. » (« La ponctuation au XIX^e siècle » 51) Elle précise son propos dans un autre article portant sur la ponctuation moderne :

La ponctuation étant essentiellement d'ordre syntaxique, il nous sera nécessaire d'en ramener chaque fonction à telle ou telle partie de la syntaxe [...] Une unité syntaxique doit être comprise comme associant à la fois une suite de mots (aspect constructif), un message (aspect actuel), une substance et une forme intonative (mélodie expressive et aspect intonatif) et un sens (contenu du message, résultant de l'ensemble des données précédentes). La ponctuation tient dignement son rôle à ces différents niveaux de la syntaxe. (« La ponctuation chez les écrivains d'aujourd'hui » 48).

Ces considérations appellent deux remarques. Tout d'abord, il convient de nuancer l'idée que Dickens renoue avec « la » tradition, puisque la ponctuation « rhétorique » correspondrait à une pratique plus particulièrement caractéristique de l'écriture dramatique. En ce sens, le système de ponctuation dans *Oliver Twist* se situe à mi-chemin entre tradition et innovation. La seconde remarque qui s'impose concerne l'évolution de la vocation de la ponctuation et la source de difficulté que cette

¹⁹⁹ « Plus l'énoncé écrit est proche de l'oral, soit parce qu'il prétend le refléter, soit parce que sa fin première, et paradoxale, est d'être oralisé, plus les ponctèmes de même nature tendront à se multiplier [...] » (Demanuelli 21)

progression représente en traduction : le traducteur français d'*Oliver Twist*, qu'il traduise au XIX^e ou au XX^e siècle, se voit confronté à un système de ponctuation qui n'a plus cours au moment où il opère.

4.1.1.3 Règles et contraintes régulant l'usage de la ponctuation

4.1.1.3.1 Règles prescriptives et pratiques individuelles

Les règles de ponctuation sont consignées dans des traités, dont la plupart ont été rédigés par des grammairiens, des imprimeurs, ou des universitaires. Nous utiliserons certains d'entre eux pour rappeler les règles en usage en Angleterre et en France au XIX^e siècle et au XX^e siècle. Ces règles nous permettront ensuite de mettre en perspective les choix des traducteurs par rapport aux choix dickensiens. Comme ouvrages anglais de référence au XIX^e siècle, nous utiliserons *The Principles of English Punctuation*, de George Smallfield, réédité plusieurs fois au cours du siècle, ainsi que *The Difficulties of English Grammar and Punctuation Removed* de John Davidson. Comme ouvrages de référence français à la même époque, nous emploierons le *Traité de la ponctuation* de E. A. Lequien, également réédité à plusieurs reprises au cours du XIX^e siècle. En ce qui concerne les ouvrages faisant autorité en France au XX^e siècle, nous aurons principalement recours à *Points de repère : approche interlinguistique de la ponctuation français-anglais*, de Claude Demanuelli, *Traité de la ponctuation française*, de Jacques Drillon, et *La Bonne Ponctuation: Clarté, efficacité et précision de l'écrit*, d'Albert Doppagne. Les recoupements effectués entre les différents ouvrages permettront de dégager ce qui correspond à la norme ponctuationnelle par rapport à ce qui est plutôt de l'ordre de la pratique.

Annette Lorenceau nous met en garde, en effet, vis-à-vis de certains traités, dont celui d'Albert Doppagne, qui souffrent, selon elle, d'un certain manque de rigueur : « Ces traités ne sont pas très satisfaisants et n'atteignent guère leur objectif, qui est de donner des règles que peut appliquer le scripteur [...] C'est plutôt une description des signes (souvent accompagnée de si multiples emplois et exceptions que la règle se dissout. » (« La ponctuation au XIX^e siècle » 55) Par conséquent, une certaine confusion règne parfois parmi les exemples donnés dans ces traités entre ce qui constitue la règle stricte et la pratique ; et il n'est pas toujours chose aisée, pour le lecteur, de dégager, dans les exemples donnés, ce qui ressortit à l'un ou à l'autre. Nous verrons qu'un des traducteurs du XX^e siècle du corpus tirera parfois profit de ce flou pour proposer une ponctuation parfois aussi ambitieuse que celle de l'original, mais « acceptable » selon ces traités.

Avant d'aborder les contraintes d'emploi spécifiques à chaque ponctème telles qu'elles sont définies dans les traités, examinons un autre type d'exigences, en lien direct avec celles-ci, et pesant indirectement sur les auteurs, et donc sur les traducteurs et leur production : les exigences éditoriales.

4.1.1.3.2 Contraintes éditoriales

En tant qu'auteurs, les quatre traducteurs du corpus se trouvent dans une situation à peu près similaire à celle de l'auteur d'*Oliver Twist*, en ce sens que l'œuvre qu'ils produiront devra passer sous les fourches caudines de l'édition. Et cette étape peut s'avérer assez « castratrice » pour un système de ponctuation qui n'obéirait pas aux normes. *Oliver Twist* connaîtra ce sort : « Dickens's introduction of a new and elaborate system of rhetorical punctuation [...] is then progressively eroded by his printers. » (Tillotson xxxi)

Les contraintes éditoriales, qui s'appuient sur un usage « syntaxique » de la ponctuation, constituent donc un obstacle de taille pour les pratiques individuelles et pour la reproduction du système de ponctuation dickensien en traduction. La situation au XIX^e siècle, telle qu'elle est décrite par Jacques Drillon, présente le typographe et l'auteur comme deux adversaires d'un duel dont le premier sort inexorablement vainqueur :

*Dans ce siècle gonflé de révolte s'épanouit la ponctuation académique. **La lutte entre les typographes et les auteurs tourna presque toujours à l'avantage des premiers.** Cela se comprend : ils sont en bout de chaîne, et gardent le mot de la fin. Ils ont d'ailleurs la ferme conviction d'être les garants de la clarté, et l'un d'entre eux écrit : « La ponctuation a une part trop importante à la clarté de notre langue, comme de toutes les langues d'ailleurs, pour l'abandonner aux caprices des écrivains qui, pour la plupart, n'y entendent pas grand-chose. » (Drillon 38, cns)*

Les choses auraient effectivement pu évoluer avec les « perspectives nouvelles » ouvertes par les écrivains du XX^e siècle :

Nous voilà bien loin de la grammaire, de la syntaxe, des règles. Respiration, rythme, cadence, temps, ton, mélodie, musique, souffle, serpentement, ruissellement, mouvements, gestes, intonations, silence, style, voilà les mots qui reviennent sous la plume des écrivains. Plus proches de la tradition orale du XVIII^e siècle que des contraintes grammaticales que voulaient imposer les imprimeurs du XIX^e siècle, les écrivains du XX^e siècle nous ouvrent des

perspectives très nouvelles – et inattendues – sur la ponctuation, phénomène qui reste mineur pour les grammairiens et les linguistes. (Catach, « La ponctuation » 97)

Même s'il semblerait effectivement qu'un vent de liberté ait soufflé sur les pratiques des auteurs du XX^e siècle, donnant peut-être l'espoir d'une plus grande souplesse dans la politique éditoriale, il n'en sera rien. Au final, la situation est la même au XX^e siècle qu'au XIX^e siècle ; l'auteur se voit, en quelque sorte « dépossédé » de sa création :

*Ces signes linguistiques **échappent** en grande partie à l'auteur, sont **imposés** à son texte par les gens du livre, par des conventions extérieures à lui dont il a beaucoup de mal à remettre en cause l'application : nous dirons que cet aspect du langage est, tout comme l'orthographe, particulièrement codifié, socialisé, pour ne pas dire aliéné. (Catach, « La ponctuation » 16, cns)*

Cette tendance est un très bon indicateur de la pression à laquelle les traducteurs du corpus ont pu être soumis lors de la traduction de la ponctuation dickensienne. Si un auteur n'arrive pas à imposer ses choix et se voit forcé de recourir à une ponctuation « normative », il ne fait aucun doute qu'un traducteur sera soumis au même traitement et qu'il n'aura pas voix au chapitre. Les cas où la politique éditoriale permettra une certaine souplesse dans le domaine de la ponctuation seront donc rares ; tout dépendra cependant de la vocation de l'édition responsable de la publication.

4.1.1.4 Règles générales d'emploi des ponctèmes utilisés par Dickens à des fins théâtrales

Il s'agira, dans cette partie, de faire l'état des lieux des principaux emplois des ponctèmes utilisés dans *Oliver Twist* à des fins théâtrales. Les signes de ponctuation qui nous intéresseront seront au nombre de cinq. Sera tout d'abord brièvement exposée la ponctuation de mots ; « brièvement », puisque, parmi les signes de ponctuation possibles, seul le trait d'union s'avèrera pertinent dans notre étude. Viendra ensuite la présentation de la ponctuation de phrase, avec les parenthèses et les ponctèmes « mineurs », à savoir, le point-virgule, le deux-points et le tiret. Les règles d'usage seront extraites des ouvrages de référence déjà mentionnés. Lorsque le besoin s'en fera sentir, celles-ci seront assorties d'un exemple, emprunté à ceux proposés par l'ouvrage de référence. L'analyse se fera en deux temps : dans un premier temps, seront exposées les règles d'emploi des ponctèmes en Angleterre au XIX^e siècle, puis, dans un second

temps, les règles d'emploi de ces mêmes ponctèmes en France au XIX^e siècle et au XX^e siècle.

4.1.1.4.1 Règles d'emploi des ponctèmes en Angleterre au XIX^e siècle

A La ponctuation de mots : le trait d'union

Les règles d'emploi de ce ponctème, lorsqu'elles sont énoncées, le sont en quelques lignes seulement. Ce signe est majoritairement utilisé au XIX^e siècle, comme au XX^e siècle, pour sa fonction de liaison ou de division : « The hyphen is employed in connecting compounded words; as pre-existence, lap-dog, self-love, to-morrow. It is also used at the close of a line, to divide the syllables of a word, and should not be placed at the beginning of the next line where the word ends. » (Smallfield 53)

B La ponctuation de phrase : parenthèses, et signes « mineurs »

a) Les parenthèses

Selon un manuel anglais du XIX^e siècle, l'utilisation de parenthèses constituait une faute de goût : « Elegant writers will endeavour to avoid the use of parentheses. » (Greenleaf 9) Ces réticences face à l'usage de ce ponctème trouvent un écho dans le guide de George Smallfield (50), qui consent néanmoins à donner quelques règles d'emploi :

A parenthesis is a clause which should contain some necessary information, or a useful remark, introduced into the body of a sentence indirectly, but which might be omitted without doing injury to the sense or the construction. [...] In fact, there is occasion, but seldom, for introducing any other parentheses than those which might be marked by commas, and occasionally by dashes. The latter may sometimes be effectively introduced to mark a parenthetical clause; and they are as easily drawn by the pen as the signs of a parenthesis. But as our old writers often introduced it, and as many still find a difficulty in rejecting its use, the following rules for its application are submitted for consideration.

Rule I. When the intervening clause contains a remark on, or when it illustrates, the import of the principal sentence, but is not essential to its construction. [...]

Rule II. When the intervening clause is a deviation from the general tenor of the sentence, and particularly when that clause consists of many terms. [...]

b) Les signes « mineurs »

En ce qui concerne les signes de ponctuation « mineurs », chaque règle d'emploi énoncée dans les traités met le ponctème présenté en perspective avec les autres signes de ponctuation « majeurs » du système. Les principes formulés couvrent les trois valeurs fondamentales des signes de ponctuation, à savoir, leurs valeurs rhétorique, syntaxique et logique.

George Smallfield, avant d'entamer la description des principes qui régissent l'emploi des signes de ponctuation à proprement parler, fait le point sur leur valeur rhétorique : « In reading or rehearsing, the Comma requires a short pause, the Semicolon, a longer pause than the comma, the Colon, a longer pause than the semicolon, and the period, a still longer pause than the colon. » (15) Eric Partridge (96) dont le guide sur la ponctuation date de la fin du XX^e siècle, aboutit à la même conclusion que George Smallfield : même s'il est impossible de déterminer avec exactitude le temps de pause figuré par chaque signe, un classement approximatif peut être établi ; ce qui donne, sur une échelle de 1 à 10, et suivant un temps de pause croissant :

<i>Parentheses</i>	<i>1 or 2</i>
<i>Comma</i>	<i>2 or 1</i>
<i>Dash</i>	<i>3-5</i>
<i>Semicolon</i>	<i>6</i>
<i>Colon</i>	<i>8</i>
<i>Period</i>	<i>10</i>

Ainsi, à l'oral, chaque signe, selon sa valeur pausale, insufflera un rythme particulier aux enchaînements textuels.

Passons maintenant aux règles d'emploi des signes mineurs. L'ordre de présentation qui sera suivi sera similaire à celui proposé par le traité de George Smallfield.

i) Le point-virgule

Le point-virgule, qui figure donc un temps de pause supérieur à celui de la virgule, est doté de multiples fonctions logiques ; il peut relier des propositions indépendantes ou non, mais selon des règles bien précises :

The semicolon is used when a longer pause is required than at a comma [...]

Rule I. When a sentence consists of two clauses, which are united by connectives expressive of an addition, an inference, or an opposition, a semicolon may divide the clauses. [...]

Make a proper use of your time; for the loss of it can never be regained.

Rule II. When the degree of connexion between the parts of a compound sentence is the same, and when those parts are too important for a comma pause, the semicolon should be introduced [...]

The Christian orator speaks the truth plainly to his hearers; he awakens them; he shews them their impending danger; he excites them to action.

Rule III. As the comma marks the smaller divisions of a sentence, so the semicolon should be used to mark the greater divisions of it, which have a dependance on something that follows.

To give an early preference to honour above gain, when they stand in competition; to despise every advantage which cannot be attained without dishonest arts; to brook no meanness, and to stoop to dissimulation; are the indications of a great mind [...] (29)

ii) Le deux-points

En anglais, le deux-points a connu sa période faste avant le XIX^e siècle ; il est ensuite tombé dans l'oubli, avant d'être finalement « réhabilité » au XX^e siècle :

Historically, the colon not unnaturally preceded the semicolon. In English the colon long predominated over the semicolon, but throughout the 19th century and indeed until the middle 1920's, except in such writers as the Landors, it fell into disuse for structural purposes and seldom occurred for any purpose other than the annunciatory. [...] Since 1926, the colon has been returning to favour and a much more various employment; [...] (Partridge 61)

Malgré cette « désaffection » marquée dans la pratique, les règles d'usage du deux-points apparaissent tout de même dans l'ouvrage de George Smallfield. Ce ponctème est censé séparer des propositions indépendantes, et la valeur logique qui fédère ses emplois est celle d'annonce :

Of the colon : This point is used to divide a sentence into two or more parts, which are less connected than those that are separated by a semicolon; and, although the sense of each part be complete in its grammatical construction, yet it is not so independent as a separate or complete sentence.

Rule I. A colon may be inserted when a member of a sentence is complete in itself, but is followed by some additional remark or illustration of the subject. [...]

Do not flatter yourself with the idea of enjoying perfect happiness: there is no such thing in the world.

Rule II. A colon may be used when several semicolons have preceded, and when a longer pause is necessary, in order to mark the connecting or concluding sentiment. [...]

Piety is the foundation of virtue; for, where the spring is polluted, the stream cannot be pure; and where the foundation is not good, no building erected upon it will be lasting: he does nothing who begins not well: that only is praise-worthy which proceeds from a right principle.

Rule III. *A colon is generally placed at the close of the words which introduce an example, a quotation, a saying, a speech, or a narrative.* (Smallfield 33-34)

iii) Le tiret

Le tiret était, comme le deux-points, un ponctème relativement peu employé à l'époque victorienne : « Il ne fut introduit de manière systématique en Angleterre qu'au cours du XIX^e siècle (même s'il existait bien avant cette date). » (Demauelli 59) Ceci explique la plus grande souplesse avec laquelle George Smallfield présente les règles d'emploi de ce signe de ponctuation :

The following instances are submitted for consideration:

Rule I. *Where a sentence or a dialogue breaks off abruptly.* [...]

Rule II. *Where the sense is suspended, and continued after a short interruption.* [...]

Rule III. *Where a significant pause is required.* [...]

“To die—to sleep—

To sleep?—perchance, to dream— : [...]”

Here the dash or rule is lengthened, agreeably to the length of time it is probable the speaker would pause in a just and proper elocution, or exact method of delivery.

(Smallfield, citant Hartley, 44)

Rule IV. *Where there is an unexpected turn in the sentiment, or a sort of epigrammatic point.* [...]

Rule V. *When a sentence consists of several clauses, which form the nominative to a verb following, or lead to a conclusion or inference; and when it is desirable to assist the eye more readily than by semicolons.* [...]

Rule VI. *Where there are ellipses of adverbs or short phrases, such as namely, videlicet, for instance, to wit, that is, that is to say; of the connectives for, and, but.* [...] (43)

Rule VII. *Where some words, clauses, or sentences, in a quotation, are omitted, and where the words from and to are implied in giving an authority.* [...]

Rule VIII. *Where it is thought prudent to suppress all but the initial or the initial and final letter in a name; where an entire name is omitted, and where a poetical quotation begins or ends with the omission of some words, the long dash may be used.* » (43-47)

John Davidson subsume les principaux emplois du ponctème (règles une à quatre) sous le principe de suspension : « We might limit the use of the dash with few exceptions, to the denoting of suspension. » (para. 82)

Qu'en est-il des mêmes signes de ponctuation en français, aux deux époques différentes où les traducteurs entreprennent la traduction d'*Oliver Twist* ?

4.1.1.4.2 Règles d'emploi des ponctèmes en France au XIX^e siècle et au XX^e siècle

Il existe de très nombreux points de convergence entre les emplois des différents signes concernés par notre analyse. Les différences notables ayant un impact sur les traductions concerneront l'usage du tiret.

A La ponctuation de mots : le trait d'union

Les emplois de ce signe typographique en français, au XIX^e siècle ou au XX^e siècle, recourent ceux rencontrés en anglais. Le trait d'union dispose d'un rôle structurel très précis dans la langue. Un manuel du XIX^e siècle met en avant leur fonction comme outil de liaison : « On emploie le trait d'union pour joindre deux mots ensemble, pour les prononcer comme s'ils n'en formaient qu'un, ou du moins pour les fixer d'une manière inséparable. » (Raymond 33) Cette fonction majeure est reprise au XX^e siècle par Claude Demanuelli : « Le trait ou trait d'union est surtout employé dans les compositions-juxtapositions, quelle que soit leur nature. » (73).

B La ponctuation de phrase : parenthèses et signes « mineurs »

a) Les parenthèses

La fonction principale des parenthèses est identique dans les deux langues au XIX^e et au XX^e siècle : « renferme[r] un sens accessoire, mais complet, qui interrompt la continuité du sens principal » (Lequien 84). La seule différence serait une plus grande réticence à employer ce signe de ponctuation au XIX^e siècle, en anglais et en français. Le signe est cependant « réhabilité » au XX^e siècle par les traités sur la ponctuation (Drillon 257), ainsi que par la pratique :

Les écrivains français, comme en témoignent Marcel Proust ou Claude Simon, ne font pas preuve de la même discrétion, et en exploitent au contraire les multiples possibilités : digression, explication, spécification, généralisation... propres à ce signe ou au tiret bilatéral. (Demanuelli 63)

b) Les signes « mineurs »

Comme en anglais, chaque signe est doué d'une valeur pausale spécifique : « [...] le point-virgule figure une pause de moyenne durée, trois secondes, selon une habitude arithmétique chère à certains pédagogues, contre quatre pour le point et une pour la virgule. » (Demanuelli 53). De même qu'en anglais, les règles d'emploi des différents ponctèmes sont solidaires les unes des autres. Chaque règle d'emploi sera donnée dans une perspective contrastive par rapport à celles énoncées dans le traité de George Smallfield.

i) Le point-virgule

Il semblerait que les règles établies en France au XIX^e siècle coïncident plus ou moins avec les règles établies en Angleterre :

Le point avec la virgule [...] marque une pause un peu plus longue que la virgule seule.

Article premier : On met le point-virgule après une phrase dont le sens est complet, mais qui est suivie d'une autre phrase qui en dépend. [...]

Article II. Quand une période est composée de plusieurs membres qui ont une certaine étendue, et qui renferme quelques parties séparées par des virgules, on sépare tous les membres de la période par des points-virgules. [...]

Article III. Quand une période n'est composée que de deux membres, et que ces membres sont simples, c'est-à-dire sans aucune subdivision, on les sépare par une virgule seulement. Mais si les deux membres d'une période sont composés de parties séparées par des virgules, on sépare ces deux membres par le point-virgule : il suffit même que l'un des deux membres renferme des parties séparées par des virgules pour qu'on soit obligé de mettre le point-virgule entre les deux membres de la période. (Lequien 47-57)

L'article premier de E.A. Lequien recoupe la première règle édictée par George Smallfield concernant la mise en rapport de deux phrases entretenant différents types de liens logiques, dont l'ajout ou l'opposition. L'article second correspond à la seconde règle énoncée dans ce traité sur l'utilité de ce signe de ponctuation pour des phrases complexes d'une certaine longueur ; dans cette configuration le point-virgule pourra également apparaître avant une subordonnée non finie²⁰⁰. Le troisième article, comme

²⁰⁰ « Le plus sage de tous les rois, éclairé des lumières de l'esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la représente revêtue de force et bonne grâce ; occupée à de grandes choses, sans sortir de la modestie de son sexe ; comblée des biens même de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le sein des pauvres ; pénétrée de la crainte de Dieu, et convaincue de la vanité des grandeurs humaines ; tirant sa gloire d'une solide vertu, et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté ; mourant avec un visage tranquille et riant [...] » (Lequien 42)

dans le traité de George Smallfield, fait de ce signe un signe « second » par rapport à la virgule.

Les règles d'usage du point-virgule en français au XX^e siècle restent globalement les mêmes qu'au XIX^e siècle. La seule différence notable sera la plus grande concision avec laquelle les règles d'emploi seront exposées :

Le point-virgule marque une pause de moyenne durée.

Tantôt, dans une phrase, il joue le rôle d'une virgule, pour séparer des parties d'une certaine étendue, surtout lorsqu'une de ces parties au moins est déjà subdivisée par une virgule.

Tantôt il unit des phrases grammaticalement complètes, mais logiquement associées. (Grevisse et Goose 51)

ii) Le deux-points

Comme dans le cas du point-virgule, les règles d'usage du deux-points, en France, au XIX^e siècle présentent d'importantes similitudes avec celles établies en Angleterre à la même époque. Voici la règle d'emploi du deux-points, telle qu'elle est énoncée dans un ouvrage français à cette époque :

Le deux-points marque une pause plus longue que le point-virgule.

Article I. On emploie le deux-points quand on passe à un discours direct qu'on rapporte. C'est dans ce cas qu'on doit commencer par une lettre capitale le premier mot qui suit le deux-points. [...]

Article II. On met le deux-points après une phrase finie, mais suivie d'une autre qui sert à l'éclaircir ou à l'entendre. [...]

Article III. On met le deux-points après une phrase suivie d'une autre, qui annonce quelque réflexion sur ce qui vient d'être dit, ou qui est la conséquence qu'on tire de quelque raisonnement. [...]

Article IV. Quand une période est composée de deux, ou d'un plus grand nombre de membres séparés par le point-virgule, et qu'on y ajoute un nouveau membre qui, sans être de la même nature que les autres, n'en est pas moins lié par le sens à toute la période, on sépare ce dernier membre des autres par le deux-points. [...]

Article V. Lorsqu'une proposition générale est suivie de son énumération, on met le deux-points après cette proposition générale. (Lequien 58-68)

En français, la valeur pausale de ce ponctème est la même qu'en anglais ; elle est donc supérieure à celle du point-virgule. Les règles de bon usage de ce signe de ponctuation semblent globalement se recouper dans les deux langues, aussi bien d'un

point de vue grammatical que d'un point de vue sémantico-logique : le ponctème doit séparer des propositions indépendantes liées entre elles par un lien logique du même type que ceux exposés pour le ponctème anglais. Malgré la spécialisation du deux-points en signe d'énonciation, en français, ce signe se caractérise, comme en anglais, par un « pouvoir logique très puissant » (Drillon 394) acquis au fil du temps :

Par sa fréquence et sa polyvalence en tant que ponctuation médiane, le deux-points connaît son heure de gloire au XVI^e siècle. C'est peut-être le signe-roi de la Renaissance.

La spécialisation du deux-points dans l'un de ses anciens rôles, à savoir l'annonce ou l'énonciation, remonte au XVIII^e siècle. C'est aussi resté ce chaînon logique très dense, tenant lieu, à lui seul, de lien causal, explicatif ou chronologique. La juxtaposition de deux propositions à l'aide d'un deux-points au lieu d'une cheville (car, par conséquent, alors...) produit ce sentiment de liaison logique implicite, puisque un point aurait pu, autrement, scinder nettement les membres de phrase en deux propositions plus isolées. Liaison implicite d'autant plus riche que son interprétation (cause, conséquence, succession...) est laissée à l'imagination du lecteur.

Le deux-points a donc perdu depuis l'âge classique une part de son universalité et de son ubiquité, mais non sa polyvalence ; il a gagné en précision, grâce à un partage des tâches avec le point-virgule. (Echeverria para. 7)

iii) Le tiret

Les contraintes d'emploi du ponctème, en français, étaient plus grandes au XIX^e siècle qu'elles ne l'étaient au XX^e siècle. Le traité de la ponctuation d'E. A. Lequien ne comporte effectivement qu'une seule et unique règle d'emploi de ce signe, au XIX^e siècle : « Du tiret - On emploie le tiret pour marquer la séparation qu'il y a dans le dialogue entre la demande et la réponse. » (82) A la même époque, en anglais, même si l'usage du ponctème était encore limité dans la pratique, celui-ci était déjà doté de multiples valeurs. Utilisé en France, à l'intérieur d'une phrase, pour la première fois par Balzac (Demanuelli 59), le ponctème va toutefois progressivement être adopté par les auteurs au XX^e siècle, en dépit des divisions qu'il suscite auprès des théoriciens : « Rejeté par les uns ou méprisé, admis par embarras par d'autres théoriciens de la ponctuation, le tiret est sans doute le signe le plus délicat à traiter, le plus difficile à cerner de par la variété des offices dont les auteurs le chargent. » (Doppagne 22)

A l'image du signe anglais, le tiret se caractérise, au XX^e siècle, par la polyvalence de ses emplois, ainsi que par ses multiples valeurs logiques :

Le tiret, signe pausal, est fréquent au XX^e siècle. Sa valeur est supérieure à celle de la virgule mais, à l'inverse du point-virgule qui sépare, le tiret affirme souvent une valeur de raccord ou de rappel.

Le tiret peut annoncer une conclusion, un trait final et se rapprocher par là des deux-points. [...]

Dans une phrase longue, le tiret, signe pausal, a pour mission de rappeler l'orientation première de la phrase, et d'y rattacher le texte qui suit. [...]

Parfois, au contraire, le tiret invite le lecteur à se détacher de la construction initiale et à s'engager sur une nouvelle voie. [...]

Le tiret est fréquemment employé pour marquer, entre deux termes, une relation d'analogie ou d'opposition. [...]

Le tiret peut être employé pour traduire un enchaînement, une succession. [...]

Le tiret apparaît souvent comme un signe qui double (pour le renforcer) un autre signe de ponctuation. (Doppagne 22-25)

Cette évolution laisserait présager d'une plus grande facilité d'emploi du ponctème au XX^e siècle ; mais ce serait sans compter sur l'existence, en français, des points de suspension. Culturellement, c'est plutôt cet autre signe de ponctuation, tout aussi polyvalent, et même plus encore, mais bien plus solidement ancré dans l'usage, qui sera préféré des scripteurs français : « La polyvalence des points de suspension ou points suspensifs tels qu'ils sont utilisés en français n'a d'égale que celle du tiret anglais. » (Demanuelli 67) Les points de suspension n'ont effectivement rien à envier au tiret anglais :

Les multiples valeurs et fonctions des points de suspension – prosodique, psycho-émotive, phatique, poético-narrative – en font un signe privilégié dont les connotations sont, pour beaucoup d'écrivains, aussi nombreuses qu'inépuisables. Globalement, ils indiquent que la phrase commencée par l'énonciateur ne s'achève pas et que, par suite, la mélodie non résolue reste en suspens. (Demanuelli 68)

Un certain nombre d'emplois différents illustrent cette polyvalence :

- 1. Les points de suspension peuvent avoir la valeur d'un simple « etc. », auquel cas ils mettent fin à une énumération que l'on juge inutile de prolonger. [...]*
- 2. Ils sont parfois introduits pour créer un effet de suspense, et sont alors suivis de l'élément attendu ou inattendu en position finale. [...]*

3. Ils indiquent des interruptions ou des arrêts dans la chaîne parlée (monologue ou dialogue) constituant à eux seuls une réplique marquée soit par l'absence de toute émotion caractérisée, soit au contraire par l'égarément, le désarroi ou la confusion [...]
4. Ils peuvent signifier la réticence et constituent alors la figure de rhétorique connue sous le nom d'*aposiopèse* (interruption brusque, traduisant une émotion, une hésitation, une menace).
5. Dans leurs fonctions phatiques, ils indiquent qu'un certain temps s'est écoulé dont on ne parlera pas et ont valeur d'*ellipse*. (Demanuelli 67-69)

La seule différence formelle avec le tiret anglais, différence qui sera loin d'être négligeable en traduction, est la relative flexibilité du signe anglais pour signifier un temps de suspension plus ou moins long. Si le ponctème peut varier d'un point de vue formel en fonction de la durée fictive du temps de pause qu'il figure, ce n'est pas le cas des points de suspension, dont le nombre est fixe depuis le XIX^e siècle. Il n'y avait qu'au XVIII^e siècle qu'il pouvait comporter plus de trois points (Echeverria para. 19), et sous la plume de quelques écrivains expérimentant ses possibilités expressives, au grand dam d'ailleurs des éditeurs, qu'il pouvait être constitué seulement de deux points (Aegidius 222).

Malgré cette dernière divergence ponctuationnelle entre les deux langues, les multiples points communs dégagés, et la relative convergence des deux systèmes de ponctuation, laissent deviner que lorsqu'un ponctème sera utilisé sans qu'il soit tenu compte de ses règles d'usage, le traducteur, s'il reproduit le texte de façon littérale, risquera de reproduire le même écart. Mais avant d'aborder l'étude des traductions, entrons dans le cœur du texte d'*Oliver Twist* afin d'analyser plus précisément la façon dont l'auteur adapte les règles de ponctuation en fonction de sa conception de l'œuvre littéraire.

4.2. La ponctuation dans *Oliver Twist*, instrument de théâtralité

De toute évidence, Charles Dickens était loin de négliger l'art de la ponctuation : « Many authors, especially since the mid-nineteenth century, have cared about the details of their punctuation and have bothered to correct it. Dickens was one. » (Gaskell 342) Il avait une conscience aiguë du potentiel des signes graphiques, comme d'un moyen de rendre son œuvre plus éloquente en la sortant du carcan du texte écrit : « Dickens knew that his works were read aloud in the family circle and must be effective as sound, it was through the page as seen that he must make his main impact. » (Quirk, « Charles Dickens and Appropriate Language » 17)

Peter Ackroyd (243), commentant le système de ponctuation d'*Oliver Twist*, met en exergue le lien fort entre ce système et la puissance rhétorique de l'œuvre : « Dickens gave his words a punctuation which suggests a more rhetorical or declamatory style; it is almost as if he had revised it so that it could be more easily read aloud. ». C'est à cet égard que Charles Dickens mérite d'être qualifié d'écrivain « orateur » :

Parmi les auteurs, deux factions se sont toujours opposées : les « orateurs » et les... les quoi, à propos ? On ne sait pas trop comment les nommer. Des « intellectuels » ? La langue française, pas plus qu'elle ne distingue, chez les lecteurs, celui qui lit à haute voix, qui « profère le texte, de celui qui se « contente » de faire courir ses yeux sur la page, ne distingue un auteur qui écrit pour la lecture orale de celui qui écrit pour la visuelle. Aussi bien, tous les bons auteurs soumettent leur texte à l'épreuve de la voix haute. (Drillon 82-83)

Cette primauté accordée à l'oral sur l'écrit par l'écrivain orateur donnera une ponctuation parfois peu respectueuse des normes établies :

[...] le « respiratoire » permet [...] toutes les libertés, tous les excès possibles. Tandis que la ponctuation « logique » n'en permet que fort peu. Si bien que, selon qu'on place le respiratoire avant le syntaxique, ou le syntaxique avant le respiratoire, on défend une idée « normative » ou « laxiste » de la ponctuation. (Drillon 104)

Ainsi, dans *Oliver Twist*, tout comme dans d'autres œuvres, la fin justifiant les moyens, la théâtralisation du texte se produira parfois au mépris des règles de ponctuation : « Dickens [...] manipulated and sometimes even subverted conventional punctuation, a visual and written phenomenon, to mark and re-create the speech idiosyncrasies of many of his characters and to encourage a vivid spoken performance. » (Lai-Ming 190) Comme nous allons nous attacher à le mettre en évidence, ce constat vaudra également pour le discours du narrateur. Il s'agira donc, dans cette partie, d'étudier la théâtralisation du texte, telle qu'elle est mise en scène par l'auteur au moyen des signes graphiques dont il disposait, et d'évaluer, dans le même temps, la part de liberté prise par rapport à la norme lors de cette entreprise ; évaluer cette liberté sera un moyen, dans la troisième et dernière partie, de mesurer la difficulté à laquelle le traducteur a été confronté. Nous procéderons en deux étapes, en nous concentrant, dans un premier temps, sur le discours des personnages, puis en abordant, dans un second temps, le discours du narrateur. Mais avant cela, il sera nécessaire de faire le point sur l'attention particulière portée par l'auteur à la ponctuation dans *Oliver*

Twist au fil de ses différentes révisions de l'œuvre ; ces considérations justifieront l'organisation de cette partie selon le type de discours théâtralisé.

4.2.1 Remaniements de la ponctuation dans *Oliver Twist*

Oliver Twist est une œuvre complexe : elle est le résultat de multiples révisions de la part de l'auteur. Kathleen Tillotson (xxi) résume ainsi les cinq étapes majeures qui ont mené à la version finale de l'œuvre :

There are thus five substantive editions of the novel, representing five stages of revision: Bentley's Miscellany, in which a comparison with the manuscript for the ten installments where it survives, shows that Dickens did some rewriting on the proofs; the three-volume edition of November 1838, for which the Bentley's text at least up to the August 1838 installment preceding publication, was revised; the monthly part and one-volume edition of 1846, where the text was revised throughout, probably in two stages, before part-publication began, and again on the proofs of each part; the Cheap edition of 1850; and the Charles Dickens edition of 1867, where occasional and apparently rather cursory revisions were made.

Le système de ponctuation a été remanié par l'auteur lors de ces différentes révisions avec, comme principe directeur des modifications apportées, une écriture à visée orale. Le processus de remaniement s'est globalement organisé selon un schéma en trois temps, dont l'édition de 1846 est le pivot : le système rhétorique, dont les balbutiements seront notables dès la version de 1838, atteindra son apogée dans la version de 1846, et connaîtra un léger déclin dans les versions suivantes, sans que cela remette toutefois en cause l'ambition d'une écriture dédiée à la transmission orale²⁰¹. Il semblerait que, dans cette opération, l'auteur se soit plus particulièrement concentré sur le discours du narrateur : « At all stages, narrative and description are revised more than dialogue [...] » (Tillotson xxxi) Il faut voir en cela un désir d'homogénéisation du potentiel théâtral global d'une œuvre dont les dialogues avaient déjà été composés dans cet esprit : « But one has only to read passages aloud to be convinced that Dickens knew what he was doing. The punctuation in narration and description is of a piece with the various devices (hyphens, capitals, and lack of punctuation) which he used in representing individual speech. » (Tillotson xxxix)

²⁰¹ « In 1850, and still more in 1867, many of these idiosyncratic colons and semi-colons are normalized to commas. But such changes are too occasional and inconsistent to suggest any deliberate change of plan [...] » (Tillotson xxxix).

Ceci explique pourquoi Kathleen Tillotson, dans le passage d'introduction qu'elle dédie à la ponctuation dans *Oliver Twist*, se concentre principalement sur les changements effectués dans le discours des personnages (xxxiv-xxxv). C'est également la raison pour laquelle nous traiterons de la ponctuation du discours du narrateur dans une partie distincte de celle dédiée aux dialogues. Il est certain que cette division sera, somme toute, artificielle, dans le sens où certains des ressorts ponctuationnels à vocation « orale » utilisés dans le discours du narrateur seront également signifiants pour le discours des personnages. Toutefois, pour le motif qui vient d'être évoqué, ainsi qu'en raison d'un système de ponctuation plutôt propre au discours des personnages, cette présentation de la ponctuation rhétorique en fonction du type de discours concerné nous semblera la plus opportune. Ce seront plus particulièrement les versions de 1838 et de 1867 qui nous intéresseront, puisque ce sont les deux versions de départ des traductions du corpus ; nous y reviendrons. Chaque exemple cité comportera la date de la version dont il est extrait ; lorsque la ponctuation est restée inchangée entre les deux versions de l'œuvre, les deux dates seront données avec, entre elles, un trait d'union ; celui-ci sera remplacé par une barre oblique si la ponctuation a subi des changements entre les deux dates indiquées.

4.2.2 Ponctuation et théâtralité dans le discours des personnages

L'auteur tire profit de tout le potentiel des signes graphiques, signes de ponctuation et caractères typographiques pour préparer le texte à la lecture à haute voix. Le texte ainsi créé est, pour ainsi dire, prêt à être « joué ». Car il s'agit, pour l'auteur, non seulement d'apporter des précisions sur l'élocution des personnages, mais également de fournir, en quelque sorte, des indications scéniques. Ainsi, les traits d'union vont figurer une diction saccadée ; les traits, les capitales, ou les italiques, signifieront les silences ou l'élocution emphatique ; les parenthèses, vont, elles, représenter une différence de ton, ou donner des indications sur le jeu scénique. Notre analyse suivra un classement reposant sur le type de signes graphiques : les signes de ponctuation seront abordés dans un premier temps, et seront suivis, dans un second temps, par les caractères typographiques. Chaque emploi type sera accompagné d'un exemple caractéristique.

4.2.2.1 Les signes de ponctuation

La théâtralité dans le discours des personnages reposera sur l'utilisation de plusieurs signes de ponctuation, en particulier, sur celle des parenthèses et des tirets.

4.2.2.1.1 *Les parenthèses*

Les considérations esthétiques du XIX^e siècle n'empêchent pas l'auteur d'utiliser ce ponctème à de multiples reprises. Ce sera le type d'information mis entre parenthèses, plutôt que l'utilisation des parenthèses, qui constituera un écart par rapport à la règle établie. En effet, le ponctème servira bien à présenter une information accessoire, mais dans le même temps essentielle. Dans les exemples retenus, l'utilisation des parenthèses sera liée à la théâtralité de l'œuvre, mais sous deux formes différentes : l'une correspondra à un jeu de scène, et l'autre à ce que nous appellerons « un jeu de voix ». Nous distinguerons effectivement deux emplois types.

Dans le premier cas de figure, les parenthèses s'apparentent aux crochets qui isolent les didascalies d'un texte de théâtre : elles encadrent alors les commentaires du narrateur sur le comportement des personnages. Traditionnellement, ce sont effectivement les crochets qui assument cette fonction au théâtre : « Il convient de noter que l'anglais utilise dans la même situation, des crochets [pour indiquer un jeu de scène ou isoler celui-ci dans une réplique] » (Demaneuelli 63). L'auteur contrevient ainsi, il est vrai, aux codes de ponctuation, mais dans une moindre mesure, en ce sens que le texte concerné n'est pas une pièce de théâtre. Il se produit donc, d'une certaine façon, une double mise en scène, à deux niveaux différents ; nous y reviendrons. Nous avons choisi d'intégrer ces occurrences dans l'analyse sur le discours des personnages, car même si elles ne sont pas, à proprement parler, propres aux « répliques » des protagonistes, elles y sont intégrées visuellement. Un exemple typique serait le passage hautement théâtral où Giles, pour décrire le cambriolage, en vient à rejouer la scène devant son auditoire : « 'It was about half-past two,' said Mr. Giles, ' [...] when I woke up, and, turning round in my bed, as it might be so, **(here Mr. Giles turned round in his chair, and pulled the corner of the table-cloth over him to imitate bed-clothes,)** I fancied I heard a noise.' » (chap. XXVIII, 1838-1867)

Dans d'autres cas, les parenthèses auront comme fonction d'annoncer un changement de tonalité dans le flot de l'énonciation, information habituellement indiquée à l'aide de signes orthographiques. La fonction de hiérarchisation des parenthèses permet de symboliser, avec efficacité, une tonalité de voix plus faible que la tonalité d'expression « hors parenthèses ». Dans l'exemple qui va être donné, le ponctème symbolise cette énonciation seconde essentielle au suspense de la scène : « 'The reason of all this,' replied Fagin. 'If he'—he pointed with his skinny fore-finger up the stairs—is so hard with you **(he's a brute, Nance, a brute-beast)**, why don't you—' » (chap. XLIV, 1838-1867).

4.2.2.1.2 *Les différents tirets*

Deux types de tirets retiendront notre attention en ce qui concerne le discours des personnages : le trait d'union et le tiret. Ces deux ponctèmes forment, en réalité, deux systèmes binaires. Le premier système répond aux normes ponctuationnelles établies ; il repose sur l'usage du tiret pour représenter les pauses silencieuses, avec une longueur du ponctème qui sera fonction de la longueur de la pause. Le second système témoigne, lui, de la créativité de l'auteur : il repose sur l'usage du trait d'union et du tiret pour fragmenter les différentes syllabes d'un terme, et figurer le rythme et le débit d'élocution des personnages. La longueur du ponctème variera en fonction du type de diction. Le point commun entre ces deux systèmes sera donc graphiquement l'« allongement » du tiret, pour figurer le temps de suspension en jeu ou bien le type de suspension (silencieuse ou sonore). Ces deux systèmes seront présentés, assortis d'exemples, selon cet ordre.

A Le tiret et le tiret long

Ces signes seront visuellement intégrés aux phrases pour dénoter une pause silencieuse. L'ampleur de la pause sera fonction de la longueur du tiret, comme l'indique la note de bas de page annexée à la valeur pausale du ponctème dans l'ouvrage de George Smallfield. Ainsi, l'accroissement de la longueur du ponctème figurera l'allongement du temps de respiration lors d'une lecture orale. Le tiret constitue ainsi un outil littéraire efficace quand il s'agit de rendre compte de la tension d'une scène : il va permettre de symboliser de façon formelle l'intensité dramatique des silences.

Dans l'extrait qui va suivre, l'accroissement de l'intensité dramatique est figuré par l'accroissement de la longueur du tiret. Le tiret long va symboliquement accompagner l'évocation de la mort probable d'Oliver : « You want him made a thief. If he is alive, I can make him one from this time; and, **if—if—'** said the Jew, drawing nearer to the other,—'it's not likely, mind,—but if the worst comes to the worst, and he is **dead——'** » (chap. XXVI, 1838-1867).

B Le trait d'union et le tiret

Ces deux signes, utilisés comme ponctuation de mots, disposent de la même fonction, à savoir, dénoter une insistance audible. Tous deux témoigneront de la liberté prise par l'auteur avec les principes de ponctuation en usage. En ce qui concerne le trait d'union, Dickens exploite la fonction de séparation du ponctème, mais la détourne de son usage canonique ; ce signe de ponctuation de mots sera un moyen de séparer les différentes syllabes d'un terme de façon à signifier que chaque syllabe est prononcée avec la même intensité : « Hyphenating syllables enables him [Charles Dickens] to

express level stress [...] » (Quirk, « Charles Dickens and Appropriate Language » 15). Cette segmentation syllabique traduit une élocution fragmentée. Elle va permettre, par exemple, de retranscrire de façon efficace la prononciation saccadée de Charlotte aux prises avec Oliver : « “Oh, you little **un-grate-ful, mur-de-rous hor-rid vil-lain!**” » (chap. VI, 1838-1867)

Le tiret, dans la même configuration, aura, lui, une autre signification : il s'agira de figurer une accentuation forte, ainsi qu'un « étirement » de la syllabe en question : « Dashes in place of hyphens suggest both additional stress and syllabic stretch. » (Quirk, op. cit. 16) Ce faisant, l'auteur prend plus de libertés encore avec les règles qu'avec le trait d'union, car il transforme ce signe de ponctuation de phrase en signe de ponctuation de mots. Dickens exploite ainsi la valeur suspensive du tiret différemment de ce que veut l'usage. D'une part, la pause marquée ne segmente donc plus des phrases, mais des mots ; d'autre part, celle-ci n'est plus une pause silencieuse, mais une pause audible, ciblant le phonème d'un terme. C'est ainsi que, lorsque Noah appelle Charlotte au secours, le tiret figure l'insistance avec laquelle il prononce la première syllabe accentuée du prénom de cette dernière en insistant sur la voyelle <a> : « Charlotte! missis! Here's the new boy a murdering of me! Help! Help! Oliver's gone mad! **Char—lotte!** » (chap. VI, 1838-1867) Il faut néanmoins relativiser la liberté prise par l'auteur avec le ponctème. Cette accentuation particulière peut ou non correspondre avec l'accentuation normale du mot, comme le suggère l'exemple suivant : « 'You're a nice one,' added Sikes, as he surveyed her with a contemptuous air, 'to take up the humane and **gen—teel** side! » (chap. XVI, 1867). Dickens exploite dans ce cas le potentiel du signe plus qu'il ne transgresse ses règles d'emploi. En effet, John Davidson, en évoquant la valeur suspensive de ce ponctème ajoute que, selon lui, il se prête très bien à ce type d'emploi : « Suspension of voice is very properly denoted even in the middle of a word. We imagine a suspension of sound after *clar* in *clar—gy.* » (para. 81).

4.2.2.1.2 *Les caractères typographiques*

Les caractères typographiques, lettres capitales et italiques, vont constituer un autre moyen précieux pour renforcer la dimension théâtrale de l'œuvre. Ce type de caractères, qui permet généralement de mettre en relief certains termes par rapport à la convention d'écriture en caractères romains, seront utilisés par l'auteur pour « “traduire” au visuel une mise en relief sonore » (Wood 125)

A Les capitales

Elles sont rarement utilisées, et sont donc d'autant plus remarquables. L'utilisation de ce caractère typographique rappelle l'usage qui en est fait en bandes dessinées, où les lettres elles-mêmes figurent le ton sur lequel certains termes sont prononcés, de sorte que le texte soit tout à la fois concis et expressif. Le rôle de ces capitales dans la prose dickensienne est effectivement de retranscrire le fait qu'un mot est prononcé sur un ton très appuyé : « capitals are used to indicate spoken prominence for the words so specified » (Quirk, *A Grammar of Contemporary English* 1079). Les capitales sont utilisées dans *Oliver Twist* lors d'un échange houleux entre Nancy et Fagin dans lequel ce dernier affiche sa détermination à changer les choses :

'Change it, then!' responded the girl with a laugh.

'Change it!' exclaimed the Jew, exasperated beyond all bounds by his companion's unexpected obstinacy, and the vexation of the night, 'I WILL change it! Listen to me, you drab.' » (chap. XXVI, 1867)

B Les italiques

Ce moyen typographique est utilisé par l'auteur pour figurer l'accent tonique de phrase, qui permet de mettre en relief vocalement un terme précis dans le discours. Les termes sur lesquels porte l'emphase sont, en général, des mots grammaticaux (pour 80% d'entre eux). La valeur de l'insistance varie selon le message. Nous nous intéresserons plus particulièrement, en guise d'illustration, à la valeur contrastive. Celle-ci va apparaître très clairement dans les exemples suivants : le pronom « I », en italiques dans « *I* did that, sir [...] *I* stopped him, sir. » (chap. X), permet au protagoniste d'insister sur le rôle qu'il a joué dans l'exploit accompli ; le déterminant « your », dans « *Your* mother, too! » (chap. VI), est le signe d'une mise à distance de Noash d'avec Oliver et son ascendance.

Le même dispositif est mis en place dans le discours du narrateur, mais de façon un peu plus rare. La théâtralité, dans le discours de ce dernier, reposera donc sur la présence de termes en italiques, mais pas seulement ; elle s'appuiera également sur d'autres marques d'oralisation tout aussi visibles, comme les parenthèses, ou les tirets, ainsi que sur des signes beaucoup plus discrets, tels que le point-virgule ou le deux-points.

4.2.3 Ponctuation et théâtralité dans le discours du narrateur

4.2.3.1 Précisions sur les différents remaniements de la ponctuation dans le discours du narrateur

Les modifications du système de ponctuation entamées par Charles Dickens à partir de la version de 1838 ont eu pour vocation d'accroître l'oralité du texte, principalement dans le discours du narrateur. Dans cette perspective, et comme en atteste Kathleen Tillotson, c'est donc la fonction rhétorique des signes de ponctuation qui a prévalu sur leur fonction syntaxique, entraînant une densification de la ponctuation :

[...] the punctuation in 1846 is heavy and suggests pauses for the voice rather than conventional syntactical relationships. Take, for example, this example from chapter ix : « He had scarcely washed himself : and made everything tidy, by emptying the basin out of the window, agreeably to the Jews' directions : when the Dodger returned; accompanied by a sprightly young friend, whom Oliver had seen smoking on the previous night; and who was now formally introduced to him as Charley Bates. » The colons and semi-colons in this sentence were substituted for the commas of 1841; their effect is to divide the narrative into clearly marked stages. (Tillotson, xxxvii)

Les principales modifications ont touché la distribution des points-virgules et des deux-points : « Working over the text of 1841, Dickens constantly substituted colons and semi-colons for commas and dashes, semi-colons for commas, and periods for semi-colons – often, of course, with the consequent reshaping of a sentence. » (Tillotson, xxxviii).

Le temps de pause spécifique à chaque signe a présidé aux changements mis en place, selon un principe qui rappelle le principe de « concurrence » décrit par Jacques Drillon :

Le point-virgule et sa concurrence avec le deux-points, le point et la virgule. C'est dans ce registre d'emploi que la règle s'assouplit, tient compte des humeurs et des désirs de chacun, répond à la « respiration » propre à chaque phrase, à chaque auteur. Tel préférera le point, la virgule ou même le deux-points ; tel autre s'en tiendra à la règle stricte [...] (372)

Dans sa stratégie de réorganisation du système de ponctuation, Dickens a remplacé nombre de virgules par des points-virgules. L'effet recherché était une pause plus marquée qu'avec la virgule, sans pour autant achever la phrase : « The semicolon,

in short, sets off one part of a sentence from another more decidedly and more distinctly than does the comma; unlike the period, it does not end a statement.» (Partridge 45) Cette ponctuation confère un côté plus solennel aux descriptions, les pauses entre chaque membre d'une même période étant plus marquées qu'avec une virgule.

L'autre changement significatif indiqué par Kathleen Tillotson est l'ajout de deux-points. Nous constatons que, dans le roman, il n'y a pas de réelle discrimination entre les configurations dans lesquelles ce ponctème sera utilisé et celles où ce seront les points-virgules qui seront employés. En effet, ces deux ponctèmes peuvent apparaître avant des propositions coordonnées²⁰², ou des propositions subordonnées à forme finie²⁰³ ou non finie²⁰⁴; nous y reviendrons. Ce constat va dans le sens de ce que Paul Bruthiaux (11) a noté par rapport à ces deux ponctèmes dans la littérature victorienne ; il fait remarquer « the extent to which the colon and the semicolon were interchangeable in Victorian practice » L'utilisation des deux-points dans ces configurations, plutôt que de points-virgules, obéira à la même logique « pausale » que celle de l'emploi de points-virgules à la place de virgules.

Un autre signe de ponctuation est remarquable, cette fois-ci, non par la stratégie de restructuration dont il fait partie, mais, à l'inverse, par la constance qui caractérise son emploi, en dépit des différentes versions : il s'agit du tiret. Comme le précise Kathleen Tillotson (xxxviii), au fil des révisions, nombre de tirets ont été remplacés par des points-virgules ou des points : « Working over the text of 1841, Dickens constantly substituted colons and semi-colons for commas and dashes, [...] and periods for semi-colons. » Le fait même que l'auteur ait décidé de conserver certains tirets est donc un argument en faveur de leur signifiante dans le plan de réorganisation général de la ponctuation. Les tirets « épargnés » par la réorganisation méritent, de ce fait, d'être pris en compte.

²⁰² « [...] the words [...] were alone audible: **and** they only chanced to be heard, indeed, or account of their being very frequently repeated with great emphasis. » (chap. III, 1867) ; « Poor Oliver unwillingly complied; **and** Master Bates rolling up the new clothes under his arm, departed from the room, leaving Oliver in the dark, and locking the door behind him. » (chap. XVI, 1838-1867).

²⁰³ « [...] the old gentleman, eyeing him [Oliver] with an expression of dislike, looked anxiously round, as if he contemplated running away himself: **which** it is very possible he might have attempted to do [...] » (chap. X, 1838-1867) ; « [...] he burst into another laugh; **which** laugh, meeting the coffee he was drinking, and carrying it down some wrong channel, very nearly terminated in his premature suffocation. » (chap. IX, 1838-1867)

²⁰⁴ « The doctor, after tasting the cool stuff, and expressing a qualified approval of it, hurried away: **his boots creaking** in a very important and wealthy manner as he went downstairs. » (chap. XII, 1838-1867) ; « [...] they would sit staring at the copper, with such eager eyes, as if they could have devoured the very bricks of which it was composed; **employing** themselves, meanwhile, in sucking their fingers most assiduously [...] » (chap. II, 1838-1867)

4.2.3.1.1 *Le point-virgule*

Il est des cas où la mise en relief de la valeur rhétorique du point-virgule se fait dans le respect des grandes articulations syntaxiques de l'énoncé, mais il est également des cas où cette mise en relief « contrarie » la syntaxe. Dans le premier cas de figure, le choix de l'auteur est de l'ordre de l'« option », dans le sens où la langue lui offrait plusieurs alternatives possibles : rien ne l'empêchait, en effet, d'employer les signes « concurrents » que sont la virgule et le point. Dans le second cas de figure, les choses sont totalement différentes, puisque son choix ne correspond pas à un emploi prévu par la langue. En optant pour le point-virgule, alors qu'une virgule, ou un point s'imposait, l'auteur enfreint les règles de ponctuation en usage. Dans les deux cas, le dessein est le même : permettre de déclamer le texte de façon éloquente.

L'occurrence qui va suivre permet une vision synthétique de ces deux modes opératoires. Tous les points-virgules utilisés, hormis celui précédant la conjonction de subordination « while », le sont dans le respect de la syntaxe. Il s'agit d'une description de la cérémonie du dîner à l'hospice :

The master, in his cook's uniform, stationed himself at the copper; his pauper assistants ranged themselves behind him; the gruel was served out; and a long grace was said over the short commons. The gruel disappeared; the boys whispered each other, and winked at Oliver; while his next neighbors nudged him. (chap. II, 1867)

En effet, la règle donnée par George Smallfield prévoit l'emploi d'un point-virgule avant une conjonction de coordination, comme c'est le cas pour « and a long grace was said over the short commons » ; en revanche, dans le cas d'une proposition à forme non finie, telle que « while his next neighbors nudged him », la seule configuration syntaxique pouvant légitimer l'emploi du point-virgule est une phrase complexe comprenant plusieurs propositions adverbiales de même nature, elles-mêmes ponctuées de virgules, ce qui n'est pas le cas ici. Toutefois, l'emploi de ce point-virgule avant cette proposition, ainsi qu'après la proposition finie « The gruel disappeared », permet d'insuffler un rythme plus cérémonieux au texte que ne l'auraient permis des virgules. Dans ce passage, la valeur rhétorique du ponctème se double d'une valeur stylistique très claire ; il suffit pour s'en rendre compte de comparer cette version du roman avec la version de 1838 : « The gruel disappeared, the boys whispered each other, and winked at Oliver, while his next neighbors nudged him. ».

Le même souci stylistique de transmission orale du texte guide l'utilisation de points-virgules dans d'autres configurations syntaxiques non-conventionnelles, c'est-à-

dire non prévues par la règle. Dans les différents cas de figure qui vont être exposés, des virgules auraient dû être employées ; les différentes notes de bas de page renverront aux différentes règles. Ce sera plutôt la version de 1867 qui illustrera cet usage « agrammatical » du point-virgule, même si la version de 1838 comporte quelques passages suggérant que cette tendance était déjà en germe dès la première révision. Ci-dessous, un échantillon représentatif.

Dans la prose dickensienne, le point-virgule peut précéder :

(1) - une proposition adverbiale²⁰⁵ :

« Behind a desk, sat two old gentlemen with powdered heads: one of whom was reading the newspaper; **while** the other was perusing, with the aid of a pair of tortoise-shell spectacles, a small piece of parchment which lay before him. » (chap. III, 1838-1867)

(2) - une proposition relative²⁰⁶ :

« [...] he burst into another laugh; **which** laugh, meeting the coffee he was drinking, and carrying it down some wrong channel, very nearly terminated in his premature suffocation. » (chap. IX, 1838-1867)

(3) - une suite de propositions avec ellipse du sujet²⁰⁷ :

« Mr. Bumble tasted the medicine with a doubtful look; smacked his lips; took another taste; and put the cup down empty. » (chap. XXVII, 1867) / « Mr. Bumble tasted the medicine with a doubtful look; smacked his lips, took another taste, and put the cup down empty. » (chap. XXVII, 1838)

(4) - une suite de propositions avec ellipse du verbe²⁰⁸ :

²⁰⁵ « A connective particle, or a connective word introducing a new member, may be separated from the foregoing part of a sentence by a comma. » (Smallfield 27)

²⁰⁶ « When a relative pronoun is separated from its antecedent, or an imperfect phrase forms the antecedent, a comma may be placed before the relative; » (Smallfield 21).

²⁰⁷ « Three or more verbs having the same nominative case, and immediately following each other, should be separated by commas. “Exercise ferments the humour, casts them into their proper channels, throws off redundancies, and assists nature in her necessary operations.” » (Smallfield 24)

²⁰⁸ Suivant la logique exposée dans le traité de George Smallfield, dans ce cas de figure, une virgule serait censée apparaître comme marque de l'ellipse, justifiant ensuite l'apparition de points-virgules pour séparer les différentes propositions dans lesquelles se produit l'ellipse du verbe : « Where a verb is understood, a comma may often be properly inserted after the nominative, in the second or in following clauses. Examples: From law arises security; from security, curiosity; from curiosity, knowledge. » Le passage extrait d'*Oliver Twist* ne comportant pas de virgules pour marquer l'ellipse, les points-virgules, signe second par rapport à ce ponctème, ne sont pas légitimes.

« [...] the butcher throws down his tray; the baker his basket; the milkman his pail; the errand-boy his parcels; the school-boy his marbles; the paviour his pickaxe; the child his battledore. [...] (chap. X, 1867)

(5) - des propositions à forme non finie en apposition²⁰⁹ :

« One wretched breathless child, panting with exhaustion; terror in his looks; agony in his eyes; large drops of perspiration streaming down his face; strains every nerve to make head upon his pursuers [...] » (chap. X, 1867)

(6) - des termes antéposés²¹⁰ :

« Weak with recent illness; stupified by the blows and the suddenness of the attack; terrified by the fierce growling of the dog, and the brutality of the man; overpowered by the conviction of the bystanders that he really was the hardened little wretch he was described to be; what could one poor child do! » (chap. XV, 1867)

Nous ajouterons, après avoir exposé ces différents exemples types, que la valeur rhétorique du point-virgule pourra accompagner des scènes plus ou moins pathétiques, et que ce sera, à notre sens, dans ce type de scènes que cette valeur sera exploitée le plus éloquemment. Les quatre derniers extraits cités, à l'inverse du premier et du second, seront de cet ordre. Le point-virgule, dans ces deux premiers passages, guidant la lecture, facilite, de ce fait, une lecture orale éloquente, certes, mais celle-ci sera plutôt liée au fait que le ponctème permet de délimiter une des grandes articulations syntaxiques de la phrase complexe et donc une certaine lisibilité. Dans les autres passages, les choses sont différentes : les points-virgules, « en cascade », dotent les passages d'un rythme solennel, en harmonie avec la situation décrite ; il se produit alors une fusion efficace entre ponctuation et information orthographique.

4.2.3.1.2 *Le deux-points*

Ce ponctème, plutôt « boudé » des scripteurs anglais du XIX^e siècle, apparaît de façon récurrente dans *Oliver Twist*. La plupart du temps, l'auteur utilisera le deux-points sans pour autant se plier à ses règles d'emploi syntactico-logiques ; seule la valeur

²⁰⁹ « When clauses are introduced into a compound sentence between the nominative case and the verb, or between the verb and its objective case, each of those clauses, being parenthetical, should be included between commas. » (Smallfield 25)

²¹⁰ L'ouvrage de George Smallfield ne contient pas de précision sur les cas d'inversion; toutefois, la règle qui va suivre peut être pertinente pour l'exemple qui nous intéresse : « When three or more nouns or pronouns, in the same case—adjectives, of the same degree—**verbs, in the same mood and tense**—or other parts of speech, occur in immediate succession, they should be separated by commas. » (Smallfield 17).

rhétorique du signe présidera à son emploi. Ainsi, dans *Oliver Twist*, d'un point de vue syntaxique, les propositions liées par ce signe de ponctuation ne seront pas nécessairement indépendantes, et d'un point de vue logique, la seconde proposition n'entretiendra pas forcément avec la première proposition un lien de l'ordre de ceux mentionnés par la règle.

Les cas où une virgule aurait dû être utilisée sont nombreux dans les deux versions de l'œuvre, avec, bien sûr, un nombre plus important d'occurrences pour celle de 1867. Ci-dessous trois exemples représentatifs de cet emploi idiosyncratique du deux-points ; le ponctème peut précéder :

(1) - une proposition coordonnée : « The night had been very wet: large pools of water had collected in the road: and the kennels were overflowing. » (chap. XXI, 1867)

(2) - une subordonnée relative : « [...] the old gentleman, eyeing him [Oliver] with an expression of dislike, looked anxiously round, as if he contemplated running away himself: which it is very possible he might have attempted to do [...] » (chap. X, 1838-1867)

(3) - une subordonnée adverbiale : « Away they run, pell-mell, helter-skelter, slap-dash: tearing, yelling, screaming, knocking down the passengers as they turn the corners, rousing up the dogs, and astonishing the fowls: and streets, squares, and courts, re-echo with the sound. » (chap. X, 1867) ; « The doctor, after tasting the cool stuff, and expressing a qualified approval of it, hurried away: his boots creaking in a very important and wealthy manner as he went downstairs. » (chap. XII, 1838-1867)

(4) - un groupe de termes apposés : « [...] four or five boys [...] turned round and grinned at Oliver, as did the Jew himself: toasting-fork in hand. » (chap. VIII, 1838) ; « [...] four or five boys [...] turned round and grinned at Oliver. So did the Jew himself: toasting-fork in hand. » (chap. VIII, 1867)

Cet emploi principalement rhétorique du deux-points appelle deux remarques. La première portera sur le type de passages concernés par cet usage dickensien du ponctème. Exception faite, peut-être, du tout dernier extrait, les exemples cités suggèrent que cet usage n'est pas véritablement lié à la tonalité de la scène. Aussi, à la différence de ce que nous avons pu constater pour le point-virgule, la valeur rhétorique du deux-points servira principalement à faciliter la lecture du texte et à rendre sa

transmission orale potentielle plus intelligible. Mais cette intelligibilité sera perpétuellement remise en cause par le puissant « pouvoir logique » spécifique à ce ponctème.

La seconde remarque aura donc trait à la confusion que cet usage du deux-points avec une valeur purement rhétorique sera susceptible d'entraîner pour le lecteur commun. Dans certains cas, le ponctème précèdera un morphème de valeur identique, ce qui créera un effet de redondance plutôt incongru. Dans l'exemple (1) ci-dessus, la conjonction « and » dénote un lien logique de conséquence ; celle-ci pourrait effectivement être remplacée par l'adverbe « so » : « large pools of water had collected in the road : and/so the kennels were overflowing. » Ce lien logique est dupliqué par le deux-points qui précède la conjonction : ce ponctème, au mode de fonctionnement elliptique (Demanuelli 112), porte « en son sein » cette même valeur. De ce fait, si le lecteur n'a pas à l'esprit cette fonction exclusivement rhétorique du ponctème, à l'exclusion de sa valeur sémantico-logique, il se trouve face à une information redondante, dont il lui est difficile de faire sens.

Dans d'autres cas, il ne sera pas question de redondance, et la confusion procèdera tout simplement de l'emploi des deux-points sans respect de cette valeur sémantico-logique. En introduisant les deux-points, l'auteur instaure, dans le même temps, des relations logiques potentielles entre les propositions en question, relations qui parasitent la bonne compréhension du texte par le lecteur. Il est tout simplement loin d'aller de soi pour un lecteur de faire abstraction de cette valeur essentielle du ponctème. La chose est encore plus vraie dans les cas plus extrêmes de doublement du deux-points pour encadrer une proposition, comme dans l'exemple (3). C'est sans doute, d'ailleurs, ce qui a valu à cette pratique d'être autant condamnée par certains contemporains de Dickens²¹¹.

4.2.3.1.3 *Le tiret*

À la différence des ponctèmes cités précédemment, la valeur principalement rhétorique du tiret ne s'exercera pas au détriment de la syntaxe, la particularité du tiret à valeur rhétorique étant de marquer des pauses aléatoires dans la phrase. Les passages cités par George Smallfield pour illustrer la règle d'emploi du tiret à valeur rhétorique sont extraits de dialogues. Dans *Oliver Twist*, cette valeur rhétorique est également exploitée en contexte de narration, ce qui rend le discours du narrateur hautement théâtral. Comme les trois exemples qui suivent vont le mettre en évidence, les passages concernés sont particulièrement riches en émotion.

²¹¹ Kathleen Tillotson fait référence à la réaction d'un critique : « [...] a critic found the use of colons for commas in *Oliver Twist* "particularly exasperating" » (xxxix).

Dans le premier extrait, au style indirect libre²¹², le lecteur entend le désarroi du jeune Oliver ; dans une sorte d'escalade de violence, les tirets isolent les différents sévices qu'il est prêt à subir : « Oliver fell on his knees, and clasping his hands together, prayed that they would order him back to the dark room—that they would starve him—beat him—kill him if they pleased—rather than send him away with that dreadful man. » (chap. III, 1838-1867). Dans un autre passage, tout aussi pathétique, le narrateur s'apitoie sur le sort du jeune garçon, et les tirets rhétoriques mettent en relief la tragédie de sa condition : « But now that he was enveloped in the old calico robes which had grown yellow in the same service, he was badged and ticketed, and fell into his place at once—a parish child—the orphan of a workhouse—the humble, half-starved drudge—to be cuffed and buffeted through the world—despised by all, and pitied by none. » (chap. I, 1867) Dans une autre scène, de suspense cette fois-ci, la valeur rhétorique des tirets calque la perception confuse et chaotique des événements de la scène : « The cry was repeated—a light appeared—a vision of two terrified half-dressed men at the top of the stairs swam before his eyes—a flash—a loud noise—a smoke—a crash somewhere, but where he knew not—and he staggered back. » (chap. XXII, 1838-1867)

4.3. Traductions et déthéâtralisation

Les traductions ont été composées à partir de deux versions de départ différentes, avec un système de ponctuation rhétorique globalement plus abouti pour la version de 1867 que pour celle de 1838. Comme nous l'avons déjà souligné, la différence se situe plus spécifiquement au niveau du discours du narrateur, beaucoup plus théâtral dans la version de 1867. Néanmoins, même si c'est dans une moindre mesure, les traducteurs du XIX^e siècle, comme ceux du XX^e siècle, se trouvent confrontés à cette ponctuation à valeur principalement rhétorique. Par conséquent, proportionnellement, le phénomène de déthéâtralisation du texte sera moins important pour les traductions du XIX^e siècle que pour celles du XX^e siècle. Ceci étant dit, ce processus sera à l'œuvre dans toutes les versions du corpus. La façon dont celui-ci prendra forme variera en fonction des signes de ponctuation et des traducteurs. Dans le droit fil de la perspective déjà adoptée, nous étudierons les traductions des ponctèmes utilisés par l'auteur pour leur potentiel rhétorique en fonction des deux

²¹² Le verbe « prayed » est un indice de frayage. Nous reprenons ce terme à Sylvie Hanote et Hélène Chuquet, qui l'utilisent dans *Who's speaking please? : Le discours rapporté*. En voici la définition qui en est donnée : « Nous appelons ici indice de frayage le marqueur textuel qui permet d'ouvrir la voie à la construction d'une nouvelle voix énonciative-assertive. » (75)

types de discours dans lesquels ils apparaissent : le discours des personnages et le discours du narrateur. Mais avant cela, il sera nécessaire d'apporter des précisions sur les éditions en jeu, car, suivant ces dernières, la tâche du traducteur face à la ponctuation dickensienne pourra être plus ou moins facilitée.

4.3.1 Les différentes éditions et la relative souplesse apparente de certains éditeurs

Les deux éditions les plus « tolérantes », en termes de ponctuation, parmi les quatre éditions constituant notre corpus, sont les éditions G. Barba et Garnier. Cette tolérance se traduit par la présence occasionnelle, dans les deux textes, d'une ponctuation assez audacieuse, qui fait la part belle à la recherche de théâtralité de l'auteur. Néanmoins, les choix éditoriaux, face à la théâtralité du texte, sont loin d'être les mêmes dans les deux éditions, et l'audace véritable sera plutôt du côté de l'édition Garnier.

Ainsi, pour ce qui est de la traduction d'Emile de La Bédollière, nous notons, entre autres, la présence d'une ponctuation très expressive avec, par exemple, l'emploi de triples points d'exclamation : « Ils lui frictionnèrent les mains et les tempes pour tâcher de la ramener à la vie, mais inutilement : le sang s'était glacé pour toujours !!! Ils parlèrent d'espoir et de secours : trop longtemps ces deux choses lui avaient été étrangères !!! » (8). Un autre exemple assez révélateur de cette recherche d'éloquence par le biais de la ponctuation est l'emploi de points de suspension constitués de deux points seulement, avant le classique trois points de suspension : « ou..ou...i » (164). Cette ponctuation apparaît d'autant plus audacieuse qu'elle était d'ordinaire rejetée par les éditeurs ; le poète Léon-Paul Fargue avait fait cette expérience déplaisante : « La ponctuation de Fargue a scandalisé non seulement l'imprimeur, mais également André Gide qui, en tant qu'éditeur, “ne veut pas mettre *deux points de suspension* au lieu de trois” » (Aegidius 222). Le fait que cette utilisation des points de suspension ne soit pas récurrente dans la traduction d'Emile de La Bédollière aura certainement facilité les choses. En ce qui concerne la traduction de Sylvère Monod, ce sera plus particulièrement la présence de points-virgules dans des configurations syntaxiques inattendues qui indiquera la souplesse de la politique éditoriale avec laquelle il a composé. Nous proposerons une analyse exhaustive des cas typiques rencontrés dans cette édition lorsque nous aborderons la traduction du discours des personnages.

Néanmoins, malgré cet atout majeur dont semblent bénéficier les deux éditions mentionnées, les deux traductions en question ne se démarqueront que de manière toute relative des deux autres traductions du corpus. En effet, ces traductions pèchent

par leur manque de « fermeté dans les principes »²¹³ ; ainsi, comme nous allons le constater, Emile de La Bédollière n'hésite pas à tripler les points d'exclamation pour accroître l'expressivité du texte, mais répugne à employer autant de trois points de suspension que nécessaire dans d'autres scènes tout aussi éloquentes ; de la même façon, Sylvère Monod reproduit certains points-virgules à valeur rhétorique et peu acceptables syntaxiquement, mais change de stratégie pour deux configurations syntaxiques pourtant identiques. Ces deux traductions seront donc, elles aussi, touchées de plein fouet par un processus de déthéâtralisation.

4.3.2 La « déthéâtralisation » du discours des personnages

Nous constaterons que, exception faite des parenthèses, lorsqu'elles représenteront des indications scéniques, les choix faits par l'auteur ne seront pas forcément repris avec soin et rigueur par tous les traducteurs, en dépit des possibilités offertes par la langue française, possibilités dont certains traducteurs donnent pourtant un aperçu. A cette défaillance propre au traducteur s'ajoutera parfois celle de la langue d'arrivée, dont le fonctionnement, différent de celui de la langue de départ, bloquera parfois cette mise en scène théâtrale par le biais de la ponctuation. Par conséquent, de façon globale, les quatre traductions appauvrissent le texte par rapport aux indications qui ont trait à l'oralité dans le discours des personnages.

4.3.2.1 La traduction des parenthèses ou la « déthéâtralisation » de certains jeux de voix par les traducteurs du XIX^e siècle

Les stratégies de traduction vont varier en fonction des deux types d'emploi des parenthèses : nous noterons une fidélité au ponctème de la majeure partie des traducteurs du corpus dans le cas où il figurera des « didascalies », contre des stratégies beaucoup plus divisées, dans le cas où il représentera une tonalité d'énonciation amoindrie par rapport à la tonalité globale de l'énoncé. La raison en est que, dans le premier cas, la langue d'arrivée dispose d'une règle préétablie d'emploi du ponctème dans ce contexte qui en « légitime », en quelque sorte, son utilisation : en français, « c'est aux parenthèses que l'on recourt pour indiquer un jeu de scène ou isoler celui-ci dans une réplique » (Demanuelli 63). L'effet est donc alors, comme dans le texte de départ, une théâtralisation du discours des personnages. La seule différence se situe au niveau de la mise en scène théâtrale, plus complexe, et plus fine, pourrait-on dire, dans le texte de départ : l'auteur utilise, en contexte non dramatique, un signe différent de ce que prévoient les conventions du genre dramatique, suggérant ainsi clairement qu'il

²¹³ Cette critique a été formulée par Sylvère Monod à l'égard de la traduction d'Emile de La Bédollière. (« Les premiers traducteurs français de Dickens », 121

s'inspire du code tout en s'en distanciant ; dans les traductions, le ponctème correspondant bel et bien aux codes du genre théâtral dans la langue d'arrivée. L'utilisation des crochets en langue d'arrivée aurait donc été envisageable pour ménager le même effet. Les parenthèses utilisées pour faire référence aux différentes tonalités de voix ne remportent pas l'adhésion de tous les traducteurs, la fidélité au ponctème étant seulement du côté des traducteurs du XX^e siècle. Ce code mis en place par l'auteur ne correspond véritablement à rien d'établi, ce qui peut expliquer la réticence des traducteurs du XIX^e siècle à reproduire le signe de ponctuation, sachant, de plus, que les traités prônaient un usage limité des parenthèses à cette époque-là. Le dernier exemple cité, qui combinera un commentaire scénique et une énonciation à tonalité réduite, montrera que les codes de ponctuation seront plus forts que la volonté de l'auteur.

Dans le cas des « didascalies », les traducteurs du corpus se veulent effectivement fidèles à l'original. Les différents passages qui vont être exposés seront destinés à étayer cette thèse. Le premier extrait qui va être cité témoigne déjà de cette tendance. La proposition entre parenthèses dépeint l'attitude de Mrs. Corney alors qu'elle écoute le bedeau :

'The day afore yesterday, a man—you have been a married woman, ma'am, and I may mention it to you—a man, with hardly a rag upon his back (here Mrs. Corney looked at the floor), goes to our overseer's door when he has got company coming to dinner; and says, he must be relieved, Mrs. Corney. (chap. XXIII, 1838-1867)

Tous les traducteurs, hormis Emile de La Bédollière, qui adapte le passage, sont fidèles au principe de théâtralisation. Même si ce traducteur prend quelques libertés avec l'original, nous pouvons remarquer qu'une page plus loin, selon le principe de compensation, il utilise les parenthèses d'une façon similaire à celle de l'auteur : « Cependant (poursuivit-il en défaisant son paquet) ce sont des secrets du métier qui ne sont connus que de nous autres fonctionnaires paroissiaux. » (138) Dans le texte original, le commentaire n'était effectivement pas placé entre parenthèses : « But, however,' said the beadle, stopping to unpack his bundle, 'these are official secrets, ma'am; not to be spoken of: except, as I may say, among the parochial officers such as ourselves. [...] » (chap. XXIII)

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Voilà, par exemple, un homme à qui, en considération de sa nombreuse famille, on accorde un pain de quatre livres et une livre de fromage, bon poids. (137)	[...] pas plus tard qu'avant-hier, un homme... vous avez été mariée, madame, je puis donc entrer avec vous dans ces détails, un homme, à peine vêtu (M^{me} Corney baissa les yeux) de quelques haillons en lambeaux, se présente à la porte de notre surveillant, qui avait justement du monde à dîner, et dit qu'il faut qu'on lui donne des secours. (vol. 1, 312)	Avant-hier, un homme (vous avez été mariée, madame, alors je peux en parler devant vous), un homme qui n'avait presque rien sur le dos (à ce moment, Mme Corney baissa les yeux), il vient frapper à la porte de notre administrateur, qu'avait du monde à dîner ; et il dit qu'il faut qu'on le secoure, Madame Corney. (326)	Au jour d'avant-hier, un homme – vous avez été mariée, Madame, je peux bien vous en parler – un homme qu'avait à peine un haillon sur le dos (ici, Mme Corney baissa les yeux vers le plancher), s'amène à la porte de notre surveillant pendant qu'il a du monde à dîner, et y dit qui faut qu'on le secoure, Madame Corney. (219)

Un autre passage, notable, par rapport à l'extrait précédent, pour le nombre de commentaires de nature scénique se trouvant entre parenthèses, accrédi-tera d'autant mieux la thèse de la fidélité des traducteurs, que les « didascalies » y sont nombreuses, et que l'auteur manque lui-même de rigueur dans ses choix. Ainsi, non seulement l'intégralité des commentaires entre parenthèses va-t-elle être reproduite encadrée du même ponctème, mais, en plus, les traducteurs vont procéder à un changement qui souligne qu'ils ont parfaitement intégré cette logique de théâtralisation du texte. En effet, ils homogénéisent la ponctuation en plaçant le dernier commentaire du narrateur (qui a trait au mouvement du bedeau) entre parenthèses, alors que celui-ci était directement intégré au texte de départ. D'ailleurs, nous notons que les traducteurs du XIX^e siècle accentuent la théâtralité du passage par l'utilisation du présent dans les didascalies, par rapport au passé simple dans le récit.

Le passage en question met en scène des personnages eux-mêmes hautement théâtraux, Mrs. Mann et le bedeau. Chaque mouvement ponctuant leur échange est indiqué par le biais de commentaires entre parenthèses :

'No'; said Mr. Bumble approvingly; 'no, you could not. You are a humane woman, Mrs. Mann.' (**Here she set down the glass.**) *'I shall take an early opportunity of mentioning it to the board, Mrs. Mann.'* (**He drew it towards him.**) *'You feel as a*

mother, Mrs. Mann.' (He stirred the gin-and-water.) 'I-I drink your health with cheerfulness, Mrs. Mann;' and *he swallowed half of it.* (chap. II, 1838-1867)²¹⁴

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
<p>– Sans doute, fit l'autre avec un signe d'approbation. Je pense bien que vous ne pourriez pas. Vous êtes une femme compatissante, madame Mann. (Elle pose le verre sur la table.) J'en glisserai un mot à ces messieurs de l'administration, Madame Mann. (Il approche le verre). Vous avez des entrailles de mère, madame Mann. (Il tourne l'eau et le genièvre.) J'ai bien l'honneur de boire à votre santé, madame Mann. (Il en boit la moitié.) (13)</p>	<p>– C'est bien, dit M. Bumble, c'est très bien, vous êtes une femme compatissante, madame Mann. (Elle pose le verre sur la table.) Je saisirai la première occasion de dire cela au comité, madame Mann. (Il approche le verre.) Ces enfants ont en vous une mère, madame Mann. (Il agite le gin et l'eau.) Je bois de tout mon cœur à votre santé, madame Mann. (Il en avale la moitié.) (vol 1, 16-17)</p>	<p>– Non, dit M. Bumble sur un ton approbateur ; non, vous pourriez pas. Vous avez bon cœur, madame Mann. (A cet instant, elle posa le verre.) Je saisirai la première occasion d'en parler à la commission. (Il l'approcha de lui.) Vous avez des sentiments maternels, madame Mann. (Il remua son gin à l'eau) Je... je bois avec plaisir à votre santé, madame Mann. (Et d'en avaler la moitié.) (72-73)</p>	<p>– Non, dit M. Bumble d'un ton approbateur, non certainement. Vous êtes une femme de cœur, madame Mann (ici, elle posa le verre sur la table). Je saisirai la première occasion de la dire au Conseil, Madame Mann (il remua le gin à l'eau). Je... je bois cordialement à votre santé, madame Mann (et il avala la moitié du contenu). (31)</p>

Nous allons constater que lorsque les parenthèses sont utilisées par l'auteur pour incarner une tonalité de voix atténuée, l'harmonie remarquée précédemment dans les choix de traduction ne sera plus de mise. Deux stratégies seront effectivement notables : la suppression du ponctème par les traducteurs du XIX^e siècle, et le calque des parenthèses par les traducteurs du XX^e siècle, avec toutefois une petite différence de mise en scène par ces deux traducteurs.

Le premier extrait proposé va faire ressortir ces tendances diachroniques. Dans l'occurrence en question, les parenthèses signalent les variations de la hauteur de voix de Mrs. Mann. Dans un premier temps, celle-ci s'adresse, depuis sa fenêtre, au

²¹⁴ Les deux versions sont identiques en ce qui concerne les parenthèses. La seule différence est la disparition (en 1846) de tirets longs qui, en 1838, précédaient les parenthèses ainsi que la proposition coordonnée « and he swallowed ». Mais cette différence n'aura aucune conséquence sur notre étude.

bedeau, qui se trouve au portillon ; puis, avant l'arrivée de celui-ci, elle parle à Susan à mi-voix ; enfin, elle hausse le ton pour s'adresser de nouveau au bedeau : « 'Goodness gracious! Is that you, Mr. Bumble, sir?' said Mrs. Mann, thrusting her head out of the window in well-affected ecstasies of joy. '**(Susan, take Oliver and them two brats upstairs, and wash 'em directly.)**—My heart alive! Mr. Bumble, how glad I am to see you, sure-ly!' » (chap. II, 1838-1867). Les parenthèses mettent efficacement en scène le double jeu du personnage, qui repose symboliquement sur deux types d'énonciation : entre parenthèses se trouve l'information d'un niveau de langue très familier, censée être parodiquement lue à mi-voix ; « hors parenthèses » se trouve l'information d'un niveau de langue convenable, censée, au contraire, être déclamée.

Or, cette démarcation disparaît avec la suppression des parenthèses dans les traductions d'Emile de La Bédollière et d'Alfred Gérardin. La conséquence directe est un amoindrissement substantiel de la théâtralité de la scène. A l'inverse, les traductions proposées par Sylvère Monod et Francis Ledoux, qui reproduisent les parenthèses, préservent le double jeu de l'original, ainsi que ses connotations. Nous notons également le soin pris par Francis Ledoux de figurer l'énonciation seconde pas le biais de guillemets anglais.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Dieu m'pardonne, je crois qu' c'est M. Bumble ! dit-elle avec une joie affectée en mettant la tête à la fenêtre ; Suzanne, poursuit-elle en s'adressant à la bonne, - courez ouvrir à Olivier et aux deux autres petits vauriens et débarbouillez-les vite. Dieu ! monsieur Bumble, que j'suis donc contente de vous voir ! (11)	Bonté divine ! est-ce vous, monsieur Bumble ? dit M ^{me} Mann, mettant la tête à la fenêtre, en simulant une grande joie. Suzanne, faites monter Olivier et les deux petits garnements, et débarbouillez-les bien vite. Mon Dieu, que je suis heureuse de vous voir, monsieur Bumble ! (vol 1, 13-14)	Bonté divine ! C'est-il donc vous, monsieur Bumble ? dit M ^{me} Mann, qui passa la tête à la fenêtre en simulant adroitement des transports de joie. (Suzanne, faites remonter Olivier et les deux autres gamins, et lavez-les immédiatement.) Juste ciel ! Monsieur Bumble, ce que je suis contente de vous voir, je vous assure ! (70)	Mon dieu! Est-ce bien vous, monsieur Bumble ? dit Madame Mann, en passant vivement la tête par la fenêtre avec tous les transports d'une joie simulée. (“Suzanne, emmenez Olivier et ces deux morveux en haut et débarbouillez-les tout de suite !”) Par exemple ! Monsieur Bumble, je suis bien heureuse de vous voir ; pour ça, oui ! (29)

Lorsque les deux types de commentaires sont combinés dans un même énoncé du texte de départ, l'auteur prend soin de marquer la différence de nature entre

ces commentaires, en utilisant deux signes distincts, les parenthèses et les tirets, privilégiant ainsi la clarté du message par rapport à la cohérence dans le choix des signes. En traduction, lorsque deux signes distincts sont utilisés, comme dans le texte de départ, les codes de ponctuation président à la bonne distribution des ponctèmes. Dans l'exemple sélectionné, les parenthèses permettent de distinguer une tonalité d'expression encore plus basse que ce qui est déjà dit à mi-voix par le personnage, et les tirets isolent le commentaire de type scénique : « 'The reason of all this,' replied Fagin. 'If he'—**he pointed with his skinny fore-finger up the stairs**—'is so hard with you (**he's a brute, Nance, a brute-beast**), why don't you—' » (chap. XLIV, 1838-1867).

Les stratégies de traduction varient pour les traducteurs du XX^e siècle, mais ils manifestent l'un comme l'autre leur désir de marquer ces deux types d'énonciation seconde. Sylvère Monod, par souci de cohérence certainement, choisit d'utiliser des parenthèses dans les deux cas ; mais, ce faisant, il ne distingue pas la didascalie du jeu de voix. A l'image du texte de départ, Francis Ledoux fait en sorte d'éviter toute confusion possible en recourant également à deux signes de ponctuation différents. Il est très intéressant qu'il procède à une inversion des signes de ponctuation donnés dans le texte de départ. Ce choix révèle que les codes normatifs dans la langue d'arrivée pèsent tout de même plus que les choix aléatoires de l'auteur. Dans cette optique, les parenthèses « prennent le dessus » sur les tirets, lorsqu'il s'agit de figurer un commentaire de type scénique.

Monod	Ledoux
La raison de toute cette histoire ? reprit Fagin. Si l'autre (il désignait l'étage supérieur, de son index décharné), si l'autre est tellement méchant avec toi (c'est une brute, Nance, une bête brute), pourquoi ne pas le... (604)	- Quelle est la raison de tout ceci ? Si l'autre (il désigna de son index décharné le haut de l'escalier) se montre si dur envers toi – c'est une brute, Nancy, une bête brute – pourquoi est-ce que tu ne... (423)

4.3.2.2 Les différents tirets

La théâtralité mise en place par les deux systèmes évoqués en 2.2.1.2 (trait d'union/tiret ; tiret/tiret long) va s'érousser en traduction, pour des raisons qui tiennent à la fois à la langue et aux choix des traducteurs. Le premier système, « conventionnel » en anglais, dénotant une suspension silencieuse, et reposant sur l'usage du tiret et du tiret long, sera rendu, comme l'exige la règle en français, par des points de suspension. Aussi, l'unicité du signe utilisé, qui se combine parfois avec certains choix idiosyncratiques des traducteurs du XIX^e siècle, aura comme conséquence d'entamer « l'intensité dramatique » de l'original. Face au second système,

moins conventionnel, les choix de traduction seront plus variés mais de façon générale, aucun système équivalent efficace ne sera mis en place dans les traductions, même si quelques tentatives pourront être notées.

4.3.2.2.1 *La traduction du tiret et du tiret long, ou l'affaiblissement de l'accroissement de l'intensité dramatique*

A Le tiret

L'exemple qui va être donné en guise d'illustration est un exemple type, autant du point de vue du fonctionnement des tirets que des traductions qui vont en être données. Le passage est célèbre pour avoir fait l'objet de multiples lectures publiques de la part de l'auteur : il s'agit de la scène du meurtre de Nancy. Chaque tiret cristallise les silences saccadant la lutte entre les deux individus : « 'Bill, Bill!' gasped the girl, wrestling with the strength of mortal fear,—'I—I won't scream or cry—not once—hear me—speak to me—tell me what I have done!' » (chap. XLVII, 1838-1867)

La stratégie adoptée par tous les traducteurs est une transposition du ponctème du texte de départ en points de suspension, selon l'usage en langue d'arrivée. En effet, les points de suspension « indiquent des interruptions ou des arrêts dans la chaîne parlée (monologue ou dialogue) constituant à eux seuls une réplique marquée soit par l'absence de toute émotion caractérisée, soit au contraire par l'égarément, le désarroi ou la confusion » (Doppagne 22-25). Une remarque s'impose toutefois concernant les choix de traductions des traducteurs du XIX^e siècle : sans logique à cela, ils ne figurent que la moitié des pauses de l'original et, ce faisant, ils en réduisent évidemment la théâtralité. Si, dans la version proposée par Emile de La Bédollière, cette diminution semble compensée par l'ajout de points d'exclamation censés reproduire la véhémence qui s'est emparée de Nancy, aucune compensation du même type ne peut être remarquée dans la traduction d'Alfred Gérardin.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Guillaume ! Guillaume ! s'écria la fille se débattant avec une force que peut donner seule la crainte de la mort, je ne ferai point de bruit, je ne crierai pas... je te le promets ! Ecoute-	Guillaume, Guillaume !... dit la jeune fille d'une voix étouffée, en se débattant avec l'énergie que donne la crainte de la mort, je ne crierai pas... écoute-moi... parle-moi... dis-	Bill, Bill ! dit la fille, haletante, en se débattant avec la force de sa crainte mortelle... je... je ne vais pas pleurer ni crier... pas une seule fois... écoute-moi... parle-moi... dis-moi ce	Bill, Bill ! balbutia-t-elle, suffoquant et se débattant avec la force que donne une peur mortelle. Je... je ne crierai pas... je n'appellerai pas... pas une seule fois... écoute-moi... parle-moi... dis-

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
moi !... Parle-moi !... dis-moi ce que j'ai fait ! (287)	moi ce que j'ai fait ? (vol 2, 284)	que j'ai fait. (635)	moi ce que j'ai fait ! (447)

B Le tiret long

Les pauses silencieuses peuvent être plus marquées encore : le tiret long figurera alors les silences. Le fonctionnement différent de la ponctuation française va constituer une pierre d'achoppement à la reproduction de ce contraste, puisque le traducteur n'aura à sa disposition pour symboliser cet accroissement de la tension dramatique qu'un signe de ponctuation unique : les points de suspension.

Le passage sélectionné met en lumière cet affaiblissement de l'intensité dramatique, faute de moyens linguistiques satisfaisants pour la reproduire. Dans l'extrait en question, l'accroissement de l'intensité dramatique se mesure avec l'allongement du tiret. Le tiret long va symboliquement accompagner l'évocation de la mort. Lors de sa discussion avec Monks, le Juif envisage le pire quant à Oliver. Son dialogue est morcelé par plusieurs tirets symbolisant ses moments d'hésitation, avec, comme point d'orgue, un tiret long en fin de phrase, lors de l'évocation de la mort possible du jeune garçon : « You want him made a thief. If he is alive, I can make him one from this time; and, **if—if—**' said the Jew, drawing nearer to the other,—'it's not likely, mind,—but if the worst comes to the worst, and he is **dead——**' » (chap. XXVI, 1838-1867).

Dans les traductions, les tirets, moyens et longs, sont tous remplacés par des points de suspension. L'intensité dramatique subit un revers supplémentaire dans la traduction d'Emile de La Bédollière avec, en plus de la disparition du contraste pausal, une diminution du nombre de pauses, réduites au nombre de deux seulement au lieu de cinq dans le texte de départ.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Vous voulez qu'il soit voleur ; s'il est vivant, je puis le rendre tel à compter d'aujourd'hui. Et si... si... ce qui n'est pas probable, dit le juif en se rapprochant de l'autre ; mais, au pis	Vous voulez qu'il soit voleur ; s'il est vivant, je puis vous promettre de le dresser, et si... dit le juif en s'approchant tout près de Monks... ce n'est pas probable ; mais enfin, pour mettre les	Vous voulez qu'on en fasse un voleur. S'il est vivant, je peux en faire un à partir de maintenant, et si... dit le Juif en se rapprochant de l'autre... c'est peu probable, remarquez...	Vous voulez qu'on en fasse un voleur. S'il est vivant, maintenant je le puis ; et si... si... (le Juif se rapprocha de son interlocuteur)... ce n'est pas probable, remarquez..., mais enfin si le pire doit

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
aller, s'il était mort ? (160)	choses au pire... s'il était mort... (vol 1, 361)	mais si le pire devait arriver, et qu'il soit mort... (369)	arriver et qu'il soit mort... (250)

Nous citerons un second passage dont l'intérêt repose, non pas, comme dans le cas de figure précédent, sur un contraste au sein d'une phrase dans une même version de l'œuvre, mais sur un contraste de ponctuation entre deux versions du même passage, en l'occurrence la version de 1846, et celle de 1838 ou de 1867 (toutes les deux identiques). Ce type d'extrait rend compte de l'impact des limites linguistiques de la langue d'arrivée au niveau, non plus, d'une seule version d'*Oliver Twist*, mais de la production globale de cette œuvre; celle-ci comprend, dans la culture d'arrivée, l'intégralité des différentes versions remaniées d'*Oliver Twist*. La solution de traduction unique en français ne permettra pas au traducteur de reproduire l'évolution de la ponctuation selon les différentes versions du même passage, et ne pourra donc que trahir la volonté de l'auteur.

Dans le passage qui va nous intéresser, les versions de 1838 et de 1867 disposent d'un tiret moyen, alors que la version de 1846 dispose d'un tiret long. La valeur rhétorique du ponctème est renforcée par un point d'exclamation dans les deux versions. Le passage en question correspond à une scène tragi-comique dans laquelle le tiret cristallise ironiquement l'intensité dramatique de la situation évoquée par le bedeau : « 'All in two months!' said Mr. Bumble, filled with dismal thoughts. 'Two months! No more than two months ago, I was not only my own master, but everybody else's, so far as the parochial workhouse was concerned, and **now!**—' » (chap. XXXVII, 1838/1867).

Les différentes traductions du passage par les traducteurs du corpus donnent une très bonne idée de ce qu'aurait été une traduction produite à partir de la version de 1846, puisque, à l'exception des trois points de suspension, aucune autre alternative de ponctuation ne semble possible. À la lumière de ces traductions, nous devinons que la version de départ n'aurait pas fait changer la stratégie des traducteurs : le tiret long aurait été transposé, comme le tiret ici, en points de suspension.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Omission de la phrase. (221)	Il n'y a que deux mois, j'étais non seulement mon maître, mais celui de quiconque touchait	Il y a seulement deux mois, j'étais encore, non seulement mon propre maître, mais	Il n'y a pas plus de deux mois j'étais non seulement mon propre maître, mais celui de

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
	de près ou de loin au dépôt paroissial ; et maintenant... ! (vol 2, 114)	encore celui de tout le monde, pour tout ce qui touchait à l'asile monicipal ; et maintenant!... (495)	tous les autres, pour ce qui est de l'asile paroissial en tout cas ; et maintenant!... (343)

4.3.2.2.2 *La traduction du trait d'union et du tiret, ou la déthéâtralisation de l'élocution saccadée ou emphatique*

Dans les deux cas, le marqueur d'oralisation traduira une accentuation différente du mot anglais par rapport à son accentuation normale. Même si les systèmes d'accentuation anglais et français sont différents, le principe même de signaler par des marques d'oralisation à l'écrit que l'intonation est différente de celle attendue sera tout aussi pertinent en français.

A Le trait d'union

Les choix de traduction recourent, dans ce cas, les siècles de composition des traductions, avec tout de même un certain manque de rigueur notable pour un des traducteurs du XX^e siècle. Ainsi, les traducteurs du XIX^e siècle ne reproduiront pas les traits d'union, et ne chercheront pas à figurer l'élocution saccadée dont ils sont le signe ; ils s'en tiennent, de ce fait, à la règle stricte d'emploi du trait d'union, à l'inverse des traducteurs du XX^e siècle, qui, comme l'auteur, exploitent la valeur du ponctème au-delà de ce qui est prévu par la règle. Nous exposerons quatre exemples suivis de leurs traductions, afin d'illustrer cette tendance. Les deux premiers exemples feront clairement apparaître cette opposition diachronique des stratégies ; le troisième exemple soulignera que Francis Ledoux fait preuve, dans ses choix, d'un systématisme inégalé par Sylvère Monod. Le dernier exemple mettra, lui, en évidence, la difficulté que peut ponctuellement représenter la langue dans la reproduction de cette mise en scène, et sera également l'occasion d'illustrer à nouveau les défaillances de traduction déjà relevées.

Dans l'extrait qui va suivre, le découpage syllabique que permettent les traits d'union retranscrit la prononciation saccadée de Charlotte aux prises avec Oliver : « “Oh, you little **un-grate-ful, mur-de-rous hor-rid vil-lain!**” » (chap. VI, 1838-1867) Le signe de ponctuation est explicitement assimilé dans le texte aux coups portés par Charlotte, tandis qu'elle débite ce chapelet d'insultes : « And between every syllable, Charlotte gave Oliver a blow with all her might: accompanying it with a scream, for the benefit of society. » (chap. VI)

Cette mise en scène disparaît dans les versions proposées par les deux traducteurs du XIX^e siècle, qui suppriment les traits d'union. Leur souci de compenser cette perte transparait dans l'ajout de points d'exclamation à la fin de chaque épithète ; l'effet produit n'est cependant pas le même que dans l'original, et la perte, en termes de théâtralité, est évidente. Les traducteurs du XX^e siècle, comme l'auteur, font du trait d'union français un signe plus polyvalent que ne le veut la règle : à l'image du texte de départ, le ponctème est utilisé pour opérer la fragmentation des différentes syllabes, telle qu'elle sera censée se faire lors d'une lecture orale. Les trois adjectifs français équivalents aux adjectifs anglais du texte source seront ainsi découpés en syllabes.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Petit misérable ! s'écria Charlotte [...] ingrat ! scélérat ! assassin ! Et à chaque syllabe elle assénait un fameux coup de poing, qu'elle accompagnait d'un cri perçant pour le bien de la société. (37)	« Ah ! petit misérable ! s'écria Charlotte [...] ah ! petit ingrat ! assassin ! monstre ! » Et à chaque syllabe Charlotte donnait à Olivier un coup de toute sa force et l'accompagnait d'un cri perçant, pour la plus grande gloire de la société, dont elle prenait en main la cause. (vol 1, 82)	Oh, petit misérable, hurla Charlotte [...] Ah, petit scélérat, ingrat, a-bo-mi-nable as-sas-in ! Et après chaque syllabe, Charlotte administrait un coup à Olivier de toutes ses forces, en l'accompagnant d'un hurlement, pour le bénéfice de la compagnie. (129)	« Ah, le petit misérable ! hurla Charlotte [...] Ah, ingrat petit gre-din, affreux as-sas-sin ! Et Charlotte ponctuait chaque syllabe d'un coup de poing donné de toutes ses forces, tout en l'accompagnant d'un cri destiné à la cantonade. (73)

Dans l'occurrence qui va suivre, les deux opérations de calque et de suppression se répètent. Seuls les traducteurs du XX^e siècle se montrent sensibles aux marques d'oralisation de l'original. Dans l'exemple en question, les traits d'union figurent la diction hachée du locuteur qui s'approche d'Oliver, et accentue chaque syllabe de son prénom : « Here! cried the voice. Master Oliver, what's the news? Miss Rose! Master **O-li-ver!** » (chap. XXXIV, 1846-1867)²¹⁵ Deux stratégies s'opposent, comme dans l'exemple précédent. Emile de La Bédollière et Alfred Gérardin suppriment les traits d'union, aboutissant ainsi à une élocution fluide qui ne correspond pas à l'esprit de l'original. La stratégie commune à Sylvère Monod et

²¹⁵ La version de 1838 diffère très légèrement quant à la ponctuation suivant le nom « Rose » : « Here! cried the voice. Master Oliver, what's the news? Miss Rose—Master **O-li-ver!** » (chap. XXXIV, 1838) ; ceci explique les points de suspension utilisés par Alfred Gérardin à la suite du prénom.

Francis Ledoux est, de nouveau, de calquer le trait d'union et, de ce fait, de préserver la dynamique du texte de départ.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Hohé, monsieur Olivier ! monsieur Olivier ! Mademoiselle Rose comment va-t-elle ? (202)	Ici ! cria la voix : maître Olivier, quelles nouvelles ? miss Rose... maître Olivier . (vol 2, 69)	Venez ici ! s'écriait la voix. Olivier, quelles nouvelles ? Et Mlle Rose ! Monsieur O-li- v ier ! (456)	« Hé là ! Olivier, quelles nouvelles ? Mademoiselle Rose ? Monsieur O-li- v ier ! (315)

Dans un autre exemple du même type, les stratégies ne se confirment, par contre, que globalement, car le choix de traduction de Sylvère Monod est frappé d'un certain manque de cohérence. Il s'agit, de nouveau, d'un passage où les insultes fusent : « 'What are you up to? Ill-treating the boys, you covetous, avaricious, **in-sa-ti-a-ble** old fence?' » (chap. XIII, 1838-1867) Les traducteurs du XIX^e siècle restent constants dans leur démarche de suppression des traits d'union. Si Francis Ledoux, en revanche, maintient sa stratégie de calque du ponctème, il n'en est pas de même pour Sylvère Monod. Cette suppression des tirets difficilement compréhensible par rapport à la ligne stratégique adoptée autrement par ce même traducteur aura comme conséquence de fragiliser cette stratégie.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Vous maltraitez les garçons, vous, vieux ladre que vous êtes, vieux receleur ? (74)	Vous maltraitez les enfants, vieil avaré, vieux ladre, vieux fesse-mathieu. (vol 1, 164)	De maltraiter les enfants, espèce de vieux receleur envieux, avare et insatiable ? (200)	Tu maltraites les gosselins maintenant, espèce de vieux fourgat cupide, avaricieux, insa-ti- able ? (125)

Dans un autre cas, aucun des traducteurs ne reproduit le trait d'union de l'original, pour diverses raisons, dont une seule paraît vraiment légitime, parce qu'elle est d'ordre linguistique. Dans la version de départ, le ponctème cristallise l'intonation enthousiaste avec laquelle Mrs Mann accueille le bedeau : « My heart alive! Mr. Bumble, how glad I am to see you, **sure-ly!** » (chap. II, 1838-1867)

Si Francis Ledoux fait ici une entorse à son principe de fidélité au ponctème, c'est parce que des contraintes linguistiques bloquent la reproduction du trait d'union. C'est par souci d'aboutir à une traduction idiomatique qu'il évite de reproduire littéralement l'adverbe emphatique « surely » ; les termes monosyllabiques qu'il va

utiliser, « pour ça, oui ! », qui retranscrivent le signifié du terme de départ et l'enthousiasme avec lequel le personnage s'exprime, rendent alors l'usage du trait d'union problématique. Dans le cas des traducteurs du XIX^e siècle, même s'il est certain que les choix de traduction rendaient également l'usage du tiret difficile, le premier optant pour un terme emphatique monosyllabique (« donc »), et le second omettant de traduire le support lexical de l'emphase, la conclusion ne peut être la même, sachant qu'ils choisissent de supprimer systématiquement les traits d'union. Quant à Sylvère Monod, cet extrait souligne encore un manque de cohérence puisque la traduction littérale qu'il propose, « je vous assure », rendait l'usage du trait d'union tout à fait possible : « je vous as-sure ! ».

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Dieu ! monsieur Bumble, que j'suis donc contente de vous voir ! (11)	Dieu, que je suis heureuse de vous voir, monsieur Bumble ! (vol 1, 14)	Juste ciel ! Monsieur Bumble, ce que je suis contente de vous voir, je vous assure ! (70)	Par exemple ! monsieur Bumble, je suis bien heureuse de vous voir ; pour ça, oui ! (29)

B Le tiret

Avec le tiret, comme nous l'avons déjà souligné, c'est l'insistance sur une syllabe particulière qui est mise en scène dans le texte. Cette fois-ci, à la différence de ce que nous avons constaté pour le trait d'union, les traducteurs du XIX^e siècle, comme ceux du XX^e siècle, manifestent leur volonté de reproduire le phénomène en jeu dans le texte de départ. Ils recourront, pour ce faire, aux points de suspension²¹⁶. De par sa valeur suspensive, ce signe se prête parfaitement à l'emploi qui est fait du tiret par l'auteur. Les traducteurs du XX^e siècle, de leur côté, utiliseront plutôt d'autres signes de ponctuation : Francis Ledoux opte la plupart du temps pour le trait d'union, et à une occasion pour les points de suspension ; quant à Sylvère Monod il utilise le tiret ou le trait d'union, lorsqu'il décide de marquer l'emphase.

De cette façon, ils montrent la même propension que l'auteur à exploiter un signe de ponctuation au-delà de l'usage prévu par ses règles d'emploi. En effet, les points de suspension, tout comme le tiret, sont censés représenter une pause dans la

²¹⁶ Comme nous allons le remarquer, les passages sélectionnés appartiennent très souvent à des passages supprimés dans la version traduite par Emile de La Bédollière. Néanmoins, le traducteur montrera sa volonté de reproduire l'élocution emphatique par le biais de points de suspension à d'autres endroits du texte. Ainsi, par exemple, selon ce principe de compensation, il utilisera les points de suspension dans un passage où l'original ne l'exigeait pas : il traduira « I'm sure » (chap. II) par « Cer...tai...ne...ment » (12).

chaîne parlée ; cette pause est transposée au cœur d'un mot pour marquer un temps d'arrêt sur une syllabe.

Car effectivement, comme les cinq extraits qui vont être proposés, assortis de leur traduction, vont tendre à le montrer, deux des traducteurs du corpus sont bien loin d'adopter une stratégie de traduction systématique face à cette utilisation théâtrale du tiret. Ceci est donc vrai pour Sylvère Monod, qui met en scène l'emphase signifiée par le ponctème au moyen de différents procédés de traduction, mais dans la moitié des occurrences seulement ; ceci s'avère également pour Alfred Gérardin, qui essaie parfois de marquer l'insistance signifiée par les tirets dans les occurrences relevées, mais à deux reprises seulement. Francis Ledoux, qui recourt au trait d'union, sera certes plus méthodique dans ses choix, mais ne sera pas épargné ponctuellement par ce manque de rigueur. Même si, à la différence de ces deux traducteurs, il montre une réelle volonté de retranscrire ce qui est en jeu dans l'original, il est regrettable que le procédé de traduction adopté abolisse la distinction qui est faite dans le texte de départ entre élocution saccadée et emphatique.

Les extraits sélectionnés vont illustrer ces différents cas de figure. Dans les deux premiers exemples, qui permettront d'évoquer deux cas différents d'emphase, apparaîtra la détermination des traducteurs pour signifier ce qui se passe dans le texte de départ. Les deux exemples leur succédant mettront en lumière le manque de systématisme qui guette certains traducteurs. Le dernier exemple exemplifiera, en plus de ce manque de rigueur, la contrainte que peut représenter la langue dans l'objectif à atteindre.

Dans le premier exemple ci-après, les quatre traducteurs se montrent sensibles au jeu de l'original. Dans ce passage, Noah appelle Charlotte au secours, et le tiret révèle l'emphase avec laquelle il prononce la première syllabe de son prénom : « Charlotte! missis! Here's the new boy a murdering of me! Help! Help! Oliver's gone mad! **Char—lotte!** » (chap. VI, 1838-1967).

La stratégie de fidélité au ponctème de Sylvère Monod est d'autant plus notable qu'elle est unique dans cette situation. Ce choix de traduction, non maintenu par la suite, sans véritable logique à cela, suggère néanmoins qu'il est possible linguistiquement de reproduire le jeu théâtral de l'original, avec l'emploi d'un trait d'union, lorsqu'il s'agit d'une diction saccadée, et d'un tiret, lorsqu'il y est question d'insistance sur une syllabe. Francis Ledoux, pour sa part, recourt, au trait d'union, avec le reproche qui peut être formulé à cet égard. Dans le cas des traductions proposées par Emile de La Bédollière et Alfred Gérardin, l'emphase est marquée de façon assez efficace au moyen de trois points de suspension.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Au secours ! cria Noé. Char...lotte ! Ma...da...me ! Oliver m'assassine ! Au secours ! au secours ! (37)	À l'assassin ! criait Noé ; Charlotte, madame ! l'apprenti m'assassine ; au secours ! au secours ! Olivier est enragé ! Char...lotte ! (82)	Il va m'assassiner ! fit Noé en pleurnichant. Charlotte ! Patronne ! Y a le nouveau commis qui m'assassine ! Au secours ! Au secours ! Olivier qu'est devenu fou ! Char—lotte ! (129)	Il va me tuer ! Cria Noé en pleurnichant bruyamment. Charlotte ! Maîtresse ! Y a le nouveau qui m'assassine ! Au secours ! Au secours ! Olivier est devenu fou ! Char-lotte ! (72)

Dans l'exemple suivant, tous les traducteurs s'attachent, une nouvelle fois, à signifier l'emphase apparente dans le texte de départ. La ponctuation reproduit la nonchalance avec laquelle la matrone répond au bedeau dans ce passage : « Ye—ye—yes! sighed out the matron. » (chap. XXVII, 1838-1867) Cette fois-ci, les solutions proposées par les traducteurs sont de deux ordres (contre trois pour l'exemple précédent) : l'utilisation des points de suspension pour la majorité d'entre eux, et du trait d'union pour Sylvère Monod. Les traducteurs du XIX^e siècle adaptent leur stratégie de traduction précédente à la situation. Ils rendent astucieusement la notion de gradation et de progression par le biais d'un nombre variable de points de suspension pour fragmenter le signe orthographique. Emile de La Bédollière emploie deux points de suspension « [...] situé[s] à mi-chemin entre deux signes [...] » (Drillon, 405), suivis de trois points de suspension ; quant à Alfred Gérardin, il utilise quatre points de suspension suivis des trois points de suspension traditionnels. Dans ce cas, Sylvère Monod et Francis Ledoux changent de stratégie. Le premier préfère les traits d'union au tiret, le second, les points de suspension au trait d'union.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Ou.. ou... oui ! dit en souponnant la matrone. (164)	Ou....i... , soupira la matrone. (vol 1, 371)	Ou-u-i ! soupira l'intendante. (378)	Ou...ou...oui ! dit l'intendante, dans un soupon. (256)

Les deux exemples qui vont suivre sont destinés à mettre en lumière le manque de constance des choix de traduction. Dans le premier extrait, seul un traducteur, Francis Ledoux, entreprend de reproduire ce qui est en jeu dans le texte de départ. Dans le passage en question, l'entrepreneur des pompes funèbres exprime son étonnement par le biais d'une réponse brève du type sujet/auxiliaire, et appuie alors

fortement et longuement sur chaque syllabe de l'adverbe « never », avant que le bedeau ne lui coupe la parole : « 'Well,' said the undertaker, I ne—ver—did— » (chap. V, 1838-1867). Nous ne traiterons pas du tiret long, qui n'a pas la même fonction ici que les tirets, puisqu'il signifie que le bedeau coupe la parole à l'entrepreneur.

Hormis Francis Ledoux, aucun traducteur ne relève le défi de la ponctuation du texte de départ. Pourtant, Alfred Gérardin, tout comme Sylvère Monod, aurait pu transposer le tiret, comme précédemment, ce qui aurait donné respectivement pour les deux traducteurs dans le texte d'arrivée : « Ja....mais... », et « ja—mais ».

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
pages 45-50 omises	Oh ! dit Sowerberry, jamais de ma vie... (vol 1, 68)	Ma parole, dit l'entrepreneur, jamais je n'aurais cru... (116)	« Ben ça, alors, s'exclama l'entrepreneur, j'ai ja-mais vu. (63)

Dans l'extrait qui va suivre, la critique sera formulée à l'encontre des deux traducteurs du XX^e siècle, car seule la version de 1867, à partir de laquelle les traducteurs du XX^e siècle produisent leur traduction, comporte un tiret. La mise en parallèle de ces traductions avec celles du XIX^e siècle sera tout de même pertinente, puisqu'elle révélera que, théâtralisation du texte de départ ou pas, les traductions seront identiques en termes de ponctuation. Dans le passage en question, la voix « reste en suspens » au milieu d'un terme dissyllabique dont l'accent tonique est normalement porté par la seconde syllabe : « 'You're a nice one,' added Sikes, as he surveyed her with a contemptuous air, 'to take up the humane and **gen—teel** side!» (chap. XVI,1867) Les traductions du XX^e siècle font disparaître cette marque d'oralisation.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Ah, oui ! Tu es une bonne fille, c'n'est pas là l'embarras ! ajouta Sikes en la regardant avec un air de mépris, de te donner ainsi des airs de beaux sentiments. (97)	Comme ça te va bien, reprit Sikes en la toisant avec mépris, de te donner des airs de bonté et de générosité ! (vol 1, 219)	T'as vraiment l'air douée, ajouta Sikes, en la dévisageant d'un air méprisant, pour prendre le genre humanitaire et distingué ! (246)	« Ah oui, ça t'va bien, poursuivit Sikes en la considérant d'un air méprisant, de prendre des airs compatissants et distingués ! (160)

Comme le dernier exemple présenté va le mettre en évidence, ce sera parfois une contrainte d'ordre linguistique qui obligera le traducteur à supprimer la

ponctuation emphatique dans le texte d'arrivée. Dans le texte de départ, l'emphase porte sur le phonème voyelle de l'adjectif « right » : « Here, give hold. All **ri—ight!** » (chap. XLVIII, 1838-1867) Les termes monosyllabiques utilisés par les traducteurs du XX^e siècle, « on y est », n'étant chacun constitué que d'un seul phonème, la « fragmentation emphatique » sera difficilement envisageable. Par contre, dans le cas d'Alfred Gérardin, qui utilise un terme polysyllabique, il aurait été tout à fait concevable.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage omis	Allons, donnez vite !... En route ! (vol 2, 296)	Allons, passez-moi ça. Ça y est. (646)	Allez, passe-moi ça... On y est ! (454)

4.3.2.3 La traduction des caractères typographiques, ou la déthéâtralisation de l'accentuation emphatique

Nous avons souligné que l'unique terme écrit en capitales, ainsi que la majorité de ceux mis en italiques, sont des mots grammaticaux. Pour des termes de cette nature, la langue française ne dispose que de moyens alphabétiques pour signifier, dans le texte d'arrivée, la mise en relief symbolisée, dans le texte de départ, par ces deux types de caractères typographiques ; une différence linguistique majeure oblige donc les traducteurs à reproduire le phénomène en jeu par un autre procédé : « S'il [l'accent emphatique anglais] peut parfois se traduire par des procédés prosodiques en français, il faut souvent avoir recours à des mécanismes syntaxiques ou lexicaux afin de rendre ses divers sens et implications, surtout lorsqu'il porte sur un mot grammatical. » (Wood 138) Dans ces conditions, la théâtralité mise en scène par les marques d'oralisation présentes à l'écrit est vouée à disparaître dans le texte d'arrivée. Les exemples suivants vont illustrer ce phénomène.

4.3.2.3.1 *Les italiques*

La valeur de l'emphase dans le texte de départ varie en fonction du contexte ; elle conditionnera la formulation alternative choisie par le traducteur dans le texte d'arrivée. Nous nous pencherons plus particulièrement sur la valeur contrastive de l'emphase pour illustrer notre propos. Notons qu'un des traducteurs du XIX^e siècle opte pour l'utilisation des italiques dans le cas d'un pronom portant un accent emphatique à valeur contrastive dans le texte de départ ; mais la traduction est loin d'être convaincante, comme nous laissons au lecteur le loisir de l'apprécier avec le passage ci-dessous.

Dickens	La Bédollière
'What's set you a snivelling now?' 'Not <i>you</i> ,' replied Oliver [...] (chap. VI)	Tiens, qu'est-ce qui le fait pleurnicher maintenant ? – Ce n'est pas <i>vous</i> [...] (36)

Ainsi, en ce qui concerne les pronoms, c'est très souvent par le biais d'une structure présentative, « C'est PRONOM qui... », que l'emphase à valeur contrastive du texte de départ est reproduite dans le texte d'arrivée. L'insistance sur le pronom « I » dans « *I did that, sir [...] I stopped him, sir.* » (chap. X) est ainsi traduite par la structure présentative « C'est moi qui... »²¹⁷ ; selon le même principe, c'est la tournure présentative « C'est toi/vous qui... »²¹⁸, qui traduit la mise en relief à valeur contrastive du pronom « you » dans « *I should think you was rather out of sorts [...]* » (chap. XIII). De façon similaire, l'emphase contrastive portée par un pronom ne pouvant être portée en français par un déterminant, des moyens détournés permettent de la reproduire. Par exemple, le groupe prépositionnel « à toi », utilisé dans l'expression pléonastique « ta mère à toi »²¹⁹, reproduit lexicalement l'insistance marquée par les italiques dans le texte de départ avec « *your mother* » (chap. VI).

Nous notons qu'Emile de La Bedollière, de son côté, fait un usage assez libre des italiques. Le résultat est plutôt mitigé, car le texte est parfois envahi par ce signe typographique, y compris dans des passages où le texte de départ n'y a pas recours ; en outre, comme nous l'avons annoncé, lorsqu'il est censé représenter une insistance orale, comme dans l'exemple cité, l'entreprise est loin d'être couronnée de succès. A titre indicatif, nous donnerons deux passages représentatifs de cet usage intempestif d'italiques à deux échelles différentes. Le premier extrait sera issu d'une page du roman, et le second, d'un paragraphe. Ce caractère typographique figure une prise de distance avec les propos tenus, parce qu'il s'agit soit d'une expression toute faite (1 et 2 ci-dessous), soit de propos tenus par un autre locuteur ; toutefois, très souvent, la raison de ce choix n'est pas tout à fait claire (3 à 6).

Un exemple d'éléments en italiques à la page 28 (chapitre 4) :

Dickens	La Bédollière
"The die is the same as the parochial seal—the Good Samaritan healing the sick and bruised man.	(1) Le sujet est le même que celui du sceau paroissial (<i>le bon Samaritain pensant les plaies d'un pauvre blessé</i>)

²¹⁷ (Monod 169) ; (Ledoux 103)

²¹⁸ (Monod 200) ; (Ledoux 125)

²¹⁹ (Ledoux 72)

Dickens	La Bédollière
'The jury brought it in, "Died from exposure to the cold, and want of the common necessities of life," didn't they?'	(2) Le jury rendit son verdict en ces termes : <i>Mort de faim et de froid ; n'est-ce-pas? »</i>
'If the board attended to all the nonsense that ignorant jurymen talk, they'd have enough to do.'	(3) Si l'administration voulait prêter l'oreille à toutes les balivernes que débitent ces <i>jurés ignorants</i> , elle aurait beaucoup à faire.
'juries is ineddicated, vulgar, grovelling wretches.'	(4) [...] les jurés, voyez-vous sont des êtres <i>vils, bas et rampants</i> [...]
'They haven't no more philosophy nor political economy about 'em than that [...]	(5) Ils n'ont pas plus de philosophie ni d' <i>économie politique</i> à eux tous que ça [...]
'And I only wish we'd a jury of the independent sort, in the house for a week or two [...]	(6) Je voudrais seulement que nous eussions un de ces jurés <i>si présomptueux</i> [...]

Exemple d'éléments en italiques au sein d'un seul et même paragraphe dans le discours du narrateur (chapitre VI, 34) :

Dickens	La Bédollière
As Oliver accompanied his master in most of his adult expeditions too, in order that he might acquire that equanimity of demeanour and full command of nerve which was essential to a finished undertaker, he had many opportunities of observing the beautiful resignation and fortitude with which some strong-minded people bear their trials and losses.	Comme Oliver accompagnait aussi son maître dans le plupart de ses <i>expéditions funèbres</i> pour de <i>grands corps</i> , afin d'acquérir cette <i>fermeté</i> de caractère et cet ascendant sur sa sensibilité qui distingue le <i>croque-mort</i> des autres classes de la société, il eut plus d'une fois l'occasion d'observer avec quelle <i>résignation</i> et quel <i>noble</i> courage certains <i>esprits forts</i> supportaient leur épreuve et leurs pertes.

Dans le texte de départ, les italiques sont plus rares et essentiellement dotées d'une fonction théâtrale, ce qui permet au lecteur de facilement déceler leurs enjeux; dans le texte d'Emile de La Bédollière, l'abondance du caractère typographique, doué d'une fonction pas toujours clairement identifiable, est source de confusion pour le lecteur. Mieux vaut finalement utiliser les italiques avec parcimonie, et pour indiquer une autre information que l'oralisation.

4.3.2.3.2 Les capitales

Dans la réplique de Fagin, c'est la valeur radicale du modal « will », impliquant une très forte implication du référent du sujet, qui est traduite par cette mise en relief. Celle-ci

sera donc représentée différemment en traduction. L'emphase intonative portée par le modal « will » est retranscrite au moyen de syntagmes adverbiaux à valeur emphatique : « en effet » et « oui ».

<p>'Change it, then!' responded the girl with a laugh. 'Change it!' exclaimed the Jew, exasperated beyond all bounds by his companion's unexpected obstinacy, and the vexation of the night, 'I WILL change it! Listen to me, you drab.' » (chap. XXVI, 1867)</p>	
Monod	Ledoux
<p>Que je trouve autre chose ! s'exclama le Juif, exaspéré au-delà de toute mesure par l'opiniâtreté de la jeune personne, et par les déceptions de la soirée, eh bien, je vais trouver autre chose en effet. Écoutez-moi, espèce de souillon. (362)</p>	<p>La changer ! s'écria le Juif, parfaitement exaspéré par l'opiniâtreté inattendue de la jeune femme et les ennuis de la soirée. Oui, je te la changerai. Écoute-moi, espèce de traînée. (244)</p>

4.3. 3 La « déthéâtralisation » du discours du narrateur

L'évolution de la pratique de la lecture, qui, d'un mode de transmission oral, a évolué vers une expérience personnelle et silencieuse, est déterminante pour comprendre la traduction des marques d'oralisation présentes dans le texte de départ. Les traducteurs ont dû composer avec ce changement culturel majeur, imposant l'utilisation d'une ponctuation à vocation syntaxique plutôt que rhétorique. Leur marge de négociation possible avec la ponctuation dickensienne a donc été assez faible, et principalement fonction de la grammaticalité du système rencontré. En ce qui concerne la traduction du tiret à valeur rhétorique, comme c'était le cas dans le discours des personnages, d'autres considérations, d'ordre linguistique, se sont greffées sur cette contrainte plus générale d'ordre culturel. Ainsi, globalement, lorsque, dans le texte de départ, la valeur rhétorique du ponctème n'enfreint pas ses règles d'emploi syntactico-logiques, les traducteurs tendent à le conserver ; quelques divergences de traduction pourront être notées entre traducteurs du XIX^e siècle et traducteurs du XX^e siècle, sans pour autant que cela mette à mal cette logique. Par contre, lorsque cette valeur rhétorique s'exerce au mépris des règles d'emploi syntactico-logiques du signe de ponctuation en question, les traducteurs mettent en œuvre différents procédés de traduction (transposition, aménagements) pour rendre leur traduction acceptable. Nous constaterons un effort particulier d'un des traducteurs du XX^e siècle pour reproduire certains ponctèmes, dans la mesure du possible, et selon un degré d'acceptabilité qui nous échappera parfois. Toutefois, globalement, nous passons d'un système de ponctuation dickensien à valeur majoritairement rhétorique, reposant principalement

sur cinq signes (la virgule²²⁰, le point-virgule, le deux-points, le tiret et le point), à un système à valeur principalement syntaxique, dans lequel les signes majeurs, virgules et points, redeviennent majoritaires.

Cet « appauvrissement » de la ponctuation, tant en termes de valeur qu'en termes de types de signes (les signes majeurs remplacent les signes mineurs), aboutit à la mise en place d'un mouvement contraire à celui voulu par l'auteur, et à de multiples contresens traductionnels. En effet, comme nous allons le voir, le point-virgule, comme le deux-points et le tiret participent à ménager des pauses plus ou moins importantes dans le discours du narrateur et débouchent parfois sur des phénomènes d'accélération ou de décélération, du point de vue du rythme du discours. Les modifications effectuées par les traducteurs ont comme effet de modifier ce rythme, et de contrarier le phénomène de dramatisation recherché dans le texte de départ.

Une analyse intralinguistique effectuée par Jacques Drillon, concernant l'usage de la virgule, du point-virgule et des deux-points, et les enjeux d'une substitution d'un de ces ponctèmes par un autre, s'avère tout à fait pertinente pour notre étude, car, d'un point de vue interlinguistique, les enjeux seront les mêmes. Ce dernier ponctue une même phrase tour à tour avec un de ces trois signes de ponctuation pour en déduire l'incidence en termes d'effets :

« On ne perdit pas de temps : on s'assembla, on consulta, on médicamenta. » Brillat-Savarin, Physiologie du goût

Cette phrase aurait pu se ponctuer ainsi [...] :

« On ne perdit pas de temps : on s'assembla ; on consulta ; on médicamenta. »

La supériorité du point-virgule sur le deux-point, après « temps », s'explique par l'enchaînement chronologique des actions. C'est justement parce qu'on ne perdit pas de temps que le point-virgule s'impose : le point eût été un peu fort, et le malade en moins bonne posture...

²²⁰ En ce qui concerne l'emploi idiosyncratique de la virgule par l'auteur, et sa traduction, peu de choses peuvent être dites pour les deux versions concernées par notre étude. En effet, à l'inverse de la version de 1846, peu de virgules de ce type apparaissent dans les versions de 1838 et de 1867. Toutefois, dans les quelques extraits d'emploi dickensien de la virgule proposés par Kathleen Tillotson, un exemple particulier attire notre attention, car il est présent dans la version de 1867. Il s'agit de l'usage de la virgule avant un adverbe placé en fin de proposition : « The Jew scrutinised her, narrowly. » (chap XIX, 1867) Cette virgule, qui isole l'adverbe graphiquement, impose un temps de respiration plus marqué que ne l'aurait voulu l'usage lors d'une lecture à haute voix ; en effet, aucune règle ne prévoit l'emploi d'une virgule dans cette configuration. Les traducteurs, qui optent pour une traduction littérale, veillent à ne pas reproduire cette virgule « indésirable syntaxiquement » : « [...] le Juif la dévisagea attentivement. » (Monod 288 ; Ledoux 191). Dans les traductions, le point de vue se veut donc opposé à celui de l'original : la valeur grammaticale du signe de ponctuation prend le pas sur sa valeur rhétorique. L'oralité voulue du texte se perd dans cette stratégie qui privilégie les règles d'emploi des ponctèmes.

Plus rapide encore fut l'enchaînement chronologique des différentes actions entreprises : la virgule rend compte alors de l'urgence. Un point-virgule eût légèrement ralenti l'action.

Si bien que, par éliminations successives, la bonne ponctuation se dessine dans toute sa nécessité : celle de l'auteur. (Drillon 373)

Analysons, maintenant, à la lumière de ces différentes remarques et considérations, les stratégies de traduction du système dickensien à valeur rhétorique. L'analyse se déroulera en trois temps, et s'organisera autour des trois signes pivots du système rhétorique mis en place dans le discours du narrateur : les points-virgules, les deux-points et les tirets.

4.3.3.1 Les points-virgules à valeur rhétorique

Nous relevons des stratégies de traduction variables du point-virgule à valeur rhétorique, selon que cette valeur se double ou non d'une valeur syntaxique. Nous présenterons donc les stratégies de traduction en fonction de ces deux cas de figure différents : dans le premier cas, la valeur rhétorique du ponctème se doublera d'une valeur syntaxique ; dans le second cas, cette valeur s'exercera à l'exclusion de la valeur syntaxique du ponctème.

4.3.3.1.1 La valeur rhétorique du point-virgule est privilégiée dans le respect de la syntaxe dans le texte de départ

Dans la série d'exemples qui va suivre, les points-virgules sépareront des propositions indépendantes, relativement courtes, sans qu'elles comportent forcément des virgules. Les pauses ménagées par le ponctème, plus grandes, en termes de temps de respiration, que dans le cas de virgules, et plus courtes que dans le cas de points, épouseront le découpage syntaxique des phrases, et permettront de mettre en place un rythme de lecture oral adapté à l'effet stylistique attendu dans le texte de départ. La reproduction de la ponctuation dans le texte d'arrivée, possible selon l'usage, garantira le même rythme de lecture, et donc le même effet.

Nous allons démontrer, grâce aux différents exemples représentatifs sélectionnés, que, dans ce cas, les points-virgules seront généralement repris dans les différentes versions cibles, mais que les traducteurs du XX^e siècle seront plus rigoureux dans leurs choix de traduction. Le fait que les traducteurs du XIX^e siècle traduisent à partir de la version d'*Oliver Twist* de 1838, dont le système rhétorique est moins abouti que celui de la version de 1867, pourrait constituer une explication logique à ce manque de rigueur. La ponctuation rhétorique sera d'autant moins susceptible d'être remarquée par ces traducteurs, et donc reproduite dans le texte d'arrivée, qu'elle sera d'autant moins « remarquable » dans cette version de départ.

Les deux premiers extraits illustreront ces tendances. Le troisième et dernier extrait, mettant en évidence la stratégie de fidélité des traducteurs du XX^e siècle, servira de transition vers le second cas de figure de l'emploi rhétorique du point-virgule.

Le passage qui va suivre sera notable pour la stratégie de fidélité mise en place par les traducteurs. Dans le texte de départ, l'utilisation de points-virgules plutôt que de points, permet de mieux reproduire l'effervescence de la scène, ce ponctème signifiant un enchaînement plus rapide des différentes propositions lors d'une lecture orale. La ponctuation reflète donc l'urgence de la situation après la disparition d'Oliver : « The gas-lamps were lighted; Mrs. Bedwin was waiting anxiously at the open door; the servant had run up the street twenty times to see if there were any traces of Oliver; and still the two old gentlemen sat, perseveringly, in the dark parlour, with the watch between them. » (chap. XV, 1838-1867) Les points-virgules seront globalement repris dans les traductions, hormis le dernier ponctème, transposé en virgule par les deux traducteurs du XIX^e siècle. Cette modification donne un aperçu de la relative négligence dont peuvent faire preuve ces traducteurs face aux choix de ponctuation de l'auteur. Comme les traductions du XX^e siècle le laissent apparaître, la transposition était optionnelle ; le point-virgule pouvait tout à fait être conservé (Drillon 374).

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Les réverbères étaient allumés partout ; madame Bedwin attendait avec anxiété à la porte de la cour ; la domestique avait couru vingt fois jusqu'au bout de la rue pour voir si elle ne rencontrerait pas Oliver, et les deux amis étaient dans le salon, sans lumière, ayant toujours la montre devant eux. (90)	Les becs de gaz étaient partout allumés ; M ^{me} Bedwin attendait avec anxiété à la porte de la maison ; vingt fois la servante avait couru au bout de la rue pour tâcher d'apercevoir Olivier, et les deux vieux messieurs restaient obstinément assis dans le cabinet, au milieu de l'obscurité, et les yeux fixés sur la montre. (vol 1, 205)	Les becs de gaz étaient allumés ; Mme Bedwin attendait anxieusement devant la porte ouverte ; la servante avait vingt fois couru d'un bout à l'autre de la rue pour voir s'il n'y avait nulle trace d'Olivier ; et les deux vieux messieurs étaient toujours assis avec persévérance, dans le salon obscur, la montre posée entre eux deux. (234)	Les becs de gaz étaient allumés ; Mme Bedwin attendait anxieusement à la porte ouverte ; la servante avait couru dans la rue pour voir s'il n'y avait pas quelque signe d'Olivier ; et les deux vieux messieurs restaient avec persévérance assis dans le petit salon enténébré, la montre posée entre eux sur la table. (151)

L'extrait qui va suivre est intéressant à deux égards. D'une part, l'évolution de la ponctuation du passage entre la version de 1838 et celle 1867, avec le remplacement de certaines virgules par des points-virgules, permet de bien percevoir les enjeux de la

ponctuation rhétorique dans le texte de départ, et donc dans le texte d'arrivée ; d'autre part, les traductions laissent apparaître clairement le manque de rigueur des traducteurs du XIX^e siècle.

Le passage en question décrit l'attitude d'Oliver après son combat avec Noah. La ponctuation de la version de 1838, tout à fait conventionnelle, comprend une majorité de virgules qui font s'enchaîner les événements de façon relativement rapide :

But his spirit was roused at last; the cruel insult to his dead mother had set his blood on fire. His breast heaved, his attitude was erect, his eye bright and vivid, his whole person changed, as he stood glaring over the cowardly tormentor who now lay crouching at his feet [...] (chap. VI, 1838)

La version de 1867 contient, à l'inverse, une majorité de points-virgules :

But his spirit was roused at last; the cruel insult to his dead mother had set his blood on fire. His breast heaved; his attitude was erect; his eye bright and vivid; his whole person changed, as he stood glaring over the cowardly tormentor who now lay crouching at his feet [...] (chap. VI, 1867)

Cette modification de la ponctuation par l'auteur entraîne une certaine décélération du rythme de lecture, les pauses étant plus marquées entre les propositions juxtaposées. L'effet créé est une sorte de gros plan sur chaque réaction d'Oliver dans cette situation d'extrême tension. Les traducteurs du XX^e siècle conservent cette ponctuation, et, ce faisant, reproduisent l'effet stylistique de l'original.

Monod	Ledoux
[...] Mais maintenant son énergie était enfin réveillée ; cette insulte cruelle à sa mère disparue lui avait échauffé le sang. Sa poitrine se gonflait ; il se dressait de toute sa hauteur ; il avait les yeux vifs et brillants ; toute sa personne avait changé, tandis qu'il abaissait un regard farouche sur le lâche persécuteur qui était maintenant étalé à ses pieds [...] (128-129)	[...] Mais il sortait enfin de sa passivité ; la cruelle insulte à sa mère morte avait enflammé son ardeur. Sa poitrine se soulevait ; il était dressé ; ses yeux brillaient d'un vif éclat ; toute sa personne était changée, tandis qu'il se tenait là debout, contemplant avec indignation le lâche tourmenteur maintenant écroulé à ses pieds [...] (72)

De leur côté, les traducteurs du XIX^e siècle modifient la ponctuation du texte de départ, qui contenait donc, dans leur cas, une majorité de virgules ; ils opèrent

toutefois chacun des changements différents. Certes, cet enchaînement de virgules a de quoi déconcerter ; néanmoins, l'accélération des enchaînements de syntagmes qu'elles permettent participe à reproduire l'effervescence de la scène.

La traduction d'Emile de La Bédollière est la moins « déformante » à cet égard. Dans la version qu'il propose, deux virgules sont transposées en un autre signe de ponctuation. Un point-virgule sépare deux des propositions ponctuées par les virgules de l'original, et un deux-points introduit la fin de la description, dans un lien d'explication. La conservation de la virgule transposée en point-virgule aurait été souhaitable pour conserver le rythme du texte. Alfred Gérardin, pour sa part, opère des modifications de plus grande ampleur et d'impact plus notable encore : il transpose les virgules en points-virgules. Si, pour ce passage, cette liberté prise avec l'original va dans le bon sens, si l'on peut dire, puisqu'elle rejoint les choix faits par l'auteur lors de sa révision ultérieure de l'œuvre, dont la version de 1867 est le témoin, ce ne sera pas forcément le cas pour toutes les occurrences, loin de là. Toujours est-il que cette ponctuation modifiera les enjeux du texte de départ de 1838 de façon significative, comme le suggère l'analyse de la version de 1867 ponctuée, elle, de points-virgules. Le choix de traduction d'Alfred Gérardin est assimilable à un contresens puisque le mouvement qui est mis en place dans le texte d'arrivée est contraire à celui du texte de départ : l'accélération se transforme en décélération.

La Bédollière	Gérardin
[...] mais son courage s'était éveillé en lui, à la fin. L'affront sanglant fait à la mémoire de sa mère avait fait bouillonner son sang dans ses veines, son cœur palpitait fortement ; son attitude était fière, son œil était vif et brillant : ce n'était plus du tout le même enfant maintenant qu'il regardait fièrement son lâche persécuteur étendu à ses pieds [...] (36)	[...] mais son courage s'était éveillé enfin ; l'outrage fait à la mémoire de sa mère l'avait mis hors de lui ; son cœur battait violemment ; il avait une attitude fière, l'œil vif et animé ; tout en lui était changé, maintenant qu'il voyait son lâche persécuteur étendu à ses pieds [...] (vol 1, 81-82)

La traduction d'un passage du même type que ceux déjà présentés, mais dont la particularité est de compter un point-virgule « problématique » syntaxiquement, donne une très bonne idée de la stratégie adoptée lorsque la ponctuation rhétorique enfreint les règles de syntaxe. Le passage en question décrit la cérémonie du dîner à l'hospice :

The evening arrived; the boys took their places. The master, in his cook's uniform, stationed himself at the copper; his pauper assistants ranged themselves behind him; the gruel was served out; and a long grace was said over the short commons. The gruel disappeared; the boys

whispered each other, and winked at Oliver; while his next neighbors nudged him. (chap. II, 1867)

Les traducteurs du XX^e siècle s'attachent à reproduire les points-virgules dont la valeur rhétorique se double d'une valeur syntaxique ; par conséquent, le dernier point-virgule sera transposé en virgule dans les deux traductions.

Monod	Ledoux
Le soir arriva ; les enfants prirent leur place. Le maître, en uniforme de cuisinier, se posta auprès de la chaudière ; ses aides indigents se rangèrent derrière lui ; le gruau fut distribué ; et un ample bénédicité fut récité sur cette maigre chère. Le gruau disparut ; les garçons échangèrent des chuchotements, et firent des clins d'œil à Olivier Twist, cependant que ses plus proches voisins lui donnaient des coups de coude. (80)	Vint le moment du dîner ; les enfants prirent place à table. Le surveillant, vêtu de sa tenue de cuisinier, se posta près de la chaudière ; ses assistantes indigentes se rangèrent derrière lui ; l'on servit le brouet et l'on dit de longues grâces sur le bref ordinaire. Le brouet disparut ; les garçons chuchotèrent entre eux et adressèrent des clins d'œil à Olivier, tandis que ses voisins immédiats le poussaient du coude. (37)

Étudions donc maintenant les traductions dans les cas d'emploi dans le texte de départ du point-virgule à valeur exclusivement rhétorique.

4.3.3.2 La valeur rhétorique du point-virgule s'exerce « aux dépens » de la syntaxe dans le texte de départ

Nous allons nous attacher à démontrer que, dans ce cas, les traducteurs font en sorte de « régulariser » la ponctuation pour la rendre acceptable, ou bien, s'ils conservent le ponctème, d'aménager la configuration syntaxique dans laquelle il apparaît. Parmi les traductions du XX^e siècle, une différence de stratégie sera quelquefois notable entre Francis Ledoux et Sylvère Monod. Ce dernier, dans un mouvement vers la ponctuation du texte de départ, va parfois reproduire ces points-virgules à valeur rhétorique. La version produite sera plus ou moins acceptable : le traducteur va exploiter le flottement qui existe dans les règles d'emploi du point-virgule, mais va aussi occasionnellement ponctuer au-delà de ce que la règle permet. Cette différence de stratégie entre les traductions du XX^e siècle sera surtout perceptible dans le cadre de l'ellipse et de l'apposition. Cette partie sera également l'occasion de mettre en évidence que la stratégie de Sylvère Monod, si audacieuse soit-elle par moments, est néanmoins frappée d'un certain manque de constance.

Les différents extraits traduits seront présentés selon les six configurations syntaxiques déjà évoquées pour ce type d'emploi idiosyncratique du point-virgule.

4.3.3.2.1 *Le point-virgule précédant une proposition adverbiale*

Dans le dernier exemple exposé, issu du texte de 1867, et dans lequel un point-virgule précédait une proposition de nature adverbiale, nous avons souligné la stratégie commune des traducteurs du XX^e siècle de transposition du ponctème en virgule. Ce choix de traduction, qui correspond à une stratégie de normalisation de la ponctuation, fédère tous les traducteurs du corpus. L'extrait qui va suivre en est un très bon exemple. Le passage en question, dans lequel un point-virgule précède une proposition adverbiale, est commun aux deux versions de départ utilisées dans le corpus : « Behind a desk, sat two old gentlemen with powdered heads: one of whom was reading the newspaper; **while** the other was perusing, with the aid of a pair of tortoise-shell spectacles, a small piece of parchment which lay before him. » (chap. III, 1838-1867)

Les quatre traductions proposées sont différentes, et renseignent très bien sur les différentes possibilités offertes au traducteur dans l'optique d'une ponctuation « conventionnelle ». Effectivement, dans toutes les versions proposées, la valeur syntaxique de la ponctuation « reprend le dessus ». Alfred Gérardin et Francis Ledoux conservent la conjonction de nature adverbiale et transposent le signe de ponctuation en virgule, la règle exigeant effectivement ce signe de ponctuation en français dans cette configuration syntaxique (Lequien 18, Drillon 194). Emile de La Bédollière remplace la conjonction de nature adverbiale par la conjonction de coordination « et » précédée de la charnière 0. Quant à Sylvère Monod, de son côté, il conserve le point-virgule, et pour ce faire, il supprime le connecteur.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Derrière une balustrade, assis à un bureau, étaient deux vieux messieurs à la tête poudrée, dont un lisait le journal et l'autre , à l'aide d'une paire de lunettes d'écaille, parcourait une petite feuille de parchemin placée devant lui. (22)	Derrière un bureau élevé, siégeaient deux vieux messieurs à tête poudrée, dont l'un lisait un journal, tandis que l'autre, à l'aide d'une paire de lunettes d'écaille, parcourait un petit parchemin étalé devant lui. (vol 1, 39)	Derrière un bureau étaient assis deux vieux messieurs aux cheveux poudrés ; l'un d'eux lisait le journal ; l'autre étudiait, à l'aide d'une paire de lunettes d'écaille, un petit fragment de parchemin posé devant lui. (91)	Derrière un bureau étaient assis deux messieurs à la tête poudrée ; l'un d'eux lisait le journal, tandis que l'autre prenait connaissance, à l'aide d'une paire de lunettes d'écaille, d'un petit document de parchemin placé sous ses yeux. (45)

4.3.3.2.2 *Le point-virgule précédant une proposition relative*

Un exemple représentatif sera proposé, accompagné de ses traductions. Ce passage a été étudié dans un autre chapitre pour son incongruité : « [...] he burst into

another laugh; **which laugh**, meeting the coffee he was drinking, and carrying it down some wrong channel, very nearly terminated in his premature suffocation » (chap IX, 1838-1867). Comme dans le cas du point-virgule utilisé avant un pronom relatif, tous les traducteurs se replient sur une ponctuation à valeur principalement syntaxique. Au XIX^e siècle, comme au XX^e siècle, l'usage veut, en français, qu'une virgule précède une proposition relative non déterminative (Lequien 18, Demanuelli 50).

Différents procédés de traduction sont visibles, qui donnent une idée des différentes possibilités offertes par la langue dans ce cas de figure : la conservation du point-virgule avec aménagement de l'original, qui consiste à transposer la proposition subordonnée en proposition indépendante, pour Alfred Gérardin et Sylvère Monod, ou bien la transposition du point-virgule en virgule lors de la conservation de la subordonnée relative, pour Emile de La Bédollière et Francis Ledoux.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] il partit d'un nouvel éclat de rire, qui lui ayant fait avaler son café de travers, il s'en fallut de bien peu qu'il ne suffoquât. (53)	[...] il poussa un nouvel éclat de rire ; mais comme il était en train d'avalier son café, il faillit suffoquer. (118)	[...] il eut un nouvel accès de rire ; et ce rire, arrivant à la rencontre du café qu'il buvait, et lui faisant emprunter un mauvais canal, faillit bien par se terminer par une suffocation prématurée. (160)	[...] il éclata de rire à nouveau, lequel rire, rencontrant le café qu'il buvait et l'entraînant dans quelque mauvaise voie, manqua s'achever en suffocation prématurée. (95)

4.3.3.2.3 *Le point-virgule dans le cas d'une suite de propositions avec ellipse du sujet*

Dans ce cas de figure, les traductions du XX^e siècle vont parfois diverger ; toutefois, la logique qui présidera aux choix de traduction de Sylvère Monod nous échappera, puisqu'à partir de deux occurrences identiques, il produira deux traductions différentes.

Nous voudrions débiter ce cas d'emploi dickensien du point-virgule par un passage type, où l'effet de solennité créé par la ponctuation a une vocation ironique. Dans les scènes du même genre, dotées de la même ponctuation, la narration s'appesantit, pour un temps, sur une description rythmée par les gestes du bedeau. Dans le passage qui va suivre, les points-virgules dramatisent la description prosaïque des mouvements du personnage, comme pour mieux souligner ironiquement l'importance qu'il se donne : « Mr. Bumble tasted the medicine with a doubtful look; smacked his lips; took another taste; and put the cup down empty. » (chap. XXVII,

1867) La version de 1838 s'avère également très intéressante, dans la mesure où elle comporte déjà un point-virgule idiosyncratique avant le verbe de la seconde proposition : « Mr. Bumble tasted the medicine with a doubtful look; smacked his lips, took another taste, and put the cup down empty. » (chap. XXVII, 1838)

Cet extrait permet de noter que la majorité des traducteurs se plie aux exigences d'une ponctuation à valeur syntaxique. Le signe par excellence de l'ellipse (ici du sujet) étant la virgule (Lequien 8, Drillon 211), les traducteurs du XIX^e siècle transposent l'unique point-virgule de la version de 1838 en virgule, et Francis Ledoux fait de même pour les multiples points-virgules de la version de 1867. Ce faisant, ils mettent à mal la théâtralité du passage, et son potentiel oral.

Seul Sylvère Monod semble tirer son épingle du jeu, et garantir dans le texte d'arrivée la même mise en scène que dans le texte de départ. Il propose une traduction identique à l'original, et « acceptable » en termes de ponctuation. Il exploite, dans ce cas, une zone de flottement existant entre règle et pratique, visible dans le traité sur la ponctuation de Claude Demanuelli. Dans son ouvrage, ce dernier illustre une règle d'emploi du point-virgule par un exemple qui tient plus de l'exception, et donc de la pratique, que de la règle. En effet, en guise d'illustration des propositions juxtaposées relativement longues séparées par des points-virgules, il donne l'exemple d'une phrase comportant une ellipse du sujet : « Elle était généreuse, jusqu'à la coquetterie ; écoutait en souriant ; répondait des yeux ainsi que de la voix ; parlait bien, et beaucoup, et de tout. » (Demanuelli 54) Ce genre d'exemple n'apparaît ni dans l'ouvrage d'Albert Doppagne sur *La bonne ponctuation*, ni dans d'autres ouvrages sur les règles de ponctuation dans lesquels l'accent est mis sur le rôle fondamental de la virgule dans les cas d'ellipses. Tout cela nous fait donc dire que si la traduction de Sylvère Monod est acceptable dans ce cas, c'est plutôt par rapport à la pratique.

Mr. Bumble tasted the medicine with a doubtful look; smacked his lips, took another taste, and put the cup down empty. (chap XXVII, 1838)		Mr. Bumble tasted the medicine with a doubtful look; smacked his lips; took another taste; and put the cup down empty. (chap XXVII, 182, 1867)	
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
M. Bumble goûta le breuvage d'un air douteux, fit claquer ses lèvres, le porta de nouveau à sa bouche et vida entièrement la tasse. (163)	M. Bumble goûta le breuvage d'un air indécis, fit claquer ses lèvres, le goûta de nouveau et vida la tasse. (vol 1, 368)	M. Bumble goûta le médicament d'un air inquiet ; claqua les lèvres ; goûta derechef ; et reposa la tasse vide. (376)	Le bedeau goûta le médicament d'un air incertain, fit claquer sa langue, prit une nouvelle gorgée et reposa la tasse vide. (254)

Toutefois, dans d'autres passages du même genre, sans que l'on saisisse bien pourquoi, la stratégie de Sylvère Monod sera similaire à celle de Francis Ledoux. Les deux extraits qui vont suivre en seront une très bonne illustration. Les deux versions du texte de départ, ainsi que leurs traductions respectives, seront mises en parallèle, afin d'apprécier à quel point les traductions du XX^e siècle trahissent l'esprit de la version finale de l'œuvre. Nous aboutirons, en effet, dans les deux cas, à quatre traductions presque identiques en termes de ponctuation, pour deux versions de départ différentes, avec pourtant une logique de progression très marquée dans le texte de départ.

Dans le premier extrait qui va être présenté, les points-virgules ralentissent le rythme de lecture et accroissent la tension de la scène retraçant le combat opposant Oliver à Noah. Chaque mouvement du jeune garçon est décrit dans une proposition séparée par un point-virgule : « Crimson with fury, Oliver started up; overthrew the chair and table; seized Noah by the throat; shook him, in the violence of his rage, till his teeth chattered in his head; and collecting his whole force into one heavy blow, felled him to the ground. » (chap. VI, 1867) Cette ponctuation rhétorique met en valeur chaque geste du combat et dramatise la violence de la scène. Il suffit juste, pour s'en convaincre, de citer la version de 1838 ponctuée, elle, de virgules : « Crimson with fury, Oliver started up, overthrew the chair and table, seized Noah by the throat, shook him, in the violence of his rage, till his teeth chattered in his head, and, collecting his whole force into one heavy blow, felled him to the ground. » (chap. VI, 1838)

Pourtant, malgré cette évolution significative de la ponctuation du texte de départ, les textes d'arrivée proposés par les traducteurs du XX^e siècle, répondant aux exigences syntaxiques de la ponctuation dans le cas d'une ellipse du sujet, sont identiques aux versions données par les traducteurs du XIX^e siècle.

Crimson with fury, Oliver started up, overthrew the chair and table, seized Noah by the throat, shook him, in the violence of his rage, till his teeth chattered in his head, and, collecting his whole force into one heavy blow, felled him to the ground. (chap IV, 1838)		Crimson with fury, Oliver started up; overthrew the chair and table; seized Noah by the throat; shook him, in the violence of his rage, till his teeth chattered in his head; and collecting his whole force into one heavy blow, felled him to the ground. (chap IV, 1867)	
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Rouge de colère, Olivier s'élança de sa place, renversa table et chaises, saisit Noé à la	Le visage en feu, Olivier s'élança, renversa chaise et table, saisit Noé à la	Empourpré de fureur, Olivier se leva d'un bond, renversa la chaise et la table, prit	Pourpre de rage, Olivier bondit en renversant la table et sa chaise, saisit Noé à la

Crimson with fury, Oliver started up, overthrew the chair and table, seized Noah by the throat, shook him, in the violence of his rage, till his teeth chattered in his head, and, collecting his whole force into one heavy blow, felled him to the ground. (chap IV, 1838)		Crimson with fury, Oliver started up; overthrew the chair and table; seized Noah by the throat; shook him, in the violence of his rage, till his teeth chattered in his head; and collecting his whole force into one heavy blow, felled him to the ground. (chap IV, 1867)	
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
gorge, et, dans la violence de sa rage, le secoua d'une telle force que ses dents claquèrent dans sa tête ; puis, rassemblant son courage, il lui porta un coup si violent qu'il l'étendit à ses pieds. (36)	gorge, le secoua avec une telle rage que ses dents claquaient, et, rassemblant toutes ses forces, il lui appliqua un tel coup qu'il l'étendit à terre. (vol 1, 81-82)	Noé à la gorge, et, sous l'empire de sa violente colère, le secoua tant que ses dents s'entrechoquèrent dans sa tête ; puis, rassemblant toutes ses forces en un seul coup brutal, il le fit tomber de tout son long. (128-129)	gorge, le secoua avec toute la violence de sa fureur au point qu'on entendit ses dents claquer, puis, rassemblant toutes ses forces, l'étendit à terre d'un seul coup de poing bien assené. (72)

L'extrait qui va suivre connaît les mêmes enjeux littéraires et traductionnels que le passage précédent, mais il met d'autant mieux en évidence l'ampleur de la déthéâtralisation dans les traductions du XX^e siècle que la ponctuation rhétorique du texte de départ est plus audacieuse encore. Dans ce passage, les points-virgules vont finir par encadrer un verbe seul, ce qui est assez remarquable : « Except in certain rather literary contexts, the semicolon separates clauses, seldom phrases, rarely mere single words; thoses clauses may be –and often are– principal clauses. » (Partridge 45)²²¹

Le principe est le même que dans les exemples précédents, c'est-à-dire une ellipse du sujet dans des phrases juxtaposées par le biais de points-virgules : « She imprinted her cold white lips passionately on its forehead; passed her hands over her face; gazed wildly round; shuddered; fell back–and died.» (chap. I, 1867) A la différence de la version de 1838, où la description était ponctuée de virgules, ce qui

²²¹ Dans la version de 1846, nous constatons un emploi marqué des deux-points, un emploi « littéraire » du ponctème, pour reprendre le terme employé par Eric Partridge pour le point-virgule. Dans une scène solennelle, les mouvements du protagoniste sont introduits par le biais des deux-points : « The man: who had never once moved, since he had taken his station by the grave side: started: raised his head; stared at the person who had addressed him; walked forward for a few paces; and fell down in a swoon. » (chap V, 1846). Malheureusement, ces deux-points sont voués à disparaître dans toute traduction qui serait faite à partir de cette version.

n'apportait rien stylistiquement à la description, la version de 1867 permet une dramatisation de cette scène dans laquelle la tension monte progressivement. A l'oral, les pauses ménagées par les points-virgules, en produisant une sorte d'arrêt sur image à chaque mouvement décrit, accompagnent cette montée progressive de la tension.

De nouveau, l'effet stylistique du texte de départ se perd dans les textes d'arrivée, dans lesquels la valeur syntaxique de la ponctuation supplante sa valeur rhétorique. Le seul point-virgule conservé par Sylvère Monod, l'est dans le respect de la syntaxe (qu'il modifie par rapport à l'original) ; en effet, la proposition introduite par le point-virgule est elle-même ponctuée de virgules, et entretient un lien temporel avec la proposition avec laquelle elle est liée. La transposition des points-virgules en virgules entraîne une déthéâtralisation totale du passage dans un mouvement contraire à celui mis en place par l'auteur entre les deux versions de l'œuvre. De nouveau, malgré des versions de départ différentes, les traductions offertes sont identiques.

She imprinted her cold white lips passionately on its forehead, passed her hands over her face, gazed wildly round, shuddered, fell back –and died. (chap. I, 1838)		« She imprinted her cold white lips passionately on its forehead; passed her hands over her face; gazed wildly round; shuddered; fell back–and died. (chap. I, 1867)	
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] Elle jeta autour d'elle un regard fixe et égaré, tressaillit d'horreur, retomba sur le lit et mourut... (8)	[...] elle appliqua avec tendresse sur le front de l'enfant ses lèvres pâles et froides ; puis elle passa ses mains sur son propre visage, elle jeta autour d'elle un regard égaré, frissonna, retomba sur son lit, et mourut ; (8)	Elle appliqua ses lèvres pâles et froides avec passion sur le petit front ; puis elle se passa les mains sur la figure, jeta un regard égaré autour d'elle, frissonna, retomba en arrière... et mourut. (65)	Elle pressa avec passion ses lèvres blanches et froides sur le front du bébé, se passa les mains sur le visage, jeta autour d'elle un regard éperdu, frissonna, retomba sur l'oreiller – et mourut. (25)

4.3.3.2.4 Le point-virgule dans le cas d'une suite de propositions avec ellipse du verbe

Comme les deux exemples choisis vont le révéler, la même tendance de normalisation du texte l'emportera dans les traductions lorsque le point-virgule sépare des propositions comportant une ellipse du verbe. On ne comprend pas très bien pourquoi, dans certains cas, Sylvère Monod procède à une normalisation de la ponctuation, comme dans le premier cas de figure qui sera proposé, alors que dans d'autres cas assez similaires, dont un exemple type sera donné par la suite, il fait le mouvement inverse.

Même si la version de 1867 est plus représentative de cet emploi rhétorique du point-virgule dans le texte de départ, les deux versions accompagnées de leurs traductions seront également citées dans ce premier exemple, afin de mieux apprécier la déthéâtralisation à l'œuvre dans les traductions du XX^e siècle. Dans l'exemple type qui va illustrer cet emploi dickensien du ponctème, ainsi que les choix de traduction, les points-virgules assurent un mouvement de décélération global de lecture. Ce mouvement est d'autant plus notable qu'il est contraire au rythme des événements ; la scène relate, en effet, l'effervescence qui gagne la population tout entière alors qu'un vol a été commis. Le verbe élidé sera souligné :

'Stop thief! Stop thief!' There is a magic in the sound. The tradesman leaves his counter, and the car-man his waggon; the butcher throws down his tray; the baker his basket; the milkman his pail; the errand-boy his parcels; the school-boy his marbles; the paviour his pickaxe; the child his battledore. [...] (chap. X, 1867)

La ponctuation qui apparaît dans la version de 1838 est, sans nul doute, beaucoup plus conventionnelle :

'Stop thief! Stop thief!' There is a magic in the sound. The tradesman leaves his counter, and the car-man his waggon; the butcher throws down his tray, the baker his basket, the milkman his pail, the errand-boy his parcels, the school-boy his marbles, the paviour his pickaxe, the child his battledore. [...] (chap. X, 1838)

Cette modification de la ponctuation permet une mise en relief de chaque proposition, et de ce qu'elle dénote ; les individus décrits étant symboliquement vus au travers de leur fonction, l'effet qui en découle est une mise en valeur, une sorte de glorification même, du rôle qu'ils jouent dans la vie de la nation.

Les traducteurs du XX^e siècle se replient sur la valeur syntaxique de la ponctuation. Aussi, selon cette logique, seul le premier point-virgule, qui présente la particularité de recouvrir à la fois une valeur rhétorique et une valeur syntaxique, est reproduit ; les autres points-virgules, qui ne se justifient aucunement selon la règle, dans la mesure où aucune virgule ne les précède, sont transposés en virgules, et les versions du XX^e siècle ressemblent, dès lors, à celles proposées par les traducteurs du XIX^e siècle.

<p>'Stop thief! Stop thief!' There is a magic in the sound. The tradesman leaves his counter, and the car-man his waggon; the butcher <u>throws down</u> his tray, the baker his basket, the milkman his pail, the errand-boy his parcels, the school-boy his marbles, the paviour his pickaxe, the child his battledore. [...] (chap. X, 1838)</p>		<p>'Stop thief! Stop thief!' There is a magic in the sound. The tradesman leaves his counter, and the car-man his waggon; the butcher <u>throws down</u> his tray; the baker his basket; the milkman his pail; the errand-boy his parcels; the school-boy his marbles; the paviour his pickaxe; the child his battledore. [...] (chap. X, 1867)</p>	
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
<p>“Au voleur ! au voleur !” Il y a quelque chose de magnifique dans ce cri. Le marchand quitte son comptoir et le charretier sa voiture ; le boucher met là son panier, le boulanger sa corbeille, le laitier ses brocs, le commissionnaire ses paquets, l'écolier ses billes, le paveur sa pioche, et l'enfant sa raquette ; [...] (58)</p>	<p>“Au voleur ! au voleur !” Il y a quelque chose de magique dans ce cri ; le marchand quitte son comptoir et le charretier sa charrette ; le boucher laisse là son panier, le boulanger sa corbeille, le laitier son seau, le commissionnaire ses paquets, l'écolier ses billes, le paveur sa pioche, et l'enfant sa raquette. [...] (128)</p>	<p>“Au voleur ! Au voleur !” Ce cri possède un pouvoir magique. Le commerçant abandonne son comptoir, et le livreur sa carriole ; le boucher pose précipitamment son plateau, le boulanger son panier, le laitier son seau, le garçon de courses ses paquets, l'écolier ses billes, le terrassier sa pioche, l'enfant sa raquette de volant. [...] (168)</p>	<p>“Au voleur ! Au voleur !” Ce cri a quelque chose de magique. Le boutiquier quitte son comptoir et le livreur son camion ; le boucher jette son plateau, le boulanger son panier, le laitier son seau, le garçon de courses ses paquets, l'écolier ses billes, le paveur sa pioche, l'enfant sa raquette. [...] (102)</p>

Il est peu logique que, dans le passage précédent, Sylvère Monod normalise la ponctuation, quand on sait que, dans l'extrait qui va suivre, il fait un usage plutôt libre du signe dans sa traduction. Dans le passage en question, les points-virgules séparent des propositions totalement indépendantes syntaxiquement : « The man's face was thin and very pale; his hair and beard were grizzly; his eyes were bloodshot. » (chap. V, 1867). Dans la traduction proposée par Sylvère Monod, les points-virgules reproduits séparent des propositions comportant une ellipse du verbe : « L'homme avait la figure maigre et très pâle ; la barbe et les cheveux grisonnants ; les yeux injectés de sang. » Les modifications syntaxiques effectuées par Sylvère Monod, et la traduction « conventionnelle » du passage proposée par Francis Ledoux (cf. tableau ci-dessous), concourent à montrer que le traducteur est à la recherche d'un effet stylistique du même genre que ceux présents dans le texte de départ. Les points-virgules, utilisés à la place de virgules, dans une configuration syntaxique non prévue par la règle d'emploi

du ponctème, disposent ici d'une valeur principalement rhétorique. L'effet est un rythme de lecture oral plus solennel, avec une mise en valeur de chaque groupe attributif.

The man's face was thin and very pale; his hair and beard were grizzly; his eyes were bloodshot. (chap. V, 1867)	
Monod	Ledoux
L'homme avait la figure maigre et très pâle ; la barbe et les cheveux grisonnants ; les yeux injectés de sang. (118)	La figure de l'homme était émaciée et très pâle ; il avait les cheveux et la barbe grisonnants, et les yeux injectés de sang. (65)

4.3.3.2.5 *Le point-virgule dans le cas d'une apposition*

Dans le cas d'appositions précédées par des points-virgules à valeur rhétorique, bien plus caractéristiques du texte de 1867 que du texte de 1838, la normalisation de la ponctuation est encore la stratégie prédominante ; seul Sylvère Monod semble mettre en place une ponctuation aussi audacieuse que celle du texte de départ. Nous citerons un passage en guise d'illustration.

Dans la scène décrivant le combat qui oppose Oliver à Noah, il se produit dans la version de 1867 un phénomène d'utilisation rhétorique des points-virgules avec des appositions. Le ponctème sépare plusieurs syntagmes nominaux, ainsi qu'une proposition participiale, le tout en apposition au substantif « child ». Ces pauses, plus longues que dans le cas de virgules, sont plus efficaces pour mettre en relief l'angoisse qui tenaille le jeune Oliver.

La version proposée par Francis Ledoux est identique à celle donnée par les traducteurs du XIX^e siècle, qui ont produit leur traduction d'après une ponctuation tout à fait conventionnelle. En cela, Francis Ledoux respecte la règle établie selon laquelle « On met une virgule avant et après une apposition [...] » (Drillon 203).

Sylvère Monod tente, de son côté, de ménager l'effet du texte source en reproduisant les point-virgules, dans une version toutefois plus « acceptable » syntaxiquement que celle du texte de départ. Il veille effectivement à modifier la syntaxe originale de façon à ne pas introduire un point-virgule avant le verbe de la principale. A cet effet, il scinde la phrase initiale en deux ; il en résulte une première phrase, de nature nominale, à laquelle sont apposés plusieurs syntagmes nominaux, ainsi qu'une seconde phrase, rendue indépendante par le biais du rétablissement du sujet grammatical « il ».

One wretched breathless child, panting with exhaustion, terror in his looks, agony in his eyes, large drops of perspiration streaming down his face, strains every nerve to make head upon his pursuers [...]. (chap. X, 1838)		One wretched breathless child, panting with exhaustion; terror in his looks; agony in his eyes; large drops of perspiration streaming down his face; strains every nerve to make head upon his pursuers [...]. (chap. X, 1867)	
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Un malheureux enfant hors d'haleine et épuisé de fatigue, la terreur dans les yeux et l'agonie dans le coeur, ayant le visage couvert de sueur, redouble d'efforts pour conserver l'avance sur ceux qui le poursuivent [...] (58-59)	Un malheureux enfant hors d'haleine, haletant de fatigue, à demi mort de frayeur, le visage ruisselant de sueur, redouble d'efforts pour garder l'avance sur ceux qui le poursuivent [...] (128-129)	Un malheureux enfant essoufflé, tout pantois d'épuisement ; l'air terrifié ; les yeux empreints de souffrance ; de grosses gouttes de sueur coulant sur son visage ; il bande tous ses muscles pour gagner du terrain sur ses poursuivants [...] (168-169)	Un malheureux enfant hors d'haleine, pantelant de fatigue, la terreur sur tous les traits, l'angoisse dans les yeux, de grandes gouttes de sueur coulant sur le visage, met tous ses efforts à échapper à ses poursuivants. (102)

4.3.3.2.6 *Le point-virgule dans le cas de l'antéposition de propositions participiales*

Le passage type sélectionné est également le résultat d'un remaniement de la ponctuation initiale « conventionnelle » de l'œuvre. La scène, pathétique, dépeint le jeune Oliver acculé par la situation.

Francis Ledoux ponctue le texte d'arrivée selon la norme, dans le cas de l'antéposition de propositions participiales (Drillon 230) ; dans cette optique, il procède à une transposition des points-virgules du texte de départ en virgules, rendant ainsi sa traduction aussi conventionnelle que celle des traducteurs du XIX^e siècle. À l'inverse, Sylvère Monod est fidèle à la ponctuation rhétorique du texte de départ, si ce n'est sa transposition du dernier point-virgule en virgule. Il propose ainsi une version plus acceptable grammaticalement que la version du texte de départ en ce sens que, selon la règle de base édictée dans le cas d'une inversion, « toute inversion est séparée du reste de la phrase par une virgule » (Drillon 223). Cette concession, d'ordre syntaxique, n'amoin-drit pas pour autant l'effet créé par l'utilisation des multiples points-virgules.

Weak with recent illness, stupified by the blows and the suddenness of the attack, terrified by the fierce growling of the dog, and the brutality of the man, overpowered by the conviction of the by-standers that he really was the hardened little wretch he was described to be, what could one poor child do! (chap. XV, 1838)		Weak with recent illness; stupified by the blows and the suddenness of the attack; terrified by the fierce growling of the dog, and the brutality of the man; overpowered by the conviction of the bystanders that he really was the hardened little wretch he was described to be; what could one poor child do! (chap. XV, 1867)	
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Affaibli par la maladie qu'il venait de faire, interdit par les coups et par une attaque subite, épouvanté par l'affreux grognement du chien et la brutalité de l'homme, et accablé par la conviction des assistants qui le prenaient pour ce qu'il n'était pas, que pouvait ce pauvre enfant en cette occurrence ? (90)	Affaibli par sa récente maladie, étourdi par les coups et par cette attaque à l'improviste, épouvanté des grondements menaçants du chien et de la brutalité de l'homme, accablé surtout par la conviction où étaient les spectateurs qu'il était réellement un vaurien, que pouvait le pauvre enfant ? (vol 1, 205)	Affaibli par sa récente maladie ; hébété par les coups et la soudaineté de l'attaque ; terrifié par les grondements féroces du chien et la brutalité de l'homme ; accablé de voir les spectateurs convaincus qu'il était bien le petit misérable endurci qu'on leur avait dépeint, que pouvait faire un pauvre enfant tout seul ? (234)	Affaibli par sa récente maladie, hébété par les coups et la soudaineté de l'attaque, terrifié par les grondements féroces du chien et la brutalité de l'homme, accablé par la conviction des assistants qu'il était bien le petit scélérat qu'on disait, que pouvait un pauvre enfant tout seul ? (151)

4.3.3.3 Les deux-points à valeur rhétorique

A la différence du point-virgule, « le deux-points a un pouvoir logique très puissant » (Drillon 394). Par conséquent, la marge de négociation dont disposent les traducteurs par rapport à ce ponctème, lorsqu'il est doté d'une valeur principalement rhétorique dans le texte de départ, est totalement nulle. Tous les traducteurs se limiteront aux règles prévues pour son usage, sous peine de compromettre la bonne compréhension du texte par le lecteur. Ainsi, lorsque le ponctème sera conservé, en très peu d'occasions, ce sera sa valeur sémantico-logique qui dominera. Nous exposerons les traductions en fonction des différents types de configurations syntaxiques rencontrées pour cet emploi dickensien du ponctème.

4.3.3.3.1 Le deux-points dans le cas de propositions coordonnées

La normalisation de la version traduite passe généralement, dans ce cas de figure, par la conservation de la proposition coordonnée et la transposition du

ponctème. Cependant, d'autres solutions sont également possibles. Les deux extraits proposés illustreront ces différentes alternatives de traduction.

Le passage qui va suivre contient une proposition coordonnée encadrée par des deux-points. Nous donnerons la version de 1838, dotée d'une ponctuation à valeur syntaxique, ainsi que sa traduction, à titre indicatif.

Francis Ledoux et Sylvère Monod transposent la proposition adverbiale coordonnée en subordonnée relative, et ponctuent de virgules, selon la norme, dans ce cas de figure : « On ne saurait insister sur la nécessité, dans les deux langues, de la double virgule dans les relatives dites, selon les grammairiens ou selon les modes “en incise”, “explicatives”, de “non définition”, ou de “non détermination” [...] » (Demauelli 50)

[...] but Mr. Sikes's dog, having faults of temper in common with his owner, and labouring, perhaps, at this moment, under a powerful sense of injury, made no more ado but at once fixed his teeth in one of the half-boots. (chap. XV, 1838)		[...] but Mr. Sikes's dog, having faults of temper in common with his owner: and labouring, perhaps, at this moment, under a powerful sense of injury: made no more ado but at once fixed his teeth in one of the half-boots. (chap. XV, 1867)	
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage omis (86)	[...] mais celui de M. Sikes avait, comme son propriétaire, un assez méchant caractère, et, poussé à bout probablement en ce moment par la conviction de son innocence, il se jeta sans cérémonie sur le pied qui l'avait frappé, enfonça ses dents dans le brodequin [...] (vol 1, 195)	[...] mais celui de M. Sikes, qui avait en commun avec son propriétaire certains défauts de caractère, et qui éprouvait peut-être à cet instant une violente sensation de douleur, planta ses dents sans autre forme de procès dans l'une des bottines. (226)	[...] mais celui de M. Sikes, qui avait en commun avec celui-ci certains défauts de caractère, et qui nourrissait peut-être à ce moment un puissant sentiment d'injustice, planta sans plus de façons ses crocs dans une des demi-bottes. (144)

La méthode de normalisation mise en place peut être différente, comme l'exemple suivant va le montrer. Dans le texte de départ issu de la version de 1838, les deux-points précèdent une proposition coordonnée à valeur de conséquence. La version de 1867 est plus conventionnelle, et il est intéressant de noter qu'elle correspond au choix de ponctuation d'Alfred Gérardin.

Seule la traduction d'Alfred Gérardin sera pertinente, car Emile de La Bédollière supprime la proposition coordonnée. Ce traducteur se plie à la même logique « grammaticale » que les traducteurs du XX^e siècle lorsqu'il est confronté à une difficulté similaire dans le texte de départ. Sa stratégie est de transposer la proposition coordonnée en proposition indépendante et les deux-points en points final.

[...] the words [...] were alone audible; and they only chanced to be heard, indeed, on account of their being very frequently repeated with great emphasis. (chap. III, 1838)		« [...] the words [...] were alone audible. These only chanced to be heard, indeed, or account of their being very frequently repeated with great emphasis. » (chap. III, 1867)	
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] ces mots [...] furent seuls entendus, parce qu'ils furent répétés souvent et avec beaucoup d'emphase. (20)	[...] on n'entendait que ces mots [...] . Encore n'entendait-on ces expressions que parce qu'elles étaient répétées souvent avec énergie. (vol. 1, 34)	[...] seuls les mots [...] s'entendirent. Et s'il se trouva qu'on les entendit, c'est bien parce qu'ils furent très fréquemment répétés avec beaucoup d'insistance. (87)	[...] seuls furent intelligibles les mots [...]. Encore n'entendait-on ceux-ci que parce qu'ils revenaient fréquemment et qu'ils étaient prononcés avec une accentuation particulière. (42)

4.3.3.3.2 Le deux-points dans le cas de subordonnées relatives

Les stratégies utilisées par les traducteurs dans ce cas sont variées, mais respectent les mêmes règles de ponctuation « syntaxique » que précédemment. Nous repérons trois choix de traduction différents dans le cas de propositions relatives non déterminatives : soit les deux-points sont conservés, et des aménagements sont faits en conséquence afin que ce ponctème ne soit pas suivi d'un pronom relatif ; soit la proposition relative est conservée, et la ponctuation se voit alors transposée en fonction ; soit aucun de ces deux éléments n'est conservé, et le passage est alors révisé et doté d'une ponctuation normative. Ces stratégies vaudront également pour les relatives déterminatives. Les deux extraits qui seront proposés permettront de couvrir les différentes stratégies de traduction.

L'exemple qui va suivre illustrera deux de ces stratégies. Dans le texte de départ, les deux-points précèdent une relative en « which ». : « [...] the old gentleman, eyeing him [Oliver] with an expression of dislike, looked anxiously round, as if he contemplated running away himself: **which** it is very possible he might have attempted to do [...] » (chap. X, 1838-1867). Alfred Gérardin conserve les deux-points, qui lui servent à introduire une proposition indépendante à valeur d'explication ; quant à

Sylvère Monod et Francis Ledoux, ils transposent les deux-points en point-virgule, afin d'introduire une proposition coordonnée apportant un éclairage supplémentaire sur ce qui vient d'être dit.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage omis (58)	[...] le vieux monsieur le toisa avec dégoût, et jeta autour de lui des regards inquiets, comme s'il cherchait lui-même un moyen de s'évader : il eût probablement essayé de le faire [...] (vol 1, 130)	[...] le vieil homme, après l'avoir dévisagé avec une expression d'animosité, fit aller son regard inquiet tout autour de lui, comme s'il envisageait de fuir à son tour ; et il n'est nullement impossible qu'il ait tenté de le faire [...] (170)	[...] le vieux monsieur l'observa d'un air d'aversion et regarda anxieusement autour de lui, comme s'il songeait lui-même à s'enfuir ; et il est bien possible qu'il ait pensé à le faire [...] (103)

Le second extrait va permettre d'illustrer la stratégie manquante dans l'exemple précédent. Les deux-points introduisent une subordonnée relative en « who ». La version de 1838 était ponctuée de manière conventionnelle, avec une virgule avant le pronom relatif. Nous donnons cette version, ainsi que ses traductions, à titre indicatif.

Les traducteurs du XX^e siècle font en sorte de revenir à une ponctuation conventionnelle selon deux stratégies différentes.

Comme dans l'exemple précédent, Sylvère Monod ne conserve ni les deux-points, ni la proposition relative ; il transpose cette proposition en proposition indépendante, et les deux-points en point-virgule, de sorte qu'il sépare des phrases complexes déjà ponctuées de virgules, mais liées entre elles par un lien logique (comme le met en évidence le terme à valeur anaphorique « ce dernier »).

Francis Ledoux conserve la proposition relative, et, ce faisant, transpose les deux-points en charnière 0. Nous remarquerons toutefois que, s'agissant d'une relative non déterminative, les deux-points auraient dû être transposés en virgule.

[...] his gaze encountered the pale and terrified face of Oliver Twist, who, despite all the admonitory looks [...] of Bumble, was regarding the repulsive countenance of his future master, with a mingled expression of horror and fear [...] (chap. III, 1838)		[...] his gaze encountered the pale and terrified face of Oliver Twist: who, despite all the admonitory looks [...] of Bumble, was regarding the repulsive countenance of his future master, with a mingled expression of horror and fear [...] (chap. III, 1867)	
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] son regard rencontra le visage pâle et livide d'Olivier, qui, malgré les coups d'oeil significatifs de Bumble [...], regardait la physionomie répulsive de son futur patron avec une expression d'horreur mêlée d'effroi... (24)	[...] son regard rencontra la figure pâle et bouleversée d'Olivier Twist, qui, en dépit des coups d'oeil significatifs [...] de Bumble, considérait l'extérieur affreux de son futur maître avec une expression d'horreur et de crainte, trop visible pour échapper même à un magistrat à demi aveugle. [...] (41)	[...] ses yeux tombèrent sur le visage pâle et terrifié d'Olivier Twist ; ce dernier, [...] considérait la physionomie repoussante de son futur maître avec une expression mêlée d'horreur et de crainte [...] (93)	[...] ses yeux tombèrent sur le visage pâle d'Olivier Twist, qui, en dépit de tous les coups d'oeil de Bumble [...], examinait la figure repoussante de son futur maître avec une expression d'horreur et de crainte mêlées [...] (46)

4.3.3.3.3 *Le deux-points dans le cas de subordinées adverbiales*

Les différents extraits qui vont être exposés donneront un bon panorama des solutions de traduction employées dans ce cas de figure. Le premier passage sera l'occasion de constater que lorsque le ponctème est conservé, sa valeur s'en trouve automatiquement modifiée.

Dans l'exemple qui va suivre, les deux-points encadrent plusieurs propositions adverbiales à valeur de manière. La version de 1838, tout à fait conventionnelle, sera donnée à titre indicatif, accompagnée de ses traductions.

Le premier deux-points est conservé par Sylvère Monod. Cependant, le pouvoir logique puissant dont il est doté fait automatiquement « basculer » sa valeur par rapport au texte de départ ; sa fonction principale est ici d'introduire des précisions sur ce qui vient juste d'être décrit dans la proposition le précédant. Francis Ledoux, lui, transpose le ponctème en point-virgule et rend indépendante la proposition qui le suit. Quant au second deux-points, il est transposé en un autre signe de ponctuation par les deux traducteurs. Francis Ledoux transformant la proposition coordonnée en proposition adverbiale temporelle, le ponctème devient une virgule. Sylvère Monod transposant

cette proposition en proposition indépendante à valeur de conséquence, le ponctème se transforme en un point-virgule signifiant ce lien logique.

Away they run, pell-mell, helter-skelter, slapdash, tearing, yelling, screaming, knocking down the passengers as they turn the corners, rousing up the dogs, and astonishing the fowls ; and streets, squares, and courts, re-echo with the sound. (chap. X, 1838)		Away they run, pell-mell, helter-skelter, slapdash: tearing, yelling, screaming, knocking down the passengers as they turn the corners, rousing up the dogs, and astonishing the fowls: and streets, squares, and courts, re-echo with the sound. (chap. X, 1867)	
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Chacun court pêle-mêle, criant, hurlant, se culbutant, renversant les passants au détour des rues, agaçant les chiens, effarouchant les poules et faisant retentir les rues, les places et les carrefours de ce cri [...] (58-59)	Tous s'élancent pêle-mêle, en désordre, tout d'un trait, criant, hurlant, culbutant les passants au détour des rues, excitant les chiens et effarouchant les poules. Rues, places, passages, tout retentit bientôt du même cri [...] (128-129)	Et les voilà tous courant, pêle-mêle, vaille que vaille, tête baissée : fonçant, criant, hurlant, renversant les passants au coin des rues, excitant les chiens et stupéfiant les volailles ; les rues, les places et les ruelles renvoient leur clameur à tous les échos. (168-169)	Les voilà tous courant pêle-mêle, en désordre, à la diable ; ils brûlent le pavé, crient, hurlent, renversent les passants au coin des rues, excitent les chiens et effarouchent les volailles, tandis que rues, places et passages résonnent de tout ce tumulte. (102)

L'extrait suivant va donner un plus large éventail de solutions de traduction allant toutes dans le sens de l'acceptabilité syntaxique. Le deux-points introduit une autre subordonnée participiale à valeur de manière en apposition : « The doctor, after tasting the cool stuff, and expressing a qualified approval of it, hurried away: his boots creaking in a very important and wealthy manner as he went downstairs. » (chap. XII, 1838-1867)

Sylvère Monod recourt au même procédé de traduction que précédemment pour le second point-virgule : il transpose la proposition participiale en proposition indépendante, et le ponctème en point-virgule, la proposition indépendante servant à apporter des précisions sur ce qui vient d'être exposé ; Emile de La Bédollière et Alfred Gérardin conservent, eux, une proposition adverbiale et transposent par conséquent le deux-points en charnière 0 ; Francis Ledoux transpose la proposition initiale en proposition coordonnée et transpose le deux-points en virgule, comme le veut la règle (Drillon 181).

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
[...] le docteur, ayant goûté la potion rafraîchissante et fait un signe d'approbation, s'éloigna en faisant craquer ses bottes sur le parquet d'un air d'importance et de dignité. (67)	[...] le docteur, après avoir goûté la tisane et en avoir hautement apprécié la qualité, sortit comme un homme pressé, et descendit l'escalier en faisant craquer ses bottes sur les degrés, d'un air d'importance. (vol 1, 150)	Le médecin, après avoir goûté la boisson, et marqué son approbation en termes réservés, s'empressa de partir ; ses souliers craquèrent avec un bruit fort opulent et respectable quand il descendit l'escalier. (186)	Le médecin, ayant goûté la boisson froide, exprima une approbation qualifiée ; puis il s'en fut en hâte, et ses bottines firent entendre dans l'escalier leur crissement évocateur d'opulence et de dignité. (115)

4.3.3.3.4 *Le deux-points dans le cas de termes en apposition*

Dans l'exemple qui va suivre, un syntagme nominal en apposition est introduit par le biais de deux-points : « [...] four or five boys [...] turned round and grinned at Oliver. So did the Jew himself: *toasting-fork in hand*. » (chap. VIII, 1867) ; à noter que la version est très légèrement différente en 1838 en ce qui concerne la formulation, mais la ponctuation reste la même. Le deux-points ménage une pause plus marquée que la virgule et permet un gros plan sur la vision effrayante à laquelle Oliver est confronté.

Cette ponctuation marginale n'est pas reprise par les différents traducteurs qui reviennent à un système à valeur syntaxique : Sylvère Monod et Francis Ledoux conservent l'apposition et transposent le deux-points en virgules ; quant à Alfred Gérardin, il transpose le syntagme nominal en proposition relative non-déterminative, et la fait donc précéder d'une virgule.

[...] four or five boys [...] turned round and grinned at Oliver, as did the Jew himself: <i>toasting-fork in hand</i> . (chap. VIII, 1838)		[...] four or five boys [...] turned round and grinned at Oliver. So did the Jew himself: <i>toasting-fork in hand</i> . (chap. VIII, 1867)	
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage omis	[...] quatre ou cinq enfants [...] se tournèrent en riant vers Olivier, ainsi que le juif, qui tenait toujours sa fourchette. (vol 1, 110)	[...] trois ou quatre garçons [...] se retournèrent vers Olivier avec un large sourire. C'est ce que fit aussi le Juif en personne, fourchette en main. (153)	[...] quatre ou cinq garçons [...] se retournèrent pour grimacer des sourires à l'intention d'Olivier. Le Juif lui-même en fit autant, fourchette en main. (90)

4.3.3.4 Les tirets

4.3.3.4.1 Les tirets à valeur rhétorique

Les différents passages du texte de départ, hors dialogues, faisant un usage excessif du tiret à valeur rhétorique présenteront la particularité d'être riches en pathos. Les tirets de ce type ne subsisteront dans le texte traduit que dans de rares cas. S'il n'est guère surprenant que les traducteurs du XIX^e siècle puissent être réticents à recourir aux tirets, au vu de la rareté d'emploi du ponctème en français à cette époque, il est en revanche plus étonnant que ce signe de ponctuation ne remporte pas l'adhésion des traducteurs du XX^e siècle.

La stratégie de traduction adoptée sera fonction du contexte d'apparition des tirets : dans des scènes de suspense, ils seront transposés en points suspensifs ; par contre, dans des passages d'effusion, ce seront les virgules qui leur seront préférées. Ainsi, les tirets ne se verront remplacés par un signe aussi expressif dans la langue d'arrivée que dans un cas de figure très spécifique. Il va sans dire que les virgules, signes de ponctuation sans connotations particulières, ne feront pas la part belle à la mise en scène du texte de départ. Et même s'il est vrai que la situation est tout à fait différente pour la transposition du signe en points de suspension, un ponctème « équivalent » riche en connotations, le jeu « théâtral » de l'original se verra tout de même modifié de façon significative par ce changement. Trois passages types communs aux deux versions de l'œuvre seront analysés en fonction de ces deux contextes, en vue d'exposer ces trois stratégies de traduction.

A Les scènes de suspense

Les deux langues recourent à deux signes différents pour rendre compte d'une même situation ; toutefois, cette transposition ne sera pas anodine, ce que va montrer l'analyse qui va suivre.

La scène dépeint la perception d'Oliver, alors qu'il est pris au piège dans l'obscurité de la maison qu'il cambriole : « The cry was repeated—a light appeared—a vision of two terrified half-dressed men at the top of the stairs swam before his eyes—a flash—a loud noise—a smoke—a crash somewhere, but where he knew not—and he staggered back. » (chap. XXII, 1838-1867). Chaque tiret ménage une pause avant chaque nouveau son ou nouvelle image qui assaille le jeune garçon, ce qui a comme effet d'accroître le suspense de la scène. Ce suspense va crescendo, chaque syntagme encadré par les tirets devenant de plus en plus concis.

Hormis dans le cas d'Emile de La Bédollière, qui transpose les tirets en virgules, le ponctème est transposé par la majorité des traducteurs en points de

suspension : la situation s'y prête bien, en effet : « Ils [les points de suspension] sont parfois introduits pour créer un effet de suspense [...] » (Demanuelli 68). Cependant, à notre sens, les connotations véhiculées par les deux signes de ponctuation sont différentes. Les points de suspension, mettant plutôt l'accent sur l'attente et l'incertitude, font se perdre la vivacité et la brutalité de la scène. Aussi, pour parler en termes cinématographiques, les tirets mettent plutôt en scène un *montage cut*, faisant apparaître les images et les sons les uns à la suite des autres de façon abrupte ; les points de suspension témoignent d'une mise en scène différente : ils suggèrent plutôt un montage par fondu, avec des images et des sons qui se succèdent progressivement. Aussi se produit-il inévitablement entre les deux textes un changement de perspective : le texte de départ donne l'impression que les images et les sons s'imposent violemment à la source de la perception ; le texte d'arrivée donne l'impression que cette source suit simplement, dans l'attente, ce qui se passe dans la scène. D'un point de vue oral, la lecture sera donc vouée à être différente dans les deux versions, avec, pour le texte d'arrivée, une lecture moins brusque, reposant plus sur l'attente, et accentuant la liaison de chaque segment séparé par les points de suspension.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Le cri fut répété. Une lumière brilla sur le palier du vestibule. L'apparition sur l'escalier de deux hommes à moitié habillés et pâles de frayeur flotta devant ses yeux. Un éclair, une explosion, une fumée épaisse, un craquement quelque part, dont il ne put se rendre compte, et il chancela en arrière... (135)	Un second cri se fit entendre ; une lumière brilla au haut de l'escalier ; deux hommes terrifiés se montrèrent à demi vêtus sur le palier... l'enfant vit une lueur subite... de la fumée... entendit une détonation... et le bruit d'un craquement dont il ne se rendit pas compte... puis il chancela et tomba à la renverse. (vol 2, 307)	Le cri se reproduisit... une lumière apparut... une vision de deux hommes à demi vêtus et terrorisés au haut de l'escalier lui passa indistinctement devant les yeux... une lueur rapide... un bruit violent... une fumée... quelque chose qui se passait quelque part, mais sans qu'il sût où c'était... et il recula en chancelant. (321)	Le cri retentit de nouveau... une lumière apparut... la vision de deux hommes terrifiés, à demi vêtus, en haut de l'escalier, dansa devant ses yeux... un éclair... un grand bruit... une fumée... un fracas quelque part, mais où, il n'en savait rien... et il recula en chancelant. (215)

B Les passages d'effusion

La tendance générale repérée est une réticence à reproduire le ponctème anglais. Nous avons constaté que, parmi les règles d'emploi des points de suspension français et du tiret anglais qui se recoupaient, figurait celle où il s'agissait de signaler une pause

témoignant d'une vive émotion ; or, il est spécifié dans les deux langues que cette interruption intervient en contexte de dialogue (1.1.4.1 et 1.1.4.2). C'est sans doute cette contrainte, dépassée par Dickens, mais pas par les traducteurs, qui explique le choix de transposition du ponctème en virgule. Un seul traducteur, Sylvère Monod, et à une occasion seulement, reste fidèle au tiret français dans sa traduction, mais le résultat ne sera pas à la hauteur du texte de départ. Nous analyserons deux extraits types afin d'illustrer ces stratégies.

Dans le premier passage proposé, nous sommes en situation de discours indirect libre : les pensées du jeune Oliver, pris de panique face au sort qui l'attend, sont intégrées à la narration. Le désespoir de l'enfant transparait dans l'énumération hyperbolique des sévices qu'il est prêt à accepter ; les tirets, utilisés par paires, isolent graphiquement les différents châtiments, et préparent à une lecture orale qui mettra d'autant plus en relief leur cruauté : « Oliver fell on his knees, and clasping his hands together, prayed that they would order him back to the dark room—that they would starve him—beat him—kill him if they pleased—rather than send him away with that dreadful man. » (chap. III, 1838-1867). Syntactiquement, chaque tiret correspond à une proposition dont le verbe est à la forme finie. Le rythme s'accélère en fin de phrase avec, dans les dernières propositions introduites par le tiret, l'ellipse du connecteur « that », du sujet coréférentiel « they », et de l'auxiliaire « would ».

Hormis Sylvère Monod, tous les traducteurs optent pour un procédé de traduction identique : la transposition des tirets en virgules. Nous notons néanmoins qu'Emile de La Bédollière tente de restituer la tension du moment en utilisant des points de suspension pour représenter le silence qui précède les différents châtiments énumérés par Oliver. Les tirets utilisés par Sylvère Monod n'ont, quant à eux, pas une valeur rhétorique ; ces tirets « de renfort » (Drillon 332) permettent simplement de renforcer le rythme lancinant dû à la répétition de la structure conjonctive, par le biais de laquelle les différents châtiments sont énoncés les uns après les autres.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Olivier tomba à genoux, les mains jointes, et dit d'un ton suppliant : – Reconduisez-moi en prison dans la chambre noire, laissez-moi mourir de	Olivier tomba à genoux, et, joignant les mains, supplia les magistrats d'ordonner qu'on le ramenât au cachot, disant qu'il aimait mieux mourir de faim, être battu,	Olivier se jeta à genoux, et joignant les mains, implora qu'on voulût bien le renvoyer dans la chambre noire – qu'on le fit mourir de faim – qu'on le battît – qu'on	Olivier tomba à genoux et, joignant les mains, supplia qu'on le fit réintégrer la pièce sombre, qu'on le privât de toute nourriture, qu'on le battît, qu'on le tuât si on voulait, tout,

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
faim ;... battez-moi, tuez-moi, si vous voulez, plutôt que de m'envoyer avec cet homme affreux. (24)	être tué même, si on voulait, plutôt que d'être remis à cet homme qui le faisait trembler. (vol 1, 42)	le tuât si on voulait – plutôt que de le faire partir avec cet homme épouvantable. (93)	plutôt que de le faire partir avec cet affreux homme. (47)

Dans un autre passage faisant usage du tiret à valeur rhétorique, il y a également un renchérissement, mais ici dans l'apitoiement suscité par le sort du jeune garçon :

But now that he was enveloped in the old calico robes which had grown yellow in the same service, he was badged and ticketed, and fell into his place at once—a parish child—the orphan of a workhouse—the humble, half-starved drudge—to be cuffed and buffeted through the world—despised by all, and pitied by none. (chap. I, 1838-1867)

Stylistiquement, le tiret cristallise la tension, donne un rythme saccadé à la description, permet une sorte de martèlement des syntagmes nominaux apposés, et reproduit l'intensité de l'accablement qui saisit le narrateur. Cette utilisation du tiret pour mettre en relief des éléments apposés est rappelée dans l'ouvrage contemporain d'Eric Partridge :

« *Words or phrases in apposition are usually – where any punctuation exists – separated by commas. If, however, one wishes to emphasize the apposition, to make it emerge prominently and thus to prevent it from being slurred over one will separate the words or phrases (or other word-groups) by dashes.* » (Partridge 69)

De la même façon que précédemment, la majorité des traducteurs ne conserve pas ce ponctème : nous aboutissons alors, de nouveau, à une simple énumération ponctuée par le biais de virgules. La tension dramatique s'en trouve affaiblie dans les versions cibles.

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Enveloppé dans la couverture qui jusque alors avait formé son seul vêtement, il eût pu être le fils d'un noble seigneur tout aussi bien que celui d'un pauvre mendiant.	Enveloppé dans la couverture qui jusqu'alors était son seul vêtement, il pouvait être fils d'un grand seigneur ou d'un mendiant : il eût été difficile pour	Mais maintenant qu'il était enveloppé des vieilles robes de calicot jaunies par de longs services analogues, il était marqué et étiqueté, il trouvait tout de suite	Mais maintenant qu'il était revêtu des vieilles nippes de calicot, jaunies tant elles avaient servi à ce même usage, il était marqué, étiqueté pour ainsi dire ; il trouvait

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
<p>Mais à peine fut-il affublé de la vieille robe de calico, devenue jaune à force de servir qu'il fut pour ainsi dire marqué et étiqueté, et se trouva tout d'un coup à sa place : le pauvre enfant de la paroisse, l'orphelin du dépôt de mendicité ; plus tard, l'humble goujat réduit à manquer du plus strict nécessaire, destiné aux coups et aux mauvais traitements, méprisé de tout le monde et plaint par personne. (9)</p>	<p>l'étranger le plus présomptueux de lui assigner un rang dans la société ; mais quand il fut enveloppé dans la vieille robe de calicot, jaunie à cet usage, il fut marqué et étiqueté, et se trouva, tout d'un coup à sa place : l'enfant de la paroisse, l'orphelin de l'hospice, le souffre-douleur affamé, destiné aux coups et aux mauvais traitements, au mépris de tout le monde, à la pitié de personne. (vol 1, 9)</p>	<p>sa place : enfant de l'assistance, orphelin de l'asile, humble esclave famélique, destiné à traverser la vie parmi les coups et les bousculades, objet du mépris de tous, sans droit à la pitié de personne. (66)</p>	<p>aussitôt sa place, celle d'enfant à la charge de la paroisse, d'orphelin d'un hospice, d'humble souffre-douleur à demi affamé, voué à recevoir du monde taloches et bourrades, méprisé de tous et plaint de personne. (26)</p>

Conclusion

Les quatre traductions du corpus semblent être touchées par le même phénomène d'appauvrissement des marques d'oralisation, qui se voient la cible de multiples forces anti-traductives. Celles-ci peuvent être le résultat de contraintes très fortes imposées par la langue d'arrivée, ou par la maison d'édition responsable de la publication de l'œuvre ; elles peuvent aussi correspondre aux négligences du traducteur lors du processus de traduction.

Les traductions du XX^e siècle sont d'autant plus touchées qu'elles sont plus marquées encore par ce système. Comme nous l'avons précisé, la version de 1867, à partir de laquelle les traducteurs du XX^e siècle composent leur traduction, était plus aboutie, en termes de théâtralité, que celle de 1838, qui correspond à la version de départ des traductions du XIX^e siècle. Aussi, proportionnellement, les traductions de Sylvère Monod et de Francis Ledoux sont d'autant plus infidèles au texte original.

Deux points de vue sont possibles face à ce changement. Le premier consisterait à dire qu'il n'a aucun impact réel sur la lecture de l'œuvre pour des lecteurs

« habitués » à la lecture silencieuse qui, concrètement, seraient moins réceptifs à cette mise en scène du texte, et que ce changement, qui s'explique également par des divergences linguistiques entre les deux langues, est tout simplement inéluctable. Le second point de vue, que nous défendons, consiste à opposer à ces arguments le principe éthique qui veut qu'une traduction ne présente pas d'omissions ; or, cette rationalisation de la ponctuation revient à supprimer un aspect majeur du texte, son caractère polymorphe (dont une autre facette sont les illustrations accompagnant le texte). Dans cette perspective, il y a « coup de théâtre ». Face à cette transformation du texte, c'est véritablement l'identité de l'œuvre qui est mise à mal. Cette autre lecture possible du roman, inscrite en creux par le biais des signes graphiques, appartient certes à une époque révolue, mais fait partie intégrante de l'œuvre, et devrait, dans une certaine mesure, constituer une sorte d'invariant en traduction. En outre, au-delà de ce changement, c'est plus profondément encore la visée de communication du roman qui est affectée :

[...] parenthèses, énoncés entre tirets, usage de l'italique d'emphase, guillemets, etc. transmettent au lecteur une trace communicative émanant de l'auteur qui s'apparente à ces « ornements » musicales, dans le sens où ce marquage est l'indice d'un échange entre l'auteur (ou le compositeur) et le lecteur (ou l'interprète) et qu'il faut la coopération des deux instances pour qu'il y ait réussite de l'intention communicative ou esthétique. (Cicurel 53)

Ainsi, au vu de l'importance des signes de ponctuation dans le style dickensien, il semblerait nécessaire qu'éditeurs et traducteurs combinent leurs forces afin de « pousser la négociation » avec le texte de départ, quitte à en avertir le lecteur dans une note de bas de page dès l'ouverture du roman. L'enjeu est de taille puisqu'il s'agit de restituer une partie de son identité à l'œuvre originale. Ceci serait tout à fait envisageable dans une édition luxueuse et lettrée telle que celle de La Pléiade; mais elle nécessite, dans un premier temps, une prise de conscience des enjeux des marques de ponctuation, et, dans un second temps, une collaboration étroite entre traducteur et éditeur.

Dans ce chapitre, nous avons mis en évidence la convergence des stratégies de traduction utilisées par les quatre traducteurs. Le cinquième et dernier chapitre qui va suivre, traitant de l'ambiguïté, aura, en partie, la même orientation. Dans ce cas, en revanche, cette convergence des quatre traductions ira généralement dans le sens d'une

plus grande fidélité aux enjeux du texte de départ. Cette analyse sera également l'occasion de mettre en lumière un autre type d'ambiguïté, ayant plus particulièrement un impact sur les traductions du XX^e siècle du fait de la plus grande sensibilité des traducteurs du XX^e siècle à certains des enjeux du texte de départ.

Chapitre 5

Traduire l'ambiguïté dickensienne

Introduction

« Un énoncé est ambigu quand il contient une plurivalence, soit telle que le récepteur aura le choix entre (au moins) deux lectures différentes, soit telle que le récepteur aura à cumuler deux acceptions ou lectures. » (Boogards et Rooryck 20) L'ambiguïté ou plurivocité est source d'humour (Landheer 34) ; c'est en cela qu'elle doit interpeller le traducteur. Cette ambiguïté intentionnelle est manifeste dans le jeu sur les termes polysémiques, c'est pourquoi elle occupera une partie de notre propos. En plus de cette plurivocité intentionnelle, facilement identifiable, le traducteur est confronté à un autre type d'ambiguïté dont il lui est difficile de savoir si elle est intentionnelle ou non ; ce phénomène est symboliquement le lieu de confluence entre la créativité langagière dickensienne et les caractéristiques de la langue elle-même. Le traducteur n'est alors plus à même de savoir si l'occurrence à traduire est non marquée, c'est-à-dire si elle résulte d'un jeu de langage dickensien.

Dans le cas de l'ambiguïté intentionnelle, notre attention se portera sur toutes les traductions du corpus, car les elles reflètent de façon générale ce qui est en jeu dans le texte de départ ; en revanche, en ce qui concerne l'ambiguïté restant sans réponse, nous concentrerons notre analyse sur les traductions du XX^e siècle, dans la mesure où les occurrences repérées ont principalement trait à la réification et à l'animisme ; à présent, nous savons que les traducteurs du XIX^e siècle tendent à ne pas reproduire ces phénomènes lorsqu'ils sont pris en charge par le narrateur, ce qui est le cas des occurrences abordées. Les divergences dans les traductions du XX^e siècle fonctionnent comme un révélateur de cette impossibilité à décider si l'occurrence est dickensienne, puisque d'ordinaire, ces traducteurs repèrent tous les deux les cas de réification et d'animisme, et ne négligent jamais cet aspect du style dickensien dans leurs traductions.

5.1 L'ambiguïté intentionnelle : le jeu sur la polysémie

Deux caractéristiques permettent de définir la polysémie : « (i) une pluralité de sens liée à une seule forme ; (ii) des sens qui ne paraissent pas totalement disjoints, mais se trouvent unis par tel ou tel rapport. » (Kleiber 55) Andreas Blank (268) rappelle, qu'à l'origine, la polysémie est un phénomène diachronique :

It is important to note that according to Bréal polysemy arises as a consequence of semantic change ; it is the “synchronic side” of lexical semantic change. Bréal distinguishes various kinds of polysemy, using the types of semantic relation between the old sense and the new one as criteria [...]. Usually, these issues are not given the importance they merit [...] and most handbooks still define polysemy as being based on the existence of a semantic relation between lexicalized senses of a word without further explanation of the nature of this relation.

Ainsi, il est possible d'envisager ce phénomène sous deux angles différents, synchronique et diachronique. La désambiguïsation d'une expression polysémique passe par un processus « d'accommodation »²²² : « In the interpretation of polysemous words there is therefore always a process of accommodation (and assimilation) involved, between what is given semantically, syntactically, and what we infer from the surrounding pragmatic context of discourse » (Nerlich 9).

Nous envisagerons le jeu sur la polysémie selon quatre critères différents, qui sont autant de points d'achoppement pour le traducteur : le premier correspondra à la mise en scène dans le texte de départ du processus de désambiguïsation ; le second, à un cas complexe, le polysème « farm » et ses dérivés, pour lequel la polysémie prend ses deux orientations possibles, diachronique et synchronique ; le troisième, au phénomène créatif de défigement d'expressions anatomiques ; le quatrième à la polysémie impliquant l'utilisation d'un terme archaïque.

De façon générale, les stratégies traductives sont beaucoup moins tranchées que pour d'autres jeux de langage. Les traducteurs du XIX^e siècle, comme ceux du XX^e siècle, transportent généralement ce trait de style dans le texte traduit. Cependant, il peut arriver ponctuellement que les traducteurs cèdent à un désir de clarification ; cette force anti-traductive (Berman 55) au remplacement de la polysémie par la monosémie.

5.1.1 Le jeu sur le principe de désambiguïsation

Il s'agit dans les passages de ce type de jouer sur le moment crucial de l'accommodation, analyse qui permet au locuteur d'accéder à une interprétation univoque de ce qui est énoncé. Après avoir présenté deux occurrences types, nous exposerons les traductions du corpus.

²²² Le terme français correspondant, « accommodation », fonctionne tout à fait dans ce sens puisqu'il dénote l'idée d'une mise en rapport de deux choses, d'harmonie ou de correspondance (*TLFi*).

5.1.1.1. Présentation des occurrences

Dans les deux exemples qui vont suivre, le processus de désambiguïsation par accommodation est erroné, ce qui est source de comédie. Dans le premier passage, le narrateur se livre à une sorte de parodie de ce processus. Dans l'extrait en question, le mot qu'il identifie comme source d'ambiguïté, le pronom « him », ne peut l'être effectivement du fait du genre grammatical masculin du terme en jeu. Lors de cette mise en scène, le narrateur arrive ironiquement à une conclusion erronée :

*The small teapot, and the single cup, had awakened in her mind sad recollections of Mr. Corney (who had not been dead more than five-and-twenty years); and she was overpowered. 'I shall never get another!' said Mrs. Corney, pettishly; 'I shall never get another—like **him.**' Whether this remark bore reference to the husband, or the teapot, is uncertain. It might have been the latter; for Mrs. Corney looked at it as she spoke. (chap. XXIII, cns)*

Dans un autre passage, c'est Oliver qui désambiguïse le signifiant de façon incorrecte. Cette scène, outre sa portée ironique, traduit l'impossibilité pour un enfant à démotiver le signe linguistique, c'est-à-dire à « croire que les mots peuvent tromper » (Hole 99), ce qui mène inéluctablement « à une disproportion entre le mot et la chose » (ibid. 99). La source de l'ambiguïté est ici l'homonymie « board »²²³ :

*[...] telling him it was a board night, informed him that the board had said he was to appear before it forthwith. [...] Not having a very clearly defined notion of what a live board was, Oliver was rather astounded by this intelligence, and was not quite certain whether he ought to laugh or cry. [...] 'Bow to the **board,**' said Bumble. Oliver brushed away two or three tears that were lingering in his eyes; **and seeing no board but the table, fortunately bowed to that.** (chap. II, cns)*

Ce jeu sur l'homonymie « board » a pour effet d'objectifier l'assemblée, cette dernière étant assimilée à une table par Oliver, qui n'arrive pas à dégager le sens de l'homonymie en contexte. La méprise est rendue possible, dans le texte de départ, parce qu'il existe une seule forme, un signifiant unique pour plusieurs signifiés distincts ; par un processus de glissement métonymique, le substantif « board » désignant en premier

²²³ Homonymie et polysémie entretiennent un rapport très étroit : « There is not so much a dichotomy between polysemy and homonymy, but rather a synchronic and diachronic gradient based on complex networks of meaning relations, of which the most basic ones are radial networks surrounding one prototype, and family resemblances, based on several linked prototypes or subnetworks. » (Nerlich et Clarke 10)

lieu un inanimé concret, une table, en est venu à désigner l'assemblée qui siège autour de cet objet.

Nous allons voir que, malgré les difficultés posées par les différences entre les deux langues, les traducteurs arrivent plutôt bien à reproduire le processus en jeu.

5.1.1.2 Étude des traductions

Dans les deux cas, la difficulté à reproduire le jeu de langage semble procéder du lexique même. Les traducteurs ne s'avouent pas vaincus pour autant.

Dans le premier exemple cité, le pronom complément « lui » ne peut être utilisé, en français, pour faire référence à la théière, dont le genre grammatical est féminin ; cet obstacle linguistique bloque la mise en scène parodique de la désambiguïsation. Les traducteurs trouvent, cependant, un autre moyen pour recréer l'ambiguïté : ils optent pour une expression anaphorique différente, sans marque de genre, « du même genre » ou « de semblable ». A partir de là, la mise en scène du processus de désambiguïsation est tout à fait possible. Nous noterons, néanmoins, que la parodie est légèrement moins grossière que dans l'original, du fait justement de l'absence d'une marque de genre.

<p>'I shall never get another—like him.' Whether this remark bore reference to the husband, or the teapot, is uncertain. It might have been the latter; for Mrs. Corney looked at it as she spoke; and took it up afterwards.(chap. XXIII)</p>			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Elle venait de prendre sa première tasse lorsqu'elle fut interrompue par quelqu'un qui frappa doucement à la porte de sa chambre. (136)	- Je n'en aurai jamais d'autre ! dit-elle d'un ton rechigné ; je n'en aurai jamais... de semblable. » On ne saurait dire si l'exclamation de M ^{me} Corney s'adressait à son mari ou à sa bouilloire ; peut-être était-ce à cette dernière, car elle la regarda au même instant et la mit sur la table. (vol. 1, 310)	- Jamais je ne pourrai en retrouver d'autre ! dit Mme Corney, avec mauvaise humeur; en retrouver d'autre du même genre. Cette remarque s'appliquait-elle au mari ou à la théière, on l'ignore. Il pouvait s'agir de cette dernière car Mme Corney la regardait en parlant, et la reprit ensuite. (324)	- Jamais je n'en aurai d'autre ! dit Mme Corney d'un air maussade; jamais je n'en retrouverai de semblable ! » Que cette remarque s'appliquât à l'époux ou à la théière reste un mystère. Peut-être la seconde hypothèse était-elle la bonne, car Mme Corney regardait l'ustensile en parlant, et elle le saisit aussitôt après. (217)

Il se pose également un autre problème d'ordre lexical dans la seconde occurrence présentée. L'ambiguïté, dans le texte de départ, repose sur l'existence d'un signifiant unique « board », pour plusieurs signifiés distincts, la table autour de laquelle

siège le conseil et le conseil lui-même ; ceci n'est pas le cas des équivalents français de « board ». Le paradigme traductionnel semble restreint à « conseil » ou « commission ». Toutefois, aucun de ces deux termes n'est équivoque, puisque ces deux substantifs désignent uniquement une assemblée et non l'objet autour duquel ses membres siègent.

Tous les traducteurs relèvent le défi posé par la formulation du texte de départ ; la seule différence notable est que les versions proposées sont plus ou moins heureuses et efficaces selon les cas. La traduction proposée par Sylvère Monod semble moins naturelle que les autres traductions, qui reflètent mieux les enjeux de l'occurrence du texte de départ. Pour rendre l'ambiguïté possible, les traducteurs sélectionnent, dans l'axe paradigmatique, un terme désignant à la fois un groupe de personnes et un objet ; Francis Ledoux est le plus exact, parce qu'il traduit les quatre occurrences sans laisser de côté un seul des signifiants, ce qui n'est le cas ni d'Emile de La Bédollière ni d'Alfred Gérardin. En effet, le premier supprime deux phrases clés du passage, et le second ne traduit pas l'adjectif « live » du syntagme « live board », essentiel pour saisir la méprise dont est victime Oliver. L'ambiguïté de la traduction d'Alfred Gérardin, « la table du conseil », n'est vraiment visible que parce nous avons connaissance du texte de départ : l'expression peut effectivement qualifier à la fois un objet et de façon métonymique les personnes qui siègent autour de cet objet. Ce constat vaut également pour la traduction d'Emile de La Bédollière ; l'ambiguïté y est très peu visible : du fait des deux suppressions, aucun indice ne nous prépare véritablement à ce jeu sur la polysémie. Pourtant, l'utilisation de deux termes différents dans ce passage pour désigner l'assemblée, le « conseil » et « le parquet », semble indiquer la volonté du traducteur de reproduire ce qui est en jeu dans l'original ; dans le cas contraire, il aurait vraisemblablement conservé le terme « conseil » pour les trois occurrences traduites.

La stratégie de Francis Ledoux est similaire à celle d'Emile de La Bédollière, excepté qu'il ne supprime aucun terme du texte de départ et que, lexicalement, son choix de traduction est beaucoup plus judicieux. Il fait appel au substantif « bureau » dans ce passage, alors que généralement, c'est le terme « conseil » qui remporte sa préférence : « Besides, the board made periodical pilgrimages to the farm » (7) / « le Conseil faisait en outre des pèlerinages périodiques à la garderie » (chap. II) ; « 'I shall take a early opportunity of mentioning it to the board, Mrs. Mann.' » (9) / « je saisirai la première occasion de le dire au Conseil ». (chap. III). Il fait donc une concession sur le plan de la cohérence afin d'obtenir l'effet esthétique escompté : une note d'humour dickensien. Le terme « bureau » est une bonne trouvaille car ce substantif a connu la même évolution sémantique que le polysème « board » : par glissement métonymique,

il en est venu à désigner, non plus un objet, mais le groupe de personnes se rassemblant autour de celui-ci.

Quant à Sylvère Monod, en choisissant le terme « commission », il opte pour l'autre solution possible, non retenue par les autres traducteurs : rester fidèle au contenu sémantique du substantif. Cependant, cette négociation n'est pas la meilleure qui soit. Le traducteur se voit dans l'obligation de recourir à une sorte de pirouette assez malhabile pour recréer l'ambiguïté : l'objet de la confusion devient, par modulation, le genre du substantif français « commission » et non son signifié. La créativité dont il fait preuve ne suffit pas à compenser le manque de naturel du passage.

[...] telling him it was a board night , informed him that the board had said he was to appear before it forthwith. [...] Not having a very clearly defined notion of what a live board was , Oliver was rather astounded by this intelligence, and was not quite certain whether he ought to laugh or cry. [...] 'Bow to the board ,' said Bumble. Oliver brushed away two or three tears that were lingering in his eyes; and seeing no board but the table, fortunately bowed to that. (chap. II, cns)			
[...] it was a board night [...] the board had said [...] (ibid.)			
[...] of what a live board was [...] (ibid.)			
'Bow to the board ' (ibid.)			
Seeing no board but the table fortunately bowed to that [...] (ibid.)			
La Bédollière (15)	Gérardin (21)	Monod (75)	Ledoux (33)
Le conseil était assemblé et on l'attendait au parquet [...]	[...] c'était jour de conseil et [...] le conseil le mandait.	[...] il y avait commission ce soir-là [...] lui appris que la commission avait dit [...]	[...] c'était un soir de réunion du Bureau et l'avisa que celui-ci [...]
Suppression de la phrase	[...] ce que c'était qu'un conseil [...]	[...] ce qu'est une commission en chair et en os [...]	[...] ce qu'était un bureau vivant [...]
Salue le parquet .	Saluez le conseil .	Salue la commission .	Salue le bureau .
Suppression de la phrase	[...] il salua la table du conseil [...]	[...] comme il ne voyait pas d'autre objet féminin que la table [...]	[...] ne voyant d'autre bureau que la table [...]

Un autre type de jeu sur la polysémie, lié cette fois-ci à la créativité sémantique, va renforcer l'idée que, dans certains cas, les traducteurs du XIX^e siècle peuvent également faire preuve de créativité.

5.1.2 La polysémie innovante : le cas de « farm » et de ses dérivés

Dans le roman, le jeu sur le polysème « farm » est double et fonctionne en deux temps ; dans un premier temps, le mot est présenté sous un jour nouveau par le biais d'une extension de son sens²²⁴ ; dans un second temps, le terme revêt deux interprétations dans une même occurrence.

5.1.2.1 Étude du polysème « farm » et de ses dérivés

A « farmed », ou la polysémie par extension, comme base du jeu sur la polysémie

La première occurrence du terme « farm » en tant que verbe se trouve au chapitre II, suivie immédiatement d'une traduction intralinguale :

The parish authorities magnanimously and humanely resolved, that Oliver should be 'farmed' or, in other words, that he should be dispatched to a branch-workhouse some three miles off, where twenty or thirty other juvenile offenders against the poor-laws, rolled about the floor all day, without the inconvenience of too much food or too much clothing, under the parental superintendence of an elderly female, who received the culprits at and for the consideration of sevenpence-halfpenny per small head per week. (chap. II)

L'emploi de guillemets, ainsi que la présence d'une définition, laisseraient penser que Dickens reprend une expression existant dans le jargon administratif de l'époque victorienne; pourtant, comme nous allons le voir, il fait ici figure de précurseur dans l'emploi du verbe « farm » avec un sujet dénotant un enfant.

A l'origine, ce mot, issu du vieux-français « ferme », avait une acception juridique et financière ; comme en français, il était employé pour désigner

[Une] Convention par laquelle le propriétaire d'un héritage, d'une terre, d'une rente, d'un droit, abandonne la jouissance de son héritage, de sa terre, de ses droits à quelqu'un, pour un certain temps et moyennant un certain prix. Donner ses terres à ferme. Faire un bail à ferme. Prendre à ferme. Prix de ferme. Prix de ferme. Quitter une ferme. La ferme des chasses d'une église.²²⁵ (Dictionnaire de l'Académie Française)

²²⁴ Parmi les procédés de polysémisation d'un terme, « On distingue, comme procédés sémantiques de mise en relation des différentes significations d'un mot, la *spécialisation* de sens et l'*extension* de sens. Ces deux procédés peuvent être interprétés comme des variations d'une même signification de base, par addition, par suppression ou par différenciation d'un trait de sens. » (Schwischay)

²²⁵ Cette définition correspond à celle donnée par l'*Oxford English Dictionary* : « 1. trans. To take or hold for a term at a fixed payment. »

Ce terme utilisé alors typiquement avec ce qui pouvait être loué, donc avec des biens matériels, en est venu, par un glissement métonymique, à désigner le bien affermé, c'est-à-dire l'exploitation agricole.

Par un autre glissement métaphorique reflétant l'évolution des pratiques sociales, cette pratique en est venue à être associée avec un individu. L'*Oxford English Dictionary* atteste de cet emploi : « 3. a. To contract for the maintenance or the care of (persons and institutions...) at a stipulated price. » Les premiers à avoir été touchés par ce phénomène aux connotations déshumanisantes semblent avoir été les indigents. Dans « A Dissertation on the Poor Laws », datant de 1786, Joseph Townshend utilise le verbe « farm » avec le complément « poor » : « Another experiment, and the last which I shall mention, is the most abominable that ever was invented: it is **to farm the poor**. In some parishes they are farmed at so much a head, but in others the contract is for a given sum. » (cns) Cette occurrence du terme avec un complément dénotant des indigents précède celle fournie par L'*Oxford English Dictionary* de six années.

Pour ce qui est de l'emploi du mot « farm » avec des enfants, comme c'est le cas dans *Oliver Twist*, les travaux critiques attestent que c'est seulement à partir de 1867 que l'expression est devenue usuelle : « References to the term baby farming, that is the practice of receiving infants to nurse or rear by hand, in exchange for payment, multiplied in early 1867. » (Behlmer 26) Malgré nos recherches dans plusieurs sources journalistiques²²⁶, nous n'avons trouvé aucune occurrence de ce terme avant celle proposée par Ruth Ellen Homrighaus (350), c'est-à-dire avant un numéro du *British Medical Journal* d'octobre 1867. Selon toute vraisemblance, Dickens ferait ici figure de précurseur dans l'emploi de ce verbe avec un enfant, puisqu'il écrit *Oliver Twist* en 1837, trente ans avant l'article du *British Medical Journal*. Son unique source d'inspiration n'a pu être que l'expression « to farm the poor » utilisée par Joseph Townshend, alors totalement lexicalisée. L'*Oxford English Dictionary* cite, par ailleurs, *Oliver Twist* comme première apparition de l'expression avec un enfant : « 1838 Dickens *O. Twist* The parish authorities [...] resolved, that Oliver should be “farmed” ».

En somme, pour résumer, si Dickens est bel et bien à l'origine de ce néologisme sémantique, il apparaîtrait qu'il a suivi l'évolution sémantique du vocable « farm » en diachronie. Par un processus de polysémie métaphorique²²⁷, le terme est devenu compatible avec un sujet dénotant un humain, les indigents, puis, par un phénomène

²²⁶ Nous avons utilisé, comme support de nos recherches, le corpus en ligne de la *British Library*, qui recense une cinquantaine de titres de la presse britannique locale et nationale de 1800 à 1900.

²²⁷ Il existe différents types de processus de polysémisation exposés dans l'article « Polysemy in the Lexicon and the Discourse », d'Andreas Blank (271). Le processus polysémique le plus courant est celui de la polysémie par métaphorisation : « The best know type of polysemy is metaphoric polysemy which derives in most cases from metaphor as a diachronic process. » (ibid. 268)

d'extension, avec un enfant. L'expression est utilisée par l'auteur pour dénoncer les pratiques déshumanisantes de l'époque. L'innovation lexicale est certes relative, puisque le substantif « pauvre » partage le trait [+humain] avec le mot « enfant », mais notable tout de même ; elle fait partie de l'histoire du terme. Comme tout néologisme, il a progressivement perdu son caractère innovant par lexicalisation. Son noyau sémantique s'est par la suite chargé en connotations négatives du fait des nombreuses affaires de maltraitance associées au « baby farming » (Waugh 700-714). C'est à partir de ce sens nouveau du terme « farm » qu'il se produit ensuite dans le roman un jeu sur le polysème.

B Le jeu sur la plurivocité du terme « farm »

Dans un second temps, par le biais d'une métaphore, Dickens convoque une autre acception du polysème « farm ». Nous pouvons noter que l'ordre d'apparition des différentes acceptions du verbe « farm » dans le roman suit l'évolution sémantique du terme en diachronie puisque, comme l'indique l'*Oxford English Dictionary*, de « to take or hold for a term at a fixed payment », le verbe est venu à signifier « to follow the occupation of a farmer », « to till the soil », « to cultivate ». Ce sont les deux significations qui vont se télescoper dans le passage qui va nous intéresser.

Le jeu sur la polysémie du vocable « farming » repose dans l'extrait suivant sur la mise en place d'une métaphore filée qui en dit long sur le sort d'Oliver. Le narrateur décrit le système mis en place par la New Poor Law :

*It cannot be expected that **this system of farming** would **produce** any very extraordinary or **luxuriant crop**. Oliver Twist's ninth birthday found him a pale thin child [...]. But **nature** or inheritance had **implanted** a good sturdy spirit in Oliver's breast. It had had **plenty of room to expand**, thanks to the spare diet of the establishment;*
(chap. II)

L'utilisation du champ lexical de la culture, avec les verbes « produce », « implant », ainsi qu'avec le syntagme nominal « luxuriant crop », et le substantif « nature », active une autre acception du polysème « farm », celle de « cultiver ». Les enfants sont vus comme un produit cultivé, et Oliver se transforme en un produit peu luxuriant de cette récolte. Par un déplacement métaphorique, toujours dans le domaine agricole, le jeune Oliver devient ensuite un vaste terrain dans lequel, telle une culture, son esprit vif peut se développer. Tout ceci va avoir pour effet de jeter un nouvel éclairage sur les syntagmes nominaux « the farm » et « the farmer of infants », qui apparaissent dans le reste du texte :

[...] Occasionally, when there was some more than usually interesting inquest upon a parish child who had been overlooked in turning up a bedstead, or inadvertently scalded to death when there happened to be a washing—though the latter accident was very scarce, anything approaching to a washing being of rare occurrence **in the farm** [...] (chap. II)

Besides, the board made periodical pilgrimages to **the farm**, and always sent the beadle the day before, to say they were going. [...] (chap. II)

he reached **the farm** where Mrs. Mann tended the infant paupers with parochial care. (chap. XVII) [...]

'It's very much blotted, sir,' said **the farmer of infants**. (chap. XVII)

Dans ces occurrences, le substantif « farm » fait donc référence au lieu où l'enfant est « mis à ferme », comme le souligne l'*Oxford English Dictionary* « A place where children are farmed », et non à une ferme.

5.1.2.2 Étude des traductions

Nous allons constater que les traducteurs du XIX^e siècle ne polissent pas systématiquement le style de l'original. Quant à ceux du XX^e siècle, ils n'innovent pas systématiquement à la mesure de l'original. Seul Francis Ledoux, parmi les quatre traducteurs, va exploiter jusqu'au bout la plurivalence du terme « farm », sans toutefois créer de cohésion lexicale avec l'avant-texte.

A Les traductions de « farmed »

Plusieurs paramètres compliquent la tâche du traducteur. D'une part, l'innovation sémantique à l'origine du terme « to farm a child » ; d'autre part, la spécificité culturelle de l'expression. L'activité de « baby farming » ou de « farming an infant » était une pratique typiquement anglaise, comme le laisse deviner le titre de la première partie de l'article de Philippe Chassaingne (187) : « I. Le baby farming : un mal endémique propre à l'Angleterre ». Il donne des détails sur cette pratique :

Endémique dans l'Angleterre victorienne, le baby farming est également propre à ce pays. Plusieurs indices plaident en faveur de l'originalité de ces pratiques, qui ne peuvent être assimilées à celles du nourrisage, qui, pourtant, entraînaient aussi une très forte mortalité, tant les manquements aux règles de l'hygiène étaient fréquents. La différence est perceptible dès l'abord, au niveau sémantique : le baby farming n'est pas le baby minding, le gardiennage d'enfants pur et simple ; de même la mise en nourrice se dit, en anglais, wet nursing [...] Ce sont bien trois réalités distinctes et non des synonymes interchangeables. (Chassaingne 189)

Tous ces éléments sont autant d'arguments en faveur de la théorie du phénoménologiste, qui va dans le sens de l'intraduisibilité. Georges Mounin en expose le principe : « Le "phénoménologiste" pur soutiendra que chaque mot n'étant pour chaque homme, que la somme de son expérience personnelle et subjective sur l'objet désigné par ce mot, deux hommes n'ont jamais la même image mentale d'un même mot. » (*Linguistique et traduction* 26)

Voilà pourquoi les traducteurs du XX^e siècle décident de sous-traduire cette réalité en disant simplement qu'Oliver a été « mis en nourrice ». Les traducteurs du XIX^e siècle font un choix différent, car ils prennent le parti d'innover à la mesure de l'original en utilisant le terme d'« affermé ». Cependant, pour que cette stratégie fonctionne totalement, il faudrait une note du traducteur. L'innovation, dans le texte d'arrivée, se trouve sans ancrage réel d'un point de vue linguistique ou culturel. En outre, le *TLLFi* précise que le verbe « affermer », synonyme de « prendre à ferme » s'employait, et s'emploie encore, avec des domestiques. Le danger est donc un parasitage de l'interprétation de ce qui est signifié ; à notre sens, ce problème pourrait être évité avec l'expression « prendre/mettre à ferme ». Cette traduction semble assez satisfaisante, car elle est innovante et permet de mettre l'accent sur le côté inhumain de cette pratique.

Oliver should be ' farmed ' (chap. II)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Olivier serait affermé (10)	Olivier serait affermé (9)	Olivier allait être « mis en nourrice » (67)	Olivier serait « mis en nourrice » (27)

B Les traductions de « farming », « the farm » et « farmer »

Dans l'autre passage évoqué, pour lequel le jeu polysémique repose sur les deux acceptions de « mettre à ferme » et de « cultiver », les traductions divergent. Dans ce cas, nous retrouvons l'opposition diachronique déjà relevée à maintes occasions, avec une plus grande fidélité au texte de départ pour les traducteurs du XX^e siècle. Ces derniers, à la différence des traducteurs du XIX^e siècle, conservent le réseau métaphorique de la culture présent dans le texte de départ. En revanche, Francis Ledoux est le seul à totalement respecter la métaphore filée en traduisant le premier terme « system of farming » par « système de culture », ce qui prépare l'arrivée de « récolte luxuriante ». Le jeu polysémique disparaît dans les quatre versions. Dans ce cas, les traducteurs du XIX^e siècle, qui avaient retenu le terme « affermé » pour traduire « farmed », ne restent pas fidèles à l'original.

It cannot be expected that **this system of farming** would **produce** any very extraordinary or **luxuriant crop**. Oliver Twist's ninth birthday found him a pale thin child [...]. But **nature** or inheritance had **implanted** a good sturdy spirit in Oliver's breast. It had had **plenty of room to expand**, thanks to the spare diet of the establishment; (chap. II)

La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
On ne doit pas s'attendre à trouver un excès d'embonpoint chez de jeunes enfants élevés d'après le système que je viens de décrire . Olivier venait d'entrer dans sa neuvième année, et il était fluet, chétif et petit pour son âge ; mais il avait reçu de la nature ou de ses parents une âme forte et un jugement sain qui s'était développé chez lui grâce à la diète à laquelle il était soumis ; (11)	On peut croire que ce système d'éducation n'était pas fait pour donner aux enfants beaucoup de force ni d'embonpoint. Le jour où il eut neuf ans, Olivier Twist était un enfant pâle et chétif, de petite taille et singulièrement fluet. Mais il devait à la nature ou à ses parents un esprit vif et droit, qui n'avait pas eu de peine à se développer sans être gêné par la matière , grâce au régime de privations de l'établissement [...] (vol. 1, 13)	On ne pouvait guère espérer que ce système de mise en nourrice produisît une récolte bien extraordinaire ni bien luxuriante . Le jour de son neuvième anniversaire, Olivier Twist était devenu un garçon pâle, maigre, plutôt petit, et de tour de taille nettement réduit. Mais la nature ou l'hérédité avait planté dans la poitrine d'Olivier un tempérament solide et vigoureux, qui avait eu toute la place nécessaire à son développement [...] (69)	On ne saurait s'attendre à ce que ce système de culture produisît une récolte bien extraordinaire ni bien luxuriante . Son neuvième anniversaire trouva un Olivier Twist pâle et maigre, de taille assez menue et de circonférence nettement médiocre. Mais la nature ou l'hérédité avait implanté dans sa poitrine un bon et vigoureux esprit. Celui-ci avait eu toute la place voulue pour se développer [...] (28)

Pour ce qui est des termes « farm » et « farmer », les quatre traducteurs font, à un moment ou à un autre, preuve de créativité.

« the farm »

Ce sont, dans ce cas, les traducteurs du XIX^e siècle qui choisissent, en traduisant littéralement, de faire un mouvement vers le texte de départ. Pour éviter toute ambiguïté et pour faire ressortir toutes les connotations du nom « farm », Alfred Gérardin (226) et Emile de La Bédollière (99) utilisent le nom « ferme », respectivement avec une majuscule et en italique, afin d'indiquer qu'il ne s'agit pas d'une ferme à proprement parler. Une autre solution possible serait peut-être d'ajouter un complément comme « d'enfants », ce qui donnerait le néologisme sous-jacent à l'emploi de « farm » dans ce contexte, de « la ferme d'enfants », qui ferait écho à l'expression « mis / pris à ferme » que nous proposons pour traduire « farmed ». Ces

traductions ont aussi le mérite, par rapport à « la garderie » (Ledoux 28) ou à « l'établissement » (Monod 69) de reproduire le principe de cohésion lexicale du texte original, puisqu'il ferait écho au terme d'« affermage » ou de « mis à ferme » sélectionné quelques lignes plus haut pour traduire « Oliver should be farmed » (chap. II).

« farmer »

Dans le cas de substantif « farmer », la créativité est plutôt du côté des traducteurs du XX^e siècle. Emile de La Bédollière (101) et Alfred Gérardin (vol. 1, 229) esquivent la difficulté en remplaçant cette expression par le pronom « elle ». Sylvère Monod et Francis Ledoux prennent le problème à bras le corps : ils proposent deux traductions différentes, respectivement accompagnées de notes. Ainsi, Francis Ledoux opte pour « la gardeuse d'enfants » (166) avec la note « La “gardeuse”, non pas la “gardienne”. Dickens dit même : “fermière”. » Sylvère Monod choisit « la cultivatrice de jeunes enfants » (255) avec la note : « le texte porte *farmer of infants*, que nous rendons par cultivatrice d'enfants ». Dans cette perspective, « the farmer of infants » pourrait être idéalement traduit (en respectant le principe d'équivalence par rapport au phénomène d'innovation lexicale en jeu ici) par le terme novateur de « fermière d'enfants ».

L'étude de la traduction du polysème « farm » et de ses dérivés a confirmé que les traducteurs du XIX^e siècle, comme ceux du XX^e siècle, peuvent faire preuve de fidélité dans le cas de certains jeux linguistiques dickensiens. Le jeu sur le défigement va confirmer cette tendance.

5.1.3 Le défigement lexical

Le défigement lexical correspond à « la revivification, via un emploi a-normatif, d'une séquence de mots fossilisée. » (Dale 81). Plusieurs expressions figées font l'objet d'un défigement dans le roman ; dans ces passages, une même forme dispose à la fois de son sens propre (lecture non compositionnelle) et de son sens figuré (lecture compositionnelle). Dans ce cas, le discours « défait » ce qui s'est figé dans la langue au fil du temps. Très souvent, les expressions défigées sont des expressions anatomiques, ce qui n'est pas étonnant pour un auteur qui accordait une place particulière au corps dans ses romans. Ce processus de défigement est source d'humour selon la loi générale bergsonienne formulée ainsi : « Est comique tout incident qui appelle notre attention

sur le physique d'une personne alors que le moral est en cause. » (Bergson 48)

Les traducteurs du XIX^e siècle ne manifestent aucune résistance à la reproduction de ce jeu de langage²²⁸. Tous les traducteurs s'attachent à reproduire strictement le processus en jeu dans l'original. Seules les difficultés posées par la langue sont susceptibles de remettre en question la reproduction du défigement. Nous allons présenter plusieurs exemples accréditant cette idée.

Voici, tout d'abord, une série d'exemples qui illustrera le choix de l'équivalence formelle par la majorité des traducteurs lorsque la langue leur en donne les moyens. Ils recourent à ce que Monika Sulowska (201) nomme des « homologues », c'est-à-dire à des expressions figées analogues en termes formel et sémantique :

***HOMOLOGUES (H)** → Cas où les images tropiques dans les expressions confrontées sont les mêmes. Par suite, les expressions se caractérisent par l'équivalence sémantique et formelle. Elles sont similaires au niveau de la composition lexicale (les composants lexicaux semblent être « traduits » littéralement dans d'autres langues, ou parfois ils donnent l'impression de correspondre au niveau synonymique), de même que sur le plan grammatico-syntaxique (la composition structurale ainsi que l'organisation formelle restent analogues). Il va de soi qu'elles impliquent les mêmes significations structurales et figées.*

Dans le passage suivant, le jeu porte sur l'expression figée « words coming from the heart ». Cette expression anatomique implique l'idée de sincérité et de spontanéité. Dans le passage où cette expression apparaît, la sincérité du protagoniste est remise en question : « [...] Barney whose words: whether they came from the heart or not [...] » (chap. XV). C'est dans la suite de la phrase que se produit le défigement. L'expression qui apparaît, qui partage le même sujet grammatical avec l'expression figée, fait écho à cette dernière : le prédicat de mouvement « make its way » rappelle le verbe « come » ; en outre, les termes « nose » et « heart », appartiennent tous les deux au champ lexical anatomique. La différence est que cette expression reçoit une lecture littérale.

Tous les traducteurs, hormis Emile de La Bédollière, qui omet ce passage, trouvent une expression figée équivalente, à savoir « venir du cœur ». Celle-ci leur permet de reproduire le jeu de défigement par l'utilisation d'une expression libre à interprétation compositionnelle, « sortir du nez » ou « passer par le nez », qui fait pendant à l'expression figée. Cette dernière se voit alors revivifiée.

²²⁸ Gaston Gross (20) envisage ce phénomène sous l'angle du jeu : « Le jeu du défigement [...] consiste à briser le carcan qui caractérise les suites figées. »

'Dot a shoul,' replied Barney; whose words: whether they came from the heart or not: made their way through the nose. (chap. XV)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage omis (87)	– Bas une âme, répondit Barney, dont les paroles, qu'elles vinsent du cœur ou non, sortaient invariablement par le nez. (vol. 1, 199)	Bas un jat, répondit Barney, dont les paroles, qu'elles fussent ou non venues du cœur, passaient par le nez. (229)	Bas ude âbe, répondit Barney, dont les paroles, qu'elles vinsent ou non du cœur, passaient par le nez. (147)

De même, les quatre traducteurs reproduisent le phénomène de défigement de l'expression figée « to carry one's head high ». Celle-ci implique l'idée de fierté, et connaît effectivement plusieurs équivalents en langue cible. Le défigement invite à une lecture littérale de l'adjectif « high » par la réutilisation du terme au comparatif de supériorité dans un énoncé littéral coordonné à l'expression figée idiomatique : « Mr. Bumble always **carried his head high**; but this morning it [his head] was higher than usual ». L'énoncé « his head was higher than usual » reçoit alors une lecture compositionnelle et une interprétation littérale.

Les traducteurs français effectuent la même opération de défigement par le recours à des homologues somatiques. L'adjectif « haut » reçoit aussi une interprétation littérale dans la coordonnée grâce à l'utilisation du même adjectif au comparatif. La lecture littérale de cet adjectif au comparatif a comme effet de revivifier l'expression figée du premier conjoint. A noter tout de même que Francis Ledoux, par un choix idiosyncratique ne reprend pas l'adjectif « haute » mais « droite ».

Mr. Bumble always carried his head high ; but this morning it was higher than usual. (chap. XVII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
M. Bumble portait toujours la tête haute, mais ce jour-là la portait plus haut que de coutume. (99)	M. Bumble avait toujours la tête haute, mais ce jour-là plus haute encore que d'habitude. (vol. 1, 225)	M. Bumble marchait toujours la tête haute, mais ce matin-là, elle était encore plus haute que de coutume. (252)	M. Bumble portait toujours la tête haute ; mais ce matin-là, elle était plus droite que jamais. (163)

Néanmoins, le défigement ne fonctionne pas toujours dans la langue d'arrivée. Dès lors, le traducteur devra faire preuve de créativité pour compenser la perte

engendrée par cette différence de fonctionnement entre les deux langues ; mais parfois, la tentative est vouée à l'échec.

Dans l'exemple suivant, la tentative du traducteur de reproduire le jeu de l'original échoue. L'expression figée « I'll eat my head if [...] » fonctionne un peu différemment des occurrences déjà analysées : il s'agit, comme dans les exemples précédents, d'une expression anatomique défigurée, mais le jeu de défigement se passe *in absentia*, pourrait-on dire, puisque l'occurrence disposant d'une lecture non compositionnelle n'est pas citée. Celle-ci existait déjà à l'époque de l'écriture du roman, contrairement à ce que déclarent²²⁹ Eric Partridge et Jacqueline Simpson dans *The Routledge Dictionary of historical Slang*. L'expression figée « to eat one's head » apparaît bien avant *The Pickwick Papers*. Elle n'est donc pas à mettre sur le compte de Dickens. Le corpus *Google Livres* recense effectivement une occurrence de cette expression figée avant l'écriture d'*Oliver Twist*, en 1813 : « I tell you what, husband, [...] if you do not hang that mischievous dog, he will bring us all to the gallows, I'll eat my head if he doesn't. » (Paynter 55). Ce résultat indique que la combinaison lexicale existait bel et bien alors, mais qu'elle était d'un usage plutôt rare. Les différentes recherches menées dans ce même corpus tendent d'ailleurs à montrer que cette expression est progressivement entrée dans l'usage.

Période couverte	Nombre d'occurrences
1700-1838	1
1838-1900	187
1900-2010	283

Ainsi, pour un lecteur et donc pour un traducteur contemporain, cette expression dispose d'une lecture non compositionnelle. Un commentaire narratif atteste de la valeur illocutoire d'assertion de cette expression : « On all such occasions, Mr. Grimwig plants, fishes [...] with great ardour; [...] maintaining with his favourite asseveration, that his mode is the right one. » (358). Cependant, dans le roman, c'est en tant qu'association lexicale libre et à lecture compositionnelle que cette expression apparaît. Le texte indique clairement que l'expression doit recevoir une lecture littérale :

This was the handsome offer with which Mr. Grimwig backed and confirmed nearly every assertion he made; and it was the more singular in his case, because, even admitting for the

²²⁹ Sous l'entrée « eat one's head » figure « Eat one's hat. A strong asseveration. Seemingly originated, or at the least, recorded first by Dickens in *Pickwick*, who also sponsors the much rarer eat one's head. »

sake of argument, the possibility of scientific improvements being brought to that pass which will enable a gentleman to eat his own head in the event of his being so disposed, Mr. Grimwig's head was such a particularly large one, that the most sanguine man alive could hardly entertain a hope of being able to get through it at a sitting--to put entirely out of the question, a very thick coating of powder. (chap. XIV)

Les quatre traducteurs se plient à cette interprétation compositionnelle et traduisent tous cette expression littéralement : ce qui donne, « j'en mangerais ma tête » pour Emile de La Bédollière et Alfred Gérardin, « je veux bien me manger la tête » pour Francis Ledoux, et « je suis tout prêt à me manger la tête, Monsieur » pour Sylvère Monod. Toutefois, cette formule équivalente sémantiquement à l'expression figée « j'en mettrai ma main à couper », n'est pas idiomatique en français. C'est d'ailleurs ce que semble suggérer l'utilisation d'italiques par qu'Emile de La Bédollière. De ce fait, le jeu de défigement ne fonctionne pas véritablement dans le texte d'arrivée. Il présente un caractère quelque peu artificiel parce que l'expression est explicitement présentée comme figée par les traducteurs ; ils reprennent l'explication concernant sa valeur d'assertion tout en exposant sa valeur littérale. Voici, par exemple, ce que propose Alfred Gérardin, et qui est représentatif des autres traductions :

*[...] j'en mangerais ma tête, monsieur ! » C'était là l'expression favorite de M. Grimwig **pour donner plus de poids à ses assertions** ; et ce qu'elle avait de bizarre dans sa bouche, c'est que, même en admettant que la science se perfectionne au point de permettre à un individu de manger sa tête si l'envie lui en prend, la tête de M. Grimwig était d'une dimension à faire désespérer de pouvoir l'avaler en une fois, sans compter qu'elle était poudrée à l'excès.* (vol. 1, 184, cns)

La partie en gras atteste de la valeur illocutoire de l'expression en tant qu'expression « artificiellement » figée. La partie en caractères romains met en place le « pseudo-défigement » en concédant une lecture littérale à la formule utilisée par le personnage. Il semblait difficile, dans ce cas, d'opérer différemment.

Dans les cas où la langue ne permet pas de trouver une expression équivalente de l'expression figée en langue cible, les aboutissements varient en fonction de la créativité dont arrive à faire preuve le traducteur. C'est le cas, par exemple, pour l'expression anatomique « to bring one's heart into one's mouth », dénotant en langue de départ l'idée de peur. Le défigement consiste à revivifier le sens de l'expression figée,

afin de sous-entendre qu'Oliver est victime de malnutrition, et que littéralement aucun aliment ne passe dans sa gorge : « [...] when he showed his nose in a shop, they talked about the beadle--**which brought Oliver's heart into his mouth,--very often the only thing he had there, for many hours together** » (chap. VIII). Il existe bien une expression figée équivalente au niveau de la forme en langue d'arrivée, « avoir le cœur à la bouche », mais elle signifie « être franc ». Cette expression ne ferait pas sens ici.

Devant cette difficulté, trois chemins de traductions sont visibles : l'un mène vers la suppression de l'occurrence, l'autre vers sa traduction littérale, et le troisième vers une équivalence idiomatique. Les traducteurs du XIX^e siècle optent pour la première solution. Alfred Gérardin adapte l'original et supprime ce morceau de bravoure. Il est difficile de dire si la suppression de l'occurrence par Emile de la Bédollière s'explique par le défi que pose l'occurrence du texte de départ où si elle n'est que le résultat de sa stratégie d'adaptation. Quant à Francis Ledoux, il traduit littéralement l'expression figée afin de maintenir l'ironie du passage ; mais ce faisant, il rend sa traduction artificielle en ce sens qu'il perd l'ambiguïté présente dans le texte de départ. En effet, la traduction littérale qu'il propose, c'est-à-dire « faire remonter le cœur à la bouche » n'est pas une expression idiomatique en langue cible. Finalement, seul Sylvère Monod arrive à trouver une solution. Il tente de respecter le jeu de défigement par le biais d'un « correspondant partiel » que Monika Sulkowska (204) définit ainsi :

CORRESPONDANTS PARTIELS (CP) → *Le critère essentiel est ici l'opposition concernant l'image tropique et par suite, des différences formelles significatives au niveau lexical et parfois aussi, grammatical et syntaxique. [...] Nous pouvons distinguer au moins deux grands groupes de correspondants partiels :*

- *correspondants partiels somatiques*
- *correspondants partiels non somatiques.*

Sylvère Monod utilise une autre expression figée somatique de la langue cible, « serrer la gorge », qui lui permet de conserver l'idée d'angoisse. Le défigement passe par un commentaire, certes plus lourd que dans l'original, mais fonctionnant de façon identique : il s'agit d'interpréter l'expression figée de façon littérale de manière à sous-entendre ironiquement qu'Olivier est sous-alimenté. D'autres correspondants partiels auraient permis de garantir le jeu de l'original. Nous pensons, par exemple, aux expressions « avoir un nœud à l'estomac » ou « avoir l'estomac noué » (sachant qu'estomac vient du grec « stoma » qui signifie « bouche ») ou bien « avoir une boule

dans la gorge / au ventre ». Toutes ces expressions somatiques figées en rapport avec la bouche dénotent l'idée de peur et d'anxiété et donnent l'idée de l'encombrement d'un organe lié à l'alimentation. De ce fait, il est possible de défiger ces expressions en impliquant l'idée de malnutrition. Nous pourrions imaginer dans cette optique des traductions comme : « [...] quand il montrait le bout de son nez dans une boutique, on parlait de l'appariteur – **ce qui lui faisait avoir un nœud à l'estomac / lui faisait avoir une boule dans la gorge / lui faisait avoir une boule au ventre – et c'était bien souvent la seule chose qui s'y trouvât** durant de longues heures d'affilée. » Tout cela met en évidence le manque de créativité des traducteurs pour cette occurrence.

[...] when he showed his nose in a shop, they talked about the beadle-- which brought Oliver's heart into his mouth,--very often the only thing he had there , for many hours together. (chap. VIII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Paragraphe dans lequel apparaît cette expression omis (45)	[...] s'il mettait le nez dans une boutique, on lui parlait du bedeau de la paroisse, et, à ce nom, il ne savait où se cacher. (vol. 1, 101)	[...] quand il montrait le bout de son nez dans une boutique, on parlait de l'appariteur – ce qui lui serrait la gorge (et c'était là, bien souvent, pendant des heures d'affilée, la seule obstruction qu'y subît le passage de l'air) . (145)	[...] quand il montrait le bout de son nez dans une boutique, on formulait quelque allusion au bedeau, ce qui lui faisait remonter le cœur à la bouche – c'était bien souvent la seule chose qui s'y trouvât durant de longues heures d'affilée . (84)

De la même manière, l'expression figée anatomique « to hug oneself on/for/over something » qui signifie « se féliciter d'avoir fait quelque chose », « se réjouir de quelque chose » ne connaît pas d'homologue en français. Dans le texte de départ, c'est par le biais de ce que Catherine Julia (12) appelle une « glose de spécification » que se produit le défigement. Il faut entendre par cela une glose « [...] relevant d'une opération énonciative qui consiste à sélectionner ou à spécifier un sens, ou plusieurs sens au sein de la polysémie virtuelle d'un mot. » C'est l'adverbe « literally » qui invite à une interprétation compositionnelle de l'expression du verbe pronominal « hug himself ».

Dans ce cas, les traducteurs du XIX^e siècle ne font pas preuve de créativité puisque Emile de La Bédollière adapte l'original par le biais d'une expression libre sans rapport avec le signifiant « joy » ; quant à Alfred Gérardin, il s'inspire de ce signifiant

pour proposer une autre expression libre. Francis Ledoux est le seul à recourir à un équivalent partiel figé : « se bercer de [...] ». Selon le *TLFi* « *Se bercer de qqc.* [Le compl. prép. est toujours un inanimé concr. ou abstr.] Entretenir un souvenir, une idée chère, agréable, etc. ». Il semblerait que la flexibilité de la langue permette de combiner l'expression « se bercer de » avec un complément comme « joie » ou « bonheur ». A partir de là, il met en place le jeu sur le défigement en utilisant la même glose de spécification que l'original, avec le terme « littéralement ».

Dans la mesure où le résultat obtenu, « se bercer de joie » est plutôt rare en langue d'arrivée, nous serions à la limite de l'idiotisme, ce que Monika Sulowska (203) définit l'idiotisme comme suit :

***IDIOTISMES (I)** → Il s'agit ici des cas qui ne sont idiomatiques et figés que dans une seule langue confrontée. Les équivalents potentiels des unités en question sont donc transparents et tout à fait littéraux. Ils n'appartiennent pas aux catégories figées. Dans une telle situation, ni la forme ni la dichotomie significative ne peuvent être semblables. À vrai dire, nous avons ici affaire à la traduction littérale du sens figuré des idiotismes.*

Ceci expliquerait le choix de traduction de Sylvère Monod, qui opte pour une explicitation de l'original.

The old man crossed his arms upon his breast; and, drawing his head and shoulders into a heap, literally hugged himself for joy. (chap. XIX)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Disant cela, le vieillard croisa ses bras sur sa poitrine, renfonça sa tête dans ses épaules, et poussa un cri de joie. (117)	Le vieillard croisa ses bras sur sa poitrine, enfonça sa tête dans ses épaules, et tressaillit de joie. (vol. 1, 267)	Le vieil homme se croisa les bras sur la poitrine ; puis, rentrant la tête et les épaules jusqu'à ne plus former qu'une masse arrondie, il manifesta sa joie en s'administrant littéralement une étreinte à lui-même. (287)	Le vieillard se croisa les bras sur la poitrine et, rentrant la tête dans les épaules, se berça littéralement de joie. (189)

Comme nous venons de le voir, certains jeux sur les polysèmes reposent sur le goût de l'auteur pour ce qui présente un caractère linguistiquement inédit. Dans d'autres cas, la préférence de l'écrivain ira vers un matériel linguistique désuet. Le principe reste cependant le même : jouer sur les mots de façon à amuser le lecteur.

5.1.4 La polysémie reposant sur un polysème archaïque

Une étude exhaustive d'une occurrence représentative de ce jeu polysémique va nous révéler les difficultés rencontrées par les traducteurs lorsque les deux contraintes de la polysémie et de l'archaïsme se combinent. L'étude exhaustive du fonctionnement du syntagme « the office of respiration » et de ces traductions va nous permettre d'apprécier l'ampleur du problème et la solution offerte au traducteur.

L'expression « the office of respiration » est issue du domaine médical ; le jeu de langage ne réside donc pas seulement pour cette occurrence dans l'incursion du discours médical dans le texte du narrateur, mais dans l'exploitation de la valeur polysémique du terme « office ».

De prime abord, l'expression « the office of respiration » ne va pas de soi. Elle semble être le résultat d'une parodie du discours spécialisé par imitation, sachant qu'elle rappelle le terme « function of respiration ». Dans son sens premier, qui constitue le sens préexistant encore aujourd'hui dans les dictionnaires contemporains, le vocable « office » désigne une charge, une fonction, que l'on a assignée à une personne et qu'elle se voit dans l'obligation de remplir ; cette association lexicale incongrue pourrait être interprétée comme une manière indirecte d'assimiler la fonction physiologique de la respiration à une fonction non naturelle, ce qui aurait comme conséquence de réifier indirectement l'humain. Toutefois, ceci s'avère une fausse piste.

L'*Oxford English Dictionary* nous éclaire sur le sens médical aujourd'hui tombé en désuétude du substantif « office » : « A bodily or mental function as operating; the proper action of an organ or faculty. » Selon le principe de dérivation sémantique, le terme « office » s'est spécialisé, en diachronie, dans le domaine médical, neutralisant le trait sémantique [obligation]. Il s'agit, par conséquent, d'un cas de parodie par transposition. Mais l'originalité de l'occurrence ne s'arrête pas au greffage.

Cette expression physiologique était archaïque au XIX^e siècle. La dernière occurrence relevée par l'*Oxford English Dictionary* date effectivement de 1656. Une vérification dans le corpus *Google Books* révèle que le terme « office of respiration » était moitié moins utilisé que « function of respiration » dans le domaine médical dans la première moitié du XIX^e siècle. Cette expression, dont l'emploi est attesté dès la fin du XIV^e siècle par l'*Oxford English Dictionary* est entrée en concurrence, dès la fin du XVI^e siècle, avec le terme plus communément répandu au XIX^e siècle (et aujourd'hui également) de « function of respiration ». Ainsi, Dickens avait le choix entre deux expressions synonymiques : l'une était usuelle, l'autre, désuète. Le sème [obligation], qui fédère les emplois du substantif « office », à la différence de « function », a amené Dickens à trancher.

Autre élément remarquable, l'auteur fait le choix d'une formulation atypique. S'il est naturel d'avoir, en guise de sujet, l'organe qui se livre à cet exercice physiologique qu'est la respiration, dans une formulation comme « the lungs perform the office of respiration », il l'est beaucoup moins d'avoir un animé humain avec le verbe d'action « to take upon oneself », comme c'est le cas dans le texte de départ. Cette configuration syntaxique, ainsi que le choix du verbe d'action « to take upon oneself », sont destinés à remotiver le trait sémantique [obligation], et à réactiver le sens originel non spécialisé de « office ». Voici la définition du verbe en question : « 18. to take on or upon oneself. a. To charge oneself with, undertake (an office, duty, or responsibility); to make oneself responsible for. In quot. c 1470 absol. b. With inf. To undertake; to assume the right, presume, make bold (to do something) » (*OED*). Par conséquent, les deux acceptions spécialisée et non spécialisée du terme « office » se superposent dans l'occurrence.

Les contraintes liées à la langue elle-même rendent impossible la reproduction à l'identique du jeu de l'original ; toutefois, les hasards de la langue vont tout de même permettre de reproduire en partie le jeu entre acception spécialisée et non spécialisée. Le blocage linguistique provient de ce que la langue française ne dispose pas du même « réservoir » lexical que la langue anglaise. Nous constatons effectivement un trou dérivationnel en français pour le substantif « office » du fait d'une évolution sémantique différente du terme. Le jeu sur le sème [obligation] devient dès lors impossible. Cet état de fait oblige le traducteur à se replier sur ce qui constitue la seule traduction possible de l'expression « office of respiration », à savoir, le syntagme nominal « fonction respiratoire ». Aussi, les trois traducteurs ont-ils recours à cette traduction par défaut.

Le verbe sélectionné pour traduire « to take upon oneself » va s'avérer déterminant dans la mise en place d'un jeu sur la polysémie. Les deux verbes choisis par les traducteurs, « remplir » et « assumer », entrent en collocation avec le substantif « fonctions », et laissent sous-entendre, à l'image de l'original, qu'il s'agit plus d'une « prise de fonction », de « l'exercice d'une fonction » que d'une fonction organique, c'est-à-dire d'un processus physiologique naturel et spontané. Le jeu sur les deux acceptions, spécialisée et non spécialisée, est maintenu en traduction, malgré l'utilisation du terme « fonction » ; mais le substantif « fonction », qui, comme sa contrepartie anglaise, signifie étymologiquement « exécution », n'offre pas les mêmes possibilités connotatives que le terme « office », que ce soit en français ou en anglais ; de ce fait, le terme ne place pas l'accent, dans le texte de départ, sur la notion d'obligation. Aussi le point de vue est-il légèrement déplacé.

[...] there was considerable difficulty in inducing Oliver to take upon himself the office of respiration [...] (chap. I)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage omis	[...] on eut beaucoup de peine à décider Olivier à remplir ses fonctions respiratoires [...] (vol. 1, 6)	[...] pour persuader Oliver d' assumer les fonctions respiratoires [...] (63)	[...] à lui persuader d' assumer lui-même la fonction respiratoire [...] (24)

Cette vision est, par ailleurs, en accord avec le syntagme « a troublesome practice », apposé à l'expression « the office of respiration ». Or « practice », à l'inverse de « process », dénote la mise en œuvre d'une activité et met par conséquent l'accent sur l'agent déclenchant l'action au lieu de mettre en lumière l'action elle-même, ainsi que son déroulement. C'est bien ce que les définitions respectives des deux termes, ainsi que leurs synonymes, proposées par l'*Oxford English Dictionary*, mettent en lumière :

practice : **1.** The carrying out or exercise of a profession [...] **2. a.** The actual application or use of an idea, belief, or method [...] **b.** An action, a deed; an undertaking, a proceeding. **c.** The action of doing something [...];

process : **b. gen.** The fact of going on or being carried on, as an action or series of actions; progress, course.

Les substantifs sélectionnés en traduction soulignent ce décalage, puisque le substantif « pratique », tout autant qu'« exercice », relève non pas une action spontanée mais provoquée.

[...] the office of respiration -- « a troublesome practice » (chap. I)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Suppression du paragraphe dans lequel le terme apparaît.	[...] c'est là un exercice fatigant [...] (vol. 1, 6)	[...] c'est là une pratique bien ennuyeuse [...] (63)	[...] la fonction respiratoire -- pratique ennuyeuse [...] (24)

Dans les exemples de jeu sur un polysème que nous venons d'exposer dans la première partie de ce chapitre, le traducteur-lecteur disposait d'indices textuels lui permettant d'apprécier l'ambiguïté du propos. Comme nous avons pu le constater, les quatre traducteurs se montrent sensibles à ce jeu sur la polysémie ; toutefois, leurs

traductions respectives sont toutes à un moment donné défailtantes, soit parce que la langue constitue une pierre d'achoppement à la traduction, soit parce qu'ils manquent de créativité pour telle ou telle occurrence. Dans les exemples qui vont suivre, nous déplacerons notre regard pour analyser l'ambiguïté à un autre niveau puisqu'il ne s'agira plus de considérer ce phénomène dans son aspect ludique, mais comme un obstacle à la traduction.

5.2 C'est « du Dickens » ?

Du fait de la tendance de Dickens à jouer avec le langage, et du fonctionnement de la langue elle-même, le traducteur aura parfois des difficultés à savoir si l'occurrence qu'il doit traduire correspond à un jeu de langage dickensien. Certains termes deviennent alors ambigus. Les choix de traduction différents des deux traducteurs du XX^e siècle seront autant d'indices nous permettant d'épingler ce flottement herméneutique. Nous reprendrons trois des traits de style dickensiens abordés, le greffage spécialisé, les associations lexicales non conventionnelles, et la polysémie, afin d'explorer ce phénomène ; nous ajouterons également une autre piste pouvant expliquer cette ambiguïté : l'utilisation d'un terme sous une forme syntaxique peu usuelle.

5.2.1 Des occurrences parodiques de discours spécialisé ?

La tendance de Dickens à greffer des occurrences spécialisées dans le discours du narrateur finit par parasiter le processus d'interprétation. Il devient parfois difficile de savoir si les termes sont employés dans leur acception en langage général ou en langage spécialisé. Trois exemples vont mettre en évidence cette ambiguïté. Dans les deux premiers cas exposés, un des traducteurs du XX^e siècle opte pour un terme spécialisé, tandis que l'autre utilise un mot du langage général. Dans le troisième exemple, aucun des traducteurs ne laisse percevoir l'ambiguïté ; c'est pourquoi nous nous proposons de le faire.

Dans l'exemple suivant, le contexte d'apparition du terme « mandate » parasite son interprétation. Il est utilisé par le narrateur pour décrire l'ordre donné par le juge lors du procès d'Oliver. Il est difficile de dire s'il s'agit d'un greffon parodique, ou si le terme est employé dans son acception générale. Les traductions du XX^e siècle rendent compte de cette ambiguïté : Francis Ledoux opte pour le terme non spécialisé « ordre », tandis que Sylvère Monod fait le choix d'un choix juridique. « Mandate : II. A command; an authorization a. *Law* A judicial or legal command from a superior to an

inferior [...] c. *gen* A command, order, or injunction. » (*OED*)

'Clear the office!' said the magistrate. 'Officers, do you hear? Clear the office!' The mandate was obeyed; (chap. XII)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage supprimé	– Évacuez la salle ! cria le magistrat. Officiers de police, m'entendez-vous ? faites évacuer la salle. L'ordre fut exécuté [...] (vol. 1, 144)	– Évacuez le bureau ! dit le magistrat. Sergents, vous m'entendez ? Faites évacuer le bureau ! Il fut obéi à ce mandement ; (181)	– Évacuez le bureau ! dit le magistrat. Vous entendez, brigadiers ! Faites évacuer le bureau. L'ordre fut exécuté [...] (111)

La polyphonie à l'origine du discours ironique est parfois source d'ambiguïté en traduction. Dans l'exemple suivant, le narrateur décrit la mise en place de la réforme de la New Poor Law par les responsables du Conseil : « They made other wise and humane regulations, having reference to the ladies, which it is not necessary to repeat » (chap. II). Après cette occurrence ironique dans laquelle la voix des autorités paroissiales transparaît, la voix narrative passe à un autre régime de discours ; il fait entendre sa propre voix et son indignation : « [...] and instead of compelling a man to support his family, as they had therefore done, took his family away from him, and made him a bachelor! » (chap. II).

Le terme « applicant » apparaît à la suite de ce commentaire : « There is no saying how many **applicants for relief** under these last two heads, might have started up in all classes of society, if it had not been coupled with the workhouse. » (cns) Ce substantif dispose d'une acception en langage général et en langage spécialisé : « A person who makes a request; a person who applies for some assistance or benefit; (Law) A person who applies to a court for a specific order. » (*OED*) L'entrelacement ponctuel des voix à la source du discours polyphonique rend parfois difficile la traduction du texte de départ. Les versions de Sylvère Monod et de Francis Ledoux témoignent ici de cette difficulté d'interprétation. Le premier utilise une expression non spécialisée, « candidats au secours », et s'oriente vers une interprétation non polyphonique du passage, tandis que le premier utilise un substantif spécialisé, « impétrant » ; dans le domaine du droit, ce terme désigne « DR. Celui (celle) qui a obtenu de l'autorité compétente ce qu'il (elle) avait sollicité (charge, titre, privilège). » (*TLFi*)

There is no saying how many applicants for relief , under these last two heads, might have started up in all classes of society if it had not been coupled with the workhouse; (chap. II)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Passage supprimé (15)	On ne saurait dire combien de gens dans toutes les classes de la société eussent voulu profiter de ces deux bienfaits ; (vol. 1, 24)	On ne saurait dire combien de candidats au secours , à ces deux derniers titres, auraient pu surgir dans toutes les classes de la société, si les secours n'avaient été liés à l'asile. (79)	On ne peut savoir combien d'impétrants auraient pu surgir dans toutes les classes de la société pour demander à être secourus à ce double égard, si les secours en question n'avaient été conjugués à l'hospice ; (35-36)

A la différence des deux passages précédents, dans le passage suivant, aucun des traducteurs ne fait ressortir l'ambiguïté du texte de départ. Pourtant, à notre sens, le substantif « appendage » présente un caractère ambigu. Le terme est utilisé dans l'incipit du roman, lors de la description de la naissance d'Oliver :

*The result was, that, after a few struggles, Oliver breathed, sneezed, and proceeded to advertise to the inmates of the workhouse the fact of a new burden having been imposed upon the parish, by setting up as loud a cry as could reasonably have been expected from a male infant who had not been possessed of that very useful **appendage**, a voice, for a much longer space of time than three minutes and a quarter. (chap. I, cns)*

L'*Oxford English Dictionary* en donne la définition suivante : « That which is attached as if by being hung on; a subsidiary external adjunct, addition, or accompaniment, which does not form an essential part of that to which it is added, but is usually natural or appropriate to it. » Le substantif dispose également d'une acception physiologique : « **d.** *Nat. Hist.* A subordinate or subsidiary organ ». Sachant que le discours du narrateur est émaillé de greffons médicaux et que le greffage des occurrences spécialisées fonctionne sur le mode de la parodie, il ne serait guère étonnant que, dans ce passage, la voix d'Oliver soit perçue métaphoriquement comme un « appendice », c'est-à-dire comme une sorte de prolongement non tangible du corps. Rien, en effet, ne nous permet d'écarter cette idée ; mais rien non plus ne nous empêche de l'avancer. S'il y a ambiguïté, peut-être faudrait-il faire en sorte que la traduction le reflète en utilisant un terme comme « appendice ».

[...] a male infant who had not been possessed of that very useful appendage , a voice, for a much longer space of time than three minutes and a quarter. (chap. I)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
un enfant mâle qui ne disposait de cet apanage si utile, le don de la voix, que depuis cinq minutes et quelques secondes [...] (7)	[...] un enfant mâle qui n'était en possession que depuis trois minutes et demie de ce don utile qu'on appelle une voix. » (vol. 1, 6)	[...] un nouveau-né du sexe masculin pourvu de cet utile accessoire qu'est une voix depuis trois minutes et quart tout au plus. (64)	[...] un enfant mâle ne jouissant de ce fort utile apanage , la voix, que depuis un peu plus de trois minutes et quart. (24)

Dans d'autres cas, l'ambiguïté procède de l'habitude de l'auteur à recourir à des associations lexicales non conventionnelles. Le paramètre diachronique rend parfois difficile de savoir si une occurrence semblant marquée l'est réellement.

5.2.2 Des associations lexicales non conventionnelles ?

Nous avons souligné l'étrangeté de l'association du quantifieur « a quantity of » au substantif « hair », ainsi que les effets de sens réifiant d'une telle association. Dans l'exemple suivant, le même quantifieur détermine le nom « wrath » : « This allusion to Nancy's doubtful character, raised a vast quantity of chaste wrath in the bosoms of four housemaids [...] » (265)²³⁰. Si l'on s'appuie de nouveau sur la catégorisation mise en place par la Théorie des Opérations Énonciatives, le substantif en question fonctionne comme un nom continu. Selon la catégorisation établie, « Discontinu, Continu dense, Continu compact », le type de pondération sera différent ; il est possible de représenter les choses ainsi :

<i>QNT QLT</i>	<i>QLT</i>	<i>QNT QLT</i>
<i>Discret</i>	<i>Compact</i>	<i>Dense</i>

Marie-Line Groussier et Pierre Chantefort (166) traitent de cette contrainte de surface pour distinguer les différences de fonctionnement entre les noms dense et compact, qu'ils nomment respectivement fonctionnement 2A et 2B :

Le fonctionnement 2A ne se distingue de 2B que par la possibilité d'avoir a (large) quantity of + - 0 alors que 2B se distingue de 2A seulement par la possibilité d'avoir a fair amount of à l'exclusion de a large amount of aussi bien que a large quantity of. [...] en

²³⁰ Le paragraphe dans lequel cette occurrence apparaît est supprimé dans la version d'Emile de La Bédollière.

profondeur, à un terme fonctionnant selon le mode 2B on a associé la propriété continu non quantifiable, (c'est-à-dire « qui ne peut être envisagé sous l'angle de la quantité ». En revanche, à un terme fonctionnant selon le mode 2A, on a associé la propriété « continu quantifiable »). [...] a large quantity of butter Mais [...] a fair amount of insolence. (cns)

Au regard de cette analyse, l'occurrence étudiée semble peu acceptable d'un point de vue grammatical ; elle semblerait ne pas respecter les règles de sous-catégorisation²³¹ du substantif « wrath ». Le sentiment de colère y est envisagé sous l'angle quantitatif. On s'attendrait, en effet, plutôt à une pondération qualitative, mettant l'accent, non sur la quantité, mais sur l'intensité du sentiment. C'est le cas dans une autre description du roman : « Such was the aspect of out-of-doors affairs, when Mrs. Corney [...] glanced, with no small degree of complacency, at a small round table [...] » (chap. XXIII). Il se produit donc une sorte d'hiatus dans l'occurrence « a vast quantity of chaste wrath » : l'opérateur de quantification pondère le nom vers le quantitatif, alors que l'adjectif « vast » qui lui est associé induit une pondération qualitative. Par conséquent, il n'y a pas quantification au sens strict du terme, mais une pondération mixte QNT/QLT au lieu d'une pondération QLT, comme on aurait dû s'y attendre ; d'où l'effet marqué de l'original. C'est un peu comme si le texte « quantifiait du sentiment », et, de fait, en quelque sorte, comme si l'on « objectifiait » ce qui est humain.

Cependant, l'*Oxford English Dictionary* atteste de l'utilisation du quantifieur avec des substantifs dénotant quelque chose d'immatériel jusqu'au début du XX^e siècle : « 1.a. A specified or definite amount of an article or commodity [...] An amount of something immaterial. » Parmi les exemples assez significatifs pour notre démonstration : « Fine and pledges shall be according to the **quantity of the offence** » (1647) ; « The diminution in **the quantity of his natural rest** » (1828) ; « It's only a question of **the quantity of truth** » (1904). Les deux derniers exemples montrent que le quantifieur « a quantity of » est compatible avec des substantifs ayant un fonctionnement continu. Par conséquent, l'occurrence du texte départ pourrait ne pas être marquée, ce qui signifierait qu'elle ne résulte pas d'un jeu de mots dickensien.

Les traductions du XX^e siècle sont le résultat de deux stratégies opposées : Sylvère Monod interprète vraisemblablement l'original comme marqué, tandis que Francis Ledoux l'analyse à l'inverse comme non marqué. La traduction d'Alfred Gérardin, même si elle est le résultat d'un contresens, est assez révélatrice, puisque son

²³¹ Les règles de sous-catégorisation permettent d'éviter la formation d'énoncés agrammaticaux : « La sous-catégorisation concerne les règles de distribution syntaxiques d'un lexème. » (Carter 181)

orientation est qualitative, comme celle de Francis Ledoux. Néanmoins, dans la mesure où ce traducteur est généralement « infidèle » aux jeux de langage réifiant, son choix de traduction ne peut être pris en compte pour savoir si le terme du texte de départ est marqué ou non.

L'opérateur de quantification « mixte » se voit remplacé par le quantifiant à valeur métaphorique « une vague de » par les traducteurs du XX^e siècle. Cette modulation du point de vue par le biais d'une collocation imagée permet d'introduire une pondération qualitative et de souligner l'intensité²³² du sentiment. Le substantif quantifiant météorologique « une vague de » perd sa valeur référentielle et revêt une valeur qualitative métaphorique. Mais Sylvère Monod ne s'arrête pas là : en introduisant l'adjectif « grande », il rend la construction marquée, car il « démétaphorise » le déterminant figé « une vague de », et « restitue » sa valeur première référentielle.

This allusion to Nancy's doubtful character, raised a vast quantity of chaste wrath in the bosoms of four housemaids [...] (chap. XXXIX)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Les servantes l'insultaient. » (241)	Cette allusion [...] fit pousser à quatre servantes, témoins de la scène, des exclamations de pudeur révoltée. (vol. 2, 165)	Cette allusion [...] souleva une grande vague de chaste courroux dans le cœur de quatre femmes de chambre. (536)	Cette allusion [...] souleva une vague de chaste courroux dans le sein de quatre femmes de chambre [...] (374)

L'habitude de l'auteur à jouer avec le sens propre et le sens figuré des polysèmes va aussi parfois être source de confusion pour le traducteur.

5.2.3. Sens propre ou sens figuré ?

De par leur statut polysémique et par le contexte dans lequel elles s'insèrent, certaines occurrences convoquent plus de choses qu'il n'y paraît. Les exemples relevés présentent la caractéristique d'être polysémiques et de ne pas être désambiguïsés par le narrateur, ce qui laisse tout le loisir aux lecteurs, et donc au traducteur, d'effectuer librement toutes sortes d'associations lexicales. Ainsi, l'interprétation de certains mots reste-t-elle comme « en suspens » entre leur sens dénoté et leur sens connoté. Certains mots ou expressions ont une résonance particulière dans un roman dickensien, même si leur valeur polysémique n'est pas effectivement « activée ».

²³² Le *Trésor de la langue française* propose comme définition de cette structure très productive : « vague de » : « phénomène qui naît, s'amplifie, et retombe selon un mouvement qui rappelle celui des vagues ».

En ce qui concerne certaines occurrences, le choix de préserver intacte ou non l'ambiguïté générée par le polysème est problématique du fait de la non-correspondance entre les deux langues (Marchello-Nizia 107). L'expression « a boy brought up by hand » est intéressante dans cette perspective. Dans un texte où les corps maltraités et malmenés sont légion, cette expression peut, pour le moins, porter à confusion. Susan Schoenbauer Thurin (28) retrace, dans son article « To Be Brought Up “By Hand” », l'histoire du terme, utilisé depuis le XVIII^e siècle :

Artificial infant foods such as pap and broths as well as implements for feeding them were introduced in the mid-eighteenth century, and by the middle of the nineteenth century, it was common practice to feed an infant these artificial foods in addition to nursing it. When these artificial foods were the sole source of nutrition for an infant, it was said to be brought up by hand.

Cette expression, qui désigne donc qu'un bébé est nourri « manuellement », plutôt qu'au sein, va se colorer d'une toute autre façon dans un roman où le corps de la figure maternelle a tendance à se transformer en une arme redoutable : « the fist had been too often impressed upon his body not to be deeply impressed upon his recollection » (chap. I). De plus, il est intéressant de noter que, dans *Great Expectations*, Pip, qui connaît le même sort qu'Oliver, va se livrer à une sorte de réanalyse linguistique²³³ de l'expression en ces termes :

My sister, Mrs Joe Gargery [...] had established a great reputation with herself and the neighbours because she had brought me up « by hand ». Having at that time to find out for myself what the expression meant, and knowing her to have a hard and heavy hand, and to be much in the habit of laying it upon her husband as upon me, I supposed that Joe Gargery and I were brought up by hand. (Dickens 6)

Notons, par ailleurs, que la reprise de cette expression est soulignée par Jon Mee (26) :

Closer enquiry often reveals an amazing degree of repetition of particular clusters of words bound by association across the novels, with different novels giving them more or less emphasis. So, to revert to an example discussed in my previous chapter, the idea of Oliver being brought

²³³ Nous utilisons ce terme dans un sens large qui correspond à la définition large donnée par Christiane Marchello Nizia (78) dans *Grammaticalisation et changement linguistique* : « Ce phénomène a lieu quand une forme ou une construction produite par un locuteur est interprétée et donc analysée différemment par l'auditeur et spécialement par l'apprenant. »

up 'by hand' receives a single mention, more or less in passing, in Oliver Twist, whereas in Great Expectations, it is the defining phrase for Pip's relationship with Mrs Joe.

Ainsi, suivant le principe de transparence, c'est-à-dire le principe selon lequel un enfant connaît « le besoin de ramener une construction obscure ou opacifiée par l'usage, à un type de construction plus banal et transparent. », (Marchello-Nizia 79) Pip reconstruit le sens de l'expression en l'ancrant dans sa propre expérience. C'est ce que suggère Grahame Smith (46) lorsqu'il écrit : « Pip is brought up by hand in more senses than one ».

Finalement, tout un faisceau d'éléments nous oriente vers une interprétation ambivalente de l'expression dans *Oliver Twist*. Pour résumer, il y a, tout d'abord, le fait que la critique ait reconnu la tendance de Dickens à jouer avec le sens propre et le sens figuré des mots et des expressions : « Dickens's method is based on what we might call a deliberate misunderstanding of a given figure of speech, taking it in its literal rather than in its accepted figurative sense. » (Meier 72) ; à cela s'ajoute le contexte d'apparition de l'expression « to be brought up by hand » dans la diégèse : « For the next eight or ten months, Oliver was the victim of a systematic course of treachery and deception. » ; ici le jeune Oliver est considéré comme une victime. De surcroît, la lecture de cette expression à rebours, c'est-à-dire à la lumière du roman *Great Expectations* et de ses critiques, nous invite, dans une sorte de « delayed decoding », à réinterpréter l'interprétation littérale de l'expression.

Ainsi, cette double interprétation possible constitue un véritable tour de force pour le traducteur qui, dans l'idéal, devrait trouver une expression française qui pourrait être « détournée » de la même façon (comme c'est le cas dans *Great Expectations*) ou du moins qui présenterait ce potentiel « connotatif », cette interprétation « en dormance », qui réside dans l'emploi d'une partie du corps pour désigner le fait de nourrir un enfant au biberon. Néanmoins, la langue française ne dispose pas d'une telle expression résultant d'une modulation métonymique ; celle-ci repose sur un changement de point de vue interne à la langue, un déplacement de sens par contigüité, de la manière, du processus (« manuellement »), au moyen, c'est-à-dire à l'instrument (avec un biberon). Face à ce qui semble être ici intraduisible, le traducteur doit se contenter de l'expression « nourrir au biberon », employée par les trois traducteurs de notre corpus²³⁴. Cette expression serait l'équivalent exact de « bottle-fed » ; elle se fait le miroir exact de la réalité, sans équivoque possible. Ainsi, toute la

²³⁴ Alfred Gérardin : « il fut élevé au biberon » (10) ; Francis Ledoux : « On le nourrit au biberon » (26) ; Sylvère Monod : « Il fut élevé au biberon » (67).

difficulté de la traduction de « brought up by hand » dans le passage à l'étude découle, d'une part, du fait que les motivations de l'auteur eu égard à l'utilisation de ce terme ne peuvent faire l'objet que de conjectures, et d'autre part, du fait qu'il semble difficile de reproduire à l'identique cet effet de style implicite, si bien sûr effet de style il y a.

Toutefois une autre solution semblerait possible avec l'insertion d'une note du traducteur. Après enquête auprès d'une association de bibérophilie, il existe deux ouvrages de référence sur le sujet dont la traduction en français fait apparaître « à la main » : F. Baldini, *Metodo di allattare a mano i bambini* (1784) traduit par *Manière d'allaiter les enfants à la main, au défaut des nourrices*, 1786. Cet ouvrage est l'un des premiers, sinon le premier sur le sujet. Il existe un autre ouvrage, anglais celui-là, qui aborde ce thème en employant une expression proche : Underwood, *A treatise on the diseases of children [...] especially such as are brought up by hand*, traduit par *Traité des maladies des enfants, avec quelques avis particuliers pour ceux qu'on nourrit à la main* (fin du 18^{ème} siècle). Cette partie est une précision d'un médecin de 1790 - M. Thouret. Encyclopédie écrite sur plusieurs années par un ensemble de médecins. La note de bas de page 26 de ce tome est donc le fait du M. Thouret. L'avis de l'expert bibérophile sur ce point est le suivant : « Ces deux titres ayant été traduits à la fin du XVIII^e siècle, on peut considérer que l'expression « élevage à la main » ou « allaitement à la main » est tout à fait valide. » Pourtant, l'expression « élevé à la main » reste problématique du fait de sa lexicalisation, en français, avec des animaux. Ainsi, il y aurait création d'un effet d'étrangeté non présent dans l'original.

Parmi les éléments pouvant amener le traducteur à hésiter quant à son choix de traduction, se trouve également l'utilisation de termes sous une forme syntaxique peu habituelle.

5.2.4 La nature syntaxique peu habituelle d'un terme

L'ambiguïté générée par certains polysèmes se retrouve par exemple dans la description d'Oliver mangeant goulument une tranche de pain : « Oliver [...] had scarcely completed the demolition of a second slice of bread, when [...] » (chap. I). L'emploi du verbe « demolish » avec un complément ne dénotant pas une structure est lexicalisé depuis le XVII^e siècle. L'*Oxford English Dictionary* fait effectivement mention de cet emploi humoristique de « demolish » : « b. humorously. To consume, finish up. » dès le 17^e siècle, sans toutefois donner d'exemple en rapport avec l'alimentation. Mais cet emploi persiste encore aujourd'hui dans la langue ; il est maintenant totalement lexicalisé avec un aliment : « humorous eat up (food) quickly » (*Compact Oxford English*

Dictionary). Ainsi, « démolish » entre en collocation avec une « classe d'objets » assez étendue, dont l'alimentation. Il dénote l'absorption rapide d'un aliment. Dans cette expression, le sens dénotatif ne retient donc pas le sens premier du terme.

Toutefois, les entrées des dictionnaires contemporains montrent que la charge sémantique première du vocable « demolition » ne s'est pas affaiblie, dans la mesure où il est précisé que l'emploi de ce terme dans cette configuration est comique ; aussi, le sens prototypique persiste-t-il dans ce contexte. En effet, dans son sens premier, le substantif « demolition » dénote « l'action de détruire des bâtiments ou d'autres constructions » ; cette acception est attestée dès 1610 par l'*Oxford English Dictionary*. Étymologiquement, ce terme est issu du Latin « demoliri » qui signifiait « "tear down," from de- "down" + moliri "build, construct," from moles (gen. molis) "massive structure." ». Ainsi, le choix de ce terme par l'auteur n'est certainement pas anodin. La valeur connotative de ce mot « hante », pour ainsi dire, sa réalisation dans cette configuration et semble conférer au corps en souffrance une force titanesque et extraordinaire à la mesure de ce qu'on lui fait endurer.

D'ailleurs, il n'est peut-être pas anodin non plus que ce soit le substantif « demolition » et non le verbe qui soit sélectionné par l'auteur. Selon nous, le substantif convoque avec plus de force la valeur connotative du terme, dans la mesure où la plupart des emplois humoristiques de l'expression privilégient l'emploi du verbe à celui du nom ; d'ailleurs, lorsque nous menons une recherche du substantif dans les dictionnaires, il n'est pas fait mention de son emploi dans ce contexte humoristique ; l'usage du substantif dans cette expression semble donc d'autant plus marqué qu'il n'est pas récurrent. Cette « déviation » syntaxique n'est-elle pas sans conséquences. Ce vocable dispose en outre d'une résonance assez particulière pour le lecteur francophone puisque le Littré atteste de l'emploi en français de ce terme avec le même sens de « destruction » dès le XIV^e siècle ; c'est d'ailleurs encore aujourd'hui l'acception première de ce vocable.

Ainsi, en français, trois contraintes sélectives (Levy 1173) pèsent sur les choix de traduction : la connotation destructrice liée au sens premier du terme, l'effet comique qui en résulte et la lexicalisation de l'expression dans la langue. Cependant, l'évolution sémantique du substantif n'étant pas la même dans les deux langues, l'entreprise d'équivalence lexicale est vouée à l'échec. Le calque ne peut être envisagé sous peine de produire un effet qui n'est pas présent dans le texte de départ. De la même façon, le remplacement de « démolition » par l'hypéronyme « destruction » dans « il avait à peine terminé la destruction d'une deuxième tranche de pain. » (Monod) constitue une sur-traduction de l'original en ce sens que même si elle permet de traduire « demolition »

par un quasi-synonyme de « démolition », mettant ainsi à l'honneur l'exagération qui se produit dans le texte original, elle tombe dans le même travers que celle qui utiliserait « démolition » : en français on ne « détruit/démolit » pas de la nourriture. De la même manière « il avait à peine fini de faire disparaître un second morceau de pain » (Gérardin), semble peu idiomatique. Francis Ledoux sélectionne, lui, un terme qui, dans la langue d'arrivée, entre en collocation avec la classe d'objets <aliments> : « il avait à peine eu le temps de dévorer une seconde tranche de pain. » Cependant, nous perdons la note humoristique présente dans l'original, car comme nous le montre l'étymologie du verbe dévorer : « *devurer*, avaler, manger gloutonnement » (d'un animal), ce terme est dès l'origine lié à l'action de manger ; s'il met l'accent sur la voracité du corps, il ne met en aucun cas en relief la force destructrice qui transparait dans le texte de départ. Il semble, par conséquent, impossible de respecter toutes les contraintes posées par le texte original.

Ainsi, ce sont les caractéristiques de la langue d'arrivée qui constituent un obstacle à une traduction véritablement fidèle à l'original. Le choix d'Alfred Gérardin et de Francis Ledoux tendrait à montrer qu'ils négligent toutefois la valeur connotative du terme, tandis que Sylvère Monod fait au contraire un sort à cette valeur.

De la même façon, dans l'occurrence suivante, le traducteur aura également du mal à savoir si la forme utilisée est non-marquée. La nominalisation « the escape of a roar », à la différence d'une forme verbale semble moins naturelle et donne l'impression que l'éclat de rire est animé d'une vie propre ; toutefois, rien linguistiquement ne permet de le prouver. C'est pourtant cette ambiguïté que mettent en évidence les deux traductions du XX^e siècle. En effet, Francis Ledoux opte pour une construction non marquée, tandis que Sylvère Monod fait en sorte d'utiliser une expression marquée.

But, unfortunately, Charley, in opening his mouth to reply that he was never more serious in his life, was unable to prevent the escape of such a violent roar , that the abused Mr. Chitling, without any preliminary ceremonies, rushed across the room and aimed a blow at the offender; (chap. XXV)			
La Bédollière	Gérardin	Monod	Ledoux
Malheureusement, en ouvrant la bouche pour répondre qu'il n'avait jamais été si sérieux de sa vie, Charlot partit d'un tel éclat de rire que [...] (148)	Mais malheureusement, au moment où Charlot ouvrait la bouche pour déclarer qu'il n'avait jamais été moins disposé à rire, il partit d'un tel éclat que [...] (337)	Malheureusement, Charley au moment où il ouvrait la bouche pour répondre qu'il n'avait jamais été plus sérieux de sa vie, ne réussit pas à arrêter l'explosion d'un éclat de rire [...] (348)	Malheureusement, Charley, en ouvrant la bouche pour affirmer qu'il n'avait jamais été plus sérieux de sa vie, fut incapable de contenir un éclat de rire tonitruant [...] (234)

Conclusion

Nous espérons avoir démontré dans ce chapitre, d'une part, que les quatre traducteurs partagent parfois la volonté de reproduire fidèlement l'original, et qu'ils sont tous susceptibles de produire une traduction défailante ; d'autre part, que le langage dickensien, de par sa complexité, finit par faire vaciller les interprétations possibles du texte à traduire.

Conclusion

Dans ce laboratoire d'étude qu'est notre thèse, les quatre traductions examinées, correspondant à un même échantillon de départ de la prose dickensienne, ont donné des résultats très révélateurs sur l'objet d'étude, la traduction du style dickensien. Ces quatre versions de l'œuvre nous ont permis de dégager un panorama des différentes approches possibles du style dickensien. A la lumière de ces résultats, il semble évident que le lecteur, en fonction de la version française dont il dispose, n'est pas confronté à la même expérience de lecture. Pour reprendre les propos d'Umberto Eco, ces traductions disent *presque la même chose* que l'original ; et selon les traits de style en jeu, le résultat est *plus ou moins* dickensien. C'est donc, au final, par rapport à ce degré d'approximation que tout va se jouer. Ceci nous invite à adopter une approche scalaire pour rendre compte de nos observations ; l'avantage de cette approche est double : elle permet de mettre en perspective les traductions par rapport à l'original, et permet aussi de positionner ces traductions les unes par rapport aux autres. Dans cette optique, les versions du XX^e siècle seraient *les plus dickensiennes* du corpus (parfois, d'ailleurs, comme nous l'avons souligné, elles paraissent *plus dickensiennes* que l'original), à l'inverse de la traduction d'Alfred Gérardin, qui serait *la moins dickensienne* des quatre versions analysées. La traduction d'Émile de La Bédollière, quant à elle, serait entre ces deux extrêmes, *moins dickensienne* que les traductions du XX^e siècle, mais *plus dickensienne* dans l'esprit que celle d'Alfred Gérardin.

Il est manifeste que les traducteurs du XIX^e siècle sont moins ouverts à la négociation avec le texte de départ que ne le sont les traducteurs du XX^e siècle. Ces derniers essaient globalement de relever les défis posés par le texte source, ce que ne font pas systématiquement les premiers ; Sylvère Monod et Francis Ledoux font donc preuve d'une plus grande créativité traductive que ces derniers. Ceci n'a rien d'étonnant, à entendre Isabelle Jan, pour des traducteurs qui ont le bénéfice de leur expérience : « [...] pour traduire Dickens, il faut du "parlage". Aujourd'hui, nous traduisons Dickens en ayant lu Queneau, privilège que n'avaient pas nos prédécesseurs ; Queneau nous a appris que le français n'est pas incapable de faire des "parlages". » (Septième Assises de la Traduction Littéraire 78) Cette déclaration rend compte de l'intégration de l'œuvre et de ses spécificités dans la culture d'arrivée ; en effet, selon la théorie du polysystème d'Even-Zohar,

The position of translated literature within the polysystem is important in that it conditions the operational choices made by translators, who respond to the norms and models of the target system. When translated texts occupy a peripheral position in the canon, then translators tend to follow existing TL models, emphasizing the acceptability of their choices and remaining closer to target norms. When translated literature is closer to the center of the polysystem, translators tend to favour the adequacy of their choices, opting for solutions that more often break the conventions of the TL and remain closer to source norms (at the linguistic, textual or aesthetic level). (Palumbo 85)

Plusieurs éléments indiquent que, au XIX^e siècle, le texte original se situait encore à la périphérie du polysystème. Du point de vue de la forme, par exemple, le choix de composer une version plus brève que l'original par Emile de La Bédollière témoigne d'un mouvement de naturalisation²³⁵ de l'œuvre de départ. Du point de vue formel, les œuvres dickensiennes n'étaient effectivement pas du goût du lectorat français : « The length of his works [...] were often not pleasing to [the French]. » (Devonshire 16) La longueur de l'œuvre est préservée par Alfred Gérardin. Pour autant, à y regarder de plus près, même si aucun passage ne manque dans cette traduction, elle comporte clairement une part d'adaptation, puisqu'une partie de l'original n'est pas traduite. José Lambert (1) confirme nos observations en ce sens que, selon ce dernier, « A cette époque [1800-1850], les traductions fonctionnent manifestement à l'intérieur de la littérature dite "française" et différentes options essentielles des traducteurs sont orientées par les lignes de force de la littérature du moment. »

Il semble désormais évident, en tenant compte des analyses menées, que Sylvère Monod et Floris Delattre, en jugeant la traduction d'Alfred Gérardin plutôt « convenable », pour le premier, et « moins méchante qu'elle n'y paraît », pour le second, aient totalement manqué de discernement. Par conséquent, l'ironie est grande à la lecture de la déclaration plus que favorable de Dickens sur cette traduction *Hachette* :

The present translation of my writings was proposed to me by Messrs. L. Hachette and Co. and Ch. Labure in a manner equally spirited, liberal, and generous. It has been made with

²³⁵ Le terme « naturalisation » est utilisé en traductologie pour désigner la stratégie de traduction « sourcière », qui vise à « conforter les normes et les valeurs dominantes dans la culture source » (Guidère 98). On parlera, à l'inverse, d'« exotisation » pour désigner la stratégie de traduction « cibliste », qui consiste à garder, dans la culture cible, les traits caractéristiques de la culture étrangère (images, style, valeurs) » (ibid. 98).

the greatest care, and its many difficulties have been combated with unusual skill, intelligence and perseverance. It has been superintended, above all, by an accomplished gentleman, perfectly acquainted with both languages, and able, with a rare felicity, to be perfectly faithful to the English text, while rendering it in elegant and expressive French. This is the only edition of my writings that has my sanction. I humbly and respectfully, but with full confidence, recommend it to my French readers. (vii-viii)

L'auteur a ainsi accordé sa confiance à ce qui apparaît comme *la moins dickensienne* des traductions possibles.

En dépit des contresens et des maladresses que la version d'Emile de La Bédollière partage avec cette traduction, et malgré le manque apparent « de fermeté dans les principes » dont peut être taxé ce dernier, l'adaptation qu'il propose est plus fidèle à l'esprit dickensien qu'il n'y paraît. D'ailleurs, le fait que sa traduction soit accompagnée d'illustrations, faisant partie intégrante de l'œuvre dans la version originale, est assez révélateur de l'orientation de cette adaptation. Finalement, pour reprendre les propos d'Antoine Berman, mais en les adaptant à nos observations, la première traduction n'apparaît pas comme la plus frappée par la défaillance ; c'est dans la seconde traduction que les forces anti-traductives sont les plus actives.

Ceci étant dit, nous avons constaté pour les deux traducteurs un même désir de fluidifier le texte de départ et de lisser le discours du narrateur. Ces deux changements esthétiques majeurs se font à l'avantage du lecteur du texte d'arrivée, mais aux dépens du style dickensien. D'une part, maintes « grotesqueries verbales » (qtd. in Vanfasse « Grotesque but not impossible ») dickensiennes disparaissent dans le texte d'arrivée ; d'autre part, la polyphonie sur laquelle repose l'ironie de la voix narrative est mise à mal. Ces deux changements ont pour conséquence de modifier le ton de la narration, et d'altérer la perception que le lecteur est censé avoir du narrateur, une figure assez complexe dans *Oliver Twist*. Plus fondamentalement, c'est la visée satirique de l'œuvre qui s'en trouve altérée.

Le but pour les traducteurs du XIX^e siècle est de faire en sorte de faciliter la réception de l'œuvre dans la culture d'arrivée, en se conformant à certaines exigences stylistiques de l'époque, dont la qualité de la langue. Celle-ci passait par l'usage du « beau style » ; la prose devait disposer de certaines qualités, dont le « naturel » et « l'harmonie » : « Il y a des qualités générales dont le *style* ne peut se passer, et sans lesquelles il est mauvais : c'est la *clarté*, la pureté, la précision, le naturel, la variété, la

convenance entre la pensée et l'expression, et l'harmonie. » (Roche 21). Effectivement, le style dickensien est loin de ces canons de beauté.

Une autre piste explicative à cette démarche de naturalisation serait la nature réaliste de l'œuvre. Dickens insiste assez lourdement sur cet aspect du roman dans la Préface de l'Édition de 1841 : « IT IS TRUE [...] It is emphatically God's truth, for it is the truth. » (Kaplan 6-7) Ce concept littéraire était en pleine théorisation en France lors de la composition des deux traductions du XIX^e siècle. Le mouvement réaliste y est né dans les années 30, et a ensuite gagné l'Europe dans les années 50 (Cuddon 775) ; le terme a été utilisé pour la première fois en Angleterre en 1855. Le concept s'est construit en réaction au romantisme, et l'un des principes essentiels mis en exergue dès l'apparition du terme a été le rejet d'une certaine esthétique qui privilégiait l'« art pour l'art » :

One of the earliest instances of the use of the term le réalisme is to be found in the Mercure français du XIX^e siècle (1826). Here it refers to a point of view or doctrine which states that realism is a copy of nature and reveals to us the literature of truth. Realism rejects Classicism, Romanticism and the doctrine of art for art's sake. (Cuddon 775)

Dickens aspirait à un autre type de réalisme ; les propos de William Harald Fawcner (19), en dépit de leur caractère anachronique pour notre étude, sont très significatifs : « It is evident that Dickens does not aim at the kind of “reality” that Flaubert or Zola try to evoke. » Le réalisme dickensien parvient à réconcilier l'inconciliable, d'où le titre d'un article de Nathalie Vanfasse : « Grotesque but not impossible ». Dickens, comme il le fait avec le langage, fait se plier les conventions à certains de ses principes esthétiques :

Dickens obviously aspired to submit to the rules of mid-Victorian realism, as his public statements and prefaces testify, but his imagination seems to have been somewhat uneasy with these conventions which it constantly sought to get round without actually transgressing. The tensions between the novelist's public statements and the nature of his imagination resulted in a number of paradoxes which partly derived from Dickens's acute awareness of the shortcomings of mid-Victorian realism. This awareness and the tensions which it imposed upon his writing led him to give his own interpretation of realism. (Vanfasse para. 3)

Pourtant, les critiques français cherchent à voir en Dickens un écrivain réaliste, dans le sens classique du terme à cette époque. En effet, l'Édition Gründ pour laquelle Emile

de La Bédollière traduit, dans un commentaire liminaire au roman, met en parallèle la prose dickensienne et celle de l'écrivain réaliste français, Eugène Sue : « Cet ouvrage est un saisissant tableau des bas-fonds de Londres, décrits avec un pittoresque de description et de style qui fait penser aux *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, parus en France à la même époque. » Cette assimilation des deux écrivains est très signifiante : elle suggère le besoin d'identifier ce qui est de l'ordre de l'étranger à ce qui est familier, afin de l'accueillir sans crainte. Ce même phénomène semble être en jeu lors de la traduction d'*Oliver Twist* par Emile de La Bédollière et Alfred Gérardin, à des degrés plus ou moins importants. Les traducteurs français naturalisent l'œuvre afin de l'intégrer plus facilement dans leur culture. Ainsi, ces traducteurs transforment-ils le texte de départ en un texte lisible, selon des codes aussi bien linguistiques que littéraires. Ce faisant, ils affaiblissent le style dickensien et sous-traduisent le texte de départ.

Les traducteurs du XX^e siècle auront plutôt tendance à tomber dans l'écueil inverse de la sur-translation ; ceci est particulièrement vrai, comme nous l'avons constaté, pour Francis Ledoux. Une trop grande connaissance de l'auteur peut finalement amener le traducteur à tomber dans l'écueil de la surinterprétation et porter préjudice à la traduction. Ces traducteurs savent, par ailleurs, assez bien tirer parti de l'équivalence d'effet pour transporter la saveur du texte de départ dans le texte d'arrivée, mais ils restent souvent prisonniers de l'idée que la fidélité au style dickensien passe par la littérarité. Or, comme le souligne justement Jean Darbelnet (94) la traduction littérale n'est efficace que si elle permet de traduire « exactement », c'est-à-dire « [...] en respectant d'une part le sens et la tonalité de l'original, et d'autre part l'intégrité de la langue d'arrivée sous le rapport de la structure, du génie, des images et des faits de culture. »

La stratégie de fidélité mise en place par ces traducteurs se trouve paradoxalement à contre-courant de la recherche de fluidité attendue, d'ordinaire, aujourd'hui en traduction. Cette fluidité, constituée, selon Lawrence Venuti, une garantie de lisibilité pour le lecteur et, dans cette mesure, représente un objectif que le traducteur doit s'attacher à atteindre :

A translated text, whether prose or poetry, fiction or nonfiction, is judged acceptable by most publishers, reviewers, and readers when it reads fluently, when the absence of any linguistic or stylistic peculiarities makes it seem transparent, giving the appearance that it reflects the foreign writer's personality or intention or the essential meaning of the foreign text—the

appearance, in other words, that the translation is not in fact a translation, but the "original." (Venuti 1)

Au final, chaque traduction apporte un élément de réponse sur la stratégie à adopter pour transporter le style dickensien dans l'œuvre d'arrivée. La traduction d'Alfred Gérardin est un contrepoint négatif, révélateur de ce que ne devrait pas être traduire « du Dickens ». Les traductions du XX^e siècle montrent la voie à suivre, tout en laissant apparaître que la fidélité doit connaître des limites, notamment par rapport à la littérarité, sous peine de trahir également le texte de départ. Enfin, la traduction d'Emile de La Bédollière est une voie d'accès intéressante à la traduction dickensienne : c'est une piste non négligeable sur la part d'adaptation qui serait nécessaire pour traduire l'auteur.

Finalement, l'analyse des œuvres du corpus, même si elle nous a permis de comprendre comment le traducteur peut s'approcher au plus près du style dickensien, nous a surtout fait prendre conscience que traduire « du Dickens » impliquait très souvent une négociation pour laquelle les pertes sont beaucoup plus importantes que les gains. La complexité des paramètres sur lesquels repose ce style si particulier explique que le traducteur soit condamné à « combattre indéfiniment » ; les quelques batailles remportées au fil des retraductions sont la seule façon d'arriver à apprécier cette voix unique qu'est celle de Dickens dans le paysage littéraire anglais.

Bibliographie

Sources primaires :

- Dickens, Charles. *The Adventures of Oliver Twist.*, London: Chapman and Hall, 1867.
- Dickens, Charles. (1878), 1850, *Oliver Twist*, Paris: Librairie Gründ. Adapté par Emile de La Bedollière (EDB).
- Dickens, Charles. (1893), 1858, *Olivier Twist*, Paris: Hachette et Cie. Traduction d'Alfred Gérardin (AG).
- Dickens, Charles. (2005), 1957, *Oliver Twist*, Paris: Garnier Frères. Traduction de Sylvère Monod (SM).
- Dickens, Charles. (2008), 1958, *Oliver Twist*, Paris: Gallimard. Traduction de Francis Ledoux (FL).

Sources secondaires :

- Abeillé, Anne, et Danièle Godard. « La légèreté en français comme déficience de mobilité ». *Linguisticae Investigationes* 29.1 (2006) : 11–24.
- Ackroyd, Peter. *Dickens*. London: Sinclair-Stevenson, 1990.
- Adamczewski, Georges. « Qu'est-ce qu'un concept? », juin. 2004. 8 déc. 2010.
Available: <http://www.biblioconcept.com/textes/concept.htm>.
- Aegidius Adam. « Saint-John Perse lecteur de Léon-Paul Fargue ». *LA NOUVELLE ANABASE - Revue d'études persiennes* 1 (2006) : 209–226.
- Alletz, Édouard. *Essai sur l'homme: ou accord de la philosophie et de la religion*. A. Le Clere et cie : Paris, 1826.
- Andersson, Sven. *Nouvelles études sur la syntaxe et la sémantique du mot français tout*. 14. Danemark: CWK Gleerup, 1961.
- Andral, Gabriel. *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*. Paris: Gabon, 1834.
- André, Christophe. *Psychologie de la peur: craintes, angoisses et phobies*. France: Odile Jacob, 2004.
- Armstrong, Nigel. *Translation, Linguistics, Culture: a French-English Handbook*. 27. Clevedon : Multilingual Matters Ltd, 2005.
- Austin, John Langshaw et Gil Lane. *Quand dire, c'est faire*. Paris: Editions du Seuil, 1970.
- Bacry, Patrick. *Les figures de style*. Paris: Belin, 2010.
- Baker, Mona. *In Other Words: a Coursebook on Translation*. London: Routledge, 1992.
- Baldini, Filippo. *Manière d'allaiter les enfants à la main au défaut de nourrices*. Paris: Buisson, 1786.
- « Mortalité infantile e cultura medica in Italia nel XEX secolo », *Malattia i cultura* 1 (1995): 117.
- . « Mortalité infantile e cultura medical in Italia » (1995): 139–147
- Ballard, Michel. « La théorisation comme structuration de l'action du traducteur ». *La linguistique* 40.1 (2004): 51–66.
- . *Le commentaire de traduction anglaise*. 128. Paris: Nathan, 1992.
- . *Relations discursives et traduction*. Presses universitaires de Lille, 1995.
- . *Versus : la version réfléchie. Repérages et paramètres*. Paris: Ophrys, 2003.

- . *Versus : la version réfléchie.2, Des signes au texte*. Paris: Ophrys, 2004.
- Banks, David, Simon Eason, et Janet Ormrod. *La linguistique systémique fonctionnelle et la langue française*. Paris: Editions L'Harmattan, 2009.
- Beale, Lionel Smith. *Urinary and Renal Derangements and Calculous Disorders*. Philadelphia: P.Blakiston, 1885.
- Bénac, Henri, et Brigitte Réauté. *Vocabulaire des études littéraires*. Paris: Hachette éducation, 1993.
- Bergson, Henry. *Le rire: Essai sur la signification du comique*. Paris: F. Alcan, 1900.
- Berman, Antoine. « La retraduction comme espace de la traduction ». *Retraduire, Paris: Sorbonne nouvelle (coll. Palimpsestes, 4)* (1990): 1–7.
- . *La traduction et la lettre, ou, L'auberge du lointain*. Paris: Seuil, 1999.
- Berrendonner, Alain, et Marie-José Reichler-Béguelin. « De quelques adjectifs à rendement anaphorique: premier, dernier, autre ». *Studi italiani di linguistica teorica e applicata* 25.3 (1996): 476–502.
- Biblioconcept, <http://annuaire.kilart.com/site-1059-biblioconcept-bibliotheque-conceptuelle.html> 10 oct 2011.
- Blackstone, Sir William. *Commentaires sur les lois anglaises*. Paris: Bossange, père, 1822.
- Blank, Andreas. « Polysemy in the lexicon and in discourse », *Polysemy. Flexible Patterns of Meaning in Mind and Language, Amsterdam/Philadelphia* (2003): 267–293.
- Bouscaren, Janine, Jean Chuquet, et Laurent Danon-Boileau. *Grammaire et textes anglais: guide pour l'analyse linguistique*. Paris: Ophrys, 1987.
- Breckx, Monique. *Grammaire française*. Belgique: Belgique: De Boeck, 2000.
- Brennan, Elizabeth. « Curiosities of Le Magasin d'Antiquités ». *Etudes anglaises* 50.3 (1997): 319–327.
- Bricknell, William Simcox. *The Judgment of the Bishops upon Tractarian Theology: a Complete Analytical Arrangement of the Charges Delivered by the Prelates of the Anglican Church, from 1837 to 1842 inclusive; so far as they Relate to the Tractarian Movement: with Notes and appendices*. Oxford: J. Vincent, 1845.
- Brook, George Leslie. *The Language of Dickens*. The language library, London: André Deutsch, 1970.
- Brooke, Cheryl Louise. « The Contributions of the narrative voice to the humor in Dickens' novels ». Ann Arbor: University Microfilm International, 1982.
- Bruthiaux, Paul. « The Rise and Fall of the Semicolon: English Punctuation Theory and English Teaching Practice ». *Applied Linguistics* 16.1 (1995): 1.
- Bury, Laurent. « Entretien avec Sylvère Monod ». *Revue SEPTET* 1 (2008): 73–88.
- Butt, John Everett. *[The Clarendon Dickens. General ed. John Butt, Kathleen Tillotson]*. Oxford: Clarendon P, 1966.
- Cabré, Teresa. « Constituer un corpus de textes de spécialité ». *Cahier du CIEL* (2007): 37–56.
- Carter, Richard. « Sous-catégorisation et régularités selectionnelles ». *Communications* 40.1 (1984): 181–209.
- Catach, Nina. « La ponctuation ». *Langue française* 45.1 (1980): 16–27.
- . *La ponctuation: Histoire et système*. Paris: Presses universitaires de France, 1994.
- Catherine Julia, *Fixer le sens ? : la sémantique spontanée des gloses de spécification du sens*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2001.

- De Chabot, Nathalie. « La notion de droit de propriété dans le droit anglo-saxon et le droit romain », s. d. 28 juill. 2011.
<http://www.geo21.ch/cadastrallibrary/miserez/siteweb/NOTPROPR.htm>.
- Chomsky, Noam. *Aspects de la théorie syntaxique*. Paris: Seuil, 1975.
- Chuquet, Hélène, et Michel Paillard. *Approche linguistique des problèmes de traduction anglais-français*. Paris: Ophrys, 1989.
- Cicurel, Francine. « Le texte et ses ornements », *Figure d'ajout : phrase, texte, écriture*. Paris: Presse Sorbonne Nouvelle, 51–64, 2002.
- Clément, Lionel. « Zeugme sémantique ». *Revue de Sémantique et de Pragmatique* (2010): 231–247.
- Collins, Philip. *Charles Dickens*. London: Routledge, 1996.
- Congress, United States, Joseph Gales, et William Winston Seaton. *Register of debates in Congress: comprising the leading debates and incidents of the second session of the Eighteenth Congress: [Dec. 6, 1824, to the first session of the Twenty-fifth Congress, Oct. 16, 1837] together with an appendix, containing the most important state papers and public documents to which the session has given birth: to which are added, the laws enacted during the session, with a copious index to the whole*. Gales & Seaton, 1834.
- Cooley, William Desborough, Paul Emile Daurand Forgues, et Adolphe Laurent Joanne. *Histoire générale des voyages de découvertes*. 1841.
- Corneille, Pierre, et Thomas Corneille. *Oeuvres complètes de P. Corneille suivies des œuvres choisies de Th. Corneille*. Paris: Firmin-Didot, 1840.
- Cuddon, John Anthony, et Claire Preston. *A Dictionary of Literary Terms and Literary Theory*. USA: Wiley-Blackwell, 1998.
- Cumberland, George, British Museum. Dept. of Prints and Drawings, et Royal Academy of Arts (Great Britain). *An essay on the utility of collecting the best works of the ancient engravers of the Italian school: accompanied by a critical catalogue, with interesting anecdotes of the engravers, of a chronological series of rare and valuable prints, from the earliest practice of the art in Italy to the year 1549, now deposited in the British Museum and Royal Academy, in London*. London: Sold by Payne and Foss, 1827.
- Curtis, Thomas. *The London Encyclopaedia or, Universal Dictionary of Science, Art, Literature, and Practical Mechanics, by the orig. ed. of the Encyclopaedia Metropolitana*. l. Glasgow: Griffin and co, 1839.
- D'Hulst, Lieven. « La traduction: un genre littéraire à l'époque romantique? » *Revue d'histoire littéraire de la France* (1997): 391–400.
- Darbelnet, Jean. « Traduction littérale ou traduction libre ». *Meta* 15.2 (1970): 88–94.
- Dauvillier, Loïc et al. *Oliver Twist*. Paris: Delcourt, 2007.
- Davidson, John Best. *The difficulties of English grammar and punctuation removed*. London: Simpki, Marshall and co, 1839.
- Degott, Pierre. *Haendel et ses oratorios: des mots pour les notes*. Paris: L'Harmattan, 2001.
- Delattre, Floris. *Dickens et la France*. Paris: Librairie universitaire, J. Gamber, 1927.
- Delisle, Jean et al. *Terminologie de la traduction*. Amsterdam: John Benjamins Pub Co, 1999.
- Demauelli, Claude. *Points de repère: approche interlinguistique de la ponctuation français-anglais*. Saint Etienne: Université de Saint-Etienne, 1987.
- Desurmont, Christopher. « Les figures de l'hypallage ». *Bulletin de la Société de Stylistique Anglaise*, 27 (2006) :159–176

- Devonshire, Marian Gladys. *The English Novel in France, 1830-1870*. London: University of London Press, ltd., 1929.
- Dickens, Charles, et Fred Kaplan. *Oliver Twist: Authoritative Text, Backgrounds and Sources, Early Reviews, Criticism*. New York: WW Norton, 1993.
- Dickens, Charles, et James Kinsley. *The Pickwick Papers*. Oxford: Oxford University Press, 1998.
- Dictionary, Oxford English. « Oxford English Dictionary online ». Oxford: *Mount Royal College Lib., Calgary* 14 (2004).
- « Dictionnaires de l'Académie française: 9ème édition - Site du laboratoire ATILF », s. d. 1 oct. 2011.
<http://www.atilf.fr/Les-ressources/Ressources-informatisees/Dictionnaires-de-l-Academie/>.
- Doppagne, Albert. *La bonne ponctuation: Clarté, efficacité et précision de l'écrit*. Belgique: De Boeck Université, 2006.
- Drillon, Jacques. *Traité de la ponctuation française*. Paris: Gallimard, 1991.
- Dubois, Jean et al. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Paris: Larousse, 1994.
- Ducrot, Oswald. *Le dire et le dit*. Paris: Minuit, 1984.
- Echeverria, Pedro. « Deux-points et guillemets : le « procès-verbal » - L'EXPRESS », s. d. 16 mai. 2011.
http://www.lexpress.fr/culture/deux-points-et-guillemets-le-proces-verbal_779087.html.
- Eco, Umberto. *Dire presque la même chose*. Paris: Le Livre de Poche, 2010.
- Elliotson, John. *Human physiology*. London: Longman, Orme, Browne, Green, and Longmans, 1835.
- Fawcner, Harald William. *Animation and Reification in Dickens's Vision of the Life-denying Society*. Univ.: Stockholm: Almqvist & Wiksell international, distr., 1977.
- Fielding, Henry. *The History of the Adventures of Joseph Andrews, and his friend Mr Abraham Adams*. Paris: Valade, 1779.
- Ford, George H. *Dickens and his readers: Aspects of novel-criticism since 1836*. New York: Norton, 1965.
- Gaotone, David. « Un quantifieur négligé en français ». *Folia Linguistica* 20.3-4 (1986): 413–430.
- Gadoury, Semane. *Création du comique dans les romans de Charles Dickens de 1838 à 1865*. Paris: Paris-3, 1983.
- Galisson, Robert, et Daniel Coste. *Dictionnaire de didactique des langues*. Paris: Hachette, 1982.
- Gaskell, P. *A New Introduction to Bibliography*. Oxford: Clarendon press, 1972.
- Gattégno, Jean. *Dickens*. Paris: Seuil, 1975.
- . « I. Dickens en son temps ». *Romantisme* 11.34 (1981): 89–95.
- Gazette médicale de Paris*. Paris: Gazette médicale de Paris, 1832.
- Gendrel Bernard et Patrick Moran. « Humour et comique, humour vs ironie » 11 nov 2011. 25 avr 2010
http://www.fabula.org/atelier.php?Humour%2C_comique%2C_ironie.
- Genette, Gérard, et Tzvetan Todorov. *Théorie des genres*, 181. Paris: Seuil, 1986.
- Génin, Isabelle. *Palimpsestes N°24 Fiction et greffage du réel en traduction*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2001.

- Ghent, Dorothy Van. *The English Novel: Form and Function*. New York: Harper and Row, 1967.
- Gold, Joseph. *Charles Dickens: Radical Moralists*. Minnesota: University of Minnesota Press, 1972.
- Gotti, Maurizio. *Specialized Discourse: Linguistic Features and Changing Conventions*. Linguistic insights. Bern, Berlin: P. Lang, 2003.
- Gourdault, Jules. « Les privilégiés et les pauvres gens dans les romans de Charles Dickens ». *Revue bleue politique et littéraire* 2 (1865): 333–341.
- Greenleaf, Benjamin. *A Concise System of Grammatical Punctuation: Selected from Various Authors, for the Use of Students*. London: BiblioLife, 2010.
- Grevisse, Maurice, et André Goosse. *Nouvelle grammaire française*. Belgique: De Boeck, 1995.
- Gross, Gaston. *Les expressions figées en français: noms composés et autres locutions*. Paris: Editions Ophrys, 1996.
- . « Prédicats nominaux et compatibilité aspectuelle ». *Langages* 30.121 (1996): 54–72. 8 oct. 2010.
- Groussier, Marie-Line. *Les mots de la linguistique: lexique de linguistique énonciative*. Paris: Ophrys, 1996.
- Groussier, Marie-Line, Georges Groussier, et Pierre Chantefort. *Grammaire anglaise: thèmes construits*. Paris: Hachette, 1994.
- Guidère, Mathieu. *Introduction à la traductologie: Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*. Belgique: De Boeck, 2008.
- Guilbert, Louis. *La créativité lexicale*. Langue et langage. Paris: Larousse, 1975.
- Hagège, Claude. *The Language Builder: an Essay on the Human Signature in Linguistic Morphogenesis*. Paris: John Benjamins and co, 1993.
- Halba, Ève-Marie. *Petit manuel de stylistique: Avec exercices et corrigés*. Belgique: De Boeck Supérieur, 2008.
- Halliday, M. A.K, R. Hasan, et R. Quirk. *Cohesion in English*. Vol. 1. London: Longman, 1976.
- Hanote, Sylvie, et Hélène Chuquet. *Who's Speaking Please ? : Le discours rapporté*. Paris: Ophrys, 2004.
- Hardy, Barbara Nathan. *Dickens and Creativity*. London: Continuum International Publishing Group, 2008.
- Hartley, Cecil. *Principles of Punctuation: or, The Art of Pointing Familiarized, and Illustrated by Passages from the Best Writers*. London: Printed for Effingham Wilson, 1818.
- Henry, Jacqueline. *La traduction des jeux de mots*. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2003.
- Hill, Thomas. « Books That Dickens Read ». *Dickensian* 45 (1949): 81–90.
- Holeš, Jan « Démotivation et remotivation - deux grandes tendances dans la structuration du lexique en français », *Studia Minora Facultatis Philosophicae Universitatis Brunensis* L 22 (2001).
- Hooper, Robert, et John Quincy. *A New Medical Dictionary: Containing an Explanation of the Terms in Anatomy, Physiology and the Various Branches of Natural Philosophy Connected with Medicine*. Philadelphia: E. & R. Parker, M. Carey, and B. Warner, 1817.
- Hori, Masahiro. *Investigating Dickens' Style: a Collocational Analysis*. Basingstoke: Palgrave Macmillan, 2004.

- Huygues, Richard. «Entre localisation et partition, le cas d'endroit ». Dans *Actes du colloque La partition, Strasbourg*. Belgique: Peeters, 2003.
- Imbs, Paul. *Trésor de la langue française*. Paris: Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1971.
- Jakobson, R. «*Closing Statement: Linguistics and Poetics*», *Style in language*, éd. T. Sebeok. Cambridge: Massachussets: MIT Press, 1960.
- Kaplan, Fred. *Dickens: A Biography*. Baltimore, Maryland: Johns Hopkins University Press, 1998.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. « L'énonciation de la subjectivité dans le langage ». Paris: Armand Colin, 1980.
- Kettle, Arnold. *Dickens: Oliver Twist.*, Greenwood: Greenwood Press, 1951.
- Khalifa, Jean-Charles. *Syntaxe de l'anglais : théories et pratique de l'énoncé complexe aux concours*. Paris: Ophrys, 2004.
- Kincaid, James. *Dickens and the Rhetoric of Laughter*. Oxford: Clarendon Press, 1971.
- Lai-ming, Tammy Ho. « Reading Aloud in Dickens' Novels ». *Oral Tradition* 23.2 (2009).
- Lakoff, George, et Mark Johnson. *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris: Editions de Minuit, 1985.
- Lambert, José. « Théorie de la littérature et théorie de la traduction en France (1800-1850): interprétées à partir de la théorie du polysystème ». *Poetics Today* 2.4 (1981): 161–170. 4 mai. 2011.
- Lapaire, Jean-Rémi, et Wilfrid Rotgé. *Linguistique et grammaire de l'anglais*. Toulouse: Presses Univ. du Mirail, 2002.
- Larousse Pierre, *Le petit Larousse illustré* 1998. Paris: Larousse, 1997
- Le Bellec, Christel et Frédérique Saez. *Maîtriser la grammaire et l'orthographe*. Rueil-Malmaison: Elsevier Masson, 2009.
- Lequien, E. A. *Traité de la Ponctuation, contenant plus de quatre cents exemples divisés en douze chapitres*, 1834.
- Lerat, Pierre. *Les langues spécialisées*. Paris: Presses universitaires de France, 1995.
- . « Les nominalisations en-tion dans un texte techno-administratif ». Terminologie et ontologie : théories et applications. Annecy: Institut Porphyre, 79–92.
- Levý, Jiří. « Translation as a Decision Process ». Dans *To Honor Roman Jakobson: Essays on the Occasion of his Seventieth Birthday*. The Hague: Mouton, 1966.
- Lewes, George Henry. « Dickens in Relation to Criticism (1872) ». *Charles Dickens: Critical Assessments* : 454–67. Hastings: Helm information, 1995.
- Littérature audio. <http://www.litteratureaudio.com/14/10/11>
- Lorenceau, Annette. « La ponctuation au XIX^e siècle ». *Langue française* 45.1 (1980): 50–59.
- . « La ponctuation chez les écrivains d'aujourd'hui », *Langue française* 45.1 (1980): 88–97.
- Marchello-Nizia, Christiane. *Grammaticalisation et changement linguistique*. Champs linguistiques. Bruxelles: De Boeck, 2006.
- Marie-Françoise, Cachin, et Bruyère Claire. « «La traduction au carrefour des cultures» in ». *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du 18^{ème} siècle à l'an 2000* (2002): 506–525.
- Matchett, Willoughby. « Dickens as a Master of Words ». *The Dickensian* 13.4 (s. d.).
- Mejri, Salah « Traduire, c'est gérer un déficit ». *Meta* 50.1 (2005): 120–128.

- Medical dictionary. <http://medical-dictionary.thefreedictionary.com/05/10/11>
- Mee, Jon. *The Cambridge Introduction to Charles Dickens*. Cambridge: Cambridge University Press 2010.
- Meier, Stefanie. *Animation and Mechanization in the Novels of Charles Dickens*. Bern, Francke, 1982
- Merriam-Webster et al. *Merriam-Webster's Dictionary of Synonyms: A Dictionary of Discriminated Synonyms with Antonyms and Analogous and Contrasted Words*. vol. Merriam-Webster, 1984.
- Mihatsch, Wiltrud. « The Construction of Vagueness ». *Aspects of Meaning Construction* (2007): 225.
- Miyata, Miyata. « Types of linguistic deviation in *Oliver Twist* ». *Bulletin of Shikoku Women's University* 1.1 (1981): 1–18.
- Molino, Jean, Françoise Solblin, et Joëlle Tamine. « Présentation : Problèmes de la métaphore ». *Langages* 12.54 (1979): 5–40.
- Monod, Sylvère. *Dickens romancier*. Paris: Hachette, 1953.
- . « Les premiers traducteurs français de Dickens ». *Romantisme* 29.106 (1999): 119–128.
- . « Traduire et retraduire Dickens ». *Translation Here and There Now and Then*, 159-169. Great Britain: Elm Bank Publications, s. d.
- . « Translating Dickens into French ». *Dickens* (1998).
- Montera, Paola. « Quantifier la notion de fidélité: Analyse contrastive de groupes nominaux dans quatre traductions de *The Waves* de Virginia Woolf ». *La traduction: De la théorie à la pratique et retour* (2006): 79.
- Mortureux, Marie-Françoise. « Les vocabulaires scientifiques et techniques ». *Les carnets du CEDISCOR* (1995).
- Mounin, Georges. *Linguistique et traduction*, Bruxelles : Dessart et Mardaga, 1976.
- Mulder, Harm. *Cognition and Volition in Language*. Groningen: J. B. Wolters, 1936.
- Paillard, Michel. *Lexicologie contrastive anglais-français: formation des mots et construction du sens*. Paris: Ophrys, 2000.
- . *Préfixation, prépositions, postpositions: études de cas*. Rennes: Presses universitaires de Rennes, 2008.
- Palumbo, Giuseppe. *Key Terms in Translation Studies*. London: Continuum, 2009.
- Parkes, Malcom. *Pause and Effect: an Introduction to the History of Punctuation in the West*. California: University of California Pr, 1993.
- Partridge, Eric. *You Have a Point There: A Guide to Punctuation and Its Allies*. London: Routledge, 2004.
- Partridge Eric et Jacqueline Simpson, *The Routledge Dictionary of Historical Slang*, Routledge, 1973
- Pecman, Mojca. « De la phraséologie à la traductologie proactive: essai de synthèse des fondements théoriques sous-tendant la recherche en phraséologie » 50.4. *Meta, journal des traducteurs*, 2005.
- Pelletier, Francis Jeffrey . *Mass terms: some philosophical problems*. Synthese language library. Dordrecht(NL): D. Reidel, 1979.
- Perego, Elisa. « Specialized Discourse. Linguistic Features and Changing Conventions ». *TESL-EJ* 8.1 (2004).
- Perrin-Naffakh, Anne-Marie. *Le cliché de style en français moderne: nature linguistique et rhétorique, fonction littéraire*. Bordeaux: Presses Univ de Bordeaux, 1985.

- Le Pesant, Denis, et Michel Mathieu-Colas. « Introduction aux classes d'objets ». *Langages* 32.131 (1998): 6–33.
- Pichot, Amédée. *Le neveu de ma tante, histoire personnelle de David Copperfield*. Paris: Aux bureaux de la Revue britannique, 1851
- Picht, Heribert, et Jennifer Draskau. *Terminology: an Introduction*. Guildford (GB): University of Surrey, Department of Linguistic and International Studies, 1985.
- Pope-Hennessy et Dame Una. « The Gad's Hill Library ». *Dickensian*, XLI 63 (1945).
- Priestley, John Boynton. *English Humour*. Longmans, Green and Co., 1929.
- Quirk, Randolph. *A Grammar of Contemporary English*. Napier (NZ): Seminar Press, 1972.
- . *Charles Dickens and Appropriate Language: Inaugural Lecture Delivered in the Applebey Lecture Theatre on 26 May 1959*. Durham: University of Durham, 1959.
- Raymond, François. *Nouveau traité de ponctuation: ou Principes raisonnés et développemens instructifs sur l'art de ponctuer, par demandes et par réponses*. Paris: Bossange et Masson, 1813.
- Reiss, Katharina. *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*. Traduit par Catherine Bocquet. Traductologie (Arras), Cahiers scientifiques de l'Université d'Artois, Arras: Artois Presses Université, 2002.
- Rey-Debove, Josette. *Le métalangage: étude linguistique du discours sur le langage*. Paris: Armand Colin, 1997.
- Rey-Debove, Josette, et Alain Rey. Paris: *Le nouveau petit Robert:(dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française)*, 2006.
- Richardt, Susanne. *Metaphor in Languages for Special Purposes: the Function of Conceptual Metaphor in Written Expert Language and Expert-lay Communication in the Domains of Economics, Medicine, and Computing*. Frankfurt, Main, New York: Peter Lang, 2005.
- Riegel, Martin. « Cohérence textuelle et grammaire phrastique ». *Cohérence et discours* (2008): 53–29 -64.
- Roche, Antonin. *Du style et de la composition littéraire*. Paris: Jules Delalain, 1859.
- Roux-Faucard, Geneviève. *Traduction et retraduction du texte littéraire narratif : Les métamorphoses de Kafka et de quelques autres*. Paris: Université de la Sorbonne Nouvelle, 2001.
- Sadrin, Anny. *Dickens ou Le roman-théâtre*. *Ecrivains* (Paris. 1983). Paris: Presses universitaires de France, 1992.
- . « The tyranny of words: reading Dickens in translation ». *Dickens: the Craft of Fiction and the Challenges of Reading: Proceedings of the Milan Symposium, Gargnano, September 1998*, 273–283 2000.
- . « III. La critique dickensienne : aperçu historique et perspectives nouvelles », *Romantisme* 11.34 (1981): 101–29 113.
- Sanders, Ted et Henk Pander Maat. « Cohesion and Coherence: Linguistic Approaches ». *reading* 99 (2006): 440–466.
- Schleiermacher, Friedrich. « Des différentes méthodes du traduire ». Dans *Les tours de Babel*, 278–29 347. Mauvezin: Trans-Europ-Repress, 1985.
- Schramm, Jan-Melissa. *Testimony and advocacy in Victorian law, literature, and theology*. Cambridge studies in nineteenth-century literature and culture. Cambridge: Cambridge University Press, 2006.

- Schwischay, Bastian. « Introduction à la lexicologie », <http://www.home.univ-osnabrueck.de/bschwisc/archives/neologie.htm>, 06 janv. 2002.
- Septièmes Assises de la traduction littéraire, Arles 1990. *Retraduire Dickens et Proust : domaine japonais : La formation du traducteur littéraire*. Paris: Atlas, 1991.
- Smallfield, George. *The Principles of English Punctuation, Preceded by Brief Explanations of the Parts of Speech*. Birmingham: Smallfield and Son, 1838.
- Smith, Grahame. « Suppressing Narratives: Childhood and Empires in The Uncommercial Traveller and Great Expectations », *Dickens and the Children of Empire* (s. d.): 43–52
- Smollett, Tobias George. *The Adventures of Peregrine Pickle*. Harrison and Co. London: Forgotten Books, 1881.
- Société de médecins. *Encyclographie des sciences médicales*. Bruxelles: Etablissement encyclographique, 1836.
- Sørensen, Knud. *Charles Dickens: Linguistic Innovator*. Acta Jutlandica Aarhus (Danemark): Arkona, 1985.
- Sournia, J. C. « Les phases évolutives du vocabulaire médical français ». *Meta* 29.4 (1994): 692–700.
- Sprengell, Conrad Joachim. *Natura morborum medicatrix: or, Nature Cures Diseases: Wherein the Energy of Nature is Demonstrated; her Operations Explained, and her Various Steps are Render'd Intelligible; in Order to the Excussion of Noxious Humours, and the Preservation of Human Life*. London, 1705.
- Stanley, Douglas, Sylvester Watkins et Alma Stanley. *The Science of Voice: an Application of the Laws of Acoustics, Anatomy, Physiology and Psychology to the Problems of Vocal Technic, Including Sections on Music and Interpretation, Acoustics, Advice to those Interested in the Radio and Talking Movies, and Descriptions of Original Researches*. New-York: C. Fischer, inc., 1939.
- Starets, Moshé. *Théories syntaxiques du français contemporain*. Laval: Presses Université Laval, 2000.
- Stewart, Garrett. « Dickens and Language ». *The Cambridge Companion to Charles Dickens* (2001): 137–151.
- Stone, Harry. « Dickens's Reading ». California: University of California, 1955.
- Sue, Eugène. *Les mystères de Paris*. Paris: Gosselin, 1843.
- Swayne. *The Medical Philanthropist, on Health, Virility, and Happiness*. London: Published by the authors, 1848.
- Tabata, Tomoji. « «Dickens Narrative Style: A Statistical Approach to Chronological Variation» » (1994): 165–182.
- . « Investigating Stylistic Variation in Dickens through Correspondence Analysis of Word-class Distribution ». *Language and Computers* 38.1 (2002): 165–182.
- Tenchea, Maria. « Explicitation et implicitation dans l'opération traduisante ». *Traductologie, linguistique et traduction*. Arras: APU 2003: 109–126
- The Phrenological Journal and Science of Health: incorporated with the Phrenological Magazine*. New York: Fowler & Wells, 1875.
- Todorov, Tzvetan. « Les anomalies sémantiques ». *Langages* 1.1 (1966): 100-123.
- . « Les catégories du récit littéraire ». *Communications* 8.1 (1966): 125–151
- . *Les genres du discours*. Paris: Seuil, 1978.
- Tournier, Jean, et David Crystal. *Le précis de lexicologie anglaise*. Paris: Nathan, 1993.

- Trollope, Anthony. *An Autobiography*. California: University of California Press, 1947.
- Thurin, Susan Schoenbauer. « To Be Brought Up By Hand ». *Victorian Newsletter* 1983 Fall, 64: 27–29 (1983)
- Vandeloise, Claude. *De la distribution à la cognition*. Paris: L'Harmattan, 2006.
- Vanfasse, Nathalie. *Charles Dickens : entre normes et déviance*. Aix-en-Provence: Publications de l'Université de Provence, 2007.
- . « “Grotesque but not impossible”: Dickens's Novels and mid-Victorian Realism ». *E-rea* 2.1. La Citation à l'œuvre (2004). 1 dec. 2010. <http://erea.revues.org/500>.
- Van de Velde, Danièle. « Articles, généralités, abstractions ». N. Flaux, D. Van de Velde & W. de Mulder (éds.), *Entre général et particulier: les déterminants*. Arras: Artois Presses Université (1997).
- Venuti, Lawrence. *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. Psychology Press, Oxon: Routledge, 1995.
- Vicente, Christian. « La didactique du concept de langue spécialisée: vers une approche traductologique de la question ». *Mutatis Mutandis* 2.1 (2009): 38–49.
- Vinay, Jean-Paul et Jean Darbelnet. *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*. Bibliothèque de stylistique comparée. Paris: Didier, 1977.
- Vinay, Jean-Paul. « Statistiques de la servitude en matière de traduction ». *Meta* 25.4 (1980): 447–54.
- Vlock, Deborah. *Dickens, Novel Reading, and the Victorian Popular Theatre*. Cambridge: University Press, 1998.
- Wasow, Thomas. « Remarks on Grammatical Weight ». *Language Variation and Change* 9.01 (1997): 81–105. 17 févr. 2011.
- « WebTV Université Lyon 2 - Amélie Depierre - Du degré de spécialisation des termes et des textes », s. d. 5 sept. 2011. http://webtv.univ-lyon2.fr/article.php3?id_article=177.
- Whitfield, Agnes. « Lost in Syntax: Translating Voice in the Literary Essay= Perdu dans la syntaxe: La traduction de la voix dans l'essai littéraire ». Montréal: *Meta* 45.1 (2000): 113–126.
- Wilson, James, et Bird Wilson. *The works of the Honourable James Wilson, L.L.D., late one of the associate justices of the Supreme court of the United States, and professor of law in the College of Philadelphia*. New York: Bronson and Chauncey, 1804.
- Wikisource <http://fr.wikisource.org/wiki/Wikisource:Accuei.03/11/11>.
- Wood, Mary. « The Eye of Man hath not Heard: A la recherche de l'emphase perdue » *Palimpsestes* 5 (2001): 123–140. Paris: Presse Sorbonne Nouvelle
- Yaguello, Marina. *Alice au pays du langage*. Paris: Seuil, 1981.
- Yamamoto, T. *Growth and System of the Language of Dickens: an Introduction to A Dickens Lexicon*. Japan: Kansai University Press, 1952.